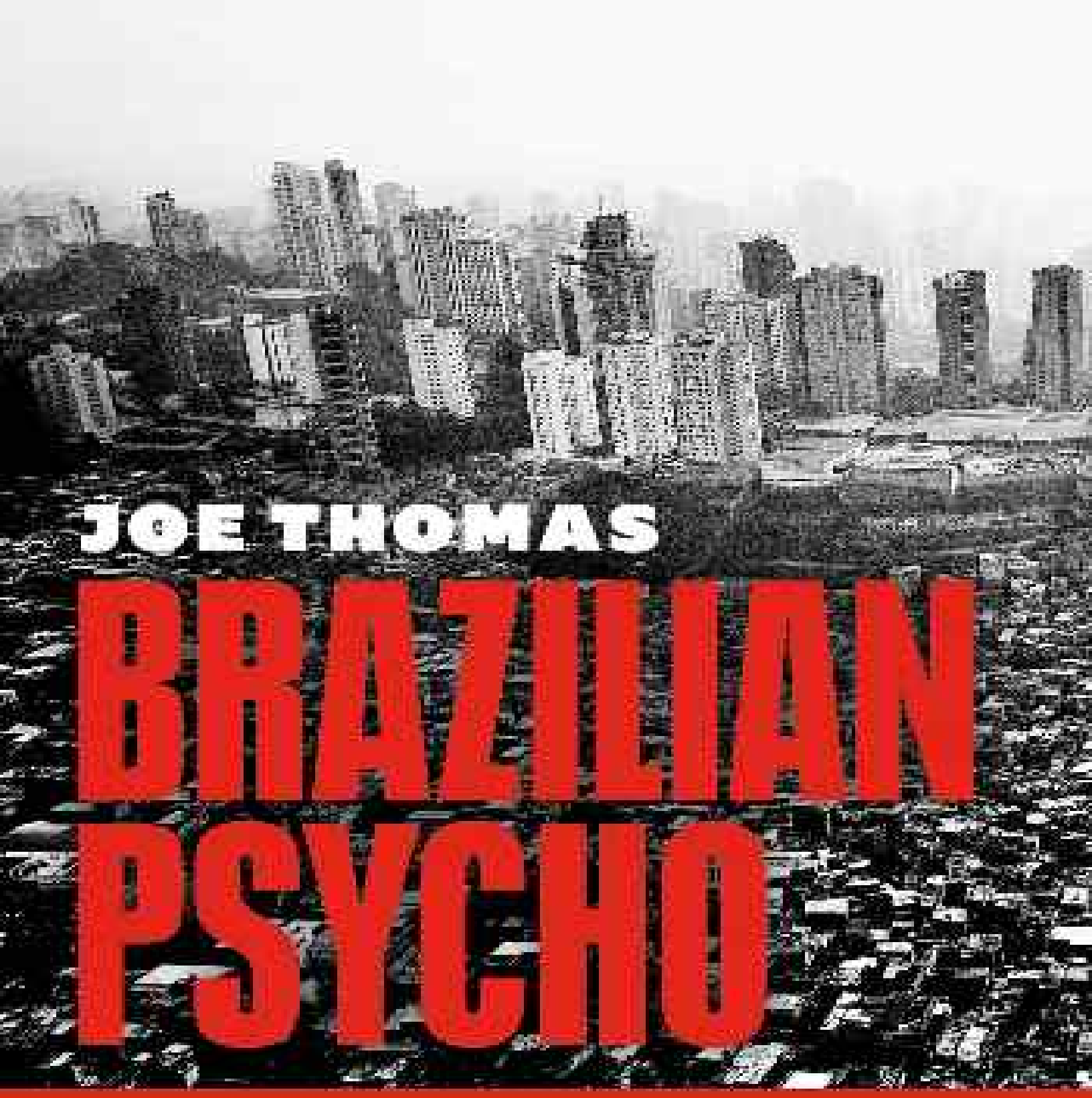


JOE THOMAS

BRAZILIAN PSYCHO

« Un chef-d'œuvre explosif. »
David Peace

SEUIL CADRE NOIR

Joe Thomas

BRAZILIAN PSYCHO

Traduit de l'anglais
par Jacques Collin

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX[e]

OceanofPDF.com

La traduction de l'extrait de *Révolution* de Hilary Mantel
est de Claude et Jean Demanuelli.

Titre original : *Brazilian Psycho*
Copyright © 2021 by Joe Thomas

ISBN 978-2-02-150968-7

© Éditions du Seuil, avril 2023, pour la traduction française

www.seuil.com

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

OceanofPDF.com

Pour Martha et Lucian ;
et dédié à la mémoire de Marielle Franco

OceanofPDF.com

TABLE DES MATIÈRES

Titre

Copyright

Dédicace

Dramatis personae

Note de l’auteur

Il était une fois à São Paulo

Le V de la victoire

- São Paulo - 7 octobre 2018

Première partie - La mort blanche - São Paulo, 2003-2006

- 1 - L’argent est roi - Janvier 2003
- 2 - Policiers et voleurs - Janvier 2003

Deuxième partie - L’émeute noire - São Paulo, 2006

- 1 - Et l’amour, dans tout ça ? - Avril 2006
- 2 - Ralliement rebelle - Mai 2006

Troisième partie - Le Manifeste communiste - São Paulo, 2011

- 1 - L’horreur - Janvier 2011
- 2 - L’orgie - Mars 2011

Quatrième partie - Paradis perdu - São Paulo, 2011

- 1 - Copycat - Juin 2011

2 - Un amour - Novembre 2011

Cinquième partie - Le grand espoir blanc - São Paulo, octobre-novembre 2018

1 - Des jours heureux - Octobre 2018

2 - La révolution culturelle - Octobre 2018

Sixième partie - Déclin et chute de l’Empire romain - São Paulo, janvier 2019

1 - Quel dommage, pour Ray - Janvier 2019

Postface

Remerciements

OceanofPDF.com

Dramatis personae

Adriana, réceptioniste de la clinique privée du docteur Emmanuel.

Alcântara, Eurípedes, journaliste.

Alvarenga, inspecteur de la police civile (Polícia Civil).

Anderson, Gerson, jeune homme.

Aninha, amie d'enfance de Rafael Nascimento, vit à Paraisópolis.

Anna, assistante de Marta Suplicy, la maire de São Paulo de 2001 à 2004, travaille à la mairie.

Antonia, petite amie de l'inspecteur Mario Leme.

Assis, homme d'affaires d'âge mûr.

Aurelio, agent immobilier.

Beto, **Andre** et **le Gros Pedro**, les Gars de Bixiga, une bande de délinquants adolescents liés à l'extrême droite, supporters de Bolsonaro, et qui chassent les indésirables de leur quartier.

Big Daddy, surnom d'un anonyme de bas niveau du PCC, le Premier commando de la capitale, une organisation mafieuse.

Bocão, Grande Bouche, ancien escort et travailleur du sexe.

Boe, Eleanor « Ellie », jeune femme, anglaise, journaliste, connaissance de l'inspecteur Mario Leme, et collègue de Francisco Silva.

Bolsonaro, Jair, 38e président du Brésil, homme politique, populiste de droite.

Buratti, Rogério, secrétaire d'Antonio Palocci.

Camacho, Marcos Williams Herbas, dit Marcola, chef du PCC, le Premier commando de la capitale, une organisation mafieuse.

Carlos, membre de la police militaire (Polícia Militar) et connaissance de Mario Leme.

Cazuza, compositeur et musicien.

chauffeur, un chauffeur qui travaille pour Ray Marx.

Covas, **Bruno,** maire de São Paulo, 2018.

Criolo, compositeur et musicien.

Cunha da, admin de la police civile.

Delgado, Fernando, étudiant à la faculté de droit de Harvard.

Doria, João « Jonny », ancien maire de São Paulo, menant maintenant campagne pour se faire élire gouverneur de l'État, présentateur de la version brésilienne de *The Apprentice*.

Efflanqué l', dealer de bas niveau du PCC, le Premier commando de la capitale, une organisation mafieuse ; installé à Paraisópolis.

Emmanuel, chirurgien du secteur privé.

Evandro, jeune homme venu du Nordeste.

Favre, Luís, dit Raspoutine, nouvel amant et futur époux de Marta Suplicy. Homme de l'ombre et conseiller occulte.

Felipe, membre de la police militaire.

Fernanda, avocate chez Capital SP et aide juridique, collègue de Renata Sanchez.

Fernando, concierge de l'Hotel Unique.

Franco et Martina, collègues d'Anna à la mairie.

Franco, Marielle, journaliste, activiste et femme politique.

Franginho, dit Petit Poulet, meilleur ami de Rafael Nascimento, vit à Paraisópolis.

Garibaldo, moyenne légume du PCC, le Premier commando de la capitale, une organisation mafieuse ; installé à Paraisópolis.

gars, responsable de la sécurité d'un bar de Frei Caneca.

Gerson, collègue de Renata, travaillant à mi-temps dans le bureau d'aide juridique de Paraisópolis.

Gilberto, membre de la police militaire.

Gilmar, jeune homme.

Gore, Al, ancien vice-président américain.

gorille, membre de la police militaire qui travaille pour Carlos.

gosse, employé de l'auberge d'Antonio Palocci à Brasília.

Hullah, Richard, chapelain installé à San Francisco, connaissance de Paddy Lockwood.

informaticien, as de l'informatique qui aide Anna.

James, professeur alcoolique désabusé de l'École internationale britannique.

Joãozinho, dit Little Johnny, facilitateur politique et ami de Ray Marx.

Jobim, Nelson, homme politique, ministre de la Défense.

Joe, professeur expat'.

Julião, un entrepreneur.

Junior, membre de la police militaire.

Lagnado, commisaire dans la police civile, supérieur de Leme.

Lembo, Cláudio, gouverneur de l'État de São Paulo, 2006.

Leme, Mario, inspecteur débutant dans la police civile (Polícia Civil).

Lima, Geddel Vieira, vice-président de la Caixa Econômica Federal.

Lisboa, Ricardo, inspecteur, partenaire et meilleur ami de Mario Leme.

Lockwood, Paddy, proviseur de l'École internationale britannique.

Ludmilla, amie de Fernanda qui vit à Brasília.

Lupi, Carlos, homme politique, ministre du Travail.

Lutfalla, inspecteur dans la police civile.

Magalhães, Leonardo, plus haut responsable de la police civile.

Maluf, Paulo, maire de São Paulo tristement célèbre.

Manuela, amie et collègue de Bocão, quand il avait un emploi de bureau légitime.

Maria, une administratrice.

Maria Elisa, femme de ménage à l'École internationale britannique.

Marinho, Patrícia Gonçalves, jeune femme.

Marx, Ray, ancien agent de la CIA, intervenant free-lance et consultant pour le fonds spéculatif Capital SP.

Mattoso, Jorge, président de la Caixa Econômica Federal.

Meirelles, Carolina, étudiante, activiste, membre d'une organisation politique black bloc.

Mendes, Fabio, fils de Jorge et Juliana Mendes.

Mendes, Jorge, *Secretario de Obras*, poste décisionnaire dans tous les travaux de construction de l'État.

Mendes, Juliana, épouse de Jorge Mendes, le *Secretario de Obras* de l'État.

Michelangelo, dealer de bas niveau travaillant dans un motel miteux de Bixiga.

militar, membre de la police militaire qui travaille avec Carlos.

Moreira et Hamuche, inspecteurs de la police civile.

Moro, Sérgio, juge fédéral, responsable de l'opération « Lavage express », vaste scandale de corruption.

Nascimento, Alfredo, homme politique, ministre des Transports.

Nascimento, Annette, bonne de Paddy Lockwood et grand-mère de Rafael Nascimento.

Nascimento, Rafael, dit Rafa, jeune homme qui vit à Paraisópolis.

Nascimento, Renata de Camargo, héritière du groupe multimilliardaire brésilien Camargo Correa.

Nascimento, Sergio, père de Rafa, musicien et magouilleur de bas niveau du PCC, le Premier commando de la capitale, une organisation mafieuse.

Neves, **Antonio**, banquier chez Capital SP.

Novais, Pedro, homme politique, ministre du Tourisme.

O’Neill, Jim, économiste de Goldman Sachs, createur du concept économique de Bric.

Palocci, Antonio, homme politique, chef de cabinet du gouvernement de Dilma Rousseff.

pasteur, prêtre installé à Paraisópolis.

Pereira, Francisco de Assiss, tueur en série bien réel, le Maniaque du parc.

Pimentel, Fernando, homme politique, ministre du Développement.

porteiro, portier.

Queiroz, Selma Ferreira, jeune femme.

Rafaela, femme de ménage à l’École internationale britannique.

Riz Frit, moyenne légume du PCC, le Premier commando de la capitale, une organisation mafieuse ; installé à Paraisópolis.

Roberto, vieil ami d’Anna à la mairie.

Rodrigues, Nelson, dramaturge.

Rodrigues, Raquel Mota, jeune femme.

Rossi, Wagner, homme politique, ministre de l’Agriculture.

Rousseff, Dilma, 36e présidente du Brésil, et dirigeante du Parti des travailleurs.

Rubens, « le Moulin à paroles », membre de la police militaire.

Sanchez, Renata, avocate, dirige un centre d’aide juridique dans la favela Paraisópolis.

Santos, Guilherme, jeune homme.

Sawyer, Dave « Huck », chef de département chez Capital SP et très ancienne connaissance de Ray Marx.

Silva, Elisângela Francisco da, jeune femme.

Silva, Francisco, spécialiste police-justice du journal *Cidade de São Paulo*.

Silva, Lúcia Sousa da, marchande de primeurs qui vit à Paraisópolis.

Silva, Luiz Inácio Lula da, 35e président du Brésil, à la tête du Parti des travailleurs.

Silva, Orlando, homme politique, ministre des Sports.

Slip, tocard, collecteur de dettes de la clinique privée du docteur Emmanuel.

Sophia, amie de Juliana Mendes.

Suplicy, Eduardo, ex-époux de Marta et homme politique influent à part entière.

Thayna, femme trans.

type, une brute.

Vasconcellos, Maria Regina, cousine de Regina Vasconcellos, vit à Paraisópolis.

Vasconcellos, Regina, propriétaire d'un restaurant à Paraisópolis.

Wilton, professeur brésilien.

Wolfowitz, Paul, ancien président de la Banque mondiale.

Zézinho, client de Renata, vit à Paraisópolis.

OceanofPDF.com

Note de l’auteur

Au lecteur qui voudrait savoir comment distinguer les faits
de la fiction, je fournirai cette indication approximative : ce qui paraît
particulièrement invraisemblable a toute chance d’être vrai.

Hilary Mantel, *Révolution*

Brazilian Psycho entame et achève la tétralogie de São Paulo, par ailleurs composée de *Paradise City*, de *Gringa* et de *Playboy*. Ces livres peuvent se lire indépendamment les uns des autres, dans l’ordre que l’on veut. Il se trouve simplement qu’ils conversent entre eux : il y a des répétitions et des échos ; les intrigues interagissent ; les personnages, les thèmes et les concepts vont et reviennent. De façon tout à fait délibérée, certains passages de *Brazilian Psycho* apparaissent, sous une autre forme, dans un ou plusieurs de ces romans.

Brazilian Psycho est une œuvre de fiction assise sur des faits : le contexte historique, contemporain, est aisément reconnaissable. Les citations en exergue de chaque chapitre sont toujours attribuées, celles qui sont fictives étant attribuées à des personnages de fiction. Un certain nombre d’articles, de documents et de transcriptions sont inclus dans le texte, certains réels et d’autres non. Une postface cite les sources de tous ces éléments et liste toutes les citations.

OceanofPDF.com

La favela n’est pas le problème. La favela est la ville. La favela est la solution.

Marielle Franco

OceanofPDF.com

Il était une fois à São Paulo…

1930 : Getúlio Vargas devient président de la République brésilienne à la suite d'un coup d'État. Chef d'un gouvernement provisoire dictatorial précaire, il dirige le pays par décrets, constitution suspendue. Le coup sape l'autonomie des États.

Getúlio Vargas n'est pas très aimé, à São Paulo. Quatre étudiants sont tués par l'armée fédérale en mai 1932, lors d'une manifestation contre le gouvernement fédéral.

La devise de São Paulo : *Je ne suis pas mené, je mène*.

En juillet, São Paulo réplique. São Paulo se soulève, prend les armes, part en guerre, se rebelle…

Cela ne se termine pas bien.

Le gouvernement de l'État de São Paulo compte sur la solidarité des élites politiques des deux autres grands États brésiliens, Minas Gerais et Rio Grande do Sul.

Cette solidarité ne se concrétise pas.

De bien beaux alliés que voilà.

Quatre-vingt-sept jours de combat ; neuf cent trente-quatre morts ; des villes à genoux…

Une reddition.

Cela ne se termine pas bien du tout.

Mais São Paulo en retiendra une leçon durement acquise :

Ne dépends jamais de personne.

OceanofPDF.com

LE V DE LA VICTOIRE

OceanofPDF.com

São Paulo

7 octobre 2018

Il n’y a vraiment rien à foutre, se dit Beto. Le néant d’un dimanche soir.

Nib, nada, que dalle, et c’est pour ça qu’il glande avec Andre et le Gros Pedro, ses gars, en ce jour de premier tour de l’élection présidentielle.

Les résultats commencent déjà à tomber, et bien que Beto n’en ait pas grand-chose à faire de la politique, il est content de voir que Bolsonaro semble être en passe de tous les exploser, qu’il vire en tête.

Tous les exploser, une expression qui convient bien à ce bon Bolsonaro, se dit Beto.

Il a entendu dire qu’il avait un côté psychopathe, Bolsonaro ; que c’était un tueur.

Dix ans d’armée, parachutiste dans les années quatre-vingts : pour ce qu’il en sait, Beto, ça veut dire que c’est un dur. Déjà, il a survécu à cette attaque à l’arme blanche, il y a quelques semaines de ça.

Beto l’a vu à la télé : à l’hôpital, il avait l’air de dire *Venez, je vous attends*.

Un dur…

Un psychopathe brésilien.

Beto est tendu, nerveux. Et anxieux, aussi ; il appréhende quelque chose, il ne sait trop quoi.

Il ne va pas non plus le laisser paraître, cela dit.

Ses gars ont un an de plus que lui, mais c'est lui le chef.

Seize ans, et roi de la jungle.

Chef des Gars de Bixiga.

Bixiga, la vessie de São Paulo. Un quartier traditionnel formé des deux côtés de l'Avenida Paulista. Les Gars de Bixiga. Nés et élevés là, l'école déjà un souvenir, et maintenant payés pour y maintenir l'ordre. Voilà leur boulot : débarrasser le quartier des indésirables. C'est le frère aîné du Gros Pedro qui leur a trouvé ce taf. Beto ne sait pas trop qui le fait taffer, mais il y a de l'argent qui tombe de quelque part.

Beto se dit que c'est probablement un plan genre association de surveillance de quartier, approuvé par la police militaire.

Alors ils traînent en fumant des clopes et en bottant dans les détritus derrière ce paradis des homos et des junkies qu'est le parc qui jouxte l'avenue.

En quête d'un tox à bousculer, d'une tantouze à affoler. Histoire de bien faire leur boulot.

Le Gros Pedro déblatère sur l'élection, les manifs qui s'éternisent depuis des semaines, qui a raison et qui a tort, et ce qu'il va se passer maintenant que notre gars est au pouvoir, ou presque.

Autant de sujets auxquels il ne connaît absolument rien, se dit Beto.

Le Gros Pedro parle de s'organiser et de rallier une bande de skinheads ou une autre, insiste sur les contacts de son frère, qui savent expliquer la vie à tous ces connards de gauchistes.

Beto n'écoute pas.

L'élection de ce président-là est un feu vert à plus de taf, voilà ce que Beto y voit.

Il ouvre grand les yeux et pas qu'un peu, et il observe.

Ça y est, les choses avancent, et c'est pour ça qu'il est anxieux, qu'il est un peu sidéré, se doit-il de reconnaître pour être honnête avec lui-même. Ce qu'il ressent, en fait, c'est un sentiment de puissance.

Alors oui, il est remonté comme un coucou.

Ces derniers jours ont été pathétiques et lui ont sapé le moral.

Ici, dans la poche à urine, la vie peut vous pisser direct dans le ruisseau, à ce qu'on dit.

Et Beto le sait bien. Sa mère est toujours sur son dos à vouloir qu'il trouve un vrai job, son père est cassé et tout juste l'ombre de ce qu'il a été : il nettoie les tables et fait la plonge dans l'une des cantines italiennes du haut du boulevard.

Ça avait été quelqu'un, le père de Beto. Du moins, c'était l'impression que Beto en avait. Peut-être que c'était là qu'était le problème : il n'y avait *que* Beto qui pensait que son père avait été quelqu'un.

Il ramasse une bombe aérosol rouillée. Il attrape le Gros Pedro par sa gorge adipeuse.

Il pointe la buse sur le visage du Gros Pedro.

Tu vas la fermer ? lui demande-t-il.

Le Gros Pedro a levé les mains, essaie de repousser Beto.

Déconne pas, abruti, s'exclame-t-il. Tu vas me tuer les yeux !

Beto se marre, fait tourner le Gros Pedro sur lui-même, appuie sur la buse.

Je suis un graffeur, clame Beto. *Ele não ! Ele não !* crie-t-il en riant.

Ele não, qui signifie *Pas lui*, qui signifie *Votez pour n'importe qui sauf Bolsonaro*, un graffiti qui a fleuri partout en ville ces dernières semaines. On le voit sur les ponts et les murs, dans les tunnels et sur les flancs des bus.

Beto se marre et le Gros Pedro éructe en se couvrant les yeux, mais l'aérosol ne fonctionne pas.

Nada, que dalle – *macache*.

Le sifflement d’un petit jet d’air, et puis c’est tout.

Beto repousse le Gros Pedro et jette la bombe.

Fait chier, dit-il.

Puis : Quelque chose à faire.

Il y a de l’électricité dans l’air. Quelque chose a changé. Beto peut le sentir.

Il donne un coup de coude à Andre.

Minute, dit-il.

Quoi ?

Un pédé.

Où ça ?

En bas de la transversale, là, tu le vois ? Il porte des sacs de courses, ce petit entôleur à la con.

Où ça ?

Là, abruti !

Beto le montre du doigt.

Ah, ouais.

Bon, on y va ?

Quoi ?

Eh ! tu connais les règles : on voit un pédé, on se le fait. Allons voir ce qu’il y a pour nous dans ces sacs. Allez, on se bouge !

D’accord, pas la peine de se presser, j’arrive.

Beto aperçoit alors le tee-shirt du pédé :

ELENÃO

et il voit rouge. Il faut porter haut ses valeurs, se dit-il. En avoir la fierté. Défendre les siens, défendre son *bord*.

Et ils avancent tous les trois le long du parc, et le pédé les voit et presse le pas…

Ce n’est pas la première fois que Beto et ses gars s’en prennent à une folle aux manières ostentatoires.

Ces pédés ont besoin d’une bonne leçon.

Mais c’est la première fois que l’un d’entre eux exhibe le EleNão.

Ce qui n’est vraiment pas le truc à faire.

Il faut qu’ils apprennent à rester à leur place, et leur place n’est pas ici.

Et justement, c’est exactement ça, Bolsonaro : le nettoyage de notre grand pays de toute cette pourriture qui le corrompt et blablabla et blablabla.

Beto marche plus vite maintenant, comme le type a tourné à droite et s’est enfoncé dans le parc en espérant s’évanouir derrière les haies, mais Beto envoie le Gros Pedro lui couper la route tandis qu’Andre le contourne par l’autre côté pour le prendre à revers, et deux vieux poivrots grommellent des encouragements depuis leur banc en levant leurs canettes dans sa direction, mais Beto les ignore : il est survolté, il est transporté, alors ils s’abattent sur ce type par tous les côtés, tous les trois sur lui en un instant, et il laisse tomber ses sacs, et Beto lui met un grand coup de boule dans le nez, ce qui produit un craquement et un glapissement, et le Gros Pedro et Andre lui travaillent les côtes, des coups, des coups et des craquements, et Beto sort sa lame et la lui plante en plein dans le cou, il sent le métal s’enfoncer sans entrave, et il le regarde s’enfoncer, et il le regarde ressortir et il l’écarte, et le Gros Pedro et Andre le dévisagent genre Qu’est-ce que c’est que ces conneries, et ils agitent la tête et ont l’air prêts à prendre leurs jambes à leur cou, mais Beto ne fuira pas, décide-t-il, et il regarde le type se vider de son sang, le regarde chanceler, le regarde saigner, le regarde tituber et franchir quelques mètres, faire encore quelques pas, puis Beto le regarde s’effondrer.

Alors, calmement, Beto s’avance et s’accroupit au-dessus de lui.

Il soulève le tee-shirt du pédé. Il soulève le tee-shirt avec son slogan : EleNão.

Le Gros Pedro lui souffle que là, il est putain de temps de filer.

Beto le fait taire d'un geste.

Il relève ce tee-shirt et avance son couteau et il grave des traits sur la poitrine osseuse du pédé mort.

Il grave deux traits.

Le V de la victoire.

Puis il en grave d'autres. Les six traits d'un svastika, un svastika net et sanglant.

Puis il rit, encore et encore.

Junior appartient à la police militaire depuis six ans, maintenant.

Cela ne fait pas de lui un vétéran, mais cela signifie qu'il a du métier, qu'il en a vu. Comme tout *militar* ayant tenu aussi longtemps, Junior a fait quelques petits trucs un peu limite, çà et là.

En l'instant, il se tient à côté des lumières clignotantes d'une moto de police. Il regarde la route, écoute ses jeunes collègues parler haut. Ils sont postés en retrait de l'Avenida Paulista, en haut de la Rua Bela Cintra.

Aujourd'hui s'est tenu le premier tour de l'élection présidentielle, et tout est calme comme un dimanche soir. Ils ont été placés là pour une raison bien spécifique…

Le bruit a couru d'une manifestation gauchiste, un rassemblement d'étudiants et de radicaux et autres bien-pensants, sur l'artère principale.

Et si cela se produit, alors les black blocs anarchistes vont rappliquer.

Et ceux-là n'aiment rien mieux que redécorer.

Saccager les vitres des locaux de grandes entreprises, bomber des slogans, projeter de la peinture, semer des clous, détruire la signalisation, piller des distributeurs, fracasser les vitrines des boutiques des centres commerciaux avec des poubelles.

– S'ils se pointent, est en train de préciser l'un des collègues de Junior, on y va, d'accord ? Nous sommes autorisés à user de tout moyen nécessaire pour les embarquer, *certo* ?

– Tout moyen nécessaire ? répète un autre.

– Oui, tête de nœud. *À faire usage de la force*. Nous sommes autorisés à user de la force appropriée. Nous avons le feu vert. C'est bon. On peut faire ce qu'on veut à toutes les putains de grandes gueules qui troublent l'ordre public, *entendeu* ?

Junior ne dit rien. Au moins, ils ont de l'enthousiasme, et en plus, ce gars a raison, *mais ou menos*.

Plus ou moins.

Bolsonaro vire en tête du premier tour de l'élection, et cela leur donne une plus grande marge de manœuvre. Son soutien est d'à peu près cent pour cent chez les *militars*, un fait qui n'a rien de surprenant, étant donné sa carrière dans l'armée et sa position sur la façon de traiter les éléments criminels de la société.

Laquelle est : Chargez les molosses *militars* de les éliminer.

Il y a une formule que l'on emploie à São Paulo lorsqu'un malfrat se fait repasser par un policier ou un agent de sécurité armé.

La formule : *Menos um*.

On la prononce dans un haussement d'épaules, d'un ton blasé.

Un de moins.

Dans une ville comme celle-ci, le seul bon bandit est un bandit mort.

Bolsonaro a martelé ce message, se dit Junior ; il n'y a donc rien de surprenant à ce que São Paulo vote pour lui. En dépit de tous ses gauchistes, étudiants, radicaux et bien-pensants, Bolsonaro va remporter jusqu'à cette ville.

Tout cela, Junior le sait bien, pour la bonne raison qu'une grande partie des électeurs de gauche en ont tellement marre du Parti des travailleurs, avec Lula, Dilma et toute la clique, qu'ils préfèrent encore voter pour Jair Bolsonaro ou ne pas voter du tout.

Une chose que Junior ne comprend pas, personnellement. Voter est une obligation légale. Administrativement et bureaucratiquement, ne pas voter

est plus casse-couilles que voter.

Voter fait toute la différence.

Ceux qui ne le font pas vont le regretter, il en est convaincu.

Ses gars continuent de pérorer.

– En fait, ce pays a grand besoin de changement, et ce qu'on vient de voir, c'est un vote protestataire. Une façon de dire à Brasília d'aller se faire foutre, *sabe* ? Là, ils ont voté pour nous, nous les organes extérieurs à la politique et qui maintenons un putain de semblant d'ordre dans ce pays, j'ai pas raison ?

Junior écoute d'une oreille, mais il se dit aussi que son jeune collègue tient peut-être quelque chose. Le gars s'appelle Felipe et c'est un petit futé roublard – et une teigne, aussi.

Il ira loin.

– Parce que, hein, ce que les gauchistes ne pigent pas, c'est que la tentative d'assassinat de Bolsonaro, ce taré avec son couteau qui a essayé de le planter pendant le meeting, va le renforcer. Ce qui ne vous tue pas… *entendeu* ?

Junior se dit que c'est vrai aussi.

– Bolsonaro est peut-être bien des choses, explique maintenant Felipe, mais on ne peut pas dire qu'il est bon dans les débats, dans les discussions argumentées avec d'autres politiciens. Mais, avec l'attentat, il n'en a plus besoin. C'est un don du ciel. Et ça a prouvé sa putain de volonté.

Felipe s'esclaffe.

– Plus personne ne peut l'arrêter, dit-il. C'est Dieu lui-même, pas moins, qui l'a choisi pour sauver le Brésil.

– Tu ne crois pas vraiment ce que tu es en train de dire, n'est-ce pas ?

– Ça n'a aucune importance : ils vont être nombreux à le croire.

Junior soupire, agite négativement la tête.

Il est responsable à l'ancienneté, et il a décidé de les laisser se détendre un peu.

Il n’y a personne alentour. Les bars sont tous fermés, les centres commerciaux les avaient précédés longtemps avant.

L’Avenida Paulista est un immense espace, un monument érigé à la puissance financière de la ville, l’arrogance du pouvoir et de l’argent incarnée.

Mais le dimanche soir, c’est un désert.

C’est à peine s’il y a du mouvement un peu plus bas sur l’avenue, là où Paulista croise la Rua Augusta, ce coin branché avec ses *padarias* et ses bars classe, ses cantines ritales et ses pizzerias, qui ont encore un peu de monde. Et plus loin encore, il y a la zone des tapineuses et des clubs de strip-tease, des étudiants et des *noias*, ces camés paranoïaques.

Une rue parallèle à Augusta, à droite de Junior, mène au célèbre paradis de la jaquette, le quartier de Consolação. On doit être en deuil, ce soir, dans Gay Caneca, le centre commercial local (Frei Caneca de son vrai nom), se dit-il.

Junior glousse rien que d’y penser.

Ce qui l’amuse, c’est que le même surnom est utilisé avec affection par ceux qui y vont et avec hargne par ceux qui n’y vont pas.

Junior n’est pas certain de ce que cela signifie.

Ce n’est pas un quartier dans lequel il va souvent. Il n’a pas les moyens de s’offrir ces appartements huppés des luxueux bâtiments de béton et de verre qui parsèment le flanc de colline en contrebas de l’Avenida Paulista. Et les rues autour du centre commercial, avec leurs bars et night-clubs en rez-de-chaussée de petits immeubles bas et leur verdure urbaine, débordent de karaokés et de cabarets de travestis dans la partie licite ; de bouges à gitons du côté borgne, avec leurs néons affichant *Bar américain* ou le révélateur *Americana,* la terminaison féminine indiquant surtout qu’il s’agit d’un monde peuplé d’hommes.

Et le centre commercial en lui-même n’est qu’un putain de centre commercial. Alors même si Junior est un jeune homme large d’esprit, il n’a

pas grand-chose à faire dans ce bon vieux Consolação.

Qui est ce qu'il est.

De toute façon, maintenant, évidemment, Bolsonaro a pris position sur la communauté LGBTQ, la dénomination que Junior a été informé devoir dorénavant employer, et il a été clair.

En gros, les parents doivent extirper l'homosexualité de leurs rejetons efféminés à grands coups de ceinturon.

Et pourtant, Junior a vu des groupes gays annoncer qu'ils voteraient pour lui.

C'est à s'en taper la tête contre les murs.

Complètement débile.

Felipe continue de dérouler.

– Enfoncez-vous bien ça dans le crâne, les gars. Nous sommes au bon endroit au bon moment. Nous sommes…

– *Okay, chega, né*, Felipe ? dit Junior.

Bon, ça suffit, maintenant.

– C'est peut-être le bon moment pour que toi et ton public restreint, mais subjugué, fassiez tous les deux un petit tour rapide du quartier, hein ?

– *Calma*, répond Felipe.

Junior le dévisage.

– On y va, *senhor*, pas la peine d'en faire un caca nerveux.

Junior ne relève pas et regarde Felipe et l'autre gars, Gilberto, s'éloigner.

Il reste seul avec le quatrième membre de leur détachement : Rubens, surnommé le Moulin à paroles parce qu'il ne dit jamais rien.

– Tu sais ce que j'aime, chez toi, Rubens ? lui demande Junior. Le fait que tu ne la fermes jamais, *falou* !

Rubens ne répond pas. Junior rit de sa petite blague.

La pénombre s'épaissit un peu, la nuit approche. Junior hume l'air. De légères traces de la poudre des feux d'artifice, l'odeur toujours présente

dans la ville des gaz d’échappement…

Le néant d’un dimanche soir.

Une soirée morne, avec çà et là des bruits des désespérés qui s’efforcent de se motiver et de finir le week-end sur une note positive.

Bonne chance.

Junior se tourne et regarde en bas de la colline les rues qui composent Jardins, un quartier paysager et boisé qui, dans sa jeunesse, lui était aussi étranger que n’importe quel pays d’Europe. Des restaurants huppés et des boutiques qui vendent des jeans à mille dollars. Des rues paisibles. Des couples fortunés qui flânent avec leur bronzage et leurs beaux habits. Des voitures de sport garées sous les arbres en bordure. L’odeur de bonne cuisine qui flotte dans l’air, remarque chaque fois Junior. Pas comme les émanations de viande grillée et de patates frites de son enfance. Ce quartier, se dit chaque fois Junior, sent la campagne. Il se demande de quelle façon le vent politique est en train de tourner dans les hôtels particuliers et les petits immeubles de standing qui en flanquent les rues comme des rangées de dominos.

Peut-être que Bolsonaro sera celui qui donnera la pichenette et les regardera tous tomber, l’un après l’autre.

Alignement de dominos. Alignement politique. Il y a une petite blague à travailler, se dit Junior.

Puis : des cris.

Junior se retourne et voit Felipe et Gilberto qui traînent une silhouette qui se dessine en noir : vêtement à capuche, pantalon, chaussures, sac à dos, tout noir…

Et Gilberto tient une bombe aérosol.

Junior soupire. Qu’est-ce qu’il leur a pris, de ramasser ce type ? La paperasse va être super casse-couilles.

– *Senhor*, dit Felipe, nous avons trouvé cette salope qui défigurait un local emblématique avec les mots *Ele Não*.

Salope. Ah.

Felipe lui ôte son passe-montagne. Les yeux de la femme exsudent de défi.

– Vous noterez, *senhor*, qu'elle transporte également des tracts politiques et des produits illicites dans son sac à dos.

Des produits illicites. Junior fouille sommairement le sac. Des conneries d'ado : des cigarettes de contrebande. Une perte de temps totale.

Il se frotte les yeux.

– Et vous l'avez prise sur le fait, n'est-ce pas ?

Felipe acquiesce.

– Où, exactement ?

– Deux blocs plus bas. Elle repeignait la librairie du centre commercial, le Conjunto Nacional.

Junior hoche la tête. On ne peut pas dire qu'il fasse confiance à Felipe.

– Elle sait quelque chose d'un possible rassemblement ce soir ?

Felipe secoue la tête.

Junior expire, fort.

– D'accord, dit-il. Tous les deux, vous l'emmenez au poste. Moi, je vais aller constater la dégradation de biens publics. Rubens, tu attends ici.

Felipe sourit.

Rubens ne dit rien.

Une heure plus tard, et de retour à la base. Junior arpente les couloirs. Il cherche Felipe et Gilberto. Ils ne sont pas revenus à la position sur Bela Cintra, en contravention à ses ordres.

Il n'y a aucun signe d'eux nulle part.

Putain de merde, où sont-ils ?

Il essaie le vestiaire.

Il essaie la salle de détente.

Il essaie la cafétéria.

Personne ne les a vus, personne ne sait où ils ont foutrement pu passer, depuis qu'ils ont ramené la mignonnette anarchiste à la…

C'est là qu'il réalise.

Il monte les escaliers quatre à quatre.

Il ne prête pas attention au cri de l'officier de permanence.

Il descend la rangée de cellules, en ouvrant et claquant les portes.

La dernière cellule à gauche.

Porte fermée.

Store baissé.

Junior essaie la poignée.

La porte est verrouillée.

Junior entend des mots…

Tu feras ce qu'on te dira, sale connasse mécréante. Tu entends ce silence ? Ce ne sont pas tes putains de bons à rien d'amis radicaux ramollis qui vont t'aider maintenant.

Junior entend des sanglots…

Je vais bien m'amuser.

Des claques…

On enlève ça. On enlève tout.

Des bruits de lutte…

Voilà le V de la victoire, ma jolie.

Junior remue la poignée. Secoue la porte.

Il tape de l'épaule, du pied.

La porte se fend.

Elle cède…

Junior voit Felipe, ses doigts formant un V, sa langue papillonnant à l'intérieur de ce V…

Il voit la femme, nue, sanglotante, roulée en boule.

Il voit Gilberto, tête basse.

Felipe, qui sourit.

OceanofPDF.com

L'Opinion politique, le blog d'Ellie Boe

OLHA ! magazine en ligne, le 8 octobre 2018

La nuit dernière, quelques heures après la confirmation de la victoire de Bolsonaro dans le premier tour de l'élection présidentielle, une jeune femme a été arrêtée par la police militaire alors qu'elle bombait un graffiti près de l'Avenida Paulista, à São Paulo. Son message : ***Ele Não***. « Pas lui », un slogan d'opposition au candidat Bolsonaro. Elle a été appréhendée. Au QG de la police militaire, elle se serait vu refuser un coup de téléphone ou un avocat, et aurait été dévêtue, violentée, jetée en cellule et abandonnée sans eau ni nourriture pendant plus de vingt-quatre heures.

Avec une nette victoire au premier tour maintenant à son actif, le populiste d'extrême droite Jair Bolsonaro fait campagne pour être élu président du Brésil devant le candidat de gauche du Parti des travailleurs, Fernando Haddad, ancien maire de São Paulo et successeur de Lula da Silva et de Dilma Rousseff. Bolsonaro affiche des convictions odieuses sur les femmes, les races, la communauté LGBTQ, l'ancienne dictature militaire du Brésil, la circulation des armes à feu ; des prises de position maintes fois réitérées en public. Il promet d'unir le pays, de le purger des gauchistes

corrompus, et de combattre le crime par une politique violente et implacable, sans clémence ni compassion. À peine quelques semaines avant le premier tour, Bolsonaro a été agressé et poignardé alors qu'il faisait un discours pendant un meeting politique. Il y a survécu. Selon les analystes, il devrait remporter le second tour haut la main.
Vous pourriez vous demander quel rapport il peut y avoir entre cette situation et le sort d'une pauvre femme dans une cellule de la police militaire. À moins que la réponse ne soit par trop évidente.
Mais la vraie question est :

Comment en est-on arrivé là ?

À suivre.

OceanofPDF.com

PREMIÈRE PARTIE

LA MORT BLANCHE

São Paulo, 2003-2006

OceanofPDF.com

1

L’argent est roi

Janvier 2003

Comment était São Paulo en 2003 ? Comme n’importe quelle autre année : imbue d’une appréciation démesurée de ce qu’elle vaut, pleine de suffisance. OK, Lula et le Parti des travailleurs avaient été élus et la gauche planait, portée haut par les attentes et les espoirs ; et les étudiants, les syndicalistes, les gauchistes, les gays, les anarchistes, les camés, les dealers, les macs, les artistes et les aristos étaient pas mal excités, eux aussi. C’était une époque bénie pour qui voulait avoir une conscience sociale, pour qui était jeune et avait le regard fixé sur l’avenir. Pour qui savait que paradis socialiste signifiait cash et crédit pour tous. Une époque bénie, en fait, pour presque tout le monde. Il restait juste cette petite chose qui s’appelait l’élite de São Paulo et qui détenait les clés du coffre, une forteresse au plus profond de la jungle.

Assis, 54 ans, homme d’affaires

L’inspecteur Mario Leme est en route pour le quartier historiquement huppé de Jardim Paulistano afin de découvrir qui a trucidé le proviseur de l’École internationale britannique à son domicile.

Leme vient d’être promu, et il est inquiet.

Il connaît l’école : qui ne la connaît pas ? Il faut disposer d’un sacré paquet de *dinheiro*, de *pognon*, pour même songer à y inscrire ses enfants.

Les frais mensuels à eux seuls sont plus élevés, et de loin, que ce que gagne Leme en tant qu’inspecteur débutant dans la police civile.

Il s’agit là d’une communauté très fermée, de bien des façons, et fort protectrice des siens et de ses intérêts ; quelque chose lui dit qu’ils ne vont pas être ravis de le voir arpenter l’endroit en posant des questions embarrassantes.

Comme si cela ne suffisait pas, son supérieur, le commissaire Lagnado, un homme trapu et foncièrement méchant, lui a clairement fait savoir comment il entendait que l’enquête se passe.

« Eh bien, Leme, lui a-t-il dit un peu plus tôt dans la matinée, il me semble évident qu’il s’agit d’une histoire de cambriolage qui a mal tourné. Un homme blanc et riche, tragiquement refroidi par un sinistre malfrat opportuniste. Il ne devrait pas vous falloir plus de quelques jours pour tirer tout cela au clair. »

Leme a l’impression que ce ne sera pas le cas, même s’il ne sait pas vraiment pourquoi.

Ricardo Lisboa, son vieux pote et partenaire, conduit.

– C’est du perdant-perdant, fils.

Il garde les yeux fixés sur la route. Un gros dans un costume informe : c’est un drôle de type, Lisboa.

– Deux prêtres catholiques à la fête d’anniversaire d’un petit garçon, voilà comment ils vont nous calculer, là-bas.

Leme n’en doute pas et ne dit rien.

– Tu sais qui va à cette école ?

Leme agite négativement la tête.

– Les petits-enfants de Maluf, déjà. Le fils de Mick Jagger. Je crois que le mot que je cherche est « élite ».

Leme acquiesce.

Paulo Maluf : ancien maire de São Paulo.

On a forgé une expression pour lui : *Roba mais faz.*

Il vole, mais il fait le job.

Ce pour quoi São Paulo a si souvent voté.

Il est plus important que la ville fonctionne – que les ordures soient ramassées, le métro en service, les rues entretenues – que de s'inquiéter des dessous-de-table et des malversations de la mairie.

Sauf qu'évidemment, la plupart des pots-de-vin et des malversations concernent les contrats qui permettent à la ville de fonctionner.

Cela pourrait changer, avec un gauchiste comme Lula entré en fonction hier, se dit Leme. Cela *pourrait* changer, ouais, sauf qu'en matière de progrès social, São Paulo est bornée comme une putain de mule.

– Par pitié, dit Leme, ne commence pas.

– C'est un nouveau commencement, entonne Lisboa.

Leme secoue la tête.

Lisboa poursuit :

– Le Parti des travailleurs entame son règne en se prenant une gaule à l'idée de filer une branlée aux inégalités et tout le tralala. Et dès le lendemain, un symbole de, vous savez, *l'élite*, se fait assez salement dézinguer.

Leme acquiesce, s'efforce de ne pas sourire.

– Moi, je dis juste que c'est poétique, si tu vois ce que je veux dire. Il y a une symétrie.

Lisboa quitte l'Alameda Gabriel Monteiro da Silva et s'engage dans les espaces dégagés et verdoyants des rues qui bordent l'école. Il y a là des femmes qui font de la marche active dans de coûteuses tenues en lycra, des chiens trottant en laisse à leur côté. Des bonnes et des nourrices vêtues de blanc, les épaules voûtées, qui vont et viennent entre la maison, l'école et les boutiques. Des enfants avec des ballons de foot.

Les enfants se défoulent : l'école est finie.

Lisboa négocie doucement d'amples virages, dépasse en silence des SUV rutilants.

Leme avise les guérites disséminées dans tous les coins.

C'est ce genre de quartier.

La sécurité est un business, après tout, et que les types postés dans ces cabines de surveillance aient une idée ou non de la façon de réagir en cas de problème – et ils n'ont visiblement pas aidé dans ce cas précis –, les guérites elles-mêmes, et les systèmes vidéo qui y foisonnent, constituent généralement un moyen de dissuasion plutôt efficace.

Leme remarque que les noms des sociétés de sécurité inscrits sur les guérites foisonnent.

Leme repère la maison où vivait le proviseur. Elle est *grande*. Le portail est vert, pesant. Du fil de fer barbelé enroulé au-dessus. Leme repère les uniformes et le ruban, les gyrophares et les voisins curieux, les badauds du quartier.

Il indique une place du doigt. Lisboa hoche la tête et se gare…

– Respire un grand coup, fiston, dit Lisboa. Ça va être une balade de santé.

Leme ouvre sa portière.

– Plutôt une traversée du désert, je dirais, mon pote.

Au boulot. Le soleil donne. De grands arbres projettent leurs ombres sur le trottoir cahoteux. Leme se passe la main sur la nuque, sous le col. Il essuie sa sueur, de la crasse s'attache.

Leme exhibe son insigne. Les uniformes s'écartent. Leme entre.

Un vestibule sombre. Un rectangle de lumière dans le prolongement de la porte d'entrée. Des clés sur une petite table. Des boutons de manchette en argent. Des tableaux de bon goût aux murs. Un petit manteau plié sur un siège.

Leme continue d'avancer. La porte de derrière est ouverte, sous rubalise, pour affirmer *C'est ainsi que cela a été trouvé*, indiquer que rien n'a été touché depuis la nuit dernière.

Le jardin de derrière. Des chaises groupées autour d'une table en fer avec un plateau en verre. Un barbecue dans un coin, le fond plein de cendres. Leme passe un doigt sur le grill. Encore gras. Leme cherche des signes d'une activité. Il y a un peu de poussière de boue séchée. Un petit logement, de l'autre côté du jardin. Celui de la bonne, suppose-t-il. À sa gauche, une entrée latérale, depuis la rue. La porte est verrouillée. De l'extérieur, estime Leme. Pas de clé.

Un hélicoptère vrombit dans le ciel. Leme allume une cigarette.

Lisboa réapparaît dans l'embrasure de la porte de derrière.

Leme fait un signe de la tête en direction de l'étage.

– Que disent-ils ?

– Tué au petit matin. Un coup unique. Un instrument contondant, probablement. Quelque chose de lourd.

– Aucune arme, alors ?

– Rien, pour l'instant.

Leme hoche la tête.

– Qui a trouvé le corps ?

– La bonne, répond Lisboa. Elle ne s'en est pas encore remise.

Il fait un signe en direction du fond du jardin.

– Sa piaule.

Leme hoche la tête.

– Il manque quelque chose ?

– Son portefeuille est toujours sur la coiffeuse.

– Intact ?

– Pour l'instant.

Leme renâcle.

L’étage. Trois hommes en blanc papillonnent autour du corps. Ils s’écartent.

Élégamment meublée, la pièce est silencieuse. Le lit est fripé, couvert de vêtements. Il y a sur la coiffeuse un carnet ouvert, posé à côté d’un portefeuille Louis Vuitton. Une chaise en bois design est renversée par terre, dossier en arrière.

La lumière est allumée dans la salle de bains attenante. Des serviettes, humides, sont suspendues au rail de la porte de la cabine de douche. Les poils de la brosse à dents sont également humides. Tout est propre et net.

La chambre…

Le corps est étendu sur la moquette face contre terre.

Une robe de chambre rouge froissée, ouverte, ceinture dénouée, révèle un slip kangourou. Des jambes glabres et maigres, incurvées comme des points d’interrogation. Les bras à mi-chemin du visage.

Les chevilles ligotées avec une cravate rouge.

Les poignets ligotés avec une cravate bleue.

Il n’a pas pu se protéger.

Une flaque de sang visqueuse provenant d’une plaie à l’arrière du crâne. Un ventre rond et poilu, une poitrine concave. Une étrange impression de virilité.

Leme vient d’être promu.

Ce qu’il reste de cheveux est emmêlé et rabattu, collé contre la plaie. Les mèches sont raides, comme si elles allaient se briser telles des stalactites de glace.

Des traces de pas dans les taches de sang coagulé sur la moquette.

Leme est inquiet.

Il a un haut-le-cœur et se plie en deux.

Il examine quelque chose sur le sol.

Sa nausée s’apaise et il se redresse.

Il scrute la pièce. Il prend note des angles, des positions des membres. Il mesure, des yeux, la distance qui sépare la porte du lit, celle à laquelle la victime est tombée. À l'aide d'un stylo tiré de la poche de sa chemise, il tourne les pages du carnet. Des annotations griffonnées en anglais, qui ressemblent à des dates, des choses à faire. Il glisse le stylo dans le portefeuille, l'ouvre. Il contient des cartes de crédit clinquantes, une liasse de billets plutôt épaisse. Pas vraiment la misère. Les plis nets du portefeuille et la douceur du cuir suggèrent qu'il est neuf. Il ne contient rien de personnel, pas de photos de proches, pas de cartes de visite ni de carte de membre d'un quelconque club, rien de ce genre.

Leme prend note de la façon dont la chaise est tombée. Elle a été, pense-t-il, rejetée en arrière quand la victime s'est levée. En supposant que c'était la victime qui y était assise.

Il hoche la tête et redescend au rez-de-chaussée.

La cuisine. Lisboa brasse de l'air, penché sur une machine à café.

Il relève la tête.

– Comment fonctionne ce putain de truc ?

– Aucune idée, vieux, répond Leme.

Lisboa lève les yeux au ciel.

– Alors, qu'est-ce que tu en penses ?

– Je pense que l'intrus est arrivé par le jardin, dit Leme, lentement, délibérément. Puis il est entré par la porte de derrière. Il n'y a pas eu effraction, encore qu'il a pu forcer la serrure sans laisser de traces visibles. Il est monté. La victime est assise à sa coiffeuse, écrit dans son carnet, ou refait son maquillage, ou compte son argent, enfin, ce qu'il peut bien foutre avant d'aller se coucher. Il y a des vêtements partout, alors c'est peut-être le grand nettoyage de printemps de sa garde-robe, tu sais, comme tu fais chez toi. L'intrus entre dans la chambre. La victime se lève d'un bond, sa chaise tombe derrière lui. Il fait un pas ou deux en direction de l'intrus, qui avance vers lui. Peut-être qu'ils échangent un coup ou deux, ou qu'ils s'agrippent,

mais rien de trop violent, rien de trop énergique, *entendeu* ? Ou peut-être pas. L'intrus le menace. Attrape les cravates sur le lit. Lui ligote les poignets et les chevilles. Peut-être qu'il a une arme et qu'il s'en sert pour l'intimider. Peut-être qu'il est simplement plus fort. Puis la victime essaie de s'enfuir, par instinct de survie, et l'intrus le plombe d'un coup au crâne.

Leme marque une pause.

Leme vient d'être promu.

– En supposant qu'il l'a ligoté *avant* le coup mortel. Il aurait pu le faire après.

– Ouais, dit Leme. Encore que je ne voie vraiment pas pourquoi il aurait fait ça. Il a aussi pu sortir les fringues du placard après, pour donner le change.

Ils font silence, un temps.

– Donc, la victime tombe, reprend Leme, se vide de son sang, et l'intrus repart par là d'où il est venu. Soit la porte de derrière était ouverte lorsqu'il est arrivé et il la laisse ouverte en s'en allant, soit elle ne l'était pas et il oublie de la reverrouiller dans la panique. Tout ça nous apprendra peut-être quelque chose sur l'expérience que ce connard peut avoir du vol par effraction. Et il faudra demander à la bonne ce que sont les habitudes de verrouillage de la maison, exactement.

Leme est inquiet.

– Elle dit que la porte est généralement verrouillée, mais que, des fois, elle ne l'est pas.

– Voilà qui est utile. Bon, de toute façon, l'intrus ressort par la porte du jardin, il la referme de l'extérieur. Enfin, je n'ai pas encore cherché la clé pour confirmer ce point.

– Introuvable.

Leme soupire.

– Ça ressemble à quelque chose ?

Lisboa hoche la tête.

– Oui, une fois à l'intérieur. Maintenant, faut voir si on va trouver des images de son arrivée.

– Tu peux commencer par les guérites privées de la rue, mon pote. Ils s'occupent déjà des caméras publiques chez nous, au ranch.

– Et toi, que vas-tu faire ?

Leme se penche sur la machine à café, la débranche et sourit.

– Je vais aller nous chercher du café.

Leme remonte jusqu'à l'Alameda Gabriel Monteiro da Silva. De l'autre côté de la rue, une *padaria*. Un groupe de journaliers penchés sur des cafés et des shots de cachaça. Les gaz d'échappement des camions, qui font claquer les rapports dans la rue encombrée, dehors. Leme commande deux cafés *pra viagem* et s'assied au comptoir. La serveuse engage la conversation, ce à quoi Leme répond d'un grommellement. Elle hausse les épaules, Leme prend les cafés et lui laisse un bon pourboire.

Il traverse la rue, l'école à sa gauche.

On entend des cris, le bruit d'enfants qui jouent.

Ils ne savent pas encore, songe-t-il.

À qui échoira la responsabilité de le leur annoncer ? Eh bien, *à lui*. Du moins, celle de décider qui va le faire.

Pour une première affaire, c'est un sacré morceau.

Si c'était un poisson, il serait plus du genre apprêté, frit et servi sur un plateau avec des *batata fritas* que tout juste sorti de l'eau.

Il regarde au-delà de l'école. Il prend note des gardes du corps, dehors.

Les enfants sont des cibles toutes désignées pour les kidnappings, pour beaucoup d'entre eux.

Ce sont les fils et les filles des magnats des médias et des politiques, des hommes d'affaires et des promoteurs, des avocats et des gérants de fonds d'investissement, des philanthropes et des stars du rock.

Ce sont les fils et les filles d'un paquet de thunes, de fortunes héritées ou faites.

Un garde du corps se tourne à moitié, fait face à Leme. Leme fait un écart pour l'éviter. Le garde du corps va pour lui parler et Leme s'arrête.

Les mains du garde du corps prennent appui juste au-dessus de son aine. Il arbore des lunettes de soleil Aviator. Il sourit à Leme, un petit sourire vicieux.

– Vous êtes l'inspecteur, n'est-ce pas ?

Leme hoche la tête. Le garde du corps hoche la tête.

Leme tient un café dans chaque main. Il fait signe : *Je dois y aller.*

– Vous pourriez être sympa ? demande le garde du corps. Quand vous aurez avancé, prévenez-nous. Nous sommes tous prêts à vous filer un coup de main, si besoin. D'accord ? Nous l'aimions bien, le *senhor* Lockwood.

Leme acquiesce. Et poursuit son chemin. Il renverse un peu de mousse de café.

Paddy Lockwood, le nom de la victime. Comme un Irlandais, mais sans la chance.

Aéroport de Miami, et Ray Marx se faufile jusqu'au hall. Il *se glisse* dans un siège. Le hall bruisse : des conversations et des valises, des talons qui claquent sur la surface du sol. Ray regarde à gauche et à droite, consulte sa montre. Il voit : deux minutes avant l'échange, une bonne heure avant son vol…

Ray se détend et vérifie ses poches. Argent, clés, passeports, un billet de première classe, aller simple, São Paulo. Un sac de voyage en cuir à ses pieds, stylé. Voyage léger, garde le pied léger. Il adopte la posture du voyageur de demi-fond, le regard fixe des vols internationaux. Les épaules en arrière, l'estomac plat, la poitrine droite. Il regarde le panneau des arrivées. Les avions semblent atterrir à l'heure, la météo propice, les perturbations minimales, les conditions de vol – idylliques. Le hall est baigné de soleil. Peu de nuages. Ray toise des vacanciers fuyants. Leurs chariots zigzaguent, débordants de produits électroniques bon marché. Ils rentrent à la maison, pense Ray. Des cadeaux de Noël en retard pour leur

grande *família*, les douzaines de *tías* et *tíos* et tous leurs rejetons, et pour *leurs* rejetons. Ou pour tout écouler à l'arrière d'un van miteux. Le panneau clignote, s'éteint, se redessine. Il repère un nom : Mexico City. Posé, à l'heure.

Ray laisse un journal sur le siège à côté du sien. Personne ne se risque à demander à Ray si la place est libre. Il a perfectionné cet air de *N'y pense même pas, cabrón*. Il a besoin de la place.

Puis quelqu'un prend le journal, s'assied. Un homme trapu, qui transpire à grosses gouttes. Son odeur corporelle *incarne* l'enchilada.

– *Holá*, Big Ray, dit l'homme. Tout va bien ?

Ray sourit. *Big Ray*. Il n'est pas petit, Big Ray, mais il n'est pas immense. On peut dire grand, à la limite. Mais en comparaison de ses *compadres* de l'autre côté de la frontière, les cow-boys du Sinaloa, ou des Chicanos affolés de la gâchette comme le jeune homme présentement assis à côté de lui, Ray est un putain de géant. Mince comme un fil, dur à cuire et naturellement hautain, voilà Ray.

– Ne prononce pas ces mots-là, dit Ray. Ne me dis pas *Tout va bien*. Tu n'es pas dans un putain de film.

– OK, *señor* Marx.

Le type grimace.

– *Como está ?* demande-t-il.

Ray incline la tête.

– Tout est là ?

– Tout va bien, Ray.

Ray sourit.

– Tu me brises le cœur. Maintenant, file, *mi'jo*.

La petite frappe chicano file. Ray baisse les yeux. Un sac de voyage en cuir, le même sac de voyage en cuir, sauf que c'est un autre sac de voyage en cuir, est maintenant à ses pieds. Ce nouveau, même mais autre, sac de

voyage en cuir a un double fond, et ce double fond dissimule deux cent cinquante mille dollars US.

Une mise de fonds.

Ray se rend à São Paulo pour y faire de l'amorçage, et pour financer l'amorçage en question, il a besoin d'un capital du genre intraçable et totalement hors circuit, chose actuellement indisponible à domicile. Et en tant qu'ancien agent de la CIA, actuel honorable correspondant, et intervenant free-lance, Ray a la capacité de se procurer ce qu'il appelle des fonds immaculés.

Ray a déjà deux martinis au compteur et profite de la vue depuis son siège côté hublot.

– Qu'est-ce qui vous amène à São Paulo, mon chou ?

Ray se tourne vers l'hôtesse. Ray a conscience de ce qu'évoque cette scène. Il jette un coup d'œil en direction du sac de voyage en cuir rangé à ses pieds.

Il sourit.

– L'argent, répond-il.

L'hôtesse lui prépare un autre verre.

– Alors vous êtes, quoi, un financier ?

– Un consultant, répond Ray. Je concours à ce que les choses se fassent.

– Ah.

L'hôtesse lui tend son verre. Elle musarde, se penche sur son siège.

– Et peut-être quelques cacahuètes en prime ? demande Ray.

– Elles sont déjà en route, milord.

Ray déguste son martini. Ses dents réagissent au froid. Le paysage se déploie et pivote…

La côte atlantique apparaît.

Ray s'est rapidement affranchi de l'arrivée et de la douane. Le sac de voyage est parfait, bien équilibré, des poignées moelleuses, une charge

plaisante, bien préparée.

L'aéroport bourdonne. Le nom de Ray sur un panonceau tenu haut par un jeune homme à l'air malcommode, vêtu d'un costume décent. Ray aime son style. Il parcourt des yeux les autres hommes portant des écriteaux sur lesquels des noms sont inscrits. Une bande de débraillés. De gros types bouffis, au front plat et au monosourcil épais. Des casquettes à visière trop grandes et des eaux de toilette industrielles. Des costumes à bas prix qui signifient probablement une voiture de merde. Tu paies des cacahuètes, tu as des singes, se dit Ray.

Ray dit au chauffeur :

– Hotel Unique, *amigo*.

Le chauffeur acquiesce. Ray est au courant, pour les encombrements. Ray connaît la route. Le moment est opportun pour fermer les yeux, et Ray se laisse aller en arrière dans son siège…

L'Hotel Unique porte bien son nom.

Ray le toise depuis l'extérieur. Il a la forme d'un navire, la forme d'un bâtiment. Une façade incurvée, un rooftop, d'immenses hublots comme fenêtres panoramiques. Ray sourit en se présentant à la réception.

– Et vous serez notre hôte jusque… ?

– Indéterminé, répond Ray.

La réceptionniste semble être un peu paniquée en entendant cela, peut-être qu'elle n'a pas compris le mot, ou qu'elle ne voit pas cette réponse sur l'écran de son ordinateur. Sa collègue se rembrunit…

– Je…

Ray continue de lui sourire.

– Ne te tracasses pas, ma belle, dit-il. Tout va bien.

Une responsable apparaît. La responsable se fait aimablement céder la place. Elle adresse à Ray un sourire embarrassé et contrit. Ray apprécie cela. Il apprécie l'attention, apprécie que l'erreur soit reconnue. Cela veut dire quelque chose, pour lui.

– Si vous voulez bien me suivre, *senhor* Marx…

La chambre de Ray est prête. Les placards sont garnis. Chemises et vestes. Quelques jeans. Des tee-shirts et des shorts. Un maillot de bain. La bonne sorte de chaussures. La salle de bains est équipée exactement comme il le désire. Les draps du lit sont tendus, blancs et frais. Ray range le sac de voyage au fond d'un placard, derrière le panneau caché qu'il referme en le tirant vers lui jusqu'à entendre un clic, puis il trouve la serrure du bout des doigts et y enfonce la petite clé. Il range la clé dans sa poche.

L'heure des cocktails. La terrasse est bondée. La nuit approche…

Une piscine longue et étroite s'étend d'un côté. Des projecteurs sous-marins rouges et violets la font paraître luxuriante, luxueuse.

Ray arpente la terrasse qui est, comme de juste, un pont. Le pont d'un navire. C'est également un toit, ce qui permet à Ray de s'orienter. Il se trouve dans un quartier huppé, composé de très petits bâtiments de très haut standing. Au nord se dessine une ligne de crête incluant l'Avenida Paulista, les gratte-ciel et les pylônes électriques à la signalisation clignotante – complétés des hélicoptères à l'approche entre deux sauts de puce, et des balises lumineuses des plateformes d'atterrissage. À l'est, une masse sombre vert foncé : Parque do Ibirapuera, suppose-t-il. Et à l'ouest, des appartements un brin m'as-tu-vu avec des piscines, des courts de tennis, des espaces verts. Au sud, la seule chose qu'il peut voir est le bar à sushis de l'hôtel.

Il trouve à s'asseoir. Il commande une caïpirinha. La nuit s'installe. Ray *respire*.

De retour dans sa chambre, Ray fait coulisser la porte du placard. Ray est prêt à aller se coucher, mais il a besoin…

Il a des besoins. Il sort le sac de voyage. Il dégage le double fond. Il cherche à tâtons derrière les briques de cash. Là. Il en tire une élégante petite trousse en cuir. Il ouvre la fermeture Éclair. Ray a bu trois

caïpirinhas. L'alcool *agit*. À l'intérieur de l'enveloppe de cuir : un flacon d'héroïne mexicaine pure de rang pharmaceutique – très grande qualité, très difficile à obtenir, très puissante, fortement déconseillée aux amateurs. Ray n'est pas dépendant, mais il a des besoins, il en fait *usage* – on parle là d'un produit raffiné, du degré d'excellence que requiert systématiquement Ray.

Ray insère la fine seringue dans le flacon. Il la charge, la retire. Il chasse l'air. Il prend le garrot de caoutchouc dans la trousse, l'enroule autour de son bras gauche. Il trouve un muscle et envoie la sauce.

Ça ira, bonhomme, se dit Ray.

Ray s'enfonce dans un fauteuil sous le hublot. Ray aime être en mer, les vagues qui clapotent doucement, le vent paisible, l'air nocturne…

Quand Ray va se glisser dans son lit, il se demande : Où vais-je trouver quelque chose de ce niveau ici ? Il se dit qu'il dispose d'un mois, ou au moins de trois semaines, avant de devoir commencer à y réfléchir.

Ce n'est pas la première fois que Renata Sanchez va dans une favela, mais c'est la première fois qu'elle doit mentir à son patron à ce sujet.

Elle attend devant un restaurant *por kilo* à un carrefour, près du sommet de Paraisópolis, un pâté de maisons en contrebas de l'artère principale, l'Avenida Giovanni Gronchi. Elle n'a pas faim – elle a partagé un déjeuner anticipé mais copieux avec un client à Itaim il y a peu, mais l'odeur de riz, de haricots et de porc mijoté est appétissante. L'agent immobilier devrait incessamment être là. Il lui avait assuré qu'elle n'aurait pas à l'attendre, et que, de toute façon, à cette heure de la journée, il n'y avait aucun danger, et, attendez, ne vous inquiétez pas, il n'y a aucun danger quelle que soit l'heure de la journée, en fait, et puis, d'ailleurs, vous avez dit que vous étiez déjà venue donc vous le savez, n'est-ce pas ?

Eh bien, elle attend, en faisant le pied de grue devant le restaurant parce qu'il était plus engageant que le bar en face. Des tables un peu rouillées et des petits vieux ratatinés aux conjonctivites persistantes, des chiens galeux qui se battent avec les mouches. Pas l'endroit idéal pour un café sur le

pouce. La patronne du restaurant toise Renata. C’est une femme corpulente à l’air pragmatique, avec un tablier couvert de taches de graisse. Elle est debout, les bras croisés, et agite négativement la tête en claquant la langue et en faisant la moue.

Renata sourit.

– *Quer alguma coisa ?* demande la femme. Repas, collation ?

Elle indique les tables en plastique disposées sur le trottoir.

– Vous pouvez vous asseoir là, si vous voulez.

– Je vais prendre une *coxinha*, dit Renata en hochant la tête. Et un Coca.

Elle fouille dans son sac à main en quête de monnaie. Oui, se dit-elle : une croquette poulet, fromage et pomme de terre avec du Tabasco.

La femme lève sa main ouverte et agite négativement la tête.

– Asseyez-vous. Je vais vous apporter tout ça. Vous paierez après.

Elle affiche un sourire ironique.

– Vous avez l’air d’être quelqu’un de confiance, dit-elle.

Renata s’assied à une table dangereusement bancale. Elle regarde passer des bonnes et des nourrices vêtues de blanc, qui portent des *céstas* de riz et de haricots. Vont-elles travailler ou rentrent-elles chez elles ? Les *céstas* sont plutôt petites, alors elles rentrent probablement chez elles. Des corbeilles assez grandes pour une petite famille, mais pas pour une grande maison.

– Voilà.

La tenancière largue sur la table un plateau avec la *coxinha,* une bouteille de Coca et un verre avec une paille.

– *Obrigada,* sourit Renata. Vous n’auriez pas de la sauce pimentée, par hasard ?

La femme hausse les sourcils et grommelle.

Une voiture est garée non loin, faisant beugler sa stéréo, et Renata regarde les traîne-savates à lunettes noires qui tournent autour en tenant à l’œil les cinq rues non goudronnées qui se rejoignent au carrefour.

– Voilà.

Renata sourit. Elle attrape la croquette avec une serviette en papier rêche tirée du distributeur posé sur la table. La pâte est filante et plus ou moins chaude selon les endroits – elle a dû mollir et durcir pendant une bonne heure sur la plaque de cuisson, à vue de nez. Mais c'est plutôt bon, avec le sel et le croustillant de la friture, le *catupiry* fondu qui coule juste comme il faut. Elle boit un peu de Coca et les bulles lui pétillent dans la bouche. Le parfait remède contre la gueule de bois, sauf qu'elle n'a pas la gueule de bois.

Elle regarde des cantonniers descendre la rue depuis l'arrêt de bus, et rentrer mornement chez eux derrière les magasins de pneus et les voitures carbonisées. Ils ont leurs casques blancs à la main, leurs salopettes orange nouées à la ceinture. Les miasmes des poubelles flottent dans l'air. Un nuage semble stagner au-dessus de l'endroit où elle se trouve. Des chiens aux oreilles pendantes et à l'air abruti fouillent dans les poubelles pour dénicher des restes. La propriétaire du restaurant grogne dans leur direction, lève un balai d'un geste sans équivoque, et ils s'empressent de déguerpir.

Renata s'essuie la bouche, revérifie son téléphone. L'agent immobilier a maintenant quinze minutes de retard.

Des camions remontent la rue principale et Renata respire au passage la lourde odeur des gaz d'échappement. Deux agents de la police militaire se tiennent debout à côté de motos aux lumières clignotantes, main posée sur le pistolet à leur hanche.

Cette rue de la favela est un raccourci lorsque Giovanni Gronchi, l'artère principale, est paralysée par les embouteillages. Un raccourci pour les classes moyennes, donc il y a toujours une présence militaire.

Renata n'est pas certaine que cela rende l'endroit plus sûr.

La police militaire est pourrie de brebis galeuses. Une cohorte bien armée de gros bras corrompus, qui sont aussi dangereux que les gangs de narcotrafiquants, si l'on en croit ce qui se raconte.

Renata ne sait pas si c’est vrai, mais le concept de ce qu’elle compte s’employer à réaliser dans la favela nécessitera probablement la collaboration des deux.

Ce qui la place dans une position intéressante.

La vie semble se dérouler autour d’elle, se façonner…

Des *carrossos* chargés d’ordures, des garçons qui font rouler des pneus vers le bas de la colline, des hommes qui déchargent des cageots de fruits et des caisses de bière de camionnettes arrêtées en double file, des écoliers qui déambulent en tapotant les capots des belles voitures de passage et en faisant coucou devant les vitres fumées. Du linge qui sèche sur des fils et que la brise soulève, des sacs-poubelle jaune et bleu qui suintent, le bourdonnement des branchements électriques pirates. Des gosses qui sortent la tête par les vitres des voitures, la langue pendante.

Elle se demande si elle pourrait vraiment venir ici tous les jours. Elle se demande où elle se *garerait*. Elle sort un peu d’argent de son sac à main et fait signe à la femme. Celle-ci déambule jusqu’à elle, l’air cette fois moins revêche, se dit Renata.

– Gardez la monnaie, dit-elle en souriant.

– *Valeu*.

La femme va pour tourner les talons, se ravise.

– Et qu’est-ce que vous faites ici, sinon ? demande-t-elle.

Elle a un sourire narquois.

Un homme en chemise blanche et cravate noire marche dans leur direction au pas de charge, en mimant des excuses.

Renata l’indique d’un mouvement du menton.

– Je crois que c’est mon rendez-vous, dit-elle.

– Ah ! bonne chance, répond la tenancière en glissant les billets dans la poche de son tablier.

Renata regarde transpirer l’homme en chemise blanche et cravate noire. La chemise a l’air bon marché et le col et les aisselles ont beaucoup à faire.

– Désolé, commence-t-il, ce devrait être la bonne clé.

Il maugrée :

– *Vamos, porra*.

Ils sont sur le palier du premier étage, et l'homme en sueur s'évertue à leur faire franchir la porte.

Renata sourit, secoue légèrement la tête.

– Ne vous inquiétez pas.

– Et je suis désolé pour mon retard. Les embouteillages, *ne* ? Un cauchemar.

– Je sais, je suis venue d'Itaim en voiture, moi aussi. Pas très loin de votre bureau, d'ailleurs. À moins que vous ne soyez venu de la succursale de l'autre côté de la rue ?

Le front de l'homme *flamboie*. Ses joues ruissellent, *coitado*. *Pauvre petite chose*.

– Oui… je veux dire, bien sûr.

Un clic se fait entendre.

– Voilà, je l'ai.

Il ouvre la porte, la tient pour elle.

– Par ici.

Il sourit, fébrile.

Renata entre et se dit immédiatement : Oh oui, ça va le faire…

De la fenêtre, la vue descend sur toute la favela jusqu'à son cratère et remonte de l'autre côté jusqu'au sommet.

Elle grouille, Paraisópolis, semble-t-il. Elle *frétille*.

Les bicoques de parpaings, de briques et de bois rôtissent dans la chaleur, écumantes.

L'endroit frémit, vibre sous le soleil étincelant, comme un mirage dans le désert, se dit-elle.

Ceci, cet endroit, est exactement comme elle l'avait imaginé, comme elle l'avait espéré.

Du côté opposé, elle surplombe le carrefour et peut voir jusqu'à l'avenue. Cela forme comme un canal ; elle a l'impression de se trouver à un point de passage, le dernier poste-frontière avant le Far-West.

Elle a immédiatement le sentiment de pouvoir aider des gens, de pouvoir aider *quelqu'un*, d'ici.

– Une vue splendide, fait remarquer l'agent immobilier.

– Effectivement. Rappelez-moi dans combien de temps cela peut être disponible.

– Oh, un mois à compter de maintenant.

– Et rappelez-moi pourquoi ce ne peut pas l'être plus tôt.

– Eh bien, nous appelons cela les contingences administratives locales.

– Vous voulez dire, tout régler avec les policiers et les voleurs, n'est-ce pas ?

Il acquiesce.

– C'est une manière de parler, dit-il.

Il a retrouvé un peu de sa prestance.

– Vous travaillez pour Capital SP, n'est-ce pas ? La banque privée ?

Banque privée est une façon de le dire. Renata est avocate pour l'un des plus gros intervenants financiers d'Amérique du Sud.

Le poids du fonds spéculatif est légendaire : ils négocient des opérations avec des investisseurs privés pour assurer leur participation à des marchés publics lucratifs, y compris les plus gros projets de construction du continent.

Renata le regarde en plissant le front.

– Oh, j'ai dû me renseigner. La politique de l'agence, vous comprenez ?

– D'accord.

– C'est bizarre, ajoute l'agent immobilier, l'une de mes amies travaille là-bas, dans le même service que vous, et elle me l'a dit, alors j'ai cru…

– L'une de vos amies ?

– Une secrétaire juridique, une coïncidence, je veux dire…

Renata hoche la tête. Les secrétaires juridiques, chez Capital SP, travaillent toutes, d'une façon ou d'une autre, pour elle.

Ce qui règle la question…

– Je vais le prendre, dit-elle. Vous pouvez commencer à préparer les papiers.

Rafa regarde l'élégante et séduisante femme blanche quitter le bâtiment en compagnie d'un connard flasque en costume. Il juge peu probable qu'ils soient venus pour baiser. L'homme n'est certainement pas son genre, se dit Rafa, et de toute façon, la poulette est de très loin trop bien pour lui.

Elle est de classe mondiale, estime Rafa ; raffinée, stylée, naturellement le dessus du panier…

Ce genre de cul n'existe même pas, dans la favela.

– *Rafinha ! Fala aí, mano !*

Rafa se retourne. C'est son pote Franginho qui lui demande ce qu'il se passe. Rafa saute de la pile de pneus sur laquelle il était assis et ils se tapent dans les mains. Franginho suit le regard de Rafa et son mouvement de menton qui lui indiquent le bas de la rue.

– Qui est-ce ?

– Aucune idée. Elle a débarqué il y a une demi-heure. A déjeuné chez dona Regina. Est montée avec ce type, qui a l'air d'un clown. Est ressortie.

– *E daí ?*

– Rien, en fait. Je garde juste l'œil ouvert, *entendeu* ?

Franginho comprend. Ils vont tous les deux à l'école le matin, ce qui signifie qu'ils ont fini à treize heures, ce qui signifie qu'ils peuvent gagner quelques pièces en faisant le guet pour les gros bonnets l'après-midi. C'est bête à pleurer : tu notes toutes les allées et venues, tu fais ton rapport à la fin de ton quart. Et si c'est une visite malvenue de la police militaire, tu bipes ton contact et tu balances un ou deux feux de Bengale.

Rafa a commencé à faire ce boulot quand il avait onze ans, il y a presque deux ans jour pour jour, et il n'a jamais eu besoin de tirer un feu de

Bengale.

Il s’était même fait la remarque, justement, que les choses étaient bien calmes, ces temps-ci.

Il n’y a pas eu de raid depuis longtemps.

Et les gars du sommet de la colline n’ont pas puni quelqu’un depuis encore plus longtemps, se dit Rafa.

Avant, ça faisait partie des choses de la vie…

Un quelconque *moleque* faisait une connerie qu’il n’aurait pas dû faire, genre une appropriation malencontreuse, peut-être une bagarre d’ivrognes, peut-être un peu d’écrémage sur des fonds qui ne lui revenaient pas vraiment, ou peut-être qu’il a couru un jupon qu’il ne fallait pas, mais quoi qu’il en soit, il finissait réduit en bouillie dans la rue, respirant à peine, s’il avait de la chance ; ou jeté à l’égout, noirci et calciné par une crémation anticipée, s’il n’en avait pas.

La bonne époque.

– Tu veux aider, là-haut ? demande Rafa.

– Pourquoi pas ? J’essaie d’éviter ma grand-mère.

Ils grimpent sur leurs trônes en piles de pneus.

– Et c’est le seul engagement pressant de mon agenda, je crois.

Rafa se marre.

– Bon, ça, tu peux tout aussi bien le faire ici, *ne* ?

– Il n’est chose plus vraie, Dieu m’en est témoin.

Rafa rit encore. Franginho l’a toujours fait rire. Son talent avec les mots, sa *bate papo* – sa *tchatche* – est de classe mondiale.

– Tu crois que je devrais me renseigner un chouïa plus sur la meuf dans sa voiture ?

Franginho pèse le pour et le contre.

– Si cela signifie aller rendre visite à dona Regina, poser deux-trois questions, et nous choper quelques *coxinhas*, alors je dirais que oui, il s’agit bien du protocole recommandé.

Rafa fait la moue et claque la langue.

– Bon. Attends-moi là.

Franginho s’étire, se laisse aller en arrière.

– Je vais juste me prélasser sur la plage, bébé.

Rafa saute des pneus et traverse le carrefour.

Oui, Franginho le fait rire, ça, c’est sûr. Son surnom, Franginho – Petit Poulet – lui a été donné par Rafa lui-même, il y a des années. Ils jouaient au foot dans la rue quand Franginho s’était laissé d’un coup tomber sur le côté en feintant avec un sang-froid incroyable, et avait driblé le gros Jorginho, qui s’était retrouvé face contre terre. Quand Jorginho avait fini par se relever, sale et hilare, Rafa s’était exclamé : « Il t’a placé sa danse du poulet, mon gars. Cot, cot, cot, cot ! » en battant des bras et en faisant des mouvements du cou tout en copiant le mouvement de Franginho.

Ça et ses jambes aussi maigres que des pattes de poulet, évidemment.

Et donc, ce fut Petit Poulet. Et ils sont toujours ensemble.

Deux pochetrons au bar le saluent d’un geste, lui crient d’éviter les problèmes, et pouffent de rire. Il hoche la tête – ouais, ouais, calmez-vous, les vieux –, leur adresse un faux sourire, tête basse, ses sandales tapant sur le sol de terre battue…

Le petit *mercado* est plein de femmes qui achètent de quoi préparer le dîner. Même s’il sait que sa maman ne sera pas là, il la cherche quand même du regard. Chaque fois qu’il voit un groupe de femmes, il cherche son visage, quelque chose qu’il reconnaîtrait, un signe d’affection, d’amour, un geste, un mouvement qui pourrait venir d’elle…

Mais évidemment, il sait qu’il ne la reverra jamais. Il n’est pas stupide, elle lui manque, c’est tout, et son papa fait de son mieux, et sa mamie revient à la favela tous les samedis et dimanches et range leur petite maison et leur fait la cuisine et leur laisse des portions pour toute la semaine, alors ils ne sont pas mal lotis, c’est juste que ce n’est pas toujours facile et…

C’est *difficile*.

Mais ce n’est pas le moment d’y penser.

Rafa arrive au petit restaurant. Il ne voit la propriétaire nulle part.

Il tape du poing sur le comptoir.

– Dona Regina, *bonitinha* ! crie-t-il. Où êtes-vous ?

Elle se matérialise devant lui tel un génie grognon, le tablier maculé de graisse, les cheveux tirés vigoureusement en arrière.

– Laisse tomber, Rafinha. Je ne suis pas d’humeur, *sabe* ?

Rafa sourit.

– Vous savez bien que vous adorez ça, dona Regina.

– Hum.

Elle grimace, croise les bras.

– Je te sers quelque chose ?

– De fait, dona Regina, ce bon vieux Franginho et moi sommes chacun en quête d’une *coxinha*. Y aurait-il une possibilité ?

– Ne sois pas impudent, jeune homme. C’est tout ?

– Eh bien, une délicieuse canette de Guaraná pour la faire passer serait une excellente idée, ne croyez-vous pas ?

– Tu ne devrais pas être à l’école ?

Dona Regina pêche deux *coxinhas* sur sa plaque de cuisson et les pose sur des serviettes en papier. Puis elle tire deux canettes de Guaraná de son frigo.

– L’école est finie pour aujourd’hui, madame.

– Alors tu devrais rentrer faire tes devoirs.

Elle fait un signe du menton en direction de Franginho.

– Au lieu de travailler avec ce fainéant pour les *malandros* du haut de la colline.

Le haut de la colline. Les gros bonnets ont tendance à se tenir à l’écart, dans le cœur du labyrinthe de la favela. C’est pour cela qu’au ras du sol, il faut des Rafa et des Franginho. La hiérarchie, réalise Rafa, va littéralement vers le haut.

– Ils ne nous donnent plus de devoirs à faire, répond Rafa. C’est considéré comme de la maltraitance.

Dona Regina agite la tête d’un air désapprobateur.

– Tu vas y arriver, ou est-ce que j’ai besoin de te prêter un plateau ?

– Je vais y arriver, répond Rafa en lui faisant un clin d’œil. Mes poches sont assez grandes.

Dona Regina fronce les sourcils, grimace.

– Ça vaudrait mieux.

– Tenez.

Rafa lui tend le montant exact.

– Gardez la monnaie.

– *Vagabundo*, maugrée dona Regina.

Rafa fait demi-tour, s’arrête.

– Une question. Qui est cette femme qui a déjeuné ici tout à l’heure ; vous voyez qui je veux dire ? Ça ne remonte pas à loin. Elle était *classe*, *entendeu* ? J’aimerais bien la voir dans le quartier un peu plus souvent.

L’expression de dona Regina se durcit.

– Je ne sais pas.

– Allons, vous lui parliez !

– Elle m’a demandé si j’avais de la sauce pimentée.

– Justement, pendant que j’y pense…

Rafa attrape une bouteille de Tabasco sur le comptoir.

– Je la ramènerai.

– Ça vaudrait mieux.

– Aucune idée de ce qu’elle faisait dans le quartier ? Elle n’avait pas l’air du genre à s’aventurer souvent dans le ghetto.

– Aucune idée.

– OK, c’est bon à savoir.

Rafa se tourne de nouveau vers la porte, regarde par-dessus son épaule.

– Alors, c’est tout ce que je vais avoir à leur dire ? Qu’il faudra peut-être qu’ils viennent vous demander eux-mêmes ?

Dona Regina soupire, passe d’un pied sur l’autre.

– Petit, tu as quel âge ? Treize, quatorze ans ? Tu es un peu trop malin pour ton propre bien.

– Treize ans. En pleine force de l’âge.

Dona Regina renâcle dédaigneusement, puis elle s’adoucit.

– Écoute, dit-elle. Le type qu’elle a rencontré est un agent immobilier. Le bâtiment dans lequel ils sont allés a des bureaux à louer. Additionne deux et deux.

– Elle n’a rien dit de ce qu’elle voulait en faire ?

– Rien du tout. Elle aime la sauce pimentée avec sa *coxinha*. C’est à peu près tout ce que je peux dire d’elle.

– Dona Regina, *bonitinha*, vous êtes de classe mondiale. Une femme fatale.

– Tu n’oublies pas de me rapporter le Tabasco, et tu dis à ton ami de ramener son cul décharné chez sa grand-mère, fissa. Elle le cherchait, tout à l’heure, et pas qu’un peu.

Mais Rafa s’éloigne déjà, le bras levé en signe d’adieu ; son attention est tout entière à la suite de la journée, la pensée de son en-cas lui met l’eau à la bouche, et il est excité à l’idée de raconter à son pote comment il a bien joué le coup dans son travail d’investigation.

Dona Annette, la bonne de Paddy Lockwood :

Écoutez…

Nous travaillons avec des lames, à creuser les interstices du pavage pour dégager les saletés qui s’y sont incrustées. Les débris de boue et d’herbe qui sont extraits sont balayés au fur et à mesure. Il faut finir avant sept heures et les premières arrivées à l’école ; les professeurs et les élèves n’ont rien envie de voir de la réalité de notre quotidien. Les équipes des cuisines

traversent l’espace clos en portant de grandes casseroles et en chantant des chansons d’amour au Brésil.

– Annette, demande Maria Elisa, l’une des autres femmes de service. Tu as des nouvelles de ton fils ?

Je suis penchée sur le béton, j’ai mal au dos.

– Il va bien, je réponds. Ceci dit, je tempère, ça fait un petit moment que je ne l’ai pas vu. Il a travaillé un temps, mais il a perdu son boulot.

– Qu’est-ce qu’il lui est arrivé ?

– Il s’est endormi à un moment où il était censé surveiller la boutique. Il a été viré.

– C’est un peu rude.

– Eh bien, il y a pas mal de gens qui peuvent faire ce travail et ne pas s’endormir.

Je me sens un peu coupable de ne pas défendre mon fils.

– Il travaillait où ?

– Une boutique, sur Teodoro. Un magasin de musique, qui vend des guitares.

– Eh bien, je suppose qu’on n’est pas censé s’endormir, dans ce genre d’endroit.

– Non, effectivement.

Je voudrais ajouter quelque chose, continuer de me sentir fière de lui, mais c’est impossible. Je poursuis, mal à l’aise.

– Il avait trouvé ce boulot grâce à un contact du groupe dans lequel il jouait. Maintenant, comme il les a décrédibilisés, ses amis ne lui parlent plus, alors il n’a plus ni groupe ni job.

Je ne dis pas à quel point il a du talent.

– Ils tournaient ?

– De temps en temps. Des bars à Vila Madalena, parfois un concert gratuit dans le centre. Rien d’important, mais ça rapportait un peu d’argent.

– De la samba ?

– Oui, il joue de la guitare et du cavaquinho. Ils étaient bons. Enfin, moi, je trouvais qu'ils étaient bons.

Maria Elisa acquiesce.

– Tu ne peux pas y faire grand-chose, donc… dit-elle. Et le petit ?

Elle pose juste la question pour que je me sente mieux.

Je lui en suis reconnaissante et je souris, même si elle ne peut pas me voir, penchées comme nous le sommes sur le sol.

– Il est génial, réponds-je.

– *Graças a Deus*, les deux miens vont bien, dit Maria Elisa. J'ai été gratifiée de deux enfants responsables, maintenant adultes. Ils ont fait leur propre vie. Trois beaux petits-enfants, que Dieu les protège.

Elle touche le médaillon autour de son cou, se signe.

– Tu as de la chance, lui dis-je.

Elle opine, puis nous travaillons en silence.

Écoutez…

Je travaille à l'école depuis onze ans, et ces quatre dernières années, j'ai nettoyé le bureau du principal ainsi que son domicile. Nous avons pour instruction de ne pas parler aux enseignants – afin de ne pas les déranger – mais le professeur Lockwood est toujours d'humeur causante. Il est très ordonné, alors je n'ai jamais grand-chose à faire. Il ne laisse jamais traîner un papier sur son bureau ; je le vois souvent classer des choses dans les meubles d'archives en bois au fond de la pièce. Son bureau est protégé par un plateau en verre, souvent couvert de petites macules en fin de journée : empreintes de doigts, taches d'encre, marques plus grandes là où il a essuyé une main en sueur. Le soleil se déverse à travers la fenêtre ouverte les fins d'après-midi, et je peux distinguer de légères traces jaunâtres aux cols et aux aisselles de ses chemises blanches. Il doit avoir horriblement chaud, à courir à travers toute l'école comme il le fait.

Il a du mal à rester assis, il se démène derrière son bureau. Il téléphone, tape sur son ordinateur, prend des notes avec le stylo-plume à l'ancienne

qu’il garde précieusement dans le tiroir du haut de son bureau. Tout le monde dit qu’il est incroyable. Et je le vois. On connaît tous les histoires : la fois où il a aidé financièrement un professeur qui ne pouvait plus payer son avocat lors d’un divorce difficile ; l’adjointe administrative à laquelle il a trouvé une place à l’université et dont il a maintenu l’emploi tout le temps où elle a étudié ; la compréhension dont il a fait preuve au décès du père d’un autre professeur ; ses contributions régulières aux cadeaux faits pour les départs en retraite ou les naissances dans les familles des collègues et du personnel ; les repas organisés pour tous les employés y compris nous, les *funcionarios* ; la politesse et le respect auxquels ont droit tous ceux qui travaillent pour lui. Il court de salles de classe en réunions, parle aux enfants, aux parents, au personnel administratif, se montre toujours cordial, a toujours le temps d’écouter sans jamais donner l’impression qu’on le dérange. Évidemment, il s’agit juste de ce que j’ai entendu dire et de ce que j’ai vu. Mes rapports avec lui sont marginaux : je nettoie son bureau, je range sa maison, et je lui fais la cuisine, c’est tout.

Mais cela, je peux le dire avec fierté.

Rien n’est apprêté, dans votre mort. L’inclinaison de la tête. La nature de la lésion. Le choc et l’incrédulité affichés sur un visage. Le sang qui forme sa flaque. La façon dont les mèches de cheveux et le crâne enfoncé s’agglutinent ensemble…

La masse indistincte d’une procédure. Les rapports médico-légaux, les transcriptions des interrogatoires de police du garde du corps et de la bonne, les brèves entrevues initiales avec le directeur adjoint et l’intendant à l’école. Rien qui n’apporte un quelconque éclairage utile. *Discret*. Le mot qu’ils ont tous utilisé pour décrire Lockwood.

Leme se dit :

Je voulais enquêter sur des meurtres par sens de la justice envers les victimes, faire ce qui était juste afin de leur rendre un dernier hommage.

Mais la victime n’est pas en position de s’inquiéter de tous ces pinaillages, en fait.

La matérialité de la mort, ici, est brutale. Brutale et définitive.

L’autopsie. Le médecin entaille le vieil homme, inspecte chaque organe et chaque partie du corps, pousse et tire la dépouille à hue et à dia. Ce décès est relativement simple. Une lésion unique à l’arrière du crâne, un coup assez fort pour provoquer une hémorragie massive. Heure de la mort estimée à un peu après une heure du matin ; aucun signe d’activité sexuelle récente. Aucun signe de lutte violente, nonobstant les marques profondes sur ses poignets et ses chevilles, là où il a été ligoté avec ses propres cravates. Pas de peau sous ses ongles. Pas d’ecchymoses. Aucun problème de santé antérieur significatif.

– Il a été ligoté après avoir été frappé, indique le médecin à Leme. Ce n’est pas du tout la même chose, poursuit-il, d’être frappé quand on est déjà à terre. Cet homme est mort avant d’avoir touché le sol.

Leme grimpe dans sa voiture et rentre chez lui. Les nuages s’épaississent et le ciel s’assombrit. La chaleur devient oppressante. L’air humide. Leme prend par Cidade Jardim puis s’engouffre dans le tunnel qui passe sous Faria Lima avant que les cieux ne se fendent. Des motards foncent entre les deux voies, en klaxonnant et en vociférant. Leme ressort du tunnel sous un déluge. Les gouttes ricochent violemment, ses essuie-glace incapables de tenir le rythme. Les voies de circulation deviennent les files de gauche et de droite de son côté du pont. Leme choisit celle de gauche, progresse comme il peut. Les lumières de la procession de voitures qui redescendent vers les six voies du Marginal se déroulent à l’infini. Il finit par atteindre la jonction, s’engage vite fait sur l’une des voies extérieures en accélérant, pile un grand coup quand un connard retors dans une Mercury grise lui coupe la route. Leme klaxonne, fulmine. Tout le monde continue de se traîner.

Des bus débordants de passagers, au terne sourire grimaçant et figé. Sous la pluie battante, des passants qui s'abritent dans les embrasures des portes ou rasent les murs. Des hommes qui mangent des viandes filandreuses enfilées sur des brochettes en bois, en se protégeant comme ils le peuvent. Leme aperçoit le nouveau pont, en cours de construction. D'immenses câbles sont tendus depuis son sommet, éclairés par des lumières colorées qui clignotent sous la pluie. Ce pont est un foutage de gueule. Leme est convaincu qu'il n'améliorera en rien la circulation, qu'il devrait même faire empirer les encombrements, en fait. Il est beau, par contre. Leme patiente et laisse ses idées vagabonder. La radio passe du rock classique. Leme embraye, accélère, freine.

Il dépasse des hypermarchés et des grands magasins de bricolage. Des dizaines de gens trempés qui attendent des bus. La pluie qui ruisselle des favelas vers le Marginal. Le niveau d'eau qui monte. Des éclairs illuminent le ciel au-dessus des nouveaux hôtels, de l'autre côté de la rivière. Le vent qui fait ballotter les hélicoptères comme des mouches. Leme tourne à droite, prend la direction de la voie rapide, s'engage dans un autre bouchon vers Panamby. De luxueux immeubles d'habitation se pavanent tels des paons, depuis leur position en surplomb du Parque Burle Marx. Il pleut. Des voitures partent escalader en enfilade la grande côte derrière le parc. Leme, qui roule en direction de la favela, tourne nerveusement à droite dans la pénombre ; la voiture fait une embardée, tressaute sur la route de terre battue. Il est presque arrivé. Il s'engouffre dans le garage au moment où la pluie s'apaise. Il salue de la tête les gardiens de sa résidence. Il prend l'ascenseur pour le cinquième étage.

Sort une bière du frigo et s'assied sur le balcon, regarde la pluie agoniser.

Un jour de plus.

Le lendemain matin, le ciel saigne.

Lisboa collationne méthodiquement des informations à l'école.

Leme est de retour sur la scène du crime.

Plus de cadavre. Son emplacement dessiné par les marques de sang séché sur la moquette.

Le linge, une pile en vrac sur le lit.

Dans les placards : des vêtements soigneusement alignés, des espaces vides correspondant aux habits jetés sur le lit. On dirait que le vieux faisait un tri, se dit Leme. Il se demande pourquoi. Si cela a un quelconque sens : une nouvelle vie, ce genre de chose, un signe comme une coupe de cheveux soudain radicalement différente.

Ou alors le criminel a voulu détourner notre attention, brouiller les pistes.

À côté du lit, une table de chevet, un réveil et un livre. Le livre est ouvert, dos en l'air. Leme l'attrape. Une photographie tombe d'entre les pages. Trois jeunes garçons qui regardent le vieil homme en souriant.

Sur la chaise en face du lit, d'autres vêtements et cravates. Le portefeuille et le carnet sont toujours sur la coiffeuse, à côté des lotions et after-shave de luxe. Ganté comme il se doit, Leme prend le carnet. Des chiffres sont inscrits sur la première page.

Il le glisse dans une pochette en plastique, le met dans sa poche.

Dans la salle de bains : des résidus de poudre à empreintes autour du lavabo.

Au rez-de-chaussée…

Les bibliothèques débordent. Biographies et histoire, des volumes épais aux dos cassés et aux pages jaunissantes. Le vestibule poussiéreux et vide.

Leme ouvre grand la porte. Le soleil déverse sa lumière à l'intérieur, il sent sa chaleur sur son visage et son cou.

Une femme promène un chien. Elle regarde éhontément vers l'intérieur de la maison.

Leme la dévisage, secoue la tête. Elle se détourne et presse le pas.

Leme et Lisboa sont assis dans le jardin du proviseur. Il est en train de devenir l'annexe de leur bureau. Ils boivent du café autour de la table au plateau de verre. Le jardin est propre mais manque de passion : le jardinage n'était probablement pas un hobby pour ce Lockwood. Les plantes ont l'air triste, les massifs sans vie…

– C'est sinistre, là-bas, dit Lisboa.

Il fait un signe en direction de l'école.

– Moi qui croyais que, dans l'adversité, la sensibilité britannique tout entière consistait à garder sa batte bien verticale, maintenir sa trique, et… c'était quoi, le troisième ? demande-t-il.

– Demeurer droit dans ses bottes.

Lisboa sirote son café.

– Il y a énormément de gémissements et de grincements de dents, en fait.

– Mon pote, la plupart des élèves et au moins la moitié du personnel sont brésiliens.

– Tout de même, l'impérialisme britannique en prend un coup…

Leme sourit.

– Ils savent déjà ce qu'il s'est passé ?

– Est-ce que nous, on le sait ?

– Tu marques un point.

– Et sinon : non, reprend Lisboa. Ils ne savent pas. Pas précisément, en tout cas.

– Pas précisément ?

– Disons que je n'ai pas crié sur tous les toits dans quel état était la caboche du vieux.

Leme acquiesce.

– Encore qu'ils ne le laissent peut-être pas paraître, ajoute Lisboa. *Entendeu ?* Ce n'est jamais simple, évidemment, de trouver le bon équilibre

entre crainte et curiosité. Mais je ne crois pas que je pourrais poser des questions piège si tout le monde était au courant, *entendeu* ?

Leme sourit, hoche la tête.

– Tu as appris autre chose ?

– Pas vraiment.

Lisboa consulte son carnet.

– Il était populaire. Il était bon dans son boulot. Il vivait seul. Il ne fréquentait pas grand monde en dehors de l'école ou des événements liés à son cercle professionnel. Personne ne semble savoir ce qu'il faisait de ses loisirs, ses activités extrascolaires, comme ils disent ici.

Leme sourit.

– De l'avis général, poursuit Lisboa, lorsqu'il ne travaillait pas, il était chez lui, et menait une vie paisible.

– Le bourreau de travail type.

– *É isso aí*.

– Il doit y avoir autre chose.

Lisboa grimace.

Des avions traversent paresseusement le ciel. La chaleur fait palpiter l'air au-dessus d'eux. Le jardin reste frais. On entend un crépitement électrique. Des enfants jouent non loin.

Tout est paisible, se dit Leme.

Puis il reprend la parole :

– Je pense que nous avons deux angles d'attaque pour commencer. Le premier est de trouver l'arme du crime.

– Elle n'a pas réapparu ici ?

Leme répond par la négative.

– Il va falloir élargir les recherches.

– Oui, ils n'ont probablement…

– Pitié, l'interrompt Leme.

Lisboa lève les mains, paumes en avant.

– Tu as raison, ça n’apporte rien. J’étais juste en train de penser autorisations, budget du département, tout le blabla.

Leme ne relève pas.

– Le second, c’est de découvrir pourquoi la sécurité privée du quartier n’a pas la moindre trace de quelqu’un qui entre ou sort.

Lisboa opine.

– D’autant, poursuit Leme, qu’il y a même lieu de se demander pourquoi on ne voit rien sur la putain de vidéosurveillance, ni celle du système de sécurité interne de la maison, ni celle de l’ange gardien officiel dans les rues.

– Han han.

– On se penche sur ces deux points et on commence à réfléchir à un mobile, *entendeu* ?

– Est-ce qu’on sait même s’il manque quelque chose ?

Leme acquiesce. Il fronce les sourcils et fait un signe du menton en direction de la porte de derrière de la maison. La bonne se dirige vers eux.

Elle est habillée en blanc et tient un bout de papier à la main.

Elle garde les yeux baissés et le dos rond.

– Elle faisait un inventaire, dit Leme. On va avoir la réponse maintenant.

– Peut-être que nous n’aurons pas à élargir les recherches, finalement, *ne* ?

– Oui, réplique Leme. J’espère que le premier article sur la liste est la batte de cricket de la famille.

La bonne donne l’inventaire à Leme et retourne dans la maison préparer du café et des *pão de queijo* – des pains au fromage –, puis elle revient s’asseoir sagement, les mains sur les genoux, tête basse, attendant de faire ce qu’on lui indiquera.

Leme prend une des bouchées au fromage.

– C’est très aimable à vous mais, pour être honnête, je n’ai jamais beaucoup aimé les *pão de queijo*.

– Je suis désolée, *senhor*, je ne savais pas.

Leme sourit.

– Évidemment que vous ne saviez pas.

Il lance le petit pain à Lisboa.

– Mais ne vous inquiétez pas, ils ne sont pas perdus.

– Du calme, fils, commente Lisboa.

Leme poursuit.

– Non, ça n’a jamais vraiment été à mon goût. Cela vient peut-être en partie du fait que j’ai eu un ami qui ne les aimait pas non plus.

– *Sim, senhor ?*

– Oui, nous le surnommions Pão de Queijo, tellement il en haïssait l’odeur. Un drôle de gamin, vraiment, ce *moleque, entendeu* ?

– *Sim, senhor.*

– Chaque fois qu’on en mangeait, il y avait droit.

Lisboa s’esclaffe.

– On les lui passait sous le nez, ce genre de choses. Le *moleque* en devenait fou.

– *Sim, senhor.*

– C’était un gentil gosse, *gente boa,* un pote vraiment proche.

– Vous savez comment c’est, quand on est des gamins. Quand on a un petit gang qui roule, *ne* ?

– La plus belle période de la vie, ajoute Lisboa.

– On régnait sur le quartier. En tout cas, on le croyait.

– *Sim, senhor.*

– Puis voilà, j’ai changé d’école. Et notre petit gang s’est étiolé. Vous savez comment c’est, ça arrive.

– C’est comme ça, *porra,* commente Lisboa.

– *Sim, senhor*.

Leme se penche en avant.

– Mais je n’ai pas quitté le quartier – pas exactement. Et un jour, alors que j’avais, quoi, treize ans, mon vieil ami Pão de Queijo a essayé de me voler, de m’agresser, *sabe* ? *Um assalto*. Il était avec un petit gang tout neuf, et c’était leur truc, apparemment, les crimes de rue. Ce qu’ils espéraient tirer d’un gosse comme moi, je ne sais pas, mais bon, c’est ce qu’ils faisaient, *ne* ?

– Que s’est-il passé ? demande Lisboa.

Leme le regarde.

– Rien, il m’a reconnu à temps. On s’est bien marrés.

– L’histoire est drôle, vieux.

– Oui, elle est drôle, mais elle est aussi déprimante.

Leme se tourne vers la bonne.

– Vous savez pourquoi ?

– Non, *senhor*.

– Eh bien, vous savez probablement qu’ils n’apprécient pas du tout les petits crimes de rue à Paraisópolis ou alentour, parce que cela perturbe le marché autrement plus lucratif, et donc autrement plus important, de la drogue.

– *Sim, senhor.*

– Et vous savez de qui je parle quand je dis « ils », n’est-ce pas ?

La bonne hoche la tête.

Leme boit une gorgée de café.

– La dernière fois que j’ai entendu parler de lui, ce bon vieux Pão de Queijo avait été relevé de ses fonctions. Repassé.

– C’est bien triste, dit Lisboa.

Leme regarde de nouveau la bonne dans les yeux.

– Je veux dire, on croit connaître quelqu’un, *sabe* ? Et puis, voilà que ça arrive, on s’aperçoit que son vieux pote est une crapule à deux centavos. Les gens changent ; ou, peut-être plus exactement, ils ne changent pas.

– *Sim, senhor.*

– Paraisópolis, *sabe* ? dit Lisboa.

La bonne regarde ses pieds.

Le grondement distant du trafic. Des cieux jaunes et ensoleillés. Les trépidations des chantiers, les toux rauques des marteaux-piqueurs. Des ombres qui se déplacent à l'intérieur.

– Les petites joies des petits cons de la favela ; qu'est-ce qu'on peut y faire, *ne* ? dit Leme.

Il se tourne dans son siège pour se placer exactement face à la bonne. Mâchoire tendue, il la regarde droit dans les yeux.

– Vous venez de la favela. Quand est-ce que votre patron vous en a fait sortir ?

– Il y a quatre ans, *senhor*.

– Vous vivez ici depuis ?

– *Sim, senhor.*

Flotte une odeur de porc qui mijote. Des oignons qui grillent.

– Où est votre chambre ?

La bonne indique du doigt l'autre côté du jardin.

– Et c'est là que vous dormez, que vous vivez ?

– *Sim, senhor.*

– À quelle heure terminez-vous votre service, normalement, dans la maison ?

– Je prépare le dîner et je le laisse sur le feu. Je sors de la maison avant que *senhor* ne rentre du travail. La plupart du temps, à six heures, je suis dans ma chambre.

Leme hoche la tête.

– Et le matin ?

– Je me lève à cinq heures, je range la cuisine et je prépare le petit-déjeuner. *Senhor* descend vers six heures trente. Hier matin…

Elle ravale un sanglot.

– … il n’est pas descendu.

– Alors vous êtes montée ?

– Oui.

– Mais vous ne le faites pas normalement.

– Pas quand *senhor* est dans la maison.

– Depuis votre chambre, demande Leme, est-ce que l’on peut entendre quelque chose ? Y a-t-il un moyen de savoir s’il y a quelqu’un d’autre dans la maison, s’il reçoit, fait une fête… *entendeu* ?

La bonne fait non de la tête.

Leme acquiesce.

– Eh bien, nous pourrons le vérifier, évidemment.

Il marque une pause.

– Et les week-ends ?

– Les week-ends, je vais voir mon fils et mon petit-fils.

– Cela ne le gêne pas ?

– C’est *senhor* qui a insisté.

– Ça l’arrange.

La bonne est secouée de sanglots mais ne pleure pas.

– Et où vit votre fils ? demande Leme.

– À Paraisópolis.

– Seul ?

– Avec *son* fils.

Leme soupire.

– Eh bien, dit-il, je ne voudrais pas paraître ne pas avoir de cœur, *querida*, mais j’ai l’impression que vous allez devoir retourner dans la jungle.

La bonne acquiesce. Lisboa lui tend un mouchoir en papier.

– Mais pour l’instant, vous restez à disposition, *certo* ?

Elle acquiesce encore.

– Nous allons devoir nous reparler. Je vais prévenir l'école que vous n'allez pas compromettre la… la grande maison, d'accord ? De cette façon, vous resterez disponible les deux-trois prochains jours, au moins. Ça vous va ?

La bonne hoche la tête.

Ils restent un instant assis en silence.

– Vous le connaissiez bien ? demande Leme.

La bonne baisse les yeux.

– *Senhor* était toujours très gentil avec moi. C'est tout ce que je sais.

Leme opine. Il jette un coup d'œil en direction de Lisboa dont l'expression signifie : *Ça tient la route.*

– Allez vous reposer, mangez quelque chose. Nous nous reparlerons un peu plus tard dans la journée, pour éplucher l'inventaire.

– *Sim, senhor. Obrigado, senhor.*

La bonne file vers son logement.

– Si elle a la moindre idée de ce qu'il a pu se passer, dit Lisboa, moi, je suis irlandais.

Leme s'esclaffe.

– Tu as faim ?

– Est-ce qu'on demande à un aveugle s'il veut voir ?

La première journée de Ray est une tuerie. Le petit-déjeuner de l'hôtel : copieux…

On lui envoie une limousine, et il se pose confortablement pour profiter des quinze minutes de trajet. On l'installe dans un bureau et on lui sert des rafraîchissements.

Vingt-troisième étage. Une vue *fabuleuse*.

Ray passe le temps en examinant le plateau de ses rafraîchissements lorsque entre Dave Sawyer, son contact, chef de département chez Capital SP.

– Salut, Huck, dit Ray avec un petit air ironique.

– On ne m’a plus appelé comme cela depuis un sacré moment, répond Dave dans un hochement de tête, avant de lui adresser un sourire rayonnant. Tout va bien, mon grand ?

Ray indique le plateau d’un geste du menton.

– On risque de manquer de viennoiseries.

Dave s’esclaffe.

– Tu devrais faire attention avec la nourriture, ici. J’ai bien dû prendre sept kilos.

Il se passe la main sur le ventre.

– Bon, d’accord, au moins trois, ajoute-t-il. Mais c’est déjà énorme. Attends de voir le déjeuner.

Ils font tous les deux face à la fenêtre. La ville se déroule devant eux. Des embouteillages, un vrai chaos. Ray se dit : *Jungle de béton n’a jamais été description plus appropriée*.

– Tu te repères ? demande Dave.

Ray pointe du doigt.

– Mon hôtel est là-bas.

Son doigt se déplace.

– Et mon bureau est ici.

– Ça fait du bien de te revoir, Ray.

– Pourquoi m’a-t-on fait venir, Dave ?

Dave indique la table de réunion et deux fauteuils d’un geste de la main.

– Café ?

Ray acquiesce. Dave leur prépare deux expressos puis ils vont s’asseoir.

– Pourquoi crois-tu que tu es là, Ray ?

– Je dirais que c’est en rapport avec le changement de gouvernement qu’a récemment amorcé ce beau pays.

– Et… ?

– Et tu voudrais savoir si ce changement de direction va fonctionner, financièrement parlant.

Dave acquiesce.

Ray reprend.

– Ma question n’était pas tant pourquoi suis-je là que qui a eu l’idée de me faire venir.

– Que sais-tu du nouveau gouvernement ?

– Un gauchiste messianique, ce Lula. Un syndicaliste pur et dur, genre Teamster avec une conscience. Et un sacré prestige. Voudrait changer le monde. Il a une chance ?

Dave boit une gorgée de café. L’air conditionné bourdonne. On se gèle comme dans une tombe. Ce qui ne fâche pas Ray, d’ailleurs. La courte distance qui avait séparé le hall de l’hôtel de la limousine – les six ou sept pas qu’il avait dû faire – avait suffi à lui détremper la nuque et à faire fondre son entrejambe.

– Il a promis beaucoup de choses. Les gens se gaussent de la joliesse de son portugais – toi, tu dirais « rusticité », j’imagine. Mais il sait y faire avec le peuple, à l’évidence. Et son cheval de bataille, c’est les inégalités.

– Donc, il parle pognon.

– Ouaip.

Ray hoche la tête. Il joue un instant avec sa tasse.

Dave poursuit.

– On dit qu’il prévoit de mettre en œuvre un grand programme antipauvreté, un plan du genre transferts monétaires conditionnels.

– De l’argent pour les pauvres, en échange de quoi ?

– Scolarisation, vaccination, je ne sais pas trop quoi d’autre, responsabilité civique.

– C’est plutôt malin, dit Ray.

– Peut-être.

– Ça ne coûte pas bien cher de donner l’impression à des paquets de connards désespérés qu’ils sont des gens spéciaux.

Dave maugrée.

– Et, poursuit Ray, l’aspect conditionnel – les termes de l’accord –, ça a un sacré potentiel de développement à long terme.

– C’est ce qu’on se dit.

– Alors pourquoi avez-vous besoin de moi ?

Dave sourit.

– Ce n’est pas ton premier rodéo, Ray.

– Non, effectivement. Mais tu ne réponds pas à ma question, cow-boy.

– Nous voulons que tu résolves le problème de la pauvreté au Brésil, soldat. Quelle autre putain de raison aurions-nous de te faire venir ?

Ray s’esclaffe.

– Alors la réponse à ma vraie question est que c’était toi.

– Ouaip.

– Et le gauchisme messianique n’exclut pas la poursuite des affaires, la banque à grande échelle. Tu veux connaître les ramifications financières des diverses évolutions politiques possibles. Et de quelle façon nous – pardon, je veux dire *vous* – pourrez garder deux ou trois coups d’avance.

– Comme je viens de le dire, ce n’est pas ton premier rodéo.

– Ce avec un accès total en interne et une réfutabilité complète en externe ?

Dave ouvre les bras.

– Tu es un consultant, Ray. Un financier, personne ne comprend ce que tu fais exactement, tu es Russell Crowe dans ce film, là.

– *Gladiator ?*

– Ah.

Dave se lève.

– Fais-moi savoir si tu as besoin de quoi que ce soit.

Dave se dirige vers la porte. Il se retourne, le temps d’ajouter :

– On se voit pour le déjeuner, au vingt-quatrième étage. Réservé aux huiles. Crois-moi, les gueuletons, ici, c’est autre chose.

Ray acquiesce. Cette première journée, se dit-il, est une tuerie.

Ray décide de faire l’impasse sur le déjeuner des huiles et de jeter un coup d’œil aux alentours. Ray est un loup, après tout. Et quand il se dit cela, il ne plaisante qu’à moitié, et il le sait.

Il tapote ses lunettes de soleil. L’ascenseur le ramène au rez-de-chaussée. Il repousse d’un geste l’offre que lui fait la réception de lui appeler une voiture. Ray veut connaître son territoire. Il aime sentir la vibration des rues. Ray a envie d’une bière et d’une petite collation, et de savoir à quelle sauce on compte le manger, dans le coin. Le soleil l’alpague comme le faisceau d’une torche en plein visage au milieu d’une filature nocturne. Il met ses Ray-Ban, les lunettes de soleil de Ray, les *Ray* de Ray.

Il tourne à gauche en sortant. Il est sur l’Avenida Paulista, l’artère financière de São Paulo, du Brésil, de l’Amérique latine. Verre et acier. Les tours du pouvoir. À sa droite, le musée d’art monté sur pattes d’araignées rouges dont il a entendu parler. Des gens s’affairent en dessous, vendent des souvenirs de pacotille, mendient. Leur présence l’amarre au sol. Il tourne à gauche, va chercher une rue parallèle, en quête d’une vie plus organique. Il dépasse un parc apparemment miteux, aux arbres foisonnants et au sol jonché de détritus. Probablement un point chaud pour des activités qui se pratiquent sous couvert d’obscurité, mais pas celles du genre de Ray. Il tourne encore à gauche, ce qui l’amène assez vite face à l’arrière de la bête, le gratte-ciel de Capital SP. Il regarde vers le sommet. Très, *très* haut.

C’est la première chose que Ray a remarquée : personne dans la rue ne regarde vers le haut.

Ray transpire. Sa chemise blanche est lâche, en coton, les deux derniers boutons ouverts, les manches soigneusement roulées. Mais cela n’empêche rien. C’est ce genre de chaleur, se dit Ray. Elle vient par tous les côtés, du soleil et de l’air pollué, elle remonte du sol. Le béton, Ray sait ce que cela veut dire, scientifiquement. On peut tout en faire sauf des pauses-déjeuner rafraîchissantes.

Ray aperçoit un bar de quartier. Il y a des tables en plastique rouge en terrasse, quatre ou cinq. Des chaises en plastique rouge. Une poignée d'employés de bureau qui se détendent. À l'intérieur, des lumières crues, violentes. Ray garde ses lunettes de soleil. Deux poivrots marmonnent dans un coin en grappillant dans une assiette de friture. Tout le monde boit dans de grandes bouteilles. Un serveur graisseux avec un tablier blanc et sale apparaît.

– *Senhor ?* demande-t-il.

Ray lève le pouce.

– *Fora*, OK ? *Cerveja. Obrigado*.

Le serveur s'éloigne d'un pas traînant. Ray ressort et s'installe sur une chaise en plastique rouge. Les pieds de la chaise l'inquiètent. Ils sont visiblement déformés. Big Ray ne voudrait pas faire une chute à ce stade de l'entreprise et, se dit-il, il ne plaisante qu'à moitié avec cette petite facétie récurrente, de choisir ce terme pour décrire la partie qui se joue.

Le serveur dépose une grande bière et un petit verre sur la table, qui oscille. Ray se sert ce qui est à peine plus qu'un putain de godet de bière glacée. C'est bon. Il se sert un autre godet, laisse la mousse retomber, se rince le gosier.

Ray regarde autour de lui. Il y a comme un bourdonnement dans la pesanteur de l'air. Une rumeur légère. L'heure sacrée de la détente, se dit Ray. Les gens vont au bureau très tôt, dans cette ville, il le sait bien. À partir de là, une bière pour se détendre à midi est une contrepartie bien méritée.

Ray repère une lanière porte-badge Capital SP à la table à côté. Y sont installés deux hommes que Ray estime en fin de vingtaine, bien que ce soit dur à dire de nos jours, et une femme d'à peu près le même âge, peut-être un peu plus mûre : il est difficile de distinguer la jeunesse de la vraie jeunesse, se dit-il.

Ray tire sa propre lanière de la poche de sa chemise. Il l’exhibe, demande :

– Vous parlez anglais ?

Tous trois toisent Ray de derrière leurs propres lunettes de soleil de luxe.

– Seulement américain, en fait, répond la femme.

Les deux hommes rient. Ray rit. La dynamique des pouvoirs est claire, étant donné l’âge de Ray et la distinction qu’il affiche – et possède effectivement – ; donc la blague de cette femme est le signe d’une certaine classe.

Ray indique sa bière.

– C’est un bon choix ?

Les deux hommes se mettent à jacasser au sujet de diverses marques de bière. Ray ne les écoute pas.

– C’est un déjeuner typique ? demande-t-il.

– Seulement quand il fait chaud, répond la femme.

Ray sourit. Il fait un signe en direction de la rue, des immeubles.

– Le soleil tape fort sur la jungle de béton.

Ils sirotent tous leurs verres.

La femme dit :

– Vous êtes Ray Marx.

– Oui.

– Nous avons entendu parler de vous.

– Vraiment ? répond-il. Je me demande bien pourquoi.

La femme sourit.

– On nous a dit de ne jamais traîner dans vos jambes.

– On vous a dit pourquoi ?

La femme et les deux hommes se regardent les uns les autres.

– J’imagine, dit Ray, qu’il s’agissait d’un conseil qui se voulait bien intentionné.

– Vous pouvez nous dire pourquoi ? demande l’un des hommes.

Ray sourit. Il cherche de l’argent dans ses poches. Il laisse quelques billets sur la table.

Il finit sa bière et se lève. De la main, il soulève légèrement un chapeau imaginaire.

– On se revoit la prochaine fois qu’il fait chaud.

De retour dans son bureau, Ray explore les tiroirs un à un. Il tire une plaquette de médocs de l’un d’eux.

De vrais médicaments sortis de labos pharmaceutiques, vendus sur ordonnance. Comme on peut faire confiance au sérieux de ces gars, il en prend un demi. Il prendra l’autre moitié à l’heure de l’apéro. Il a entendu dire que les pharmacies rachetaient ces beautés au prix fort, la moitié de ce que tu les fais facturer à ton assurance maladie. Belle époque.

La sueur dans son dos refroidit, sous les efforts conjugués de la férocité de l’air conditionné et de son déjeuner bière-médoc. Le plateau des rafraîchissements a été réapprovisionné.

Il y a cette fois, quoi… des *empanadas* ? Ray en prend deux, un à la viande, un au fromage.

Le fauteuil de Ray est un de ces trucs ergonomiques. Il joue avec les commandes. Il le passe en position basse. Le fauteuil s’adapte. Il *accueille* Ray. Lequel se tourne et apprécie le paysage. Le ciel scintille. La chaleur fait vibrer l’air. *Profites-en pendant qu’il fait beau*, se dit-il. Il est là pour planter des graines, après tout. Moissonne autant de putain de blé que tu peux, mon garçon. On récolte ce qu’on a semé, non ?

Ramasse autant de putain de blé que tu pourras te mettre dans les fouilles, Ray.

Ray examine les deux rapports qu’il s’est fait remettre ce matin, les deux rapports qu’il a demandés. Le premier est une simple liste de toutes les entités privées accréditées – personnes physiques et morales –, liées aux investissements de Capital SP dans la région. Le second est un aperçu des

dépôts et retraits qu'ont faits ces entités physiques et morales ces cinq dernières années. Ray relie minutieusement les points. Le profil qu'il voit se dessiner n'est pas bien compliqué. L'argent est principalement apporté par des entités juridiques ; mais il est majoritairement redistribué sur des bases individuelles, vers des comptes numérotés anonymes. Ray compare ces fluctuations avec les performances économiques du pays telles que mesurées par la Banque mondiale, sur des intervalles d'un an.

Et ce sont ces résultats-là qu'il met en regard des sondages politiques et des statistiques du chômage.

C'est un travail fastidieux, mais qui lui plaît. Les chiffres s'alignent et clignotent…

Le bureau est un aquarium.

Ray s'anime, Ray tourbillonne dans la fraîcheur de l'air conditionné…

Les vitres sont tellement épaisses que le monde extérieur n'est plus qu'un concept.

Ray s'est enveloppé de chiffres…

Les chiffres se déversent sur Ray.

La conclusion de Ray : si la situation du pays a objectivement empiré, les investissements de Capital SP et les dividendes versés s'envolent.

Grosso modo, du moins. Droite ou gauche, la façon dont le vent tourne en politique n'a pas l'air d'avoir une grande influence, à un certain niveau. Mais le conservatisme avec un *c* minuscule demeure définitivement un facteur, en ce qui concerne les intérêts de ses admirables employeurs, Capital SP.

Et Ray voit comment il pourrait trouver sa place dans ce tableau.

OceanofPDF.com

2

Policiers et voleurs

Janvier 2003

La seule chose qu'il y a besoin de savoir sur le São Paulo de 2003,
c'est que la sexologue de la télé que nous avions élue maire moins
de deux ans auparavant s'était révélée être, surprise surprise,
une pétasse.

Maria, 38 ans, secrétaire

Le premier jour d'Anna dans son nouveau boulot est déconcertant. Techniquement, c'est le premier jour de son premier emploi, se morigène-t-elle, et elle se demande si c'est la raison pour laquelle tout lui paraît aussi déroutant.

En fait, ce qu'elle se demande vraiment, c'est si elle a bien sa place ici.

Ici, à la mairie.

Ici, en tant qu'assistante du premier attaché politique de la nouvelle maire de São Paulo, Marta Suplicy, représentant le Parti des travailleurs.

Ici, le premier jour où cette administration – qui dirige la mairie de São Paulo depuis 2001 – va explicitement collaborer avec le président du pays,

Luiz Inácio Lula da Silva, trente-cinquième président du Brésil, et dirigeant de ce même Parti des travailleurs que Marta représente.

Ce qui la déconcerte, c'est que l'on aurait pu penser que ce serait la source d'un nouvel élan, qui soulèverait l'enthousiasme.

On aurait pu penser qu'une alliance claire et sans équivoque de la capitale de la finance de l'Amérique latine, le cœur économique du pays, et des coulisses du pouvoir à Brasília constituerait une occasion providentielle d'entamer une véritable amélioration politique et sociale.

C'était ce que pensait Anna. Elle piaffait d'impatience.

Mais nous sommes en milieu de matinée, et jusqu'ici, la seule chose qu'elle a pu faire a été d'écouter ses collègues médire et cancaner.

Alors elle s'efforce de mémoriser les ragots, de savoir qui est qui.

Il semblerait qu'il soit principalement question de sexe.

On lui a attribué une place dans un espace ouvert, et Anna est installée dans un îlot de trois bureaux situé en plein milieu de la pièce, sans fenêtre donc sans vue, et sans silence ni tranquillité parce que l'îlot se trouve sur le chemin de tous ceux qui vont à la cuisine d'un côté ou aux toilettes de l'autre, dans des allées et venues incessantes.

Anna partage l'îlot avec ses deux collègues, Franco et Martina, qui ne lui ont jusqu'ici dit ni l'un ni l'autre plus de six mots. La secrétaire du supérieur d'Anna lui a fourni ses codes d'accès, ainsi qu'une liste imprimée des sympathisants et membres du parti qu'elle doit intégrer dans un fichier Excel.

Ce qui n'est pas un travail très motivant.

– Je te le dis, est en train d'expliquer Franco, je ne crois pas qu'elle ait fait le bon choix. Épouser Raspoutine, c'est, genre, vraiment pas une option. Elle ne peut pas faire ça.

Martina grimace et adresse à Franco une expression qui signifie : *Pas ici*.

Raspoutine, a décrypté Anna, est le surnom du nouvel amant de Marta Suplicy et ci-devant futur époux.

On l'appelle Raspoutine parce que c'est plutôt un homme de l'ombre, un ancien assistant et conseiller de campagne occulte dont le véritable nom, Luís Favre, trahit son origine argentine.

Ce qui ne lui a pas attiré la sympathie des Brésiliens.

Marta a été élue en 2000 et est entrée en fonction en 2001. C'était une candidate motivante, crédible et belle. Dès la fin de ses études, Anna avait bénévolement intégré l'équipe de Marta, distribué des tracts, fait de l'archivage, ce genre de choses.

Et une fois l'élection présidentielle remportée par Lula et le PT, il était devenu possible d'offrir un véritable emploi à Anna.

Elle relit en cet instant même la retranscription des premiers mots qu'elle a entendus Marta prononcer le soir où elle avait été élue :

> *Ces huit dernières années, São Paulo a été écartelée, l'ordure en a souillé chaque segment, et la ville est devenue le symbole même du désengagement. Sa population a été humiliée par la corruption, démoralisée par ses déficiences dans les domaines de la santé et de l'éducation, désillusionnée dans sa capacité à contenir la destruction de tous les espaces de vie d'une communauté civilisée. Je suis une femme et le peuple a été énormément déçu par les hommes. Je suis connue pour être sincère et intègre. Nos informations, nos souvenirs indiquent que les hommes ont eu leur chance, et qu'il est maintenant temps de voir ce que les femmes peuvent faire. Je pensais que je ne serais candidate que dans dix ans, parce qu'il faudrait le temps que les gens s'habituent aux sujets sur lesquels je faisais campagne. Mais ces sujets m'ont amenée en première ligne. Ils m'ont dépeinte comme une personne prête à se battre pour nos droits.*

Martina souffle à Franco de la fermer. Franco dit du mal de l'ex-époux de Marta, le sénateur Eduardo Matarazzo Suplicy.

Martina pense que ce n'est pas une bonne idée, que ce n'est pas l'endroit, et que, eh bien, si quelqu'un les entend, ça ne sera pas sa faute.

– Trouillarde, dit Franco.

Ce qui met fin à la conversation.

Anna sait que l'année n'a pas été facile pour la maire.

Le fait qu'elle ait commencé sa carrière dans les années quatre-vingts, quand elle donnait à la télévision des conseils sur les troubles de l'érection, entre autres choses, a fait que les médias n'y sont pas allés de main morte, si l'on peut dire, quand son mariage est parti à vau-l'eau.

Monsieur Suplicy demeure un sénateur influent et le parrain en politique de Marta.

Il a des ambitions présidentielles, tout le monde sait cela.

Alors, quand Marta a rendu publiques ses propres visées présidentielles, et clairement fait comprendre qu'elle restait neutre en ce qui concernait la carrière de son époux, beaucoup de gens ont réalisé que leur mariage était plus Hillary et Bill que Sonny et Cher.

Même s'il s'agissait exactement du genre de choses qui faisaient qu'Anna avait envie de travailler pour Marta.

De toute façon, c'est très loin d'être une nouveauté, ce type de trahison en politique.

La carrière du prédécesseur de Marta, Celso Pitta, a été détruite quand son épouse l'a quitté et l'a accusé de diriger un vaste réseau mafieux.

La ville avait quelque chose comme dix milliards de dettes lorsque Marta en a pris les rênes.

Et cela n'avait évidemment pas aidé, lorsque son responsable hygiène et propreté municipales s'était fait prendre à graisser des pattes – y compris les siennes – pour que l'un de ses anciens employés se voie attribuer un énorme contrat d'enlèvement des déchets.

Et, à votre avis, quel sénateur a demandé l'ouverture d'une enquête ?

Oui, vous avez deviné, l'ex-Monsieur Marta.

Un peu ironique, ça, quand on y pense.

Une chose que se dit Anna, maintenant qu'elle est assise à son bureau et qu'elle tape des chiffres dans des cases, c'est qu'il est primordial que ce soit Marta qui ait quitté le domicile conjugal, Marta qui ait abandonné le puissant et extrêmement riche sénateur Eduardo Suplicy.

Oui, se dit Anna, Marta est vraiment une source d'inspiration.

Et Anna est très heureuse d'être là.

Anna sauvegarde ce qu'elle a fait, se lève.

– Où vas-tu ? demande Martina.

– Aux toilettes, *querida.*

– Tu as besoin que je te ramène quelque chose ? demande-t-elle.

Tandis qu'elle s'éloigne, elle entend Martina marmonner :

– *Querida ?* Ça pète bien.

Ray prend l'ascenseur depuis les hauteurs célestes des tours de Capital SP pour descendre de quelques étages et se rapprocher du commun des mortels. Il a une pêche d'enfer grâce aux médocs et la tête claire grâce aux expressos qu'il vient de s'enfiler à raison d'un toutes les dix minutes pendant une heure.

Et il a une idée.

Il localise le département juridique, dix-neuvième étage. Il cherche une secrétaire que Huck Sawyer recommande. Il ne veut pas parler à un quelconque avocat…

Il veut que ça leur revienne par la bande.

Il considère la distribution de l'étage, repère une évidente subordonnée, assise assez loin des bureaux vitrés des trois ou quatre membres clés de l'équipe juridique.

La subordonnée semble avoir du travail par-dessus la tête. Elle est penchée sur des dossiers et soupire, passive-agressive. Elle n'a pas l'air

d’être beaucoup aidée par ses collègues, ce qui, pour ce qu’en pense Ray, colle parfaitement avec ses intentions.

Ray s’avance face à son bureau. Elle a besoin d’un temps pour réaliser qu’il est là.

– ’jour, dit Ray. Je m’appelle Ray Marx. Comment se passe votre journée ?

– Euh…

Ray s’amuse de voir que la subordonnée est déroutée par sa question.

– Ça… passe, *ne* ?

– Ça passe, répète Ray en acquiesçant, comme il joue avec la phrase.

La subordonnée sourit.

– Désolée, une traduction du portugais. Si quelque chose « passe », c’est que, eh bien, ça *passe*, il n’y a rien d’autre à en dire, *entendeu* ?

– *Eu entendo*, répond Ray en souriant.

– Oh, vous parlez portugais ?

– Seulement un peu. Votre anglais est très bien.

– J’ai étudié aux States.

– Ah oui ? Où ?

La subordonnée sourit.

– Dartmouth.

– Ah, dit Ray. Allez, les Big Green ! Comment vous appelez-vous ?

– Fernanda.

– Je me disais que vous pourriez peut-être m’aider, Fernanda, dit Ray. Une petite recherche juridique.

– C’est mon travail.

– Et vous savez qui je suis ?

– Je sais qu’il fait partie de ma charge de vous assister dans vos recherches juridiques.

Ray sourit.

– L’essentiel, c’est que vous ne disiez à absolument personne d’autre ce que vous faites exactement pour moi.

Ray fait tourner sa tête sur son cou, plisse les yeux.

– Cela serait-il un problème pour vous ? demande-t-il.

Fernanda décrit l’espace alentour d’un mouvement de menton, et le silence.

– Est-ce que j’ai l’air de quelqu’un que l’on consulte beaucoup, à qui l’on demande son opinion ?

– Excellent, conclut Ray. Ce dont j’ai besoin, c’est d’un profil. D’un profil minutieux, de Luís Favre. Vous savez qui c’est ?

Fernanda opine.

– Tout ce que vous pouvez trouver sur lui, personnel et professionnel, d’accord ?

Fernanda opine derechef.

– Une seule page dactylographiée : je veux que ce soit concis. Et pour l’amour du Ciel, ne sauvegardez pas le dossier sur votre ordinateur !

Ray lui sourit.

– Je repasserai le prendre un peu plus tard, ajoute-t-il.

– Je serai derrière mon bureau.

– Vous êtes une femme bien.

Depuis l’ascenseur, Renata regarde Ray parler à Fernanda.

Putain de merde, qu’est-ce qu’il peut lui vouloir ?

Fernanda, Renata en est maintenant convaincue, est la collègue qui connaît son agent immobilier. Elle a absolument besoin de découvrir ce que sait Fernanda. Au vu de l’aisance avec laquelle elle discute avec *senhor* Marx, elle se demande si sa stratégie – bluff, dissimulation, désinformation – est la bonne, et si elle ne ferait pas mieux de simplement arguer de son rang hiérarchique et la menacer.

Ray marche vers elle. Renata fait mine de consulter son téléphone. Elle ne veut pas que Marx s’aperçoive qu’elle va être la prochaine personne à

parler à Fernanda.

Ray sourit en l’approchant.

– Eh bien, eh bien, lui dit-il, encore vous !

– Rebonjour, répond Renata. Je ne m’attendais pas à vous voir si près du sol.

Ray regarde vers la fenêtre et sifflote.

– On est déjà bien haut.

– Il y a une raison, si elles ne s’ouvrent pas.

Ray hoche la tête.

– Alors, j’imagine que nous n’allons pas pouvoir savoir, avec l’air conditionné et tout le toutim.

– Savoir quoi ?

– S’il fait assez chaud dehors pour déjeuner avec une bière.

– J’imagine que non.

Elle range son téléphone dans son sac à main. Elle sourit à Ray, indique l’ascenseur d’un grand geste, les bras ouverts.

Ray sourit.

– Très bien, dit-il.

Il appuie sur le bouton du vingt-troisième.

Renata voit que Fernanda la voit, puis replonge la tête dans ses dossiers. Elle ne veut pas que je lui pose des questions sur Big Ray Marx, se dit-elle. Eh bien ! je n’en poserai pas – pas encore.

– Bonjour, Fernanda, dit Renata. *Tudo bem ?*

– *Tudo, você ?*

– Je vais bien, merci.

Renata et Fernanda sont toujours un peu circonspectes l’une avec l’autre, et Renata sait pourquoi. Elles ont à peu près le même âge – Renata vient d’avoir trente ans, Fernanda va bientôt les avoir –, elles sont issues du même milieu, ont fait à peu près les mêmes études, et pourtant, techniquement, Renata est la supérieure hiérarchique de Fernanda.

À dire vrai, elles ne se satisfont de cet état de fait ni l’une ni l’autre.

Renata trouve embarrassant de demander à Fernanda d’effectuer des tâches qui sont au mieux administratives et au pire de viles besognes. Elle sait que, parfois, ces tâches sont une insulte à l’intelligence de Fernanda.

Mais qu’est-elle censée y faire ? Ce n’est pas elle qui a pris la décision de nommer quelqu’un d’aussi manifestement surqualifié à un poste de secrétaire juridique.

C’est une situation inextricable.

Mais elle sait que Fernanda ne l’en blâme pas. Elle réserve dûment ses frustrations aux supérieurs de Renata mais, évidemment, cela rejaillit tout de même un peu sur Renata. De temps en temps. Elles ne savent ni l’une ni l’autre sur quel pied danser.

Renata a tout cela en tête, et durant ce morne petit échange – Tu vas bien ? Oui, et toi, tu vas bien ? –, une solution lui vient soudain à l’esprit.

– Il y a une chose dont je voudrais te parler, lui dit-elle.

– D’accord.

Renata jette un coup d’œil alentour.

L’espace de travail est paisible, il n’y a personne, les portes sont fermées. Elle entend des conversations téléphoniques assourdies, le tapotement des doigts sur les claviers d’ordinateurs, le bourdonnement des imprimantes, les sonneries des téléphones.

Fernanda paraît un peu tendue, d’après ce que peut en voir Renata, comme si affecter la nonchalance demandait un effort un peu trop grand.

Ceci dit, c’est probablement lié aussi à cette histoire avec Ray Marx, quelle qu’elle soit.

Et qui va devoir attendre.

Contente-toi de ce que tu as prévu de lui dire.

– Je crois que j’ai peut-être rencontré un de tes amis, entame Renata. Il travaille dans l’immobilier.

Une expression passe fugacement sur le visage de Fernanda, dont les yeux s'écarquillent un brin. Renata se dit : Elle sait *quelque chose*, mais elle ne sait pas *de quoi* il s'agit – pas encore.

– Oui, je pense. Aurelio, *ne* ? Un gentil gars, répond Fernanda.

– Il en a l'air.

– Il l'est.

Renata acquiesce.

– Il t'a dit comment nous nous sommes rencontrés ?

Fernanda secoue la tête.

Renata sait qu'il s'agit d'un petit mensonge de rien du tout, aussi poli que stratégique, et elle l'apprécie. Elle se rapproche, se penche un peu plus en avant.

– Je suis allée visiter un espace qu'il représente, un bureau, à Paraisópolis, la favela, *sabe* ?

Fernanda acquiesce.

– La favela ? répète-t-elle. C'est pour le boulot ? Je ne savais pas que nous avions ce genre d'activités, assistance juridique gratuite et tout ça.

Une façon assez maligne de le formuler, se dit Renata.

Elle a toujours été subtile, Fernanda.

Renata travaille chez Capital SP depuis sept ans. Elle y est entrée dès l'obtention de son diplôme, et a monté les échelons : débutante, collaboratrice, associée.

Fernanda est arrivée il y a quatre ans, et n'a jamais été promue : elle est toujours assise derrière le même bureau.

La première fois qu'elles s'étaient vues toutes les deux en dehors d'un cadre strictement professionnel, lors d'un dîner chez des clients, Fernanda avait dit à Renata : « Nous n'allons pas être amies, tu sais. Collègues suffit bien. Dans le bon sens du terme, *claro*. » *Évidemment*.

De fait, elle l'avait exprimé de belle façon – une remarque cordiale, assez drôle dans le contexte, assez ironique pour qu'elles en rient toutes les

deux, mais sans que puisse être niée sa véracité.

Et avec l'intelligence d'avoir employé le mot *collègue*. Renata avait admiré cela. Cela avait établi la façon dont leur relation de travail allait fonctionner.

Renata sourit.

– Et tu as raison de le voir comme ça. Pour quelle raison irions-nous nous impliquer dans de telles activités, *ne* ? Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu, dans tout ce que toi et moi avons fait ici, quelque chose qui pourrait jamais laisser penser que nous envisagerions de faire du bénévolat.

Renata a le sentiment de s'égarer, elle se dit que les mots sortent trop vite de sa bouche. Mais elle se satisfait de l'impression de complicité, de connivence, qu'elle a sous-entendue.

– J'imagine que non.

Renata a évidemment dit vrai. Elles appartiennent au département juridique d'une banque d'investissements privée prestigieuse et démesurément riche. Une banque qui, de par sa taille relativement réduite, se donne l'image d'une structure mystérieuse et exclusive.

Et si Capital SP est dûment reconnue pour sa philanthropie, il n'est question que d'une philanthropie qui se mesure en dons et subsides ponctuels et précisément définis, pas en programmes à long terme d'intervention directe, ni en aucune autre action qui imposerait de faire quitter à ses employés les tours de Capital SP dans une quelconque autre optique que l'accroissement subséquent de ses richesses.

– Donc, je suppose que tu te demandes pourquoi je suis allée là-bas ?

Fernanda hoche la tête.

– En un sens, dit-elle. Je veux dire, uniquement parce que tu sembles avoir envie de m'en parler.

Renata sourit.

– Bien dit.

Fernanda sourit aussi et se détend un peu.

– Je suis en train d’évaluer une opportunité, dit Renata, et j’ai l’impression que ce pourrait, par voie de conséquence, également être une opportunité pour toi.

– Quel genre d’opportunité ?

– Un emploi.

Fernanda hausse les sourcils. *Vas-y, je suis tout ouïe*.

– Pour faire simple, j’envisage de quitter Capital SP pour créer un bureau d’aide juridique à Paraisópolis. Je dispose des fonds nécessaires grâce à deux de nos clients qui cherchent à se diversifier, un investissement qui prévoit un budget conséquent pour des emplois salariés.

– … qui cherchent à *se diversifier* ? La formulation est intéressante.

Renata ne manque pas de noter le ton de sa remarque : elle est bien consciente du fait que Fernanda sait tout des avantages fiscaux liés aux investissements dans des projets socialement responsables comme celui-ci.

Ce que Renata oublie de dire, par contre, c’est que Capital SP exerce aussi, par ailleurs, une activité secondaire extrêmement rentable dans le capital-investissement, des opérations fonctionnant sur la vieille antienne du hypothèque-tout-et-revends-fissa – on déduit fiscalement le paiement des intérêts, on emprunte des milliards pour acheter des sociétés sous-jacentes, et on garantit ces emprunts avec les propres actifs de la société sous-jacente rachetée…

Pour cela, les ONG prospères sont parfaites : elles disposent d’actifs hypothécables et de recettes financières régulières.

La façon la plus ingénieuse d’en tirer profit, à la mode Capital SP, est de s’organiser de façon à ce que les recettes financières régulières de la cible, ses *revenus* – qui sont déductibles des impôts via une dérogation fiscale à visée philanthropique – soient issus d’une division différente de cette même société qui hypothèque par ailleurs la cible ras la gueule afin d’optimiser ses bénéfices à court terme.

Ce qui signifie que Renata ne prend aucun risque, et qu'en plus elle peut faire le bien, alors elle peut fermer les yeux sur l'identité réelle des investisseurs.

D'autant qu'elle n'est même pas censée savoir.

Elle soupire.

– Les choses sont ce qu'elles sont. Mais les bénéfices sont…

– Risqués.

– Oui, il y a un risque, mais cela vaut le coup. J'en ai assez de préparer des contrats pour rendre des riches encore plus riches.

– On fait un peu plus que cela.

– Tu vois ce que je veux dire.

– Oui, je crois. Tu en as déjà parlé à quelqu'un d'autre ?

– Nan.

– Intéressant.

– Pour faire simple, Fernanda, une chose, dit Renata. Enfin, deux. Tu ne parles de tout cela à personne, et je te recommanderai pour le poste que je libère.

– Me recommander ? s'esclaffe Fernanda, mais pas de façon déplaisante. Je suppose que tu peux avoir une certaine influence, je te le reconnais bien volontiers.

– Je ferai tout ce que je pourrai, et tu ne dis rien.

Fernanda fait passer deux doigts sur ses lèvres. *Motus et bouche cousue*.

– Tu as dit, deux choses, dit-elle.

– Eh bien, l'autre, c'est que tu viens travailler avec moi.

Leme et Lisboa sont de retour dans la maison de Lockwood et parlent avec la bonne.

La bonne, ont-ils découvert, s'appelle dona Annette.

Dona Annette est nerveuse.

Leme pense que cela est probablement dû au fait qu'elle va bientôt devoir quitter son petit nid peinard et réintégrer le gourbi familial dans la

favela.

Leme fait de son mieux pour se montrer compatissant.

Le problème, c'est qu'il se doit d'être réaliste, ce qui signifie que dona Annette doit se résigner à ce triste fait.

Au moins, elle a quelque part où aller, se dit Leme.

Être honnête avec elle est une forme de bienveillance…

Les exigences de l'altruisme.

Évidemment, elle a une autre raison d'être nerveuse : avec de la famille dans la favela, qui pourrait être certain que ce n'est pas elle qui aurait déverrouillé la grande porte ?

Lisboa est convaincu que ce n'est pas le cas.

– Tu as vu sa tête ? Vieux, c'est juste impossible. Elle est aussi loyale qu'un chien de chasse, *entendeu* ? Et si ça avait été dû à des pressions, elle aurait craqué depuis longtemps.

Leme est plutôt tenté de le suivre sur ce terrain, mais il sait aussi qu'il faut faire comprendre à dona Annette qu'elle est tout de même un peu suspecte.

Et cela va la terrifier.

Ceci dit, Lisboa a probablement raison, Leme en est quasi certain.

Mais cela n'empêche pas qu'ils vont pouvoir se servir du fait qu'elle est terrorisée pour poser quelques questions difficiles. Lisboa et lui sont sur la même longueur d'onde.

C'est en général le cas.

Ils remontent à loin, tous les deux. Adolescents et hommes ensemble ; un lien qui, en fait, n'est pas simple à maintenir, mais lorsque c'est le cas, il est impossible à briser.

Ils se sont engagés le même jour et se sont assurés de demeurer partenaires à chaque étape après cela.

Le père de Lisboa était inspecteur dans la Polícia Civil.

« C’est un métier digne et gratifiant, leur avait-il dit un certain nombre de fois, lorsqu’ils étaient enfants. On se sert de sa tête, on réfléchit, tout en étant toujours par monts et par vaux, à *agir*. Peu de carrières combinent réflexion et action. Résoudre les problèmes des autres est une belle façon de vivre. »

Ce n’était pas que Leme et Lisboa étaient partants ; ils avaient vu la lumière.

Ni université ni travail de bureau, pour eux, *nem fodendo*. *Pas la moindre putain de chance*.

Et la Polícia Civil n’était pas la police militaire.

Ils n’allaient pas se retrouver en première ligne dans la fusillade permanente avec les *traficantes* des favelas.

Et on ne leur cracherait pas dessus dans la rue.

Ils ont travaillé dur et se sont construit une bonne image, une réputation de compétence et d’équité. Ce qu’ils découvrent maintenant, par contre, depuis leur dernière promotion, c’est que la compétence et l’équité induisent un plafond au-delà duquel on ne peut plus s’élever dans la hiérarchie.

Un plafond de verre.

Et c’est cette prise de conscience qui a rendu Lisboa quelque peu cynique.

Il a une famille, maintenant, deux jeunes enfants, et le travail passe au second plan.

Leme s’efforce de comprendre.

Mais pour l’instant, il se concentre sur autre chose.

Lisboa et lui sont assis d’un côté du comptoir-bar de la cuisine, la bonne de l’autre.

Une assiette avec du jambon, du fromage et des petits pains briochés est posée au milieu.

Personne n’y touche. Ils sirotent leur café. La bonne ne boit rien.

– Dona Annette, dit Leme, je sais comment est la favela. J'ai grandi là-bas, je vous l'ai dit. Je sais comment ça fonctionne, *entendeu* ? Et je suis sûr que vous êtes en train de vous dire, au moins un petit peu, que je pense que vous pourriez avoir quelque chose à voir avec tout ça.

Dona Annette a l'air à la fois révulsée et terrifiée.

– Je ne dis pas que vous auriez fait quoi que ce soit de vous-même, mais, vous savez, il y a de sacrés lascars, là-bas. Alors, s'il y a quelque chose que vous voudriez nous dire, il vaudrait mieux le faire maintenant, plutôt que devoir venir nous chercher une fois que vous serez retournée y vivre, *sabe* ? D'autant que c'est ce qu'il risque de se passer dans pas trop longtemps.

Dona Annette se met à pleurer.

Leme sait pourquoi.

Il a grandi près de Paraisópolis, oui, il a bien connu la favela dans son enfance, alors il en sait quelque chose, mais il est né à Bela Vista, Paraíso, où il a également passé beaucoup de temps.

Et Paraíso, c'était une tout autre histoire.

Un quartier traditionnel, tenu par de solides familles immigrées, principalement italiennes. Proche du quartier japonais de la Liberdade, et les Asiatiques s'assuraient que le coin reste propre et familial, avec une sorte de programme de surveillance du voisinage.

Tout le monde protégeait tout le monde.

L'idée était de tenir les gosses à l'écart des drogues, ou de tenir les drogues à l'écart des gosses.

Le père de Leme répétait souvent la même blague : ils étaient passés de Paraíso à Paraisópolis…

Du paradis à la cité-paradis.

Durant son adolescence, ils avaient trois noms pour Paraíso : s'il était avec une fille, il venait de Jardins, jouait les sophistiqués, suggérant opulence et bon goût.

S’il était avec des étudiants, le genre branché, c’était Bela Vista.

Et s’il était avec un *mano*, un frère : Bixiga.

Bixiga, la vessie de São Paulo.

Très loin de la vie dans la jungle, se dit Leme. Pauvre vieille dona Annette : elle est dévastée et anxieuse, et elle a de bonnes raisons de l’être.

– Mais d’abord, dit Leme, parlons de cet inventaire.

– *Sim, senhor*.

– Comprenez bien que nous ne sommes pas tant intéressés par ce qui s’y trouve, que par ce qui *devrait* s’y trouver et ne s’y trouve pas.

– Je comprends, *senhor*.

– Merveilleux.

Leme se tourne vers Lisboa.

– Ricardo ?

– S’il s’agissait d’un cambriolage, alors nous nous attendrions à ce qu’un certain nombre de choses aient disparu, *entendeu* ? La télé, la chaîne Hi-Fi, l’ordinateur portable, vous voyez ce que je veux dire ? Là, on ne dirait pas que ce genre de choses se soient envolées. Pensez-vous que notre impression est la bonne ? Que rien de ce genre ne manque ?

– Je crois, oui, *senhor*.

– Vous voulez dire que nous avons raison, que rien de tout cela ne manque.

– Pour ce que je peux en dire, *senhor*, rien de ce genre ne manque, vous avez raison.

Lisboa acquiesce en maugréant.

– Génial, dit-il. Et le coffre-fort, dans sa chambre, vous savez ce qu’il y conserve ?

– *Não, senhor*.

– Vous n’avez aucune raison de le savoir, j’imagine.

Leme, évidemment, sait ce qu’il y conserve. Ce qu’il y *conservait*.

Des documents, quelques objets précieux, probablement des bijoux de famille. L'alliance de grand-mère, une montre ancienne, ce genre de choses.

Ils l'ont ouvert sans difficulté, et la brigade scientifique pense qu'il ne contenait rien d'autre – à cause de la couche de poussière, *et caetera* –, donc il est fort peu probable qu'il se soit agi du vol ciblé d'une grosse somme en liquide.

– *Então*, dit Lisboa.

– Vous avez dû nettoyer l'endroit un millier de fois, n'est-ce pas ?

– *Sim, senhor*.

– En fait, vous savez probablement mieux que le vieux ce qui se trouve là. On peut dire cela ?

– Peut-être, *senhor*. Moi, je ne le dirais pas.

– Je ne vous en blâme pas, poursuit Lisboa. Tout ce que je veux dire, c'est que notre *senhor* est un expat', et qu'en tant qu'expat', des tas de choses dans la maison ne sont probablement pas à lui, alors je me demande quelle partie de la décoration intérieure est vraiment personnelle, vous comprenez ?

– Je crois, *senhor*.

Leme n'est pas sûr de comprendre, mais il voit où Lisboa veut en venir.

– Donc, les peintures. Est-ce qu'elles lui appartiennent ?

Dona Annette agite négativement la tête.

– Les photos sont à lui, mais pas les tableaux sur les murs. Ils étaient là avant qu'il n'arrive, *senhor*.

– Vous en êtes sûre ?

– J'ai fait partie de l'équipe qui a préparé la maison pour son arrivée, *senhor*.

Lisboa opine.

– Et les livres ? demande-t-il.

Il sourit à Leme.

– Ils ont l'air anglais, déjà.

– La plupart des livres lui appartiennent, *senhor*.

– Lui *appartenaient.*

Dona Annette baisse les yeux, essuie une larme.

– Oui, *senhor.*

– Peu de bric-à-brac dans la maison, n'est-ce pas ? dit Lisboa en décrivant la pièce d'un grand geste. Il aimait que les choses soient simples et claires, on peut dire cela ?

Dona Annette hoche la tête.

– Donc, vous diriez que l'inventaire est exhaustif, qu'il inclut tous les objets, les tableaux, ce genre de choses. Tout ce qui peut être dérobé, je veux dire. Tous les trucs qui valent d'être volés, *entendeu* ?

Lisboa se décale légèrement sur son siège. La cuisine est aseptisée, fonctionnelle. Les petits ustensiles ont l'air tout juste sortis de leur emballage. Les casseroles et les poêles étincellent. Les couteaux reflètent la lumière du soleil qui s'aventure dans la cuisine par rais à travers les persiennes, leurs fils parfaitement alignés sur un support aimanté au-dessus des plaques de cuisson, réarrangés tous les matins avec un soin inutile ou purement ornementaux, qui sait.

– *Sim, senhor*, dit dona Annette.

– L'inventaire est exhaustif ?

– Je le crois, *senhor*.

Lisboa acquiesce.

– Bien, dit-il. C'est bien.

Dona Annette s'efforce de sourire un peu.

Leme voit du soulagement.

Leme voit une femme terrifiée *un peu moins* terrifiée.

Elle ne va pas aimer la suite de l'interrogatoire, se dit Leme.

– Très bien, dit Lisboa. Cela va nous être très utile.

Il se tourne vers Leme. Leme hoche la tête.

Dona Annette adresse un regard effarouché à l'un, puis l'autre.

– Il reste tout de même une chose, reprend Lisboa. Notre équipe scientifique pense qu'il y a une bonne chance que quelque chose ait été pris sur le bureau du *senhor*, le bureau du rez-de-chaussée, dans son étude. Vous voyez de quoi je parle ?

– *Sim, senhor*.

Lisboa acquiesce.

– Vous voyez le bureau, ou vous voyez l'étude ?

– Les deux, *senhor*. Désolée, *senhor*, je n'avais pas compris la question.

Lisboa écarte cette peccadille d'un geste.

– Aucun souci. Pouvez-vous nous montrer l'étude, et le bureau ? Je crois que ce serait utile.

– *Sim, senhor*.

Leme se lève. Lisboa se lève.

– Après vous, dit ce dernier.

– Un vrai gentleman, fait remarquer Leme.

Lisboa fait comme s'il n'avait rien entendu.

L'étude est un chef-d'œuvre du style vieille école.

Un fauteuil en cuir dans le coin, surplombé d'une lampe de lecture tendue tel le cou d'une grue. Un bureau vaste, en chêne patiné, couvert en partie d'un sous-main vert – en cuir ? oui, probablement. Des tiroirs à poignées d'or. Deux stylos-plume reposant dans des supports faits sur mesure. Il y a même un buvard, putain de merde.

Leme se demande où est la tabatière.

Dona Annette est debout, tête basse, les mains sur les cuisses, attendant de nouvelles questions.

L'important, c'est qu'elle sait, *maintenant*, qu'ils ne plaisantent pas.

Elle sait qu'elle ne peut rien cacher au prétexte de protéger le vieux Lockwood.

Si elle sait quelque chose, quoi que ce soit qu'elle pourrait préférer taire pour protéger sa réputation ou quoi ou qu'est-ce, elle ne va plus rester

muette.

Plus maintenant, quand elle sait que sa famille dans la favela pourrait faire l'objet d'une enquête, ou subir des pressions.

Et on sait tous ce que cela veut dire, police militaire et *tutti quanti*.

Les gros bras. La violence.

Leme ne comprendra jamais la loyauté indéfectible des domestiques envers les très riches.

Ils ne font pas montre de la même déférence envers Leme et ceux de son genre, c'est le moins que l'on puisse dire.

C'est drôle.

Ce doit être l'autorité naturelle qui vient après des années de privilèges.

Le simple fait d'avoir été investi d'un droit, qui rend les ordres faciles – charmants, même.

Ce n'est pas le cas de Leme. Même sa propre bonne lui dit ce qu'il doit faire.

Lisboa indique le bureau du doigt. Y est dessiné un cercle à la craie d'à peu près la circonférence d'un grand verre.

– Qu'est-ce qui se trouvait à cet endroit-là, dona Annette ? demande-t-il. Il est très important que vous nous le disiez.

– Il y avait… quelque chose, *senhor*.

– Et qu'est-ce que c'était ?

– Je ne sais pas comment on dit, quel nom. Une chose pour garder les documents en ordre, vous voyez. Pour éviter qu'ils ne s'envolent avec le vent, *senhor*. Je ne sais pas comment ça s'appelle.

– Un presse-papiers, dit Lisboa.

– *Isso, senhor*, c'est ça.

Lisboa regarde Leme.

Leme pense : bien assez lourd.

– Pouvez-vous décrire le presse-papiers ?

– *Sim, senhor*. Il était transparent, avec un motif bleu, censé ressembler à l'océan, *sabe* ?

Lisboa hoche la tête.

– Autre chose de particulier ?

– Il y avait une inscription. En portugais, senhor.

Lisboa fait signe à dona Annette de poursuivre.

– L'inscription disait quelque chose, je ne me souviens pas.

– Je crois que si.

Dona Annette se tourne vers Leme. Leme lui adresse un regard dur comme la pierre.

Leme voit que dona Annette commence à s'effondrer, à paniquer.

– Qu'y avait-il d'écrit, Annette ? demande Lisboa.

Elle hésite.

– Ça…

– Continuez.

– C'était un cadeau.

Elle opine du chef, son expression maintenant ferme, déterminée.

– C'était un cadeau d'anniversaire. Il y avait écrit Joyeux Anniversaire.

– De qui venait-il ?

Dona Annette s'empresse de répondre.

– Je ne sais pas.

Lisboa regarde Leme.

Leme lui fait comprendre qu'il est temps de faire une pause.

Leme pense qu'il est probable que la bonne ne sache pas de qui provenait le cadeau, mais qu'elle saurait peut-être réduire la liste potentielle.

Leme dit :

– Vous avez dû rencontrer, ou au moins croiser, bon nombre des invités du vieux. Nous allons avoir besoin d'une liste de ceux qui sont venus plus d'une fois, *entendeu* ?

– Je ne connais aucun nom, *senhor*.

– Nous, si. Nous connaissons certains des noms. Alors vous allez y réfléchir pendant que nous allons parler à votre fils et à votre petit-fils à Paraisópolis.

Mais ils ne vont pas à la favela…

Évidemment qu'ils n'y vont pas – pas encore.

Ils vont boire une bière, en laissant un uniforme pour s'assurer que dona Annette reste bien dans sa chambre à réfléchir à tout cela.

Et lorsqu'ils reviennent, à peu près une heure plus tard, ils trouvent dona Annette assise, manteau mis, son bagage fait et une feuille de papier à côté d'elle.

Sur la feuille de papier : la description d'un homme que dona Annette a vu être reçu dans la grande maison.

Ce qu'il y a, c'est que la description n'est pas très révélatrice : un homme jeune, vêtu d'un survêtement à capuche de couleur sombre, tennis blanches.

Dona Annette affirme catégoriquement ne rien savoir d'autre de cet homme : elle ne connaît pas son nom, elle ne lui a pas parlé, elle l'a à peine aperçu.

Leme la croit.

– Comment savez-vous que le presse-papiers venait de cet homme ? demande Lisboa.

– Parce que, répond dona Annette, il y avait une faute d'orthographe.

Leme opine.

– Et je crois que les autres amis de senhor savent qu'*anniversario* prend deux *n, entendeu* ?

– Et vous n'avez aucune idée de la raison pour laquelle cet homme est venu ?

Dona Annette secoue la tête.

Là encore, Leme la croit.

– J’aimerais rentrer chez moi, maintenant, dit-elle.

Leme hoche la tête.

Lisboa appelle l’uniforme et ils s’entendent pour que le policier l’emmène en voiture.

Leme dit :

– Va peut-être falloir relancer un peu les admins pour accéder aux images des caméras officielles.

Bocão, Grande Bouche, ancien escort :

Écoutez…

Tu vas probablement me traiter de menteur, mais c’est lui qui m’a abordé. Il s’est approché et m’a proposé de prendre un verre. Il était seul et plus âgé que la plupart des gens là-bas, mais il était charmant, grand et solide d’apparence, un sourire adorable, visiblement très instruit et son portugais était impressionnant, et il m’a proposé de m’inviter à dîner et j’ai accepté.

À la fin de la soirée, il m’a entraîné par le coude dans un taxi.

« Rentre avec moi, m’a-t-il dit. Cela vaudra le déplacement. »

Je n’étais pas certain de ce qu’il voulait dire.

Une fois notre affaire finie, il m’a dit :

« Tu peux rester aussi longtemps que tu veux. »

Nous avons pris le petit-déjeuner ensemble dans son jardin. Ensuite, il a lu un livre à voix haute pendant que je prenais le soleil. Plus tard, nous avons mangé de la viande grillée avec de la salade et du vin. Il m’a fait visiter la maison, a feuilleté pour moi des livres d’art posés sur une table basse. Il m’a parlé du tableau sur le mur de la pièce. Il était de quelqu’un qui s’appelait Jackson Pollock, un Américain. « Tu vois, il y a une frise composée de figures en dessous des lacis, m’avait-il dit. C’est une application directe du subconscient. Les couleurs font partie de l’abstraction. Comment te sens-tu, en le regardant ?

– Bien. Ça me fait me sentir bien. Ça me plaît. »

Il m'avait souri, avait posé une main sur mon épaule.

« Oui. Il produit ce genre d'effet. »

Moi, j'avais parlé de la façon dont lui me faisait me sentir : de la façon dont il me parlait du tableau.

« C'est une technique de peinture qui s'appelle le dripping. » Il avait prononcé cette phrase en anglais. « Cela me fait toujours penser à du sang qui goutte sur un tapis. C'est purement instinctif.

– Vous savez beaucoup de choses sur ce sujet.

– Juste ce que m'en a dit une fille, il y a bien longtemps. Dans une autre vie.

– Une fille ?

– Oui, comme je l'ai dit. Une autre vie. »

Puis il m'avait parlé d'un endroit en Angleterre où il avait grandi, et d'un chien perdu.

Comme il l'avait dit. Une autre vie.

C'était une chose que nous avions en commun, nos vies passées.

Nous voulions tous les deux passer à autre chose.

Moi, en tout cas.

Lui avait l'air heureux de sa vie. Ou du moins, il l'acceptait. Ce n'était pas que je n'étais pas heureux de la mienne : simplement, elle s'améliorait. Je ne voudrais pas perdre de vue ni cela, ni ceux qui m'y aidaient.

Écoutez…

Un soir, j'ai dû travailler tard.

J'ai quitté le bureau fier de moi. Je contribuais, même de façon infime, à la vie des autres. Je marchais sur l'Alameda Santos, en remontant vers le parc derrière Paulista, quand j'ai entendu un cri et remarqué un jeune homme avec une casquette de baseball et un survêtement chic qui courait sur la route entre les voitures.

J'ai froncé les sourcils.

« *E aí*, Bocão », a-t-il dit avec un sourire déplaisant.

Grande Bouche. J'ai senti mon rythme cardiaque accélérer et mes épaules se nouer.

« Ce n'est pas comme ça que je m'appelle.

– *Ah, meu. Puta que pariu*. Tu n'as pas besoin de jouer à ça avec moi.

– Ce n'est pas comme ça que je m'appelle. »

Il avait ricané, sa mâchoire inférieure, saillante.

« Je t'emmerde, Bocão. Tu ne vaux pas mieux que moi.

– Allez, je ne veux pas d'ennuis.

– *Meu*. Je viens juste de te voir, j'avais envie de te parler. Ça fait un bail. Tu avais disparu. Ne fais pas comme si tu ne me connaissais pas. »

Il avait reniflé. S'était frotté le nez, qui présentait des rougeurs sous chaque narine. Son regard était halluciné. Il était maigre, sa beauté ravagée, des os là où il y avait eu des muscles.

« Regarde comment tu es, avec tes beaux habits. Un blazer. Qu'est-ce que tu tiens, là ? » Il avait tendu la main vers mon attaché-case, que j'avais précipitamment éloigné de lui. « Un putain d'attaché-case, mec. » Il s'était esclaffé. « Tu crois que tu peux échapper à ce que tu faisais ? *Porra*. » Il m'avait tapé dans la poitrine du bout du doigt. « Tu restes un putain de *michê*, un tapineur, tu fais juste la même chose dans un autre endroit. »

Je m'étais tassé, de peur et de honte.

« Laisse-moi tranquille.

– Mais qu'est-ce que tu es venu faire ici, sinon nous faire baver avec ce que tu as maintenant, hein ? Tu te prends pour quelqu'un de spécial ? C'est pour ça que tu es là ?

– C'est le chemin pour rentrer chez moi. J'ai juste travaillé tard. »

Des voitures étaient passées au ralenti, leurs phares des yeux luisants braqués sur nous. Chaque fois une brève inquisition, puis une disparition.

« Tu travaillais ? Tu veux dire, ce vieux connard avec lequel on te voyait ? Tu veux dire que ce *gringo* bicha te paye le voyage pour que tu

viennes jouer avec sa vieille bite ridée tous les soirs ? Tu vas faire quoi, aller en Europe ? C'est des conneries ! »

Il avait inspiré entre ses dents. Il m'avait poussé, et j'avais titubé en arrière, en levant les mains pour me défendre.

Ça l'avait fait rire. « Vieux, je vais pas te frapper. » Il avait reculé, en me montrant du doigt. « Mais n'oublie pas d'où tu viens, *babaca*. » *Trou du cul*. « Nous, nous n'oublierons jamais, même si toi tu oublies. Tu es l'un des nôtres, connard. »

Il avait tourné les talons et s'était esclaffé encore une fois.

« La prochaine fois que tu rencontres un vieux pété de thunes, avait-il crié en se frayant un chemin entre les voitures, en tapant sur les carrosseries et en faisant des signes obscènes aux conducteurs, assure-toi de me le faire savoir. »

J'avais réussi à remonter la moitié du pâté de maisons avant de devoir m'arrêter pour vomir.

J'avais essuyé mes larmes visqueuses. Il avait tort. Mais il avait raison, aussi. J'étais resté éveillé, cette nuit-là, à me gratter les bras et les jambes, le cœur battant la chamade. Je m'étais retourné dans tous les sens, en gémissant doucement. Je n'avais personne à qui parler.

S'il était à ce point facile de retomber face à face avec mon passé, simplement en prenant la mauvaise rue en rentrant du boulot, alors peut-être que je ne lui échapperai jamais, *sabe* ?

Rafa adore le skate.

Il s'est fait la réputation, avec les *manos*, les *frères*, d'être ce qu'il existe de plus rapide sur ces quatre petites roues. Son surnom chez les aînés est Rapido.

« Oh, Raf-Raf-Rapido ! » clament-ils quand il les dépasse, comme une fleur.

Le lendemain du jour où il avait repéré la Blanche sexy et qu'il avait fait remonter l'information, il avait été convoqué par son supérieur

hiérarchique.

Supérieur hiérarchique. Ça les avait toujours bien fait marrer, Franginho et lui. Des dealers imposant une structure entrepreneuriale.

Leur entreprise, *leur* commerce, *leur* produit.

C’est un jeu de dupes, Rafa le sait. Beaucoup trop dangereux.

Mais pour l’instant, en bossant comme messager, comme sous-fifre, il se monte un petit pécule en attendant de trouver le moyen de quitter la jungle pour de bon.

« Nous avons besoin de toi sur ta planche, mon garçon, lui avait dit le chef de secteur. Une sorte de travail de reconnaissance, tu vois ? Nous avons besoin que tu fasses, genre, une filature. »

Rafa avait acquiescé. Il ne comprenait rien à ce que racontait ce type.

« Cette femme, que tu as repérée l’autre jour. Elle revient demain, revisiter le même immeuble, à six heures du soir. Tu vas la suivre jusqu’à chez elle.

– Sur ma planche ? »

Un rire.

« Ouaip, c’est plus discret comme ça, mon garçon. Je vais t’expliquer comment ça va se passer. »

Et voilà donc pourquoi Rafa est accroupi sur sa planche dans l’une des *bocas de fuma*, une petite encoignure latérale de la favela, à attendre que passe la voiture de cette femme.

Il se tient à côté d’un ado dégingandé qui est, par ailleurs, il le sait, un revendeur chevronné. Le gars s’éclate avec un joint commac, qu’il tend maintenant à Rafa.

– Tu veux, petit ?

Rafa agite négativement la tête.

Il a besoin de garder la tête claire pour sa mission.

Il n’est pas heureux d’être ici dans la *boca de fumo*, ainsi appelée parce qu’il s’agit de l’une de ces masures à demi-masquées du bord de la favela

où les riches play-boys et les étudiants branchés peuvent se pointer et acheter rapidement leur came sans devoir trop s'aventurer dans la jungle.

S'il n'est pas heureux, c'est parce qu'il sait que, dans le cas où la police militaire viendrait à passer par là, ils tireraient d'abord et poseraient des questions plus tard. Normalement, il n'y a que des revendeurs, dans le genre d'endroit où il attend maintenant.

Et les *militars* adorent déambuler en voiture et vider quelques chargeurs sur des *bocas* pour se détendre les nerfs, de temps en temps. Ils ont même un nom pour ça, apparemment.

La plonge. Si tu ne plonges pas, tu es mort.

Ou une autre vanne hilarante de la même veine.

Le seul fait de devoir patienter ici lui fait déjà grincer des dents.

Il est dans ce que Franginho appellerait une situation précaire.

Dès que la voiture de la femme était apparue devant le bureau à louer, Rafa avait marché jusqu'à la *boca*, où l'Efflanqué l'attendait.

La *boca* se trouve au bord d'une rue à forte déclivité qui court parallèlement à la limite nord de la favela. Elle dévale depuis Giovanni Gronchi, l'avenue principale, que la femme devra emprunter pour repartir.

L'un des autres guetteurs l'avait vue arriver par cette rue en pente, et les bureaux de l'agent immobilier s'y trouvent – MRV Engenharia, tout de même –, alors elle va certainement repartir par là. Il y a un risque, évidemment, mais Rafa se dit qu'il y a probablement un autre gosse en skate ou en vélo qui attend sur Giovanni pour la suivre si elle prend à gauche plutôt qu'à droite, et ne repart pas par là d'où elle est venue.

Cela dit, personne n'irait en informer Rafa, parce qu'ils le veulent sous tension, sous pression.

Et il n'y a rien de mieux pour cela que de lui laisser penser que tout repose sur lui.

Rafa sait pourquoi il a été placé là : avec une telle pente, il va descendre la colline comme un avion en piqué.

À six heures, les routes vont être noires de monde. Des encombrements ras la gueule.

La femme va très certainement se traîner.

Il y a un guetteur un peu plus haut et en face sur leur rue, qui est censé, quand la petite Golf rouge va le dépasser, envoyer un signal au grand échalas défoncé, histoire qu'il prévienne Rafa que ça va commencer.

Sauf que l'Efflanqué consacre toute la considération qu'il est censé accorder à la mission en cours à tirer sur son joint, et qu'il n'a pas franchement l'air très intéressé par son rôle dans cette petite escapade, songe Rafa.

Et Rafa ne peut pas se permettre un commentaire, non *senhor*, parce que ce serait de l'impudence, une remise en question directe de la voie hiérarchique.

Alors il n'y a pas grand-chose qu'il puisse faire, sinon se dire, *porra*, c'est ça que je fais, maintenant ? C'est ce que je suis obligé de faire pour progresser ?

Ça lui fout les boules.

Sauf que, dans le même temps, il est surexcité, et que tout est là, précisément. Il a envie que ça se fasse, que ça *arrive*. Il a besoin de sentir sa planche vibrer sous ses pieds, de pouvoir *agir*, de ne plus devoir penser.

– Tu es sûr que tu ne veux pas une taffe, Rafa-Rapido ?

Rafa refuse une nouvelle fois d'un geste de la tête.

– Bon garçon. Professionnel.

L'échalas s'esclaffe.

– Tu iras loin, mon gars, dit-il, en ne plaisantant qu'à moitié.

L'autre raison pour laquelle Rafa a les boules, c'est le message planqué dans son short.

Fondamentalement, il n'a pas de problème avec l'idée de filer cette femme. Il maîtrise bien son skate, il est l'éclair noir, et il sait être discret, aussi ; surtout, il est assez jeune et assez propre et juste assez mignon – oui,

il sait que c’est important – pour ne pas être pris pour un voleur, un dealer ou un membre de gang.

Sauf que, normalement, suivre quelqu’un signifie, par définition, se tenir à distance.

Il n’a aucune idée de ce que raconte le message, il sait juste qu’il doit le transmettre, dire à la femme de le lire et de lui donner sa réponse, oui ou non.

Et c’est cette partie-là qui l’emmerde : ce qu’il pourrait se passer, ce qu’elle pourrait faire en lisant le message, si même elle le lit.

Qui pourrait se trouver alentour.

Comment il va pouvoir lui donner le papier, et même lui parler.

Elle doit vivre dans le genre d’immeuble où on franchit la sécurité en voiture, pour entrer directement dans le parking, *ne* ?

Qu’est-il censé faire si c’est le cas ? La suivre à l’intérieur ? Putain de merde.

Ouaip, Rafa n’est vraiment pas taillé pour cette partie du plan, et le moins qu’on puisse dire, c’est qu’il le sait bien.

Il est vraiment dans ce que Franginho appellerait une situation précaire.

La *boca* est étriquée. Rafa n’est pas certain d’avoir jusqu’à aujourd’hui eu conscience de son exiguïté. Ces bicoques sont miséreuses, à peine plus que des tentes. Il y a des ordures *partout*. Des chats maigres et borgnes, des chiens avec des plaies purulentes et des pattes manquantes.

C’est littéralement un dépotoir.

Putain, qui vit dans un endroit pareil ?

Il a entendu dire que les ordures font partie du camouflage, de ce qui permet aux dealers de travailler avec un minimum de protection. Il croit avoir vu des impacts de balles dans les planches qui recouvrent ces cahutes. Il n’y a presque pas de lumière. Une toile de fortune en plastique bleu est tendue au-dessus de la rue depuis les toits des deux côtés. La *rue* ? Enfin, le

chemin de terre. Et, le long de ce chemin de terre court une rigole pour que l'eau puante chargée d'étrons puisse s'écouler vers le reste du monde.

Elle ne s'éloigne pas bien vite, se dit Rafa.

– Qui vit ici ? demande-t-il.

L'Efflanqué s'esclaffe. Il décrit l'endroit du bras.

– À ton avis ? Qui voudrait vivre ici ? Petit, regarde autour de toi. Tu vois quelqu'un ?

Rafa secoue la tête.

– Il y a une raison à cela.

Rafa opine.

L'Efflanqué n'en dit pas plus.

Rafa se dit qu'il y a probablement une raison à cela *aussi*.

L'Efflanqué regarde sa montre. Ils ne savent pas combien de temps la femme va prendre.

Rafa est aux aguets, sa planche sous le pied ; il a déjà repéré son trajet. Il prévoit d'arriver en bas de la colline avant elle pour voir de là quelle direction elle va prendre.

Le problème, c'est qu'en bas de la colline, elle a à peu près une demi-douzaine de possibilités.

Et si elle choisit celle qui l'amène dans la cuvette de petites maisons basses chicos, ou de remonter vers les petites routes qui partent vers le luxueux country club Paineiras, alors Rafa est probablement foutu, parce que le trafic ne sera pas aussi important que sur les axes principaux, qu'il aura du mal à suivre, et qu'il y aura les petites guérites vertes de la sécurité, et plein de *condo seguranças*, les agents de sécurité privés, toujours prêts à jouer les matadors, et oui, évidemment, Rafa sait ce qu'il se passera là-bas – il connaît l'expression dédaigneuse « *menos um* », un *malandro* de moins, un gibier de potence, et alors ? Certaines sociétés de surveillance axent leur publicité sur leur détermination à porter des armes – et à s'en servir.

Cela dit, il reste fort à parier qu'elle va prendre la grande avenue en direction de Morumbi, descendre jusqu'au Marginal qui longe la rivière, et si elle fait cela, Rafa est baisé aussi, parce que, quelle que soit la vitesse évoquée par son surnom, un skateboard ne s'aligne pas sur une voiture qui roule sur une putain de voie rapide.

En fait, se dit Rafa, si cette fille n'habite pas, genre, juste à côté, il est juste baisé.

Attendre dans la *boca* avec l'Efflanqué n'aide pas.

Le temps que ça lui laisse pour réfléchir ne lui est pas bénéfique non plus.

La radio de l'Efflanqué bipe. Il fait un signe de tête en direction de Rafa.

– *Embora, cara*, dit-il.

Vas-y.

Rafa s'élance et slalome entre les piles de sacs d'ordures visqueux, les déchirures dans le plastique comme des plaies sanieuses. L'odeur…

L'odeur soulèverait l'estomac d'un homme au cœur moins bien accroché, se dit Rafa.

Puis l'air extérieur, et la rue.

Elle est à double sens et il avait raison sur au moins une chose : elle est absolument bondée, les voitures n'avançant qu'à peine.

Il s'y engage et va glisser tout près des voitures qui descendent la colline sur sa gauche. De l'autre côté de la route, les voitures grimpent peu à peu la côte vers Giovanni Gronchi, chaque véhicule descendant et remontant un peu sur place chaque fois que leur conducteur passe la première et met les gaz pour ne pas caler.

Rafa voit qu'il a le temps.

La petite Golf rouge en est à peu près au premier quart de la côte, quand Rafa est loin devant et garde un œil par-dessus son épaule.

Il lézarde, s’amuse, improvise, virevolte et fait des figures, se donnant en spectacle pour tous ceux qui ont leur fenêtre ouverte. Il tente le coup, se dit que si des gens lui jettent quelques pièces, voire un petit billet, cela l’aidera peut-être à ne pas se faire repérer en tant que messager et tâcheron des trafiquants du PCC.

Parce que, si qui que ce soit le suspecte même d’avoir le plus petit lien avec la plus grande organisation mafieuse de São Paulo, le PCC – le Premier commando de la capitale –, alors sa petite escapade est *game over*, c’est l’élimination immédiate.

De l’autre côté de la rue s’étend un club de tennis huppé, et il peut entendre le bruit des joueurs tapant dans les balles. Les courts sont enfouis dans les arbres et camouflés par leurs treillis verts, ce qui les abrite des regards indiscrets. Ce n’est pas un club privé, mais y jouer coûte tellement cher que cela pourrait tout aussi bien l’être. Quand Rafa était plus jeune, il y avait été ramasseur pour deux ou trois entraîneurs, courant chercher les balles mal frappées et apportant des bouteilles d’eau, posant les grips et allant faire recorder les raquettes. Franginho et lui avaient fait cela pendant près de deux ans, c’était sympa et les pourboires étaient OK, mais c’était *peanuts* comparé au salaire d’un guetteur et de toute façon, la direction avait à un moment suspecté certains des gosses de voler des accessoires dans les sacs des clients pour les revendre à d’autres clients à vil prix, et ils avaient tout simplement viré la totalité des ramasseurs et ramasseuses de balles pour recommencer avec une autre équipe.

Ce que Franginho et lui avaient regretté, en fait, c’était que travailler là signifiait que les gars du burger au sommet de la colline les autorisaient à dépenser leur argent durement gagné et à s’y offrir un burger – ou au moins un burger pour deux –, au principe qu’ils pouvaient faire confiance à ces *favelados* pour ne pas trop déconner vu qu’ils travaillaient à côté.

Eh bien, ils ne les ont plus laissés entrer une fois l’équipe virée, si bien que c’en a été fini des bons burgers – et ils étaient *vraiment* bons, des steaks

épais et des oignons moelleux, des montagnes de frites et des seaux de milk-shakes – ; ç'a été retour aux viandes filandreuses et aux sandwichs au pain rassis de la *padaria* Zé Bolacha de l'épicerie devant laquelle Rafa attend maintenant que la Golf rouge arrive à son niveau.

Zé Bolacha – Joe Biscuit –, qui a cette odeur rance de cuisine de rue.

Au bord de la rue, trois hommes en salopettes sales boivent de la bière autour d'un petit grill sur lequel ils font cuire des brochettes de viande bon marché.

Ce qu'on appelle en blaguant du *filet miaou*.

Les braises du grill luisent et quelques voitures allument déjà leurs phares dans la lumière qui commence à décroître.

Rafa se doit d'avoir l'œil et de choisir l'instant exact pour repartir, parce qu'il reste à peine assez de colline pour atteindre la vitesse qui lui permettra de remonter jusqu'au sommet en face. Il est nettement moins élevé, mais Rafa va tout de même avoir besoin d'un sacré élan pour ne pas rester en rade.

Rafa estime la trajectoire de la voiture qui progresse vers lui et décide d'y aller ; il devrait pouvoir franchir le premier carrefour, celui de la station-service, et atteindre le second à temps pour voir quelle direction elle choisit.

Il espère qu'elle l'aura suivi.

Si ce n'est pas le cas, qu'elle prend l'une des petites rues, elle se sera engagée dans ce qui est un peu un labyrinthe, plutôt privé, beaucoup de maisons avec des murs de clôture hauts et surmontés de barbelés, un lotissement de luxueux bâtiments bas d'un côté, dont Rafa sait qu'ils sont bien pourvus niveau sécurité, et un immeuble de bureaux du gouvernement de l'autre qui, même s'il est petit, reste un bureau du *gouvernement*, *entendeu* ?

Et là, Rafa s'envole, dépasse les voitures, s'appuie sur les carrosseries, sur les vitres…

On lui fait des signes complices, quelques acclamations, un coup de Klaxon de temps en temps qui, dans un tel trafic, est habituellement réservé aux fois où une femme traverse la rue et qu'un conducteur décide de signifier son appréciation.

Rafa adore cela ; le temps d'une minute, il se délecte de la façon dont sa vitesse fend l'air épais du soir, produit ce courant d'air le long de son corps en sueur, à travers ses cheveux sales et gras.

Il file droit sur la station-service lorsqu'il aperçoit un vieillard décati, le dos voûté, harnaché, qui tire entre les voitures un *carrosso* chargé de bouzins à la con.

Merde.

Rafa estime la distance et la vitesse ; il réalise que s'arrêter ou tenter de s'arrêter va lui faire perdre énormément d'élan, un élan dont il a bien besoin, et que s'engager sur la route n'est pas une option parce que les voitures sont pare-chocs contre pare-chocs, et il se dit qu'il va heurter cet homme sauf si…

Il soupèse tout cela en une seconde, se dit tant pis ; il baisse la tête et hurle histoire que le vieux croûton se réveille et fasse gaffe à lui…

Ça passe.

Le vieux lui crie d'apprendre à respecter ses aînés.

Rafa lève un bras en guise d'adieu, de salutation, de célébration.

Et il dépasse les voitures, la station-service à sa droite, et les voitures progressent au compte-gouttes, et il voit une ouverture, et il se dit qu'il roulerait plus vite au milieu de la route, et il décroche, et il grimpe et grimpe entre des voitures qui défilent dans les deux sens, et il tape du pied et prend de la vitesse, et il sait qu'il est comme un de ces coursiers à moto, les vieux *moto-boys*, qui slaloment entre les voitures et foncent entre les files, et il en meurt un chaque jour – il s'arrête en haut du deuxième carrefour.

Il regarde en contrebas et voit la petite Golf rouge qui fait quelque chose comme progresser lentement vers lui.

Son souffle est paisible, ses muscles indolores, sa tête claire.

La route, là, est plutôt plate, et avec de tels encombrements, garder un œil sur la caisse de cette nana sans se faire repérer ne devrait pas être trop difficile.

Sauf si elle prend le Marginal.

Si elle s'engage sur la voie rapide, il devra reconnaître sa défaite.

Il se remet à faire des figures dans le trafic, des rotations, des petits 180 – sans oublier de claquer un ollie spectaculaire de temps en temps –, des glissades, tend la main pour quelques sous, en récupère un peu de la part de ceux des conducteurs sympas qui gardent leur vitre ouverte…

L'argent, le vrai, se trouve dans les voitures aux vitres fumées, fermées, étanches. Le genre boutique claquemurée, se dit Rafa.

Effectivement, il ne touche pas une seule pièce de ces voitures-là.

Portes verrouillées, vitres remontées, moins de chances de *carjacking*, ou de voir un *moleque* du genre de Rafa se pencher et attraper un téléphone ou un sac à main ou n'importe quel truc que vous avez posé à côté de vous et qui coûte probablement plus qu'un mois de salaire de base.

La Golf rouge se traîne, accélère, ralentit, continue de progresser vers l'avenue…

Une belle journée, se dit Rafa. Un putain de jeu d'enfant, jusqu'ici.

Puis la femme tourne à gauche et Rafa la suit, mais elle accélère un peu et il n'arrive plus tout à fait à rester à son niveau.

Et soudain, sans avertissement, sans même mettre un clignotant, elle vire sèchement à gauche pour entrer dans un parking, vingt bons mètres plus haut.

Merde.

Un parking dans lequel Rafa ne peut pas entrer, *nem fodendo*.

Le parking du restaurant Casa da Fazenda.

Grand luxe.

Et avec une demi-douzaine de types qui surveillent le périmètre afin de s'assurer que les traîne-savates du genre de Rafa se tiennent à distance respectable.

La Casa da Fazenda était le bâtiment principal à l'époque ou Morumbi était une ferme, il y a quelques années de cela. Rafa a appris en cours de géographie que tout ce quartier n'était que champs verdoyants et récoltes abondantes, autrefois.

Ce qui est drôle, c'est que c'était il n'y a pas si longtemps que cela.

Même Rafa, malgré son jeune âge, avait eu le temps de voir le quartier changer.

Il tâte le message dans son short.

Il va attendre, se dit-il.

Il n'a pas trop le choix, de toute façon.

Il est difficile d'imaginer qu'il fut un temps où le quartier Morumbi était un vaste domaine agricole, se dit Renata. Il tire son nom d'une ancienne expression portugaise qui signifie « colline verte ». Il est difficile de se figurer en terres ondoyantes un quartier aussi peuplé que cette partie de São Paulo, mais les rues y sont particulièrement escarpées ; elles vont, viennent et ondulent autour du luxueux country club Paineiras, du siège du gouvernement de l'État, du stade du São Paulo Futebol Clube, et d'un certain nombre de parcs bien préservés.

Autrement plus plaisant que le raccourci qui longe la favela, c'est le moins qu'on puisse dire.

C'est contrariant, quand un groupe de garçons en maillot de corps et sandales rient en vous montrant du doigt – *Eh, matez la minette au volant !*

Renata est triste d'en avoir été intimidée.

Elle est déterminée à évacuer cette sensation.

Elle est certaine d'avoir pris la bonne décision.

Renata a beaucoup appris à l'école.

Elle adore la façon dont on peut tirer du passé de São Paulo des éléments aujourd'hui pertinents. Des prêtres, elle s'en souvient, du coup, ont fondé le hameau de São Paulo, en édifiant un collège jésuite à Piratininga au milieu du XVI^e^ siècle ; mais ce sont les *bandeirantes* qui en ont fait une ville. Ils lançaient depuis le littoral des expéditions vers les terres inhospitalières de l'intérieur du pays, en quête de pierres précieuses, d'or, de diamants – et d'Indiens à réduire en esclavage pour les revendre. Les fondements de l'histoire locale.

Et, évidemment, les noms d'un paquet de ces enculés parent les grandes artères de la ville.

L'ancienne entrée de la ferme a été préservée, ce que Renata remarque avec plaisir alors qu'elle engage sa voiture dans le parking du restaurant où elle est censée retrouver… eh bien, son petit ami, suppose-t-elle.

Du moins, il *aimerait penser* qu'il est son petit ami.

Il y a là une distinction, et elle se demande sur lequel des deux elle se reflète le mieux.

Le moins bien.

La Casa da Fazenda, le restaurant que *lui* a choisi. *La Ferme*, prévisible.

Encore plus prévisible, le fait que ce soit si cher.

Lorsque Renata s'engage dans le parking, l'air lui paraît soudain plus léger, plus frais.

Une épaisse végétation masque à la vue les embouteillages dont elle vient de s'extraire, qui vont vers la rivière d'un côté et vers la favela de l'autre.

Service de voituriers, évidemment, alors Renata laisse ses clés à un joli jeune homme souriant, dont il se pourrait tout à fait qu'il vive à Paraisópolis, qui n'est plus ni ici ni là, se dit-elle, puisque plus rien de tout cela n'existe, n'est-ce pas ?

Elle lui sourit, le remercie.

Si elle compte travailler dans la favela, si elle veut que ce projet ait une quelconque chance de réussir, elle doit apprendre à ne plus voir les choses en noir et blanc, la favela d'un côté, son monde de l'autre.

Noir et blanc sont des termes qui, ici, s'appliquent particulièrement bien.

Elle entre. Elle est arrivée tôt, et il n'y a aucun signe de son petit ami.

La salle à manger est toute d'élégance coloniale, et de hauts plafonds lambrissés de bois.

Ses pensées la ramènent à ses réflexions précédentes. Les délimitations des quartiers de São Paulo ont été tracées par l'argent, historiquement. Ses rues baptisées d'après des soudards.

La Rodovia Raposo Tavares court du centre de la ville jusqu'au sud-ouest en traversant la plus grande partie de l'État. António Raposo Tavares était une brute du XVII^e^ siècle qui connaissait deux façons de traiter les populations indigènes : les exterminer ou les réduire en esclavage.

La Rodovia dos Bandeirantes va de la ville jusqu'au Minas Gerais en suivant la route des pionniers de la ruée vers l'or de 1690. Et c'est cet apport financier qui a transformé le village en ville, les *bandeirantes* évinçant peu à peu les Jésuites. Lorsqu'il n'y a plus eu d'or, ceux-ci ont tiré leurs revenus de la canne à sucre, puis du café. Le Brésil a conquis son indépendance et São Paulo est devenue la capitale de son État.

L'argent fait loi.

À évoquer la période coloniale, Renata n'est pas certaine que les choses aient beaucoup changé.

Les affaires se font toujours dans les hautes sphères.

Le maître d'hôtel l'accueille, et comme elle explique que son compagnon n'est pas encore arrivé, il l'invite à faire une courte promenade dans les jardins.

L'air, ici, est réellement plus frais. Le restaurant se trouve pile au centre du labyrinthe de Morumbi – au sommet de la « colline verte » originelle, en

fait –, même si cela ne se voit pas du tout.

Il y a une sorte de grotte avec des bizarreries et des objets d'époque, un joug, des bocaux poussiéreux aux étiquettes estompées, des tableaux de perroquets aux couleurs vives et aux épaisses textures striées.

Des chandelles scintillent dans la pénombre et des couples baguenaudent main dans la main en faisant des commentaires éclairés.

Les hommes sont *bien* habillés. Leurs chaussures *brillent*. Les *boucles* de leurs chaussures brillent.

L'endroit n'offre pas de réelle intimité, réalise-t-elle.

La présence des autres n'est jamais assumée.

À São Paulo, le détachement est une règle tacite.

Cette indifférence est souvent déshumanisante. Même ici, dans cette fausse forêt, au milieu de ces réminiscences d'un autre temps, de cette incitation à la rêverie ou à la nostalgie.

Cela entraîne les pensées de Renata dans une harangue muette, où elle en vilipende les conséquences.

Nous vivons dans nos voitures et dans des centres commerciaux, en niant les réalités urbaines que masquent nos vitres fumées, se dit-elle ; en fuyant les routines banales et ordinaires que nous confions à d'autres, afin de nous consacrer aux plaisirs sensoriels que nous cherchons dans un monde artificiel – lumières tamisées, air conditionné – et dans une consommation éperdue.

Le dîner est interminable, avec plusieurs plats, plusieurs bouteilles de vin différentes que l'on fait ouvrir sans en finir une seule.

– Donc, tout s'est plutôt bien passé aujourd'hui, n'est-ce pas ? finit par demander son petit ami quand viennent le dessert et le café.

– Effectivement, oui.

– Tu vas vraiment te lancer dans ce délire ? Tu es sûre ?

Renata acquiesce.

Il reste un temps songeur.

– Il te faudra peut-être te limiter un peu sur ces petites futilités, dit-il en décrivant la salle à manger d'un geste du bras. Le bénévolat ne paye pas ce genre de steak, *querida*.

Renata sourit, se lève.

– Alors je crois que je vais te laisser l'addition, *querido*.

Ray téléphone à Fernanda et lui dit qu'il y a eu un changement de programme, retrouvons-nous à la cafétéria sur la dix-huitième dans vingt minutes, asseyez-vous et je viendrai vous draguer aussitôt après.

Fernanda ne rit pas.

Ray prend place dans un siège.

La cafétéria est d'un calme post-déjeuner.

– Je plaisantais, sur le fait de vous draguer, dit Ray. Un alibi crédible, ce genre de choses, si nécessaire.

Fernanda sourit.

– J'avais compris que vous plaisantiez. C'est juste que je n'ai pas trouvé ça drôle.

Ray acquiesce.

– C'est noté. Cela ne se reproduira pas, dit-il. J'apprends vite. Qu'est-ce que vous avez pour moi ?

Fernanda fait glisser à travers la table une unique feuille de papier.

Ray y jette un coup d'œil.

Une biographie plutôt exhaustive, juge-t-il. Ce type, Favre, semble avoir connu des hauts et des bas. Né dans le ghetto de Buenos Aires d'une famille d'immigrants juifs polonais. A fui l'Argentine en 1969 afin d'éviter une arrestation pour activité politique illégale. S'est installé en France où il a pris la direction de la section Amérique latine de la Quatrième Internationale trotskiste, marié quatre fois, créateur d'une entreprise dans le numérique, une quasi-addiction aux vins et aux cigares.

Aujourd’hui marié à la maire de São Paulo, qui a quitté pour lui l’homme politique de premier plan qu’était son époux.

Un personnage.

– OK, et qu’est-ce qui n’est pas inscrit sur ce casier ? Qu’est-ce que vous pouvez me dire d’autre ?

– Eh bien, c’est Lula qui a emporté la candidature, pas l’ancien époux de Marta, répond Fernanda. Et Lula a été élu, donc tout va bien, *ne* ?

Ray acquiesce.

– Sauf que *senhor* Suplicy pense que c’est Marta – et Favre – qui l’ont baisé.

– Ça a l’air d’être un peu le cas, non ?

Fernanda hoche la tête.

– Le truc, maintenant, c’est que l’attention fort malvenue que toutes ces histoires privées attirent sur le bureau de la maire de São Paulo, du Parti des travailleurs, font un peu désordre dans les affaires de la gauche.

– Donc ils voudraient l’écarter ?

– Disons que Lula a une dette envers Marta, mais qu’il n’a plus besoin d’elle.

– C’est joliment dit. Et elle, elle lui doit quelque chose ?

Fernanda sourit.

– Elle, elle a *besoin* de lui.

– Très bien, dit Ray. Donc, il nous faut retourner quelqu’un à la mairie.

– On pourrait peut-être appeler cela un coup d’avance, dit Fernanda en faisant glisser un autre bout de papier, plus petit, à travers la table.

Dessus : un nom.

Anna quelque chose, pour ce qu’en voit Ray.

– Qui est-ce ? demande-t-il.

– Une femme jeune et naïve. Avec des besoins financiers conséquents.

Ray s’esclaffe.

– Eh bien, je vais peut-être retirer ce que j'ai dit sur le fait que cela ne se reproduira plus, finalement.

– Très drôle.

Ray sourit.

– Et donc, cette fois, c'est drôle ?

Renata est assise dans sa voiture et elle s'attarde.

Le moteur est éteint et elle bloque en grande partie l'entrée – et la sortie – du restaurant, mais elle n'en a pas grand-chose à faire. *L'enculé*. Le sale petit enculé. Elle savait qu'il n'allait pas apporter un soutien fanatique à son idée, à cette entreprise, cette nouvelle voie qu'elle compte faire sienne, mais elle ne s'était pas attendue à ce qu'il s'y montre à ce point hostile. Bon, il ne s'agit pas exactement d'un revirement, d'une volte-face, se modère-t-elle ; elle sait ce dont il est capable. Mais il avait dit des choses qui laissaient entendre qu'il pensait que c'était une bonne idée.

Le côté diversification des investissements, déjà.

Faire le bien et empocher des fortunes n'avaient pas à être mutuellement exclusifs, ils le savaient tous les deux.

Et elle avait joué sur cet aspect pour qu'il se laisse embarquer un peu plus facilement.

Mais là, se dit-elle, il a surtout l'air de quitter le navire. Pas que ça ait grande importance, elle n'a pas besoin de lui, il n'y a rien investi, ç'aurait juste simplifié les choses à la maison.

La maison.

Elle ne considère même pas encore cet appartement comme sa maison, même si techniquement, elle vit chez lui depuis plus de six mois. Ce genre de situation où ton propriétaire a besoin de récupérer son bien et l'on a passé suffisamment de temps l'un chez l'autre de toute façon et pourquoi tu ne t'installerais pas chez moi ?

Et c'est plus pratique pour le boulot, et il n'y a pas vraiment de loyer, et puis tu pourras toujours te louer ton propre espace, et…

Sauf qu’une fois sur place, on n’y est chez soi que si l’on paye la moitié. Une situation plus vite difficile qu’elle ne l’aurait cru, pour le dire honnêtement.

Elle n’est pas sûre qu’elle l’aime. Elle l’aimait. Elle n’en a pas vraiment connu d’autre. Ils sont ensemble depuis qu’elle a dix-sept ans. Il était très charismatique. Il y avait une véritable alchimie.

Il a quatre ans de plus qu’elle et cela semblait significatif – dans le bon sens du terme.

Maintenant, on dirait qu’il a réussi à la mettre là où il le voulait. Dépendante.

Mais on dirait surtout qu’il a parfaitement réussi à établir que c’était *lui* qui avait besoin d’*elle*.

Si bien qu’elle ne peut pas partir. Et de toute façon, où irait-elle ?

C’est un merdier sans nom, voilà sa situation, est-elle maintenant en train de se dire. Un putain de casse-tête.

Elle l’a aimé, mais cela a-t-il même un sens ?

Elle prend conscience d’un mouvement à l’extérieur, près de l’entrée de l’*estacionamento*, le parking, juste au bord de la route. C’est un gosse sur un skateboard, qui fait des figures, qui frime, qui fait tournoyer sa planche, saute en l’air, quémande des piécettes de la main.

Elle se souvient de ce qu’elle a ressenti un peu plus tôt, les ados qui la montraient du doigt en riant, son impression d’impuissance. Elle se souvient du besoin qu’elle avait de maîtriser ce sentiment. Elle se dit que c’en est peut-être l’occasion, une façon de remonter immédiatement en selle après être tombé de cheval.

Elle démarre la voiture et avance de quelques mètres de façon à juste dépasser sur le trottoir. Elle ouvre sa vitre.

– *Eh, moleque*, appelle-t-elle. *Vem aqui*.

Le garçon se penche, et c’est un gosse, elle le voit, maintenant – peut-être douze ou treize ans, et qui se donne en spectacle pour quelques pièces.

Elle tire quelques petites coupures de la poche à côté du frein à main. Elle y garde toujours sa monnaie, au cas où elle aurait besoin d'un peu d'argent pour amadouer quelqu'un : c'est une pratique courante.

– Tiens, dit-elle en lui tendant l'argent. La soirée est bonne ?

Le garçon fait alors une chose à laquelle elle ne s'attendait pas.

– Lisez ça, dit-il en jetant un bout de papier à l'intérieur de la voiture à travers la vitre ouverte. Puis répondez par oui ou par non.

Stupéfaite, elle le prend, le déplie, le lit, le tout machinalement.

Même si l'écriture est gribouillée et que l'orthographe est douteuse, le message dit dans ses grandes lignes que si elle veut débuter une activité dans la favela, il lui faut rencontrer certains des anciens de la communauté pour leur expliquer ce qu'elle fait, et comprend-elle que ce n'est pas facultatif ?

– Vite, dit le garçon.

Il indique d'un mouvement du menton l'imposant agent de sécurité à côté du pupitre des voituriers qui a remarqué quelque chose et va pour se diriger vers la voiture.

– Oui ou non ?

Renata hésite.

Elle voit la panique dans les yeux du garçon.

Elle réalise qu'il joue probablement gros d'une façon ou d'une autre, et qu'il n'y a donc qu'une seule réponse possible.

– Oui, dit-elle.

Le garçon hoche la tête puis détale en dévalant précipitamment la colline.

L'agent de sécurité se penche vers la vitre de sa portière.

– Tout est OK ?

Elle acquiesce.

– *Tudo bem,* répond-elle.

Sauf que ce n'est absolument pas le cas.

Elle a besoin de digérer tout ça.

Elle démarre et descend l'Avenida Morumbi vers Real Parque…

Son quartier. Sa maison.

Ou ce qui y ressemble de moins en moins.

Rafa tourne au coin et la petite Golf rouge s'arrête devant une luxueuse résidence de Real Parque…

Il la rattrape par l'arrière, va frapper à la vitre conducteur et la voit qui le voit.

Elle a l'air effarouchée.

Il sourit.

Elle opine, pour signifier qu'elle a compris.

Mission accomplie.

Leme et Lisboa sont assis dans l'antichambre du bureau du commissaire Lagnado.

Lagnado – leur supérieur.

Leur chef.

Lisboa tient un exemplaire de leur bref rapport.

Leme entend des voix dans la pièce ; des grondements bas, graves, sérieux, audibles à travers la porte.

Au quinzième étage, le trafic n'est plus qu'un léger ronflement en contrebas. La secrétaire de Lagnado – une femme robuste d'un âge indéterminé – les ignore.

Leme prend le rapport que tient Lisboa et le survole.

Leme le rend à Lisboa. Un grand flou artistique. Rien de concret. Des cases avec tout ce qu'ils ont trouvé, c'est-à-dire pas grand-chose. Une esquisse de la façon dont les événements se sont probablement succédé en fonction de ce qu'ils savent effectivement.

Des éventualités suggérées sans affirmations, aucune tentative d'avancer un mobile.

De quoi anticiper les questions et gagner du temps.

Leme se souvient de l'autopsie : une partie de plaisir.

Lui revient l'image du visage déformé du vieil homme.

Je n'ai pas envie d'être là.

La porte s'ouvre. Lagnado leur fait signe d'entrer.

Ils s'asseyent dans des fauteuils face à son bureau.

Un homme grand et imposant se tient derrière Lagnado, leur tournant le dos, observant le paysage, les gratte-ciel de l'Avenida Paulista – des centres d'intérêt multiples. Quelque chose dans son port irradie l'autorité, et les épaules de Leme se tendent.

La nuque de Leme s'empourpre malgré la fraîcheur de l'air conditionné, ses aisselles ne sont plus que deux étuves.

– Vous ne ressemblez à rien, dit Lagnado en regardant Leme. Vous avez besoin de prendre l'air, de faire un peu d'exercice.

Il reporte son attention sur les papiers posés sur son bureau. Trapu, il est en bonne forme, a le visage frais et la poitrine svelte d'un sportif qui s'entretient.

La pièce exsude l'opulence.

Elle est dominée par un bureau en bois sombre ; des bibliothèques pleines couvrent les murs.

Le tapis est épais, bleu sombre, et les fauteuils dans lesquels Leme et Lisboa sont assis sont en cuir vert. Une photo de famille trône sur un coin du bureau, Lagnado souriant à l'appareil, flanqué de son épouse et de leurs enfants.

– Et donc… ? demande-t-il en relevant les yeux de son bureau.

L'autre homme se tourne et Leme le reconnaît immédiatement.

Porra.

Lagnado fait les présentations.

– Le D^{r} Leonardo Magalhães est le directeur général de la Polícia Civil. Docteur, voici l'inspecteur Ricardo Lisboa et l'inspecteur Mario Leme. Le

D^r^ Magalhães va assister à notre réunion.

Un festival de hochements de tête valant approbation.

– Le D^r^ Magalhães s'intéresse personnellement au dossier sur lequel vous travaillez. Il l'expliquera. Nous apprécierions une résolution prompte et discrète. Je ne veux aucune complication du genre violences policières. Je sais que je peux compter sur vous deux.

Lisboa lui tend le rapport.

Il commence à parler.

Lagnado lui fait signe de se taire.

Magalhães lit par-dessus l'épaule de Lagnado.

Leme sent des gouttes de sueur se former sur son front, il les imagine qui brillent dans la lumière du soleil se déversant dans le bureau à travers les généreuses baies vitrées.

Une minute passe.

Lisboa se tortille dans son fauteuil.

Une autre minute.

Lagnado regarde Magalhães.

Il fronce les sourcils et tous deux s'entendent en silence.

Magalhães fait le tour et vient s'appuyer face à eux, dos contre le bureau.

Il croise les bras et exhale lentement.

Il est impeccablement vêtu d'un costume onéreux, cravate rose pommelé sur chemise blanche.

Ses cheveux sont coiffés en arrière, révélant un front haut.

Il sourit lentement, les rides se rétractant autour de ses yeux. Sa peau est tendue sur son visage comme un masque de cuir. L'odeur marquée de son après-rasage leur parvient.

Malgré son apparence soignée, il a un visage de rat, au nez mince et pointu qui renifle l'air.

Leme ne peut s’empêcher de penser aux moustaches d’un rongeur, à un charognard qui repère une carcasse toute fraîche.

Un nuage de passage masque temporairement le soleil, et dans la lumière soudain morne, Magalhães ressemble à un vampire.

– Je ne me rends généralement pas dans les *delegacias*, parce que je peux compter sur mes commissaires pour travailler efficacement sans avoir besoin de m’avoir dans les jambes, dit-il. Mais aujourd’hui, j’ai décidé de venir. Paddy Lockwood était un de mes amis. Mon fils est scolarisé dans son école.

Il marque une pause, se penche en avant, dévisage Leme.

– Je veux que vous deux compreniez bien à quel point il est important que toute cette affaire soit menée avec tact. Avec discernement. Lockwood était un grand homme : il a énormément fait pour notre école et pour notre communauté. Votre enquête doit être le reflet de cette remarquable contribution.

Il se tourne et regarde Lagnado qui opine d’un air rassurant.

– Je sais que je peux compter sur vous, reprend chaleureusement Magalhães.

Ce petit discours, sa fausse connivence, raniment quelque chose chez Leme.

Magalhães se redresse et se dirige vers la porte.

Sa confiance, ses années de privilèges masquent sa raideur, le manque de naturel de ses mouvements.

Sem graça, se dit Leme. *Aucune élégance, aucune grâce*.

Aucune précision, aucune parcimonie.

Lagnado se frotte les yeux.

– Un cambriolage qui a mal tourné, fin de l’histoire. Assurez-vous-en, d’accord ? Je n’ai vraiment pas besoin de voir le vieux revenir ici, *entendeu* ?

Lisboa va pour dire quelque chose mais Leme lui lance un regard qui signifie Pas maintenant.

Lagnado reprend :

– La bonne. Elle a des liens avec Paraisópolis.

Leme acquiesce.

L'un des uniformes l'a un peu trop ouvert. Merde.

C'est toujours comme ça.

– C'est notre angle d'attaque, *certo* ?

Lisboa expire. Leme le fait de nouveau taire d'un regard.

– Il semble, dit Leme, que les images des caméras publiques soient difficiles à récupérer.

– La priorité, insiste Lagnado, reste cette histoire de favela. Nous en avons parlé avec les collègues de la police militaire. Ils vont nous aider – *vous* aider – à trouver notre homme. C'est clair ?

– Comme de l'eau de roche.

– Ne soyez pas borné, dit Lagnado. Puis :

– Vous êtes de bons gars.

Il indique que l'entrevue est terminée en retournant aux papiers sur son bureau.

Lisboa et Leme se lèvent et sortent.

Leme jure intérieurement.

Je n'ai pas envie d'être là.

Mais j'y suis.

Et il y a peut-être une bonne raison à cela.

– En un mot comme en cent, annonce Ray, si je mange encore une fois ici cette semaine, je vais chier du thon épicé.

– C'est charmant, commente Fernanda. Quel romantisme !

– Vous aviez dit que ce n'était pas un rendez-vous galant.

– Et ça ne l'est pas : vous êtes assez vieux pour faire partie de mes ancêtres.

Ray s’esclaffe. Il indique le menu de la main.

– Le thon épicé est une pure merveille.

Ils sont assis dans le restaurant à sushis du rooftop de l’hôtel de Ray.

Un hôtel que Ray commence vraiment à apprécier.

Il est sacrément bien pourvu, niveau services. Exactement le genre d’endroit fait pour les grands manitous, pour des types du calibre de Big Ray. Et le personnel frétille constamment autour de lui. L’image même du charisme yankee. Les employés adorent tous Big Ray. Il est royal dans sa distribution de pourboires, s’intéresse et pose des questions, se montre toujours poli et cordial. Il met tout le monde sur le même pied, et ces gens apprécient cela ; ils s’en aperçoivent.

Ouaip, Ray a trouvé ses marques, ici. Affaires et plaisir.

– Je ne suis pas venue pour la nourriture, dit Fernanda.

– Pourquoi êtes-vous venue, alors ?

Elle n’a pas été trop difficile à convaincre.

« Vous devriez venir dîner avec moi à mon hôtel, avait-il dit.

– La note est pour vous. »

Et cela avait été réglé.

Ray ne l’avait pas invitée pour la draguer : c’était un bonus. Il l’avait invitée parce qu’il avait jugé préférable que quelqu’un dans l’organisation sache ce qu’il faisait. Cela pourrait se révéler utile s’il devenait nécessaire de répandre une fausse nouvelle, de faire courir une rumeur – ou d’en dissiper une.

Ray se dit que Fernanda est probablement juste ce qu’il lui faut. Elle est manifestement sous-estimée et sous-payée, travaille largement en dessous de son niveau…

Il peut lui donner l’impression qu’elle est quelqu’un de spécial.

Il n’a pas besoin de la draguer pour cela.

Et il a fortement l’impression que tenter de la draguer risquerait d’être totalement contre-productif. Il n’envie pas les jeunes hommes qui doivent

faire la queue pour essayer de la baiser, ça, c’est sûr.

La serveuse arrive.

– Je vais prendre le thon épicé, dit Fernanda en restant totalement impassible.

Ray sourit.

– Du saké froid. Un temaki au saumon. Et un peu de cette spécialité à l’anguille dont on m’a dit le plus grand bien, ajoute-t-elle.

Ray hausse les sourcils.

– Je croyais que vous n’étiez pas venue pour la nourriture.

Il tourne la tête vers la serveuse.

– Je prendrai la même chose. Et une bière fraîche.

– *Deux* bières, corrige Fernanda.

La nourriture, se dit Ray, est réellement fabuleuse.

Ils s’efforcent de ne pas l’engloutir, mais cela leur est difficile et ils essaient d’autres plats. Ils tentent un maki dragon puis un maki dynamite, commandent un sashimi de saumon, reprennent une troisième portion de thon épicé.

– Le truc, avec la nourriture jap, dit Fernanda, c’est que c’est pensé pour des gens beaucoup plus petits.

– Vous tendez vers le commentaire raciste, jeune femme, dit Ray.

– Vous n’avez pas vu la pub ?

– Je ne regarde pas la télé.

Fernanda grimace en entendant cela.

– Quelle classe.

Ray retourne ses deux paumes vers le ciel.

– C’est une pub pour, je ne sais pas, Hitachi ou Panasonic ou je ne sais quelle boîte du genre, reprend Fernanda. Cela se passe dans un labo, vous voyez, là où ils développent des produits électroniques, avec plein de Japonais en blouse blanche avec des porte-blocs à pince, d’accord ? Tout se

passe bien, apparemment ; ils innovent, ou je ne sais quoi. Et le slogan : Nos Japs sont meilleurs que leurs Japs.

Ray éclate de rire.

– La plus grande concentration de Japonais en dehors du Japon : São Paulo, dit Fernanda.

– Ce qui fait que ça ne peut pas être raciste ?

– Quelque chose comme ça.

Après dîner, ils vont s'asseoir au bar pour boire quelques espresso martinis.

– Quand il est bien shaké, dit Ray, c'est le dessert, le café et une ligne de coke dans un seul verre.

Fernanda regarde la barmaid.

– Je vais en prendre deux.

Après leurs troisièmes, Ray passe aux choses sérieuses.

– J'imagine que vous voulez savoir ce que je fais exactement ici, pourquoi je viens vous demander de faire des recherches de ce genre.

– Je crois que je vois à peu près, Ray. Dans les grandes lignes. *Entendeu ?*

– Et c'est pourquoi vous êtes venue ce soir.

– Han-han.

– C'est bien. Vous voulez me dire la raison pour laquelle, d'après vous, je suis là ?

– L'argent, Ray. Vous êtes là pour nous aider tous à gagner beaucoup d'argent.

Le sourire de Ray devient éclatant.

– Brave femme. Vous voulez me dire comment ?

– J'imagine que le fait que votre arrivée corresponde à peu près avec le premier jour de notre nouveau gouvernement de gauche n'est pas une totale coïncidence.

– Une déduction loin d'être illogique.

– Vous êtes venu vous figurer si ce changement politique et idéologique va affecter nos investisseurs, nos investissements, la nature de nos contrats, nos syndicats, notre potentiel – en fin de compte, *nos* comptes. J'ai tort ?

– Vous n'avez pas tort.

– J'imagine que cette petite enquête sur Favre, le partenaire de Marta, est une façon de comparer le paysage politique de São Paulo avec celui du reste du pays.

– Poursuivez.

– Vous voulez voir s'il y a de l'argent à faire avec la première grande initiative de Lula.

– Avec ce que nous *pensons* que sera la première grande initiative de Lula.

– La Bolsa Família.

Littéralement, *la bourse familiale*. Ray acquiesce.

– Des versements d'aides conditionnés, une protection sociale, une assistance fédérale. C'est une idée pleine de noblesse.

– Et surtout, grâce à la composante *Faim zéro*, ce pourrait se révéler fort lucratif.

Ray sait ce que c'est : un programme de réduction de la pauvreté, élément constitutif capital de la Bolsa Família.

– La rumeur prétend, poursuit Fernanda, que Lula prévoit de l'appuyer en partie sur la Contribution provisoire sur les transactions financières, qui est au départ censée financer les services de santé publics.

– On déshabille Pierre pour habiller Paul, se gausse Ray.

– Ça risque de beaucoup déplaire. L'Église ne va pas aimer. Certains vont dire que cela décourage les gens de chercher du travail. Et que c'est un système de transferts financiers. Et nous sommes au Brésil. Faites le calcul.

– Je l'ai déjà fait.

Ils sirotent leurs cocktails. On entend de la dance music quelconque. Le pont est éclairé par les projecteurs sous-marins rouges et violets de la

piscine déserte. Des gens élégants conversent. À São Paulo, il est facile d'être beau quand on est riche, se dit Ray.

– Je vous confie d'autres missions, vous les remplissez en gardant soigneusement tout cela pour vous, dit Ray. Voilà comment cela fonctionne. *Entendeu ?*

Fernanda sourit.

– Topez là, Ray.

Ray fait appeler un taxi par le concierge et ils se disent au revoir à la porte du restaurant.

De retour dans sa chambre, Ray extirpe son flacon et son matériel, se shoote, et l'instant devient pure simplicité.

Il ne sait pas si Fernanda serait revenue avec lui s'il avait tenté le coup, mais il n'avait pas envie de pousser le bouchon, et il y aura d'autres dîners.

En l'instant, il est heureux d'être seul.

Il se demande combien de temps son flacon va encore durer.

C'est qu'il fonctionne à plein régime, Big Ray.

Cette ville ne dort jamais, se dit-il. Elle se débat dans les remugles de sa propre agonie.

Leme n'a pas envie de ce genre d'agapes, mais Lisboa ne lâche pas le morceau.

Quelle surprise.

Bon, il est maintenant évident que l'affaire Lockwood se règle sans eux. Tout le mérite va leur en être attribué, ils ont le vent en poupe, mais ce sont les *militars*, maintenant, qui mènent la danse : ils ratissent la favela pour trouver leur coupable, qu'ils vont trouver, et tout cela ressemble à s'y méprendre à des louanges artificielles, à une consécration contrefaite.

Leme sait que ça se décide à un autre échelon, qu'il n'y a rien qu'il puisse faire, mais ça lui reste tout de même en travers de la gorge.

Il sait que ces gens vont se trouver un pigeon, un lampiste. Cette ville ne sait survivre qu'à travers la sauvegarde des apparences.

Le PCC va probablement proposer à un quelconque connard de porter le chapeau, et vogue la galère.

Le scénario le plus favorable aux grands pontes est le meilleur scénario, toujours.

La question est, qu'est-ce que le sommet de sa hiérarchie peut avoir à foutre du vieux *gringo* canné ?

C'est une question à laquelle Lisboa n'a pas envie de chercher de réponse.

Il est tout à son week-end, à ses festivités.

– Mon vieux, on fait ça chez moi – un barbecue. Ça va être super. Tu as vraiment besoin de te changer les idées : on est face à un mur, tu le sais bien. Prends donc le temps de te détendre un peu.

Leme en est conscient, mais il se dit aussi qu'il n'a pas envie de parler à des gens qu'il ne connaît pas. C'est exactement ce qu'il explique à Lisboa.

Qui s'esclaffe.

– Eh bien, si tu en es là, tu es dans une sacrée merde, mon pote. Mais tu peux rester te secouer la nouille bien fort tout seul chez toi, si ça te chante. Comme ça, tu ne seras forcé de parler à personne.

Leme décide finalement de capituler et se pointe chez Lisboa avec un pack de bières et des merguez.

– Il y a pas mal de monde, fait-il remarquer. Ta femme a beaucoup d'amis.

Lisboa lui fait entamer une conversation avec un type qui a grandi à Morumbi.

Il s'avère qu'ils ont un temps vécu à un jet de pierre l'un de l'autre. Le type est venu avec une amie, Renata. Elle vient juste de monter un service d'assistance juridique à Paraisópolis. Leme devrait la rencontrer. Elle aurait

tout à gagner à se familiariser un peu avec la culture locale, ajoute le type. C'est elle, là-bas.

Peu après, Lisboa lui présente cette Renata.

C'est fulgurant, ce qu'il se produit.

Quelque chose s'éveille, chez Leme. Quelque chose de profond.

– Et donc, vous faites du *pro bono* ? demande-t-il.

Il n'est pas totalement certain du sens exact de ce terme, mais il sait qu'il s'agit d'aider les défavorisés.

Elle s'esclaffe.

– Quelque chose de ce genre. Je gagne tout de même de l'argent, en fait. J'ai cette chance. Et mon partenaire travaille dans le privé, alors on s'en sort.

– Votre associé ?

– Non, mon… enfin, mon petit ami, j'imagine.

Leme s'interroge. *J'imagine*. Qu'est-ce que c'est que cette connerie, encore ?

Mon petit ami. Des mots qui brûlent.

Leme a l'impression de ne plus rien avoir dans les tripes, que ses élans gaillards et optimistes viennent d'être douchés, le laissant sonné et groggy, comme si le choc avait été physique.

Il se reprend, boit une longue gorgée de bière.

– J'habite à côté, dit-il. Si jamais boire un verre vous tente… ?

– Ce pourrait être agréable.

Pourrait ?

– Voici mon numéro.

Il lui tend une carte de visite.

– Ah, je comprends. Vous êtes le célèbre inspecteur Leme. Ricardo m'a beaucoup parlé de vous.

Elle lui tend une carte à son tour.

– Il faut vraiment que l’on se voie, dit-elle. J’ai tellement de choses à apprendre de vous. Nous pourrions boire un verre.

Ils boivent plus d’un verre, la première fois qu’ils se retrouvent dans un bar de Morumbi.

Ils sortent fumer une cigarette et Leme sent que la soirée tire à sa fin.

– On peut demander la note ou… en reprendre un ? *Saideira ?*

– Je devrais probablement rentrer chez moi.

Elle le regarde, les bras croisés, sa cigarette au coin gauche de la bouche.

– Mais j’en prendrais bien un autre, ajoute-t-elle.

Leme sourit.

– Vous devriez cesser d’être d’aussi plaisante compagnie, poursuit-elle. Vous avez une mauvaise influence sur moi.

Personne ne lui avait jamais dit cela.

Plus tôt, elle avait dit aussi que les choses étaient simples dans leur aspect émotionnel, mais pas dans leur aspect pratique.

Alors il conserve un espoir.

La fois d’après, lorsqu’il la regarde approcher, qu’il remarque qu’elle est maquillée de frais, qu’il voit son sourire lorsqu’elle le repère et le signe qu’elle lui fait aussitôt tout en traversant la salle, il sait que quelque chose va se passer.

Ils s’embrassent, c’est tout, mais c’est suffisant.

« Ma situation est compliquée, lui écrit-elle dans un mail, et je ne voudrais surtout pas te blesser. Il s’agit peut-être juste d’un problème de synchronisation. Je préférerais attendre que tout soit réglé, mais je n’imagine même pas ne pas te voir. »

« Le mauvais timing, c’est un prétexte. »

« Ce n’est pas un prétexte. »

Ça brûle, ça lui paraît humiliant.

Il s’efforce de se contenir dans son fauteuil. L’anxiété fait passer ses sentiments de l’optimisme au désespoir.

Il pense à elle constamment. C’est nouveau.

Cela le distrait de choses auxquelles il ne devrait pas penser, de toute façon.

Ou auxquelles il devrait peut-être réfléchir.

– Il n’y a pas un instant où je ne pense pas à toi, lui dit-il.

Lisboa n’aide pas. « Ah, les femmes ! » est à peu près tout ce qu’il trouve à dire.

Ils se voient. Passent une semaine ensemble lorsqu’elle prend des congés. Les après-midi au lit, les bars, les pizzas.

Il lui dit qu’il l’aime.

Elle dit qu’elle l’a senti à l’instant où elle a posé les yeux sur lui, que son estomac s’était noué et que cela lui était apparu : voilà l’homme que je vais épouser.

Voilà le père de mes enfants. L’homme du reste de ma vie.

Mais chaque soir, elle rentre chez elle. Chez lui.

Il pense qu’elle va le quitter.

Mais non.

Il lui envoie des messages censés induire certaines réponses.

Elle ne répond jamais ce qu’il espérait.

Et lorsqu’il s’y attend le moins, elle lui écrit quelque chose de réellement désarmant.

Tout cela est totalement incohérent. Et pourtant, il ne perd pas espoir.

Des mois passent. Ils continuent de se voir, de se promener, de discuter, de prendre des verres.

Elle lui dit qu’elle n’aime pas l’homme avec lequel elle vit. Elle se sent prise au piège, lui dit-elle.

– Alors, quitte-le, répond Leme. Viens vivre avec moi.

– C’est ce que je veux, triple buse. Tu sais bien que je t’aime.

– Alors il n’y a besoin de rien d’autre. Tout le reste n’est que détails.

Mais alors même qu’il prononce ces mots, il craint d’avoir tort, que ce ne soit pas suffisant.

Il devient exigeant, maladroit. S’efforce de penser que ce n’est pas sa faute, que cette situation rend les choses impossibles, intolérables.

Mais il ne sait pas si c’est lui qui demande trop ou si c’est elle qui a trop promis.

Elle cesse de répondre à ses messages, ne retourne plus ses appels. Il commence à se trouver stupide. Il se demande ce qu’il a fait de mal, hormis s’efforcer d’être honnête, s’efforcer de se montrer compréhensif.

Tout ce qu’il a fait, c’est tomber amoureux d’elle, et la croire.

« *Je ne peux plus continuer comme ça*, lui écrit-elle dans un mail. *J’ai besoin d’air.* »

D’air ? Tu vis avec quelqu’un que tu n’aimes pas. Et *quid* de toutes ces choses que tu m’as dites ?

Elle ignore ses questions, lui répond simplement qu’elle l’aime.

Il trouve cela cruel ou fumeux – ne sait pas lequel des deux.

Peut-être qu’au fond, elle ne l’aime tout simplement pas assez.

Il ne sait que faire, alors il laisse tomber, abandonne, s’en va.

C’est plus difficile que prévu, parce qu’il ne s’était jamais imaginé la quitter.

Mais la brume retombe, les blessures guérissent.

Puis elle l’appelle.

Elle avait décidé de quitter son partenaire, mais avait besoin de prendre sa décision sans avoir l’impression que Leme était une influence indue. Elle avait besoin de temps pour le faire. Son partenaire était méfiant et elle avait besoin de lui faire comprendre qu’il s’agissait de plus qu’une aventure, que tout cela impliquait des sentiments et des problèmes plus profonds.

Rien d’autre. Une analyse et une décision.

Exactement elle, se dit-il, en souriant de ses choix lexicaux. Une influence indue.

C’est ce qu’il avait été.

Plus tard, elle lui raconte que les aspects pratiques de la chose avaient été écrasants, que mettre fin à un chapitre de sa vie avait été plus difficile et avait pris plus de temps qu’elle ne l’avait envisagé au départ.

Il lui dit qu’il comprend.

Elle veut commencer lentement, mais elle veut le voir.

Il lui répond que c’est ce qu’il veut, lui aussi. Et c’est vrai. Tout ce qu’il a jamais voulu, c’est être avec elle.

Il est comme une pie voleuse, affrontant le monde entier pour y prélever des choses à partager avec elle. Chaque petite parcelle brillante de son existence a un nouveau rôle : la faire sourire.

Faire grandir l’amour qu’elle a pour lui.

OceanofPDF.com

Pièce annexée : Article du journal *Cidade de São Paulo*, par Francisco Silva, spécialiste police-justice

Vendredi 3 janvier

Dans les petites heures de l'aube de ce jeudi, un homme blanc d'une soixantaine d'années a été tué à son domicile, Rua Coronel Bento Noronha, dans le quartier de Jardim Paulistano. L'homme a été découvert par sa domestique à 7 h 30 dans sa chambre à coucher, après qu'il n'est pas descendu à son heure habituelle. Il a été identifié par la domestique comme étant M. Paddy Lockwood, citoyen britannique, proviseur de l'École britannique ces dix dernières années. M. Lockwood vivait seul, mais participait activement à la vie sociale de la ville. La police attend les résultats des analyses de la scientifique pour donner une description du ou des agresseur(s). Lors de la conférence de presse de ce mardi soir, le commissaire principal Lagnado n'a pas pu révéler le nombre des suspects impliqués. Il a confirmé, par contre, que la mort était due à un coup violent et qu'il s'agissait bien d'une enquête pour meurtre. La police demande aux témoins présents dans cette zone entre minuit et trois heures de se manifester. La police a clairement indiqué qu'il s'agissait probablement d'un cambriolage ayant mal tourné, et explore des

pistes à Paraisópolis, la favela d’où vient la domestique et où elle a de la famille. La Polícia Civil a bon espoir de résoudre l’affaire dans les jours à venir. L’enquête continue.

OceanofPDF.com

Pièce annexée : Article du journal *Cidade de São Paulo*, par Francisco Silva, spécialiste police-justice

Lundi 17 mars

La police a confirmé avoir appréhendé et inculpé un suspect dans l'enquête sur le meurtre de Paddy Lockwood, le regretté proviseur de l'École britannique de São Paulo. En raison de certains aspects délicats inhérents à la nature de l'affaire, l'identité du suspect ne sera pas rendue publique. Une source proche de l'enquête suggère que cela est en rapport avec les représailles potentielles encourues par les membres de gangs. La source confirme que le meurtre a eu lieu durant une tentative de cambriolage. La Polícia Civil a remercié la Polícia Militar pour son aide dans l'arrestation du suspect. La source conclut que tous s'attendent à une prompte condamnation.

OceanofPDF.com

DEUXIÈME PARTIE

L’ÉMEUTE NOIRE

São Paulo, 2006

OceanofPDF.com

1

Et l’amour, dans tout ça ?

Avril 2006

C’est quoi, déjà, la blague ? Deux Brésiliens sont sur une île déserte, et ils créent trois partis politiques. Oui, il n’y a qu’une façon de maintenir l’unité d’une coalition, et c’est en employant la plus vieille forme de contribution politique que l’on connaisse : le commissionnement.

Wilton, 53 ans, professeur

La Bolsa Família est d’ores et déjà reconnue comme un modèle de politique sociale efficace. Dans le monde entier, des pays tirent des leçons de l’expérience du Brésil et s’efforcent de produire les mêmes résultats pour leurs propres populations.

Paul Wolfowitz,
ancien président de la Banque mondiale

Je voyage beaucoup à travers le Brésil et je vois de nombreux endroits où le revenu mensuel moyen est de 50 BRL (environ 26,32 USD). Là, la Bolsa Família entre en scène et apporte 58 BRL supplémentaires. Cela fait toute la différence du monde et change la vie des populations les plus nécessiteuses. Plus important encore, cela s’inscrit dans un cercle vertueux. S’il y a plus d’argent

qui circule, le commerce local se développe, le pouvoir d'achat augmente et les effets se propagent à toute l'économie. Mais distribuer de l'argent ne suffit pas.

Senhora Renata de Camargo Nascimento (héritière du groupe multimilliardaire brésilien Camargo Correa)

Rafa n'est plus guetteur.

Non, *senhor*, il est un peu monté en grade ces dernières années, et il est bien conscient de la façon dont il est considéré aujourd'hui dans la favela, par ses cadets et même par de vieux briscards. C'est en partie dû au fait que son père est au frais pour un moment, il le sait. Il a appris à se débrouiller tout seul, maintenant, et il prend soin de sa grand-mère ; il est en bonne voie pour devenir une pointure.

Son vieux est au trou, mais Rafa ne sait pas exactement pourquoi.

Cela fait presque trois ans. Rafa ne savait même pas que son père faisait partie de l'organisation. Il avait toujours donné l'impression de ne pas approuver la façon dont la communauté était régie, comme si lui valait mieux que tout ça. Il n'avait jamais vraiment interdit à Rafa de gagner un peu d'argent, mais il ne l'y avait absolument jamais encouragé non plus.

« Tu es un petit malin, lui disait-il. N'oublie jamais qu'il y a de nombreuses manières de s'échapper de Paraisópolis. Le truc, c'est de s'assurer que ton cœur bat encore lorsque tu en sors. »

Rafa suppose qu'à sa façon, son père a suivi son propre conseil.

Cela dit, c'est quand même ici qu'il va revenir, en sortant. Il se raconte qu'il a accepté d'endosser une inculpation d'homicide involontaire pour un sacré paquet de pognon – et de prendre un jeton de cinq à dix ans, ce qui signifie qu'il sortira à temps pour voir son garçon démarrer dans la vie. Et cela, connaissant le vieux, ça lui paraît plutôt plausible. L'homme est une putain de teigne.

Un héros, en fait.

La grand-mère de Rafa ne confirme ni n’infirme aucune version.

– Qu’est-ce que tu peux en avoir à foutre ? est le point de vue autrement plus nuancé de Franginho quant à cette histoire. Tu es monté en grade, et tu as un *mensalão* qui tombe bien régulièrement dans ta fouille. La vie est belle, mon pote.

Mensalão. Une mensualité. Un salaire, en fait.

– Il s’agirait plutôt d’une commission, nuance Franginho quand Rafa se voit déjà salarié. La différence, c’est que tu ne fais partie de l’équipe que tant qu’ils le veulent.

Et que tu n’en fais plus partie quand *eux* ne veulent plus, évidemment.

Mais pour l’instant, il n’en est absolument pas exclu, pas Rafael, non *senhor*.

Il se rend au QG intermédiaire, qui se trouve au-dessus de la salle d’un bar pourrave où boivent les moyennes légumes, et quelques vétérans. Quelques putes à deux centavos sont assises dehors, entre deux passes. Elles ne sont pas beaucoup plus âgées que Rafa. Sexuellement, il est comme un ressort prêt à jaillir, le petit Rafa. Plein de *tesão*.

Il ne serait pas contre l’idée d’en tirer une en d’autres circonstances ; mais il sait que ces filles sont déjà toutes bien en main, et qu’aucun décrassage express ne vaut les bisbilles que cela entraînerait avec un type d’un rang plus élevé dans la chaîne alimentaire.

De toute façon, il n’a pas de *dinheiro* à consacrer à ses crampes, ce qui règle le problème.

Les moyennes légumes sont un peu plus âgés que lui. Ils ne se sont pas hissés jusqu’à ce niveau sur la colline par hasard. Rafa respecte cela.

On lui fait signe d’aller prendre l’escalier au fond du bar. La salle est miteuse, humide, et remplie de cancrelats. Des effluves de bière éventée. L’endroit empeste, une odeur assez proche de celle des grappes de *mendigos* édentés et caquetants qui traînent autour du cimetière de l’autre côté de la grand-rue, à quémander quelques sous pour se payer leur *pinga*,

se dit Rafa. Cela fait ressurgir le souvenir de sa mère, et il secoue la tête pour le chasser. Les odeurs peuvent avoir cet effet-là, t'emmener ailleurs, lui avait dit un jour Franginho. Il n'est pas vraiment enchanté que ce soit spécifiquement cette odeur-là qui lui rappelle sa mère, ou du moins l'endroit où elle repose.

Pour ce que ça change, se dit-il.

La pièce à l'étage est exiguë. La dope y forme un nuage dense. Les moyennes légumes sont étalés sur des fauteuils – engoncés *dans* des fauteuils – qui peinent à contenir la totalité de leurs longs membres décharnés.

Rafa reste debout.

Le plus grand du lot, un échalas en short et lunettes noires surnommé Garibaldo d'après le grand oiseau de *Sesame Street*, fait signe à Rafa d'approcher. Il est élégamment calé dans une chaise longue, Garibaldo. Comment il peut bien distinguer quoi que ce soit ici derrière ses lunettes de soleil, Rafa n'en a pas la moindre putain d'idée.

– *E aí, Rafa-Rapido. Beleza, mano ?*

Rafa opine. Oui, la vie est belle. *Tudo bem.*

– Prends ça.

Garibaldo lui tend un téléphone cellulaire. Rafa n'avait jamais touché un téléphone cellulaire auparavant. C'est lourd, plus qu'il ne l'aurait cru ; ça a de la tenue, de la substance – comme un flingue, s'imagine-t-il.

C'est du prestige, se dit-il. Ou quelque chose de ce genre.

Mieux que balancer des feux d'artifice pour prévenir que les *militars* pointent leur nez dans le quartier.

Mieux que *faire courir le murmure*, aller chuchoter un message à l'oreille de son supérieur hiérarchique.

– La seule personne qui a ce numéro, Rafinho, explique Garibaldo, c'est ton vieux, *certo* ? Et personne d'autre ne l'aura, tu saisis ?

Rafa acquiesce. Garibaldo reprend le téléphone. Il l'exhibe.

– Quand tu reçois un message, il bipe, comme ça ; tu appuies sur ce bouton, tu le lis, tu le mémorises, tu l'effaces – avec ce bouton-là. Puis tu viens directement me voir – directement, *sabe* ? – et tu me répètes mot pour mot ce qu'il disait.

Il rend le téléphone à Rafa.

– Montre-moi.

– OK.

Rafa indique les boutons.

– Tu comprends, petit ?

– Oui, le message arrive, je viens vous voir.

– Ne sois pas impertinent, *moleque*.

Garibaldo fait mine de se lever.

– Quoi d'autre ? demande-t-il.

– J'efface le message.

– Bon garçon.

Garibaldo sourit. Ses jambes se déplient et il se lève.

– Maintenant, file.

Rafa file.

Le lendemain, Rafa reçoit un texto.

Filho. Saudades. Pãe

Mon fils. Tu me manques. Papa

Quoi, se dit Rafa, il faut que j'aille répéter *ça* ?

Il sait que la réponse à sa question est oui.

Renata regarde Paraisópolis depuis la fenêtre de son bureau.

Ça grouille. Des gens partout, déjà. Rien que du bruit et des gens.

Qui s'affairent, se bousculent, s'empêtrent les uns les autres.

C'est probablement la raison pour laquelle elle est là, se dit-elle. Pour aider les gens à obtenir ce qu'ils veulent sans devoir marcher sur les pieds de tout le monde.

Ou quelque chose de ce genre.

– Oh, Fernanda, demande Renata, sur quoi travailles-tu, ce matin ?

– Les demandes d'inscription à la Bolsa Família. Il y en a des tas.

– Effectivement.

Renata hoche la tête. Le programme de bourse familiale de Lula fait florès. L'idée, apparemment, est d'interrompre le cycle transgénérationnel de la pauvreté.

Renata s'est déjà rendu compte de la différence que cela faisait dans la favela. Pour faire simple, il y a plus de gens qui achètent plus de nourriture.

Et toujours plus de travail pour Fernanda et elle. Chaque demande doit être approuvée et authentifiée, contrôlée, et certifiée conforme à toutes les obligations légales avant que le gouvernement n'émette au nom de la mère de famille de la maisonnée la carte sociale qui lui permettra de retirer la prestation aux terminaux bancaires et la dépenser.

Le nombre des dossiers qui leur sont adressés aux fins de traitement est gigantesque.

Paraisópolis a beau être un quartier très grand et très pauvre, cela reste énorme.

– Tu peux me filer un coup de main ? demande Fernanda.

– Pas possible *querida*, répond Renata. Pas avant cet après-midi, au moins. Il faut que j'arrive à cerner un truc dans le projet Singapour, *sabe* ? Pour nos vieux amis de Capital SP. Un peu de consultance, ou quelque chose du genre.

Fernanda s'esclaffe.

– Tu veux dire que tu essaies de trouver où est passé leur argent.

– Quelque chose comme ça.

Renata relit ses notes.

Projet Singapour

Programme de logement social du milieu des années 90 reposant sur une stratégie de renouvellement urbain – croissance démographique massive liée à des mouvements migratoires interrégionaux de grande ampleur depuis un Nordeste rural paupérisé – déficit de logements global estimé à un million d'unités résidentielles d'ici l'an 2000 – logements insalubres constituant 70 % de la superficie de São Paulo, soit trois fois la taille de Paris – échec des *mutirões* (subventions accordées aux communautés pour la construction ou la rénovation de structures collectives par la main-d'œuvre locale) ayant entraîné l'adoption du modèle Singapour fondé sur l'éradication des taudis et la « verticalisation » des favelas – 1994 : 7,5 millions de réaux (montant cible) – 1995 : 67,5 millions de réaux – 1996 : 206,5 millions de réaux – 1997 : 300 millions de réaux – un tel niveau d'investissement aurait dû générer près de 100 000 logements – majorité des bâtiments censément construits dans les zones immédiatement adjacentes aux favelas afin de fournir un soutien aux résidents et leur permettre de poursuivre leurs activités professionnelles – propriété foncière transférée à Cohab-SP, organisme géré par la municipalité, facturant un loyer mensuel de 57 réaux par appartement.

Obstacle majeur numéro 1 – le financement du programme : très simplement, jamais matérialisé tel qu'annoncé, et grevé d'accusations crédibles de détournement des fonds alloués vers d'autres projets – flambée du coût unitaire des logements, passés de 15 000 à 25 000 réaux et rendant toute pérennisation impossible – au final, seulement 14 000 logements construits sur les 100 000 projetés.

Obstacle majeur numéro 2 – la gestion du programme : à l'évidence, simple outil de propagande aux yeux du gouvernement de l'État, qui

n’avait aucune réelle intention de s’attaquer à la problématique des logements insalubres – bâtiments construits dans des endroits à forte visibilité (c.-à-d. en bordure des grands axes), là où les électeurs des classes moyennes les verraient – aucune construction à Freguesia do Ó, la zone la plus insalubre de la ville – favoritisme et fort potentiel de corruption dans les attributions de contrats aux entreprises de BTP – le secrétariat au logement semble avoir cédé aux exigences de la Banque interaméricaine de développement – évident laissez-faire du gouvernement quant aux entreprises de BTP usant de techniques et matériaux non conformes – dans un cas, les piliers étaient creux au lieu d’être remplis de béton – selon un ancien employé anonyme, les entreprises de BTP utilisaient les matériaux fournis par le gouvernement dans des chantiers haut de gamme vendus en leur nom propre et rachetaient ce qu’il y avait de moins cher pour les singapours, avec le même calcul pour la qualification des ouvriers – primes incitatives pour achèvement rapide versées au noir aux entreprises de BTP, et gros bonus en cas de réalisation d’un bâtiment en moins de la moitié du délai imparti.

Problèmes d’inconfort des résidents au quotidien – espace de vie structurellement inadéquat – absence de formation à la vie en appartement quant aux ordures, équipements, responsabilités, etc. – animaux d’élevage (chèvres, etc.) nécessaires à la survie de certains résidents, mais occasionnant une gêne pour les autres – application de l’interdiction des animaux entraînant la ruine des familles concernées – développement d’un marché noir des colocations, sous-locations et cessions non autorisées des appartements – ressentiment des *favelados* sélectionnés pour le projet – restriction des activités commerciales à l’intérieur des bâtiments – travailleurs sociaux dirigeant la gestion du quotidien de façon agressive et dictatoriale – manifestations contre les manques et manquements

des services évoluant en violences urbaines, barricades et brûlages de pneus, répression brutale par la police.

Mise en place d'un nouveau système de *mutirões* – en partie financé à travers un consortium emmené par Capital SP. Versements effectués via les comptes spéciaux de Capital SP durant toute la seconde moitié des années 90 avec le préfixe identificateur du gouvernement fédéral, ce qui signifie que la banque ne pose aucune question et ne fait aucune déclaration. Doit être lié au projet Singapour.

En résumé, Renata s'en rend compte, les entreprises ont gagné de l'argent et la crise du logement n'a pas baissé.

Elle ne voit pas bien pourquoi Capital SP lui a demandé de s'y intéresser.

Leur implication est, au mieux, un peu embarrassante.

Et probablement bien pire que cela.

– Je sors, dit-elle à Fernanda. Je vais jeter un coup d'œil sur le nouveau bâtiment, un peu plus bas dans la rue, pour voir s'il y a quelqu'un, *sabe* ? Tu as besoin de quelque chose ?

– Seulement que tu fasses attention.

Renata hausse les épaules.

– Ils me connaissent, maintenant. Je fais partie des gars du coin, ma belle.

– Je n'en doute pas.

Renata enfile son manteau et part vers l'imposante contribution du projet Singapour à Paraisópolis, ce que les gens du cru appellent le putain de chantier de construction.

Dona Annette, la bonne de Paddy Lockwood :
Écoutez.

On déjeune tôt. Il faut manger avant les professeurs et les élèves, alors je suis assise avec deux autres femmes de service, les assiettes débordant de riz, de haricots et de viande grillée. Le bruit des couverts sur la porcelaine. Tête baissée, nous mangeons bruyamment.

Les hommes font une demi-heure de sieste au fond des cuisines après un déjeuner plus que copieux, étendus à l'ombre sur des cartons. Les après-midi sont plus interminables que les matinées et je les envie – nous, les femmes, avons plus de mal à décrocher. Les bavardages emplissent la salle, menaçant de couvrir le bruit des fourchettes et des couteaux.

– La *Césta básica* arrive quand ? demande quelqu'un.

– Dans deux semaines.

La *Césta básica*, une corbeille de denrées de base – riz, haricots, huile, sucre, biscuits, pâtes – tombe chaque mois et assure l'alimentation de toute la famille à la maison. On ne peut pas se plaindre de la façon dont nous sommes traités ici. Un repas gratuit chaque jour avec café et thé, une collation en milieu de matinée et d'après-midi, et la *Césta* chaque mois. Nous avons de la chance et nous le savons. Nos supérieurs nous le rappellent régulièrement, bien que ce ne soit pas nécessaire.

– J'ai déjà besoin de la mienne, dit Rafaela, l'une des deux femmes de service. Mes garçons mangent comme quatre. Il ne me reste presque plus rien. Avec l'aide de Dieu, je vais essayer de faire durer. Si je ne mange rien chez moi, s'esclaffe-t-elle, et que je continue de m'empiffrer à l'école chaque jour.

– C'est ce que je fais moi aussi, renchérit Maria Elisa. Vous croyez que je pourrais manger autant que ça deux fois par jour ?

Elle indique son assiette de la main, les grains de riz parsemant le plateau comme des graines pour oiseaux.

– Je ferais vite la taille d'une maison. Je surprends mon mari à chiper des portions en rabe dans le frigo presque chaque nuit, et regardez-le. *Gordão*. Un gros tas. Et il se plaint quand il n'y a pas de dessert.

Elle enfourne une solide bouchée.

– Je devrais me trouver un jeune *namorado*. Un gentil *playboyzinho* qui m'emmènerait dîner deux ou trois fois par semaine.

– Il pourrait faire plus que ça, la taquine Rafaela en lui faisait un clin d'œil.

Maria Elisa agite sa forte poitrine.

– Nous arrêter en route dans l'un de ces motels qui bordent le Marginal, se gausse-t-elle.

Rafaela rit.

– *Amiga*, dit-elle, on en a bien le droit, *ne* ? Si je laissais mon mari s'étaler sur moi, je mourrais écrasée !

– Hier soir, dit Maria Elisa, quand je suis rentrée, le mien était profondément endormi sur le canapé, une bouteille de *pinga* à moitié vide sur la petite table et des canettes partout par terre. Il y a vingt ans, eh bien…

Elle sourit, ses yeux brillent.

– Il y a vingt ans, je n'aurais pas eu besoin de sortir du tout.

Et elles continuent de se renvoyer la balle. Je ris, mais ne dis rien.

– Il y a vingt ans… dit Rafaela en pointant sa fourchette dans le lointain. C'est bien là qu'est le problème. Tu laisses un type coucher avec toi, et tu n'as pas eu le temps de dire *oups* que tu es déjà enceinte et en attente de mariage. Je répète tout le temps à mes garçons d'utiliser des préservatifs. Ils me regardent comme si c'était juste bon pour les animaux. Eh bien, je leur dis, le choix vous appartient, mais on ne peut pas payer un avortement, du moins pas un légal. Et je ne vais pas prendre le risque de violer la loi pour un *vagabundo* même pas capable de s'occuper de sa propre bite. On ne changera pas les mâles, et, grâce à l'Église, on leur a rabâché durant des années que la contraception était amorale et que nous n'avions pas notre mot à dire sur ce sujet. Et donc, ils sont trop excités pour faire attention, trop stupides pour penser aux conséquences, et trop impatients pour attendre les bonnes périodes. Et j'inclus mes fils dans le lot.

Je me sens mal à l’aise.

Je pense à mon fils.

Nous lui avons donné une bonne éducation, lui avons appris à aller à l’église, à craindre Dieu, à respecter les femmes.

Je pense à mon mari.

C’était un homme bien, un exemple plus que suffisant, non ?

Maria Elisa répond doucement.

– Tu as raison, Fafa, mais nous faisons de notre mieux. Si nous ne les éduquons pas, qui le fera ? J’ai des petits-enfants, ils sont une bénédiction et j’en remercie le ciel chaque jour. Mais tu as raison. Nous devons avoir foi en nos enfants autant qu’en nous-mêmes.

– Je fais confiance aux miens, renifle Rafaela, mais ils ont besoin de plus d’attention que je ne peux leur en donner.

Je sais où une telle attention leur serait fournie.

Mais je ne le dis pas.

Parfois, avec Fafa, il est plus facile de simplement la laisser vider son sac.

Elle ne serait pas d’accord avec moi, de toute façon. Elle ne va plus à l’église et c’est triste, mais il n’y a rien que l’on puisse faire, sinon prier pour elle. Ce que je fais.

Je regarde la pendule. Je vais nous chercher trois cafés, et reviens m’asseoir.

Nous avons commencé à l’école en même temps, toutes les trois.

Pour moi, le choix de la profession de femme de service avait été une évidence. Ma mère avait besoin d’aide à la maison comme elle vieillissait, et j’ai arrêté l’école à quinze ans pour l’assister. J’ai trouvé un emploi de bonne dans une grande résidence près de Paraisópolis, Portal da Cidade. Je travaillais pour un jeune couple, j’aidais la mère de famille à s’occuper de sa toute petite fille, je nettoyais l’appartement et je préparais les repas. Elle m’appelait Santa Maria. Ils payaient bien. Le travail était agréable et on

avait toujours le temps de papoter. Ils me donnaient une *césta* chaque mois, et une ou deux fois par an, je partais en vacances avec eux dans leur maison en bord de mer, à Guarujá. Les joies simples de la vie de famille, même si la famille n'était pas la mienne, suffisaient à mon bonheur.

L'enfant a grandi et je me suis particulièrement attachée à elle lorsque sa mère est retournée travailler.

Je la traitais comme ma fille.

Après cinq ans, ils ont quitté le centre-ville pour aller vivre en banlieue, un endroit beaucoup trop éloigné pour que je puisse faire l'aller-retour chaque jour.

Ils voulaient que je vienne vivre avec eux, mais mon fils, vous comprenez, il venait d'avoir un fils, alors toutes mes priorités avaient changé. J'ai été triste de les quitter, en particulier cette petite fille.

Nossa Senhora Aparecida en soit louée, j'ai entendu parler d'une place à l'École britannique par une amie qui y travaillait. Dommage qu'elle ait été virée (se plaindre de son salaire est une façon de perdre son emploi). C'est à ce moment-là que Rafaela, Maria Elisa et moi avons été embauchées. Meilleures amies du monde depuis lors.

– Tu es bien silencieuse, aujourd'hui, Annette, dit Rafaela.

Je lui souris.

– Juste un peu fatiguée, c'est tout.

Les yeux de Maria Elisa se plissent.

– Tu es sûre ?

– La semaine a été longue. J'ai besoin de me coucher tôt. Pas que j'y arriverai, d'ailleurs.

– On a de la chance, dit Maria Elisa. On pourrait avoir des boulots bien plus pénibles.

– On pourrait être éboueurs, fait remarquer Rafaela.

– Ce sont les gens les plus heureux de tout le Brésil ! s'esclaffe Maria Elisa. Ils courent derrière les camions en chantant ! Ils courent ! Ils sont

fous ! Ce doit être les éboueurs les plus heureux du monde, et nous devons être la nation la plus heureuse du monde.

– Porter de la merde et continuer de sourire : voilà le travailleur brésilien ! s'exclame Rafaela, et nous rions toutes.

– Ils semblent ne jamais arriver jusqu'à nous, par contre, dis-je doucement.

Je pense aux piles d'ordures à côté de mon arrêt de bus.

Aux chiens efflanqués qui en extraient ce qu'ils peuvent.

– Il n'y a pas d'argent pour ça, répond Maria Elisa. La Prefeitura ne va pas te consacrer du temps. C'est ce coin-là… – elle indique l'école d'un mouvement du bras – … qui a toute leur attention.

Rafaela va pour dire quelque chose, mais elle se reprend. Je regarde une nouvelle fois la pendule, recule ma chaise, et les autres font de même. En soupirant, nous posons nos plateaux au-dessus de la corbeille et quittons la cantine, juste au moment où le premier groupe d'enseignants arrive pour déjeuner.

Plus tard, je descends Gabriel Monteiro da Silva pour aller prendre mon bus sur Faria Lima. Un éclair illumine le ciel au-dessus du centre commercial Iguatemi. Un coup de tonnerre résonne. Je sens les premières gouttes de pluie quand je rejoins la queue devant le Clube Pinheiros. (Cinquante mille réaux rien que pour la carte de membre, selon ce qu'il se dit à l'école, vous imaginez ?) Je me faufile dans le bus pile quand les cieux se déchirent.

Je suis debout, serrée entre deux hommes.

La pluie pénètre par la fenêtre, me ruisselle dans le cou.

La circulation sur Cidade Jardim est presque à l'arrêt.

Je regarde ma montre. À ce rythme-là, avec la pluie, je suis chez moi d'ici une heure et demie.

Le téléphone de Ray sonne. Fernanda.

– Salut, beauté, dit-il.

– Vous êtes de retour en ville, à ce que je vois ?

– Han-han.

– Depuis longtemps ?

– En un mot comme en cent, je ne chie pas encore du thon épicé.

Fernanda rit.

– Vous m’invitez à dîner ?

– Ouaip. Ce soir ?

– Cela me semble parfait, Big Ray.

– Du calme.

Ray fait tourner son fauteuil. La ville scintille en silence, à bien des étages en contrebas. Il ouvre le tiroir de son bureau. Bloque le combiné sur son épaule. Tire un médoc d’un sachet en plastique. Se l’envoie dans la gorge et l’avale à sec. Puis le fait passer avec une bonne gorgée d’eau pétillante.

– Elle n’est pas là, Ray. Je peux parler.

– Vous avez reçu les nouveaux documents ?

– Ouaip.

– Certifiez tout, pas de questions, pas de recherches.

– Vous m’avez surprise. Qu’est-ce que c’est que cette histoire de projet Singapour sur laquelle vous la faites plancher ? Elle en mouille quasiment sa culotte.

– Un leurre.

– Un leurre.

Ray entend Fernanda soupirer. Il sourit.

– Elle va apprendre quelque chose et elle va vouloir réagir. Quand cela arrivera, laissez-la faire.

– Édifiant.

– À ce soir, bébé.

– Bébé ? Merci, l’ancêtre.

Ray raccroche. Il *rayonne*.

Anna travaille toujours pour Marta Suplicy. Cela fait plus d'un an que Marta a perdu les élections municipales. Elle aura été maire cinq ans, et quel souvenir laisse-t-elle…

Eh bien, en dehors de sa vie sexuelle, quelques petites choses, en fait.

Elle ne s'en est pas si mal sortie, Marta.

Et Anna a fait sa part.

Il y a eu des évolutions dans le réseau d'autobus de la ville, un nouveau système de ticket valide durant deux heures, le *bilhete único*. Cela a eu un effet significatif sur le quotidien des travailleurs manuels, employés de maison et ouvriers, qui sont nombreux à voyager durant des heures en changeant plusieurs fois de bus pour aller et revenir du travail. Un service en soirée dans une école internationale huppée – le genre d'endroit qui ne soutient *vraiment pas* Marta –, le nettoyage après un dîner tardif ou un truc de ce genre, et vous avez tôt fait de ne passer que trois ou quatre heures chez vous avant qu'il ne soit l'heure de vous lever.

Et puisque l'on parle d'écoles, Anna a joué un rôle capital dans la restructuration du système d'enseignement public entamée par Marta, en supervisant la création des vastes écoles et centres culturels que l'on a appelés CEU, et qui ont été construits dans les quartiers les plus pauvres de la ville. Un programme qui se plaçait dans la droite ligne des efforts de Lula pour éradiquer d'abord la pauvreté, puis les inégalités.

Là, Marta était en première ligne.

Et Anna aussi.

Vers la fin de son mandat, Marta s'est attaquée à un autre des fléaux de São Paulo : la circulation. Elle a approuvé la construction de passages souterrains et de ponts pour débloquer les carrefours les plus embouteillés.

Ces initiatives furent bien accueillies par la population, du moins en théorie.

Le problème : il était dans l'intérêt de presque tout le monde de faire durer les travaux.

C’est là qu’Anna a appris des mots comme *dessous-de-table*, compris des expressions comme *graisser les pattes*, vu fonctionner le vieil euphémisme du *café-sur-le-pouce*, le pot-de-vin.

Alors peut-être que le fait que Marta n’ait pas été réélue n’a pas été une réelle surprise, quand on y pense.

Et donc, cette dernière année, Anna a travaillé en tant que médiatrice, une assistante ayant pour seul objectif de bien positionner Marta pour le *Grand Projet*, la Bolsa Família.

Ce matin à la première heure, Anna avait pris son téléphone et appelé un bureau d’aide juridique dont on lui avait dit qu’il se trouvait à Paraisópolis.

Un bureau qui l’avait contactée quelques années plus tôt, mais elle n’avait pas donné suite, ne s’était pas engagée dans cette voie.

Elles abattent une sacrée besogne en demandes d’inscription à la Bolsa Família, dans ce bureau, depuis longtemps.

Permettent à une communauté tout entière de retrouver force et espoir.

« Venez voir par vous-même, lui avait dit la femme du bureau d’aide juridique. Aujourd’hui, si vous voulez. »

Marta avait donné son feu vert.

« Ça pourrait faire une excellente séance photo, avait-elle commenté. Vas-y, et fais les repérages. »

Elles en avaient ri toutes les deux, étant donné l’expérience télé de Marta.

Anna n’est jamais allée à Paraisópolis. Anna n’est jamais allée dans une quelconque favela de São Paulo, pour dire vrai.

Ce n’est ni une princesse, ni une *patroçinha*, ni une riche héritière, ni rien de tout cela : c’est juste qu’elle n’y est jamais allée.

À Rio, si ; à Rio, tout le monde est allé dans une favela.

Elle, c’était pour une de ces soirées *baile funk*, qui se prétendent branchées et authentiques parce qu’elles sont organisées sur les hauteurs,

dans les lumières de la favela. Mais en fait, le seul vrai risque que vous y prenez, c'est de vous faire draguer par des gars qui se prétendent branchés et authentiques, ou par des gars qui sont vraiment branchés et authentiques, et franchement, quand vous n'avez pas envie de vous faire draguer, c'est du pareil au même.

– Sois prudente, *querida*, lui dit Marta.

Elle sourit.

– Je plaisante, dit-elle. Une gentille fille comme toi ? Ils vont faire la queue pour veiller sur toi !

Marta s'esclaffe encore tandis qu'Anna va pour quitter la pièce.

– Sois prudente. Quelle blague.

Elle agite la tête, glousse.

– Rapporte-moi une idée.

Tout le chemin en taxi, évidemment.

La femme du bureau, Fernanda, l'accueille à son arrivée.

– Bienvenue, lui dit Fernanda.

Elle la dévisage.

– Entrez.

Anna a l'impression qu'on s'empresse de boucler la porte derrière elle, ce qui n'est pas très hospitalier.

C'est quelque chose, la favela. La vue depuis le bureau est *vraiment* impressionnante.

Fernanda lui fait visiter l'endroit, ce qui ne prend pas longtemps. Il y a deux bureaux et une bouilloire dans la pièce, et Anna a tout vu.

– Café ? demande Fernanda.

– S'il vous plaît, oui. Sans lait ni sucre.

Fernanda sourit.

– Bonne réponse.

Anna n'est pas complètement sûre d'avoir compris pourquoi elle dit cela.

Le café fait, Fernanda indique l'extérieur, une vue quasiment à trois cent soixante degrés, et Anna saisit mieux ce que signifie travailler ici.

Fernanda lui explique :

– Ici, voyez-vous, c'est la même chose que partout ailleurs dans le reste de la ville, *sabe* ? Il y a un embourgeoisement, et l'écrémage social qui l'accompagne inévitablement. Il y a l'impression d'une dualité entre une élite politique et les autres, et encore en dessous, les désocialisés, apolitiques. Il y a l'échec tragique des projets de logements sociaux – le projet Singapour qui est un véritable gâchis, tous ces bâtiments qui se matérialisent trop lentement ou pas du tout. Il y a les agressions à l'acide, ces détroussages vraiment affreux, tout le monde connaît quelqu'un qui en a été victime. Il y a ce BTP qui se fait des vraies putains de fortunes, ce qu'on voit bien, tous, autour de nous, *ne ?* Pourtant, rien dans la crise du logement ne s'améliore, sans compter tous ces immeubles de luxe qui sont vides. *Entendeu ?* Regardez dehors. Il y en a partout. La favela et la zone qui l'entoure ne sont pas différentes du reste de São Paulo, voilà ce que j'en pense.

Anna acquiesce.

– Oui, je comprends.

– Mais quelle ville, tout de même, *ne* ? São Paulo est indiscutablement la capitale de l'Amérique du Sud. Réfléchissez-y, *menina* : culturellement riche, débordante de pognon, minée par une corruption endémique, marquée par une disparité entre les riches et les pauvres qui alimente le désespoir et une criminalité qui n'accorde aucune valeur à la vie. Et pourtant, São Paulo est tellement pleine de vie qu'on s'en sent dynamisé, politisé, inspiré. Moi, en tout cas, *entendeu* ?

Menina, se dit Anna. *Mon amie*.

Un bien étrange laïus, ce que Fernanda est en train de lui dérouler.

On dirait une visite guidée genre bien cool, le discours qu'elle lui tient. Est-ce qu'elle a vraiment compris qu'Anna travaille pour la putain de

maire ? Enfin, l’*ancienne* maire.

– Oui oui, exactement. Tout à fait mon sentiment, *sabe* ?

Anna opine du chef. Elle attend que Fernanda ait fini sa diatribe.

– Écoutez, voilà ce que je veux dire, en fait, poursuit Fernanda. Morumbi est un nouveau genre de banlieue pour São Paulo. Ce n’est pas un quartier de plus autour de Paulista avec ses bars, ses appartements ringards et ses cantines et petits restaurants. C’est un endroit où on peut venir s’installer pour y élever ses enfants, ou que l’on peut choisir une fois les enfants partis faire leur vie. C’est un endroit dangereux une fois les grilles de la résidence franchies, vous savez ? Ici, à Paraisópolis, regardez : on peut voir les visages hostiles, les ordures et la crasse, les enfants à moitié nus et les taudis faits de bric et de broc, comme une approximation de maison familiale – du moins ce que l’on considère comme tel dans notre vision étroite de la chose. *Notre* vision, c’est-à-dire celle de la classe moyenne, *certo* ? Et c’est cela que nous faisons ici : nous éduquons les deux côtés, en aidant le côté qui en a le plus besoin.

Anna regarde par la fenêtre, tourne sur elle-même et s’imprègne du panorama.

Paraisópolis se déploie dans une sorte de cratère. Une installation construite dans le trou laissé par une explosion.

Une colonie martienne, genre, se dit Anna. Elle en a la couleur, la poussière.

Les gens qui s’agitent comme des fourmis, qui montent et descendent la colline.

Sauf que l’explosion, c’est ce qui les entoure. Une explosion de richesses, d’immobilier de grand luxe, qui continue de s’étaler sous leurs yeux.

Des hélicoptères, de la taille de grosses mouches, flottent silencieusement dans les airs à moins de cinq kilomètres de là.

– Je parie que vous vous demandez pourquoi je suis venue, dit Anna.

– Vous travaillez pour Marta.

– Oui.

– Comment avez-vous entendu parler de nous ?

Anna sourit.

– Il n’y en a pas beaucoup, des comme vous. Vous le savez bien.

– Nous ne sommes pas une organisation politique.

– En l’instant, répond Anna, nous non plus.

– Ha ha ! Oui, très drôle.

Anna fronce les sourcils.

– Je pourrais vous répondre exactement la même chose.

– Je dois reconnaître que c’est vrai.

Fernanda sourit.

– *Et donc ?* demande-t-elle.

– Nous savons certaines choses sur votre financement.

– Notre financement ? Nous ne sommes pas vraiment une ONG.

– Non, réplique Anna, mais vous connaissez l’expression : Si vous cessez de pédaler, les roues tombent.

– Joliment dit.

Anna sirote son café.

– São Paulo n’a pas de passé, ai-je entendu dire quelque part.

– Une bien belle phrase, rétorque Fernanda, mais j’ai l’impression que ce n’est que cela, une bien belle phrase.

Anna sourit. Elle sort une feuille de papier de son sac. Une feuille de papier avec des chiffres inscrits dessus.

– La Bolsa Família correspond à environ un demi-pour cent du PNB du Brésil, environ deux et demi pour cent des dépenses publiques, d’accord ?

Fernanda acquiesce.

– Ça me paraît juste.

– Elle devrait couvrir, d’ici la fin de l’année, selon leurs estimations, environ 11,2 millions de familles, ce qui équivaut, *mais ou menos*, à

44 millions de Brésiliens.

– Oui, ce sont des estimations calculées d'après les chiffres des trois dernières années et en intégrant la progression des inscriptions selon leur état d'avancement actuel, en 2006.

– Exactement, *menina*.

Menina. Cette fois, c'est au tour de Fernanda de sourire.

– Et vous n'êtes pas une organisation politique, reprend Anna.

– Poursuivez.

– Cela fait beaucoup d'électeurs qui sont les obligés du gouvernement de Lula, vous ne trouvez pas ?

– Ce n'est pas un programme d'achat de voix, Anna.

– Rien n'est gratuit, Fernanda. Pas dans ce monde. On n'a rien sans mal, rien sans rien.

Fernanda s'esclaffe.

– Effectivement.

– Ce que s'est dit ma boss, qui n'est présentement pas en fonction, c'est notoire, c'est que cela ne ferait pas de mal aux nouveaux récipiendaires de l'assistance sociale généreuse et salvatrice du gouvernement PT de mieux connaître la provenance politique de leur bonne fortune.

– Vous avez vraiment un don pour dire les choses.

– Mais vous voyez ce que je veux dire ?

– Votre boss veut essayer de reprendre la mairie, c'est ça ?

– Il ne s'agit pas d'un objectif spécifique. Juste une question de réalignement, *entendeu* ?

Fernanda acquiesce.

– Et qu'est-ce que nous avons à y gagner ?

– La Banque mondiale a accordé à notre gouvernement prodigue un prêt substantiel afin de faciliter le bon fonctionnement du programme. Le ministère du Développement social et de la lutte contre la faim a été spécifiquement créé, ce qui a permis d'alléger la gestion et la paperasse,

l’ensemble des procédures administratives étant expédié directement par la mairie, en évitant l’aller-retour par le niveau fédéral. Ma boss a joué un rôle important dans tout cela.

Fernanda hoche la tête.

Anna poursuit :

– Vous ne pouvez pas faire ce que vous faites sans hisser vos couleurs, Fernanda, vous devez bien vous en douter.

Fernanda ne pipe pas mot.

– Vous auriez beaucoup à gagner à vous forger l’image d’une structure fiable et intègre.

– Que voulez-vous dire ?

– Capital SP et la diversification de son portefeuille.

– C’est un investissement tout ce qu’il y a d’honnête et de parfaitement circonstancié.

Anna sourit.

– Nous ne serions pas contre un rapprochement. Parlez-en à votre collègue ; vous avez mon numéro, *ne* ? Et, quelle que soit la réponse, nous pourrions prendre un verre ensemble, un de ces jours.

– Vous êtes habile, *menina*, ça se voit.

Fernanda lui appelle un taxi, puis raccompagne Anna en bas.

Voyage retour avec air conditionné dans la voiture, douceur des sièges en cuir. La ville réduite au silence derrière les vitres, lointaine.

– Elles ont vraiment l’air d’y croire, rapporte-t-elle à Marta. Elles aiment sincèrement ce qu’elles font.

– Est-ce bien d’amour dont on parle, là ? répond Marta.

Elles en rient toutes les deux.

L’élément clé, dans la nouvelle position de Rafa et son statut dans l’organisation, c’est qu’il n’écoule pas de la dope dans une *boca de fumo*.

Il tient absolument à éviter cette forme très particulière de promotion.

Il a maintenant une sorte de fonction managériale.

Même si l'énoncer peut sembler un peu ridicule, il est chargé d'un petit *supermercado* dans la frange civilisée de la favela, juste en dessous de l'artère principale, Giovanni Gronchi.

Seize ans et à la tête de son propre commerce !

Sauf qu'évidemment, il ne gère pas vraiment l'affaire.

Il supervise la queue, vérifie qui reçoit quoi, et ramasse le pognon.

Officiellement, ce vieux chnoque de Zé Roberto et sa mégère dirigent toujours l'épicerie.

Sauf qu'évidemment, ce n'est pas le cas.

Ils se contentent de recevoir les livraisons, de servir les clients, de s'assurer que l'endroit est aussi propre et accueillant que possible, de remplir les étagères, de couper et d'emballer la viande, d'assurer les réapprovisionnements, et chaque soir, ils vérifient les rayons, s'assurent que tous les périssables sont stockés dans les frigos, tirent le rideau métallique et le verrouillent.

Ils font tout sauf recevoir de l'argent – de qui que ce soit.

Rafa recrute Franginho fissa pour l'aider avec la logistique et les comptes, et c'est *lui* qui explique tout à Rafa.

– Ils touchent un salaire venu du haut de la colline, *certo* ? C'est leur affaire, la boutique leur appartient, c'est vrai, mais ils touchent un salaire.

– Pas une commission ?

– Ne sois pas impertinent, *filho*.

– Eh bien, ça n'a pas l'air d'être un accord très avantageux, vu ce qui nous passe dans les mains.

– Ça ne l'est pas. Ce sont des conditions de merde. Les gars des collines leur paient un montant raisonnable au vu du chiffre d'affaires mensuel, c'est vrai, tu sais, histoire qu'ils vivent bien et qu'ils ne râlent pas trop. Mais au bout du compte, ils n'acceptent le salaire et les conditions qui vont avec que contre une protection.

– Une protection contre qui ?

– Contre les mêmes gens qui leur versent le salaire, imbécile.

Rafa comprend. Évidemment qu'il comprend ça.

– Je vois.

– Il t'est arrivé de te demander pourquoi c'est nous qui prenons l'argent, pourquoi tous les clients jusqu'au dernier nous filent un rouleau de billets plutôt que payer ce qu'ils achètent ?

Rafa opine.

– Tu t'es déjà demandé pourquoi ils nous donnent chacun exactement le même montant ?

– Ça m'a traversé l'esprit, ouais.

– Et tu as pensé quoi, de la cinquantaine de cartes de retrait de la Caixa toutes neuves que tu reçois chaque semaine, des cartes bancaires que tu distribues aux gosses pour qu'ils aillent aux quatre coins de la ville tirer dans les distributeurs autant de liquide que possible ? Tu t'es demandé ce que ça voulait dire, *amigo* ?

Rafa y avait déjà réfléchi, oui.

– Et le fait que toi, tu renvoies tout cet argent plus haut dans la chaîne, là-haut sur la colline, qu'est-ce que tu crois que *ça*, ça veut dire, hein ?

– Tu sais quoi, Petit Poulet, et si tu me lâchais la grappe ? Je ne suis pas stupide, *porra* ; en fait, je suis même tout le contraire : je fais ce qu'on me dit de faire. Et tu devrais faire la même chose. Tu t'es jamais demandé ce que *ça*, ça veut dire ?

– Du calme, *porra,* je me contente juste de t'expliquer, je te raconte les choses telles qu'elles sont.

– Ouais, ouais.

Rafa met un peu plus de temps qu'il en a fallu à Franginho pour comprendre.

La Bolsa Família.

Dans la favela, le programme de bourse familiale est un entubage de bout en bout.

L’organisation récupère l’argent, les *favelados* la nourriture, les propriétaires des *mercados* un salaire.

C’est gagnant-gagnant.

Mais le nombre des cartes sociales de la Caixa interloque Rafa – il en arrive des putains de tonnes chaque semaine.

Il choisit de se dire qu’il s’agit d’un cas de Motus, bouche cousue, regarde ailleurs mon gars.

Leur boulot est principalement une histoire de surveillance, et ce n’est vraiment pas difficile.

Ils n’ont même pas besoin d’avoir une arme, ni même de faire semblant d’en avoir une.

Le téléphone cellulaire de Rafa est plus que suffisant.

C’est un symbole de pouvoir.

Et il sert également de radio, ce qui signifie que si quelqu’un décide de faire le malin, la cavalerie est juste au coin de la rue.

Et tout le monde le sait.

Comme quoi la vie est belle, ces temps-ci.

La grand-mère de Rafa fait ses courses le mardi. La queue est bien ordonnée et un système a été mis en place pour assurer une distribution équitable.

C’est Franginho qui en a eu l’idée.

– Écoute, vieux, tout le monde vient un putain de lundi. Les lundis sont un cauchemar, ça casse les pieds à tout le monde. On doit pouvoir mieux faire. C’est la même nourriture tous les jours, après tout. Est-ce qu’il faut absolument qu’ils viennent le lundi, *entendeu* ?

– Tu veux aller dire aux pontes du haut de la colline que tu as un meilleur système ?

– Non, mais toi, tu pourrais. Crois-moi, ils vont t’adorer quand tu leur diras. Écoute-moi bien, et répète-leur exactement ce que je te dis, *certo* ?

Le plan de Franginho est d'appliquer le même système que le Rodízio Municipal, un programme de circulation alternée dans le centre-ville – grosso modo, le centre historique de São Paulo, c'est-à-dire à peu près le seul endroit où quiconque peut avoir une quelconque raison d'aller.

Le système de restrictions est horriblement casse-couilles pour tous les automobilistes, mais au final, la ville y gagne.

C'est le principe de Franginho.

Le *rodízio* est articulé autour de la plaque minéralogique, ce qui signifie que chaque jour, seuls les véhicules dont l'immatriculation débute par un certain premier chiffre sont autorisés à pénétrer dans le centre-ville aux heures de pointe, soit de sept à dix heures le matin et de cinq à huit heures l'après-midi.

– Évidemment, dit Franginho, on pourrait utiliser le système des plaques d'immatriculation, sauf que quasiment personne dans le quartier n'a de voiture. Donc il faut trouver autre chose.

C'est Rafa qui a l'idée.

– Presque tous ceux qui font leurs courses ici se servent de cartes de la Caixa, n'est-ce pas ?

Franginho acquiesce.

– Bien vu.

– Et elles comprennent une suite de chiffres qui est, genre, standardisée ?

– Rien ne t'échappe, mon ami.

– Ne fais pas le con, tu vois où je veux en venir.

Franginho voit tout à fait bien.

Ils se servent de la partie variable pour créer un système dans lequel une combinaison particulière signifie lundi, une autre mardi, et ainsi de suite jusqu'à vendredi. Les week-ends sont réservés aux retardataires et aux achats en liquide, pour ceux qui ont glané un peu d'argent en plus. Ce qui n'arrive pas souvent, mais ça arrive, alors réserver les week-ends à cette

occurrence donne au *favelado* moyen une petite motivation supplémentaire pour se bouger un peu plus, ce qui fait rentrer encore quelques billets dans l'économie de la favela, ce qui signifie plus de *dinheiro* pour les pontes du haut de la colline, ce qui signifie que tout le monde est content.

C'est un putain de coup de maître.

Ils manipulent un système existant. Tout, au Brésil, peut être acheté à tempérament, par *parcelas*, et ils s'en servent de modèle, plus ou moins.

Franginho considère que c'est une autre façon d'entuber les pauvres.

– Plus on encourage les gens à dépenser au-delà de leurs capacités, argue-t-il, plus les dettes de la famille augmentent, *falou* ? C'est un putain de racket.

Rafa pense que c'est à peu près ça.

– Ils finissent de toute façon avec des dettes par-dessus la tête, et c'est pour ça que nous, on le fait de façon éthique, *sabe* ?

Rafa n'en est pas totalement certain.

Mais ça fonctionne.

Les pontes en haut de la colline sont *très* contents.

Ils adorent Rafa.

Paraisópolis vibre de tous ses pores.

Il se raconte que la cité-paradis est en train de devenir une métropole en or.

On voit émerger partout des graffitis qui parlent d'un chameau, du trou d'une aiguille et du royaume de Dieu, l'idée étant : Si la musique est la pâture de l'amour, goinfrez-vous.

Rafa et Franginho tiennent la banque.

Leur pourcentage est relevé, et ils embauchent deux ados pour garder un œil au quotidien sur leur épicerie originelle pendant qu'ils s'approprient deux autres petits *mercados*, pour former une sorte de franchise.

Comme quoi cette putain de vie est belle, ces temps-ci.

Et les mardis, la grand-mère de Rafa fait ses courses, alors Rafa s'assure de toujours être là pour qu'elle reçoive bien ce qui lui est dû – ou plus, vu que la grand-mère est l'une des meilleures calculatrices de la jungle.

– Je suis heureuse que tu aies un travail, Rafael, lui dit-elle. Évite les problèmes, hein ? Tu es un bon garçon, ne l'oublie pas.

Ils sont dehors, devant l'épicerie.

Un ado en short, maillot de corps et sandales attend patiemment pour porter les courses de la grand-mère de Rafa jusqu'à chez elle. Il y a du mouvement par ici, ce matin. Des hommes déchargent des caisses de bières devant le bar du quartier. Des voitures à moitié rouillées garées sur le trottoir forment une sorte de queue désordonnée devant le magasin de pneus. Le propriétaire va et vient avec son tee-shirt maculé d'huile. Ses employés se glissent sous les voitures et en ressortent. La queue de l'arrêt de bus descend la rue en louvoyant presque jusqu'à eux. Des ouvriers à l'air lugubre et des *empregadas* stoïques. Rien qu'ils puissent faire sinon attendre. Un bus arrive, déverse dans la rue des passagers à l'air tout aussi lugubre, épuisés par le service de nuit. Le bus se remplit. Le chauffeur gueule. Il fait vrombir le moteur. Le bus dépasse le magasin de pneus, en roulant sur le trottoir d'en face. Des gosses vont mollement à l'école, rient en se passant du pied un ballon de foot dégonflé, s'interpellent et crient.

Rafa repère tout cela d'un seul coup d'œil. Ce n'est plus ça, sa vie, plus maintenant.

– Dieu te bénisse, mamie, dit Rafa.

Ça lui fait un peu drôle de se dire que sa grand-mère n'a pas la moindre idée de ce qu'est réellement son boulot. Il est censé être le chef, mais il ne peut rien faire tant qu'elle est là.

– Mon père t'embrasse, *Vó*, dit-il.

– Ton père ? réplique-t-elle en lui lançant un regard acéré. Et comment me le fait-il dire, exactement ?

Rafa en est tout penaud.

– Bah, tu sais, j’entends dire des choses.

– Tu entends dire des choses ? *Filho*, tu ne veux rien avoir à voir avec les types avec lesquels ton père a eu beaucoup trop à voir, *certo* ?

Elle pointe sur Rafa un doigt crochu.

– Tu n’entends rien dire de leur part. Tu te tiens beaucoup trop loin d’eux pour ça.

Le jeunot qui porte les courses détourne la tête. Il étouffe son rire.

Rafa le calotte. Le gosse glapit. La grand-mère de Rafa secoue la tête d’un air réprobateur.

– *Vó, relaxa, ne ? Ta tudo bem*, lui dit Rafa.

Rafa sent le téléphone vibrer dans sa poche.

Il lui faut passer outre. Sa grand-mère ne doit pas savoir.

Mais il ne s’arrête pas. Il continue de vibrer contre sa jambe décharnée.

Et il sait ce que ça signifie, évidemment.

Il devrait déjà être parti chercher Garibaldo.

– *Vó*, je te vois bientôt, d’accord ? Il faut que j’y retourne, tu vois ?

La grand-mère de Rafa hoche lentement la tête.

Rafa la regarde faire un tour entier sur elle-même, observer le petit *mercado* et la queue bien ordonnée ; le respect que son petit-fils inspire est évident, il voit qu’elle le voit.

Elle sourit.

– Bon garçon, Dieu te bénisse.

Elle serre les mains de Rafa dans les siennes.

Il les trouve froides, comme des os.

Depuis trois ans, Leme revient régulièrement jeter un coup d’œil sur les affaires restées non résolues. Genre, quand il a du temps libre.

– C’est un hobby un peu macabre, mon pote, lui dit Lisboa. Tu devrais sortir plus souvent.

S’il y a une chose dont Leme n’a ni envie ni besoin, c’est bien de sortir plus souvent.

Après l'embrouillamini initial, le foutoir initial, lui et Renata ont fini par filer le parfait amour.

Le mariage, semble-t-il, lui va bien.

Bonheur et stabilité avaient néanmoins eu un prix : tous ces mois de désespoir, les interrogations sur sa capacité à jamais trouver le bonheur sans elle – puis le temps avait passé et il avait réalisé qu'il *pouvait* vivre sans elle, et de quelque façon, cela avait rendu la vie *avec elle* encore plus réjouissante.

– Tu sais pourquoi je le fais, répond Leme.

Lisboa acquiesce.

– Une putain de perte de temps, oui.

L'affaire Lockwood est restée en travers de la gorge de Leme.

Il est convaincu, et pas qu'un peu, qu'on avait pioché dans la favela un lampiste pour porter le chapeau, histoire que personne n'aille faire de vagues. Et le pigeon n'avait jamais été identifié que par un pseudo : Big Daddy.

Quelqu'un quelque part avait le sens de l'humour. Rien n'indiquait la provenance du pseudo, évidemment, mais il signifiait indéniablement que dans les hautes sphères, on préférait éviter les représailles de la part des policiers comme de celle des voleurs.

Motus et bouche cousue, donc. Ça arrive. Et ça fait sacrément chier Leme.

L'arme du crime n'a jamais réapparu.

Le lien de la bonne avec Paraisópolis a suffi ; personne n'en a rien eu à foutre de cette histoire de presse-papiers.

– Il est au fond de la rivière, maintenant, Mario, de toute façon, résume Lisboa.

Ce qui est une façon de voir les choses.

Et donc, depuis, ils végètent, principalement. Ils font un boulot de tâcherons. Ils ne sont pas explicitement sur la touche, mais ils ne risquent

pas de se retrouver sous le feu des projecteurs non plus.

Lagnado s’assure de leur bien-être. Ce qui, évidemment, fait partie du marché.

Vous fermez gentiment vos gueules, les gars, et on vous revaudra ça, d’accord ?

Vous avez bien joué le coup, merci, clin d’œil appuyé, mais il n’est pas non plus trop appuyé, le clin d’œil, *entendeu* ?

Leme a un pote dans la police militaire. Qui s’appelle Carlos.

Ils se sont rencontrés il y a un an, sur un coup en tenaille des plus classiques, ce bon Carlos s’occupant du côté dealers, dans le style Ramassez-les-tous-et-posez-les-questions-plus-tard.

Ils s’entendent bien, boivent une bière de temps en temps, se font rire l’un l’autre. Pas facile de se faire des amis dans leur branche. Trop de fruits pourris rendant la tarte amère ; mieux vaut bien savoir qui est réglo et qui est véreux à ne plus savoir qu’en foutre.

C’est généralement l’un ou l’autre.

On n’est jamais vraiment sûr.

Leme prend le temps d’attendre avant de lui demander de l’aide. Il a besoin de savoir s’il peut lui faire confiance, s’il peut compter sur sa discrétion.

Carlos pourrait avoir des informations de première main sur l’échange de bons procédés entre police civile et police militaire qui aurait poussé un gang de la favela à fournir un lampiste susceptible de porter le chapeau pour un crime nécessitant d’être résolu au pas de charge.

Pour être honnête, Leme se doit de reconnaître au fond de lui que ce n’est pas tant l’injustice qui lui fout les boules que la fierté professionnelle, l’impression d’avoir été manipulé : ça, ça ne lui plaît pas du tout.

– Viens me raconter, et je te ferai faire le tour du propriétaire, lui dit Carlos.

Alors Leme se pointe au QG de la Militar à Paraisópolis.

– La façon la plus rapide de trouver quelque chose ici, lui explique Carlos, c’est d’appeler ton frangin et de monter une fausse arrestation, *sabe* ?

Leme comprend.

Carlos appelle son indic et arrange une rencontre en lisière de la favela, devant une *boca de fumo* au bord d’une rue pentue qui descend depuis l’avenue Giovanni Gronchi.

Carlos et Leme vont prendre une voiture aux couleurs de la Militar, mais Carlos commence par s’assurer de l’intégration dans le dispositif de deux gars en moto.

Tout cela n’est que de la poudre aux yeux.

Il est aussi important pour Carlos que pour son informateur qu’un tête-à-tête ressemble toujours à un harcèlement agrémenté de brutalités policières.

Une scène pas vraiment inhabituelle, en fait, alors ce n’est pas une grosse affaire.

– Vaudrait peut-être mieux laisser ton pote Lisboa au bureau, suggère Carlos.

Leme trouve que c’est une bonne idée, tout bien considéré.

La circulation est fluide, en ce milieu de matinée. Arrive le moment de tourner, alors Carlos balance la sirène et dévale la colline sur cent mètres. Le SUV de la Militar cahote. Leme s’accroche.

Carlos est en liaison radio.

– Maintenant, *porra* ! s’exclame-t-il.

Il fait une embardée pour grimper sur ce semblant merdeux de trottoir et pile, une roue dans une ravine.

Carlos bondit hors de la voiture, son arme à la main.

Un maigrichon efflanqué fait demi-tour et va pour prendre ses jambes à son cou.

Deux motos de police lui bloquent la route, l'empêchant de filer dans la favela. Leurs lumières tourbillonnent.

Carlos attrape l'ado par le col. Il l'écrase contre un mur décrépit. Il prend un stylo dans la poche de sa chemise et l'enfonce dans la bouche du gars.

Qui vomit aussitôt des petites pochettes en plastique.

– Bingo ! s'exclame Carlos.

Il fait monter de force le gosse à l'arrière du SUV.

Les motos redescendent sur la route.

Carlos s'installe sur la banquette arrière. Il rengaine son arme. Sourit.

– Ça va ? demande-t-il.

Le gars est furax.

– Ah, Carlão, *que isso* ? Putain, tu m'as fait mal, *caralho* !

– Détends-toi, mon gars.

Le type est grand et plutôt belle gueule, remarque Leme. Il se masse la gorge.

– Et maintenant quoi, hein ? Si quelqu'un a vu quelque chose, je dis que je ne me suis pas fait serrer ?

– Tu leur dis que j'ai confisqué tes doses, mon gars, et que j'en ai profité pour prendre une com', pendant que j'y étais.

Carlos fouille les poches du gars et en tire une liasse de billets.

– Une petite journée, hein ?

– *Porra*, *meu*. Il ne va plus me rester grand-chose, maintenant.

Le gars agite négativement la tête.

– Qu'est-ce que tu veux, Carlão ?

– Arrête de geindre et écoute-moi.

Carlos change de position sur la banquette, s'adoucit. Leme regarde la route en contrebas. Remarque deux hommes qui boivent, attablés devant un bar de fortune. Il les voit qui indiquent le haut de la route du doigt. Deux autres types se joignent à eux. Leme les voit tous agiter la tête, faire des

gestes hostiles, des doigts d'honneur, des mouvements désapprobateurs de l'index.

– Donc, reprend Carlos, qu'est-ce que tu sais de ce type, qui est en taule pour avoir refroidi quelqu'un à Jardim Paulistano ? Un vieil Anglais, il y a un moment. Sobriquet du malfrat : Big Daddy.

– Mec, je ne me souviens pas. C'était il y a une éternité.

Carlos plisse les yeux.

– Tu veux qu'on se la joue comment ?

– *Porra*, tu sais bien que je ne sais rien de tout ça, putain ! *Me deixe em paz*, Carlão.

Peu probable, se dit Leme.

Carlos réessaie.

– Réfléchis. Tu sais que j'ai les moyens de te rafraîchir la mémoire. Qui est Big Daddy ?

Le gars agite la tête, semble affligé.

Leme pense qu'il dit vrai. Le nom même est absurde.

– Crois-moi, *porra*, je sais que dalle.

Carlos hoche la tête. Il regarde Leme. Leme hausse les épaules.

– OK, reprend Carlos. Tu ne peux pas aider sur ce point-là. Peut-être que tu ne mens pas, peut-être que si. Si je m'aperçois que tu m'as menti, mon gars, cette arrestation qui t'inquiète tant deviendra le moindre de tes soucis. *Entendeu ?*

Le gars opine.

– Alors maintenant, dis-moi : qu'y a-t-il de nouveau, dans le coin ? À qui pourrais-je parler, qui serait susceptible de m'aider, hein ?

Le gars respire fort. Il regarde à gauche, à droite, à gauche encore.

– Du calme, chef. Les vitres sont teintées, personne ne peut voir l'intérieur.

Le gars tousse.

– Oui, je comprends, Carlão.

– *Então ?*

– Il n’y a pas grand-chose de nouveau, tout est plutôt calme.

– Et… ?

– Il y a deux jeunes qui se chargent de l’épicerie ; ça, c’est nouveau. Mais seulement la logistique, *sabe* ? Pas le muscle – pas très haut sur la chaîne alimentaire.

– De qui s’agit-il ?

– Un ado du nom de Rafa et son pote, Franginho.

– Lequel dois-je pressurer, à ton avis ? Tu vois, genre, diplomatiquement parlant.

Cela fait sourire Leme.

– Je dirais… Franginho. Il est moins voyant, il se contente d’aider, c’est tout. L’autre gosse, Rafa, a un téléphone, tu piges ?

Carlos acquiesce, regarde Leme.

– Et donc, ce sera Petit Poulet.

Puis il se retourne vers le pauvre connard efflanqué assis à côté de lui.

– Tu sais où se trouve ce gosse ?

L’Efflanqué hoche la tête.

– Bien, poursuit Carlos. Alors, tu vas dire à Franginho de se trouver au Burning Burger dans une demi-heure. Pigé ?

– Et comment je fais pour m’assurer qu’il va bien y aller, *porra* ?

– Je laisse ce soin à ton imagination débordante. Tu t’assures juste qu’il y sera.

L’Efflanqué hoche la tête. Siffle entre ses dents.

– Le Burning Burger, une demi-heure. Bon, je vais m’en occuper.

– Et assure-toi aussi que les gars en haut de la colline aient vent de ton accrochage avec la loi et l’ordre. Qu’ils sachent pourquoi tu n’auras pas tout leur argent aujourd’hui.

L’Efflanqué opine.

– Maintenant, fous le camp, dit Carlos.

L’Efflanqué fout le camp – fissa.

On entend des sifflements et des invectives qui proviennent du bas de la rue.

Carlos exhibe les billets.

– Offrons-nous des hamburgers pour le déjeuner, mon ami.

Leme s’esclaffe.

– Tout ce travail de police, je meurs de faim.

Carlos ressort de l’arrière de la voiture. Il s’avance vers la *boca de fumo*. Échange quelques mots avec l’un des *militars* en moto. Le gars met pied à terre. Il sort un sachet hermétique et, avec des gants, y collecte les pochettes en plastique maculées de vomi de l’Efflanqué avant de le sceller.

Carlos s’assied au volant.

Il exhibe le sachet de preuves.

Sourit.

– Il est temps de faire un peu pression sur Petit Poulet.

Leme et Carlos mastiquent.

Les hamburgers sont copieux, la viande abondante et juteuse, le fromage goûteux, les oignons juste assez doux…

Ils s’enfilent tous les deux des bières fraîches.

Ils les boivent dans de grands bocks glacés aux anses épaisses. Ils les alignent – c’est de la Bavaria, comme marque, une bière faussement allemande, de grande consommation.

Les frites sont saupoudrées de sel.

Carlos est méticuleux, dans son emploi des condiments. Avant chaque bouchée, il presse une ligne de moutarde, puis une de mayonnaise, puis une de Ketchup, directement sur la viande. Il travaille comme un artisan, note Leme. Cela révèle, selon lui, une certaine rigueur, montre qu’il aime faire les choses d’une certaine façon, de la *bonne* façon.

Leme se contente d’une couche de moutarde sur la viande quand le burger lui est servi, rien de plus.

Il se concentre sur la nourriture. Néanmoins, il voit les avantages de l'approche de Carlos.

– Un super burger, dit Carlos.

Leme acquiesce.

– Je viens ici depuis des années. Je connais vaguement un des cuistots.

– Ah bon ?

– Oui, il est souvent au courant de ce qu'il se passe sur la colline, *entendeu* ?

– Ouaip.

Ils continuent de mastiquer.

– Tu penses que ton gars va venir ? demande Leme.

– Il ferait mieux, crois-moi.

Leme renâcle.

– Et ensuite ?

– On laisse venir, et on voit.

Carlos sourit.

– C'est vrai, ajoute-t-il, il ne devrait pas se passer grand-chose dans l'immédiat, mais on aura une oreille de plus dans les parages, si on joue bien le coup. Si nous voulons tirer un mouchard de ce cocon, il va nous falloir être doux et patients, câlins, cajoleurs et caressants.

– Nous ?

Carlos sourit.

– Bien vu.

Il fait signe à la serveuse, demande deux autres bières d'un geste.

– Écoute, reprend Carlos. Ce bon vieil Efflanqué fait partie des meubles, un dealer bas de gamme, fiable dans sa branche, bon dans son boulot, j'imagine, mais il n'ira pas loin, si tu vois ce que je veux dire.

Leme acquiesce.

– Il patauge dans sa mare, en un sens, et il sait que pour garder la tête au-dessus de la vase, dans ce coin de pays, il a besoin d'être sympa avec

nous et très prudent avec eux.

– Jolie façon de le dire, mon pote.

– Ils me surnomment Shakespeare, au vestiaire.

– Vraiment ?

Carlos sourit. Il gobe le dernier morceau de son sandwich, s'essuie la bouche d'un geste théâtral. Finit sa bière. Regarde sa montre.

– Il devrait arriver incessamment sous peu, dit-il. Mais n'oublie pas, il y a de grandes chances que cette histoire ait été enterrée vraiment profondément, *certo* ?

Leme hoche la tête. Il court après une illusion, il le sait. Il cherche la paix de l'esprit. Une vision naïve de la justice, de son putain de métier.

La porte s'ouvre.

L'Efflanqué entre, accompagné d'un ado à l'air un peu perdu.

Il est hésitant. Ses jambes sont maigrelettes, mais il a un petit bide bien dodu au-dessus de son short, et il semble heureux, de l'avis de Leme, de savoir qu'il s'apprête à le remplir.

Ils vont s'asseoir dans un coin.

Il y a de tout, dans la clientèle du Burning Burger.

L'endroit est ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre, alors on y croise des play-boys qui font un crochet par là en toute fin d'une très longue nuit tout autant que de jeunes couples, des gens de toute sorte parce que c'est bon marché, et puis des flics mangent là, principalement des *militars*. On y voit des employés de bureau en costume-cravate, généralement seuls, assis au comptoir, et même parfois des gosses de la favela quand ils ont un peu d'argent, mais ils se tiennent à carreau.

Ils sont surveillés de près.

La sécurité est toujours prête à les jeter dehors, voire à les bastonner un peu, dit-on.

Les *militars* font comme s'ils ne voyaient rien, dans ce genre de cas.

Évidemment qu'ils les voient.

Carlos fait un signe de tête à l’Efflanqué.

L’Efflanqué quitte sa table, part vers les toilettes, referme la porte derrière lui.

Carlos se lève.

– Bon, allons faire notre boulot.

Franginho est plongé dans le menu lorsqu’ils s’asseyent à côté de lui.

Il comprend ce qu’il se passe…

Dans ses yeux défilent tour à tour confusion, colère, déception, résignation.

– Bonjour, Franginho, dit Carlos. Puis-je t’offrir un hamburger ?

Carlos n’attend pas la réponse.

Il fait signe à un serveur. Indique Franginho de la main.

– Faites-lui la totale, un hamburger avec tout dedans, le X-Tudo, vous voyez ce que je veux dire ? Avec des frites et un milk-shake. Quel est ton parfum préféré, petit ?

– Fraise.

– Excellent choix.

Carlos se tourne vers le serveur.

– Ne traînez pas, *entendeu* ?

Le serveur file pronto.

Franginho a les yeux fixés sur ses mains.

– Tu sais pourquoi nous voulons te voir ?

– Non, *senhor*.

– Évidemment que tu ne sais pas.

Leme recule dans son siège. Laisse la scène à Shakespeare, se dit-il.

Le serveur apporte un milk-shake fraise.

– Tu peux attaquer, petit, dit Carlos. Ton pote aux pattes grêles ne mange pas, *sabe* ?

Franginho boit une gorgée.

Les milk-shakes sont bons, ici. Leme en a déjà pris à l'occasion, ils sont copieux, épais, conséquents…

Franginho ne peut s'empêcher de sourire, et se lèche les babines.

– C'est bon, *ne* ? commente Carlos.

Franginho hoche la tête.

Le hamburger arrive.

Carlos le montre du doigt.

– Vas-y, c'est moi qui vais parler. Toi, tu hoches la tête pour dire que tu comprends. Pigé ?

Franginho hoche la tête.

– Bon garçon.

Leme continue d'observer tandis que Carlos se penche en avant, réduisant la distance entre lui et le gosse.

Lequel mange comme s'il s'agissait, peut-être pas de son dernier repas, mais au moins de son dernier hamburger.

Il le savoure tout en le démolissant. La tête enfoncée dedans, les yeux baissés.

– Comment est-il ? demande Carlos.

Le gosse relève la tête.

– La classe mondiale.

Carlos attaque.

– On a entendu dire que vous aidiez à faire tourner la vieille épicerie, en haut de la favela. Toi et ton pote, je ne sais quel *moleque* appelé Rafa.

Franginho ne dit rien, continue de manger. Il se sert de ses deux mains, l'une pour tenir le burger, l'autre pour attraper les frites.

– Ce que nous voulons savoir, dit Carlos, c'est pourquoi Rafa a un téléphone et pas toi.

Le gosse hoche la tête.

– On dirait que c'est lui le chef. Tu sais pourquoi ?

Le gosse agite négativement la tête.

– Mais tu vas trouver ?

Le gosse hoche la tête.

– Tu vois, ce qu'il se passe, Petit Poulet, c'est qu'un paquet de gens ici m'ont vu te payer à manger. Ce vieil Efflanqué en témoignera, j'en suis sûr. J'ai besoin d'une garantie avant de faire courir le bruit que je t'ai juste un peu fait marner, *entendeu* ?

Le gosse hoche la tête.

Leme observe.

Carlos sort le sac en plastique de spécialités bon marché de la favela.

– L'autre façon de faire la même chose, c'est que je déjeunais tranquillement avec mon bon ami Mario de la Polícia Civil, quand nous avons remarqué un truc suspect entre toi et l'Efflanqué, et que nous avons trouvé ces… preuves. OK ?

Franginho hoche de nouveau la tête.

– Ici, même heure, dans trois jours. *Certo ?*

Franginho hoche la tête.

Carlos se tourne vers Leme.

– On laisse le petit finir tranquillement de déguster son repas ?

Le téléphone de Rafa n'a toujours pas cessé de vibrer lorsqu'il s'éloigne enfin de sa grand-mère.

Un appel, ce qui est inhabituel.

Il appuie sur le bouton vert.

– *Moleque*.

C'est Garibaldo.

– Je ne devrais pas avoir à attendre pour que tu décroches.

Rafa grommelle.

– La femme du bureau que tu sais est en mouvement. Elle vient de passer la Casa Bahia, et marche en direction de la Batata Suiça – tu connais l'endroit ?

– Oui, les pommes de terre au four y sont de classe mondiale.

– Ne sois pas impertinent, fils. Va la pister, tu veux ?

Rafa saute sur sa planche. Il n’a pas fait dix mètres qu’il sent une vibration le long de sa cuisse.

Garibaldo.

– Et, *filho*, ajoute-t-il, tu suis cette garce jusqu’à son bureau, et après ça, tu la suis jusqu’à chez elle, *entendeu* ?

Rafa fait la moue.

– *Porra*, j’ai déjà fait ça, *cara*.

– Elle a déménagé, tête de nœud.

Renata décide de marcher jusqu’au chantier.

Ce n’est plus aussi risqué qu’avant, se dit-elle.

Cela fait maintenant quelques années que son bureau existe et fonctionne à Paraisópolis.

Plus de trois ans, en fait, réalise-t-elle soudain. Elle a aidé beaucoup de gens, en trois ans.

Elle a vite été réputée fiable et de confiance, quelqu’un qui fait partie des gentils, qui est de notre côté.

Elle agit principalement comme une sorte de notaire de luxe, organise les dossiers, rédige les contrats, se charge du droit familial, de tout ce qui concerne les mariages, décès, testaments, successions – ce qui n’est pas toujours facile, dans la favela.

Savoir qui possède quoi est chaque fois la grande question, dans tous les dossiers, dans tous les litiges.

Pour faire court : la famille peut être propriétaire du taudis, des briques, du mortier, du bois et du plastique, mais le plus souvent, l’État demeure propriétaire du terrain sur lequel il a été, techniquement, illégalement bâti.

Et lorsqu’il n’est pas propriété de l’État, il appartient aux chefs du conseil de communauté de la favela, comme les membres de l’organisation aiment, plutôt ironiquement, se faire appeler.

Et l’organisation, dans ce cas précis, est le PCC.

Renata sait tout du PCC.

Elle a dû requérir leur approbation pour ouvrir son bureau.

Une entrevue avec deux personnages vaguement importants qui lui ont dit qu'elle serait minutieusement observée, mais qu'ils comprenaient que ce qu'elle se proposait de faire était bon pour la communauté, et que tout ce qui facilitait la vie dans la favela était bon pour l'organisation. Grosso modo.

Les grands manitous du gang ont donné leur accord depuis la prison, d'où la plupart d'entre eux continuent de diriger l'organisation. Elle a été acceptée, alors elle arpente les rues de la jungle sans appréhension.

« Ne crois jamais ce qu'un membre de l'organisation te dit », lui avait souvent répété Mario. « Ils sont fuyants comme pas deux, ce sont de grands criminels, endurcis et violents, et ils ne seront jamais tes amis. »

Certaines de ces choses lui sont plutôt évidentes.

Elle a souvent répété à Mario de ne jamais lui dire ce qu'elle devait faire.

Cela s'équilibre bien, jusque-là.

Renata a commencé à se demander ce que l'organisation penserait s'il s'ébruitait à plus grande échelle que son époux était inspecteur de la police civile.

Dans le projet Singapour, le problème de la propriété foncière des sites envisagés est crucial. Renata a bien noté que Capital SP a constitué un consortium pour assister le Département d'État en ce qui concernait les coûts…

Avec un prêt.

Mais l'exacte destination finale des fonds n'est pas toujours claire.

Il semblerait que certains paiements aient été faits sur les comptes de sociétés privées de Paraisópolis et de ses environs.

La première impression de Renata est qu'il s'agit probablement d'une sorte de prélèvement, généralement connu sous le nom de « droit d'accès »,

et payé au PCC pour obtenir le terrain à construire. Maquillé, en pratique, en investissement local d'un côté, et en une forme de transfert de propriété foncière de l'autre.

Si l'État est déjà propriétaire d'un terrain, alors les administrateurs d'un projet de logement social fédéral ne peuvent pas vraiment se l'acheter directement à eux-mêmes.

Même à São Paulo, ils n'ont pas le culot de tenter un truc pareil.

Le problème de Renata est que Capital SP et ses investisseurs jouent un rôle important dans le financement de son ONG d'aide juridique gratuite. Elle n'est pas certaine de la pertinence effective de ce genre de révélation. Et ce n'est certainement pas une chose dont elle pourrait parler à Mario.

Elle dépasse la Casa Bahia. Elle ne connaît pas le nom des rues, ne se souvient jamais, au sens cartographique, où elles commencent ou se terminent, ne se les représente qu'en fonction des tâches accomplies. Ainsi, ici, deux portes après la supérette, elle a aidé une mère de famille avec trois enfants à obtenir son permis de conduire. Un an plus tard, elle a aidé cette même femme à acquérir définitivement la voiture pour laquelle elle payait des mensualités exorbitantes. Une année plus tard encore – il n'y a que trois mois de cela, en fait –, cette même femme était venue voir Renata parce que son fils aîné avait été inculpé de coups et blessures.

Il n'y avait rien que Renata pût y faire, quoi qu'en pensât la mère du gosse, quoi que Renata eût fait pour elle de par le passé.

Le principal problème qu'a Renata dans son boulot, émotionnellement parlant, est l'inévitabilité du fait qu'elle finit le plus souvent par décevoir les gens.

Ce qu'ils attendent d'elle – et ce n'est absolument pas déraisonnable, étant donné ce qu'elle réussit à obtenir pour eux – est irréaliste.

Ils voient Renata comme une superhéroïne.

Comme ça, je n'ai pas la pression, se dit-elle souvent.

Le chantier vers lequel elle se dirige borde la favela sur son flanc est.

Durant les premiers temps qui avaient suivi l'ouverture de son bureau, la police militaire gardait un œil sur elle – ils la gardaient surtout à l'œil. Ils se justifiaient en parlant de sa protection, de la sauvegarde d'un membre respectable de la société, de leur considération pour son bien-être et *tutti quanti*, mais Renata n'était jamais certaine de ce qu'ils avaient réellement en tête.

Il était rapidement devenu évident qu'ils désapprouvaient ses efforts en faveur des démunis.

Ils l'appelaient la salope charitable.

Leur point de vue, dans ses grandes lignes, était que les gens de ce genre devaient rester là où Dieu a jugé bon de les placer, c'est-à-dire que les pauvres restent pauvres, que les faibles et nécessiteux demeurent faibles et nécessiteux.

Ne cède jamais un pouce de la hauteur à laquelle a pu te mener ton ascension.

Dans le contexte d'une favela à São Paulo comme le cratère de Paraisópolis, la métaphore est plus qu'appropriée.

Renata comprend qu'une communauté démarginalisée dépend moins, politiquement et économiquement, du gang qui dirige l'endroit. Ce même gang que la police s'efforce de contenir. Renata conçoit qu'aider la police à maintenir l'ordre pourrait faire partie de son travail.

Si c'est bien ce que la police essaie de faire, évidemment.

Ce qui est foutrement peu probable, pour reprendre les propres termes de Mario.

Elle admet qu'elle est peut-être un peu naïve.

Quand on connaît les personnes qu'il faut, qu'on a les contacts qu'il faut, le produit qu'il faut au moment où il faut, il y a des montagnes de pognon à se faire.

Mario lui a dit que les autorités faisaient semblant de ne pas voir le racket.

Renata pense que les autorités *sont* le racket.

Elle atteint les confins de la favela. Le soleil brille.

Elle plisse les yeux, observe la circulation, qui se traîne.

Elle regarde la rue à gauche, puis à droite, puis à gauche encore, traverse en direction du chantier.

La zone est signalée par de hautes barrières temporaires de trois mètres de haut. À l'entrée, il y a un petit bungalow préfabriqué. La vitre est crasseuse, couverte de poussière, tout indique qu'il n'y a personne.

Elle frappe à la porte et attend.

Rafa voit la femme traverser la rue et se diriger vers le putain de chantier, comme on l'appelle ici.

Merde.

Il sait que ce n'est pas une bonne idée pour elle d'entrer là-dedans.

Il n'a pas seulement entendu des rumeurs : il *sait*.

Vous entrez là-dedans, vous vous attirez *des tonnes* d'emmerdes.

Voir la femme – *sa* femme, comme quelques-uns ici la considèrent, aujourd'hui – s'apprêter à y entrer le met dans de beaux draps.

Il hésite.

Il la voit devant le préfabriqué. Il voit qu'il n'y a personne à l'intérieur.

Ce qui est un vrai coup de pot.

Il sent monter en lui quelque chose qu'il ne reconnaît pas vraiment.

De fait, depuis qu'il l'a suivie jusqu'au restaurant de luxe, qu'il lui a transmis le message et qu'il l'a filée jusqu'à son domicile, il a un petit faible pour elle. Il l'aperçoit de temps en temps – il la cherche un peu, pour dire vrai, et pourquoi pas, elle est sacrément bien balancée, après tout – et il sait qu'elle en a conscience. Ils échangent quelque chose chaque fois qu'ils se voient. Un regard, rien de plus, mais il y a cette sorte de demi-sourire un peu tendu qu'elle fait, comme si elle éprouvait de la reconnaissance, ce qui

est étrange, vu la formalité contextuelle de leurs rapports, selon les termes qu'avait un jour employés Franginho.

Cela suffit à inciter Rafa à pousser son skate autant qu'il le peut pour dépasser la Casa Bahia, slalomer entre les véhicules, et traverser la rue sans s'arrêter à sa suite.

Renata jette un coup d'œil à travers la vitre, ses mains en visière autour de ses yeux.

Il n'y a effectivement personne à l'intérieur.

Derrière le préfabriqué s'étale un espace sablonneux de la taille d'une demi-douzaine de courts de tennis. Il est vide. Une construction est visiblement entamée : l'endroit a été dégagé, creusé, nivelé. Mais il ne s'y trouve aucun engin de chantier. L'ensemble paraît abandonné.

À l'autre bout du terrain, on peut voir d'autres cabanes, aux côtés desquelles sont garés deux vans et deux voitures. Elle ne voit personne, mais elle a l'impression qu'il y a du mouvement derrière.

C'est un peu loin, un espace complètement ouvert. Elle est vulnérable, repérable, et elle hésite…

Elle veut juste savoir pourquoi il s'est passé si peu de choses jusqu'ici.

Il doit y avoir un responsable, ou au moins un ou deux vigiles, qui pourront l'aider.

Elle commence à traverser.

Rafa n'est pas allé assez vite.

Elle est à mi-chemin de l'autre côté quand il atteint l'entrée.

Ce dont elle n'a pas conscience et qu'elle ne peut pas voir, ce sont les guetteurs postés le long des murs qui entourent le chantier.

Rafa suppose qu'ils vont entendre les sifflements codés exactement au même moment.

Renata est à vingt, trente mètres des bungalows et des véhicules.

Elle porte des lunettes de soleil, a sa carte du bureau d'aide juridique, son attaché-case, et elle se prépare mentalement, prend une longue inspiration…

C'est à ce moment-là qu'elle entend des sifflements. Elle tourne sur elle-même. Il en vient de tous les côtés, suraigus, mais elle ne voit personne, alors qu'ils sont puissants, insistants…

Deux hommes avec des armes automatiques émergent de derrière les cabanes. Ils tiennent leurs armes pointées sur elle, courent vers elle, le visage déformé par leurs grimaces comme des chiens féroces ; ils crient quelque chose.

Renata s'arrête, se pétrifie, pose *lentement* son attaché-case par terre, écarte les bras, exhibe les paumes de ses mains, exactement ce que Mario lui a dit de faire si jamais il lui arrivait ce genre de choses.

Les deux hommes – en short, maillot de corps et sandales, leurs lunettes de soleil scintillant dans la lumière – s'arrêtent dix mètres devant elle et relèvent leurs armes.

Ils ne disent plus rien. Renata ne bouge pas.

Puis…

Une voix derrière elle, qui crie aux hommes armés que tout va bien, il n'y a pas de problème, relax, elle est avec moi, tout va bien.

Tout va bien, répète la voix.

Un autre homme approche depuis les bungalows. Il a l'air d'écouter ce que dit la voix.

Il fait signe aux hommes armés de plier les gaules.

– *Oh, Rafa, que isso, cara ?* crie-t-il. *Embora, moleque*.

Il repart vers les cabanes de chantier.

Renata se retourne. Elle voit le jeune homme qu'elle connaît depuis des années, maintenant.

L'ado au skateboard.

– On ferait vraiment mieux de s'en aller, lui dit-il.

Elle hoche la tête, lui adresse un demi-sourire un peu tendu.

Rafa repart à pied dans la favela.

Il serait ridicule d'essayer de la suivre jusque chez elle maintenant, alors il l'a laissée après lui avoir dit qu'il ne s'était rien passé, fin de l'histoire, et ç'avait eu l'air de lui convenir.

Alors qu'il traînasse sur le chemin du retour, lentement, le moral à zéro sans trop savoir pourquoi, son téléphone vibre.

Bordel de merde ! Quoi, encore ? se dit-il.

Ce téléphone est une putain de croix à porter.

Un message.

Quoi que tu sois en train de faire, oublie. Laisse tomber, va porter ce message immédiatement.

Puis :

Une date.

12 mai

OceanofPDF.com

2

Ralliement rebelle

Mai 2006

La police est sous-armée. Ils voudraient nous protéger, mais ils n’en ont pas les moyens.

Lúcia Sousa da Silva, 46 ans,
marchande de fruits et légumes, Paraisópolis

C’est sauvagerie contre sauvagerie, brutalité contre brutalité, puissance de feu contre puissance de feu. Emprunter cette voie ne peut mener qu’au chaos.

Un collectif d’éminents avocats,
professeurs de droit et bâtonniers des barreaux

Nous ne négocions pas avec les criminels.

Cláudio Lembo, gouverneur de l’État de São Paulo

Nous sommes prêts à aller beaucoup plus loin, et nous en avons la capacité. Les autorités nous ont déclaré la guerre, mais oublient qu’elles laissent la société sans défense. Les deux camps ont chacun leur arsenal, et les perdants sont ceux qui n’appartiennent à aucun des deux camps.

Marcola, chef du PCC,
Premier commando de la capitale

Ray n’a pas chômé, à Brasília.

Il a *amorcé*.

Sa mise de fonds s’est révélée *très* productive.

Les présentations ont été organisées par un dénommé Luís Favre, Raspoutine pour ses ennemis. Ou Monsieur Marta, comme on l’appelle dans les cercles parlementaires. Juste une autre godiche émasculée, pensent certains, il n’y a qu’à voir l’époux précédent. D’autres sont convaincus que Raspoutine a plus d’influence que… eh bien, que Raspoutine, suppose Ray.

Aucun bord ne semble très bien savoir comment conclure l’analogie.

Ray s’en balance. Il est heureux d’être revenu à São Paulo.

Brasília est une colonie de vacances. Les piaules sont comme des dortoirs. Les rues portent des numéros, tous les pâtés de maisons se ressemblent.

Les policiers sont des monos à la main un peu lourde…

Une ville qui n’a pas l’air d’avoir été faite pour des adultes.

Ray s’est immiscé dans la commission parlementaire ayant pour objet d’enquêter sur les activités du crime organisé. Cette commission a invité divers experts – principalement des membres des polices fédérale, civile et militaire – à témoigner sur le sujet. Des auditions à huis clos.

Le sésame de Ray : Capital SP a le bras encore plus long que Raspoutine.

Mais Ray n’est pas parvenu jusqu’à l’intérieur. Les portes sont restées closes.

Il s’est néanmoins fait un ami, un ami qu’il attend maintenant dans un bar vieillot à Vila Madalena.

Ray gobe des médocs. Ray engloutit des bières. Ray surveille la porte.

Il règne un calme de fin de matinée.

Ray a un bol de *canja de galinha* sous le coude, un bouillon de poule qui facilite le passage des bières sur un estomac vide. La *chopp*, cette bière pression dont le serveur dépose régulièrement un nouveau verre devant lui avant même qu'il n'ait fini le précédent, est une merveille. Moussue, veloutée, froide, tonifiante – Ray en a aligné quelques-unes durant la demi-heure qu'il a passé à attendre.

C'est spécifiquement pour cette raison qu'il est venu en avance.

Le bouillon l'apaise.

Son nouvel ami lui a dit de cet endroit, le Bar Filial, qu'il était joliment suranné.

Le sol est noir et blanc en damier – du lino bon marché, se dit Ray, mais lavable à grande eau. Les tables ont un plateau de pierre blanc cassé et de solides pieds noirs. Les chaises ont un dossier dur et inconfortable, ce qui encourage à s'avancer en bord d'assise, encourage l'activité, ce qui, en l'occurrence, signifie boire plus et manger plus.

Il y a deux vastes armoires réfrigérées avec *Bohemia* sérigraphié sur les portes ; une petite fenêtre rectangulaire laisse entrevoir des rangées de bouteilles brunes. Ray aime la Bohemia : c'est une bière élégante, avec une touche de style. Une vitre dépolie isole la cuisine, mais Ray peut distinguer les silhouettes de plusieurs hommes costauds, occupés à frire leurs bouzins. Des piles de bouteilles de cachaça couvrent les murs, et des whiskeys, aussi, avec des étiquettes rouges et noires, la quantité restante indiquée d'un trait.

Un whiskey club, voilà ce que c'est ; vous achetez votre bouteille et ils la conservent derrière le bar, en notant votre consommation à chaque visite. Un programme de fidélité, se dit Ray.

La nuit, les rues du quartier grouillent de monde. Aucun fêtard sensé n'aurait l'idée de venir ici avant la tombée de la nuit.

Ray aime bien passer un samedi soir à Vila Madalena.

C'est un immense foutoir sulfureux. Des bars dans tous les coins, des groupes qui rivalisent pour se faire entendre, l'odeur des barbecues, des

masses de corps en mouvement dans toutes les rues, des gens qui se faufilent entre les voitures qui klaxonnent, leurs conducteurs qui s'enfilent des canettes de bière tout en se traînant comme des escargots.

L'ami de Ray a bien choisi. Le Bar Filial a tout bon.

Hormis le type que Ray suppose être le patron, qui mange un petit-déjeuner de champion – saucisse épicée, tranchée sur un lit de riz jaune –, Ray est seul, dans la salle.

Puis il ne l'est plus.

– *Bom dia*, Rayzão.

Ray relève la tête, et son ami est debout de l'autre côté de sa table.

Rayzão : Big Ray.

– Je ne suis pas certain que ce surnom me convienne, *amigo*.

– Ah, mais c'est un compliment, *porra*. *Grande Ray, sabe ?* Tu t'y feras.

Ray s'esclaffe. Il fait signe à un serveur.

– La *chopp* est exceptionnelle, ici.

– Je sais.

L'ami de Ray s'assied.

– C'est amusant de voir à quel point faire des affaires avec toi, c'est faire des affaires dans des bars, *sabe* ?

Ray sourit.

– Je suis un nomade, fils. Pas de bureaux, pas de problèmes.

Le serveur leur dépose deux bières.

– *Saúde*.

Ils trinquent et boivent.

– Prends une soupe, dit Ray. C'est un véritable plaisir par cette chaleur.

L'ami de Ray s'esclaffe.

– Passons aux choses sérieuses, si tu veux bien.

Ray opine.

– J'espère que tu as quelque chose pour moi.

– J’ai.

Ray opine encore.

Il sait qu’il peut compter sur ce nouvel ami.

Ce nouvel ami est une sorte de concierge du monde politique, qui collabore étroitement avec ce vieux Favre de temps en temps, travaille fondamentalement en free-lance, sait ferrer les gens. Et qui, pour cela, touche une commission – un pourcentage appréciable. Brasília est dirigée par des coalitions ; un homme qui sait synthétiser des intérêts divergents est précieux. Ray connaît son nouvel ami sous son surnom professionnel : Joãozinho, Petit Johnny. C’est ironique, apparemment.

Ray écarte son bol de soupe, lève son verre de *chopp*.

Ray sourit.

– À la tienne. Je suis tout ouïe.

Joãozinho sort une enveloppe de sa poche et la pose sur la table. Il la pousse vers Ray. Ray la prend, la soupèse. Les sourcils de Ray se froncent.

– C’est un enregistrement fait sur une clé USB, tout bêtement, dit Joãozinho. Mais le son est clair et les intervenants faciles à identifier.

– OK.

– La commission d’enquête qui t’intéresse, l’une des séances à huis clos.

– Génial.

– Ne lâche pas tout de suite la purée, Big Ray, tu ne sais pas encore ce que c’est.

– Je suis un impulsif. Un optimiste.

Joãozinho sourit.

– Donc, il y a deux jours, la commission a fait venir deux responsables de la police très haut placés.

Ray hoche la tête.

– Huis clos, comme je l’ai dit, une séance sous le sceau du secret pour éviter les fuites.

– Et pourtant tu es là.

Joãozinho hausse les épaules.

– C’est comme ça, *porra*.

– Et il s’agit de quoi ?

– Une tentative de saper l’influence et l’assise du PCC, la plus grande organisation mafieuse du pays, comme tu le sais bien, *amigo*.

– Je le sais très bien, oui.

– Et je me doute que tu sais aussi que les chefs de cette mafia, ainsi que bon nombre de leurs associés, sont derrière les barreaux dans les prisons d’État de São Paulo, depuis lesquelles, grâce aux téléphones cellulaires passés en fraude au nez et à la barbe de gardiens trop heureux de regarder ailleurs pour un prix somme toute modéré, ils dirigent impunément leur organisation.

– Oui, je connais ça par cœur.

– Ce que tu ne sais pas, c’est ce qu’il y a sur cet enregistrement.

– Éclaire-moi, *mestre*.

Des mots qui font sourire Joãozinho.

– Le projet, assez détaillé, de transférer les chefs du PCC et environ sept cents autres membres du gang vers une prison de haute sécurité qui se trouve à des centaines de kilomètres de la ville de São Paulo, dans le but avoué de bousiller la mainmise de l’organisation sur des dizaines de prisons dans tout le pays.

– Je sens que cette idée va leur plaire.

Les deux hommes y songent un temps, boivent de la bière.

– Tu veux cet enregistrement, Ray ?

– Plutôt, oui.

– Et je suppose que ce n’est pas la peine de demander pourquoi ?

Ray sourit.

– Ne me pose pas de questions, Little Johnny, et je n’aurai nul besoin de répondre.

– Tu sais trouver les mots.

– J’en connais un certain nombre.

Joãozinho sourit.

– La provenance t’intéresse ?

– C’est le seul exemplaire ?

– La seule copie. L’original existe encore.

– Qui le détient ?

– L’ingé son.

– Habile négociateur ?

– Pas vraiment.

– Mais toi, si.

Le sourire de Joãozinho s’agrandit.

– Je vais demander considérablement plus que lui ne l’aurait fait, effectivement.

– Je t’en respecte d’autant plus.

– Tu connais la musique.

– Ce n’est pas mon premier rodéo.

Ils se serrent la main. Ray met l’enveloppe dans sa poche.

– *Saideira ?* demande Ray. Pour la route.

– Il serait impoli de refuser.

Ray fait signe au serveur d’apporter une autre tournée en traçant sur la table un cercle avec le doigt. Il y ajoute le geste qui demande la note.

Le serveur leur largue deux verres, et un cendrier en métal avec l’addition.

La *saideira* est offerte par la maison.

– Brave gars, dit Ray. *Saúde*.

Une fois de plus, ils trinquent. De la mousse verse par-dessus le bord de leurs verres. Ils engloutissent chacun une longue rasade.

– Il y a une question que je voudrais te poser, Ray.

– Vas-y.

– Les deux hauts dignitaires de la police qui apparaissent sur ton nouvel enregistrement font référence à une véritable batelée d'autorisations de sortie qui sont accordées à des prisonniers partout dans l'État pour qu'ils rendent visite à leur famille durant le week-end de la fête des Mères.

– Ce n'est pas une question, Johnny Johnny.

– Tu sais ce qu'on dit : Parle ou attire-toi des ennuis.

Ray sourit.

– Mais tu as bien une question.

– Oui, effectivement. Il semblerait qu'un bureau d'aide juridique de São Paulo aide à traiter un nombre significatif de ces autorisations, gère les demandes, ce genre de choses.

– Le moindre petit truc a besoin d'être certifié, dans ce pays. C'est tout paperasse et tracasseries administratives.

– M'en parle pas.

– Obtenir mon permis de conduire a été une chienlit.

– Tu aurais dû m'en parler. Je connais des gens qui peuvent passer l'examen pour toi, code et conduite, pour un prix des plus raisonnable.

– Ah oui ? Avec mon nom sur le permis ?

– *Senhor* Ray Marx, notable.

Ray sourit.

– Qu'est-ce que tu veux savoir exactement, Johnny ? Si j'ai *eu vent* de cette histoire d'autorisations, ou si j'en ai eu *connaissance* ?

Joãozinho lève les mains, paumes ouvertes.

– Je m'interroge juste sur la fortuité de cette concomitance, *falou* ?

– Un bien grand mot, fortuité.

– Ouais, même nombre de syllabes que coïncidence.

Ray sourit.

– Ton domaine, c'est l'échange d'informations, et la mise en relation des gens.

– Sans me mêler aucunement de la suite des événements.

– Là, tu as tout bon. Tu as frappé le clou en plein sur la *cabeça*, comme on dit chez nous.

– *Amigo*, je n'ai pas l'intention d'être le pigeon de l'histoire sur lequel tout retombe, et de payer la note pour quelque chose que je n'ai pas fait.

Ray sourit.

– Celui qui n'a pas de chien chasse avec un chat, comme on dit ici.

– C'est bien joué, *amigo*.

Joãozinho finit sa bière d'un trait. Il se lève.

– À bientôt, Ray.

Il sourit.

– Ou pas, dit-il.

Ray soulève légèrement un chapeau imaginaire.

Little Johnny s'en va.

Leme écoute Lisboa lui dire ses quatre vérités.

– Le fait est, *querido*, que tu t'es concentré de manière si obsessionnelle sur qui n'a *pas* tué Lockwood que tu en as oublié de te demander qui l'avait fait.

C'est bien vu.

Il s'avère que Lockwood a un passé intéressant. Il a travaillé dans une école en Angleterre, où il était populaire et attentionné. La presse du pays s'est même intéressée à son meurtre – enfin, en pages intérieures. Le proviseur de l'école où il a enseigné à la fin des années soixante y est cité : « C'était un professeur aimé et respecté. Renommé pour sa générosité, la force de sa personnalité, sa sociabilité et son sens de l'humour. Il manquera énormément à tous ses amis de l'école. » Un autre proche : « Il était extraordinairement doué et énergique. Vous auriez des difficultés à trouver quelqu'un qui aurait quelque chose de mal à dire de Paddy – c'était ce genre de personne. »

Mais il n'y avait pas que cela. Non, *senhor*, il était prêt à tout pour ses élèves. Il avait aidé à sauver sept gosses de la secte Moon, bon Dieu de

merde. Des parents étaient venus lui dire que leurs deux fils avaient été emmenés en Amérique après un lavage de cerveau. Il avait fait un emprunt à la banque, et s'était envolé pour San Francisco. Lockwood s'était acoquiné avec un chapelain local, un type du nom de Richard Hullah, et à eux deux, ils avaient convaincu les moonistes que les deux frères avaient besoin de retourner à l'école, qu'il fallait les laisser partir sans faire d'histoires. Ils s'étaient assurés du retrait de cinq autres ados, tant qu'ils y étaient. Les moonistes ayant tout de même des antécédents, puisqu'ils étaient impliqués dans l'enlèvement d'un gosse irlandais, Philippe Cairn, en 1986, l'information est intéressante.

Leme est impressionné.

Ajoutez à cela tous les témoignages élogieux du personnel enseignant de l'école, des gosses, des parents, et il devient plus facile de comprendre le point de vue de Lagnado…

N'allez pas réveiller le chat qui dort.

Lisboa poursuit sa diatribe.

– Et puis, il faut être bien naïf, mon pote, pour penser que tu n'as pas laissé faire. Tu es complice – nous sommes complices – dans une certaine mesure, *falou* ? Mais ce qu'il y a de bien, c'est que nous pouvons nous dire que nous n'avions pas le choix.

Leme écoute en hochant la tête.

– D'autant que, quasiment à l'instant exact où nous aurions pu nous rebeller, à l'instant où on nous a dit joli coup, merci, on va s'occuper de la suite, tu rencontres Renata et franchement, mon pote, tes priorités ont changé à partir de ce moment-là.

C'est vraiment bien vu.

Ils n'ont jamais déterminé ce qu'il y avait dans le coffre-fort de Lockwood donc, techniquement, ils n'ont jamais su si quelque chose de valeur avait réellement disparu.

Les agents de sécurité dans leurs petites guérites vertes ont tous affirmé qu'ils n'avaient vu personne entrer dans la maison ; il n'y avait donc aucune corroboration de la version de la bonne, quand la piste de ses liens avec la favela en était renforcée.

Lorsque Leme avait visionné les images des caméras municipales, il y avait seulement vu, dans un noir et blanc terriblement flou, un homme entrer par la porte de derrière, sans la forcer, ce qui, dans le narratif envisagé, signifiait qu'il s'était procuré une clé.

La piste de la favela, encore.

Et le coup de maître était de la jouer comme si la bonne était elle aussi une victime, que ce n'était pas sa faute, ni sa responsabilité : une tragédie, c'est tout.

Là, le narratif fonctionnait, et il ne restait plus qu'à lui trouver un visage acceptable pour que la boucle soit bouclée. Rien de plus facile que de se trouver un coupable à Paraisópolis, d'après ce qu'en dit Carlos.

Cela a dû se résumer à un pow-wow entre un intermédiaire *militar* et un ponte du haut de la colline. Un nom et une adresse, et le tour est joué, et blablabla, et les médailles et les honneurs à la va-comme-je-te-pousse, et la trêve fragile qui est en vigueur dans la cité-paradis en est préservée.

Tout cela est parfaitement logique.

– C'est du putain d'utilitarisme, en fait, dit Lisboa. Réfléchis : le plus grand bien pour le plus grand nombre, voilà ce qu'il en est ressorti. Alors si nous en avons été complices en fermant un peu les yeux, pour être honnête avec nous-mêmes, mon pote, on n'a pas mal agi.

Leme acquiesce.

– Et qui sait si ce Big Daddy n'est pas le vrai coupable, en plus, *entendeu* ? Ils avaient peut-être une bonne raison de vouloir protéger son identité.

– De l'*utilitarisme*, répète Leme. Tu prends des cours du soir ?

– Fais pas chier, Mario.

Leme sourit.

Il faut dire qu'il y a deux nouveaux faits importants dont il n'a pas parlé à Lisboa.

D'une part, le fait qu'il aide Carlos à faire du jeune Franginho un bon informateur.

D'autre part, le fait qu'il ait récemment reçu la visite d'un ex-employé de l'école où Lockwood était proviseur.

Le premier développement n'est pas de son ressort et demeure accessoire : tout dépend de Carlos, et il attend son signal pour retourner à Paraisópolis.

Le second démarre avec une conversation sordide, mais éloquente.

Leme avait laissé ses coordonnées à l'école. Il y a une semaine, il avait reçu un appel téléphonique d'un professeur exerçant là-bas. Il ne sait pas trop quoi en faire.

Il semblerait que l'École britannique a eu sa part de scandales.

Le professeur, un trentenaire appelé James, n'en parle pas vraiment en bien.

– C'est une sorte de pensionnat de jeunes filles, c'est tout, dit-il à Leme. Les gosses se croient sortis de la cuisse de Jupiter parce que c'est ce qu'on leur a répété toute leur vie. Les enseignants sont soit des profs finis qui se raccrochent à un salaire ou une pension conséquents, soit des Brésiliens incompétents, soit des laissés-pour-compte du circuit international.

Leme fronce les sourcils.

– Ce n'est pas ce que j'ai entendu dire.

– Nan, ça… répond ce James. L'argent est la seule chose qui compte, non ? Des moutons déguisés en agneaux, dans l'ensemble. C'est presque toujours le cas des écoles internationales.

Leme se rembrunit.

– Disons-le d'une autre façon, poursuit James. Si vous travaillez trop longtemps dans ce circuit, on ne vous embauchera plus si vous revenez en

Angleterre, et absolument plus jamais à un poste incluant un quelconque niveau de responsabilité. Les écoles ne vous font plus confiance. C'est un signe, non ?

– C'est juste.

Leme ne sait pas vraiment pourquoi il a cette conversation. Il avait été intrigué par l'appel, promesse d'informations. Et là, il se retrouve assis au coin d'une rue en terrasse d'un bar de Pinheiros à écouter les récriminations d'un type aigri.

– Vous êtes sûr que vous n'en voulez pas ? redemande James en agitant une bouteille d'Original devant le visage de Leme.

Leme secoue la tête, les bras croisés.

– Et si vous me disiez pourquoi nous sommes ici ?

– Oui, oui, évidemment. Attendez une seconde.

James agite la bouteille en l'air, et une autre apparaît.

– Désolé, j'ai la gueule de bois.

– Ça arrive.

– Oui. Cette ville pousse à boire.

– Vous savez quoi ? dit Leme. Je vais en prendre un peu.

– Voilà quelqu'un de bien.

James verse maladroitement de la bière dans deux petits verres.

C'est un rade typique du quartier. Un troquet classique, près de la sortie Vila Madalena. À l'endroit où ils se trouvent, le coin est plutôt banal : des bars mornes avec leurs habitués, des auvents en plastique, des tables en plastique, et des chaises qui ploient sous le poids des clients. Leme a vu des accidents dus à ce type de sièges. On sert ici des hamburgers standards, des steaks tannés comme de la semelle, de la cachaça bon marché et des bières en bouteille. La rue abrite quelques restaurants-buffet bien éclairés, avec leurs marmites de feijoada de la veille et leurs légumes luisants de beurre. Un peu plus bas, les prémices de l'embourgeoisement : des chaînes de restauration rapide branchées et des brasseries conceptuelles, un restaurant

français raffiné et des clubs avec orchestre qui vendent le verre de Guinness vingt réaux. Le lieu est devenu symbolique, a entendu dire Leme : il sépare les vieilles fortunes de Jardins du quartier hippie qu'est Vila Madalena.

Embourgeoisement : un mot nouveau, pour Leme. Il se demande quand Bixiga, la vessie de São Paulo, son ancien terrain de prédilection, sera rénové.

Il aura besoin d'un nouveau surnom.

– Bon, il va falloir y venir, maintenant, dit Leme.

– C'est simple, répond James. Lockwood était gay.

– Ah.

– Le secret le plus mal gardé de l'école.

– Et pourquoi venir me le dire ?

– Parce que je suppose que personne d'autre ne l'a fait.

Sur ce point, il a raison, se dit Leme.

– Et pourquoi ne l'ont-ils pas fait ?

James engloutit de la bière.

– Eh bien, cela ne correspond pas à l'image parfaitement lisse que l'école entretient soigneusement. Et comme vous le savez bien, inspecteur, au Brésil, enseignant homo signifie maniaque pédophile.

Leme se rembrunit, grimace.

– Donc, c'était loin d'être de notoriété publique. Mais on a tous des besoins, n'est-ce pas ? Alors il courait souvent des rumeurs sur la façon dont il les comblait.

– Et… ?

– Visites nocturnes, services professionnels, ce genre de choses.

– Des possibilités de confirmations ?

– Je ne m'attends pas à ce que quiconque accepte d'en parler. C'est juste ce que j'ai entendu dire.

Leme prend le temps d'assimiler la nouvelle.

– Pourquoi vous a-t-il fallu si longtemps pour me contacter ? demande-t-il.

– Je ne suis plus employé par l'école. J'aimais bien Lockwood, c'était un brave type, et un supérieur efficace et honnête. Celui qui l'a remplacé, beaucoup moins.

– Donc, c'est par vengeance ?

– Quelque chose comme ça. Le nouveau proviseur a engrossé l'une des profs, d'accord ? Eh bien, disons qu'il y a eu une sorte… d'empiétement dans la répartition de nos ébats amoureux.

Leme sourit, d'une expression qui signifie joli coup, vieux.

– Tout, là-bas, n'est que pure hypocrisie.

– Et vous, vous êtes un croisé de la vérité, rétorque Leme.

– C'est ça, je suis ces putains de Batman et Robin vengeurs.

Leme sourit.

– Allez-y mollo sur la bière, vieux, conclut-il.

Ce que Leme décide de faire à ce sujet, c'est de contacter les Mœurs et de leur demander où un homme riche peut se trouver un mignon.

– C'est comme chercher un giton dans une botte de foin, lui répondent-ils. Mais on peut t'aider à te trouver quelqu'un, si c'est ce que tu cherches.

Ils ont le sens de l'humour, aux Mœurs. Leme se dit qu'avec ce genre de boulot, c'est probablement requis.

Les gars des Mœurs parlent à Leme de discussions intéressantes qu'ils ont eues avec un type se faisant appeler « Evandro », et qui vit dans le Nordeste, à Recife. Le genre *garoto de programa*. *Arpenteur de macadam*. Apparemment, il faisait aussi les saunas. Rêvait de tout plaquer et d'aller s'installer chez un riche *gringo*. Quelques photos pornos, aussi. Probablement juste pour sa promo, commentent les gars des Mœurs. Leur dernière communication : qu'on le laisse aller rejoindre un quelconque vioc à la bite ratatinée. Ils parlent à Leme d'un rapport d'une ONG, Programa Pegação, datant du milieu des années quatre-vingt-dix. Des hétéros qui se

faisaient passer pour des gays pour gagner de l'argent avec les touristes. C'est demeuré très à la mode, apparemment.

Leme a entendu dire que le tourisme sexuel pourrissait le Nordeste. Les Européens paient très cher la compagnie de jeunes hommes et de jeunes filles. Des genres de truands implacables exploitent ces travailleurs, les tirant des bidonvilles et les amenant à se prostituer en leur faisant miroiter la promesse d'une vie meilleure.

Ce qui ne ressemble pas du tout au genre de relation que pourrait rechercher un type comme Lockwood.

Pas si on prend en considération son sauvetage héroïque de plusieurs gosses.

Leme se dit qu'il devait être un peu plus classe.

Ils lui rétorquent que les jeunes hommes sont bien élevés, élégants, urbains. Ils sont respectueux. Ils évoluent dans des sphères relativement sophistiquées. Ils comprennent l'avantage qu'il y a à développer une liaison. Ils sont, pour la plupart, motivés par l'argent, à l'évidence, et tout cela n'est pour eux qu'une transaction dans leur forme particulière de capitalisme, un échange : un bien contre un autre. Mais il n'y a pas la vulgarité que vous voyez sur le trottoir. Il y a la promesse de quelque chose d'autre.

– Alors c'est peut-être tout de même là qu'il faut chercher.

Cela les avait fait hurler de rire.

– Ça ressemble à ton gars ?

Leme n'en sait foutrement rien.

Ils lui expliquent également qu'à São Paulo, les touristes ont tendance à commencer par les alentours de la Praça Alexandre de Gusmão. Le parc, là-bas, est connu pour être un pôle d'attraction des pervers et des dépravés. Une nuée de suce-bites mineurs et bon marché y sont disponibles pour qui le veut, ainsi que des chattes de fugueuses au rabais pour les pédophiles peu regardants.

– Charmant, commente Leme.

– Ils quittent leurs tanières à la nuit tombée pour aller s'ébattre, lui expliquent les gars des Mœurs. C'est l'heure du repas, au zoo.

Leme s'y rend, un soir. Il n'est pas sûr de ce qu'il cherche, ou de ce qu'il veut apprendre, mais il se dit que les réponses se présenteront d'elles-mêmes quand il aura un peu fait le tour.

« Ta caisse là-bas au ralenti, vieux, lui avaient dit les gars des Mœurs. Il n'y a que ça de vrai, pour les types à la coule. »

Leme ne se sent pas cool du tout, à rôder le long du parc, en quête d'un éphèbe à ramasser.

Ça ne donne pas vraiment fière allure, de zoner comme ça, réalise Leme.

On a l'impression d'être un parfait enculé.

La première chose qu'il se dit : ils sont vraiment jeunes.

La seconde : il doit y avoir un meilleur moyen, si l'on a de l'argent.

Sauf si, évidemment, cet aspect fait partie de l'attrait.

À son deuxième passage, un jeune maigrichon, boucles d'oreilles en or et tee-shirt sans manches lacéré, se penche à la fenêtre de Leme. Il mâche un chewing-gum. Leme admire sa coupe de cheveux. Et puis il est dynamique, aussi – il a la gnaque.

– Je peux faire quelque chose pour toi ? demande-t-il à Leme. Je t'ai jamais vu avant. Rien ne vaut la première fois, *querido*.

Leme sourit. Il aime son style.

– Monte, cow-boy, dit-il.

Le gars ouvre la porte.

– Et accroche bien ta ceinture, rajoute Leme.

Le gars sourit.

– Avec la ceinture, c'est plus cher.

Leme accélère, et ils repartent à une allure plus normale.

– Belle caisse, entame le gosse d’un ton aguichant. Où est-ce que tu m’emmènes, hein ? J’imagine que ton pieu est plus doux qu’une épilation homo.

– Du genre palper-rouler ?

Le gosse s’esclaffe.

– Plutôt forfait intégral, mon vieux.

Leme sourit. Ils roulent un temps en silence. Il appuie sur un bouton et toutes les portes se verrouillent…

– Je vais aller droit au but, entame Leme. J’ai besoin de parler à quelqu’un qui est dans le milieu depuis au moins trois ans, *falou* ? Tu connais quelqu’un qui peut aider ?

Le gosse montre ses paumes, s’adosse à la portière, sur la défensive.

– Qui êtes-vous ?

– Pas de panique, mon gars, je suis de la police civile, inspecteur, et tout ça est du genre à plutôt rester entre nous.

– Et quoi ? Je suis censé vous croire ?

– Tu n’as pas vraiment le choix, fils. Parce que, si tu ne coopères pas, par contre, je peux toujours passer un appel, *entendeu* ?

Le gosse se détend.

– Ouais, d’accord.

– Donc, tu connais quelqu’un qui pourrait m’aider ?

Le gosse baisse les yeux, regarde ses mains.

– Moi, je peux.

– Toi ?

– Oui, moi. Je suis dans le business depuis quelques années, d’accord ?

– Tu n’as pas l’air assez vieux pour ça.

– Vous seriez surpris. Dans certains cercles, je suis déjà un peu trop vieux, vous comprenez ?

Leme déglutit.

– Et tu travailles ici depuis combien de temps ?

– Quatre ans, par intermittence.

– Par intermittence ?

– Eh, ce n’est pas un emploi à plein temps. On n’a pas de mutuelle pour les soins dentaires, chef.

Leme sourit.

– OK. Et donc, les périodes sans ?

– Quand on ne bosse pas, c’est qu’on a accroché un micheton, d’accord ? Une sorte de revenu fixe.

– L’objectif professionnel par excellence, non ?

– Oui, c’est nettement mieux que travailler.

– Han-han, commente Leme. Ça n’a pas l’air si agréable que ça.

– Nan.

– Tu veux manger quelque chose ?

– Ouais, pourquoi pas ?

– Il y a un pull sur la banquette arrière. Mets-le, et je te paie un sandwich.

Le gosse fait ce qu’il lui dit.

Ils sont assis au comptoir de la *padaria* Bella Paulista, au coin de la Rua Augusta et de Haddock Lobo.

Ils sont à côté de la partie pâtisserie, de l’armoire réfrigérée remplie de gâteaux et de desserts.

Le gosse salive.

Des programmes sportifs et des chaînes d’information. Il est tôt, et à part quelques buveurs sortis du bureau, c’est plutôt calme. Les lumières sont crues, les tables simples.

Et pourtant…

C’est animé, ici, aux petites heures. Un endroit ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre, populaire chez des gens fort différents.

Fêtards et noctambules, employés, ouvriers, flics.

– Des michés m’ont amené ici plus d’une fois, inspecteur, dit le gosse.

– Fais comme si j’étais ton grand frère, *moleque*.

Leme commande une bière pour lui, un Coca Light pour le gosse.

Il parcourt le menu. Tous les classiques du genre.

Il choisit dinde-fromage pour lui, mortadelle italienne pour le gosse.

Leme regarde les employés travailler au comptoir.

La mortadelle y est tranchée, empilée, puis grillée jusqu’à être croustillante.

Le fromage fond et recouvre l’empilement.

Les sandwichs sont imposants.

Du pain blanc avec sa croûte, des garnitures copieuses. Leme compte au moins une demi-douzaine de couches. Les viandes sont empilées sur l’épaisseur d’un pneu. Le fromage se déverse comme de la lave. Les oignons et la salade sont croquants.

Le gosse s’en donne à cœur joie avec les condiments…

Il s’éclate vraiment. Mayonnaise, moutarde, Ketchup, sauce chili…

Les sandwichs sont *monstrueux*.

Leme laisse le garçon se goinfrer. Ce dernier termine son mortadelle quand Leme n’est pas encore venu à bout de la première moitié de son dinde-fromage. Leme signale à la serveuse qu’il veut que l’autre moitié soit emballée. Il donne le paquet au garçon.

– Voilà ton dessert, mon pote.

– Tu es un seigneur.

Leme s’essuie la bouche. Prend un cure-dents dans un distributeur en plastique. Racle et gratte. S’égratigne un peu une dent.

– Est-ce que tu décrirais ta sphère comme soudée ? demande Leme.

– Bah, plus ou moins, *certo* ?

– Mais vous vous connaissez ?

– Oui. Nous sommes en concurrence, en théorie, mais ça ne fonctionne pas tout à fait comme ça.

– Non ?

– Les clients sont des réguliers. Les goûts spécifiques.

– Si bien que vous ne vous marchez pas trop sur les brisées les uns des autres.

– Ouais, pas trop, répond-il en souriant.

– Et tu connais les gars qui travaillent dans les autres rues ?

– La plupart d'entre eux, acquiesce-t-il. Il n'y a pas tant de coins que ça.

Leme hoche la tête.

– Je cherche un type, qui a probablement disparu il y a environ trois ans. Janvier 2003. Encore qu'il a pu s'éclipser un peu plus tôt.

– Trois ans ?

Leme hoche la tête.

– Il avait sûrement un régulier. Pas sûr qu'il ait été à ton niveau de revenus, mais c'est possible.

Le gosse réfléchit.

– Tu as dit qu'il avait quel âge ?

– À peu près le tien.

– Ha ha. Monsieur a le sens de l'humour.

Leme sourit.

– Je dirais, autour de vingt-cinq ans.

– Mon âge, donc.

Leme sirote sa bière.

– Réfléchis, petit, mais ne prends pas trop longtemps. Tu ne voudrais pas que ton dessert refroidisse.

– Je penserais peut-être à quelqu'un. Pas un gars d'ici, il restait toujours un peu à l'écart. Il a commencé de l'autre côté de la rue, tu sais, en occasionnel, vers Frei Caneca.

– Oui ?

– Il a tapiné peut-être un an, puis d'un coup, disparu.

– Personne ne s'est dit qu'il avait pu lui arriver quelque chose ?

– Il arrive toujours quelque chose à quelqu'un.

– Je te l’accorde. Comment s’appelait-il ?

– Bocão.

Grande Bouche.

– Il s’appelait Bocão ?

– Écoute, qu’est-ce que tu veux que je te dise ? On utilise nos noms d’artiste, sur cette scène.

Leme acquiesce. Il pourra toujours soumettre le pseudo aux Mœurs, voir s’ils ont quelque chose. Ça commençait vraiment à ressembler à la quête d’un giton dans une botte de foin.

– Pourquoi ne t’installes-tu pas avec un de tes anciens michetons, *rapaz* ? demande Leme.

Jeune homme.

– Histoire de te caser, de te ranger des voitures, dit-il.

Le gosse se lève.

– Je suis à louer, pas à vendre. Je ne cherche pas un gentil monsieur.

Il s’esclaffe.

– Et un jour je vais me casser, pas me caser, mon vieux.

Leme regarde le gosse partir. Il sourit.

Évidemment, se passe aussitôt ce qui doit se passer : Leme soumet le pseudo aux Mœurs, qui le vérifient pour lui, mais ils entendent du même coup parler de sa virée et de son dîner avec le gosse, et vu le sens de l’humour qui leur est propre, il se raconte vite dans tout le poste que Leme se cherche un mignon, et Lisboa entend les vannes qui circulent, et avant d’avoir eu le temps de comprendre quoi ou qu’est-ce, Leme se retrouve à devoir se justifier.

– Je crois que je vais faire l’impasse sur ce coup-là, lui dit Lisboa. Mais bon, j’assurerai tes arrières s’il y a besoin. Comme ça, tu sortiras couvert, si je puis me permettre.

Enfin, s’il peut plaisanter, se dit Leme, c’est que tout va bien.

Tout de suite après, Carlos le contacte. Lui dit que Franginho est fonctionnel, que Petit Poulet gazouille.

– Les gallinacés ne gazouillent pas, lui répond Leme. Ils piaulent, ils gloussent et ils caquettent.

– Quoi qu'il en soit, reprend Carlos, nous, nous pouvons chanter victoire. J'ai parlé avec le gosse. Son pote Rafa a le téléphone parce que son vieux est au placard et qu'il reçoit des messages de sa part, voilà. Sauf que ce n'est évidemment pas tout.

– Non ?

– Eh bien, disons que la distribution de téléphones ne se fait pas exactement sur la base de l'amour paternel.

– C'est juste. Donc le père de Rafa est un intervenant.

– Un tout petit, à mon avis. Le plus probable est que Rafa ne reçoit pas de messages de lui. Et que les messages qu'il reçoit repartent directement vers les hauteurs de la colline.

– Franginho t'a dit tout ça ?

– Ça n'a pas été nécessaire. Je me le garde bien au chaud. Il m'en a dit assez.

– Tu veux le réutiliser.

– Ma grand-mère m'a toujours dit que pour faire un bon bouillon, on se sert des os, *entendeu* ? On se sert de tout, on consomme le poulet jusqu'au bout.

– J'ai compris ; vas-y mollo sur l'analogie, fils.

– Quoi qu'il en soit, reprend Carlos, pour le week-end de la fête des Mères, vendredi 12 mai, un bon paquet de prisonniers ont été autorisés à sortir de prison pour rendre visite à leur famille, tout ça. Le paternel de Rafa en fait partie. Des milliers de demandes ont été approuvées, d'après ce qu'on m'a dit, alors ne te fais pas trop d'illusions si tu avais prévu d'aller rendre hommage à ta chère daronne.

– Elle est morte, mon vieux.

– Condoléances. Donc, tu seras libre.

– Comme l’oiseau.

– Tu commences à comprendre.

Leme renâcle. Leme raccroche.

Il se demande ce que cela signifie pour son week-end, ce qu’il va dire à Renata.

Pour l’instant, rien.

Bocão, Grande Bouche, ancien escort :

Écoutez…

Je suis né dans le Nordeste. Du moins, c’est ce que ma mère m’a dit. Pas de père – je ne l’ai jamais connu, de toute façon. Nous vivions dans une petite baraque dans un bidonville de merde en lisière de Fortaleza et ma mère nous faisait péniblement subsister avec son boulot de bonne. Ma sœur, dès qu’elle en a eu l’âge, a quitté l’école pour l’aider en faisant la même chose. Je ne me souviens pas que ça ait fait une différence au niveau des revenus. Moi, j’ai juste quitté l’école.

Je passais mon temps dans la rue, en me tenant à l’écart des embrouilles, plus ou moins, en m’abritant du soleil.

La lumière à Fortaleza est d’un blanc féroce.

À São Paulo, le soleil est tamisé par la pollution, la fumée, toutes les merdes qui traînent dans l’air : les rayons ressemblent à des hachures de peinture jaune pisse.

Sur les plages municipales, il y avait des touristes à plumer. J’ai regardé mes amis leur vendre de la pacotille au rabais comme si elle appartenait à l’héritage afro-brésilien ; parfois, ces amis leur procuraient aussi certaines choses qu’ils demandaient, des choses qu’ils ne pouvaient pas obtenir chez eux – ou n’avaient pas envie de demander là-bas. Des drogues, des filles et des garçons, ai-je découvert. J’avais peur des drogues et des hommes qui en vendaient dans les encoignures de la favela et des coins plus chics où la

qualité était meilleure, pour plus cher. Je n'allais pas m'impliquer dans quoi que ce soit de ce genre.

« *Filho*, tu es un tire-au-flanc, me disait ma mère. *Se Deus quiser*, tu trouveras quelque chose. Mais comment, je ne sais pas, à force de ne pas chercher.

– Mais *Mãe*, il n'y a pas de travail. Pourquoi chercher ? »

Alors elle secouait négativement la tête, faisait la moue, agitait l'index.

« Tu es un bon garçon, tu es juste craintif. Un jour, tu réaliseras que ce riz et ces haricots ne tombent pas du ciel, *querido*. »

Il y avait d'autres jolis garçons qu'une passade laissait les poches pleines, d'après ce que l'on m'avait dit. Je les voyais comme des mercenaires, des sauvages. L'amour ne doit pas être pris à la légère, considérais-je. Je le pense toujours.

« Ta cousine de São Paulo nous a écrit, m'avait dit ma mère, un après-midi. Tu peux vivre chez elle tant que tu n'as pas trouvé de travail. »

Elle était occupée à laver le linge, elle le battait avec ses mains dans de l'eau savonneuse. Elle n'avait pas levé les yeux.

« Je pense que tu devrais y aller. Dieu verra clairement si tu profites ou pas de cette opportunité, et j'ai la foi. »

Je n'ai jamais revu ma mère.

Ma cousine était gentille, mais beaucoup plus âgée que moi. Nous n'avions pas grand-chose en commun, nous ne nous parlions pas beaucoup.

Un soir, je me suis retrouvé à Consolação, près du centre commercial Frei Caneca. Les gens étaient gentils avec moi, là-bas. C'étaient des garçons de mon genre. J'ai vite réalisé que je pouvais gagner pas mal d'argent. J'ai annoncé à ma cousine que j'avais trouvé un boulot de nuit et, peu après, j'ai emménagé dans un petit studio infesté de cancrelats à deux pas de la Rua Augusta, près du centre. Le côté sombre, l'endroit où un garçon comme moi pouvait gagner sa vie, coincé entre les bars miroir qui hurlent « américain » en néons rouges, les étudiants qui rient et boivent

autour de tables en plastique dans des *botecos* bon marché, les putes, menaçantes dans leurs sous-vêtements explosifs et leurs talons hauts vicieux, les videurs des clubs de strip-tease mettant au fond d'allées borgnes puant la pisse leur raclée aux *gringos* qui se sont mal tenus, les bars-théâtre et les traditionnelles cantines italiennes d'où l'on me chassait d'un geste de la main dès que j'approchais.

Un an plus tard, je l'ai rencontré. Je me suis rangé des voitures. Après une courte maladie, ma mère s'est éteinte et ma sœur est venue vivre avec moi.

Comme elle disait toujours : Advienne que pourra, on s'en remet à Dieu.

Écoutez, voyez.

Ma sœur et moi allons acheter à manger, et parfois des vêtements. Nous avons une petite télé et nous regardons les émissions de téléréalité et nous rions et nous faisons comme si nous détesterions en être. Nous sommes devenus amis. Nous avons toujours été proches, mais nous ne parlions que des grands sujets, des choses importantes.

Maintenant, nous nous racontons des petites histoires du quotidien.

Un soir, il y a peu, je suis sorti. Avec des amis. C'était la première fois.

Ma collègue Manuela m'a emmené boire après le travail. Elle est convaincante.

« Mec, tu es trop jeune pour jouer les maris modèles avec ta sœur. Un *gatinho* comme toi, un tombeur, c'est fait pour sortir. »

Elle avait remis du rouge à lèvres, avait fait la moue à son miroir de poche, ouvert un peu son chemisier.

Nous nous étions réunis dans un bar près du bureau. J'étais resté assis sans rien dire, à écouter leur conversation enjouée, les fausses disputes, avec un vague sourire, le visage rougi par l'alcool.

J'avais cessé de m'inquiéter pour ma sœur à la maison.

Manuela m'avait souri, avait soufflé sa fumée dans ma direction.

« *Coitado*, avait-elle dit. Pauvre petite chose. Tu es gentil.

– Tu es belle, avais-je répondu avec le sourire maladroit de trop de bière.

– Ah ! s'était-elle esclaffée. Tu n'as pas idée ! »

Ça m'avait fait du bien. Comparé à ce que j'avais vécu, ce petit moment de gêne était plaisant. Il était *normal*.

J'étais arrivé.

Écoutez encore.

La plupart du temps, le matin, je fais des exercices, des abdos et des pompes, pour me fortifier : je veux conserver mon corps de fin d'adolescence. Je m'espionne dans le miroir quand je m'habille. Ma mâchoire est encore un peu épaisse et je pourrais perdre un peu de chair au-dessus des hanches, mais je suis toujours aussi en forme que le jour où il m'a remarqué. Et mes nouveaux vêtements me vont bien : des chemises sur mesure pincées à la taille, dessinant un *v* élégant sur ma large poitrine.

– Tu es mon beau garçon, m'avait-il dit au début de notre relation. Des yeux éblouissants, une peau magnifique. Tu es résolu, mais vulnérable. Je ne sais pas ce que tu vois en moi. Ne change pas, jamais.

Je n'avais pas l'habitude de la flatterie. Je ne savais pas comment répondre.

– Je ne changerai pas, je ne mérite pas ton attention.

Il avait ri en entendant cela.

– Mon garçon, c'est une chose dont tu ne manqueras jamais.

Rafa reçoit de plus en plus de messages.

Il se demande depuis un moment pourquoi c'est lui qui a le téléphone.

– La contestabilité, mon pote, lui explique Franginho. Tout est codé, non ? Les autorités le trouvent, pas de problème, vous voyez bien ce que disent les messages. Rien d'incriminant dans tout ça, n'est-ce pas ? Bon,

évidemment, ton vieux risque de se retrouver dans la merde si un *militar* te chope.

– Pourquoi ça ?

– Tu es vraiment lent, des fois, étant donné ton surnom, Rafa-Rapido.

Franginho se marre, se prend à son propre jeu.

– Tu crois qu'on te file un téléphone et un forfait quand tu te pointes là-bas pour purger ta peine ? Voilà, monsieur, et un pyjama en soie pendant qu'on y est.

Rafa se sent tout bête, mais soulagé que Franginho soit là avec lui.

– Ça va, du calme, je disais juste ça comme ça.

Franginho donne un coup de poing sur l'épaule de son ami.

– Et qu'est-ce que monsieur désire pour dîner, ce soir ? Notre steak garni est de classe mondiale.

Il sourit, voit que Rafa est vexé.

– Je me marre, c'est tout, tu sais que je t'adore, ajoute-t-il.

– T'inquiète.

Oui, c'est vrai, Rafa est heureux que Franginho soit avec lui pour partager tout ça.

Sauf qu'il ne partage pas *tout* ça.

Rafa ne lui a pas parlé de la fois où il a suivi la femme dans le chantier, l'autre jour, et de ce qu'il pense avoir vu. Quelqu'un accumule des stocks.

Dans quel but, il n'en a pas la moindre idée.

Et le 12 mai se rapproche à grands pas. Il ne sait pas non plus ce que cela veut dire, d'ailleurs.

Rafa pose la question à Garibaldo, de façon détournée, pour le téléphone.

– Ne t'inquiète pas de ça, *filho*, s'entend-il dire. Ce n'est pas tes affaires, *falou* ?

Rafa hausse les épaules. Il fait une grimace qui veut dire : Eh bien, vous savez, au cas où, *sabe* ?

Garibaldo voit son expression et Rafa le regarde déchiffrer ce qu'elle signifie.

Rafa est sérieux et Garibaldo comprend qu'il est sérieux.

Il le prend à part.

– Tu n'es pas idiot, mon gars, alors je n'ai pas besoin de te dire qu'il ne s'agit pas d'un gentil papa qui prend des nouvelles de son fils unique.

– Oui, s'irrite Rafa. Je le sais bien.

– Excellent. Donc, l'idée est que, plus nous avons de téléphones en service, moins il y aura de chances qu'ils nous écoutent, *entendeu* ?

Rafa opine.

– Les *militars*, poursuit Garibaldo, nous enregistrent, et se servent de ces informations pour nous saigner, *sabe* ? Des bakchichs, fils, du *pognon*. Ils prennent des membres de nos familles en otage pour réclamer une rançon.

– D'accord, dit Rafa.

– Donc, tu fais partie d'une multitude, fils. Ne t'inquiète pas.

– Ça me convient.

Garibaldo se marre.

– Ça va se payer, voilà ce qui importe. Les *militars* ne jouent pas le jeu.

– Quel jeu ?

– Celui où on coopère et où tout le monde y gagne. Ils nous enculent, ne respectent pas les règles. Et mêler les familles à tout ça est hors de question.

– Oui.

– Oui ? Tu comprends ?

– Oui.

Puis Rafa est informé que son père a une autorisation de sortie pour le week-end de la fête des Mères. Et tout le reste lui paraît soudain moins important.

Il en parle à sa grand-mère, qui n'a pas l'air emballée par la nouvelle.

– Franginho dit que c’est probablement parce que maman est morte, un geste de compassion, ce genre de chose. C’est ce que dit Franginho.

– Il dit beaucoup de choses, ton ami Petit Poulet, n’est-ce pas ? répond la grand-mère de Rafa.

Pour être honnête, c’est vrai.

Mais l’indifférence de sa grand-mère n’empêche pas Rafa de se concocter un plan, un truc de ce genre.

Il a appris ce que faisait la femme qu’il a maintenant suivie deux fois et sauvée une, pour de vrai.

Et Rafa a l’intention de lui rendre visite dans son bureau le jour dit, le 12 mai, juste avant l’arrivée de son père.

Il se dit qu’elle le recevra.

Le matin du vendredi 12 mai, et Ray s’affaire.

Il y a beaucoup de numéros de compte Capital SP liés au projet Singapour.

Il y a beaucoup de produits financiers Capital SP liés à l’énorme prêt accordé au gouvernement pour l’aider à financer la Bolsa Família.

Il y a beaucoup de paperasserie juridique externalisée servant à certifier et approuver les mouvements de ces comptes et de ces produits, et à localiser le capital humain afférent.

Vendredi 12 mai 2006, et São Paulo est une ville modérée, politiquement.

Marta n’est plus *numero uno*, et si le gauchiste Lula a la mainmise sur le pays dans son ensemble, São Paulo reste résolument ambivalente quant à son charme bohème.

Ce que Ray pressent, c’est une opportunité.

Ray triture les comptes et les produits pour capitaliser sur quelque chaos insensé.

Il se dit que, d’ici la fin de la semaine, le week-end de la fête des Mères, São Paulo ne sera plus aussi modérée.

Ray s’imprègne des règles de l’urbanisme.

São Paulo est sujette à zonage selon un règlement édicté en 1972, lit-il. Ces directives divisent la ville en zones « z 1 » et « z 3 ». Les zones « z 1 » sont dénommées « élite résidentielle », et soigneusement gérées. Les zones « z 3 » sont appelées « mixtes », c’est-à-dire tout le reste. Durant la première moitié du XX^{e} siècle, la ville s’est fondamentalement développée sur le principe du « démolir et reconstruire », avant que ces normes ne soient mises en place pour instaurer un début de maîtrise et de cohérence. Leur effet est loin d’être évident, sinon que maintenant, le principe est simplement devenu construisons, construisons, construisons, et n’a plus varié depuis assez longtemps. Le Plan directeur de développement intégré de São Paulo (un plan de développement urbain à long terme géré par l’État afin de pouvoir faire face à la croissance extraordinaire de la ville) avait été conçu en 1968, et c’est de lui qu’avaient découlé les normes de zonage.

La sémantique est intéressante.

« Intégré » n’est pas un terme que quiconque envisagerait normalement d’utiliser pour décrire sa perception de la ville, se dit Ray.

Les immeubles peuvent bien fournir des habitations et représenter des opportunités, mais ils ne le font que dans l’approche indifférente et ségrégationniste d’investisseurs privés, de sociétés compétitives, d’une responsabilité sociale réduite à son minimum.

D’une totale irresponsabilité, en fait, se dit Ray.

Des gens comme nous, mon ami.

Ray sourit. Tout cela est du pain béni, pour Big Ray.

Ce n’est pas son premier rodéo, après tout.

Le matin du vendredi 12 mai, et Leme prépare du café pour Renata.

– Je vais passer dans ton coin, aujourd’hui, lui dit-il.

– Ah oui ?

– Oui, on assure quelque chose comme la formation d’un informateur.

Renata plisse le front.

– Tu fais ça, aussi, maintenant ?

– Avec un gars de la militaire, un type du nom de Carlos.

– Han.

– C’est en rapport avec… Eh bien, en fait, c’est lié à l’affaire Lockwood.

– Mario…

– Non, rien de ce genre. C’est compliqué. Il y a peut-être une piste, je ne sais pas.

– Oui, eh bien, ne te fais quand même pas trop d’illusions, *querido*.

– Tu veux qu’on déjeune ensemble ? Ça devrait être à peu près l’heure où je vais me trouver dans ton quartier.

– Pourquoi pas.

Leme sourit.

– *See you later, alligator*, dit-il.

Le matin du vendredi 12 mai, et Renata se rend au bureau en voiture en s’inquiétant de la visite possible de Mario pour le déjeuner.

Renata espère que personne ne va le voir avec ce Carlos de la militaire, puis avec elle. Ce ne serait bon pour personne.

Elle décide de faire un détour. Elle a le temps.

Dans les hauteurs des confins de Morumbi, en retrait de l’*avenida* principale, sur une route bordée d’élégantes maisons mitoyennes qui redescend en louvoyant vers le Marginal, se dresse la chapelle. C’est son bâtiment favori. Il s’agit d’une construction modeste – rustique, un toit bas incliné, ses rondins de bois sombre formant un porche –, mais caractéristique de par sa simplicité, dans un quartier effroyablement dominé par l’ostentation. Bon nombre des maisons alentour sont de style alpestre, avec des toits conçus pour faciliter l’élimination de la neige – une chose pas totalement essentielle à São Paulo, d’après elle. Bande d’imbéciles. Quelle était cette expression, déjà ? Aux US, l’éducation prime sur la beauté ; au

Brésil, mieux vaut être riche. À São Paulo, le statut social prévaut. Et tout, à São Paulo, va très vite – sauf les voitures.

Renata la dépasse et, comme d'habitude, ralentit. Elle se gare. La chapelle a l'air de saigner. Du fil rouge se déploie depuis ses murs, recouvrant la pelouse et les fleurs alentour. Elle sort de sa voiture pour aller voir de quoi il s'agit. À l'intérieur, il y a un métier à tisser sur l'autel, un long tapis rouge, et d'autres fils qui se déroulent vers l'extérieur. Elle fait précautionneusement le tour de la chapelle. Le rouge forme un contraste fort avec la verdure, mais il est apaisant. La chapelle semble grouiller de vie, comme si le fil poussait, s'épaississait imperceptiblement pendant qu'elle le regardait.

C'est quelque chose. Mais quoi, elle ne le sait pas. Elle finit par trouver un pupitre d'information et lit un dépliant.

Il s'agit en fait de *Penelope*, une installation de l'artiste Tatiana Blass.

Inspirée par Homère et par l'attente de Pénélope durant les vingt années de l'Odyssée, celle-ci tenant tête aux prétendants en se consacrant à sa tapisserie funèbre.

La patience d'une femme, se dit Renata. Elle repart lentement vers sa voiture.

D'où elle est garée, elle peut distinguer, à travers les arbres, le Marginal qui longe la rivière. La circulation y est inhabituellement fluide. Elle peut distinguer de la fumée.

Elle marche jusqu'au bout du parking.

Elle peut distinguer, pense-t-elle, un bus arrêté au milieu de la voie rapide, et des gens qui se pressent tout autour.

Elle peut distinguer, pense-t-elle, un bus en flammes.

Elle secoue la tête. C'est triste. Comme si les banlieusards n'avaient pas assez de problèmes. Cela veut dire encore plus de retards pour ces pauvres gens.

Elle retourne à sa voiture.

Elle quitte le parking.

Elle repart, remonte vers la favela et son bureau.

Le matin du vendredi 12 mai, Rafa est à l'extérieur de l'épicerie, pour bosser, mais il a également passé la plus grande partie des deux dernières heures à remonter et redescendre la colline sur son skate, pour transmettre des messages.

Et il en reçoit un nouveau, alors il repart.

Rafa est impatient de revoir son père.

Leme est assis sur la banquette arrière de la voiture de Carlos, du côté business de Paraisópolis. L'un des gars de Carlos conduit. Il ne parle pas beaucoup. N'est que lunettes de soleil Aviator et attitude. Ils se garent près des limites hautes de la masse de la favela.

Franginho est en retard.

Un groupe de jeunes femmes passent nonchalamment.

Elles s'arrêtent pour parler à Carlos et il les fait rire.

Elles dévisagent Leme comme une bête de foire et froncent les sourcils, font la moue, battent des mains. Carlos explique à Leme que ce sont des putes qui viennent danser la samba les samedis après-midi dans le Garage Bar miteux qui se trouve en face de la résidence dans lequel vit Leme.

– Faudra que j'essaie, dit Leme.

Carlos se marre – longuement.

– Je vais prendre la banquette arrière, j'ai besoin de m'étendre un peu.

Ce qu'il y a de bien, chez Carlos, se dit Leme, c'est qu'il ne juge jamais, qu'il se montre amical envers tout le monde, apparemment.

Quelques jeunes hommes en short et sandales passent non loin, et crient vers quelqu'un de l'autre côté de la route que Leme ne peut pas voir.

Ils ont l'air plus hostiles.

Ils plaisantent entre eux et rient de quelque chose.

L'argot qu'ils emploient est particulièrement grossier.

Leme s’enfonce dans sa banquette.

Une brise légère s’est levée.

C’est chose rare à São Paulo, quand la chaleur se dissipe et que la fraîcheur est, pour un temps, plaisante, réconfortante.

Des bicoques se penchent vers le véhicule au-dessus de la chaussée étroite, leurs formes irrégulières saillant avec des inclinaisons étranges, leurs extensions en tôle ondulée, trop basses, semblant se balancer avec le vent.

Un crépitement électrique constant émane des câbles entrecroisés au-dessus de lui, qui s’efforcent de distribuer le courant à travers tout le labyrinthe qu’est Paraisópolis.

Les filles flânent dans les rues et les garçons les suivent en riant d’elles, leurs sandales tapant sur le sol cahoteux.

– *Oi, oi*, s’exclame Carlos.

Il fait un signe du menton en direction de l’épicerie, plus haut dans la rue. Franginho est arrivé avec trois autres ados d’à peu près son âge.

Carlos sourit.

– On se le fait à l’ancienne, dit-il. Accroche-toi.

Leme s’accroche.

Carlos balance un coup de sirène, un éclair, un hurlement. Il bondit hors du siège passager, et son gorille en fait de même depuis le siège conducteur.

Ils déclipsent leurs armes, mais les laissent dans les holsters. Ils gardent une main dessus, histoire d’afficher clairement leurs intentions. Carlos aboie des ordres en direction des quatre garçons.

– Tournez-vous, les gars, mains contre le mur, lentement.

Ils font tous les quatre ce qu’on leur dit.

– Ne bougez pas. Jambes écartées. Vous gardez pour vous vos réflexions et vos conseils, *certo* ?

Leme sourit. Il a du style, Carlos ; quelque chose comme de la classe.

Carlos fait signe à son sbire qui fouille les poches, savonne les têtes, secoue les puces.

Lorsqu'il en vient à Franginho, il extrait un portefeuille, l'ouvre d'une main, le fouille pour la galerie, et en sort quelque chose d'épais, une enveloppe. Il l'exhibe pour que tout le monde la voie bien.

– Bingo !

Ce bon vieux Carlos chanterait presque, tant il est ravi.

– Vous trois, vous dégagez. Toi, dit-il à Franginho, tu viens avec moi.

Carlos attrape Petit Poulet par la peau du cou.

Leme se penche par la fenêtre.

– Du Shakespeare, mon vieux.

– Le monde entier est un théâtre… répond Carlos.

Il enfourne Franginho à l'arrière.

Ils dégagent fissa vers l'avenue principale dans les hauteurs, foutent le camp de Paraisópolis.

Renata arrive au bureau, où il y a bien une pile de travail à faire, mais pas de Fernanda pour le faire.

Elle est surprise : Fernanda arrive normalement la première.

Un voyant rouge clignote sur le répondeur.

Renata appuie sur lecture.

Il y a un craquement, un long bruissement aigu, puis :

– *Oi, querida,* entend-elle la voix de Fernanda énoncer. Je ne vais pas bien, je dois être malade. Je ne crois pas que je vais pouvoir venir aujourd'hui, *sabe* ? Je te rappellerai un peu plus tard. *Desculpe, viu ?*

Oui, Renata est désolée, Fernanda l'a bien compris.

Les délais sont serrés et ces demandes d'inscription à la Bolsa Família ne se rempliront pas toutes seules.

Quelque chose se prépare. Rafa le sent. Tension palpable, nerfs à vif, une certaine inquiétude, de peur même, semblent avoir envahi le QG des

moyennes légumes, ce matin. Mais contrairement à eux, Rafa réfléchit. Il n'a pas grande raison de s'inquiéter, en fait. Il veut juste finir de faire tout ce qu'il doit faire pour pouvoir aller voir son vieux – il n'avait pas réalisé que cela l'exciterait autant.

Il essaie de ne pas l'être. Il ne peut pas le montrer, parce que ce serait un signe de faiblesse, et Paraisópolis est une jungle, comme il le sait bien.

Il y a dans la jungle une chaîne alimentaire précisément définie, et Rafa est bien placé pour l'instant, mais la faiblesse est préjudiciable à l'ambition. Et tenir à quelque chose, quoi que ce soit, est un signe de faiblesse. Une vie ne vaut rien ; l'argent, ça va ça vient ; vivre vite et mourir jeune, mais laisser derrière soi quelques beaux cadavres avant d'avoir fini de boutonner sa veste – voilà ce qui fait les futures pointures, voilà ce que le PCC veut entendre dans la bouche des trafiquants émergents et des aspirants truands. Rafa n'est que le responsable d'une épicerie, c'est tout.

Un petit joueur.

Garibaldo se concerte avec son équipe. Garibaldo chuchote des ordres. Les membres de sa bande partent un par un. Ils ont tous l'air concentrés, professionnels. Le nuage de hasch habituel s'est évaporé. Le genre de jour où chacun garde la tête claire.

Ça doit être sérieux, se dit Rafa.

Garibaldo lui fait signe.

– *Vem ca, Rafinha*. J'ai un boulot pour toi, *certo* ?

Rafa acquiesce.

– Tu t'es un peu mis dans la merde, *filho*, mais rien qu'une bonne journée de dur labeur ne rattrapera pas.

Rafa n'est pas sûr de savoir de quoi il parle. Il acquiesce.

– Tu as suivi la garce du bureau d'aide juridique, tu te souviens ?

Rafa acquiesce.

– Mais tu ne l'as pas empêchée de se pointer à la fabrique.

La fabrique. C'était donc ça, ce qu'il se passait en bas de la favela. On y empilait les armes, l'argent, la drogue. Un surnom plutôt ironique, puisqu'il n'y est produit absolument rien, ce qui est justement l'idée.

– J'ai essayé, *porra*, dit Rafa. Je l'ai fait sortir.

Garibaldo gifle Rafa, fort, en travers de la joue gauche. Il immobilise la tête de Rafa en lui tenant le menton entre le pouce et l'index. Il lui en retourne une autre, plus fort, sur la joue droite.

– Tu ne l'ouvres pas, petit, dit-il. Tu as merdé, tu écoutes, *sabe* ?

Rafa hoche la tête. Ses joues le lancent. Les larmes lui montent aux yeux. Retiens-les. Ses yeux rougissent. Sa lèvre supérieure tremble. Ne montre rien. Il jette un rapide coup d'œil dans la pièce alentour. Juste deux sans-rangs qui traînent là, alors l'humiliation est moindre. Reste classe, se dit-il, et tu t'en sortiras entier.

S'il avait fait quelque chose de vraiment mal, cette conversation n'aurait pas lieu, non *senhor*. S'il avait fait quelque chose de vraiment mal, il serait déjà en train de brûler dans une gangue de pneus en fusion.

Rafa *devient* le sous-fifre contrit. Il en rajoute un peu, affiche son attrition…

– Écoute, Rafa, je t'aime bien, dit Garibaldo. Et je sais que ce n'était pas ta faute, mais il faut ce qu'il faut, et il fallait que quelqu'un prenne la main et mette le holà, et ç'a été moi.

Rafa ne dit rien. Juste un mouvement du menton, celui du mec qui comprend, le mec qui va régler ça comme le mec qu'il est.

Ça marche.

– Ce qui se passe, Rafa-Rapido, c'est que la garce a été vue, que tu as été vu, mais que les pontes veulent savoir ce qu'elle a vu ou pas. Et selon ce qu'elle a vu, des actions seront ou non entreprises. D'accord ?

Rafa acquiesce. Il voit ce qui se trame. Cela lui paraît étrange, *indécis*. Absolument pas le *modus operandi* du PCC.

Rafa voit que Garibaldo a vu cette pensée lui traverser l'esprit.

– C’est une civile et elle nous aide. Elle est dans nos petits papiers, *mais ou menos*, OK ? Des conneries pour le quartier, même pas un vrai boulot, mais on a tout de même besoin d’elle, *sabe* ?

Rafa pense qu’il comprend. Ça ne fera pas vraiment bonne impression s’ils abattent une représentante de l’aide juridique pour avoir fait son travail dans la favela.

– Tu vas la voir, et tu t’assures de ce qu’elle a vu.

Putain, comment je vais pouvoir faire ça ?

– Et si elle sait quelque chose, quelque chose sera organisé. Une chose à laquelle tu participeras. Une histoire de *bala perdida*, *sabe* ?

Une balle perdue. Prise dans une fusillade.

– Et tu ne nous racontes pas de conneries, d’accord ? Sinon, c’est pour toi que quelque chose sera arrangé.

Que voilà une bonne nouvelle, se dit Rafa. Quel merdier.

– Tu vas faire ça, puis tu reviens. C’est un grand jour, aujourd’hui, et tu vas être très occupé, jeune homme.

– À quoi faire ?

– Tu verras bien. Mais ça va chier, aujourd’hui, *filho*.

Rafa acquiesce. Rafa fronce les sourcils. Garibaldo se marre.

– Garde ton téléphone allumé, ta planche à portée et ta tête claire. Tu vas être un courrier, un messager. Et tout va bouger très vite.

Rafa ne peut s’empêcher de laisser transparaître sa déception. Garibaldo, qui n’est pas stupide, le voit. Il passe le bras autour des épaules de Rafa. Dit :

– Ton père est en chemin. Lui et toute une putain de petite armée sortent pour le week-end. Tu le verras demain matin, je pense – à l’heure du déjeuner au grand max.

Rafa acquiesce.

– Garde ta bite bien droite, mon gars, ajoute Garibaldo.

Il donne une petite tape à Rafa.

Rafa sort.

Le téléphone de Ray sonne. Fernanda.

– *Fala, querida ?* demande-t-il.

Le soupir à l'autre bout de la ligne est éloquent. Ray attend, tout sourire.

– Votre accent ne s'est pas amélioré, *big man*.

– Ça doit tenir aux gens que je fréquente.

– Vous voulez dire, les impérialistes de la finance et les *gringos* du tourisme sexuel ?

– Il y en a plein, tout autour.

Fernanda s'éclaircit la gorge.

– Je ne suis pas allée travailler, aujourd'hui, Ray, comme vous me l'avez conseillé.

– Gentille fille.

– Vous voulez bien me dire pourquoi je prends une journée oreiller ?

– Jolie rime.

– Ray…

– Oui, d'accord ; pourquoi pas ? Eh bien, les cartes prédisent le chaos pour ce week-end, d'après ce que j'ai entendu dire, et Paraisópolis est l'un des endroits où je ne voudrais pas me trouver à ce moment-là.

– Donc, vous faites cela parce que vous vous préoccupez de mon sort.

– *Exactamundo*.

– Cette expression n'est pas portugaise, Ray.

– Vous non plus. Venez à l'hôtel ce soir, et je répondrai à toutes vos attentes.

– C'est charmant.

– Juste une tournure de phrase, beauté. Vous voulez savoir, ou pas ?

– Je serai là à sept heures.

– Gentille fille.

– Ray… ?

– Oui ?

– Ma collègue, Renata… Vous vous souvenez d’elle ?

– Oui.

– Je devrais lui dire de rentrer assez vite chez elle, alors.

– Je dirais que ce n’est pas une mauvaise idée.

– Vous paraissez bien informé, pour un matheux spécialisé dans les fonds d’investissement.

– L’argent s’infiltre partout, *querida*. C’est comme le sable. Si vous n’y prenez pas garde, vous en retrouverez jusqu’au fond de votre culotte.

Fernanda s’esclaffe.

– Je vais faire attention, alors. On se voit ce soir.

– Je serai le gars au bar qui sirote un cocktail avec l’air de trouver que vous lui manquez, dit Ray.

Fernanda raccroche.

Carlos dit à son chauffeur d’appuyer sur le champignon.

– Pied au plancher, fils !

Leme sourit. Il prend ses aises sur la banquette, à côté de Franginho. Le garçon a les mains sur les cuisses et les yeux baissés. Il broie du noir.

Sa lèvre inférieure dépasse.

Carlos regarde par-dessus son épaule.

– Arrête de faire la gueule, *moleque*, dit-il.

Il tapote le genou de Franginho avec son arme.

– Et n’oublie pas de sourire, *bicho*, ça n’arrivera peut-être jamais.

Leme glousse. Carlos rigole.

– Où allons-nous ? demande Leme.

– Nous emmenons le jeune Franginho ici présent dans un endroit tranquille où nous pourrons discuter sans être dérangés.

Leme opine.

– Tu es un poète, Carlão.

– Oui, j’en ai bien conscience.

Il indique du doigt la colline derrière le centre commercial Jardim Sul.

– Là-haut. Ce sera parfait. Un panorama romantique couvrant toute la ville, et personne alentour.

– L'allée des amoureux, ajoute Leme.

– Eh bien, renâcle Carlos, d'une façon ou d'une autre, l'un de nous va se faire baiser.

Le téléphone de Renata bipe. Un texto de Mario :

Le déjeuner ne va pas pouvoir se faire, mon amour. Je ne serai plus dans ton quartier, finalement

Renata n'en est pas mécontente. Si elle le pouvait, elle repousserait indéfiniment sa visite du bureau. D'autant qu'elle a du boulot par-dessus la tête.

Elle n'aura probablement pas le temps de déjeuner du tout. Fernanda l'a plantée au mauvais moment. Il s'avère que les dossiers ne s'expédient pas tout seuls. Renata est en train de maudire Fernanda quand justement, elle reçoit un texto d'elle.

Quitte le bureau plus tôt, aujourd'hui, querida. J'ai entendu dire qu'il allait se passer quelque chose

C'est gentil, merci, se dit Renata en rejetant le téléphone. Facile à dire, quand on est comme elle sous la couette. Quelque chose est *toujours* sur le point de se passer à Paraisópolis, *querida*. Elle secoue la tête. Quoi qu'il se prépare, ce n'est pas en train d'arriver *maintenant*.

Elle se remet au boulot.

Leme avise les crépitements de la radio de Carlos.

Quelque chose comme des bus en feu sur le Marginal.

Quelque chose comme s'approcher avec la plus grande prudence, c'est peut-être une embuscade.

Quelque chose comme toutes les unités laissent tout tomber et attendent les ordres.

Quelque chose comme un tuyau d’un informateur annonçant une putain d’offensive majeure du PCC contre la ville en général et la police militaire en particulier.

Carlos répond, se détourne de Leme. Il s’exprime laconiquement, en code.

Leme pige tout de suite qu’ils n’ont plus beaucoup de temps pour cuisiner Petit Poulet.

Carlos se repenche vers l’arrière par-dessus les dossiers des sièges.

– On ferait mieux de faire vite, dit-il.

Leme ne sait pas trop si c’est à lui ou à Franginho qu’il s’adresse.

Ils attaquent discrètement la colline, dépassent le supermarché Extra, et plus ils montent, plus les maisons sont rudimentaires. Au sommet, il y a un bout de pelouse, un arbre lugubre et un parking vide, visiblement désaffecté.

Un site d’interrogatoire officieux typique. Quiconque voit un véhicule de la Militar s’y engager aura le bon sens de ne pas le suivre, ça c’est sûr. Les pensées de Leme dévient. Il se passe quelque chose.

La voiture s’arrête dans le coin le plus éloigné de cette aire de jeu bétonnée. Ils sont à peu près à la même altitude que le sommet de la colline de la favela. À peut-être un kilomètre et demi à l’est, à vol d’oiseau. Les cratères débutent là où s’arrête la route principale. Briques et poussière. Des néons clignotants de gargotes de restauration rapide. Ils surplombent tout le trafic automobile. Des nuages stagnent, lourds, gonflés dans des cieux bleu sombre. À leur place, je ne bougerais pas non plus, se dit Leme. Personne n’a envie de faire grand-chose. Baisser les stores, se branler un coup et piquer un roupillon est à peu près tout ce qu’on peut envisager de faire dans une telle chaleur. L’ambition sous les tropiques.

Carlos et son sbire sortent d’un bond. Carlos ouvre la portière arrière et dégage Franginho par les cheveux. Leme sort de l’autre côté et les suit. Donc, ça se passe comme ça, se dit-il.

Il y a un bosquet malingre composé de buissons secs et mourants, jonché de canettes de bière et de vieilles seringues. Carlos y entraîne Franginho, qui pédale des deux jambes pour ne pas tomber.

– À genoux, ordonne Carlos.

Franginho fait ce qu'on lui dit de faire.

Le gosse est en état de choc, pense Leme. Il avait une sacrée tchatche la fois précédente, se souvient-il, et il était subtil, malin. Il n'avait probablement jamais eu à vivre ce genre de situation. Il pense probablement – ou pensait – qu'il était au-dessus de toutes ces conneries d'histoires de gangs. Son visage est livide. Son visage est *vert*. Leme se dit qu'il ne doit pas être loin de se pisser dessus.

– Première chose, dit Carlos, qu'est-ce que c'est que ce putain de truc ?

Il jette au petit visage décharné de ce pauvre gosse l'enveloppe que son sbire lui a confisquée.

– Des cartes de débit du programme Bolsa Família, répond-il. Toutes réglo, je le jure, pour de vrai.

– Ah ouais ?

Carlos se détourne de lui.

– Alors pourquoi c'est toi qui les as ? demande-t-il.

Une respiration, puis Carlos se retourne en pivotant sur lui-même pour lui faire face et frappe Franginho en travers de la mâchoire d'un revers de la main droite, le tout en un seul mouvement fluide.

Puissance, vitesse et précision terrifiantes. Le cou de Franginho s'étire d'un coup sur le côté. Carlos se rapproche. Il frappe en revers dans le sens inverse, de l'autre main, de sa droite à sa gauche. La tête de Franginho va claquer en arrière.

Bel aller-retour, se dit Leme. Remonte ta garde, petit.

Carlos fait un signe de tête à son sbire, lequel sort un sac plastique et l'enfile, serré, sur la tête de Franginho.

Tiens, cela change quelque peu la donne, se dit Leme.

Carlos vient rejoindre Leme.

– Il faut qu'on fasse vite, parce qu'il se passe quelque chose en ville. C'est lié à ces permissions de sortie pour la fête des Mères dont je t'ai parlé. Ce que tu vois là…

Il indique Franginho qui étouffe et se débat en crachant du sang dans le plastique transparent qu'il mouchette de petits points rouges.

– … est plutôt classique. Personne ne s'en inquiète trop, ça ne va pas très loin, ça ne vole pas bien haut, si tu me pardonnes l'expression.

Ça ne vole pas bien haut, un petit poulet. Leme fronce les sourcils.

– En fait, certains de nos gars se sont salement dévoyés. Il y a eu un paquet d'exactions sauvages aux quatre coins de l'État. De jeunes *militars* corrompus qui n'ont ni la dignité ni la décence d'agir selon les règles se sont fait des fortunes aux dépens du PCC. Et ce d'une façon peu ragoûtante.

Le sbire de Carlos laisse Franginho respirer un temps. Carlos lui fait signe. Le sbire se remet au travail.

– Je comprends, reprend Carlos, pourquoi leurs gars sont mécontents. Ce n'est pas une bonne idée de kidnapper leurs familles et d'exiger une rançon. C'est nul. On ne fait pas ce genre de conneries, ici, mais ça ne va pas nous empêcher d'en prendre tout autant plein le cul.

Leme opine.

– Il y a un équilibre, ouais, et c'est sacrément casse-couilles de le maintenir. Et quand on est honnête, comme moi, ça fout encore plus les boules de savoir ce qu'il se passe.

Carlos fait signe à son sbire de s'écarter de Franginho.

– On va obtenir quelques réponses, là, puis on ferait mieux de mettre les bouts.

Leme hoche la tête. Le plan lui convient.

Carlos sort une arme. Il est accroupi, ses yeux plus ou moins au niveau de ceux de Franginho. Il essuie le sang sur la bouche de Franginho.

Il essuie la sueur sur le front de Franginho. Il tapote le canon de son pistolet contre la mâchoire de Franginho.

– OK, *filho*, je crois que c'est assez, *ne* ?

Franginho acquiesce.

Leme continue d'observer. Carlos est clean, d'après ce qu'il dit. Leme pense que c'est probablement le cas. Brutal ne signifie pas corrompu, apparemment. Si c'est au nom de la loi, et dans l'intérêt des gens…

– Reprenons au début, dit Carlos. Parle-moi de ces cartes bancaires.

Franginho renifle. Il crache de la morve et du sang.

– Nous en récupérons un paquet de ce genre chaque semaine et nous les distribuons à qui fait la queue à l'épicerie ; ils vont en ville, retirent le liquide, et ils nous le rapportent.

– Et qu'est-ce que vous en faites ?

Franginho inspire profondément. Il frissonne comme s'il allait pleurer. Leme se demande ce qui va venir en premier, les larmes ou l'urine.

– Il y en a une partie pour les propriétaires de l'épicerie, une partie pour nous, mais le plus gros repart plus haut sur la colline.

– Ouais. Et la nourriture à l'épicerie est tout simplement distribuée.

Franginho acquiesce.

– C'est bien vu.

Il se relève.

– Eh, Mario, dit-il à Leme, c'est bien imaginé – inventif, je dirais.

– On devrait leur accorder le prix Nobel d'économie, ajoute Leme.

– Moi, je les nominerais.

Carlos se retourne vers Franginho.

– Ça fait beaucoup de cartes bancaires. Vous en recevez autant chaque semaine ?

Franginho acquiesce.

Carlos les consulte en éventail.

– Les mêmes noms chaque semaine ?

Franginho secoue négativement la tête.

Carlos opine.

– Intéressant.

Franginho laisse échapper un râle.

– Vous gardez trace des noms ?

Franginho laisse échapper un gémissement. Il secoue à nouveau la tête.

– Donc, en fait, quoi, vous faites juste votre boulot, *falou* ? Comme un rouage dans la machine ?

Franginho acquiesce.

– On récupère les cartes et on maintient l'ordre dans la foule, en gros.

– Et qui est ce « on » ?

– Mon pote Rafa et moi.

– Ah, le gosse avec le téléphone.

Carlos regarde Leme. Carlos fronce les sourcils.

Carlos revient à Franginho. Il s'accroupit. Il colle son flingue contre le front de Franginho. Jette un rapide coup d'œil en direction de son sbire.

Le sbire se glisse derrière Franginho, l'attrape par la gorge. Le sbire ouvre la bouche de Franginho. Carlos déplace son arme et insère une bonne partie du canon dans la bouche de Franginho. Leme regarde ailleurs.

Leme entend Franginho se tortiller, entend les protestations étouffées de Franginho, entend le gémissement étouffé d'un gosse. Leme sent une odeur d'ammoniac – de l'urine.

Leme voit Carlos se redresser.

Carlos demande :

– Quel genre de messages reçoit ton pote Rafa, ces temps-ci ?

Franginho s'étouffe. Il a des haut-le-cœur. Laisse échapper un filet de bave.

– Je ne sais pas.

Carlos grimace. Il adresse un signe du menton à son sbire. Le sbire donne un grand coup de pied dans le dos de Franginho de la pointe de sa

botte, droit dans le rein.

Franginho hoquette. Crache de la salive et du sang. Vomit violemment.

– Nous avons autant envie que toi que ça se termine, fils, dit Carlos.

Franginho vacille ; ses yeux papillonnent, se ferment. Carlos fait signe à son sbire. Le sbire sort une bouteille d'eau de deux litres de la voiture et asperge Franginho.

– Une dernière chance, petit. Je ne te le redemanderai pas.

Franginho hoche la tête.

– Aujourd'hui, le 12 mai.

– Et… ?

– Les messages parlaient d'aujourd'hui, du 12 mai. Rafa n'est qu'un intermédiaire. Les messages sont écrits comme s'ils provenaient de son père. C'est un code, *ne* ? S'il vous plaît.

– Donc, il ne sait pas ce qu'ils veulent dire ?

Franginho secoue négativement la tête.

– Son père rentre à la maison ce week-end ? Tu peux nous dire si cela au moins est vrai ?

Franginho acquiesce, maugrée quelque chose qu'ils ne saisissent pas.

– Parle plus fort, *moleque*.

Franginho tousse.

– Je l'espère, répète-t-il.

– Tu sais pourquoi son vieux est là-bas ?

Franginho secoue la tête.

– Rafa le sait ?

Franginho secoue la tête.

– Tu dois bien être capable de deviner où cette conversation nous mène, un gars intelligent comme toi.

Franginho, une fois de plus, secoue la tête. Sa tête, pour être honnête, pend en avant, maintenant. Ce qui ne facilite pas la compréhension de ce qu'il dit, songe Leme.

– Où pouvons-nous trouver Rafa, en cette journée des plus propices ?

Franginho tousse encore. Carlos lui tend un mouchoir. Carlos lui tend une petite bouteille d'eau. Franginho essuie la sueur et le sang, boit longuement.

– Il va être sur son skate, répond Franginho, à faire des allers-retours entre le haut et le bas de la colline.

Carlos grimace.

– Cela ne nous aide pas énormément, jeune homme.

– Je…

– Il va falloir trouver un peu mieux que ça.

Franginho a l'air pris de panique. Leme le voit réfléchir à toute allure.

Carlos grimace encore. Le message : ça urge, et pas qu'un peu.

Soudain, Franginho opine.

– Attendez, je sais. Je me souviens d'un endroit où il doit aller. Au sujet de son père, je crois.

– Continue.

– Il y a un bureau d'aide juridique, en haut de la favela. Et il y a une femme, là-bas. Il veut aller la voir.

Leme se fige. Carlos remarque que Leme se fige. Le cerveau de Leme entre en ébullition. Carlos se redresse, donne le signal du départ à son sbire.

– Fils, tu peux bien rentrer à pied, dit Carlos.

Il tend un billet de dix à Franginho.

– Achète-toi quelque chose à manger, et débarbouille-toi.

Leme est déjà dans la voiture.

Les pneus hurlent.

Renata travaille à un rythme de milieu d'après-midi…

Un océan de paperasse, de la certification décérébrée à grands coups de tampon-encreur. Une fenêtre ouverte qui laisse entrer la brise. Les bruits de la rue, dehors, paraissent normaux. Des bonnes et des nourrices qui rentrent chez elles. Des hommes qui se rejoignent dans les bars, trinquent, jacassent.

Les entrechoquements des camions de livraison, abrupts, récurrents. Les toussotements et vrombissements des essais moteur du hangar des mécanos. Les claquements des rideaux. La radio qui passe des œuvres classiques exaltantes – Chostakovitch. Une Thermos de café aide à repousser le coup de bambou d'après-déjeuner…

Renata a la surprise en relevant les yeux de voir l'ado au skateboard debout dans l'embrasure de la porte de son bureau.

Un instant, ils se regardent tous les deux. Ils se reconnaissent immédiatement. Ils ont une histoire commune, sans en être au tutoiement pour autant. Les rares mots qu'ils ont échangés reviennent à l'esprit de Renata. Elle est, réalise-t-elle, soulagée de le voir. Il flottait dans l'air une sorte d'inévitabilité quant à cette rencontre, quelque chose qui s'intensifiait depuis un certain temps.

Une faille est comblée.

Renata pose son stylo. Elle referme un document sur son ordinateur. Elle se renfonce dans son fauteuil. Elle fait signe au jeune homme – au garçon – d'entrer.

– Vous, dit-elle simplement.

Un temps.

– Que puis-je faire pour vous ?

Le jeune homme s'avance en traînant les pieds.

– Tenez.

Renata pousse une chaise dans sa direction.

– Asseyez-vous, allez-y. Asseyez-vous, s'il vous plaît.

Il est hésitant. Il s'assied. Il tient son skate comme un bouclier. Il le tient dans ses bras, le serre contre sa poitrine. Il garde les yeux bas, les épaules voûtées.

– Vous vous souvenez, demande-t-il, de l'autre jour ?

Renata opine. Évidemment qu'elle se souvient. C'est son secret. Elle y voit un rappel à la réalité de sa présence dans la favela. Une répercussion

collatérale.

Elle est gênée de sa propre naïveté.

– Vous n’avez rien vu, n’est-ce pas ? demande le garçon.

– Rien, dit-elle.

– Vous êtes juste partie vous promener, *ne* ?

– Oui.

Renata sourit – doucement.

– C’est exactement ça.

Le garçon hoche longuement la tête.

– C’est bien, dit-il. Donc, vous n’en avez parlé à personne ?

– Je n’ai dit à personne que j’étais sortie faire une promenade, non.

Elle sourit de nouveau.

– *Porque ? não faz sentido, ne* ?

Le garçon hoche encore la tête.

La vérité : comment *pourrait*-elle en parler à Mario et s’attendre à ce qu’il la laisse continuer de travailler à Paraisópolis ?

La *laisser* continuer. Elle ne le laisserait *pas* la laisser faire quoi que ce soit – ou pas. Mais c’était tout de même ce qu’elle s’était dit, en se laissant aller au stéréotype macho sur lequel elle savait que leur mariage n’était pas construit.

Cela rendait tout plus facile, dans ce cas particulier.

Et puis, elle n’avait rien vu.

Le garçon hoche toujours la tête.

– OK, c’est bien.

Il sourit. C’est un sourire qui ruisselle de soulagement.

– J’étais inquiet, ajoute-t-il.

Il baisse les yeux. Tourne les pieds. Relève les yeux et sourit.

Renata pense comprendre pourquoi il est ici. Elle aussi ressent un soulagement profond. Beaucoup de choses, réalise-t-elle, valent mieux de rester non dites.

– Y a-t-il quelque chose d’autre que je peux faire pour vous ?

Le garçon acquiesce. Il serre sa planche plus fort.

Renata se penche juste un petit peu plus en avant vers lui.

– Savez-vous ce que nous faisons, dans ce bureau ? demande-t-elle.

– Du travail juridique, comme de la bureaucratie ? Comme un notaire, *ne* ?

– C’est ça. Encore que c’est un peu plus compliqué, en fait, ajoute-t-elle.

– OK.

– La meilleure façon de l’expliquer, c’est de dire que j’aide les gens qui ont un problème juridique. Il peut s’agir d’obtenir un prêt, de remplir un dossier pour acheter une maison… Parfois, c’est un simple renouvellement de permis de conduire. D’autres fois, c’est plus conséquent.

Elle sourit.

– On ne sait jamais pour quelle raison on va avoir besoin d’aide, cela au moins est certain.

Le garçon acquiesce.

– Mon père… commence-t-il, mais il s’interrompt.

Il baisse les yeux, serre sa planche contre sa poitrine.

– Votre père.

– Il… n’est pas à la maison.

– Où est-il ?

– Il est… en prison.

– OK.

– Et je ne sais pas ce qu’il a fait.

– D’accord, je comprends.

Renata attrape un stylo, une feuille de papier.

– Ne vous inquiétez pas, vous pouvez parler librement, ici.

– Je veux savoir ce qu’il a fait et si vous pouvez aider.

– Comment vous appelez-vous ?

– Rafa.

– Rafael ?

– Oui.

– Rafael comment ?

– Rafael Nascimento.

– Et comment s’appelle votre père ?

– Sergio. Sergio Nascimento.

– Je vais avoir besoin de documents. Vous avez un RGE, un CPF ?

Le garçon secoue la tête. Renata opine. Ce n’est pas une surprise. L’absence d’identification sociale ou fiscale signifie que l’on n’est pas dans le système, ce qui peut avoir des avantages. Sauf que l’on ne peut évidemment toucher aucune prestation sociale pour un enfant qui, techniquement, n’existe pas.

– Vous avez le RGE ou le CPF de votre père ?

– À la maison, je crois. Je ne sais pas exactement où, désolé.

Renata sourit.

– Vous pensez pouvoir les trouver ?

Le garçon a l’air agité, excité.

– Oui, je peux chercher. Je peux y aller maintenant, si ça peut aider ?

– C’est juste que le plus tôt sera le mieux.

Le gosse sourit, hoche la tête.

– Il revient à la maison, ce week-end.

– Il rentre chez lui ?

– Pour le week-end de la fête des Mères. Il a eu une permission.

Les yeux de Renata se plissent presque imperceptiblement.

– D’accord, dit-elle. Je vois.

Le garçon se lance. Renata peut voir ses yeux s’ouvrir grand et sa poitrine se gonfler lorsqu’il demande :

– Vous allez pouvoir le voir ?

Elle grimace, soupèse ses options.

– Je suis là jusqu’à six heures, puis c’est le week-end.

Elle dévisage le garçon. Elle lui doit quelque chose. Leur histoire commune compte.

– Je peux venir demain matin, entre dix heures et midi. Vous l’amènerez à ce moment-là, d’accord ?

Le garçon sourit – de toutes ses dents.

– Oui, oui, merci. Merci beaucoup, *dona*…

Elle ne s’est pas présentée. Elle sourit.

– Dona Renata.

Il se lève.

– Je vais y aller, maintenant. Je vais trouver les papiers, dit-il. Je serai de retour avant six heures.

Renata sourit.

– Il n’y a pas d’urgence, Rafael.

Il s’immobilise.

– Il n’y a que ma grand-mère qui m’appelle Rafael.

– C’est un joli nom.

Le garçon a l’air gêné. Cette posture adolescente embarrassée, cette gratitude, ce fait de ne pas savoir comment réagir.

– Au revoir, Rafael, dit Renata. Nous nous reparlerons.

Le garçon s’en va, heureux.

Le sbire de Carlos met la sirène, et ils déboulent à toute blinde depuis l’Avenida Giovanni Gronchi. Ils sont pressés, ils sortent la grosse artillerie.

Carlos est à la radio.

– On entre, *porra*, alors on se secoue et on prend l’air déterminé. Dégagez-nous la route. Vous avez environ deux minutes. Vous nous suivez et vous nous couvrez, *certo* ?

Un craquement radio de confirmation.

Leme est tendu, sur sa banquette. La fraîcheur de l’air conditionné aide un peu à calmer ses nerfs. Il se trémousse, mâchonne l’intérieur de ses

joues, grince des dents.

Le SUV de la Militar fait de violentes et bruyantes embardées. Deux motards démarrent et clignotent en bleu et rouge. Ils viennent se placer à leur niveau. Les deux casques et deux paires d'Aviator saluent Carlos de la tête. Ils réaccélèrent. Les *favelados* sautent hors de leur route. Des gestes, des grimaces, des insultes.

Ils forcent le passage au carrefour, dépassent le bar du quartier sur les chapeaux de roue.

Les tables s'éparpillent, les hommes rentrent à l'intérieur, les gosses déguerpissent…

Tous s'attendent à des coups de feu et des arrestations.

Le sbire de Carlos écrase la pédale de frein. Les motos viennent s'arrêter juste à côté. Les motards déclipsent leurs holsters et se mettent en position : Même pas dans vos putains de rêves.

Leme sort de la voiture, entre dans le bâtiment et fonce dans les escaliers en un instant ; Carlos le suit de façon un chouïa plus circonspecte.

Leme monte les marches quatre à quatre. Il voit la porte du bureau ouverte. Il la franchit, met un pied à l'intérieur, voit…

Renata seule, assise à son bureau, stylo en main, radio allumée, café fumant…

– *Querido*, dit-elle, que diable fais-tu donc là ?

– Je… ahane Leme.

Il est essoufflé, bouillant.

Renata se lève. Elle vient placer une main sur son épaule.

– N'oublie pas de respirer, Mario, dit-elle.

Leme hoche la tête.

– Viens, prends tes affaires, verrouille la porte, il faut que nous partions.

Carlos apparaît dans l'embrasure. Il opine. Leme indique sa direction d'un geste du menton. Renata le voit, comprend.

– Mario ? demande-t-elle.

Leme grimace, dans le sens : Fais-moi confiance, mon amour, s'il te plaît.

Renata acquiesce.

Elle ferme les fenêtres. Elle éteint les ordinateurs. Leme la regarde faire, sourit à travers sa grimace. Elle attrape son manteau, son sac.

– C'est bon, dit-elle à travers un sourire tendu. On peut y aller.

Rafa trouve les papiers de son père à la maison, mais lorsqu'il retourne au bureau de dona Renata, elle n'est plus là et la porte est verrouillée. Il envisage une rapide effraction l'espace d'un instant, histoire de laisser le document sur son bureau pour accélérer un tout petit peu les choses, une gentille surprise utile pour quand elle reviendra demain matin. Il se ravise, se dit qu'elle pourrait ne pas apprécier le geste, ses bonnes intentions. Se dit que les pontes du haut de la colline pourraient aussi ne pas apprécier. Il vient, après tout, de faire passer le message qu'elle ne sait rien de la fabrique, que l'accord négocié avec elle, même si elle n'en a pas une complète compréhension dans le détail, reste de mise.

La soirée débute et l'activité de Rafa bat son plein. Il n'arrive à trouver Franginho nulle part ; il n'a pas le temps de s'en inquiéter.

Sa mission : transmettre les messages entre Paraisópolis et un triangle rectangle de quelques kilomètres qui comprend la base militaire près de Jardim Sul, l'Avenida Morumbi jusque presque l'endroit où elle traverse la rivière, et de Giovanni Gronchi jusqu'au stade en bas.

Sa mission : participer au soutien de ce qu'il sait maintenant être une attaque en règle dans toute la ville, coordonnée par les chefs du PCC depuis leurs prisons, contre la police militaire.

Sa mission : garder les yeux ouverts, en cas d'immixtion de la police militaire dans la favela, ou de n'importe quel autre intrus envahissant, d'ailleurs, dans son triangle d'action, et signaler au plus tôt toute intrusion qui semblerait se préparer.

Sa mission : fournir des munitions et des armes légères à tout groupe de membres du PCC en ayant besoin.

Sa mission, telle qu'autoassignée : faire profil bas tant qu'il doit faire tout ça. Il serait inutile d'essayer d'aider son père si c'est pour se prendre une balle perdue durant le week-end qu'il va passer à la maison.

En somme, c'est une sacrée journée.

Leme est dans le frigo. Il en sort trois bières. Il les emporte sur le balcon. Il rejoint Renata et Carlos. Ils jettent un coup d'œil dehors. Ils ouvrent leurs canettes, boivent à grands traits. Ils boivent de concert. Ne disent rien. On entend claquer des feux d'artifice dans le lointain – des signaux d'alerte – depuis à peu près toutes les directions. Un tourbillon de fumée vaporeux s'élève dans les airs depuis un point pas trop éloigné de la favela. Il y a une forme de quiétude dans l'air, une immobilité. Le calme avant la tempête, se dit Leme. L'électricité bourdonne et les générateurs ronronnent – des câbles descendent depuis les hauteurs. Ils sont entourés de bâtiments plus petits que le leur. La lumière du jour s'efface. Le crépuscule est *muito* cendré, implacable. Les fenêtres des appartements s'allument – les gens sont beaucoup plus nombreux à être chez eux que normalement, un vendredi.

Carlos finit sa bière. Il agite la canette, s'assure qu'elle est vide.

– Je file, mon vieux, dit-il à Leme. Ne bougez plus, tous les deux. Ne sortez pas de la résidence, *certo* ?

Leme hoche la tête.

– Ton service va rester en dehors de tout ça, mais nous, nous sommes tous réquisitionnés, alors il faut que je trace la route.

Carlos fait un signe de tête en direction de Renata.

Leme dit :

– Fais attention à toi, vieux.

Carlos sourit, s'en va.

Minuit approche quand Rafa a enfin l'impression que les choses se calment. Il a passé les quatre dernières heures près de chez lui. Il n'a encore vu aucune violence. Il a entendu dire qu'il y en avait eu beaucoup. Il a aidé à charger des armes dans des voitures, des voitures qui déplaçaient des fantassins du PCC à travers la ville, des fantassins qui employaient ces armes. Il a entendu dire qu'il y avait eu une fusillade au commissariat du 55e district. Il a entendu dire que le traître de la Militar qui avait vendu l'organisation pour se couvrir a été descendu devant la porte de chez lui. Il a entendu dire qu'une demi-douzaine de voitures de police avaient été neutralisées. Il a entendu dire que des dizaines et des dizaines de bus avaient brûlé un peu partout. Il en avait vu trois *de ses propres yeux*.

Toujours aucun signe de Franginho.

Le téléphone de Rafa bipe. Encore.

Le message lui dit d'aller à la *boca de fumo* pour un petit ramassage. Il s'agit de la *boca* qu'il connaît bien depuis qu'il a suivi la juriste il n'y a pas si longtemps. Petit ramassage signifie probablement une enveloppe pleine de billets. Il est censé rapporter le paquet, quel qu'il soit, au préfabriqué. Le code n'est pas trop difficile à casser, sincèrement, se dit-il.

Il se met en route. Il fait nuit. Les rues sont des ombres. Les rues sont vides.

Les lumières des rues sont vacillantes. Les lumières des maisons sont éteintes. Les gens se terrent dans l'obscurité, se dit Rafa, et ils ont bien raison : c'est un réflexe plutôt intelligent, étant donné le putain d'état de perdition de la ville en général, et de n'importe quel endroit où un membre de gang énervé peut rôder en particulier.

La démographie de la favela est une réalité économique, dit toujours Franginho. Quatre-vingt-dix-neuf pour cent de gens pauvres, honnêtes et travailleurs ; un pour cent qui profite d'eux. Un pur capitalisme de droite.

Les lumières autour de la *boca* sont toutes éteintes sauf une ampoule au bout, le plus proche. Rafa la voit qui s'épuise, perd de son intensité, se

balance au bout d’un câble à un peu plus d’un mètre au-dessus de qui pourrait passer là.

Rafa s’approche *très* lentement. Son activité depuis le début a été placée sous le signe, pour une petite moitié de prudence, pour une grosse moitié de précautions. Il progresse à main gauche à mesure que la rue se fait plus étroite. Il passe d’une pénombre à une autre. Il tient sa planche à la main, maintenant. La rugosité du chemin de terre serait trop bruyante.

Rafa entend des voix. Trois ou quatre, se figure-t-il. Il entend Garibaldo. Il entend les assentiments laconiques de l’Efflanqué. Il entend une voix plus rauque, plus âgée. Un autre grommellement. Rafa avance lentement, régulièrement. Il s’approche sans bruit et épie ; il furète.

Il peut les voir, maintenant. Il n’est pas assez bête pour les interrompre. Il s’accroupit entre des piles de cageots de bois. L’ampoule n’éclaire pas grand-chose.

Il s’aperçoit que les deux autres voix sont celles de deux membres de la police militaire. Il se dit : Tiens ?

Il voit l’un des *militars* – un chauve, taillé comme un taureau – tendre une enveloppe à Garibaldo.

Il voit Garibaldo se lancer dans un *Oui, c’est bon*, porra, *pas la peine de compter*, puis, *Nan, je plaisantais*, et compter quand même.

Il voit l’Efflanqué se crisper.

Il voit les deux *militars* lui jouer *Si tu veux, fils, fais-toi plaisir*. Rafa voit bien qu’ils sont souriants, détendus.

Rafa se trouve peut-être à une douzaine de mètres, bien caché. Il a l’impression d’être invisible.

Il voit Garibaldo acquiescer, sourire, taper dans les mains du *militar* chauve.

Il voit Garibaldo et l’Efflanqué tourner les talons pour s’en aller dans la direction de l’endroit où patiente Rafa.

Rafa se dit : C’est bon, relève-toi, maintenant, ce n’est pas la peine de se voir reprocher d’être en retard.

Encore à moitié accroupi, Rafa voit les deux *militars* dégainer leurs armes et abattre Garibaldo et l’Efflanqué d’une balle dans la nuque.

Ils s’effondrent, salement.

Rafa se raccroupit. Il voit les *militars* retourner les cadavres. Il les voit leur tirer chacun plusieurs cartouches dans la poitrine. Une façon de dissimuler le côté exécution sommaire par surprise et par-derrière, se dit-il.

Il voit les *militars* leur faire les poches. Ils prennent l’argent. Garibaldo et l’Efflanqué avaient chacun un pistolet.

Ils disposent ces pistolets dans les mains des morts. Ils tirent des cartouches en direction de l’entrée de la *boca*, qui est aussi la sortie, d’ailleurs, se dit Rafa.

En riant, ils laissent retomber les mains des morts. Ils jettent un rapide coup d’œil alentour ; ils voient qu’ils sont seuls. Ils s’éloignent. Le chauve partage l’argent et tend une liasse à son pote.

Rafa voit tout cela, attend cinq minutes, puis déguerpit, fissa.

Il est assis sur les pneus devant l’épicerie lorsque son téléphone vibre. *OK, chega*, se dit-il. *Suffit, maintenant*.

Il sort le téléphone de sa poche et ouvre le capot. Un message :

Désolé, fils. Je ne vais pas pouvoir venir

Il lui faut un moment pour digérer ça. Il frissonne, il souffle fort. Il sait ce que cela signifie, il connaît le code et il sait que c’est une nouvelle qu’il n’a pas besoin de transmettre en haut de la colline.

Ça lui est destiné.

C’est son père.

La poitrine de Rafa se serre. Il *hurle*.

Le bar sur le rooftop de l’Hotel Unique est en pleine bourre. Une débauche fin-de-siècle. L’éclairage tamisé signale un *black-out* sur la

morale.

Il y a des couples qui *copulent* dans la piscine, dans les chaises longues, debout contre les panneaux de verre. Du moins, c'est l'impression qu'en a Big Ray.

– Les émeutes sont un putain d'aphrodisiaque, dit-il à Fernanda. Envoyons-nous en l'air pendant que Rome brûle, bébé.

Fernanda s'esclaffe.

– Ce que j'aime chez vous, Ray, c'est votre optimisme.

– Lundi matin à la première heure, *querida*, vous détruisez toute trace de ces dossiers que vous avez sortis du bureau.

Fernanda hoche la tête.

– Les seules personnes à savoir ce que vous avez fait doivent être vous et moi, ajoute Ray.

– Oui.

– D'ici là, vous restez dans l'ombre.

– À leur manière ? demande Fernanda en décrivant le rooftop d'un geste du bras.

– Ha ha, s'esclaffe Ray. Je vais vous prendre une chambre.

– Une seule clé, Big Ray.

– Vous pouvez me faire confiance. La sécurité avant tout. Je m'en occupe.

Ray fait signe au concierge, réserve une chambre.

Le chaos semble avoir lieu ailleurs, dans le lointain de la ville enténébrée. Mais il est bien là, ce chaos, et ils le savent tous les deux.

Ray sourit, descend dans sa chambre, se shoote.

Ray *rayonne*.

De l'autre côté de sa vitre insonorisée, la ville bouillonne.

Ray peut la voir frémir, en silence.

Il se sent bien, Ray, pour de vrai. Il prend une longue douche.

Alors qu’il se sèche les cheveux, douillettement pelotonné dans son épais peignoir de bain, on frappe à la porte.

C’est Fernanda, deux whiskeys dans des verres en cristal à la main.

– Cela m’a l’air bien servi, dit Ray.

Fernanda grimace : *Je suis venue, non* ?

– Ma chambre était trop grande, dit-elle.

– Extraordinaire, dit Ray.

OceanofPDF.com

Pièce annexée : Rapport d'incident de la police militaire

Jeudi 11 mai

La section renseignement du Département police militaire de São Paulo intercepte des appels téléphoniques entre membres du PCC – les membres importants étant placés sur écoute –, et il devient rapidement évident qu'il se trame un incident majeur pour le week-end, impliquant des centaines de membres du PCC, en particulier l'important contingent de ceux qui vont bénéficier d'une autorisation de sortie pour le week-end de la fête des Mères. Cette information avait été classifiée Besoin d'en connaître. Le gouvernement annonce le transfert de 765 membres du PCC vers la prison de haute sécurité Presidente Venceslau, afin de réduire l'influence du groupe et d'empêcher de tels incidents.

Le chef du PCC, Marcos Williams Herbas Camacho, dit Marcola, réclame 60 postes de télévision pour regarder la Coupe du monde 2006. Il réclame également des visites conjugales plus fréquentes. Le gouvernement ne donne pas suite. La section Renseignement pense que ces requêtes ne sont qu'un subterfuge visant à faire oublier l'incident majeur et à justifier les violences devant la

population. La véritable cause est la tentative du gouvernement d'affaiblir la direction du PCC.

Vendredi 12 mai

Marcola et sept autres dirigeants du PCC sont transférés au quartier général du Departamento Estadual de Investigações Criminais pour interrogatoire. Marcola refuse de faire une quelconque déclaration au sujet des actions planifiées ou autres. Il répète simplement son désir de suivre le Brésil durant la Coupe du monde.

Tout au long de la matinée et de l'après-midi, des autobus sont détournés et leurs passagers évacués, puis les bus sont incendiés dans six carrefours vitaux pour la circulation. Les encombrements induits sont gigantesques. La rumeur d'une insurrection se propage. Employés et ouvriers sont renvoyés plus tôt chez eux. Il en résulte un accroissement desdits problèmes d'engorgement jusqu'à un niveau jamais atteint à São Paulo auparavant. La ville est, plusieurs heures durant, objectivement paralysée.

À vingt heures, les agressions de policiers débutent. Le commissariat du 55e district est assailli par un convoi de quinze voitures remplies de criminels armés. Un policier est tué devant chez lui, dans ce qui semble être un assassinat prémédité dans la partie est de São Paulo. Quatre membres de la police civile, un gardien de prison,

quatre membres de la garde municipale et un appelé du contingent sont tués, et neuf personnes sont blessées, en dix-neuf incidents distincts se produisant avant minuit.

Samedi 13 mai

Une importante rébellion coordonnée se produit dans celles des prisons de l'État qui sont contrôlées par le PCC. 24 472 prisonniers dans 24 prisons sont activement impliqués dans cette rébellion et dans des actes de violence. Ils prennent 129 otages. La police arrête 17 suspects. Les autorités carcérales sont totalement impuissantes.
Le gouverneur de l'État, Cláudio Lembo, mobilise la totalité des forces de police pour faire face aux criminels et mettre fin à la violence.
Lors d'une conférence de presse, Cláudio Lembo et Saulo Abreu, secrétaire à la Sécurité publique, déclarent que la réaction du PCC au transfert de ses chefs dans une prison de haute sécurité est « prévisible ».
Le nombre d'incidents violents distincts atteint 69, dont 44 dans la métropole de São Paulo. Trente-deux personnes sont tuées : 22 policiers, 5 gardiens de prison, 1 civil et 4 criminels. La situation dans les prisons demeure critique, avec plusieurs centaines d'otages toujours détenus.

Dimanche 14 mai

Des patrouilles de police identifient et réduisent les bastions essentiels du PCC. Quinze criminels sont tués lors de 33 incidents distincts durant les opérations menées par la police militaire pour rétablir l'ordre. Plus de 70 arrestations sont effectuées.
En réaction, 47 autres prisons de l'État de São Paulo reçoivent du PCC l'ordre de se soulever. Actes de violence et perturbations majeures continuent de se produire dans le sud et l'est de la ville, où des autobus sont détournés et incendiés et où, sous couverture de ces incidents, des banques sont attaquées et dévalisées. Deux postes de la police routière sont assaillis à coups de cocktails Molotov.

Pièce annexée : Article du journal *Cidade de São Paulo,* 16 mai 2006 par Francisco Silva

Selon une source proche du chef de la Polícia Civil de São Paulo, les policiers ayant essuyé des coups de feu durant les émeutes ont droit à une prime de risque. En entendant cette annonce, et alors que les violences culminaient puis se poursuivaient ces samedi soir et dimanche matin, un certain nombre de policiers ont vidé leurs armes sur leur propre commissariat, les impacts de balle tenant lieu de preuve qu'ils ont été

attaqués. Ces policiers réclament eux aussi, selon cette source, la prime de risque.

Pièce annexée : Le New York Times, 17 mai 2006 par Paula Prada [expurgé]

São Paulo : Des représentants du gouvernement ont rejeté les allégations de la presse locale selon laquelle la police aurait profité de la crise pour éliminer des suspects qu'ils avaient précédemment identifiés comme appartenant au gang. La répression policière durant les affrontements a abouti à l'arrestation de plus de 100 membres présumés et au décès de 71 autres.
Si la majorité des morts étaient soupçonnés d'être des criminels, quelque 40 policiers ont également été tués, et l'ampleur des affrontements a mis à mal la foi déjà chancelante de la population dans les forces de l'ordre brésiliennes.
Le gouvernement fédéral a proposé d'envoyer des troupes en soutien des forces de l'État, qui ont juridiquement la charge de la sécurité de l'État. Mais Cláudio Lembo, le gouverneur par intérim, a décliné cette offre ce lundi, jugeant que ce n'était pas nécessaire et arguant que les violences étaient « sous contrôle ».
Cette décision a suscité une vague de critiques, dénonçant un refus dans lequel certains voient des motivations politiques. Le prédécesseur de

M. Lembo, Geraldo Alckmin, a récemment démissionné de son poste pour se présenter à l'élection présidentielle, et tout échec dans la gestion de l'État pourrait facilement être utilisé politiquement dans une campagne qui devrait l'opposer au président sortant, Luiz Inácio Lula da Silva.

« Le gouvernement ferait mieux de consacrer plus de temps à régler ce genre de problèmes plutôt que s'efforcer de rester en fonction », a déclaré dans une interview Noélio Alves Ferreira, 62 ans, commerçant à Conjunto dos Metalúrgicos, une banlieue de l'ouest de la ville. « Nous nous faisons tirer dessus pendant qu'ils font leurs calculs politiques. »

De crainte d'une attaque potentielle, Lúcia Sousa da Silva, 46 ans, une marchande de primeurs qui vit de l'autre côté de la rue, a fermé sa boutique plus tôt ce lundi, perdant les ventes de la soirée. « La police est sous-armée, dit-elle. Ils voudraient nous protéger, mais ils n'en ont pas les moyens. »

Pièce annexée : Le New York Times, 30 mai 2006 par Larry Rochter [expurgé]

São Paulo : La police a reconnu avoir une responsabilité dans certaines de ces morts qui, d'après eux, ont résulté d'échanges de coups de

feu ou de refus d’obtempérer. Mais les familles et les témoins affirment que certaines des victimes n’appartenaient absolument pas à des gangs, et ont été tuées sur le chemin aller ou retour du travail, ou ont tout simplement été exécutés par des groupes armés se dissimulant derrière des masques de ninjas.

Selon les associations d’avocats et de médecins dont les membres ont pu voir certaines des dépouilles, beaucoup de cadavres avaient de nombreux impacts de balles à la tête, au cœur ou dans le dos, accompagnés parfois de blessures aux mains, preuve qu’ils avaient tenté de se défendre. Certains des corps révélaient par ailleurs des résidus de poudre, indiquant qu’ils avaient été abattus à bout portant.

Les autorités ont nié avec indignation avoir négocié une trêve, le gouverneur de l’État de São Paulo, Cláudio Lembo, déclarant qu’il jugeait cette suggestion insultante, parce que « Nous ne négocions pas avec les criminels ». Mais le président Luiz Inácio Lula da Silva a résumé les doutes et la consternation de la population en considérant qu’il semblait bien y avoir eu collusion entre la police et les brigands.

OceanofPDF.com

TROISIÈME PARTIE

LE MANIFESTE COMMUNISTE

São Paulo, 2011

OceanofPDF.com

1

L’horreur

Janvier 2011

2009 : nous regardons tous le président Lula faire son discours. OUI ! Le Brésil remporte les Jeux olympiques, en complément de la Coupe du monde. Voilà la prospérité d’un Bric au summum de son levier financier. À São Paulo, mes amis sont unanimes. C’est un vrai merdier, et ce satané pillard gauchiste de Lula ne pourra jamais en tirer les bénéfices. Ne jamais oublier qu’Ordre et Progrès sont au cœur du drapeau brésilien. Ouais, pour de vrai.

Joe, 32 ans, professeur, expat

Le Brésil fut notre deuxième grande surprise, au moins d’un point de vue financier. L’inclure dans les Bric avait été ma plus grande gageure, mais dès 2010, il avait dépassé l’Italie pour devenir la septième plus puissante économie du monde, avec un PNB de 2 100 milliards de dollars (1 300 milliards de livres). Je n’aurais jamais imaginé que le Brésil pourrait devenir aussi gros aussi vite. Nos analyses ne le donnaient pas à un tel niveau avant 2020 passé.

Jim O’Neill, économiste de Goldman Sachs,
créateur du concept économique de Bric, 2011

J’assisterai avec un soin extrême les plus faibles et les plus nécessiteux – mais je gouvernerai pour tous ! Un célèbre dirigeant indien a dit que l’on ne pouvait pas serrer des mains avec le poing fermé.

Dilma Rousseff, 36e présidente du Brésil,
discours d’investiture devant le peuple brésilien,
le 1er janvier 2011

Joyeuse putain de bonne année.

Un peu plus de cinq heures du matin, le premier jour de 2011. Un poil tôt. Le téléphone de Leme sonne encore et encore. Il dort depuis près d’une heure. Les mots de Leme résonnent dans son crâne : *Joyeuse putain de bonne année !*

Leme sommeille. Le téléphone sonne encore et encore. Il sent Renata soupirer. Un souffle chaud et rance sur sa nuque.

Lui reviennent des souvenirs d’excès de bières et de shots de *pinga*, de musique et de cris. Leme tonnant de joyeux compliments et des promesses de sérieux et de fraternité à l’oreille de Lisboa.

Leme sent l’ail et le sel, la graisse de porc et le vieux mégot. Des bouts de chips entre ses dents.

Qui appelle, putain de merde ?

Leme décroche. Lisboa. Putain de merde, qu’est-ce qu’il veut, à une telle heure ?

– Oublie le lit, *garanhão,* dit-il. On a un cadavre avec notre nom dessus. Joyeuse putain de bonne année, mon pote.

Garanhão. L’étalon. On est loin de la situation présente.

Leme s’assied, gémit. La tête lui tourne. Son cerveau entier fait des embardées. Changement de plan. Je me lèverai dans cinq minutes, se dit-il. Leme se rallonge, sommeille.

Dix minutes plus tard, il reprend connaissance. Tête et visage enfoncés dans l’oreiller.

Il estime l’étendue des dégâts de sa gueule de bois. À chaque battement de cœur, la poussière se lève du plancher de son crâne vide, puis retombe.

Leme respire, sent les gargouillements amers de son estomac.

Un léger râle. La main gauche de Leme tâtonne la moquette. Un pied. Une présence qui flotte au-dessus de lui. Qui se penche, dépose un baiser sur son front.

Renata.

Un rapide coup d’œil en relevant un peu la tête. Le réveil affiche 05 h 37.

Il fouille le tiroir du haut, en quête de Neosaldinha. Il la trouve, sort deux cachets.

Il regarde la table de nuit, avise un verre d’eau. Il balance les deux cachets au fond de sa bouche. En soi, un monstrueux effort. Leme hoquette, glapit. Ce n’est pas de l’eau, c’est de la vodka, et il s’étrangle en l’avalant.

Joyeuse putain de bonne année.

Il pense à autre chose, se met à chanter du Tim Maia & Cazuza. Il se fait la totale, bassin en avant, air guitar et moue à la Jagger. Il grimace. La cuisine oscille, la cuisine tourbillonne de ses allers-retours répétés. Il se souvient des regards des épouses et amies d’amis, qui lui demandent : Ouah, ça va, mon gars ?

Il les rembarre. Oui, ça va. Quand Renata et Lisboa sont là, pour lui, tout va. Un autre *pinga* avec ta canette de bière ? Évidemment, l’ami, envoie !

Je t’adore, mec.

Ouais, ouais, je suis trop vieux pour ça.

Un poil tôt.

Bonne année.

Lisboa a mis le chauffage et baissé les vitres.

Leme laisse sa tête pendre sur sa poitrine, face au vent frais, langue pendante. Il a des remontées de café bouilli et de savon. Lisboa,

intelligemment, ferme sa gueule. Il est trop tôt pour la chaleur de la ville, le sauna de béton.

Samedi 1er janvier 2011, et il n'y a personne dehors à cette heure indue, et ceux qui y sont vivent encore en 2010.

Les rues sont des rebuts de *festa*.

Les rues sont une honte.

Des canettes partout, dégoulinantes. Des bouteilles cassées. Des poubelles renversées. Des chiens qui se lèchent au milieu de ce merdier, qui baillent. Des jours heureux.

Fin de nuit, des bruits de noctambules se déversent depuis un ou deux balcons. Des rires bredouillants. De la musique triste. Joie et désespoir mêlés à dose égale. La ville exsude d'un air de juste-un-petit-dernier, mais personne ne rentre chez lui.

Le parc, Ibirapuera, s'étale à leur droite. Dans le lac, des fontaines projettent des gerbes d'eau à des intervalles de dix minutes. Les jets s'élèvent largement au-dessus des arbres. Leme trouve cela rafraîchissant. Les portes du parc sont fermées et verrouillées.

Ils continuent de le longer, se décalent sur les files de gauche une fois arrivés au Monumento às Bandeiras. Il est immense, ce monument. Il glorifie l'impulsion des conquistadors.

Leme aime ce monument. Il est *gigantesque*. Onze mètres de haut, huit ou neuf mètres de large, et une quarantaine de mètres de long. Entièrement en granit. Il se pose là.

Des cavaliers de granit mènent un groupe d'hommes qui tirent une embarcation derrière eux. Le monument *galope*.

Leme se souvient de l'inscription.

En résumé : *Gloire aux héros qui cherchent notre destinée dans la géographie du monde libre. Sans eux, le Brésil ne serait pas ce qu'il est aujourd'hui.*

Félicitations, les gars, se dit Leme. Merci beaucoup. Puis : *Qu'est-ce qu'est même le Brésil, aujourd'hui ?*

La statue dépeint la hiérarchie impériale : les Portugais en tête, puis les esclavagistes mamelouks, cette première génération est le produit des copulations des premiers Européens et des Afro-Brésiliens. Derrière eux les esclaves, et encore derrière les travailleurs indigènes, croix autour du cou.

Les chevaux de granit hennissent et braient, ils se cabrent. Le bateau de granit a l'air *vachement* lourd. Les personnages arquant le dos, derrière, forcent vraiment. Les meneurs, devant, se dressent fièrement, ils relèvent le menton…

C'est très… esprit pionnier.

Leme a appris l'histoire. Tout cela correspond aux expéditions des colons vers les espaces reculés et hostiles de l'intérieur du Brésil. *Je ne suis pas mené, je mène*. C'est pertinent, en regard de la devise de la ville. La quête de l'or, des richesses, d'un endroit où planter leur drapeau, leur *bandeira*.

Et maintenant, aujourd'hui même, a lieu l'investiture de notre première femme présidente.

Dilma.

Le changement. Ordre et Progrès. C'est tout bon.

Lisboa tente :

– Une nuit sympa, *ne* ?

Leme grommelle.

– Tu veux savoir où on va ?

Leme agite la tête. Ça fait *mal*.

– Dis-moi juste combien de temps on va mettre.

Lisboa rétrograde, se glisse dans le parking d'un élégant auditorium. Il pile.

– On est arrivés, dit-il.

Leme soupire. Joyeuse putain de bonne année.

Un cordon de police a été mis en place autour de l'auditorium. Le parc n'est que pelouses impeccables, chemins bien entretenus et étangs pleins de carpes sur toute son immense étendue. Ici, par contre, c'est à peine plus qu'un terrain vague. Des uniformes ont été déployés pour empêcher les curieux d'approcher. Un écran de plastique aveugle a été dressé comme une bâche brise-vent sur une plage. Des hommes en blouse blanche se tiennent en retrait. Le médecin en chef arbore une expression que Leme n'a jamais vue sur son visage auparavant. L'expression en question : l'incrédulité. Des hommes se dressent face à l'extérieur, protégeant le périmètre de sécurité. Leurs visages sont livides. Leurs visages sont verts. Leme trouve qu'ils ont l'air soulagés de tourner le dos à la scène, quelle qu'elle soit. Ils semblent prêts à vomir. Prendre son service en fin de nuit/tout début de matinée est toujours une vacherie. Lisboa palabre, joue les gentils avec la cavalerie. La hiérarchie officielle est respectée. Leme regarde avec un brin de nostalgie les *bandeirantes* – les explorateurs, les fondateurs de ce beau pays – qui paradent et se pavanent sur leur monument.

Qu'est-ce qu'il ne donnerait pas pour se trouver plutôt embarqué dans une putain d'expédition !

Leme n'aime pas beaucoup la tournure que prend cette histoire.

Lisboa hoche la tête, fait un signe du menton.

– Par ici.

Leme hoche la tête.

Le cordon s'ouvre. Des hommes s'écartent. Ils ne regardent pas Leme dans les yeux.

Dans les herbes hautes et la broussaille, Leme aperçoit un corps.

Il voit le visage d'une femme. De longs cheveux bruns encadrent ce visage. Leme cligne des yeux, assure son aplomb. Le visage a été effacé, détruit. C'est visiblement un visage, mais un visage dont les traits ont été aplatis. Comme si quelqu'un l'avait entièrement barbouillé avec un marqueur noir sang. Le sang est épais et croûté. Les yeux et le nez sont

manquants. La bouche est écrasée. L'horreur, se dit Leme, ce n'est pas cela, cette destruction, cette découverte macabre : l'horreur, c'est qu'un humain puisse faire cela à un autre.

Leme repousse les haut-le-cœur de son estomac vide. Il ravale sa bile.

Lisboa pose une main sur l'épaule de Leme. Il sait que Lisboa ne regarde pas.

Le corps est tordu, en position latérale de sécurité, nu. Le corps est maculé de terre et griffé par la broussaille et les hautes herbes. Elle a été tirée jusqu'ici, pense Leme.

Il se penche sur le corps, voit un trou dans la poitrine de la victime. Un trou sombre, grossier, noir.

À la droite du corps, Leme voit ce qui a été extrait par cet orifice. Il voit le cœur de la victime. Sombre, putréfié, en charpie.

Leme inspecte le cadavre sous la ceinture. Parties génitales indistinctes, éradiquées. La tête lui tourne, il chancelle, respire. Il s'accroupit, se reprend.

Le médecin est à côté de lui. Il lui dit :

– Il est probable que la victime a été tuée et mutilée non loin, cette nuit, et jetée ici il n'y a pas très longtemps. Je dirais une heure, peut-être deux.

Leme hoche la tête. Lisboa tousse.

– Je vais avoir besoin de pratiquer une autopsie complète…

Leme hoche la tête plus fort.

– L'endroit n'est pas…

Leme se raidit.

– De toute façon, dit le légiste, il faut que vous voyiez ce qui a été trouvé.

Il indique d'un geste de la main le sol à quelques mètres de là.

Leme met des gants, examine les preuves.

Il y a quelques bijoux, sur lesquels est posée, nouée avec un lacet, une carte de visite. Et qui porte l'inscription : *Pereira Modelling*.

À côté, une carte d’identité. Le nom : Gerson Anderson. Le sexe : *masculin*.

La carte d’identité est maintenue en place par un presse-papiers.

Les yeux de Leme fulgurent, son crâne se comprime, ses idées s’éclaircissent d’un coup.

Le presse-papiers porte l’inscription : *Feliz Aniversario*.

La faute d’orthographe *hurle*.

La tête de Leme lui tourne. Il fait signe à Lisboa. Lisboa met des gants. Quelques instants après, Lisboa s’exclame :

– Doux Jésus !

Le médecin transpire.

Leme fait un signe de tête à Lisboa qui donne des instructions pour l’enlèvement et le traitement des preuves en question. Des hommes passent les alentours au peigne fin. Leme est certain qu’il ne reste plus rien à trouver.

Il retourne vers l’endroit où sont garés les véhicules. Il parle à un uniforme qui file aussitôt localiser le pauvre connard – un jardinier du parc – qui est tombé sur la dépouille.

Un homme traîne alentour. Leme pense le connaître, n’en est pas certain. L’homme s’approche de Leme. Il tient un carnet à la main, un crayon prêt à noter.

– Aucune putain de chance, vieux, dit Leme.

L’homme hoche la tête.

– Pas de problème. Tenez.

Il tend une carte de visite à Leme.

Francisco Silva, spécialiste police-justice, Cidade de São Paulo

Leme toise ce Silva. Il se dit qu’il a dû venir directement d’une soirée de Nouvel An.

– En l’instant, fils, vous n’avez foutrement même pas envie de savoir.

Silva sourit sombrement.

– Quand vous aurez envie de parler, dit-il.

– Je garderai ça à l'esprit, répond Leme d'un ton sardonique. Si vous me dites comment vous avez pu arriver ici aussi vite, je pourrai au moins l'envisager.

– Oh, je ne révèle jamais mes sources.

Leme crache par terre. Il dévisage Silva.

– Le mieux, alors, c'est que vous dégagiez, lui dit-il.

Silva s'incline.

Fin de matinée et Silva est assis à son bureau ; il ouvre le courrier. Le bureau de Silva, c'est la table de sa salle à manger. La table de la salle à manger de Silva serait considérée comme bordélique si on la remarquait au milieu d'un chantier. Il pense pouvoir jurer qu'il ne s'est jamais servi de la table de sa salle à manger pour y manger formellement. Il n'a jamais invité personne à partager un repas chez lui.

Silva ne mange qu'avec les chevaux de bois, une vieille expression qui lui convient, étant donné que son régime est à base de *bife à cavalo*, du steak à cheval, c'est-à-dire deux tranches de bœuf surmontées de deux œufs au plat et accompagnées de pommes de terre frites. Il s'est mis à commander des pommes de terre frites plutôt que des frites, ce qui, même si cela lui permet de déculpabiliser, ne change rien au contenu de son assiette. C'est devenu une blague récurrente dans sa cantine habituelle : Est-ce que vous désirez des pommes de terre frites avec vos frites, l'ami ?

C'est agréable d'être connu quelque part, se dit Silva. Et de toute façon, il plaisantait, la première fois, et maintenant, c'est devenu son truc, sa blague à lui. Un peu comme la fois où il avait voulu commander de la *calabresa acebolada*, de la saucisse grillée avec des oignons, mais que son alcoolémie avancée lui avait fait commander de la *cebola calabrezada*, des oignons à la saucisse. Le serveur avait éclaté de rire. Silva avait insisté. « Je ne plaisante pas », avait-il renchéri. Le serveur avait haussé les épaules, lui avait servi ce qu'il demandait. Silva se souvient encore du goût que cela

avait. Une putain de merveille. Alors c'était devenu un autre des trucs de Silva : les oignons.

Silva sirote du café froid. Il y mouille un *pão na chapa*. C'est un mordu du petit-déjeuner traditionnel – des tranches de pain cuites dans du beurre.

Il considère son bureau. Des papiers empilés. Des magazines cornés, de vieux numéros du *Cidade de São Paulo*, sa vénérable publication. Des stylos-bille qui bavent et des crayons à papier à la mine cassée. Des tasses de café à moitié terminées. Un ordinateur qui ne s'allume plus. Il s'en sert comme d'un presse-papiers multiple tenant au moins une pile à chaque coin. Il sourit, parce que aujourd'hui, c'est avec une certaine fierté qu'il considère son bureau. Et cela est dû au paquet qu'il est en train d'ouvrir. La version de base d'une enquête qu'il a coréalisée et dans laquelle son travail d'investigation a été déterminant. Cela a été une sorte de croisade, pour Silva. Parce que, pour toutes ses cravates tachées de jaune d'œuf et ses costumes informes, ses piles de petits-déjeuners au four et ses déjeuners liquides, son appartement de célibataire et ses alcoolisations solitaires, Silva est un croisé, un partisan têtu d'une évolution sociale, qui prend un réel plaisir à baiser un système qui se satisfait de la violence et de la corruption endémiques qui empoisonnent sa ville.

Parce que São Paulo est *sa* ville. Il en est intimement le produit.

Il déchire l'enveloppe du paquet. À l'intérieur, une ébauche de communiqué de presse.

> *Les comptes-rendus de la Clinique de droit international des droits de l'homme de la faculté de droit de Harvard et de plusieurs ONG brésiliennes démontrent le rôle essentiel de la brutalité policière, de la corruption et de l'incurie de la gestion carcérale dans les crises sécuritaires majeures de 2006 et d'aujourd'hui.*

C’est sur le terrain que Silva a joué un rôle, réalisant des interviews, creusant, usant de ses contacts et de ses fouines, son spécialiste en informatique s’étant montré *tout particulièrement* efficace. Le piratage n’avait jamais été aussi facile, d’après ce qu’en a compris Silva. Il poursuit :

> *Il y a cinq ans, une série d’émeutes coordonnées dans 74 centres de détention, et d’assauts de commissariats ou autres bâtiments officiels, ont fait 43 morts chez les policiers et plusieurs centaines de victimes civiles, entraînant par ailleurs la paralysie de la capitale financière et plus grande ville d’Amérique du Sud. Les rues de São Paulo ont été désertées, les habitants, craignant pour leur vie, préférant à juste titre se terrer chez eux. Après que la violence coordonnée par l’organisation mafieuse appelée Premier commando de la capitale (plus connue sous son acronyme, PCC, pour Primeiro Comando da Capital) s’est arrêtée, la police a tué des dizaines de civils dans une grande vague de représailles qui prenait pour cible ceux qu’ils soupçonnaient d’être peu ou prou des criminels, en ne se fondant apparemment dans bien des cas que sur la jeunesse, la couleur de peau, l’existence de tatouage ou leur présence la nuit dans les ruelles des quartiers pauvres. Les dossiers de 122 meurtres contiennent des indices laissant supposer qu’il s’agit d’exécutions extrajudiciaires perpétrées par la police.*

C’est Silva qui avait déniché cette dernière statistique. Cela n’avait pas été facile. Il avait dû traquer les rapports d’incident de police pour à peu près chaque type louche descendu durant le week-end. Les déclarations des témoins étaient vagues. Les rapports suggéraient un recours proportionné à la force. Il fallait lire entre les lignes. Silva savait ce qu’il cherchait. L’accès aux dossiers était extrêmement limité. Il lui avait fallu faire valoir des procédures de droit d’accès aux documents officiels un peu tirées par les

cheveux, complétées par des connivences chez les *militars*. La source de Silva est une brute appelée Carlos. Une gentille brute, ceci dit. Fiable, et prenant lui-même des risques. C'était lui qui avait fait le premier pas avec Silva, après le week-end en question. Silva pense qu'il s'agit d'une décompression post-traumatique. Carlos dit que c'est plus simple que ça : une assurance – ou on les baise, ou on se fait baiser.

Il y a un visage anonyme qui, selon Silva, se détache des autres. Un membre de gang subalterne du nom de Sergio Nascimento. Carlos prétend que ce type a été assassiné – c'est bien le mot qu'il avait employé, et c'est ce qui avait éveillé la fibre investigatrice de Silva. La rumeur dit qu'il avait endossé une accusation de meurtre quelques années plus tôt, que c'était un lampiste mis en avant par le PCC, qui dédommageait sa famille en retour. Tout le monde gagnait donc à ce que ce bon vieux Sergio rende son dernier souffle durant son week-end de permission. L'important, c'est qu'il y avait eu collusion : le PCC avait organisé l'élimination, la police militaire l'avait perpétrée. Mais personne n'allait l'admettre officiellement, évidemment. Foutrement aucune chance. C'était une chose que Silva allait devoir prouver par lui-même.

L'enquête avait pris des années, et d'énormes moyens. Silva avait établi des partenariats particulièrement classe, sur ce coup-là.

> *Aujourd'hui, cinq ans plus tard, la Clinique de droit international des droits de l'homme de la faculté de droit de Harvard et la principale organisation brésilienne de défense des droits de l'homme, Justiça Global, publient une étude détaillée des attaques de mai 2006. L'enquête, « São Paulo en état de siège : corruption, crime organisé et violences institutionnelles en mai 2006 », vise à répondre à plusieurs questions essentielles pour la sécurité publique au Brésil : Qu'est-ce qui a mené à ces attaques ? Pourquoi les autorités de l'État de São Paulo ont-elles été inaptes ou réticentes à*

les éviter ? Pourquoi et comment la police a-t-elle pu se laisser aller à exercer des représailles meurtrières ? Pourquoi les crimes commis par l'État n'ont-ils fait l'objet d'aucune enquête et ont même, souvent, été étouffés ?

Silva a passé pas mal de temps en terre yankee, riche en universitaires, et établi de nombreux contacts. Il y est allé en tant que chercheur invité, détaché une année par l'Université de São Paulo, haut lieu de l'éducation numéro un en Amérique latine. Et ça ne lui a pas coûté un rond, en plus. Il en est reconnaissant encore aujourd'hui.

Cette enquête, produit de cinq années de travail – dont des centaines d'entretiens ; des dizaines de visites sur place des prisons, pénitenciers et quartiers affectés par les violences ; de multiples consultations d'un large éventail de responsables des administrations concernées ; et l'analyse de milliers de pages de documents officiels, rapports de police, et archives judiciaires – jette un éclairage nouveau sur les attaques de mai 2006. « La corruption a, tragiquement, joué un rôle déterminant dans les attaques de mai. Les chefs du PCC – de nouvelles informations dans cette enquête le confirment – ont en grande partie coordonné leur assaut en réponse à une série d'extorsions commises par la police », affirme Fernando Delgado, membre du conseil de direction de la faculté de droit de Harvard et principal auteur de l'enquête. Les preuves démontrent qu'un an avant les attaques, la police employait écoutes illégales, kidnappings et autres abus des membres de la famille des chefs des gangs pour leur extorquer des sommes considérables. Le PCC a décidé de riposter et de paralyser la ville.

Silva trouve que les chiffres ont été tout de même un poil exagérés. Les centaines signifient des vingtaines, les dizaines signifient plusieurs, et les milliers étaient vraiment nombreux, oui, mais sans pour autant atteindre quatre chiffres. Et parler des archives judiciaires est une blague.

Il passe au rapport lui-même, le feuillette. Il est amphigourique. Il est aride. Il n'a rien d'enchanteur. Ils veulent le publier en mai, la date anniversaire, d'où publicité, couverture média, et blablabla et blablabla. Silva aime bien Delgado et avait vraiment envie de l'aider et il est fier de ce qu'il a fait. Il a gardé son implication *scred*, comme ils disent, auteur officieux. La raison : Silva veut provoquer des évolutions, pas écrire des livres. Les livres induisent des changements à pas de tortue. Silva est journaliste : il aime les grands titres.

Et il se dit qu'il a un scoop à portée, et il le veut pour lui. L'enquête va lui donner du poids, lui permettre de décrocher quelques entrevues, multiplier sa mise.

Les questions qui intéressent Silva sont un peu différentes de celles qu'il a lui-même inscrites dans le communiqué de presse. La réponse à toutes celles-là est simple : tout le monde s'en fout.

Silva sait qu'il reste à creuser, loin de la police militaire, loin de l'appareil d'État : il reste à creuser du côté du système qui *soutient* l'appareil d'État.

La première question de Silva, que personne ne s'est apparemment fatigué à poser est :

Pour quelle putain de raison ont-ils laissé tant de prisonniers sortir le même week-end ?

d'où découle :

Qui s'est tapé la putain de paperasse ?

Tout cela a été autorisé quelque part, c'est une certitude absolue.

L'argent est roi. L'argent est un monarque absolu.

Rafa donne un coup de coude à Franginho, fait un signe du menton en direction du parking vide. Deux voitures avancent lentement vers eux. *Voilà les trous du cul.*

Franginho les avise.

– Quelle bande de petits péteux rupins et présomptueux, dit-il.

Rafa s'esclaffe.

– Considérant que tu ne peux pas les voir, c'est une description de classe mondiale, *filho*.

– Des étudiants, putain, renchérit Franginho. Je hais ces putains d'étudiants.

– Oui, eh bien, souris, *cara*. Ils nous apportent un gros sac de pognon.

Franginho opine.

– C'est contraire à tous mes principes, cet activisme politique, *entendeu* ?

– C'est du capitalisme pur et dur, *porra*. L'offre et la demande.

– Ouais, merci pour le cours du soir. Alors tu te charges de la partie business, et moi je me contenterai de rester là, à avoir l'air d'un dur.

Rafa s'esclaffe. Il ouvre la porte du préfabriqué dans lequel ils se trouvent et que les initiés appellent la fabrique. Il descend la marche. Il sourit, tandis qu'une voiture noire recrache ses quatre occupants tous vêtus de noir de pied en cap, casquettes tirées bas, lunettes de soleil, bandanas noués autour de la bouche.

– Bienvenue dans mes bureaux, dit Rafa.

Il toise le groupe d'un œil hautain et amusé, prend l'air maléfique. Ils ne bougent pas, restent groupés.

– Alors, lequel d'entre vous est aux commandes ? demande Rafa.

Il se tourne vers le plus grand du lot.

– Toi, Metallica ? C'est toi le chef ?

Rafa est en short et sandales et son arme est, sinon visible, du moins implicite à la façon dont il bouge, à la façon dont ses vêtements pendent. Il

a l’autorité de la favela, *l’expérience*. Il arbore son autorité avec beaucoup d’autorité.

On l’a promu, depuis l’époque des épiceries : il est monté dans la hiérarchie, et il travaille maintenant quasi exclusivement à la fabrique. Une partie de son nouveau rôle a été de développer des opportunités commerciales en dehors des trafics de drogues et d’armes, les activités traditionnelles du PCC. Rafa a toujours préféré se tenir à l’écart de ce pan de l’organisation, au moins directement.

L’une de ces opportunités a été d’aider à impliquer le site de la fabrique dans un tel embrouillamini administratif qu’il demeure un chantier de construction ras, sans le moindre progrès en plus de cinq ans. C’était une idée de Franginho. Ce gars a un véritable talent pour l’inventivité administrative, que dire d’autre ? Le comité du projet Singapour responsable de ce site a rendu l’âme. Les pontes du haut de la colline sont *ravis*.

C’est bon, d’avoir un bureau.

Rafa se demande où est passé tout l’argent. Il en a touché un petit peu, mais il pense qu’il y en avait autrement plus dans les tuyaux.

Le rendez-vous d’aujourd’hui, ceci dit, est une tout autre opportunité :

Rafa et Franginho ont décidé de se lancer dans la politique. Le contact a été pris par l’entremise d’un étudiant qu’ils utilisaient pour placer de petites quantités de drogue dans le circuit universitaire. Et les voilà maintenant qui vont rencontrer une bande d’anarchistes ou de communistes ou quelque chose du genre. Personne n’est bien certain de quoi ou qu’est-ce, mais ça n’a aucune importance.

– C’est moi qui suis aux commandes, pépie une voix. (Quelqu’un s’avance.) Vous pouvez vous adresser à moi.

Vous adresser à moi. Rafa sourit, prend l’air sérieux : *Ça me va, mon grand*. Il se détend, ouvre la porte du préfabriqué.

– Par ici, messire, dit-il en l’invitant à entrer.

Ce qui est aussitôt fait.

Rafa lui emboîte le pas. Son bureau est spartiate. Il y a une table et trois chaises. Franginho se redresse et invite leur hôte à s'asseoir sur l'une d'entre elles.

Rafa fronce les sourcils, adresse à Franginho une expression qui signifie : *Ça va être comme piquer sa sucette à un gosse, si on ne fait pas d'erreur*.

Leur invité ôte sa casquette noire…

Et laisse retomber sur ses seins ses longs cheveux noirs. Elle relève la tête vers Rafa, enlève ses lunettes de soleil.

– Vous pouvez m'appeler madame, *messire*.

Franginho hue et hulule.

Rafa sourit.

– Et si nous commencions ? demande-t-il.

La femme acquiesce et s'assied. Elle ouvre son sac à dos. Elle en tire une enveloppe épaisse, la tend à Rafa.

– Tout est là, dit-elle.

– J'en suis certain.

Rafa lance l'enveloppe à Franginho.

– Vous ne vouliez pas voir la marchandise d'abord ?

– Je vous fais confiance.

– Elles seraient des milliers à jurer le contraire, maugrée Franginho.

Rafa lui adresse un regard meurtrier.

– C'est la base d'une bonne relation, la confiance.

– *Pois é*.

– Mon associé, ici présent, a tout ce dont vous avez besoin. Petit Poulet, si tu veux bien…

Rafa savoure l'instant. Il réalise qu'il ne peut s'empêcher de sourire tant qu'il regarde cette jeune fille dans les yeux. Il réalise qu'il ne s'inquiète pas vraiment du contenu de l'enveloppe.

– Comment vous appelez-vous ? demande-t-il.

– Carolina.

– Carolina… ?

– Juste Carolina, pour l’instant.

Rafa sourit. Il fait signe à Franginho de donner le sac de sport qu’ils ont rempli d’explosifs divers. Carolina ouvre le sac, inspecte son contenu.

– Un lot bien achalandé, dit Franginho. Vous avez vos feux d’artifice de base, des engins avec un peu plus de peps, et puis du lourd, largement plus sérieux. Vous vous y retrouverez ?

Carolina ouvre de grands yeux.

– Merci, Petit Poulet, dit-elle.

Rafa s’en pourlèche les babines de bonheur.

– Vous avez besoin d’autre chose, tant que vous êtes ici ? Un peu d’herbe ou de poudre ? demande-t-il.

Carolina secoue la tête.

– Pas de problème, vous faites comme vous voulez, sourit Rafa. Et vous faites dans quoi, à part ça ?

Carolina le pétrifie du regard : *Déconne pas avec moi, querido*.

– Nous sommes des anarcho-syndicalistes. Nous sommes des black blocs. Vous saurez qui nous sommes bien assez tôt.

Rafa serre les poings. Il est aux anges.

– Je suis impatient de vous revoir, *Carolina menina, linda do meu coracão*.

Elle se lève.

– On reste en contact.

Rafa lui ouvre la porte, lui offre sa main pour l’aider à descendre la marche. Lui fait toute la palette du gentleman de la vieille école.

Elle sourit, les yeux brillants, en agitant lentement la tête. Elle s’en va.

Franginho rugit, s’en claque les cuisses.

– Mon bon vieux, dit-il. *Carolina menina* ; ça, c’est de la rime.

Rafa hoche la tête. Il la regarde monter dans la voiture. Il la regarde partir et il hoche la tête et il sourit de toutes ses dents.

Ray est de retour à São Paulo, et il en est heureux.

Il a deux choses à faire cette année, de son point de vue. La première : prévoir de quel côté le gâteau va tomber, politiquement parlant, quand l'inévitable se produira et que la gauche finira par imploser. La seconde : s'assurer que cette inévitabilité a) s'accomplit et b) s'accomplit dans le sens des intérêts de Ray et des huiles de Capital SP.

Deux missions, un mot : *collusion*.

En 2006, les émeutes du week-end, l'agitation sociale et l'incertitude économique qu'ils avaient fomentées s'étaient *sacrément* bien goupillées en la faveur de Big Ray et des huiles. Se positionner à découvert, se couvrir à terme puis soutenir le marché pour le restabiliser : bien joué monseigneur, voilà ce qui était l'avis général.

Et depuis ce temps-là, le Brésil s'envole, du point de vue économique. L'administration de Lula n'avait pas vu venir un immense coup de pot mirifique et fortuit : la demande chinoise pour les deux produits d'exportation les plus conséquents du Brésil, le minerai de fer et le soja, avait crevé le plafond, et ce concomitamment à une hausse globale massive du prix des matières premières ; à quoi il fallait encore ajouter les dollars yankees qui s'étaient déversés en masse suite à la garantie Greenspan qui avait abondé le pays en liquidités. Ray savait tout cela.

Ce que Ray sait aussi : le gouvernement s'est attribué, ce qui est compréhensible, tout le mérite de l'enrichissement du pays, des créations d'emplois et des afflux de capitaux, de l'optimisme dans lequel la quasi-totalité des Brésiliens semblent maintenant baigner ; et pourtant, il n'avait en rien contribué à cet enrichissement : que dalle, nada.

D'où l'assertion de Ray, qu'un changement politique n'est plus très lointain.

Ce qui est la raison pour laquelle il rencontre maintenant la jeune Anna – le bras droit de Marta –, histoire d'identifier une cible ou deux, de prendre de l'avance sur les événements.

Elle est mignonne, cette Anna. Ray a le même âge que d'habitude. Le jeu lui plaît, c'est tout. Et c'est ce qu'il se dit.

– Le mot-clé est *mensalão,* est en train d'expliquer Anna. Cela dure depuis quelques années, et ça relie bon nombre de points.

– Je suis tout ouïe, dit Ray.

– Ce mot signifie « mensualités », et l'idée est que Lula a sauvegardé sa coalition des plus précaires grâce à la méthode ingénieuse qui consiste à distribuer de l'argent aux parlementaires pour qu'ils votent en sa faveur.

– Classique. Vous avez des preuves tangibles ?

– N'est-ce pas pour cela que nous sommes ici ?

Ray sourit.

– Votre style me plaît. Poursuivez.

Un serveur approche. Ils sont dans le bureau de Ray, le bar du rooftop de l'Hotel Unique.

– Je dirais, comme d'habitude, s'il te plaît, Fernando, dit Ray au serveur.

Ray se tourne vers Anna.

– Mon ordinaire vous conviendra-t-il ?

– Vous avez l'air d'un homme qui sait ce que chacun veut, Ray.

– Brave dame.

Ray fait un signe de tête et un clin d'œil à Fernando, qui s'éclipse.

– Vous disiez.

– Le *Mensalão* est une grosse affaire, mais certains de ces types sont insubmersibles, n'est-ce pas ? L'hystérie des médias n'est pas une nouveauté. Ils haïssent tous le PT de toute façon, et depuis que le scandale a éclaté, la presse est devenue un parangon de vertu, s'est drapée de moralité.

Ils n’ont retenu aucun coup, ne nous ont évité aucune conjecture nauséabonde, aucun détail pernicieux.

– C’est bien dit.

– La plus grave conséquence de ce scandale, ces dernières années et tout particulièrement à l’époque, en 2006 – dont vous vous souvenez très certainement –, c’est que les médias ont brouillé la frontière traditionnelle entre faute institutionnelle et inconduite personnelle.

– Vous avez le sens de la formule. Votre résumé de la situation est excellent et succinct.

– Je sais ce que sont les choses, Ray, et je sais quelles sont les choses que vous voulez.

Ray sourit.

– Raspoutine nous a épaulés, ici. Discrètement, *certo* ?

Ray se penche en avant.

– Ce n’est pas la première fois que M. Favre se montre serviable.

Anna acquiesce.

– Il nous suggère de nous concentrer sur un certain Antonio Palocci. On dit que Dilma s’apprête à le nommer chef de cabinet.

Le serveur apparaît avec l’ordinaire de Ray. Trois bouteilles de bière et un bol de cacahuètes. Deux verres.

Anna s’esclaffe. Ray sert la bière dans les verres.

Anna reprend.

– Vous avez peut-être entendu parler de Palocci.

Ray hoche la tête.

– Ministre des Finances sous Lula, architecte de toute l’histoire de la « Lettre aux Brésiliens », qui avait pour but de rallier tout le monde des affaires, et l’homme qui s’était assuré que tous les accords secrets du Parti des travailleurs avec les banques et les entreprises de BTP étaient bien en place avant les élections.

– Un combinard, donc.

– Un pur escroc, selon Raspoutine.

– Croyez-en un spécialiste.

– Doucement, Ray, s’esclaffe Anna.

– Donc, comment rallie-t-on ce Palocci à la Team Big Ray ?

Anna sourit.

– Ce ne devrait pas être trop difficile. Ce connard a des antécédents. On dit que sa descente aux enfers a ouvert la voie à la réélection triomphale de Lula et, au bout du compte, à la candidature de Dilma à la présidentielle.

– La marxiste au top du top.

– Il se trouve qu’il pourrait s’agir d’un échange de bons procédés.

– Quoi, elle lui gratte le dos parce qu’il lui a gratté le dos ?

– S’il lui a gratté le dos, c’est juste en essayant de se raccrocher pendant sa chute, mais sinon…

– Intéressant. Maintenant, racontez-moi toute cette histoire d’érection présidentielle.

Anna fronce les sourcils.

Ray ajoute :

– Je suis resté très joueur.

– Donc, reprend Anna, voilà ce qu’il se passe. Début 2006, il apparaît qu’il y a cette auberge discrète au bord d’un lac près de Brasília, et qui est louée par un des assistants de Palocci.

– Ça a l’air juteux.

– Il n’y a dans les chambres que des lits et des miniréfrigérateurs. Et une table de chevet avec une serrure à combinaison, pleine de cash.

– Ah. Quelle merveille d’imagination. C’est grandiose.

Anna sourit.

– Ils sont tous passés par là, apparemment. Les lobbyistes et les habitués, le ministre – en personne et à intervalles réguliers –, les récipiendaires des pots-de-vin, les responsables de la police, faisant tous la fête avec des prostituées, s’échangeant des informations et des services.

– Au club de vieux potes.

Anna acquiesce.

– Raspoutine a une liste partielle de ces fêtards.

– Génial.

– Mais c’est avec quelqu’un d’autre que nous allons commencer.

Ray ouvre les bras. *Dites-moi*, proclame son sourire. Il fait signe à Fernando, et son ordinaire apparaît. Ray sert une bonne mesure de bière dans les deux verres. Ray s’enfile quelques cacahuètes.

– Quelqu’un de l’entretien, du personnel de l’hôtel.

– Une femme de ménage ? Génial, parlez-moi d’elle.

– De lui. L’important, c’est que tout ceci s’est passé pendant les retombées du scandale. Le gosse a vingt-quatre ans, il vient de Piauí, gagne cinquante dols par semaine, en dollars US, Ray, et il s’aperçoit que son compte en banque a été piraté par rien moins que le président de la Caixa Econômica Federal, Jorge Mattoso.

– Une sacrée découverte.

– *Pois é*. Ce Mattoso venait juste de rendre visite à Lula, et ce piratage était une inspection à l’aveugle, pour voir si ce gosse avait touché du *dinheiro* contre son témoignage.

– Comme je l’ai dit, c’est grandiose.

– Ce qu’il se passe ensuite, c’est que Mattoso fonce voir Palocci et lui annonce que ce gosse a récemment reçu dix mille dollars US en un seul virement. Ce qui est vrai. Palocci demande à la police fédérale d’inculper le gosse de corruption et de faux témoignage.

– Donc, le gosse est baisé.

– Pas vraiment. Le virement était un versement de son vieux.

– Hein ?

Anna sourit.

– Ce n’est pas votre genre, Ray, d’être surpris.

Ray hausse les épaules.

– Bois ta bière, ma belle.

– Le père du gosse possède une société d'autobus, alors il ne manque pas d'argent. Il fait des versements à son fils pour éviter un procès en paternité. Il n'avait jamais reconnu son fils jusqu'alors.

– Un vrai gentleman.

– Alors le gosse se dit qu'il faut saisir sa chance, et il entame une procédure criminelle contre Palocci et Mattoso. Ce qui a peut-être été une erreur.

– Ce qui a probablement été une erreur, avec le club de vieux potes et tout ça.

– Je ne vous le fais pas dire. Les chefs d'inculpation sont réduits puis la Cour suprême les acquitte, et maintenant Palocci a le feu vert pour quitter le banc des accusés et devenir le chef de cabinet de Dilma.

– C'est un état de fait d'une infamie admirable. Et le garçon ?

– N'a jamais retrouvé de travail.

– Et c'est là que nous intervenons.

– L'injustice.

Ray sourit.

– Une matière première inestimable.

Un crime de haine.

Leme et Lisboa sont affalés dans leur putain de bureau placard. Lisboa est déjà passé en mode *ras-le-bol !* et est allé chercher des bières.

L'année a déjà été interminable rien que jusque-là.

Les deux hommes sont dans un état lamentable. Leur épuisement : existentiel.

Il y a une limite aux horreurs que l'on peut tolérer en une journée. En une vie.

L'état des choses, du point de vue de Leme :

01) La victime est une femme trans, post-op, pré-état civil. Ils ont vérifié la carte d'identité (masculine), recoupé les adresses personnelles et professionnelles, comparé les dossiers médicaux, et bingo.
02) Les mutilations sont délibérées et destinées à souligner – avec une violence grotesque et répugnante – les faits tels qu'établis précédemment.
03) L'autopsie n'a jusqu'ici pas été en mesure de conclure sur une activité sexuelle récente, consentie ou non, mais penche pour son absence. Cette ambiguïté est en elle-même abjecte.
04) Le presse-papiers n'était pas l'arme du meurtre. Il a été, par contre, employé dans une bonne partie des traumatismes physiques post-mortem.
05) Il n'y a pas la moindre trace d'empreintes digitales sur le presse-papiers. Mais il correspond à la description du presse-papiers manquant au domicile du regretté Paddy Lockwood.
06) La cause de la mort, selon l'autopsie, est l'empoisonnement. D'importantes traces de strychnine ont été retrouvées dans le sang de la victime.
07) Il n'est pas certain que toutes les mutilations aient été faites post-mortem.
08) Pereira Modelling semble ne pas exister.
09) Les bijoux, selon la police scientifique, ont longtemps été portés par la victime.
10) La provenance ou la propriété du lacet demeure incertaine.

La première des choses à faire est d'en apprendre un peu plus sur la défunte. Connaissances, amis, collègues. Ses empreintes digitales sont nettes – pas de casier. Samedi matin, donc il est peu probable qu'elle apparaisse sur une quelconque déclaration de personne disparue. Le premier problème est de découvrir quel nom la défunte employait maintenant. Et il

est peu probable qu'il soit enregistré où que ce soit. L'identité masculine mène à une série d'emplois, d'appartements loués, de clubs de gym. Une ancienne vie, en fait. Et discrète, apparemment. Des boulots d'assistant de bureau, un usage modéré de l'assurance maladie, des appartements sans fioritures dans des quartiers lambda. Ils ratent quelque chose, mais ils ne savent pas quoi. Le fait qu'on soit samedi rend les recherches informatiques piégeuses. Leme aime cerner les gens. Il va devoir laisser passer le week-end.

– Elle a l'air d'avoir foutrement bien réussi à changer de vie, dit Lisboa.

Leme a un coup d'avance, *mais ou menos*. Ils ont besoin de comprendre le protocole d'un changement d'identité comme celui-là.

Qu'est-ce qui est invariable dans une vie, au quotidien ?

L'argent.

Les relevés bancaires, ceux des cartes de crédit. C'est par là qu'il faut commencer, sûrement.

Par là et par le dernier emploi et le dernier domicile d'un *senhor* Gerson Anderson.

Et l'autre chose est de découvrir ce que signifie Pereira Modelling.

Cela doit bien avoir un sens.

Leme est exténué. Quelle journée.

– Nous avons besoin de renforts, dit-il. Considérons ce casse-tête d'une façon réaliste. Je dirais que le niveau de violence abjecte, sa nature attentatoire sociale et sexuelle, et les traumatismes physiques subis par la victime suggèrent que ce pourrait ne pas être un crime isolé.

Lisboa acquiesce.

– Ce qui signifie qu'on a besoin de s'affranchir d'une partie de la charge.

Lisboa acquiesce.

– Je dirais deux admins, renchérit-il, rien que pour le travail de bureau.

– Oui, ça et au minimum deux inspecteurs débutants pour vérifier sur le terrain.

Lisboa acquiesce.

– Tu te charges de cette partie-là, dit Leme, et moi, je vais descendre chez les admins nous dégoter deux binoclards.

Lisboa finit sa bière. Leme prend les escaliers pour descendre au département informatique. Admin, un euphémisme qui signifie travail informatique de recherches semi-légales, à votre service.

Un crime de haine…

incarné.

La gueule de bois de Renata est féroce. La vérité, c'est qu'elle a été heureuse de pouvoir cuver seule. Mario est un agité, quand il a la gueule de bois : il ne peut pas rester en place, il se réveille beaucoup trop tôt, il donne l'impression qu'il s'imagine devoir *faire* quelque chose – ça peut être épuisant.

Elle a dormi quelques heures de plus, a paressé au lit une heure encore, s'est fait du café, et a écarté toute angoisse liée à l'advenue d'une nouvelle année en se plongeant dans le livre qu'elle est en train de lire, une nouvelle traduction d'un roman français du XIX^e^ siècle monumental et exubérant, dû à l'auteur des *Misérables*. Le bon choix pour lui faire oublier un temps ce qu'il se passe ici et maintenant à São Paulo, soit, plus spécifiquement, la célébration de l'investiture de la première femme présidente du Brésil.

Elle emporte son livre à la piscine de la résidence.

La terrasse en bois de la piscine est chaude sous ses pieds. Samedi.

Les serveurs du bar s'affairent alentour avec les boissons et collations. Des adolescents flirtent. Des enfants courent. Des tout-petits au pas hésitant sont poursuivis par leurs nourrices. Des parents en maillot de bain, déjà ivres.

Renata commande une bière, s’étend sur une chaise longue, lit son livre…

Des femmes en bikini ou sarong partagent des potins avec elle au passage. Des familles se réunissent, mangent, s’amusent avec des frisbees ou des jouets gonflables, se détendent dans l’eau.

Le soleil perce. Il fait scintiller l’eau. La piscine pâlit, une tempête en bleu.

Elle plonge, ressent un choc au contact de l’eau, fait quelques longueurs.

La gueule de bois de Renata s’atténue. Le monde est opaque. Ses lunettes de soleil lui servent de bouclier.

Le soleil gonfle, grossit, s’épaissit. Elle entend le brouhaha des conversations, le bruit des enfants qui s’aspergent. Des éclats de voix d’hommes, qui boivent beaucoup. Les chocs d’une balle de tennis, depuis le court en contrebas. Les claquements de la douche du sauna heurtant le sol pavé de mosaïque.

L’heure du déjeuner. Des familles rejoignent leurs appartements. Les enfants traînent les pieds, laissent pendre leur lèvre inférieure. Les hommes restent, continuent de boire. La piscine s’apaise. Renata finit sa bière, s’étire.

Elle s’enroule dans sa serviette et sourit en partant.

Elle prend une longue douche. Mange un bol de riz et haricots pour le déjeuner, le fait passer avec un verre de vin blanc frais. Puis elle en boit un autre.

Renata allume la télé pour voir le discours. La nourriture et le vin l’ont ravivée, excitée. Toutes ces discussions au bord de la piscine n’étaient pas exactement du côté de Dilma et du PT.

Renata a gardé ses opinions pour elle-même.

Toute la semaine, la nouvelle a été le legs de Lula, et la façon dont sa protégée allait poursuivre son œuvre incroyable, et même faire mieux, en

fait, parce que c’est une femme ; regardez où nous en sommes déjà, elle est encore plus concernée que lui, regardez où nous en sommes déjà, une femme, un symbole de la nouvelle expérience égalitaire, de l’évolution sociale-démocrate, une prospérité économique entraînée par une vague d’optimisme, regardez ce pays qui est le nôtre, regardez où nous en sommes déjà, regardez…

Dans l’esprit de Renata, il n’y a qu’une chose qui importe, et c’est le développement auquel elle a participé.

La Bolsa Família, et son message : nous, le gouvernement, nous inquiétons de chaque Brésilien, même les plus pauvres, les plus opprimés, les plus pathétiques. Chacun d’entre nous est un citoyen qui a des droits.

Combiné avec le *crédito consignado* de Lula – des prêts bancaires pour financer les achats des ménages conçus pour des gens qui n’ont même pas de compte en banque et dont les remboursements sont des déductions mensuelles des revenus ou des retraites – et soudain, les défavorisés entrent réellement et de plain-pied dans la société de consommation.

Une mobilité sociale ascendante.

Le succès de Dilma tient entièrement au fait que c’est une femme, se dit Renata, mais pas en mal. Lula lui a symboliquement passé le bras autour des épaules ; c’était une campagne de couronnement commune, en fait. Lula et son héritière désignée.

Cela n’aurait pas fonctionné avec un homme.

Le discours débute. Renata se ressert du vin.

> *Mes chers Brésiliens – Pour assumer cette responsabilité, j’ai pour moi la force et l’exemple de la femme brésilienne. J’ouvre mon cœur pour recevoir, en cet instant, une parcelle de son immense énergie. Je ne suis pas venue fanfaronner avec l’histoire de ma vie, mais plutôt louer la vie de chaque Brésilienne.*

La mobilité sociale, c’est important, évidemment, encore qu’il est utile de se souvenir de cette remarque désinvolte de Lula :

« S’occuper des pauvres, c’est facile et pas cher. »

Réfléchissez-y une seconde. Et réfléchissez au fait qu’il a remporté le vote populaire dans le même temps qu’il augmentait la fortune des riches.

Le petit malin.

Mes chers Brésiliens – Je n’aurai aucun repos tant qu’il y aura des Brésiliens qui n’ont rien à manger sur leur table, tant qu’il y aura des familles désespérées à la rue, tant qu’il y aura des enfants abandonnés à leur propre sort. L’unité de la famille tient à la nourriture, à la paix et au bonheur. Voilà le rêve que je vais poursuivre ! La justice sociale, la moralité, la connaissance, l’inventivité et la créativité devraient être, plus que jamais, des idéaux de vie dans le quotidien de la nation.

Elle a de jolis antécédents, en plus, Dilma, se dit Renata.

Dans les années soixante, elle a appartenu à un mouvement guérillero célèbre. Une mallette contenant deux millions et demi de dollars US avait été extorquée à l’esbroufe à la maîtresse d’un gouverneur de São Paulo corrompu.

Deux ans plus tard, elle avait été arrêtée, torturée, emprisonnée.

Regardez-la aujourd’hui.

Mes chers Brésiliens – Je serai stricte dans ma défense de l’intérêt public. Il n’y aura aucune tolérance pour les écarts de conduite ou les détournements de fonds. La corruption sera combattue sans relâche, et les entités chargées de contrôler ou d’enquêter sur ces méfaits bénéficieront de mon complet soutien afin de pouvoir agir efficacement et dans une totale indépendance.

Renata pense : *mensalão*. Renata s'interroge : est-ce une pique discrètement lancée à Lula, une reconnaissance des faits ou une façon de botter en touche ? Il y a là un délicat aparté, se dit-elle – un rétropédalage, comme on dit dans le football.

Dilma contrôle les entités chargées de contrôler ou d'enquêter sur ces méfaits. Il n'y a aucune chance qu'elle fasse jamais quoi que ce soit qui pourrait compromettre son mentor.

Mes chers Brésiliens – C'est avec courage que je gouvernerai le Brésil.

Tu vas en avoir besoin, ma belle, se dit Renata.

Bocão, Grande Bouche, ancien escort :
Culpabilité.

Un soir, j'ai réussi à aller dans l'un de ces bars de théâtre. Paddy avait décidé de m'emmener voir une pièce française, *Le Balcon*, mise en scène par un dénommé Peter Brook, en français avec des sous-titres portugais. J'ai passé la semaine entière à frémir d'excitation. J'ai regardé ce qu'on disait de la pièce sur Internet, et j'ai essayé d'en savoir plus. C'était compliqué.

« La thématique principale est la différence entre la réalité et l'illusion », m'avait dit Paddy. Entre la révolution et la contre-révolution. Tout se passe en grande partie dans un bordel, mais c'est une métaphore.

« C'est quoi, une métaphore ?

– C'est quand quelque chose est une chose, mais qu'en fait, c'en est une autre. » Cela m'avait déconcerté. « Cette pièce a participé à l'invention du théâtre moderne. »

J'avais réfléchi à ce que j'allais mettre. Paddy m'avait acheté un blazer noir, que j'avais complété d'un jean sombre et d'une chemise rose. J'avais

déniché une écharpe en cachemire dans la garde-robe de ma sœur, et bien que la soirée ne soit même pas fraîche, j'avais décidé de la porter aussi.

Nous étions allés au théâtre en taxi. Paddy avait eu l'air nerveux.

« Ça va te plaire », m'avait-il dit, même s'il ne m'avait pas regardé dans les yeux et qu'il s'était assis un peu plus loin de moi qu'à l'accoutumée. « Je me demande s'il y aura des gens que je connais. » Il avait pris une longue inspiration. J'étais resté silencieux. « Si c'est le cas… » avait-il entamé. « Bah, on ne va pas s'en faire. On trouvera quelque chose si nécessaire. »

Je savais à quoi il faisait allusion, mais j'étais tellement excité par cette première fois que ça ne m'avait pas gêné. Il saurait quoi faire, quoi qu'il advienne.

Nous étions arrivés en avance, mais bien que j'aie eu envie de boire un verre de vin avant que ça ne commence, Paddy avait insisté pour que nous allions directement nous asseoir.

Nous étions assis dans un recoin, dans une quasi-obscurité. La pièce était difficile, mais j'avais adoré. L'excitation d'entendre le texte en français et la performance des acteurs compensaient largement le fait de ne pas comprendre un mot de ce qu'il se passait. J'étais assis avec un sourire ravi sur le visage, je me penchais en avant pour rire ou sursauter, mes mains malaxant mes cuisses. Une fois ou deux, j'ai regardé en direction de Paddy, et il m'a répondu d'un bien maigre sourire. Je ne savais pas trop s'il m'encourageait ou s'il s'efforçait de me supporter. Mais je n'allais pas m'en inquiéter, tant j'étais heureux de cette expérience nouvelle.

La pièce s'est achevée et je suis allé aux toilettes, Paddy me disant qu'il serait au bar à l'entrée du théâtre. Je tremblais et souriais tant que les deux types présents dans les toilettes m'avaient regardé étrangement. J'étais bien habillé, alors ce devait être mes manières, *sabe* ? Je leur ai souri, ils ont haussé les épaules et rapidement quitté les lieux. Quand je m'étais lavé les mains, j'avais regardé mon reflet dans le miroir et j'avais réarrangé ma

coiffure. J’avais ouvert un bouton de ma chemise, l’avais refermé, puis l’avais rouvert encore pour laisser paraître un triangle de peau brune sous le col rose.

J’avais quitté les toilettes pour me diriger vers le bar du foyer. J’avais senti ma poitrine se gonfler de plaisir quand je m’étais souvenu que l’on m’avait autrefois refusé l’entrée de ce même bâtiment : j’avais été raccompagné à la porte par la sécurité – *vai embora*, *porra* – et je m’étais piteusement éclipsé à travers les allées sombres aux néons rouges clignotants qui flanquaient le théâtre.

Paddy était près du bar et parlait avec un petit groupe de gens. Une femme en robe et coiffe violettes. Un homme avec un pardessus beige sur le bras. Un autre qui parlait fort, en anglais, avec un fort accent portugais. Un couple qui sirotait tranquillement du vin rouge.

Comme je m’approchais, l’homme qui parlait avait hésité et m’avait regardé nerveusement. « Donc, je, euh… je crois que, euh… désolé », avait-il dit. Ses yeux avaient parcouru le reste du groupe, comme si l’un d’entre eux allait pouvoir lui dire qui j’étais et pourquoi je l’avais interrompu.

J’étais allé me placer à côté de Paddy, et j’avais souri aux autres.

L’homme avait poursuivi, avec un air étrange qui obscurcissait son expression. « Ce sera un immense progrès pour l’école, disait-il en anglais. Désolé. Est-ce que l’on se connaît ? » Il m’avait tendu la main.

« Oh, désolé, était intervenu Paddy. C’est le fils d’un ami de la famille. Il aime le théâtre, alors je lui ai proposé de l’emmener. » Il avait décliné une série de noms, mais je n’écoutais plus, parce que je sentais une brûlure au fond de moi, une blessure profonde et délibérée.

Ils avaient poursuivi la discussion en anglais, et j’avais eu beaucoup de mal à suivre ce qu’il se disait. Les deux membres du couple avec les verres étaient anglais, mais les autres étaient brésiliens. Leur discussion était émaillée de mots portugais mêlés à l’autre langue – « C’est très *lamentável*. » « Cela me paraît très *positivo*. » « C’est un excellent

negocio. » –, mais je ne pouvais pas m'y joindre. Je n'étais personne, un *pobre*, un service rendu à un ami.

Après une vingtaine de minutes, nous étions partis. « Je vais ramener le garçon chez lui », avait dit Paddy à ses amis.

Je n'ai jamais pris ce verre de vin.

Honte.

Après notre soirée au théâtre, les choses avaient changé. Dans le taxi, j'avais explosé.

« Comment as-tu pu me faire ça ? Tu as honte de moi. Je n'avais jamais connu une telle humiliation. »

Paddy s'était détourné de moi.

« J'ai du mal à croire cela, avait-il lâché.

– *Filho da puta ! Desgraçado !* Comment oses-tu me juger ? » avais-je hurlé.

Le chauffeur du taxi s'était retourné. « Arrêtez la voiture ! » lui avais-je crié, et j'étais sorti, en claquant la portière derrière moi.

J'avais erré dans les rues près de deux heures, sans me départir de ma colère. Je serrais les poings, je me grattais le crâne. J'insultais les voitures qui passaient trop près quand je traversais. Je maudissais les couples qui marchaient main dans la main. Je dévisageais quiconque semblait plus petit ou plus faible que moi.

Quand je suis rentré à la maison, ma sœur dormait, *graças a Deus*. Je me suis assis dans ma chambre, j'ai fixé des yeux le mur nu devant moi, en maugréant – Comment a-t-il pu ? Comment a-t-il pu ? –, en me demandant comment il était possible que Paddy m'ait réduit à cela. À rien.

Remords.

Plus tard, je m'étais dit que j'avais dramatisé, et que si je lui refaisais un truc pareil, je risquais de le perdre pour de vrai. J'avais décidé de devenir une meilleure personne.

Au matin, lorsqu'il avait ouvert sa porte pour partir travailler, je l'attendais, avec deux cafés.

« Je suis désolé. »

Je lui avais tendu le sien. Il avait regardé la marque d'un air approbateur. J'essaie toujours de choisir ce qu'il y a de mieux. C'est une chose qu'il m'avait enseignée.

« Je suis désolé, moi aussi.

– C'était une soirée merveilleuse, jusqu'à…

– J'aurais dû t'expliquer. Les gens ne savent pas, pour nous. Pour moi.

– Je ne savais pas.

– C'est ma faute. Certaines choses doivent rester privées dans ma vie. Il ne peut pas en être autrement. »

Ça m'avait fait mal.

« Je comprends.

– Je l'espère. »

– Je suis désolé.

Leme chancelle. Il rebondit sur le chambranle de la porte de leur chambre. Il bafouille. Renata s'étire. Dans son demi-sommeil, elle dit :

– Ça va.

Elle se frotte les yeux.

– Tu vas bien ?

– Non, répond Leme. Non, je ne vais pas bien, en fait.

– Viens te coucher.

Leme s'exécute. Il enlève sa chemise et sa veste, se tient au chambranle de la porte. Il éjecte ses chaussures. Il a des problèmes d'équilibre. Il dégrafe sa ceinture et ouvre sa braguette.

Il va s'étendre.

– Je dois puer.

Renata passe une jambe par-dessus lui.

– Tu pues.

Son souffle est pesant.

Leme a programmé un briefing le lendemain à la première heure. Les renforts sont toujours enthousiastes à l'idée d'embaucher un dimanche matin. Leme s'est adressé au département informatique. Il a expliqué leur problème. A donné des détails, et ses références. Il n'a rien dit de la provenance potentielle du presse-papiers. Comme l'avait fait remarquer Lisboa : « N'importe quel connard peut sortir une fournée de bibelots avec des fautes d'orthographe dessus, mon pote. »

L'admin lui avait répondu : « Donc, nous cherchons une fille avec une bite. »

Leme l'avait dévisagé en plissant le front, version *Gaffe à ce que tu dis, fils*.

« Nous cherchons une femme dont la carte d'identité porte un nom d'homme. »

L'admin avait affiché une moue contrite.

« On va commencer par les chiffres, alors.

– L'autre point, c'est Pereira Modelling.

– Vous pourriez le googler vous-même… »

Leme l'avait sèchement toisé : *Vous aussi.*

« Pas de problème, avait dit l'admin. Je vais creuser tout ça. »

Leme et Lisboa étaient allés dans un bar de flics, s'étaient assis à l'écart et avaient bu. Ils n'avaient pas beaucoup parlé : il n'y avait pas grand-chose à dire. Parler était futile. De quoi auraient-ils pu parler ? Reprendre point par point l'état du corps ? Spéculer sur les raisons qui pourraient pousser quelqu'un à faire ça à quelqu'un d'autre ? Foutrement pas.

Leme grommelle. Il enfonce sa tête au creux du cou de Renata.

Elle laisse courir sa main tandis qu'il l'inspire tout entière.

Il y a un endroit où il est bien.

Un crime de haine.

La salle de conférence. Dimanche matin, au lever du coq. Leme et Lisboa sont à la tête de la tablée. Deux inspecteurs débutants, un de chaque côté, Moreira et Hamuche. Des gars décents. Leme leur fait confiance. Lisboa n'est pas convaincu. Leur CV : du boulot de base ; du recoupement des données, découvertes et conclusions des admins ; du porte-à-porte sans envergure.

Et un admin. Le ribaud que Leme a mis au parfum la veille. Nom : Da Cunha. Il a un ordinateur portable ouvert posé devant lui. Leme ne lui en tient pas rigueur, pour la veille. Ces gars de l'informatique ne sont pas des champions de la socialisation.

Ils ont tous l'air lugubres, et ce n'est pas uniquement dû au fait d'embaucher tôt un dimanche matin. Ils ont vu les photos de la scène du crime. Les images se sont imprimées au fond de leurs yeux. Leurs estomacs ont encore besoin de temps pour oublier.

L'objectif du briefing est simple : trouver le nom de l'inconnue. Comment ?

Leme définit les tâches du jour :

– Moreira et Hamuche, vous visitez toutes les adresses connues de Gerson Anderson. Voyez ce que vous pourrez trouver. Mettez-y de la gnaque. Ensuite, vous continuez le porte-à-porte avec tout ce qui peut correspondre aux comptes bancaires, cartes de crédit, assurance maladie. Il y a trois comptes en banque valides, même si nous n'avons pas signe d'une activité récente. Deux cartes de crédit à l'ancien nom de la victime. Suivez toutes ces pistes et voyez où elles vous mènent.

Moreira et Hamuche acquiescent. Pas d'objections superflues, aujourd'hui, ce que Leme apprécie.

– Le fait est, dit-il, que la police scientifique n'a trouvé aucune trace de l'auteur du crime. La seule chose que nous pouvons faire, c'est de nous renseigner sur la victime et de voir ce que cela nous apprend.

Leme fait tourner d'autres clichés de la scène du crime.

– Vous voyez ? demande-t-il. La collection de bijoux, le lacet, la carte de visite Pereira Modelling, entourés d’un cercle au feutre rouge.

– Tout cela a un sens. Toi…

Leme indique l’admin d’un geste de la main.

– Ton boulot sera de trouver tout ce que tu peux sur ces trucs-là. Absolument n’importe quoi. Fais tout ce que les gars comme toi font pour y arriver. *Certo* ?

L’admin hoche la tête. Pas d’objections oiseuses de sa part non plus. Ces gars voient pas mal de choses dans leur service, Leme le sait. De parfaites horreurs. Mais il est tout de même choqué par ce crime. Comme il se doit.

Un crime de haine.

Lisboa regarde l’admin en hochant la tête.

– Tu as fait du bon boulot, hier. Ça va nous servir aujourd’hui.

Il se tourne vers Moreira et Hamuche.

– Nous pensons avoir déniché la clinique privée. Nous ne savons pas à quand remonte l’opération, évidemment. Nous ne connaissons pas les détails de leurs accords juridiques de confidentialité, et caetera. Mais lui…

Il indique l’admin de l’index.

– Il pense que c’est celle-là.

Leme distribue des feuilles avec le nom Emmanuel et une adresse dans Jardim Paulistano.

– C’est le nom de la boîte ? demande Moreira.

Leme acquiesce.

– Juste ça, oui : Emmanuel. La classe, *ne* ? Ce qui signifie que c’est cher, ce qui signifie que ça ne correspond pas nécessairement au profil de la victime.

– Elle est réputée, dit Lisboa, pour son boulot haut de gamme sur les nichons, et pour le gonflement des lèvres des riches adolescentes et de leurs mères. La bonne vieille bouche en cul-de-poule, *entendeu* ?

Quelques rires sinistres.

– Par ailleurs, poursuit Lisboa, il se raconte qu'ils pratiquent aussi les décrochages propres et chers pour les filles de la haute qui se sont mises dans la mouise, pigé ? Donc, nous pensons que l'opération que nous cherchons n'apparaîtra pas dans la compta.

– Je ne savais même pas que ça pouvait être légal, dit Hamuche.

– C'est une zone grise.

– En tout cas, renchérit Moreira, ça le devient après l'opération.

Personne ne rit.

– Des questions ?

Quatre têtes silencieuses.

Leme fait tourner autour de la table une autre feuille de papier.

– Lisez ceci. C'est de la part du commissaire Lagnado.

En résumé :

N'hésitez pas à utiliser les photos les plus sordides et répugnantes de la scène du crime pour vous assurer de la coopération des témoins et/ou de tous ceux qui doivent être interrogés pour une quelconque raison ; toute distribution de ces clichés à la presse aura d'ignominieuses conséquences professionnelles ; parler de quelque manière que ce soit avec la presse aura de toute façon ces mêmes conséquences professionnelles ignominieuses, avec une bonne dose de désagréments personnels pour couronner le tout ; il s'agit d'un crime de haine isolé, et pour aussi méprisable qu'il soit, pour aussi atroce que semble être le *modus operandi* du meurtrier, nous ne devons pas oublier ce fait. Technique d'interrogatoire une fois le suspect identifié : tout ce qui peut être nécessaire.

Comprendre :

Trouvez rapidement un coupable, sans forcément trop de discernement. Crime de haine signifie cinglé, ce qui signifie que nous dormirons tous mieux une fois ledit cinglé sous les verrous et ses aveux signés.

– Reprise de la séance ici à dix-huit heures. Restez en contact.

Trois chaises reculent, en glissant bruyamment sur le revêtement de sol bon marché.

– OK ? demande Lisboa.

Leme hoche la tête.

Il pense au presse-papiers. Il se demande s'il s'agissait d'une erreur unique ou d'un lot standard de souvenirs pour touristes. Il se demande s'il a d'autres marques ou signes caractéristiques qu'il n'aurait pas remarqués. Il pense à la femme qui pourrait l'identifier. Il sait qu'il ne peut pas suivre cette piste en passant par les canaux officiels.

Ce qu'il peut faire, par contre, se dit-il, c'est demander à Renata de vérifier un nom dans sa base de données d'aide juridique à Paraisópolis et de trouver une adresse pour lui.

Ça, il peut le faire.

Ray a dit à Joãozinho, Little Johnny, qu'il avait besoin de se faire présenter un gros bras futé prêt à rendre des services discrets, et capable de le renseigner sur quelques indésirables politisés. Little Johnny lui a répondu qu'il connaissait exactement le gars qu'il lui fallait, un type de la police militaire de rang intermédiaire, honnête juste ce qu'il faut, mais ambitieux. Ray sait que cela signifie que le type en question a des fins de mois difficiles. Ray est prêt à agir, à se salir un peu les mains.

La rencontre doit se tenir dans le bureau officieux de Ray. Ray ne sait pas bien qui il doit chercher, mais il suppose qu'il ne sera pas en uniforme. Il se dit que le bar du rooftop de l'Hotel Unique ne doit pas voir beaucoup de *militars*.

Ray ouvre l'œil, au cas où il verrait un homme imposant en civil. Son nom : Carlos.

L'entremise de Little Johnny est impressionnante, se dit Ray. Il a entendu dire que depuis ce fameux week-end de 2006 – dans lequel Ray a joué un rôle significatif, ne l'oublions pas –, il y a à travers tout le pays des services de la police militaire qui sont liés à certaines factions politiques de

la capitale. L'idée est d'entretenir un canal de communication ouvert à qui peut en avoir besoin. Vous chuchotez à l'oreille d'un Joãozinho, et le message diffuse à travers tout l'écheveau, puis remonte.

Évidemment, Ray sait qu'il devra cracher au bassinet le moment venu. Pour l'instant, il ouvre une ardoise. La note viendra plus tard.

Le serveur favori de Ray, Fernando, lui apporte son ordinaire. Peu après, Fernando amène à Ray un homme imposant, en chino et polo.

– Carlos, dit l'homme.

Il regarde Ray dans les yeux, lui tend la main. Ray la saisit, la lui serre *franchement*.

Ils sourient tous les deux.

Ray fait signe à Carlos de s'asseoir.

– J'espère que la bière vous convient ?

– Parfaitement.

– Génial.

– *Saúde*, dit Carlos.

Ils trinquent. Boivent longuement.

Carlos regarde sa grosse montre.

– J'ai une demi-heure, *senhor* Marx. Je vous écoute.

– Excellent. Je vais aller droit au but, alors. Pourquoi pensez-vous qu'a lieu cette rencontre ?

Carlos fronce les sourcils.

– Je dirais qu'il se mijote un mauvais coup politique. Quand je reçois ce genre d'appel, c'est généralement pour cette raison-là.

– Qui vous passe l'appel ?

– L'un de mes gars un peu plus haut dans la hiérarchie.

– Et vous savez qui l'a appelé, lui ?

– Je peux me douter. Ça n'a pas grande importance. Mon travail se fait à un certain niveau. Le vôtre aussi, je me trompe ?

– Excellent.

– *Então ?*

– *Então*, dit Ray, je vais avoir besoin de deux choses, en fait. Il s’agit d’un boulot suivi, et mensuel, *entendeu* ?

Carlos hoche la tête.

– Ce dont j’ai besoin, poursuit Ray, c’est de tout savoir sur l’une des cellules black blocs actuellement actives dans cette magnifique cité – peu importe laquelle. Je suppose que le meilleur moyen d’y arriver est de s’adresser aux gens qui s’emploient à les contrecarrer.

Carlos hoche la tête.

– Et l’autre chose ?

– Je veux faire un don.

Carlos grimace : *Vous quoi ?*

– Financier.

– J’avais compris que vous ne cherchiez pas à placer votre sperme.

Ray sourit.

– J’aime bien votre style.

– On parle de combien de temps ?

– À mon avis, il devrait s’agir de quelque chose comme trois mois.

– L’idée générale ?

– Vous me laisserez m’en préoccuper.

Carlos hausse les épaules.

– Vous connaissez la musique, j’imagine, vous savez comment ces choses se font, *ne* ?

– Tout est en de bonnes mains, *amigo*. Le premier versement a déjà été transféré.

Carlos fronce les sourcils. Il finit sa bière.

– Eh bien dans ce cas, dit-il, *saideira* ?

– Je vais leur dire de nous apporter mon ordinaire, sourit Ray.

Ray a encore une chose à faire pour que ce dimanche ressemble à une vraie journée de travail.

C’est bien beau, de mettre en scène tout ça, de tirer les ficelles, mais il faut aussi un forum, un aboyeur, un moyen d’expression pour transmettre les nouvelles que vous voulez faire entendre.

La Team Big Ray se doit d’employer un journaliste à plein temps.

Ray a de l’expérience, sur ce point : il sait que pour avoir un journaliste dans sa poche, il faut que la relation demeure du genre échange de bons procédés, renvoi d’ascenseur ; qu’elle dépende de qui l’on connaît et de ce que l’on fait. L’essentiel : qu’il ne soit jamais question d’argent.

Pour avoir un journaliste dans sa poche, il faut disposer de quelque chose dont il a besoin. Il faut lui faire miroiter ce qu’il veut, et lui donner la becquée au bon rythme, et ni trop ni trop peu.

Ou trouver quelque chose sur lui et lui faire savoir que vous savez. Ce que l’on appelle ce bon vieux chantage, ou l’extorsion. Ray préfère *collusion*.

Alors Ray va aller manger son dîner dominical un peu en dehors de sa zone de confort.

Il est en haut de la Rua dos Pinheiros et il cherche un gros dans un costume bon marché.

On a dit à Ray que cet homme aimait dîner seul dans ces bars de quartier à l’éclairage tapageur. Ray connaît un peu ce type de bars. C’est le genre d’endroit qui a une télé allumée avec le son trop fort, le dimanche, avec cet autre gros, celui qui est célèbre, Faustão, qui glapit par-dessus de la country *sertenaja* kitch sa vision d’une politique culturelle pendant que des filles en bikini et talons hauts se trémoussent autour de lui, avec sur le visage d’immenses sourires et une épaisse couche de maquillage.

Domingão do Faustão, ça s’appelle. Ce show dure toute la putain de journée. *Un gros dimanche avec le gros Faustão*.

Un pacte faustien, en fait, se dit Ray. Connaissance illimitée et plaisir temporel abondent. Il sourit en lui-même. Ce vieux Ray n’est pas juste bel homme.

Tout cela est très 2011, se dit-il aussi. Joyeuse putain de bonne année.

La première fois qu'il est venu à São Paulo, les panneaux publicitaires promouvant le magazine *Playboy* étaient immenses. Ils ont fini par être obligés de les démonter. Les Brésiliens aiment serrer de trop près la voiture qui les précède. Ce qui les expose à des accidents, quand tant leur tête que leur langue pendent à la fenêtre du véhicule.

La mairie avait fini par totalement interdire les panneaux publicitaires géants. Ray trouve que c'est mieux.

Mais c'est étrange : un jour, vous regardez par la fenêtre de votre hôtel et vous voyez deux jambes gigantesques et un string ; le lendemain, vous avez une vue dégagée sur des arbres et toute la verdure d'un parc.

Va comprendre.

Ray passe devant deux bars du genre qu'il recherche. Ils *suintent* le dimanche soir. Des hommes s'effondrent. Des hommes braillent. Les bars empestent. Ils exsudent des odeurs de *pinga* bon marché. Ils suent de la bière.

Ray passe un restaurant français classe. Des couples mangent des steaks-frites. Des serveurs nappent les steaks d'une sauce verte. Ray trouve qu'elle a l'air *muito* bonne, cette sauce. Il a faim, Ray, après toutes les bières de cet après-midi. Il a gobé deux pilules avant de quitter l'hôtel. Elles apaisent *presque* son appétit. L'odeur des frites lui met l'eau à la bouche.

Un autre bar en vue et Ray a envie de s'y arrêter quoi qu'il advienne. Une grande bière et un *misto quente* feraient son affaire. Un *croque-senhor*, aime-t-il à plaisanter. Jambon et fromage fondu. Et une portion de frites.

Ce nouveau bar fait la totale dans le genre expérience dînatoire. La braise luit dans son seau de métal. Deux hommes sont penchés au-dessus et retournent des brochettes d'une viande filandreuse. Deux hommes proposent leurs brochettes à la vente. Ils ne trouvent pas preneurs.

Ray jette un coup d'œil aux tables extérieures. Ce bar-là n'a *pas trop* l'air de suinter le dimanche soir. Il y a au moins un couple. Il y a une table

d’étudiants agités et braillards, qui se partagent des roulades de bœuf. Les serveurs papotent au fond de la salle. La radio retransmet un match de foot. Le patron fait signe à Ray de s’asseoir.

Ray repère son homme. Le steak à cheval luit. Le costume est miteux. Ray choisit la table à côté de lui.

– Comment est l’eau ? demande Ray en anglais.

Son homme fronce les sourcils.

– Ce n’est pas exactement un endroit pour touristes, *amigo*.

– Bon anglais.

– Oui, j’ai fait un an à Harvard, en postuniversitaire.

– Médecine ?

L’homme de Ray grimace : *Et puis quoi encore ?*

– Droit, alors.

– Bingo.

Ray hèle un serveur.

– *Cerveza, obrigado*.

Ray lève un doigt. Le serveur s’immobilise.

– Vous buvez quelque chose ? ajoute-t-il.

L’homme de Ray opine en direction du serveur. Un autre signe de tête vers son verre de rouge. Le serveur s’éclipse.

– Merci.

– *De nada*.

Le serveur apporte les boissons. Ray se sert son verre de bière.

– Santé, dit-il.

L’homme de Ray s’essuie la bouche.

– Cul sec.

Ils restent une minute assis en silence. La radio hurle. Deux hommes qui mâchonnent de la viande filandreuse explosent de joie.

– Qui a marqué ? demande Ray.

– Le Corinthians.

– Ah.

– Leurs supporters sont de sombres crétins.

– Et vous n’en faites pas partie.

– Palmeiras, vieux. Le club pauliste de tous ceux qui ont un cerveau.

– Oui, renchérit Ray. J’ai lu vos papiers, je ne vous aurais jamais pris pour un *corinthiano*.

L’homme de Ray fait un double salto.

– Vous avez quoi ?

Ray se penche vers lui, lui tend la main.

– Francisco Silva, Ray Marx. Ravi de vous rencontrer.

Le dimanche de Renata est un peu morne, alors elle décide d’aller travailler, de prendre un peu d’avance sur son premier jour d’école, pour ainsi dire. Mario travaille, elle va travailler aussi.

À voir l’état dans lequel il était la veille au soir et ce matin, son air désespéré de chien battu, son regard commotionné et vitreux, son odeur d’abattement et de mort, elle est heureuse de faire ce qu’elle fait. Elle ne lui pose pas de questions. Il n’y a rien qu’il puisse lui dire.

Elle la met en veilleuse.

Elle a reçu un e-mail intéressant la veille au soir.

Il semblait qu’on avait laissé tomber la construction du projet Singapour en bas de la favela.

Ses souvenirs du jour où elle y était entrée restent vifs. Ce pauvre gosse. Qu’est-il donc devenu ? Il y a bien longtemps qu’elle n’en a plus eu de nouvelles.

L’e-mail, par contre, est une requête directe du bureau du *Secretario de Obras*, l’organisme qui décide de tous les travaux de construction de l’État. Elle n’est pas en position de refuser.

On lui demande de définir un état exact de la propriété foncière du site parce que la construction va bien avoir lieu. L’appel d’offres pour un nouvel entrepreneur a été lancé. Les travaux devraient commencer bientôt.

Elle n’est pas certaine de pouvoir répondre immédiatement : le terrain est propriété de l’État, mais le site *appartient* aux gars qui dirigent la favela.

C’est un problème épineux, sauf que ça ne l’est pas, en fait.

Cela reste néanmoins un casse-tête, juridiquement parlant. Les subtilités juridiques vont loin. La structure habituelle de la propriété foncière dans une favela est que le terrain est propriété de l’État, mais que tout bâti sur ce terrain est propriété de celui qui l’a construit. Donc on peut vendre le terrain, mais il est juridiquement impossible d’abattre le bâti. La complication, dans ce cas, vient du fait qu’il n’y a *pas* de bâti.

Cela revient à dire que le département d’État veut que ce soit Renata qui négocie, lui semble-t-il.

Merveilleux.

– Et qu’est-ce que j’y gagne ? demande Silva.

– C’est bien comme ça qu’il faut le prendre, répond Ray. Ce que vous y gagnez, c’est un flux régulier d’informations pertinentes.

Un coup de tonnerre mugit, fend le ciel, résonne entre les bâtiments. Les fenêtres tremblent. L’orage nocturne est imminent.

– Je vais commencer par vous donner un nom. Jorge Mendes.

– *Secretario de Obras*. Et alors ?

– Je sais tout au sujet de Mendes et du syndicat qui a financé, en partie, le projet Singapour.

– Là, je vous entends.

Ray sort des papiers de sa poche intérieure.

– Mendes a maintenant la charge d’un nouveau système de *mutirões* – il s’en est mis plein les poches avec le projet Singapour, et a cessé de le soutenir quand il a cessé d’être politiquement viable. Aucune charge de comportements inappropriés ou d’agissements illégaux retenue contre lui. Vous me suivez ? Je cite : « L’échec des *mutirões* – des subventions accordées aux communautés pour la construction ou la rénovation – a entraîné l’adoption du modèle Singapour. »

– Quel rapport avec vous ?

– Du calme, fils. Nous n’en sommes pas encore là. Pour l’instant, nous nous concentrons sur Mendes. Cette fois encore, je cite : « Favoritisme et fort potentiel de corruption dans les attributions de contrats aux entreprises de BTP. » Cela ressemble à Mendes, non ? Et : « Le secrétariat au logement semble avoir cédé aux exigences de la Banque interaméricaine de développement. » Mendes aurait eu le poids financier et l’influence politique nécessaires.

– Tout cela est bien beau, c’est vrai, mais ce sont des conjectures, non ?

– Il y a eu des passe-droits et des pratiques illégales. Les *favelados* n’ont pas eu ce qui leur avait été promis et l’ensemble n’était qu’une façade pour la réélection. C’est un sujet sociétal, Francisco. Une injustice. L’article s’écrit tout seul.

– Nous n’en sommes pas encore là.

– Vous aviez un surnom, à Harvard ?

– Oui. Fat Frank.

Ray pousse un hourra enthousiaste.

– Eh bien, Fat Frank, je n’ai encore fait qu’amorcer la machine.

Le ciel se fend. La pluie tombe. D’abord timidement, puis à torrents. Cascade et poussière. Du pétrichor d’ici une bonne heure.

Le personnel du bar assure les auvents en plastique. Ils se soulèvent et se balancent dans le vent. La pluie martèle, crachote sur la clientèle. Personne ne s’en inquiète trop.

Les braises dans le seau sifflent puis meurent, fument.

– Et quoi, vous allez me fournir régulièrement des bribes d’infos de ce genre pour alimenter la machine, et je ferai paraître des articles pour vous ?

– Plus exactement, vous *collaborerez* avec moi sur des articles.

– Ça ressemble surtout à de la collusion.

– Bien vu.

– Pourquoi Mendes ?

– Franchement, dit Ray, Mendes, c’est de la petite bière. Nous visons plus haut.

– Jusqu’à quel point ?

– Vous verrez bien. Dans un mois environ, vous aurez un sacré scoop, mon ami.

– Et je dois vous faire confiance ?

Ray lui fait un clin d’œil.

– La confiance, ça se gagne, fils.

Silva prend le temps d’y réfléchir. Ray joue les énigmatiques. Ray suggère un chantage potentiel.

C’est bien joué : les journalistes gardent toujours un truc louche dans leur manche.

La pluie se déverse. Le ciel se vide. Les éclairs illuminent des rues sombres et détrempées. Des voitures dérapent. Elles ne sont pas loin de partir à la dérive.

Silva indique la rue de la tête.

– Voilà les grands titres de demain, dit-il. Une histoire sociétale.

– Oui ?

– Ce genre de déluge produit des inondations et des coulées de boue, *senhor* Marx. C’est dangereux, pour les taudis. Il va y avoir quelques communautés en grande difficulté en bas, près du Marginal, en direction de l’aéroport.

– C’est une honte.

Silva finit son verre de vin, en commande un autre.

– Une injustice.

Le bar du rooftop de l’Hotel Unique brille d’une lueur postpluviale, postcoïtale.

Ray fait un tour avec sa caïpirinha. La piscine s’éclaire en violet. De grosses gouttes d’eau tombent des chaises longues. Des femmes tirées à

quatre épingles dans des robes du soir à mille dollars gloussent et glapissent. Ray les observe. Ray a envie. Ray se *languit*.

Ces femmes ne sont pas une bonne idée, Ray le sait. Elles ne sont pas compatibles avec son travail. C'est un cliché pour une bonne raison, le loup solitaire. Ray hurle silencieusement à la lune, rit.

Il retourne dans le coin du bar. Il attire l'attention de Fernando. Fait un geste subtil, un mouvement de la bouche sans ambiguïté. Fernando opine, prend le téléphone. Quelques instants plus tard, Fernando s'approche. Il se penche, chuchote :

– Vingt minutes.

Ray lui fait un clin d'œil.

– Excellent homme.

Vingt minutes ont passé et Ray ouvre la porte de sa chambre et à l'intérieur est installée sur le canapé une femme de vingt, vingt-cinq ans, à la peau sombre mais pas trop, avec de longues jambes, les cheveux au naturel, sans maquillage, sa robe enveloppant ses épaules, moulant son corps, s'effaçant soudain.

– Remarquable, dit Ray. Toi, *querida*, tu es de classe mondiale.

La femme sourit, se mordille la lèvre.

– *Hola*, dit-elle.

Elle est exactement comme Ray les aime. Fernando est un concierge de tout premier ordre.

Lisboa conduit. Il règne un calme de dimanche matin. Ils glissent doucement de Jardins à Jardim Paulistano à travers des beaux quartiers. Les bâtiments sont bas, marron clair, en brique rouge. Les espaces verts prédominent. Les guérites vitrées des agents de sécurité constellent ces rues cossues. Des voitures de luxe sont garées en rangées noir et argent.

La clinique est ouverte : le dimanche signifie discrétion *totale*.

Leme lit le topo de son admin. Une remise à niveau sur l'état des lois concernant la chirurgie de réassignation sexuelle. Cela le perturbe de penser

à la raison pour laquelle il s'intéresse à cela maintenant.

Leme lit :

Changer son assignation sexuelle est légal au Brésil, selon une décision du Tribunal suprême fédéral rendue le 17 octobre 2009. La chirurgie de réassignation sexuelle est couverte par une clause constitutionnelle garantissant à tous les soins médicaux en tant que droit fondamental. Du point de vue biomédical, la transsexualité peut être décrite comme un trouble de l'identité sexuelle par lequel des personnes ont besoin de changer leur désignation sexuelle, sauf à subir de graves conséquences dans leur existence, et qui peuvent inclure d'intenses souffrances, des mutilations et des suicides.

Et des crimes de haine.

Lisboa regarde droit devant lui. Ils rejoignent l'Avenida Gabriel Monteiro da Silva, qu'ils déroulent paisiblement à travers une longue série de feux verts. Des hommes et des femmes en tenues décontractées prennent des cafés dans des cafés chics. Ils mangent des œufs, sirotent des smoothies. Les enfants jouent avec des chiens qui glapissent, après le brunch, excités par les sucres. Des bonnes sortent d'épiceries de luxe avec des sacs d'ingrédients pour les repas dominicaux. Des adolescents beaux et riches flânent ou trottent avec des raquettes de tennis et des casquettes portées à l'envers en direction de clubs de sports sélects.

Leme lit :

Au Brésil, les personnes transgenres peuvent changer leur prénom et leur genre officiel dans les registres d'état civil et sur certains papiers d'identité – mais seulement après avoir subi l'évaluation psychiatrique obligatoire et les procédures chirurgicales, et après avoir obtenu une ordonnance du procureur de la République.

Lisboa prend à gauche vers Faria Lima.

Le centre commercial Iguatemi domine, à leur droite. En ce dimanche, il est paisible, sombre, vide. Les agents de sécurité sont alignés le long des

entrées. L'intérieur ne manque pas d'objets de valeur, après tout. Ils ne laissent pas entrer les enfants pauvres. Uniquement les bonnes et les nourrices vêtues de blanc de la tête aux pieds.

– Cette clinique fait des avortements illégaux. Une idée de ce que ça coûte ? demande Lisboa.

Leme secoue la tête.

– Ça coûte un bras, c'est tout ce qui importe. Réservé à la haute. De cette façon, les apparences concernant toute cette hypocrisie sont sauvegardées.

– Je ne suis pas sûr que ce soit juste une illusion, mon pote.

– Tu vois ce que je veux dire. Et puis, ce sera le fondement de nos négociations. Un homme averti, tout ça, *sabe* ?

Leme voit ce qu'il veut dire. Ils feront tomber quelques têtes, si c'est nécessaire. Leme poursuit sa lecture, en silence. Nancy Andrighi, rapporteuse de ces nouvelles décisions, soulève un point intéressant, note Leme : *Si le Brésil consent à l'éventualité d'un acte chirurgical, alors il devrait également fournir à chacun les moyens d'avoir une vie décente dans la société*.

Et c'est là qu'est le problème, se dit Leme : rejeter les demandes de modifications d'identité et de rectification des actes d'état civil aux trans qui ont subi leur opération est, fondamentalement, une forme de discrimination sociale, sans autre différence avec les autres formes que sa nouveauté, et le fait qu'elle est institutionnelle. Ce qui signifie qu'elle pourrait être beaucoup plus destructrice.

C'est d'intégration qu'il faudrait parler, en fait, pense Leme.

La victime n'a jamais eu la moindre chance.

Emmanuel est un truc franchement classe.

Des lignes blanches épurées, discrètes. Une identité visuelle qui fait penser à une agence de stratégie créative moderne.

La réceptionniste resplendit. Leme flashe son insigne et le resplendissement s'éteint aussitôt. La réceptionniste paraît perplexe, et elle appuie sur un bouton. Le *segurança* grand format de l'entrée qui avait toisé Leme et Lisboa lorsqu'ils étaient arrivés affiche un air grave et fonce à travers la porte tambour. Leme voit que Lisboa l'a vu, et il se retourne. Insigne levé, Lisboa plaque violemment le gars contre le mur. Leme entend des bruits genre Putain c'est quoi ça ou Du calme n'essaie même pas. Le grand type souffle comme un bœuf. Il réalise qu'il n'est pas dans la meilleure des situations. Il a les mains en l'air, et Leme regarde Lisboa gronder et le défier, et le gars baisse les mains et D'accord, d'accord, message reçu. Leme fait un signe de tête à Lisboa et y va tout seul.

Il y a une petite salle d'attente, vide. Elle donne sur trois portes, chacune ornée d'une plaque avec un drôle de nom de docteur. L'une des trois est entrouverte. Leme la pousse et voit un homme d'âge mûr, aux cheveux plaqués, au nez busqué, à la minceur travaillée en salle de sport, assis derrière un bureau hollywoodien. Tout de bois et de cuir vert, avec deux stylos dans des supports, comme des nids de mitrailleuses. Des meubles de classement sur les côtés.

– Bonjour, dit Leme.

Il referme la porte derrière lui et s'assied.

Le D^{r} Gominé bafouille quelque chose du genre *Qui êtes-vous*, dans la tonalité du *Vous avez une idée de qui je suis ?*. Il y a quelque chose dans ses manières que Leme n'aime pas. Il exsude l'autorité qui se croit tout permis.

Leme sourit.

– Nous avons besoin d'informations sur l'un de vos patients, vieux, lui dit-il.

Lisboa passe la tête par la porte. Leme fronce les sourcils.

Lisboa opine, frotte deux doigts contre son pouce pour dire J'ai payé le gorille pour qu'il aille se faire foutre ailleurs, et fin de l'interruption.

Leme prend ses aises dans son fauteuil.

Le D[r] Gominé dit :

– Je ne pense pas que ce soit nécessaire.

Leme sourit. Lisboa entre dans la pièce et vient se placer à la gauche de Leme. Il domine le bureau.

– Vous embauchez tôt ? demande Leme.

Gominé prend le temps de réfléchir.

– J'aime faire travailler mes muscles avant de faire travailler ma tête.

– Et un dimanche, en plus. Quel dévouement, *senhor*.

– Docteur.

– Excusez-moi. Docteur. Et docteur quoi, d'ailleurs ?

Gominé tapote sur le petit bidule en bois posé sur son bureau. Son nom y est imprimé en une cursive probablement onéreuse : *Dr Emmanuel*.

– C'est votre prénom ou votre nom ?

Gominé ne dit rien, juste un air de Ouais, très drôle.

– Les deux ?

Gominé soupire.

– Que puis-je faire pour vous, inspecteur ?

La réceptionniste de Gominé hésite à la porte.

– Ne t'inquiète pas, *querida,* lui dit Lisboa. Nous ne sommes pas venus vous dévaliser.

Gominé lui sourit.

– Tout va bien, Adriana, rien de grave.

Leme se retourne dans son fauteuil.

– Oh, elle peut rester, si vous préférez qu'il y ait un témoin, docteur.

Adriana demeure une seconde bouche bée. Elle est confuse, elle est inquiète, et autre chose. Elle est *déçue*. Leme se demande si ce bon vieux Gominé ne se taperait pas la pauvre petite Adriana. Le cliché absolu, quand il se réalise, est hallucinant.

– Adriana, dit Leme, je veux que vous cherchiez le dossier d'un *senhor* Gerson Anderson.

Leme se retourne vers le D^r^ Emmanuel.

– Vous n’y voyez pas d’inconvénient ?

Gominé agite négativement la tête. Gominé a l’air *vraiment* inquiet.

Le petit jeu de Leme fonctionne.

Gominé dit :

– Adriana, faites ce qu’il dit.

Puis :

– Maintenant, finissons-en, d’accord ?

– Nous sommes ici pour parler de la victime d’un crime de haine abject, docteur Emmanuel ; un meurtre brutal, dit Leme. Une femme trans post-op. À côté du cadavre de la victime – et, croyez-moi, vous n’avez pas envie de voir un seul cliché de la scène du crime en l’instant – se trouvait une carte d’identité enregistrée au nom de Gerson Anderson. Nos recoupements indiquent que la victime n’avait pas encore enregistré son nouveau nom. Les seules informations que nous avons sur la victime concernent sa vie précédente. Nous pensons que vous devriez pouvoir nous en dire un peu plus à son sujet.

Gominé devient livide. Panique totale.

Gominé tonne :

– J’adorerais vous aider, vraiment, mais je suis juridiquement tenu par la clause de confidentialité que nous signons avec chacun de nos patients…

Lisboa se penche en travers du bureau et tire fort sur la cravate de Gominé. Gominé part en avant, bras tendus. Lisboa tire une seconde fois. Gominé se rattrape, les deux mains sur le bureau. Leme attrape un élégant presse-papiers sur le bureau hollywoodien et l’abat violemment en travers des phalanges de Gominé, à droite.

Les jointures craquent. Gominé glapit.

À la porte, Adriana hésite. Leme sourit.

– Pourriez-vous apporter un peu de glace au docteur, ma jolie ?

Adriana se tourne à gauche, puis à droite, puis à gauche, toujours en hochant la tête, puis elle va pour donner le dossier à Lisboa, se ravise, revient le lui donner, file.

Gominé serre sa main, qui rougit. Ses phalanges, écorchées, le brûlent…

Il regarde Leme, incrédule. Son visage hurle : *Mais pourquoi avez-vous fait ça* ?

– C'est le choc, vieux, dit Leme. Laissez-la vous lancer, sentez-la, ça va aller. Il n'y a rien de cassé.

– Et donc vous êtes médecin, maintenant, inspecteur ? crache Gominé.

– Moins cher que vous, vieux, *falou* ?

Lisboa survole le dossier.

Adriana revient avec une cruche de glaçons et un linge.

Leme lui fait signe de poursuivre. Gominé plonge sa main gauche dans la cruche. Il grimace. Adriana s'agite, passe d'un pied sur l'autre, continuellement. Gominé lui sourit et fait un signe de tête. Elle s'en va.

– Adriana est une gentille fille, dit Leme. Elle est au courant, pour la partie souterraine de vos activités ?

Gominé verdit.

– Écoutez, inspecteur, je…

– Ricardo, dit Leme en se tournant vers Lisboa, attrape sa main gauche, *porra*.

Lisboa sourit – de toutes ses dents.

Gominé lève la main gauche en question.

– Comment puis-je vous aider si je ne sais pas ce que vous voulez ?

Leme regarde Lisboa. Ils opinent tous les deux, comme pour dire : *Il n'a pas entièrement tort.*

– Dis-moi, Ricardo, qu'as-tu glané dans le dossier superbement présenté et admirablement tenu à jour d'un client – pardon, je veux dire, d'un *patient* –, du D^{r} Emmanuel ?

– Pas grand-chose.

Leme regarde Gominé dans les yeux.

– Nous essayons d’identifier un corps. Aidez-nous.

Gominé hoche la tête.

– Écoutez, les dossiers de mes patients parlent d’eux-mêmes. Il n’y a rien d’autre que je pourrais vous fournir.

Leme fait un signe du menton à Lisboa. Lisboa sort les photos de la scène du crime de la poche intérieure de sa veste. Il les étale sur le bureau de Gominé. Il attrape les cheveux plaqués en arrière du docteur et force son visage juste au-dessus des photos.

– Regardez bien, dit Leme.

Gominé ferme les yeux. Regarde. Devient encore plus vert. Il a l’air d’être prêt à vomir.

– Vous voyez pourquoi nous avons envie d’avancer vite, docteur ?

Gominé a l’air sinistre, opine son assentiment.

– Le dossier dit que votre patient a subi son opération il y a environ huit mois, dit Lisboa. Vous étiez le chirurgien principal. Le paiement a été fait moitié en avance, moitié après les faits. Adresse de domiciliation et adresse de facturation au nom de Gerson Anderson, telles que nous les connaissons déjà.

– Il me paraît improbable, dit Leme, que ça se réduise à cela, que vous les relâchiez dans la nature sans même un simple suivi.

– C’est leur droit le plus strict que d’en décider ainsi, répond Gominé.

Lisboa fait défiler des pages.

– Deux années de tests validées par un psychologue assermenté. Et ensuite, quoi, le patient vous apporte un certificat et vous lancez la machine sans poser de questions ?

– C’est un processus juridique.

Leme agite négativement la tête.

– Une transaction commerciale.

– Exact.

– Quelqu’un est déjà parti sans payer, genre, la partie post-op ?

– Cela n’arrive jamais.

– Mais ça pourrait. Cela représente pas mal d’argent, *sabe*, un client mécontent.

– On ne parle pas d’acheter une voiture, inspecteur.

– C’est exactement ce que je me dis.

– Je ne vous suis pas.

Leme se lève. Il sort la main gauche de Gominé de la cruche. Il tord les doigts. Il enfonce ses ongles dans les chairs rougies des phalanges de Gominé. Gominé gémit, glapit.

– Voyez-vous, dit Leme, si quelqu’un filait sans me payer, voilà ce que je lui ferais. Ça ne me rendrait peut-être pas mon argent, mais ça défoule, *entendeu* ?

Leme s’interrompt. Il retourne s’asseoir.

– Vous pratiquez des avortements illégaux pour des femmes riches et pour les filles d’hommes riches. Nous le savons.

Gominé ne dit rien.

– Vous pratiquez des opérations extrêmement coûteuses qui changent fondamentalement la vie de personnes vulnérables qui ne sont pas toujours en réalité capables de payer une fois le rideau tombé, si je puis dire.

Gominé baisse les yeux.

– Ce que je veux dire, poursuit Leme, c’est qu’il n’y a absolument aucune putain de chance qu’il n’y ait pas dans votre petit carnet le numéro de quelqu’un qui vous facilite les recouvrements quand besoin est.

Gominé acquiesce. Il mime de la main un papier, un crayon. *S’il vous plaît.*

Leme opine. Il pousse à travers le bureau un bloc et un stylo.

Gominé inscrit quelque chose.

Leme arrache la feuille, voit un nom, une adresse et un numéro de téléphone. Il l'empoche.

– Cela doit demeurer confidentiel, dit Gominé.

– Je vous souhaite un bon dimanche, docteur, répond Leme.

Lisboa renâcle, ramasse les photos de la scène du crime.

– Ce que je fais est légal, vous savez, insiste Gominé.

Leme et Lisboa s'immobilisent une seconde, échangent un regard. Consensus : ça n'en vaut pas la peine. Ils ressortent par la grande porte. Le *segurança* est adossé au mur, aussi cool qu'on peut l'être, fume son clope. Il soulève légèrement un chapeau imaginaire au passage.

– On ne peut qu'adorer ces hippies, *falou* ?

Rafa et Franginho sont allongés dans des chaises longues en plastique devant leur bureau. Franginho pontifie sur l'heureuse nature de leurs nouveaux partenaires commerciaux. Une journée chaude banale.

De rares nuages. Le ronronnement de la favela dans le lointain.

– Je veux dire, il y a quoi : toute cette posture, leur prétention d'être des sortes de mercenaires terroristes internationaux clandestins qui mâchonnent un cigare à la Che Guevara, quand ils vivent chez leur maman et qu'ils vont dans des universités privées. C'est positivement génial.

Rafa sourit. Les causeries de Franginho sont toujours stimulantes et soulèvent des points intéressants. C'est un boute-en-train, ce vieux Franginho, un vrai comédien, un seigneur de la philosophie, le meilleur et plus vieil ami de Rafa.

Le béton cuit. Le ciel scintille.

Rafa s'enfonce dans sa chaise longue et laisse un peu agir l'herbe qu'il vient de fumer. Ça lui fait plaisir que les hippies soient devenus des réguliers. Cette Carolina, elle est absolument exceptionnelle, la classe mondiale. Il sourit en pensant à elle. D'autant qu'elle se réchauffe visiblement un peu. Il serait peut-être temps de jouer de ce charme de *bad boy* de la favela dont Rafa déborde. Le temps est venu pour lui d'élargir un

peu le spectre de ses connaissances, en matière de chattes. Oui, se dit-il alors que le soleil rayonne sur son visage, accélérons un peu les choses.

Franginho n'avait pas pour autant fermé son moulin à paroles. Rafa se laisse réentraîner dans sa tchatche.

– En gros, on y ajoute un peu d'herbe à prix cassé, et c'est réglé, *sabe* ? était-il en train d'expliquer. Ils nous prennent pour Scarface. Et ils payent bien au-dessus du tarif le matos qu'on leur trouve, comme tu le sais bien, *amigo*.

Rafa le sait bien. Les chemises noires, comme il a pris l'habitude de les appeler, paient même bien plus qu'ils ne le réalisent. Pour la simple raison que c'est tout bénef pour Rafa et Franginho. Et la raison pour *cela*, c'est que tout est volé. Tombé du camion. Il se trouve que certains des jeunots de la favela, les tâcherons et les messagers ont un vrai talent pour la localisation de feux d'artifice un peu commac.

– Ils ne savent même pas ce qu'ils achètent, n'est-ce pas ?

Franginho continue de déblatérer.

– Et quand ils le réaliseront, qu'est-ce qu'ils pourront faire ? Revenir ici affronter Scarface ? *Nem fodendo !*

Aucune putain de chance.

Franginho pousse des cris de joie hilares.

Rafa tend les mains pour que Franginho lui en donne cinq. Tope là.

L'arnaque, c'est qu'ils se contentent de prendre des feux d'artifice légaux, même si c'est des gros, qu'ils les maquillent un peu, et qu'ils les font passer pour des explosifs interdits. Bon, pour *quelque chose* d'illégal. Ils sont tout de même vraiment capables de faire un sacré boucan. On croirait une zone de guerre, quand on s'en sert.

Rafa est un peu triste, pour Carolina. Pour cette supercherie. Mais, au bout du compte, il ne fait que la protéger. Personne ne touche rien de trop méchant, personne n'est blessé. Ce ne sont que des gosses, après tout. Cette *Carolina menina* doit avoir dix-neuf ans, grand max. La classe mondiale.

Franginho a tenu le crachoir longtemps ; il fait une pause. Ils se passent et se repassent une bouteille d'eau. Franginho s'en verse dans la main et Rafa l'entend se laver le visage, éliminer un peu de la saleté de la jungle.

Rafa est heureux d'être étendu là, les yeux fermés, coupé du monde. Il pense à ce que les chemises noires peuvent bien faire des feux d'artifice qu'ils leur vendent. Il se demande ce qu'ils font plus généralement, à part s'exhiber dans leurs falbalas et fumer de l'herbe. Il se demande si Carolina et lui ont quelque chose en commun, et c'est là qu'il se laisse gagner par le sommeil, qu'il s'abandonne à une sieste de milieu de matinée bien méritée.

Rafa est réveillé par ce qui ressemble à la pointe d'une botte lui caressant les côtes. C'est plaisant, doux, comme un massage. Le soleil et la brume de la dope l'ont engourdi, et il ne s'inquiète pas de ce qui peut être en train de le ramener à la réalité ni, plus important, de *qui* peut s'en être chargé.

Rafa entend Franginho maugréer :

– Quoi, *porra* ? *Que isso ?*

Cela suffit à ranimer Rafa, l'éventualité d'un problème ou d'une surprise, et il s'assied, ôte ses lunettes de soleil, et qui est derrière cette botte pointue sinon la jeune Carolina.

Coup de bol.

Rafa lui sourit.

– *Oi, oi*, s'exclame-t-il.

– On se réveille, grand chef, dit Carolina. J'ai à vous parler.

– Franginho, demande Rafa, qu'avons-nous à offrir à notre invitée en cette belle matinée ?

– Notre bonne volonté.

Rafa rejette la tête en arrière pour rire.

– Nous en avons des tonnes, *querida*, lui dit-il. Et sinon, *agua* ?

Il lui tend la bouteille, qu'elle accepte. Elle boit longuement.

– Vous aviez soif.

Carolina s’essuie la bouche. Elle secoue la tête.

– Non : faim.

Elle fait la moue.

– *Então*, dit-elle, vous allez réussir à m’inviter à déjeuner ?

Rafa y réfléchit.

– Jeune Petit Poulet, aurais-tu l’obligeance de garder un œil sur la boutique pendant que je fais une pause déjeuner bien méritée avec notre estimée partenaire, Carolina ?

– Tant que tu me rapportes quelque chose à manger, tu peux me siffler, fils.

Rafa se lève, offre son bras à Carolina.

– Eh bien, lui dit-il, si vous le permettez, nous allons faire le tour du propriétaire.

Leme est assis, sa tête reposant contre la vitre. Lisboa conduit.

Ils se rendent à l’adresse que Gominé leur a donnée. Ils se disent que l’homme qu’ils cherchent est probablement encore au lit. Ils voient bien une gueule de bois de dimanche matin, les nerfs en pelote, aucun réflexe. Ils projettent de le secouer un peu, histoire de lui faire oublier sa gueule de bois putative.

Lisboa, se dit Leme, semble avoir pris les choses tout particulièrement à cœur.

Leme laisse son esprit vagabonder. Renata à la maison. Leur maison.

Leme y réfléchit plus avant.

Il aime vivre avec Renata. Il aime tout ce qui fait cette vie, les accommodements, les négociations. Le compromis est une science bien étrange, se dit Leme. Jusqu’où transige-t-on ? N’en est-ce pas justement l’idée même ?

L’esprit de Leme baguenaude.

« Construire une vie commune, c’est accepter les objets, les livres, les meubles que ton partenaire apporte, lui avait dit un jour Renata. Ce n’est

pas se sentir rejeté ou inadapté parce que ce ne sont pas les tiens, parce que tu n'aurais jamais eu l'idée de choisir ceux-là. Ils sont à toi, maintenant, en fait. »

C'est tout à fait vrai. L'esprit de Leme bat la campagne, mais il a un point d'ancrage. Des jours comme aujourd'hui, on en a besoin, de ce point d'ancrage.

La voiture accélère sans heurt. Ils dépassent des chantiers de construction. La favela s'agrandit, la favela s'améliore. Les masures deviennent des bâtiments. Renata le sait bien.

Le projet Singapour.

« Au départ, le principe de base paraît logique : on construit des immeubles, les *favelados* viennent y vivre et on rase les taudis, lui avait-elle expliqué. Une meilleure qualité de vie, à l'évidence. Et puis surtout, la ville paraît plus présentable aux yeux des électeurs des classes moyennes qui passent tous les jours en voiture devant ces sites, *entendeu* ? » Leme se souvient, sourit. « Mais c'est un progrès illusoire, lui avait dit Renata. Une fausse impression de sécurité. Un stratagème des partis de droite pour conquérir ceux des électeurs qui gravissent l'échelle sociale. » Leme comprend de quoi il s'agit, mais ne saurait l'exprimer en ces termes. « Je n'ai pas envie de vivre avec un homme du genre de ceux qui professent cela », lui avait-elle dit un jour, au début de leur relation. « C'est tellement épuisant, d'être cornaquée de la voiture au restaurant, puis de nouveau à la voiture, *certo* ? Je crois que je vais plutôt te raconter ce que j'en sais. »

Leme sourit. Il a besoin de décrocher, pour un temps. Cette année, jusqu'ici, n'a été qu'un putain de cauchemar.

Ils dépassent le luxueux motel Astúrias, à Pinheiros, sur le Marginal. Leme se rembrunit intérieurement. Se souvient de mots qu'il a employés, de choses qu'il a pensées :

Piscine, jacuzzi, sauna, douche à l'italienne pour terminer. Il allait coller Renata contre la tête de lit et s'employer à l'habiter. Il allait lui mordiller le

cou, la sentir se retourner pour l'embrasser, la sentir le désirer.

Ça, et la décharge électrique de leur jouissance…

Et l'intimité facile de l'instant d'après. Il a l'impression que tout cela leur manque un peu, maintenant. Il ne sait pas exactement pourquoi. Mais ça lui manque, ça lui manque.

Est-ce sa faute ? Peut-il y faire quelque chose ? Pourraient-ils retrouver ce qui existait autrefois ?

« Le libre arbitre n'existe pas, nous sommes programmés pour faire ce que nous faisons, dit-elle toujours. Il n'a jamais été réellement question de choix. Parler de ce qui aurait pu être n'a aucun sens : ce qui aurait pu être n'est que ce qui n'a jamais été et ne sera jamais. »

Lorsqu'ils avaient commencé à coucher ensemble, elle lui avait donné un livre. *Le Moi et le Ça*, de Sigmund Freud.

Des souvenirs, des pensées. Des voitures qui défilent sur les côtés. Des voitures qui klaxonnent et font des embardées. Des conducteurs qui ont des fins de nuit et des matinées difficiles. Leme laisse tout cela glisser sur lui.

« C'est notre histoire culturelle, lui avait un jour dit Renata. Les rapports de force. Nous sommes conditionnés à imposer notre autorité. Si tu es en moto et moi en voiture, tu es baisé et c'est moi qui commande. »

Leme avait gloussé.

« Même chose professionnellement. Si je suis avocate, mais aussi quelque chose en plus, et que tu es juste avocate, eh bien tu es baisée, je vais te montrer que je suis meilleure que toi. C'est un phénomène sociologique. Regarde notre langage, la façon dont nous parlons aux serveurs : "Apportez-moi ceci", "Donnez-moi ça." On nous a enseigné l'impératif, qui est une démonstration d'autorité. »

Leme n'en avait pas douté.

« C'est le fondement de la contradiction brésilienne.

– Tout à fait. » Leme appréciait toujours ses analyses, ses théories.

« Nous sommes un peuple hospitalier, solidaire, avait-elle poursuivi. Nous faisons l'impossible pour aider les autres, leur être agréables et leur faciliter les choses, et pour profiter de la vie. Dans nos rapports sociaux. Mais il suffit que nous sortions de ce cadre, que nous soyons au travail ou en voiture, par exemple, et nous devenons des animaux, prêts à tout et à marcher sur la tête des autres pour arriver au sommet. »

Lisboa grommelle quelque chose incluant les mots « dix minutes ». Leme regarde dans sa boule de cristal. Qu'y a-t-il d'autre ? La famille. Leur famille.

« Avoir des enfants est une chose à faire, lui avait-elle dit une fois. Nous y viendrons. » Leme avait observé ceux de ses amis qui avaient des enfants. Renata avait souligné les évolutions générationnelles. « Dans notre enfance, expliquait-elle, nos parents ne nous ont jamais laissé le choix. Ils nous ont dit ce que nous allions faire. Tiens, mange ça. Puis nous allions faire une promenade. Puis ceci, puis cela. Aujourd'hui, il n'y en a que pour l'enfant. Tu veux un petit-déjeuner ? Tu veux boire quelque chose ? Jouer ? Ce n'est pas juste. Ils ont deux ans. Ils ne savent pas ce qu'ils veulent. »

Lisboa dit quelque chose au sujet de réafficher une expression de circonstance. Leme acquiesce, repart dans sa rêverie.

Le lendemain de son mariage, Leme s'était réveillé effrayé. Et il l'était demeuré. Mais chaque jour, la peur s'était dissipée un peu plus. Chaque année, les choses s'étaient améliorées. Et elles avaient déjà très bien démarré. L'amoindrissement de la peur avait été réconfortant, un signe de progrès. Pour leur lune de miel, ils étaient allés sur une île au large de Salvador de Bahia. Une sorte d'utopie sans automobiles, une anticité. Il s'y était senti fébrile, n'avait pas réellement compris l'intérêt de ne vivre que dans l'instant présent, d'oublier sa vie dans l'unique perspective d'une pure jouissance. C'était censé être une célébration.

« L'avenir n'existe pas, lui avait dit Renata durant leur première soirée là-bas, en mâchonnant du homard dans la chaleur nocturne. Tu peux rire,

querido, mais c’est vrai. »

Le dernier jour, il avait succombé à un empoisonnement alimentaire, avait vomi des gambas cuites dans une huile rance sur une plage déserte.

Leme sait que deux et deux font quatre et ce que lui réserve l’avenir. Renata. L’avenir existe bien, se dit Leme. Et c’est elle. C’est Renata, son avenir.

« Fumer est un acte existentiel singulier, explique-t-elle parfois. Presque politique. C’est une affirmation : “Je suis consciente de ma mortalité, et je vais vivre au présent, puisque l’avenir n’existe pas encore.” Il n’est pas acte plus profond, usuel et prosaïque susceptible d’indiquer une compréhension de notre éphémérité et de la brutale indifférence du monde face à notre destinée. Et c’est en soi délicieux, ce qui ajoute à cette compréhension. Nos plaisirs fugaces sont tout ce que nous aurons jamais. L’idée, c’est de découvrir ce qui nous rend temporairement heureux et de le répéter. Pour moi, ces choses sont le tabac… et toi. »

Lorsqu’il avait entendu cela pour la première fois – elle l’avait souvent répété pour amuser et scandaliser durant des soirées –, Leme l’avait considéré comme une validation de sa propre vision.

« Répéter ces instants fugaces et trouver un moyen pratique d’incorporer cela à sa vie, concluait-elle, est la façon dont nous réalisons une forme de pérennité. »

Une pérennité. Il y a une pérennité dans l’avenir, et cette pérennité, c’est elle.

« Dire à quelqu’un qu’on le connaît est une chose délicate, lui avait-elle dit peu après leur rencontre. Ce n’est jamais aussi simple. Dire cela signifie qu’on veut quelque chose. Et il vaut mieux savoir ce que l’on veut avant de se lancer. »

Leme sait ce qu’il veut. *Renata*.

Lisboa donne un grand coup de frein.

Rafa fait faire à Carolina la visite du propriétaire.

– Nous allons monter à pied jusque chez dona Regina, pour déjeuner. Elle est de classe mondiale. Vous allez aimer.

– Han-han.

– D'ici là, laissez-moi vous faire découvrir le quartier.

– Ce quartier ?

– Il est ce qu'il est, *querida*.

Carolina sourit. Rafa rayonne.

Ils atteignent l'endroit où la Rua Rodolf Lotze redescend doucement. Rafa garde un œil en coin sur Carolina, curieux de voir comment elle va réagir à la favela.

Il n'est pas certain qu'elle soit effectivement une putain d'étudiante richarde qui vit chez ses parents, mais comme Franginho semble le penser, c'est tout de même fort probable.

– À votre droite, dit Rafa, vous pouvez apercevoir une *padaria* des plus bas de gamme. Notez les tables vides sur la terrasse de béton, cerclée de barreaux rouges. Notez les lamentables photos de sandwichs et de jus de fruits sur les panonceaux de la vitrine.

– Mais, dit Carolina, une jolie vue sur les murs en briques apparentes des bâtiments de l'autre côté de la rue.

Rafa s'esclaffe.

– Ce ne sont pas des briques apparentes, petite, juste des briques.

– On paie très cher pour avoir cela dans son salon, là d'où je viens.

– Et si vous scrutez la pénombre, poursuit Rafa sans tenir compte de cet aparté, vous apercevrez à l'intérieur les silhouettes de deux poivrots qui viennent tuer le ver avec le premier verre de la matinée.

– Vous avez intérêt à ne pas m'emmener manger ici, jeune homme.

Raf sourit.

– Quel âge avez-vous, de toute façon ?

– Dix-huit ans, dix-neuf le mois prochain.

Rafa digère cela.

– Et où vivez-vous ? J’imagine que vous venez vous encanailler par chez moi.

– *Querido*, les supputations sont pour les imbéciles. Vous valez mieux que ça.

Porra, se dit Rafa. *Eh merde*.

Les femmes. Toutes les mêmes.

D’où qu’elles viennent, elles vous parlent par énigmes.

Ils atteignent l’intersection de Lotze et d’Hebe. Favela Junction, la croix de la favela, comme on l’appelle, à cause de son envergure. Un immense putain de carrefour baignant dans un nuage de gaz d’échappement.

On peut traverser la jungle dans sa totalité en quelques minutes si on prend Lotze à fond, la nuit, quand il n’y a personne. Rafa fait partager cette merveille d’information à Carolina.

Elle s’arrête et scrute les alentours.

– Il y a aussi beaucoup de murs en parpaings, à côté de ceux en briques apparentes. Des raisons de choisir l’un ou l’autre ?

Rafa réalise que c’est bien le cas. Des carrés et des rectangles rose et crème, et rouge et gris, et bleu et blanc terne pendent sur les cordes à linge tendues entre les masures en parpaings. Ces bâtisses ont l’air plus solides, mieux construites. Mais même ces murs-là demeurent à l’évidence inachevés.

Qu’est-ce qu’on peut en avoir à foutre de l’apparence extérieure, une fois à l’intérieur ? se dit Rafa. C’est ça, la décision qu’on prend généralement, le choix que l’on fait.

– Ce qu’on a sous la main, *entendeu* ? dit Rafa. L’offre et la demande comptent moins que ce qui se trouve être disponible.

– Le capitalisme dans sa forme la plus pure.

– Quoi ?

– Le système de troc, les échanges de biens, vous savez ? J’ai ceci et je voudrais ça. Vous avez ça, et ceci pourrait vous intéresser. Les transactions,

vous voyez ?

Rafa y réfléchit.

– L’une comme l’autre, ce sont des maisons merdiques, de toute façon, conclut-il.

Ils traversent à un moment où la circulation le permet. Au milieu de la route : une immense pile d’ordures, des sacs plastique et des cartons, des cageots de bois, un matelas, ce qui ressemble à une paire de montants de lit.

Carolina indique la pile du menton.

– Tout ce qui est disponible.

– Un choix immense, renchérit Rafa, sarcastique. Ce qui se fait de mieux.

Carolina sourit – avec douceur. Elle touche son bras.

– Je ne suis pas venue juger, Rafa. Je suis venue vous voir *vous*.

Rafa ne sait pas trop quoi répondre à cela, mais il aime bien. Il indique du doigt les hauteurs de la rue qui s’incurve devant eux.

– Par ici.

– Je m’en remets à vous, répond Carolina, se faisant discrètement aguicheuse.

Rafa espère que ce n’est pas trop éloigné de la vérité.

– Vous êtes un ange, *menina*, dit-il.

Carolina rejette la tête en arrière.

– Je vous suis, *senhor*.

La route se resserre de l’autre côté de Favela Junction. Un van blanc fonce dans leur direction. Une moto venue de derrière eux les frôle par la droite. Elle a besoin de faire un violent écart pour éviter le van. Le conducteur se penche à la fenêtre, l’abreuve d’injures. La moto s’arrête. Le motard agite le bras droit, fait un bras d’honneur. Le conducteur du van ouvre sa porte, fait mine de descendre. La moto monte dans les tours et met les gaz, décarre, le motard un bras levé, majeur dressé. Le conducteur du

van klaxonne puissamment, lâche une mélodieuse bordée de jurons pour personne sinon lui-même.

Rafa sourit.

– Bienvenue dans la jungle, dit-il.

– C’est charmant, répond Carolina. Combien de temps avant que nous ne passions à table, *garanhão* ?

Tombeur. Je veux bien, se dit Rafa. *Ça me suffira*.

– Plus longtemps, maintenant. Regardez.

Il indique sa droite de la main.

– Vous voyez ça ? C’est célèbre.

Ce qu’il montre est une immense peinture murale tropicale recouvrant la façade et le côté d’une maison sans fenêtres. Elle représente des palmiers, une plage, l’océan, un bar avec un panneau sur lequel est écrit *Agua de coco*.

– Le paradis, n’est-ce pas ? Juste là, à Paraisópolis.

– C’est la cité-paradis, *ne* ?

Rafa aime son style.

– C’est ce qu’ils disent. La France a Paris, nous avons Paraisópolis.

– C’est bien vu.

Ils continuent de monter. La pente s’accentue à mesure. Il reste à peu près la largeur d’une voiture de libre là où ils en sont, et cela se resserre encore un peu plus haut à cause des vélos et des motos garés n’importe comment devant les boutiques. Des piles de briques. Des épiceries-guérites dont on ne voit qu’un trou dans le mur et dans lesquelles on ne peut pas rentrer à cause des empilements de canettes de sodas, des cageots de fruits et légumes, des cartouches de butane et propane. Des hommes sont adossés à des voitures et papotent. De la poussière *partout*. Des réverbères pendent lamentablement, abandonnés, pliés comme autant de points d’interrogation, legs des collisions alcoolisées.

Ils atteignent le sommet de leur petite escalade. La route redescend et la favela s'ouvre à eux. Des bâtiments peints en rouge et vert et couverts de graffitis, des plantes en pot fatiguées, des jardinières aux fenêtres, desséchées. Des réceptacles à eau sur les toits dans un espoir de pluie, qui ne se remplissent pas beaucoup.

Ils marchent un temps en silence, le souffle un peu plus court, dans la chaleur épaisse d'un soleil de mi-journée. Jusqu'à ce que Rafa réalise où ils se trouvent. Il indique sa gauche d'un mouvement de tête.

– L'église, dit-il. Celle de ma grand-mère.

Carolina s'arrête pour regarder.

– Pas la vôtre ?

– Nan, pas mon truc.

Un portail gris au bord de la route. Une allée, dégagée. Une haie. L'église en retrait, qui se donne franchement des airs, s'est toujours dit Rafa. Un bâtiment carré et blanc, une façade gris clair, un toit pentu, et son nom : Congregacão Cristã no Brasil.

Elle contraste significativement avec le remue-ménage de la rue.

– Et quel genre de truc est-ce ?

Rafa hausse les épaules.

– Tout compris, buffet à volonté, *entendeu* ?

Carolina s'esclaffe.

– Genre, quoi, non confessionnelle, sur une base pentecôtiste ?

– Disons qu'il y a un paquet de tenues bon marché et pas mal de bruit le dimanche matin.

– L'opium du peuple.

– Pardon ?

– Karl Marx, mon ami. La religion est l'opium du peuple. Pigé ?

– Oui, eh bien, si ça pouvait se vendre, on en vendrait.

– Il y a plus de croyants que de défoncés, dans ce pays. Vous devriez vous y intéresser.

Rafa sourit.

– Je m’en tiens aussi éloigné que possible.

C’est bien ce qu’il fait, se dit-il. Il ne voit presque plus sa grand-mère. Pas les mêmes vies, pas les mêmes horaires. Quels mots avait-elle employés, déjà ? *Nous ne faisons que nous croiser, comme des bateaux dans la nuit*.

Ils se remettent à marcher.

– Ce Karl Marx, dit Rafa, j’ai entendu parler de lui.

– *Le Manifeste communiste*. C’est lui l’a écrit.

– Vous êtes fan, alors ?

– Je reste partagée.

– Et Dilma ?

– Parlons-en plutôt à table.

Rafa sourit.

– Cinq minutes, max.

Ils tournent à droite et filent le long du goulot d’étranglement bordé de garages, d’escaliers en métal et de balcons en brique qu’est la Rua Pasquale Gallupi.

Rafa montre du doigt le bas de la colline.

– Vous voyez le carrefour en bas ? C’est là que nous allons manger, *querida*.

– *Maravilhosa*.

Ça l’est effectivement, pense Rafa. Il en a l’eau à la bouche.

Dona Regina accueille Rafa avec ce qui lui paraît être une mine hautaine et réprobatrice lorsque Carolina et lui s’asseyent.

– Dona Regina, *bonitinha*, dit-il.

– À votre service, répond-elle en s’inclinant.

Elle leur tend des menus.

– Et qu’est-ce que désire messire Rafa, aujourd’hui ?

Carolina s’en amuse. Rafa, beaucoup moins. Leurs facéties, leurs boutades lui paraissent un peu *fresca*, aujourd’hui, déplacées, impertinentes. Rafa en a l’habitude, mais là, il aimerait se sentir aimé, *entendeu* ? Après tout, il est un peu le seigneur des lieux. Il est quelqu’un d’important, par ici. Il veut que Carolina le sache, et il se dit qu’il serait tout de même un peu logique que la vieille dona Regina fasse montre d’un peu de putain de respect.

– Nous prendrons deux de vos assiettes du jour de classe mondiale, dit Rafa en refermant sèchement son menu. Et une bière. Pourquoi pas ? Joyeuse année et tout ça, *falou* ?

Carolina grimace : *Bon, ben d’accord*.

Dona Regina s’éloigne.

Rafa vient là depuis des lustres, et la vieille dame le connaît depuis qu’il est gosse. Ça ne lui donne pas le droit de le prendre de haut, mais bon, de toute façon, il va jouer le gosse du coin qui a réussi si ça l’arrange. Et en un sens, ça a son charme, si une ancienne du village se paye un peu sa tête.

– *Então*, dit Rafa. Pourquoi ne pas me dire ce que vous avez en tête, *Carolina linda* ?

– Je suis venue vous voir, Rafa.

– C’est très aimable, mais je voudrais tout de même savoir.

Carolina sourit. Leur bière arrive. Rafa remplit deux petits verres.

Ils trinquent et boivent.

– Nous sommes une structure politique, dit Carolina. Je pensais que vous le saviez.

Rafa hausse les épaules.

– Définissez *politique*.

– Nous sommes opposés au système, pour résumer. Nous sommes antipolitiques.

– Antipolitiques ?

– Cela veut dire que nous voyons les choses selon le vieil adage : Le pouvoir corrompt, le pouvoir absolu corrompt absolument.

– On enseigne ça, à la fac ?

– Quand on y enseigne quelque chose.

– Ce qui veut dire que vous êtes étudiante, alors ?

Carolina hausse les épaules.

– Quand je décide que j'ai envie d'étudier.

Leurs assiettes du jour arrivent. Un ragoût de porc, du riz, des haricots noirs. Une sorte de feijoada sans la lourdeur des oreilles et pieds de porc, ni de tous les bas morceaux que l'on y ajoute un mercredi ou un samedi. Kale et farine de manioc en accompagnement. Deux shots de *pinga*.

– Bon appétit, dit dona Regina. Les *pingas* sont offerts. La sauce épicée est sur le comptoir. N'hésitez pas.

– Vous êtes un amour, dit Rafa, mais dona Regina s'est déjà éloignée et il a l'air d'en faire un peu trop, ce qui l'ennuie.

– Allez-y, dit-il à Carolina.

– Une seconde, l'interrompt-elle. Un toast ?

– J'en avais oublié mes manières !

– Au tour du propriétaire, lance Carolina.

Rafa sourit. Ils avalent leurs shots. Puis ils attaquent le ragoût.

– Un apéritif classique, le *pinga*, dit Rafa. Une excellente façon de s'ouvrir l'appétit.

Ils mangent de bon cœur. Un plat copieux et fait maison. Exactement ce qu'il leur faut sous un tel soleil.

– *Então*, reprend Rafa, j'aimerais bien savoir ce que vous faites exactement avec tous ces feux d'artifice.

– Pas grand-chose, pour l'instant. J'imagine que vous diriez qu'on en fait des stocks.

– Et ces uniformes noirs que vous portez tous ? Vous êtes venue habillée normalement, aujourd'hui.

Il sourit. Il la regarde en inclinant la tête sur le côté.

– Ça vous va bien, d'ailleurs.

– Le noir des anarchistes, *querido*.

– Ce qui signifie ?

– Que nous nous fondons dans le décor.

Rafa opine. Ils continuent de manger. Boivent de la bière glacée. Rafa lève un doigt, et dona Regina apporte une autre bouteille. Il ressert à boire.

Une légère euphorie l'envahit. Il est un peu embrumé, derrière ses lunettes de soleil. Rafa est sur le toit du monde.

– Très bien, dit Carolina. Je vais au moins vous dire ceci : nous pensons que Dilma est à la tête d'un gouvernement franchement corrompu.

Rafa hoche la tête. *Dis-moi quelque chose que je ne sais pas*.

– Et ce gouvernement représente un système politique extrêmement corrompu.

– OK.

– Ça n'a aucune importance, qu'elle soit la première femme présidente ; ça n'a aucune importance, quel parti a les cartes en main, *certo* ?

Rafa hoche la tête.

– C'est le système, qui est infecté.

– *Então*, l'antipolitique ?

– C'est exactement ça.

– Et qu'est-ce que vous allez y faire ?

Carolina sourit.

– Nous n'en sommes pas encore tout à fait certains. Et cela n'a aucune importance. Je suis venue pour vous voir, comme je ne cesse de le répéter.

Rafa sourit tel le proverbial maître du château.

– Vous êtes un ange, ma belle, cela me paraît évident.

Carolina sourit. Rafa sourit. Ils mangent et boivent.

Rafa lui en dit un peu plus sur ce qu'il fait. Elle paraît intéressée, pense-t-il. Elle paraît heureuse de savoir qu'il a un emploi de bureau dans

l’organisation, dans l’entreprise. Quasiment une situation légitime, semble-t-elle avoir envie de croire.

Ça n’en est pas loin, après tout.

– Comment allez-vous rentrer chez vous ? demande Rafa une fois le repas achevé, la bière bue.

– Je me disais que j’allais prendre une moto-taxi.

– Trompe-la-mort !

Rafa n’est pas fan des motos-taxis, de l’idée de payer un motard pour s’asseoir à l’arrière de sa bécane. Ça lui paraît un peu risqué, en fait.

– Je vais vous organiser ça, genre, cadeau de la maison, lui dit-il.

Carolina sourit.

– Un vrai gentleman.

Rafa se lève et siffle. Un gosse se précipite. Rafa lui donne des instructions. Une moto-taxi apparaît, s’arrête, attend le signal.

Tandis qu’il aide Carolina à mettre son casque et l’embrasse – une bise, pas un baiser d’adieu –, il voit la femme sortir du bureau d’aide juridique. Elle le voit. Rafa envisage une seconde de lui sourire, de la saluer de la tête. Mais il est soigneusement resté à l’écart, ces dernières années, et c’était le bon choix.

Assise à l’arrière de la moto, les bras encore autour de son cou, Carolina lui demande :

– Vous avez jamais eu envie de quitter cet endroit ?

– L’important n’est pas ce que l’on veut, *querida*, répond-il. L’important, c’est d’être heureux avec ce que l’on a.

Carolina est impressionnée : elle en reste bouche bée. Rafa tape la selle.

La moto-taxi s’élance en crachant une épaisse fumée noire et s’éloigne, Carolina lui faisant un signe de la main.

Rafa regarde l’avocate marcher jusqu’à sa voiture. Il se remémore la seule fois où ils se sont parlé, le jour où son père est mort. Il avait été plein d’espoir, ce jour-là.

Il l’est également aujourd’hui, pour de tout autres raisons. Il a abordé ces cinq dernières années avec panache.

Renata, c’est son nom, atteint sa voiture.

Il la regarde monter à l’intérieur, s’en aller.

Bocão, Grande Bouche, ancien escort :

Conscience.

J’étais assis à mon bureau chez mon nouvel employeur lorsque j’ai eu l’idée. Je savais que cela plairait à Paddy et que ce serait une façon pour moi de le rembourser.

Pas littéralement, bien sûr : il allait continuer de devoir payer pour ça, évidemment, mais symboliquement et dans ce que cela signifiait.

Je suis allé sur Internet durant ma pause déjeuner et j’ai cherché des sites touristiques. C’était un autre monde, qui semblait cultivé et accueillant. Même les noms étaient romantiques : le Pont-Neuf, la Sorbonne, Montmartre, Notre-Dame, le musée d’Orsay. Paddy avait mentionné ce musée précédemment, m’avait parlé de ce tableau de Delacroix. J’avais senti l’excitation monter en moi, mes mains qui serraient mes cuisses, des éclairs de joie qui me montaient à la tête. J’avais trouvé un hôtel – *bem charmoso* – dans un quartier appelé le cinquième arrondissement. J’étais certain que Paddy allait adorer.

Puis j’étais retourné travailler, mais je n’arrivais plus à me concentrer, les images de Paris me revenaient sans cesse à l’esprit. Paddy et moi marchant dans une rue pavée. Paddy et moi dînant dans un restaurant. Paddy et moi sur un bateau sur le fleuve. Moi faisant une remarque subtile sur l’architecture. Peut-être que nous finirions par vivre là-bas et que je pourrais enfin quitter définitivement São Paulo. N’importe quel endroit en Europe conviendrait, mais Paris serait le mieux. Paris, ne cessais-je de me répéter. Paris.

Paris.

Culpabilité.

Je ne comprenais pas mon travail. Bon, je comprenais ce que je devais faire, mais pas la façon dont cela pouvait s'inscrire dans un cadre à plus grande échelle. En gros, j'étais censé comparer des chiffres avec d'autres chiffres, m'assurer que les dépôts et les retraits s'équilibraient. Souvent, je me figurais la façon dont une transaction avait pu avoir lieu, j'inventais une histoire derrière les chiffres. Je m'imaginais qu'un homme achetait un cadeau à sa maîtresse et devait le cacher à son épouse. Ou qu'un autre avait touché un bonus de son employeur et que cela lui servait d'apport pour l'acquisition d'une maison pour sa famille. Ou que quelqu'un achetait de nouveaux vêtements, une nouvelle voiture. Je comprenais que ces chiffres représentaient aussi autre chose, qu'ils étaient en fait un concept. Ils signifiaient une richesse et une opportunité, mais ils n'étaient pas réels. Ils étaient une promesse.

Je crois que je n'ai jamais complètement assimilé cela.

Quand j'ai commencé, au bureau, j'étais heureux de mettre un beau pantalon, une chemise et une cravate. J'en ai acheté de différentes formes et couleurs, et j'étais content de chercher des combinaisons chaque matin. Ma petite sœur me faisait chaque fois un compliment à mon départ. « Très beau », me disait-elle. Ou : « Qui est ce grand dirigeant ? » Elle n'a jamais su ce que je faisais, mais c'était agréable de lui faire partager ma bonne fortune.

Et notre appartement en avait profité, lui aussi. Elle l'avait toujours impeccablement tenu, mais maintenant, nous pouvions payer quelques réparations, ajouter un ou deux tapis, un jeté pour le canapé, des luminaires pour améliorer l'éclairage de notre salon. Elle avait commencé à fanfaronner un peu quand ses amies lui rendaient visite. J'étais fier de cela.

Je ne pouvais pas lui parler de Paddy.

J'avais ressenti une sorte de fourmillement dans les bras et les jambes, et je n'avais pu m'empêcher de sourire. C'était réellement une bonne idée,

Paris : il me restait à réfléchir à la façon dont j'allais aborder le sujet.

Ma collègue Fernanda m'avait regardé par-dessus son bureau : « Qu'est-ce qui te donne un air aussi satisfait ? »

« Rien », avais-je répondu avec un grand sourire. J'avais l'impression que, si je partageais la nouvelle avec qui que ce soit, elle perdrait de sa magie.

« Comme tu veux. » Elle avait un peu tiqué. J'avais ri. Elle avait agité la tête pour simuler des reproches.

« Ne sois pas jalouse, chérie, lui avais-je rétorqué. Ça ne te va pas. »

J'avais frissonné d'excitation et dressé dans un document Word une liste des endroits que nous aurions l'occasion de visiter. J'avais délaissé mes chiffres pour quelques minutes et imaginé le cinquième arrondissement, ce que cela allait signifier pour Paddy et moi. Je voyais déjà l'écharpe grise en cachemire dont j'aurais besoin pour me protéger du froid, le pardessus bleu marine, les mocassins Gucci en cuir marron et ceinture assortie, une bande de couleur sur le sac de voyage Samsonite. Paddy, grand et distingué, avec un pull à motifs. Peut-être ce feutre noir que j'avais vu chez lui et qu'il ne portait jamais avec moi, posé au-dessus de ses tempes grisonnantes. Faire du shopping sur les Champs-Élysées, découvrir des œuvres d'art que je pourrais apprendre à reconnaître et à comprendre. Manger du foie gras : je ne savais pas exactement ce que c'était, mais cela me paraissait exotique. Oublier mon régime le temps de quelques jours. Je le méritais.

J'avais dressé une liste par ordre décroissant des endroits que je voulais visiter, avec les noms des églises et des galeries, des quartiers et des restaurants. J'avais réfléchi à la quantité de sous-vêtements et au nombre de paires de chaussettes dont j'aurais besoin pour notre escapade. L'hôtel que j'avais choisi avait un site web, et faire laver le linge là-bas ne coûtait pas trop cher. Les délais pour le blanchissage étaient même d'une journée ! J'avais incorporé cette donnée dans mes calculs. J'avais consulté le site Air

France pour m’assurer des disponibilités ; j’avais vu qu’il y avait des vols réguliers et que voler en business n’était probablement pas hors de question. Paddy allait avoir des vacances en avril, et nous pourrions partir le lendemain de la fermeture de l’école et passer une semaine entière là-bas. Dans le cas où nous aurions besoin d’une journée ou deux en plus, j’étais certain qu’il pourrait s’arranger. De mon côté, je n’aurais pas besoin de poser trop de jours la semaine de Pâques, mais ma sœur risquait d’être mécontente de me savoir loin durant une fête religieuse. J’allais devoir réfléchir à ce que je pourrais lui dire. Je ne voulais pas lui mentir, mais j’étais prêt à le faire si nécessaire. Comme elle ne savait pas si je devais voyager professionnellement ou pas, je m’étais dit que ce serait probablement la meilleure façon de lui en parler : en plus, elle en serait fière.

Mon chef s’était approché, mais j’avais réussi à faire précipitamment disparaître le document incluant ma liste, et lorsqu’il était arrivé devant mon bureau, j’étudiais le tableau affiché sur mon écran et la correspondance entre une série de transactions et les trois derniers chiffres.

« Je me demandais si nous pouvions parler un peu. Est-ce que vous auriez cinq minutes ? »

Mon chef était un type plutôt relax, toujours élégant et amical.

« Bien sûr, avais-je répondu.

– Je voulais juste m’assurer que tout se passait bien. Je n’ai entendu dire que des bonnes choses à votre sujet ces six derniers mois.

– Merci. Tout va bien. Le travail me plaît. Je suis content d’être ici.

– *Que bom*. C’est bien. Nous aimons nous assurer que nos employés ont l’impression d’être bien traités.

– Tout le monde ici s’est montré très agréable.

– Bien. Avez-vous des questions au sujet de votre travail ? »

Je pensais une seconde à mon incompréhension globale. Il y avait tellement de choses que je ne savais pas, tellement de questions que je me

posais.

« Je ne crois pas. Tout me paraît assez logique, maintenant. »

Paddy serait probablement capable de m'expliquer le fonctionnement du monde financier. C'est plutôt à lui que j'en parlerais.

« Gardez simplement à l'esprit que, s'il y a quoi que ce soit dont vous avez besoin, il vous suffit de demander. »

Je l'avais remercié, et il était parti. J'étais retourné à mes chiffres. Je m'étais frotté les jambes d'anticipation, en pensant à la conversation que j'allais avoir avec Paddy lorsque je lui parlerais de mes projets. Lorsque je lui parlerais de *nos* projets. Je n'avais de cesse de me répéter : c'est ainsi que je devrais penser aux choses, maintenant – à nous deux ensemble, *ne* ?

Lisboa tape à la porte et personne ne répond. Il n'est pas d'humeur à abandonner, et il cogne jusqu'à ce que la porte s'ouvre, avec la chaîne de sécurité et derrière un *Putain merde qui c'est,* et Lisboa balance son épaule contre la porte avec toute la force de son corps et la chaîne cède et ils entrent – à l'intérieur, une obscurité de rideaux tirés et une odeur de lendemain de cuite. Lisboa a collé le type contre le mur. Il a tout le sérieux d'un insigne exhibé et d'une gorge serrée dans l'autre main. Le gars étouffe un peu et ne peut pas dire grand-chose. Il est en sous-vêtement.

– Super slibard, dit Leme. Il y a quelqu'un d'autre ?

Le type opine.

– Une femme, j'imagine ?

Le type opine.

– La chambre est par là, n'est-ce pas ?

Le type opine et indique la direction d'un mouvement du menton. Il a le souffle coupé, mais Lisboa n'est pas d'humeur à le lâcher.

Leme traverse jusqu'à la chambre. Une femme est assise sur le lit, apparemment nue, et fume. Elle semble demeurer remarquablement sereine face à cette intrusion.

– Salut ma belle, dit Leme. Rends-toi service, habille-toi et va à la messe.

La femme sourit.

– Vous ne voulez pas savoir qui je suis ?

– Sans vouloir t'offenser, *querida*, je crois que je peux deviner.

– Primate impudent.

– C'était plus une réflexion sur lui que sur toi, crois-moi.

La femme sourit.

– C'est un habitué, si vous voulez savoir. Tenez, voici ma carte.

Elle lui tend une carte de visite, que Leme empoche.

– N'oubliez pas qu'elle est dans votre poche, mon grand, histoire que votre bourgeoise ne tombe pas dessus.

C'est au tour de Leme de sourire.

– Merci pour le conseil. Maintenant, tu te fringues et tu mets les voiles.

Leme voit son expression s'assombrir un peu.

– Il ne t'a pas encore payée ?

Elle secoue la tête. Elle ne cache plus qu'elle l'a vraiment mauvaise.

– Attends une seconde, dit Leme.

Il retourne dans le couloir.

– Portefeuille ? dit-il au gars.

Lequel fait un signe en direction du pantalon qui traîne derrière la porte d'entrée. Leme fronce les sourcils.

– Tu ne dois pas être le roi des préliminaires, mon gars.

Il tire le portefeuille d'une poche. Il est bourré de cash. Leme en extrait toute la liasse de billets. Le type ne peut se plaindre que d'un gémissement. Leme lui fait un clin d'œil.

Il retourne dans la chambre. La femme a eu le temps de s'habiller. Il lui tend la liasse.

– Le bonus de Noël, avec une paire de semaines de retard.

Elle prend l'argent, l'empoche.

– La chevalerie n’est pas morte, finalement.

– Allez, file, répond Leme.

Ils sont attablés dans la cuisine et Lisboa prépare du café avec une machine sophistiquée. Le type est assis en slip et fume. Leme a ouvert quelques rideaux et fenêtres. L’endroit *empeste*. Il y a *provisoire* écrit en grand dessus. Tu emménages, tu traites la piaule comme une poubelle, tu déménages. Ça coûte moins cher que le long terme et tout le monde se fout des taches au plafond.

– Comment avez-vous passé la sécurité ? demande le gars.

Leme sourit. Ça n’a pas été difficile. Un insigne de flic, une approche genre gros bras, et le *segurança* les a laissés passer. Dans une résidence de ce genre, il n’y a aucune loyauté. C’est comme un hôtel, mais avec les services d’entretien d’un appartement. Ça fonctionne bien, tant qu’on est là pour quelques mois et qu’on a les moyens. Les locataires ne donnent pas d’étrennes aux agents de sécurité. Là, on est déjà dans du bon milieu de gamme. Presque sur Faria Lima.

– Je crois qu’ils ne vous aiment pas beaucoup, en bas, dit Leme.

Lisboa sert le café. Il tend une tasse à Leme. Dévisage désagréablement le type.

– Vous savez pourquoi nous sommes là ?

– Non.

– Même pas une petite idée ?

– Nan.

– Et si je vous disais que je cherche quelqu’un et que vous pouvez peut-être m’aider à la trouver ?

– Je veux dire…

– Est-ce que cela ressemblerait plus à quelque chose que vous pouvez comprendre ?

– Je ne sais pas. Est-ce que vous pourriez être plus clair ?

– Emmanuel.

– Emmanuel, d’accord.

– Vous travaillez pour Emmanuel, vous recouvrez des dettes, j’ai raison ?

Le type opine.

– J’imagine que pour être efficace, étant donné le genre de choses qu’ils font chez Emmanuel, vous devez vous préparer à l’éventualité d’un défaut de paiement avant que l’opération n’ait eu lieu.

– Quelque chose comme ça, oui.

– Et le patient – le *client* – n’a pas la putain de moindre idée que vous existez, *ne* ?

Le type opine.

– Alors, quoi, vous… vous les suivez jusqu’à chez eux, vous vous renseignez… peut-être un peu de piratage informatique… C’est quoi, votre *modus operandi* ?

– Je suis de l’ancienne école.

Leme hoche la tête.

– C’est bien. Vous savez où ils vivent.

– Absolument.

– Il vous arrive de devoir recouvrer ?

– Très rarement.

– Mais vous êtes payé au forfait.

– Exactement.

– Alors c’est plutôt sympa, comme boulot…

Le type ne dit rien. Il allume une autre cigarette. Il décrit du bras son appart coûteux mais miteux.

– Je ne dirais pas que c’est très glamour. Je suis un privé de seconde zone, un rat qui va renifler de pauvres connards désespérés encore plus mal barrés que moi.

Il tire, fort, sur sa clope.

– Pas exactement ce dont je rêvais quand j'étais gosse, *entendeu* ? ajoute-t-il.

– On vous donne un nom, vous nous donnez une adresse, *certo* ?

Le type opine.

– Je ne veux pas de problèmes. Tout ce que je fais est légal, sauf que ce n'est pas très beau.

– Suivre quelqu'un jusque chez lui n'est pas légal, mec ; pas toujours, dit Lisboa. Garde bien ça à l'esprit, *sabe* ?

Le type adresse à Leme un regard implorant : Ne le laissez pas m'approcher, OK ?

– Gerson Anderson, dit Leme.

– C'est son nom pré-op ?

– Oui, Sherlock, dit Lisboa.

Le type opine.

– Mes dossiers sont là-bas. Vous permettez ?

Leme hoche la tête. Lisboa l'escorte. Quelques instants plus tard, Leme a une adresse dans la main. À Real Parque. Près du Marginal. Pas très loin de Paraisópolis. Pas très loin de l'appart de Leme. Soit le haut de gamme de la favela, soit carrément une résidence de luxe, se dit Leme. Intéressant.

– C'est là que j'aurais cherché, si ce con n'avait pas payé, d'accord ? Mais je n'en ai pas eu besoin, vu que ce con a payé. C'est tout ce que je peux faire pour vous aider.

– Vous avez suivi le client jusqu'à cette adresse ?

Le type opine.

Leme regarde Lisboa. Qui hoche la tête.

– J'espère que nous n'aurons pas besoin de revenir te voir, joli cœur.

De retour dans la voiture. Leme, encore une fois, sur le siège passager. Son téléphone bipe…

Admin :

Je crois savoir ce qu'est Pereira Modelling

Leme attend. Un autre bip.

Une allusion à Francisco de Assis Pereira

Le sang de Leme se glace. Il attend. Un autre bip.

Le Maniaque du parc

Leme jure intérieurement : *Eh merde !*

Le Maniaque du parc. Un tueur en série des années quatre-vingt-dix. Se faisait passer pour le recruteur d'une agence de mannequins. A trompé, violé et tué onze jeunes femmes. Les victimes ont toutes été retrouvées dans les broussailles d'un parc. Étranglées avec des lacets de chaussure.

Un copycat.

Un pur crime de haine.

Renata est plutôt contente d'être au bureau un dimanche. Cela lui rappelle la raison pour laquelle elle a voulu ouvrir sa propre boîte au départ. Le fait qu'elle soit là, dans son bureau, son espace, à faire son travail lui donne un sentiment de liberté et de légitimité. D'autant que cela dure depuis quelques années. Elle est établie, maintenant, elle fait partie de la communauté ; elle joue un rôle réellement bénéfique pour bien des gens qui vivent ici.

Évidemment, si l'on considère que sa position importe de par son influence et si l'on considère ses liens avec Capital SP, il n'y a rien de surprenant à ce qu'elle ait été chargée de cette tâche par le *Secretario de Obras*.

La question est, de quelle tâche exactement veut-on la charger ?

S'ils veulent donner le feu vert à une construction de type projet Singapour, ils ont besoin d'un accès total au terrain. Un terrain qui est actuellement nu et désert, et qui n'abrite guère que deux préfabriqués, ainsi que, fort probablement, certaines des activités profondément douteuses de l'organisation, le nom que se donne l'antenne du PCC à Paraisópolis.

Elle repense à 2006. Elle se souvient d'un mémo qu'elle avait lu, des instructions provenant de Capital SP :

De nombreux numéros de compte Capital SP sont liés au projet Singapour.

De nombreux produits financiers Capital SP sont liés à l'énorme prêt consenti au gouvernement pour l'aider à financer la Bolsa Família.

Ce qu'il faut garder à l'esprit, c'est que les évolutions politiques ont une influence directe sur ces comptes et ces produits, et sur la façon dont ils génèrent des richesses. Tout est avant tout une question de confiance : si le gouvernement juge que le terrain convient, alors l'argent peut être débloqué – les organismes internationaux se battent pour apporter leur financement et leur soutien. Et tout le monde s'enrichit. Enfin, tout le monde des riches s'enrichit.

Elle a besoin du dossier, elle a besoin de recouper les données du projet Singapour avec les domiciliations et les demandes d'inscription à la Bolsa Família. Le nombre de familles inscrites à la Bolsa Família, quand il est important, facilite la proposition et la justification d'une construction de type projet Singapour.

Elle se sert une autre tasse de café. Elle a la gueule de bois ; elle a trop bu tout l'après-midi de la veille, pendant le discours de Dilma et par la suite – alors elle se tâte, se dit qu'elle va descendre déjeuner chez dona Regina. Elle se donne vingt minutes avant d'aller manger. Elle espère que Regina aura préparé son fameux ragoût de porc.

Elle ressort d'abord les informations du projet Singapour. La partie propriété foncière est tortueuse. C'est un cercle vicieux, lui semble-t-il. Propriété de l'État, à moins qu'une autre permission n'ait été accordée pour droit d'usage et d'habitation par l'État. Elle a l'impression que la propriété d'un terrain tient surtout à ce qui est le plus utile à un moment quelconque. En d'autres termes, on peut le vendre sans en être réellement propriétaire, lui semble-t-il.

Le nom d'une société réapparaît à de nombreuses reprises : Casa nova. Renata note ce nom.

Elle se tourne ensuite vers le meuble de rangement dans lequel sont conservés les dossiers de Bolsa Família de la même période. Elle cherche plus spécifiquement les dossiers de mai 2006, juste avant ce terrible week-end de violence, au moment exact où Capital SP lui avait demandé pour la première fois de s'intéresser au projet Singapour. C'était Ray Marx. Big Ray. Elle secoue la tête, en souriant. Elle l'avait échappé belle, se dit-elle, sans trop savoir à quoi elle avait échappé. C'était le mois où les demandes et enregistrements de Bolsa Família avaient culminé ainsi que, d'ailleurs, celui des dernières demandes que Fernanda et elle avaient eu à gérer. Cela paraît logique : un programme avait été institué, et au bout d'un certain temps, tous ceux qui étaient concernés avaient été enregistrés. Le processus était alors naturellement arrivé à son terme.

Elle survole les tiroirs du meuble, localise mars et avril. Mai, par contre, est introuvable. Elle vérifie le tiroir du dessus et celui du dessous. Elle cherche ensuite dans les dossiers du même mois, mais dans d'autres catégories : actes de mariage, actes de naissance. Nada. *Rien*. Ces dossiers, donc, ne sont pas simplement mal rangés. Elle ne panique pas. Ce sont des archives, il n'y a jamais besoin d'y revenir, sauf en cas de problème avec un papier, et il n'y a pas eu de problème depuis très longtemps. Elle est trop efficace, trop rigoureuse pour cela.

« Tu es le diable qui se cache dans les détails, pour déformer une expression usuelle », lui avait dit un jour Fernanda.

Cela lui avait plu.

Elle sort les certificats de décès de janvier à mai et les pose sur son bureau. Elle va les vérifier : c'est là qu'il est le plus logique qu'ils aient pu être rangés par erreur, étant donné la façon dont les meubles sont organisés.

Elle les épluche. Rien là non plus.

Elle sirote son café. Elle s'inquiète un peu. Elle est préoccupée : c'est dimanche. Elle ne peut pas – ne *veut* pas – appeler Fernanda pour lui

demander si elle a la moindre idée de l'endroit où ces dossiers pourraient se trouver.

Les certificats de décès de janvier sont étalés sur son bureau. Elle les fixe des yeux, sans exactement les lire, mais sans exactement ne pas les lire non plus.

Un nom lui saute aux yeux :

Maria Regina Vasconcellos

Cela ne veut pas dire grand-chose en soi, mais Renata se souvient avoir traité une demande d'inscription à la Bolsa Família au même nom un peu plus tard dans l'année. Fort probablement en mai, d'ailleurs. La raison pour laquelle elle s'en souvient : Maria Regina Vasconcellos est la cousine de dona Regina. Enfin, *était* sa cousine.

Renata sent quelque chose s'éveiller en elle. Un frisson, une forme de circonspection.

Maintenant, elle a *vraiment* envie de trouver les dossiers de Bolsa Família de mai 2006.

Mais ils ne sont vraiment nulle part.

Elle se renfonce dans son fauteuil, finit son café.

Elle prend une longue inspiration. Il s'agit probablement d'une erreur administrative, c'est tout. Cela peut arriver à tout le monde, même à elle. En fin de compte, la bureaucratie épouvantable de ce pays est ce qui justifie l'existence de son bureau, si l'on y réfléchit.

Elle se dit que cela va pouvoir attendre. Elle parlera à Fernanda demain.

Elle survole des papiers, range, nettoie sa tasse.

Elle pourra toujours se renseigner sur cette société Casa nova depuis la maison.

Ray a l'impression d'avoir toutes les fortunes, mais pas un rond en cash.

Ce n'est pas son premier rodéo, après tout, alors il sait que s'il veut toucher le jackpot, il va devoir prendre des initiatives. Son salaire n'est qu'une pitance ; le vrai *dinheiro* se fait à la marge.

Et quand on a bien joué son coup, il rentre à la maison dans des sacs de dollars US sous immunité diplomatique, ce qui rend les douanes et les impôts facultatifs.

Donc ce que Ray cherche, c'est un petit peu d'écrémage sur une série de prêts et de lignes de crédit surfacturés, le genre de situation favorable que Capital SP peut facilement organiser au profit de grandes sociétés. Sauf que la commission de Capital SP sera un sac de dollars US déposé dans un endroit sûr à l'attention de Big Ray.

La réfutabilité est capitale, et Ray y a pensé aussi.

L'entremetteur de Ray, Joãozinho, servira d'intermédiaire. Ray est plutôt bien vu, dans le sens où il est ce mystérieux Yankee qui baigne dans le pognon. En cet instant même, on n'attend plus que le signal du départ.

Il est assis dans son nid-de-pie de chambre d'hôtel, regarde à travers le hublot panoramique, a l'impression d'être en pleine mer.

Il y a à cela une autre raison. Il n'a plus de matos. Ce qui ne l'aide pas à attendre. Ni ne l'aide à dépasser les murs aseptisés du quotidien. Tendu comme il est, la chambre lui fait penser à celle d'une clinique de luxe.

En un sens, sa situation est plutôt cocasse. Ce n'est pas tant qu'il en a besoin, mais il a besoin de savoir qu'il en a au cas où il en aurait besoin.

Parfois, il se demande si un usage irréfréné ne serait pas préférable. Quand on ne veut plus que se shooter, on n'a plus besoin de s'inquiéter de quoi que ce soit d'autre.

C'est une vision fondamentaliste, épurée et belle dans sa simplicité, dans ses priorités.

Sauf que ce n'est pas son truc, à Ray. Ray est fondamentalement le genre de fils de pute qui fonctionne à plein régime cent pour cent du temps.

Après, Ray se refuse à aborder ce sujet quelque peu délicat avec Little Johnny, et Fernando pourrait ne pas montrer autant d'empressement à lui procurer de l'héroïne de qualité supérieure qu'il en met à lui procurer des call girls premier choix. Sans même considérer ses états d'âme, se dit Ray,

un entremetteur de son genre ne pourrait probablement lui trouver que du bas de gamme, et il n'en serait pas plus avancé. Alors il vaut mieux ne pas demander. D'autant plus qu'à y repenser, ses arrangements seraient quelque peu compromis si tout l'hôtel était au courant de ce goût très particulier. Se taper des pros de haute volée est vu comme plutôt cool, et même *and the Gang*, à São Paulo, mais se shooter à l'héro n'est pas assez macho pour conférer un quelconque prestige, produire quelque admiration que ce soit.

Ray passerait pour un junkie, et ce n'est tout simplement pas acceptable. Alors Ray se retrouve un peu piégé, ce qui ne lui est vraiment pas habituel.

Ray est dans de beaux draps.

Son téléphone sonne.

– Little Johnny, mon ami, tu es un amour, dis-moi quelque chose que je ne sais pas.

– Tout est prêt. Nous avons une adresse, que nous allons appeler le bunker.

– Génial.

– C'est situé dans un bled merdique à quelque chose comme trente bornes de Brasília.

– Ça doit être ravissant.

– C'est une nullité de trou de rien du tout. Une chambre et un frigo.

– Sûr ?

– Extrêmement.

– Je ne vais même pas demander.

– Tu n'as même pas demandé.

Ray s'esclaffe.

– Et notre homme ? C'est bon ?

– Notre homme est très impressionné par les chiffres que tu lui as montrés, Ray.

– Simple arithmétique, répond Ray.

– Il est également épaté par tes efforts concernant deux politiciens de premier plan.

– Dont il serait malheureux de citer les noms au téléphone étant donné la passion charnelle que peut éprouver l'État pour les tables d'écoute, mais dont les noms nous sont familiers à tous les deux.

Little Johnny se pâme.

– Quel sens de la formule, *entendeu* ?

– Et bien mérité parce que fruit d'un immense labeur, fils.

Joãozinho s'esclaffe.

– Notre homme a le goût de l'universalité. Il désire élargir ses horizons.

– Génial.

– L'implication étant, moins subtilement, que si les deux politiciens dont il serait malheureux de citer les noms devaient connaître des revers de carrière au moment même où notre homme fait des affaires fructueuses grâce à nous – grâce à toi –, cela pourrait mener à un raffermissement de notre relation.

– Bingo, dit Ray.

– Je vais lancer quelques petites choses.

– Fonce.

Ray raccroche.

Leur homme, c'est Geddel Vieira Lima. Vice-président de la Caixa Econômica Federal. Le marché est un classique : des dessous-de-table contre des prêts et lignes de crédits surfacturés.

Jackpot !

Silva titube sur le chemin du retour. Ceci n'a rien d'inhabituel. Boire les veilles de jours ouvrés, il n'y a que ça de vrai. Démarrer une journée de travail avec la gueule de bois donne du peps. Démarrer avec un handicap signifie avoir une pente à gravir, et donc une réussite plus méritoire : bien joué, le vieux. Le fait est que le bourdonnement du vin rouge des petites heures de la nuit affûte le cerveau et la plume. Lance la machine, vieux, il y

a beaucoup à faire. Oui, oui, demain est un autre jour. Silva glousse en rentrant chez lui. S'abandonner à un petit jeu de rôle, à cette voix dans ce vieux crâne, aux diatribes maintes fois répétées contre les affronts réels ou supposés – les clichés de cette façon de penser le font rire. Il vacille, se rattrape à un réverbère. Il repart, vacille encore, se rattrape à un mur, à la porte grillagée d'une résidence plus chic que la sienne. Il est tard, et il n'y a foutrement rien alentour. Il aime rentrer à pied, de toute façon.

Ça le dégrise. Ça lui fait un peu d'exercice.

Il prend ses cigarettes dans sa poche intérieure. Il était sûr qu'il lui en restait une ou deux. Il fouille les poches intérieures, les poches de son pantalon, les poches arrière, celles de sa chemise…

Pas de briquet.

Il est quasi certain qu'il en avait deux quand il est sorti de chez lui, même si c'était alors pour prendre le journal et aller le lire avec un petit-déjeuner gargantuesque, le petit-déjeuner brésilien traditionnel : œufs, jambon, pain, *pão na chapa*, saucisse épicée, riz et haricots, deux cafés, et faire passer le tout au mélange bière-*pinga*. Un repas de champion. Ça tient au corps *longtemps*.

Silvia avise un type qui fume sa clope devant son immeuble ; *Alléluia*, s'exclame-t-il intérieurement.

– Vous êtes un don du ciel, *cara*, lui dit Silva. *Tem fogo ?*

Vous avez du feu ?

Le type acquiesce. Il prend la pose, briquet dans la main droite, main gauche en coupe autour de la main droite. Silva se penche en avant. Silva essaie de tirer une taffe, rate son coup, fait un faux pas.

– Tout va bien, mon gars ? demande le type en reculant le briquet juste assez pour que Silva ne puisse pas l'atteindre.

Quel faux cul, se dit Silva sans le dire à voix haute, parce que qui voudrait s'embrouiller quand se profile une merveille de dernière clope ?

– *Meu*, dit Silva – *vieux*. Je tiens la forme. Ça ne pourrait pas aller mieux.

Silva chancelle.

– Prêtez-moi le briquet, *ne* ?

Le type recule d'un pas. Ray avise ses vêtements élégants, ses grands vêtements élégants. C'est un grand type, ce type.

Allume mon putain de clope, putain, se dit Silva. *Qu'est-ce que tu me fais ?*

Le type pivote, balance un direct du gauche, qui atteint Silva juste au-dessus de l'œil droit. Silva est ivre, mais il ressent toute la puissance du coup. Il sent sa peau se fendre et le sang couler. Sa cigarette tombe de ses lèvres. Il chancelle mais ne tombe pas. Il s'accroupit, juste pour un temps. L'alcool a atténué le coup. Il a l'impression d'avoir dégrisé de six verres, c'est au moins ça de pris. Il voit sa cigarette et la ramasse. Il n'est pas sûr de savoir pourquoi il a fait ça.

Il relève les yeux.

– Putain, c'est quoi, ça ? demande-t-il.

Le type appuie son index sur son front.

– Tu fais gaffe, c'est tout, *certo* ?

Le type passe la main autour de la gorge de Silva. Silva étouffe, tousse. Sa salive fait des bulles. Le type poursuit :

– N'écoute pas les promesses des étrangers trop charmants, *entendeu* ?

Silva acquiesce, mais il n'est pas certain d'avoir la moindre putain d'idée de ce qu'il se passe.

– Ça part d'un bon sentiment, et c'est bien dit, halète-t-il.

Le type crache par terre. Il jette un briquet aux pieds de Silva.

Il s'en va.

Silva considère le *résultat*.

Il allume sa cigarette. Il s'adosse au mur, avec tout le bonheur de la dernière de la journée.

Leme et Lisboa arrivent à la dernière adresse connue de Gerson Anderson.

Au moins, selon la petite enflure de chasseur de primes chargée de s'assurer que l'autre connard allait bien payer sa note.

C'est une résidence hôtelière plutôt neuve, moyennement classe, relativement standard, anonyme, sans grand charme. Des matériaux auxquels il n'a pas beaucoup manqué pour paraître luxueux.

Le *porteiro* porte tout l'ennui d'un dimanche matin, et survole son journal. La radio diffuse un quelconque nouveau programme ou un autre. Une télé avec le son coupé est calée sur une chaîne de téléachat. Une fille en bikini y fait la promo de bouteilles de parfum, qu'elle exhibe comme des trésors anciens. Son sourire étincelle, ses lèvres luisent, ses yeux sont vides.

Leme et Lisboa ne perdent pas de temps. Les insignes, un regard, et le *porteiro* quitte son fauteuil pour les mener jusqu'à l'ascenseur. Ils se serrent tous les trois dans la cabine exiguë. La lumière est trop crue, le miroir leur rend leurs regards.

Le *porteiro* leur fait signe : *Après vous*, d'un air sarcastique. Il s'incline, *mais ou menos*, comme s'ils étaient des souverains en visite.

Leme et Lisboa ne s'intéressent pas à lui. Le *porteiro* s'en cogne. Il leur ouvre la porte.

Il leur fait une nouvelle fois signe : *Après vous, messieurs*.

Leme et Lisboa pénètrent dans un appartement vide.

– Vous avez déjà rencontré la femme qui vivait ici ? demande Leme.

– Si je ne connais pas un résident, je suis heureux. Et cela signifie que le résident est heureux.

– Donc, cela veut dire non.

– Je vois des gens entrer et sortir. Et s'ils ont une voiture, ils n'ont même pas besoin de moi.

Leme hoche la tête.

– J'imagine que cette poule a dû se barrer, *ne* ? dit le *porteiro*.

– Même ça, vous ne le sauriez pas ?

– Non. Enfin, pas nécessairement. Ils peuvent ne pas me l'avoir encore dit.

– Qui ça ?

– La direction, *porra*.

Leme regarde Lisboa. Lisboa acquiesce.

– *Então*, dit Leme au *porteiro*, voilà ce que vous allez faire.

Le *porteiro* écoute. Il bâille. Il se gratte les fesses. Il joue au cow-boy qui dégaine, en faisant tourner son trousseau de clés géant autour de son index.

Leme attrape son poignet. Leme tourne.

– D'abord, vous allez parler à la direction, voir si la résidente est effectivement partie.

Le *porteiro* opine.

– Ensuite, vous allez visionner les images des caméras de sécurité.

Leme fait un signe de la tête en direction des caméras du couloir.

– Et vous allez nous trouver des vidéos d'une femme qui entre et sort de cet appartement. *Entendeu ?*

Leme lâche le poignet du *porteiro*. Le *porteiro* regarde Leme les yeux écarquillés : *D'accord, d'accord*.

– *Certo ?* demande Leme.

Le *porteiro* hoche la tête.

– Demain matin.

– Bon garçon, dit Leme.

Il lui tend une carte de visite.

– Appelez-moi. Sinon, nous reviendrons.

Lisboa lui donne une grande claque dans le dos – fort. Le *porteiro* vacille sous le coup. Lisboa sourit. Ils s'en vont.

Renata est assise sur le balcon de son appartement et sirote une bière en regardant des files de voitures serpenter et se frayer un chemin à travers les

ruelles en contrebas de son immeuble, en écoutant à moitié un groupe d'hommes, installés dans le bar de l'autre côté de la rue, discuter bruyamment de football, de politique et, inévitablement, de femmes. *Puta que pariu*, entend-elle. *Bordel de merde.* Des rires et des injures. *Vai tomar banho, porra. Você sabe de nada*.

Elle secoue la tête. Elle entend : *Quel beau brin de fille*.

Renata sait que de jeunes prostituées boivent de temps en temps dans ce bar avec des hommes plus âgés. Elle ne sait pas s'ils font affaire ; elle ne veut pas savoir lesquels de ces hommes y céderaient. Certains sont des amis de Mario, après tout.

Mario est dans la cuisine et prépare le dîner. Renata l'imagine dans le bar avec les autres hommes de la résidence. Elle n'est pas certaine de la façon dont il s'intégrerait. Lui ne parle pas aussi crûment que eux semblent le faire, n'élève jamais la voix. Lorsqu'ils descendent à la piscine, Mario est réfléchi, réservé, mais il balance tout de même quelques piques bien senties, quelques blagues.

Renata apprécie toujours lorsqu'il fait ça. Il est drôle, son mari.

Lorsqu'elle s'était installée ici, il lui avait présenté ces anciens : un restaurateur, un dentiste, des commerciaux, un flic à la retraite ; tous étaient déterminés à apprécier la vie autant que possible.

La résidence est comme un club : une grande piscine et sa terrasse, un court de tennis, un sauna, un court de squash, un espace barbecue, un bar, des tables de snooker, et même une discothèque. Cela avait impressionné Renata.

Les balcons s'incurvent comme des guitares avec une élégance à la Niemeyer, et chacune des huit tours est signée d'une bande unique de couleur différente. Une sorte d'utopie Art déco.

Ce n'est pas visible depuis leur balcon, par contre, qui donne vers l'extérieur.

Il y a paradoxalement quelque chose de reposant, a-t-elle toujours pensé, dans le bruit de la circulation, les encombrements des jours ouvrés, la chaleur qui décroît, les craquements et crépitements du courant dans les câbles électriques qui s'entrecroisent au-dessus. Elle aime cette impression d'être *juste là*.

Ils ont des amis dont les balcons donnent de l'autre côté de la résidence. De chez eux, on peut sortir regarder à travers l'épaisse végétation qui borde Paraisópolis et voir des hommes au visage sévère se tailler un chemin à la machette vers la favela. Il y a une piscine municipale à droite, les cris des enfants s'éteignant en fin d'après-midi lorsque les parents ramassent les serviettes et entraînent leurs rejetons loin des bassins. Ce sont les habitants de Paraisópolis ; la récréation est terminée et il est temps de retourner vers le dédale de béton et les bols de haricots bouillis avec peut-être un peu de porc bon marché.

Ce sont les gens pour lesquels Renata travaille, les gens qu'elle aide.

Morumbi n'est pas un endroit où les classes moyennes ont grand-chose à faire, point final – même si l'argument est potentiellement contre-intuitif, selon elle. C'est peut-être un lieu où il est possible de se créer des racines, un lieu où l'on peut *vivre*. Il s'est développé tellement vite. Il n'y a pas grand-chose à y faire le soir, à part manger dans des restaurants onéreux et surfaits, ou aller au cinéma dans le centre commercial, ou passer du temps au bar privé de la résidence – qui est tout le contraire du bar auquel s'intéresse Renata pour l'instant – pour y écouter des histoires salaces et des querelles politiques d'ivrognes sur fond d'innombrables jurons inventés, ce de préférence sans s'en mêler.

Certains disent que tout ce qui n'est pas le Brésil est mieux que le Brésil, songe Renata. Elle n'est pas certaine que c'est le cas. Nous avons cette fierté de notre pays, oui, c'est vrai, se dit-elle, mais nous en avons aussi dans le même temps le dédain, comme si nous n'avions pas confiance

en notre capacité à être aussi sophistiqués ou impressionnants que les Européens.

Des mégalopoles comme dans les livres de géographie et un pays en voie de développement. Cela fait sourire Renata. C'est pour cela que nous passons notre temps à dire que nous sommes italiens ou portugais, se dit-elle. Nous sommes des putains de Brésiliens ! C'est une question de statut. Être de l'Ancien Monde confère un statut.

Ces envolées fantaisistes l'aident à se relaxer, ces digressions, ces petites constructions structurées.

Mario vient la rejoindre. Il lui tend une bière.

Elle lui sourit. Elle rayonne.

– Merci.

– *Pasta*, ça te va ?

Elle hoche la tête.

– Dimanche soir.

Il sourit.

– Eh bien, avec mon vieux, c'était canard laqué dans Liberdade.

– Pizza, chez moi.

Ils boivent tous les deux. Une tradition du dimanche soir : dîner italien pour la plupart des familles. Le football à la radio sur le chemin du retour. Renata est heureuse de leur tradition à eux : *pasta* à la maison, ensemble.

– Tout va bien ? demande Renata.

– Tu le sais. Je suis heureux, maintenant.

Renata sourit. Elle sait.

– Je pourrais servir le dîner ici ?

– Bonne idée.

– Je débouche une bouteille de vin.

– Super idée.

Il sourit et retourne dans la cuisine.

Elle voudrait lui parler du travail, de ce qu'il s'est passé au bureau, des dossiers, du certificat de décès et des données de la Bolsa Família qu'elle n'a pas pu recouper, de la requête au *Secretario de Obras*, du travail qu'elle va devoir faire de toute façon… mais pas ce soir, pas après ce week-end – non, pas ce soir, ils ont vraiment besoin d'un peu de temps pour eux.

Ils ont besoin de manger, de boire et de faire l'amour, en fait.

En rentrant à la maison, elle s'était souvenue d'une chose qui remontait à la fac de droit : le principe de *prescription acquisitive*, qui veut que la possession continue d'une terre confère sa propriété. Confère : ce terme, encore une fois. Ce pourrait être la base juridique d'une offre de l'État pour acheter le terrain de la favela avec le promoteur, et pour relancer la construction sous projet Singapour.

Et il ne lui avait pas fallu longtemps pour relier Jorge Mendes, le *secretario* en personne, avec Casa nova. Mais c'est tout ce qu'elle a, pour l'instant : un lien, un nom. Un jour, très bientôt, cette semaine, elle en parlera à Mario. Il pourra l'aider. C'est son putain de boulot, après tout, se dit-elle en riant intérieurement.

– Tiens.

Il lui tend un bol de spaghettis dans une sauce tomate épicée, parsemé de feuilles de basilic émiettées et de parmesan râpé, avec du pain grillé à l'huile d'olive et à l'ail.

– Ça a l'air merveilleux.

Il leur sert du vin. Il s'assied. Ils trinquent.

– Je suis affamé, dit-il.

Ils mangent. Ils écoutent les bruits qui montent de la rue.

Ils boivent et mangent et se regardent dans la lumière tamisée du balcon, le visage de Mario dessiné en noir par la lueur de la chandelle. Elle est heureuse, ça va être une bonne année.

– Est-ce que je peux te demander quelque chose ? dit Mario. Une question professionnelle, en un sens. *Sabe ?*

– *Claro, querido*.

– Je cherche quelqu'un qui vit dans la favela. Rien à voir avec une enquête, pas directement, mais quelqu'un qui pourrait avoir des informations qui m'aideraient, et je ne peux pas passer par les canaux habituels, *entendeu* ?

– OK.

– Est-ce que tu pourrais, hypothétiquement, trouver quelqu'un si je te donnais un nom ?

– Certainement. Je pourrais essayer, il y a de grandes chances.

– Et tu le ferais, pour moi ?

Renata sourit.

– Évidemment que je le ferais.

– Merci.

Mario enroule des pâtes avec sa fourchette. Le bruit des couverts sur la porcelaine. Du vin que l'on sert. De la croûte du pain.

– Ce n'est pas trop épicé ?

– C'est parfait.

Renata déglutit.

– De qui s'agit-il ? demande-t-elle.

Mario la dévisage.

– Annette Nascimento.

Bocão, Grande Bouche, ancien escort :

Culpabilité.

Je ne voulais pas que Paddy pense que je devais passer chaque nuit avec lui, alors j'étais heureux que nous soyons séparés plusieurs fois par semaine. Il aurait peut-être voulu me voir plus souvent, mais j'avais compris que ce n'était pas toujours possible.

Ma sœur était à la maison quand je suis arrivé. Elle cuisinait du riz et des haricots et faisait griller du poisson et l'appartement sentait franchement mauvais. Je n'avais pas envie que mes vêtements sentent le

poisson, alors je m'étais empressé de me changer dans ma chambre, et j'avais enfilé un vieux survêtement.

« Ça te va, du poisson pour dîner ? avait-elle demandé.

– Tout ce que tu veux.

– Mais je veux que ça te plaise aussi. C'est toi qui as un boulot difficile. Tu as besoin de calories pour prendre toutes ces décisions importantes. »

J'étais en survêtement, dans l'embrasure de la porte qui sépare la cuisine du salon. Elle aurait pu avoir lieu n'importe quelle nuit, cette conversation.

J'avais gratté avec l'ongle un peu de la peinture du mur qui s'écaillait.

« Arrête, avec ça, et viens t'asseoir. »

Puis nous nous étions assis et nous avions dîné et elle m'avait parlé de sa journée – elle travaillait comme femme de ménage à mi-temps dans quelques-uns des appartements de l'immeuble – et j'étais resté tranquillement assis sans reconnaître mes problèmes au travail, sans lui parler de ma relation, sans allusions à ma vie d'avant, celle d'avant qu'elle ne vienne vivre avec moi, après la mort de notre mère. Mais ce soir-là, j'étais obsédé par mon idée. J'ai bien failli lui dire. Le simple fait de lui faire à ce point confiance nous aurait rapprochés, *sabe* ? Mais je ne savais pas si elle comprendrait, et je ne voulais pas prendre le risque qu'elle me rejette. C'était mon appartement, mais c'était tout ce qu'elle avait. Je m'étais retenu : je n'avais pas voulu risquer sa désapprobation. « Reprends-en, m'avait-elle dit en me resservant. C'est bon pour ce que tu as. »

J'avais souri et accepté, en me disant que je ferais mieux de manger moins de glucides : je ne pouvais plus compter sur mon volume d'activité pour les brûler.

OceanofPDF.com

2

L’orgie

Mars 2011

On trouve toujours tout ce qu’on veut, à São Paulo. Et tout ce dont on a besoin aussi. Il suffit de siffler.

Julião, entrepreneur

C’est un choc de civilisations. Quel genre de pays voulons-nous être ? La majorité des gens respectent les règles, ils travaillent de l’aube au crépuscule et paient leurs impôts autant qu’ils le peuvent. Mais une autre partie vit aux dépens de l’appareil d’État, tire profit d’arrangements avec ceux qui détiennent les clés du coffre.

Eurípedes Alcântara, journaliste

Les journées de Leme se lénifient, se muent en une routine décourageante.

L’homicide – le meurtre, quelles que soient ses motivations – est une occurrence, une chose qui arrive, à São Paulo.

Crime de haine ou pas, un cadavre est un cadavre. La mort est une statistique ; l’importance quantitative de cette statistique affecte et détermine l’aspect désespérant du tempo de son quotidien, de sa routine.

São Paulo baigne dans les meurtres, elle en est submergée. Les affaires vont et viennent, on fait ce qu'on peut.

Et ce que Leme peut faire, c'est opérer avec minutie dans le cadre et le prolongement d'une procédure d'enquête. Ce qui signifie, dans ce cas précis, poursuivre la seule piste qui leur reste : le presse-papiers. C'est, au mieux, hypothétique. Et cela implique une laborieuse vérification exhaustive de tous les endroits de São Paulo où l'on produit ce genre de colifichet. Et il s'avère qu'ils sont fort nombreux, ce qui n'est en rien une surprise.

Que Leme ait dû poursuivre cette enquête par lui-même, en dehors de ses heures de service, n'a aucunement entraîné un travail bâclé. Chaque jour, il essaie un nouvel endroit ; chaque jour, il a une adresse en moins sur sa liste. Ceci dit, il n'a pas progressé d'un iota.

Cela commence vraiment à ressembler à une impasse.

La seule et unique source de joie dont Leme peut se targuer dans ce dossier réside dans son refus d'imputer le crime à un lampiste pour satisfaire ses supérieurs. Les médias, inévitablement, ont fini par avoir vent de la partie *Maniaque du parc* de l'affaire. Il s'est ensuivi quelques articles à sensation, deux éditoriaux focalisés sur les crimes de haine, et quelques longueurs de colonnes vouées à donner une image détestable de la police.

Au bout du compte, cela s'était fini avec des Regardez ce que nous sommes devenus, des métaphores sur l'état de la nation. Ce Silva, le spécialiste police-justice du *Cidade de São Paulo*, avait été sur son dos comme une ventouse.

Les métaphores ne tuent pas les gens, évidemment.

L'appartement vide n'avait mené nulle part : il était vide, après tout. Le *porteiro* avait fait ce qu'il lui avait été demandé, et les vidéos avaient confirmé que la victime habitait bien là. La direction n'avait rien pu leur apprendre : pour ce qu'ils en savaient, la résidente y vivait encore.

Le cabinet du psychologue assermenté leur avait attesté ce qu'ils savaient déjà : Gerson Anderson était prêt, juridiquement parlant, à subir une intervention chirurgicale de réassignation sexuelle.

Leme a l'impression de pourchasser des fantômes.

Reste une chose dont les médias n'ont pas démordu : la possibilité d'une autre victime. L'idée de l'imitateur d'un tueur en série, l'angle du copycat.

Leme s'efforce de ne pas trop penser à cet angle-là dans son enquête. Il n'aime pas s'y attarder trop longtemps.

Mais ses efforts en ce sens ne sont guère couronnés de succès.

Et cela est en partie dû à son entretien avec Annette Nascimento. Elle avait affirmé, sans la moindre hésitation, que le presse-papiers était bien celui de Lockwood. Or, la police scientifique avait mis l'objet hors de cause. Cela revient à dire qu'il est uniquement symbolique, puisque ce n'est pas l'arme du crime. Il s'agit bien d'un message sans équivoque. Un message qui signifie qu'il n'a pas sur les bras un crime irrésolu, mais *deux* – ce qui, évidemment, va à l'encontre de l'avis de ses supérieurs. Qui signifie aussi que faire porter le chapeau à un lampiste est une chose, mais que faire porter deux chapeaux à deux lampistes deviendrait une forme de pragmatisme policier qui avoisinerait l'immoralité irrémédiable. Et qui dit enfin : Vieux, arrête de déconner.

Puis Lisboa reçoit le coup de téléphone qui fait tout avancer d'une case avec une répugnante irrévocabilité. Et l'abattement de Leme prend une nouvelle forme, pour intégrer impuissance et détresse.

Dans le vrai monde, des gens meurent, des gens se font tuer, et il y a des hommes comme Leme et Lisboa qui essaient de découvrir qui est le coupable, et le marché ne va pas plus loin, et cela n'importe pas s'ils trouvent ou pas, en fait, parce que les gens meurent et que tout cela fait partie du pacte social. De l'illusion d'un pacte, tout du moins.

Ce que Leme s’est efforcé de découvrir ces derniers temps : non plus *qui*, mais *pourquoi*.

Et l’appel : un cadavre. Du côté de Parque do Ibirapuera. Derrière l’auditorium.

Le soleil qui fait cloquer la peinture.

C’est le premier souvenir que Rafa a du dernier jour où il a vu sa mère.

Le soleil qui fait cloquer la peinture et le nuage de chaleur, en attendant la pluie.

Rafa à la maison avec sa grand-mère, en attendant que sa mère et son père reviennent de l’hôpital avec un nouveau bébé, frère ou sœur. La chaleur qui pèse lourdement, ses espérances qui ne pèsent guère : Rafa avait six ans.

Sa grand-mère l’avait emmené à la piscine municipale en périphérie de Paraisópolis. Le soleil violent, malveillant ; des rubans de lumière dessinés par le prisme de la pollution. L’eau est d’un bleu clair translucide au-dessus du carrelage de la piscine ; les yeux de la jeune amie de Rafa, Aninha, ont la couleur de la mer. Une pensée s’insinue dans l’esprit de Rafa : mon frère me ressemblera, ma sœur me ressemblera. Peau noire et yeux marrons. Aninha est un rayon de soleil teinté de poussière, un sourire comme un lingot d’or, une promesse de crème glacée, une friandise. Voilà ce que Rafa ressent alors, comme il la regarde, comme ils rient et jouent ensemble : qu’elle représente quelque chose comme un espoir.

L’autre jeune ami de Rafa, Franginho : visage crasseux et vêtements crottés. Qu’est-ce que la mère de Rafa disait toujours, déjà ? Si un rat mord Franginho, c’est au rat qu’il faut faire l’injection antitétanique.

C’est un peu cruel, s’est toujours dit Rafa ; ce n’est pas la faute à Franginho, si sa mère ne voit pas de différence entre la lessive et la sciure.

Ils s’aspergent et se pourchassent, se lancent des ballons gonflables.

La grand-mère de Rafa est assise avec ses amis, papote, pense tant bien que mal à garder un œil sur les enfants. Le deuxième souvenir de Rafa : des

employés torse nu, le dos voûté, qui se frayent un chemin avec de longs couteaux à travers la végétation luxuriante qui entoure la piscine, le visage sévère ; ils progressent vers la favela le long de la bouillasse de déjections qui s'écoule lentement en sens inverse.

Ils jouent dans l'eau jusqu'à ce qu'un sifflet annonce que le temps a passé. De jeunes hommes et femmes en tongs et tee-shirt, des volontaires, rassemblent les enfants, les font sortir de l'eau, les rabattent vers la sortie.

Rafa, une fois ce moment arrivé, entame son jeu habituel : il court entre les volontaires, dessine des huit autour du bassin, plonge une fois au bout, nage jusqu'à la partie où il a pied, asperge et louvoie hors de portée, puis ressort et recommence le même circuit.

Il peut sentir sa grand-mère lui faire les gros yeux même quand il est sous l'eau.

Petit, il fait trop chaud pour se disputer, laisse tomber, lui disent les volontaires. Sa grand-mère le tance, agite l'index avec un léger sourire. Aninha et Franginho, ainsi que les autres enfants, l'acclament.

Le truc de Rafa : savoir laisser tomber. Au moment précis où son jeu va déclencher des turbulences, des menaces et des représailles, une réaction justifiée contre l'impudent *moleque*, le *punk*, il baisse la tête, tend les poignets comme pour être menotté, se livre au volontaire qu'il a le plus fait tourner en bourrique.

Tout est dans le timing.

Rafa a toujours tout bon, question timing.

Les applaudissements sont brefs, ténus ; et c'est l'heure du déjeuner.

Rafa a fait au revoir de la main à Aninha et Franginho. Il dévore ce que sa grand-mère a préparé pour lui : riz et haricots, deux œufs au plat et un verre de *Guaraná Mineira* de classe mondiale. La fringale d'après-piscine. Un autre jour, elle leur aurait peut-être offert à lui et ses jeunes amis une assiette ou deux de *batata fritas* et une *coxinha* au restau de dona Regina,

mais la grand-mère de Rafa veut qu'ils restent à la maison, tu sais, juste au cas où, *sabe* ?

Il est encore très tôt, elle le sait. Elle l'a dit plus d'une fois à Rafa. Lui est heureux d'attendre ; ce n'est pas tous les jours qu'il a sa grand-mère tout à lui.

Après le déjeuner, ils s'asseyent dans les fauteuils du salon étroit et humide, volets tirés, s'offrant un répit momentané et mérité à la chaleur. Quand le soleil darde impitoyablement ses rayons, la favela cuit. La pierre brute et les briques, l'asphalte de mauvaise qualité et les parpaings en béton chauffent l'air comme un four. L'air scintille entre les maisons, vibre, flotte au-dessus du sol.

Dans les rues, le calme. L'avis général : Dans cette chaleur infernale, nous ne sommes plus nous-mêmes, alors évitons au maximum les interactions, *ne* ? La favela, dans l'ensemble, est anesthésiée, à l'heure de la *siesta*.

Rafa regarde la télé. Au bout d'un moment, ils cèdent tous les deux au sommeil. L'après-midi allonge le pas. La chaleur emplit les heures comme l'air dans un ballon.

À six heures, Rafa sort, passe chez ses amis de son âge voir ce qu'ils font. Aninha fait ses corvées ; Franginho mange. Au bout d'un moment, leurs parents lui enjoignent de déguerpir. Il dévale deux-trois rues, ne trouve rien à faire, rentre chez lui, y trouve sa grand-mère qui nettoie les sols pendant qu'un ragoût de porc mijote. Avec son balai à franges elle fait signe à Rafa de rester dehors, *moleque*, avec ses pieds sales ! Il s'assied sur les marches, jette des cailloux sur la route, fait résonner la cloche les deux fois où il réussit à toucher les enjoliveurs d'une épave abandonnée, merdique et rouillée.

Neuf heures, et sa grand-mère est de plus en plus nerveuse. Ils mangent. Il aimerait bien ressortir, mais il n'est pas insensible à l'humeur de sa

grand-mère ; elle le lui interdit, et il reste à la maison après juste ce qu'il faut de grimaces et de lamentations, vraiment pour la forme.

Ils regardent les feuilletons et les soaps de sa grand-mère, et il est au lit à minuit. L'air s'est rafraîchi, la nuit s'est posée. Il peut entendre les hommes au bar du coin, provocateurs et tonitruants, apaisés par la tiédeur, aussi heureux que lui de l'apparition de la brise, qui trinquent avec des verres de bière et des shots de *pinga*. Il entend des radios et des postes de télé qui jacassent dans d'autres masures alentour, les crépitements et les sifflements de l'électricité.

Il dort en slip. Son corps s'apaise, il peut sentir la chaleur accumulée dans ses os se dissiper, s'effacer, disparaître. Il s'endort, paisiblement.

Il est trois heures du matin lorsqu'il est réveillé par la voix de son père dans la cuisine. Elle est morne, atone, prosaïque. Rafa saute du lit et va jeter un coup d'œil vers le bout du couloir. Sa grand-mère serre son père, son fils à elle, contre sa poitrine ; il est secoué de vibrants sanglots, et l'expression sur son visage est celle d'une agonie muette. Rafa retourne se coucher sans bruit.

Le lendemain matin, ils expliquent à Rafa que sa mère ne reviendra pas, et que son petit frère ne viendra pas non plus. Que la vie continue.

Il a six ans et ils lui disent cela, et effectivement, elle finit par continuer, la vie de Rafa.

La mairie.

Anna vogue à travers l'une de ces levées de fonds où tout le monde porte des robes du soir ou des cravates noires et s'offre un dîner de gala tout en décidant qui va éradiquer la terrifiante pauvreté de notre beau pays.

Oui, se dit Anna, la cible est facile, mais ce n'est pas une raison pour baisser la garde. Faute de quoi l'on peut facilement se laisser cannibaliser par le glamour, par la poudre aux yeux, par *l'argent*.

Elle est venue avec Marta et Luís Favre – Monsieur Marta, ou Raspoutine, pour ses amis et ses ennemis – et son rôle est double :

Un, jouer la jolie protégée et laisser les politiques s'interroger sur ce qu'elle envisage exactement, niveau carrière, à long terme.

Deux, rencontrer deux personnages clés du gouvernement de Dilma : Antonio Palocci, chef du cabinet, et Pedro Novais, ministre du Tourisme, qui viennent rarement à São Paulo et sont ce soir ostensiblement les invités de Marta et Favre.

Il y a tout un spectacle subtilement chorégraphié qui se joue en toile de fond, pour qui sait voir.

La salle déborde du luxe tapageur que les Brésiliens aiment tant. Des ors partout, des lumières crues, les drapeaux du pays, de l'État et de la ville, qui jouent des coudes et se disputent l'attention, suspendus à des mâts au-dessus de l'événement, déroulés comme des nappes géantes. La quantité de couverts encadrant chaque assiette est effarante ; chaque convive doit choisir entre au moins quatre verres. Anna a fait main basse sur un ballon d'un rouge décent et a quitté sa table pour circuler un peu. Personne ne mange durant ces événements, de toute façon. Les restes doivent être ahurissants.

Elle demeure à l'affût du signal que pourrait lui donner Marta de venir la rejoindre si jamais elle se trouvait avec Palocci ou Novais ou les deux, dans des dispositions favorables. Toute la finesse de la politique : l'art de l'échange de bons procédés. Ou, comme l'on dit dans les cercles activistes plus conscients des combats féministes actuels et qu'Anna fréquente parfois : Il faut savoir sucer utile. Une question de finesse, effectivement.

Ce que Marta a à offrir, c'est l'accès à la mairie de São Paulo et à un putain de soutien électoral massif. Ce qu'elle en tire, c'est la bienveillance d'une oreille proche du trône et un courtisan rallié à son équipe.

Il y a deux opérations en cours : Anna recevra d'abord le signal de Marta, puis plus tard celui de Raspoutine, et les présentations mèneront à deux propositions fort différentes.

Marta est absolument superbe et affriolante à tomber, dans une robe rouge politiquement acceptable qui débute sous les épaules et s'achève au-dessus du genou – au-dessus, plus exactement, de la naissance de la cuisse. La robe paraît presque moulée sur elle ; d'ailleurs, Anna l'a regardée l'enfiler il n'y a pas deux heures. Marta lève légèrement un doigt, un geste des plus insignifiants ; Anna s'inspecte une dernière fois dans son miroir de poche et se laisse voguer vers elle à travers la pièce.

Marta et Palocci sont debout, ce qui facilite les choses.

Ils se sont écartés de leur table, ont engendré une sorte d'espace de confidentialité qui indique une conversation privée, ce qui est d'ailleurs le cas. Ce sont probablement les deux plus gros cadors de la pièce, au moins politiquement, alors la posture Ni photo ni autographe, SVP va certainement être respectée.

Marta fait les présentations. Palocci toise Anna de la tête aux pieds.

– On m'a dit beaucoup de bien de vous, dit-il.

Anna sourit.

– Et ce n'est encore que litote, renchérit Marta.

– Vous avez à l'évidence une mentor brillante, ajoute Palocci.

Anna sourit. Marta fait mine de se pâmer, une main à la base du cou, l'autre en travers du front.

– Et ce n'est encore que litote, renchérit Anna.

Ils rient, tous les trois.

– Elle a le sens de l'humour, dit Palocci.

Marta pose une main sur le coude d'Anna.

– *Querida*, dit-elle, pourquoi n'entretiendrais-tu pas un peu le *senhor* Antonio de ce dont nous avons discuté ?

Anna opine. Palocci incline la tête pour écouter.

– Pour aller droit au but, *senhor*, dit-elle, nous avons discuté d'une meilleure coordination avec les fonds distribués par le ministère de la Ville

au titre du projet Singapour, dans le cadre du développement d'une ou deux favelas symboliques que nous envisageons.

Anna regarde Palocci droit dans les yeux. Il hoche la tête, maugrée « Pour aller droit au but » dans sa barbe, en souriant.

– De laquelle parlons-nous ?

– Paraisópolis.

– Intéressant. Et pourquoi ?

Le léger sourire de Marta s'adoucit, s'élargit un peu. Anna voit que ses yeux brillent un peu plus, et elle s'en sent encouragée.

– C'est la plus grande favela de la ville, répond-elle. Certaines choses ont déjà été réalisées, les bases d'une infrastructure y existent déjà et, sous réserve de la signature des contrats, une construction sous projet Singapour est censée y débuter ce mois-ci.

– Très bien, répond Palocci en se donnant la prestance du vieux sage. Et quelle est la vraie raison ?

Anna regarde Marta détourner très légèrement les épaules, s'écarter symboliquement de la conversation en un mouvement de conspiratrice qui dit Vas-y, explique, nous sommes toutes les deux dans le même bateau.

– Je suis en rapport, énonce-t-elle, avec une ONG d'assistance juridique installée dans la favela. De fait, cette ONG a joué un rôle primordial dans la logistique de la vente du terrain du site sous projet Singapour au *Secretario de Obras*.

– Mendes.

Palocci roule des yeux de façon extravagante.

– Quel sombre connard, ce type ! s'exclame-t-il.

Anna n'y prête pas attention.

– En plus de cela, poursuit-elle, cette ONG jouit d'une influence impressionnante auprès de la communauté. La plus grande partie de leur travail consiste à aider la communauté au quotidien, les dossiers de Bolsa Família, la rédaction et l'enregistrement des documents officiels, les actes

de naissance et de décès, les funérailles, ce genre de choses, tout ce qui peut être salutaire et qui concerne la famille.

Palocci opine.

– Les bénéfices sont donc une équipe juridique sur le terrain susceptible de mettre de l'huile dans les rouages, et la plus grande favela de la plus grande ville d'Amérique du Sud qui vote PT.

Marta ouvre les bras.

– Quelle finesse dans l'analyse, Antonio.

Cela plaît à Palocci. Il boit un peu de vin.

– Évidemment, dit-il, le ministère de la Ville n'est pas le mien, mais je peux leur en toucher un mot. Ils m'écouteront.

Il regarde Marta, puis Anna.

– Et vous, qu'est-ce que vous y gagnez ?

Anna soutient son regard.

– De l'influence.

Palocci rugit de rire. Il sourit à Marta.

– Elle ira loin, cette fille.

– Cette femme, le reprend Marta. C'est une femme.

– Bah, six de l'un, une demi-douzaine de l'autre.

Palocci embrasse rapidement Marta sur les deux joues.

– Je transmettrai vos amitiés à votre ex-époux, à Brasília, dit-il.

Marta sourit. Elle passe son bras dans celui d'Anna.

– Faites donc, lui dit-elle. Après tout, cela vous permettra de voir où cela l'a mené, de préférer ne pas travailler avec moi.

Palocci fait une terrible grimace, faussement terrifié.

– *Ooooh !* entonne-t-il.

Il retrouve son sourire.

– À bientôt, mesdames, dit-il.

Une heure a passé et Raspoutine se trouve dans un coin sombre avec Palocci et Pedro Novais. Ils sont assis. Il n'y a personne d'autre à leur table.

Anna se glisse sur une chaise. Raspoutine fait les présentations.

– J'ai déjà fait la connaissance de cette jeune femme, dit Palocci.

Il regarde Raspoutine.

– Je crois qu'elle ira loin.

– Oh, ça ne fait aucun doute, répond Favre. L'important, c'est qu'elle est ici avec nous parce qu'elle va coordonner toute cette affaire sur site, *certo* ? Elle sera sur place, fera les présentations et s'assurera que tout un chacun est heureux comme cochon qui chie dans sa bauge. Un visage légitimé, rassurant.

Novais sourit. Il a le visage et les lèvres tachetés de noir. Anna a du mal à croire qu'il peut encore aller aux toilettes sans une sérieuse aide médicale. En regardant Anna, il dit :

– C'est fort aimable à vous, ma chère.

– Et elle nous transmettra les détails, les dates *et caetera* ? demande Palocci.

Raspoutine sourit à Anna.

– Elle est très compétente.

Palocci hoche la tête, fait une moue en cul-de-poule.

– Elle en a l'air.

Raspoutine fait un signe de la tête à Anna. Elle se lève, s'incline légèrement, leur dit :

– Au plaisir de vous revoir très prochainement, *senhores*.

Elle s'éloigne, sent trois paires d'yeux accrochées dans son dos.

Ce qu'Anna va coordonner : des rencontres officieuses entre des hommes politiques extrêmement importants et des magnats du BTP extrêmement influents.

Le lieu où il est prévu que seront organisées ces rencontres : l'Astúrias, un sex motel discret très haut de gamme, dans le centre de São Paulo.

Les seules autres invitées : certaines des plus merveilleuses prostituées de la ville.

Et qui financera cette bacchanale industrielle, qui paiera une note assurément extravagante ? Le contribuable. Les règles comptables du budget du ministère du Tourisme sont, d'après ce que leur a appris *senhor* Novais, nébuleuses.

Anna est au bar. Elle indique du doigt une flûte de champagne. Elle sourit : sa soirée est un succès. Ce que personne d'autre dans la salle ne sait : Anna a déjà pris tous les arrangements nécessaires pour que ces rencontres soient enregistrées. Lorsque viendra l'heure de la trahison, elle protégera Marta, mais elle ne peut pas en dire autant de ce bon vieux Raspoutine, ici présent.

Un dommage collatéral, se dit-elle. Il n'y a pas d'autre façon de l'envisager.

Une fois chez elle, Anna appelle Ray, lui raconte comment la soirée s'est déroulée.

– Génial, dit Ray.

– Mon mari m'a appris à ne jamais croire un journaliste.

Silva sourit. Renata poursuit :

– Cela fait cinq ans. Je me demande pourquoi vous êtes là, maintenant.

Ce n'est pas une question. Renata n'aime pas trop ce qu'elle voit de Francisco Silva. Son apparence n'est pas de celles qui inspireraient une franche confiance. Le hic, se dit-elle, c'est que justement, il en a conscience.

– Votre mari a probablement une bonne raison de dire cela. Ce n'est pas un homme politique, n'est-ce pas ?

Renata sourit.

– Inspecteur, police civile.

– Je le connais peut-être.

– Lui vous connaît certainement.

Cela donne à réfléchir à Silva. Ils sont assis dans le bureau de Renata, la favela s'étalant sous leurs yeux à perte de vue, à travers la fenêtre. Fernanda est sortie : Renata lui avait dit d'aller déjeuner, alors même qu'il n'était que onze heures et demie, quand Silva avait fait son apparition.

Silva finit par dire :

– Une sale affaire à Parque do Ibirapuera. Il s'appelle Leme. N'est pas très coopératif.

Renata fronce les sourcils.

– Vous vous êtes fait moins d'ennemis que je ne pensais, finalement.

– J'ai raison ? C'est en général le cas.

Renata grimace : Oui, oui.

– Quelle est cette expression, déjà ? Il vaut mieux être plus malin qu'on ne le paraît que paraître plus malin qu'on ne l'est.

– Je crois qu'au Brésil, *querida*, l'expression est : « Il vaut mieux être riche que beau. »

– Les deux se valent.

– *Pois é*.

Renata se décale dans son fauteuil.

– Vous m'avez dit au téléphone…

– … que je m'intéressais à la rébellion du PCC du week-end de la fête des Mères. Une idée de la raison qui m'a fait vous appeler, *vous* ?

– J'ai pu me poser la question.

– En fait, je pense que nous avons beaucoup plus en commun que vous ne le pensez.

– Vous faites quoi ? Vous prêchez pour votre paroisse ?

– C'est joliment dit.

Renata soupire.

– Cessez de tourner autour du pot, *ne* ?

– *Você que sabe*.

Renata est nerveuse, parce qu'elle sait que quoi que Silva en vienne à lui demander, un fait salement incontournable demeure : toute information dont elle pourrait disposer au sujet de ce week-end, officielle ou pas, se trouve sérieusement compromise par l'indisponibilité de cette série de dossiers, ce trou béant dans des archives par ailleurs immaculées. Fernanda lui avait dit n'absolument rien savoir à ce sujet ; elle l'avait crue. Elle n'avait pas tant paru jouer les cruches qu'eu l'air abasourdi : elle avait à peine pu accepter, à peine pu *concevoir*, que ce trou béant pouvait exister. Il ne restait donc plus grand-chose à faire. Quelqu'un, pour une raison quelconque, avait emporté ces dossiers. Le scénario le plus probable était une intervention de l'organisation. L'un des pontes du haut de la colline avait dû décider qu'absolument tout ce qui pouvait être lié à ce week-end devait disparaître. Ou tout du moins, sortir du domaine public. L'équilibre que Renata maintient avec eux est précaire, dans le meilleur des cas. Elle n'est pas vraiment en position de poser des questions alentour, alors il valait mieux prétendre que rien n'était arrivé, genre il s'agit d'une erreur informatique, quelque chose comme ça – c'est triste, mais ce n'est pas la fin du monde – et continuer de servir la communauté, selon les termes scrupuleusement choisis de son énoncé de mission.

– Je n'ai pas grand-chose à vous dire, explique Renata. Mon mari – elle adresse à Silva un regard acéré – est venu me chercher quand cela a débuté. J'ai fermé le bureau, je suis rentrée chez moi et je suis restée là-bas.

– Je ne m'intéresse pas à vos faits et gestes, grimace Silva.

Cela la fâche, ses yeux lancent des éclairs.

– Je crois que je n'aime pas trop vos manières, en fait, *senhor*. On peut en terminer rapidement ? persifle-t-elle.

Puis elle se reprend, se dit qu'elle n'a peut-être pas besoin de se faire ses propres ennemis.

– J'aimerais juste savoir ce que vous voulez effectivement savoir.

Elle se radoucit, tente de sourire.

– Histoire d’aider. Après tout, vous dites que nous avons des choses en commun, *ne* ?

Silva acquiesce. Il prend la tasse de café qu’elle a préparée. Renata le regarde boire. Il ingurgite ça comme un crapaud, se dit-elle. Elle l’imagine gobant des huîtres, toussant et crachant ses poumons, s’éclaircissant la gorge. Reniflant comme un porc dans sa bauge.

– Je me suis un peu renseigné, dit Silva, et il m’apparaît que vous avez là exactement le genre de structure qui aurait pu contribuer à déposer toutes ces demandes d’autorisation de sortie qui avaient permis à tant de prisonniers d’obtenir un week-end de permission hors de taule, *sabe* ? Il y en a eu quoi, des centaines ? Des milliers ? Quelqu’un a bien dû les rédiger.

– Eh bien, ce n’était pas nous.

– Vous n’avez pas dû ou vous n’avez pas fait ?

– Je ne pensais pas qu’il s’agissait d’un interrogatoire.

– Vous pouvez prouver que vous n’avez certifié aucune demande ?

– Comme vous l’avez dit, vous n’êtes pas mon mari.

– Peut-être que c’est à lui que je devrais demander.

Renata se pince les lèvres.

– Encore une fois, comme vous l’avez dit, il n’est pas très coopératif. Il n’aime pas les journalistes.

Une impasse, donc.

Ils l’ont senti tous les deux, se dit Renata. Ils tournent autour de quelque chose, et Renata s’inquiète soudain de n’être peut-être pas celle qui mène la danse. Ce n’est pas une impression très agréable, et elle ne la ressent pas souvent.

Ils restent un temps assis en chiens de faïence, se jaugent.

Renata se raidit de nouveau. Silva se penche en avant, comme s’il allait étaler des cartes sur la table.

– J’ai entendu parler, reprend Silva, d’une arnaque que le PCC a mise en place aux quatre coins de la ville. Ils utilisent de fausses identités, ou

celles de défunts – le plus souvent, en fait – pour déposer des demandes de Bolsa Família, de cartes de retrait. Comme Robin des Bois, sauf qu'ils prennent l'argent et qu'ils ne le redistribuent pas aux pauvres.

Renata est de moins en moins à l'aise.

– Vous avez entendu parler de quelque chose de ce genre ?

Renata agite négativement la tête.

– Eh bien, cela fait deux choses pour lesquelles vous ne pouvez pas m'aider. Nous n'avons pas tant que cela en commun, finalement.

– Écoutez, finit par lui dire Renata, je vais me renseigner sur ces deux sujets et je vous rappellerai, *certo* ?

Silva grimace un *Ça me va*, hausse les épaules.

– Et quand je vous rappellerai, dit-elle en menant l'entrevue à sa fin – elle a besoin de réfléchir –, nous reparlerons.

Silva hoche la tête.

– C'est vous qui voyez.

Il se lève pour prendre congé.

– Nous sommes du même côté, vous savez, ajoute-t-il. Je me suis renseigné. La transparence totale n'est pas une mauvaise idée, *sabe* ?

Renata acquiesce.

– Je vous appellerai, dit-elle. Et sinon, ajoute-t-elle en dessinant un cercle sur son propre visage, qu'est-il arrivé à votre œil ?

Silva la regarde d'un air sévère, genre *Aucun commentaire, querida*.

Il fouille dans sa sacoche. Renata remarque qu'elle est en cuir fin, râpé et défraîchi, avec une tache d'encre là où un stylo a fui. Il en tire un épais dossier. Il le dépose sur son bureau. L'accroche, telle qu'elle peut l'apercevoir :

Les comptes-rendus de la Clinique de droit international des droits de l'homme de la faculté de droit de Harvard et de plusieurs ONG brésiliennes démontrent le rôle essentiel de la brutalité policière, de

la corruption et de l'incurie de la gestion carcérale dans les crises sécuritaires majeures de 2006 et d'aujourd'hui.

– Lisez cela, lui dit-il. Cela vous permettra de relier des points.

Il lui adresse un regard chaleureux. Il s'en va.

Renata se renfonce dans son fauteuil. Elle a de quoi cogiter. Quelques petites choses à ruminer. La transparence totale. C'est un peu ce dont elle a fait montre, avec lui. Ce n'est pas une chose que l'on doit trop facilement offrir à un journaliste en lequel on n'a pas une confiance totale.

En particulier quand la transparence totale en question révèle que vous ne savez exactement rien du tout.

Il lui fait penser à une tortue, se dit-elle. Elle l'imagine sur le dos, paniqué, ses petits bras et ses petites jambes s'agitant en tout sens, vainement.

Les premiers mois de Dilma à la tête de l'État indiquent une volonté de s'attaquer à la corruption. Le problème à agir ainsi, c'est que l'on dévoile par là même l'étendue de la corruption endémique qui ronge le Parti des travailleurs. Dilma va bien se débarrasser d'un certain nombre de personnes, évidemment, mais la corruption est une hydre, et couper une tête signifie que deux têtes vont émerger du niveau inférieur de la chaîne alimentaire pour prendre sa place. Il s'agit presque toujours d'un « il », remarque Anna.

Maintenant, il faut voir jusqu'à quel point Dilma est prête à assumer ses responsabilités. De plus en plus de gens semblent déterminés à mettre en lumière l'ampleur des malversations. Beaucoup reconnaissent que Lula gouvernait comme on dirige une mafia, et le scandale des *Mensalão* n'est peut-être que la partie émergée de l'iceberg. Le scandale des mensualités, des gros versements mensuels : une forme de soudoiement des plus basiques. La prolifération des partis politiques, à l'époque, signifiait que

faire voter quoi que ce soit par le Parlement revenait à trouver un équilibre précaire dans une coalition de centre gauche fragmentée, composée de personnalités et de tendances des plus variées. Le moyen le plus simple de cimenter cette coalition : le pognon. Un versement mensuel pour garantir la loyauté. À considérer le nombre de personnes impliquées et le niveau de cupidité moyen des politiciens brésiliens à deux balles, Anna se dit qu'ils ont dû cracher une petite fortune chaque mois. Assez pour mettre fin à un pan entier de la crise de la pauvreté, au minimum. Assez chacun pour le placer en Bourse et en vivre confortablement le reste de sa vie. *Assez*, fort justement.

Un détail quant aux scandales de corruption : personne ne cherche vraiment à savoir d'où provenait l'argent. Mais c'est ce point qui est en train de changer. Il y a des groupes d'activistes, des étudiants, des syndicalistes qui se font entendre. Bientôt, il y aura des manifestations. Anna s'attend à ce que l'objet de tous ces mouvements de protestation soit la nature corrompue de la politique en général et donc du gouvernement, ce qui signifie Dilma.

Ce n'est pas une coïncidence, se dit Anna, si c'est justement au moment où une femme est aux commandes qu'ils finissent par accorder leurs violons.

C'est l'histoire de deux types qui s'engueulent dans un bar, un combat de coqs. L'un des deux se tourne vers sa femme et lui dit : « Quand je te parle, tu n'écoutes pas, et quand je parle à quelqu'un d'autre, tu retiens tout ce que je dis. »

Silva pense à Renata.

Silva a fait quelques recherches sur Jorge Mendes et son entreprise de BTP. Il en est ressorti que Casa nova, une filiale périphérique de l'imposant groupe Mendes, est chargée de la promotion immobilière du terrain de Paraisópolis placé sous projet Singapour. Il y a beaucoup d'argent à la clé, dans un contrat de ce type.

On lui a raconté que ce qu'ils font, c'est réceptionner les matériaux fournis par l'État, les affecter à des projets immobiliers de luxe qui leur sont propres, et racheter les pires merdes à vil prix pour les constructions dans les favelas. Pas vu pas pris.

Silva est allé sur place, se rendre compte de la réalité de la verticalisation. Le bâtiment n'était pas vieux : achevé depuis quelques mois, peut-être. C'était un taudis, loqueteux et insalubre. Il se demande s'il ne pourrait pas en apprendre un peu plus sur les projets de Mendes, trouver de quoi faire un bon article.

Ce type, ce Ray Marx, lui a donné une piste ; Silva, de son côté, ne lui a encore rien donné : il va revenir à la charge.

Est-ce qu'il s'inquiète de ce qui est arrivé l'autre nuit, quand il s'est fait agresser par cette brute épaisse en guise d'avertissement ? Mais il s'agissait de le dissuader de quoi ? De le mettre en garde contre qui ?

Il n'avait pas mis longtemps à découvrir que sa nouvelle amie Renata avait œuvré à faciliter l'achat du terrain de Paraisópolis. Il s'interroge sur le rôle qu'elle joue, exactement.

Il y a peut-être quelque chose, là aussi. La construction va bientôt commencer, et cela devrait l'aider dans ses recherches. Il a besoin d'une raison de la revoir, de *collaborer* avec elle.

Oui, Silva pense à Renata.

Son visage, se dit-il, a quelque chose de félin. C'est de cette façon qu'elle se meut et s'agite, indépendante, prosaïque, comme une chatte.

C'est une chose qu'il admire, chez elle.

Bocão, Grande Bouche, ancien escort :

Peur.

Je me trouvais dans la maison de Paddy un soir, quand le téléphone avait sonné. Peu après que je lui avais parlé de mon idée.

Il s'était exprimé en anglais. Il n'y avait que deux choses que j'avais comprises : « Je ne peux pas parler maintenant » et « Oui, demain. J'ai hâte

d’y être. » C’était son ton qui m’avait inquiété. Et ses quelques mots d’explication plus encore.

« C’était un collègue. Au sujet d’un problème à l’école. Je vais devoir m’en occuper demain. Désolé, où en étions-nous ? »

Ce n’était absolument pas convaincant : il n’avait pas besoin de se justifier.

Où nous en étions : j’étais en train de parler de Paris, Paddy avait l’esprit ailleurs. C’était la première fois que j’avais une raison de soupçonner qu’il pouvait y avoir d’autres hommes dans sa vie.

Il y avait eu d’autres hommes avant moi. Il m’avait parlé d’eux.

Les *garotos de programa*, dans le Nord. Les *michês*, qui travaillaient dans les saunas. Paddy avait été honnête, à ce sujet. Il m’avait dit qu’il avait toujours pris toutes les précautions, et qui étais-je pour le juger ? Regardez où il m’avait trouvé.

Il y avait eu un homme en Angleterre. Je ne savais pas ce qu’il était arrivé : seulement qu’il n’était plus là, et ce depuis assez longtemps. J’avais l’impression de servir un peu de remplacement. Dans le bon sens, je veux dire.

Motel Astúrias, São Paulo. Juliana Mendes, épouse de Jorge Mendes, Secretario de Obras, est étendue à côté de Leonardo Magalhães, delegado geral de la Polícia Civil :

Mon visage se reflète dans le miroir du plafond. Mon corps, sous les couvertures, s’incurve lascivement comme je resserre les draps autour de moi. Un décolleté partiellement apparent en haut, une jambe bronzée qui émerge un peu plus bas. Je suis encore capable de satisfaire Leonardo, qui sommeille à côté de moi. Je me demande s’il y a une balance dans la salle de bains. J’en doute. On peut à peu près tout avoir dans un endroit aussi luxueux que celui-ci, mais le but est que vous vous sentiez bien. La plupart des femmes qui viennent ici n’ont pas envie de vérifier leur poids.

Ce matin, je faisais cinquante-sept kilos trois, et depuis, j'ai mangé une salade au poulet grillé (pas de sauce, juste un peu d'huile d'olive et de vinaigre balsamique), bu un verre de vin blanc, et passé une heure sur le tapis de course. J'ai dû brûler aussi quelques calories cet après-midi, vu que c'est moi qui ai fait tout le travail. Mais je ne suis pas fatiguée. Je ne peux pas dormir l'après-midi, quoi que j'aie fait auparavant. Leonardo s'effondre toujours une vingtaine de minutes une fois qu'il a joui une ou deux fois. Je ne le juge pas : il est nettement plus âgé que moi.

Je parcours la chambre des yeux. Elle est jonchée des inévitables scories d'un motel : des enveloppes de capotes sur la moquette, deux berlingots d'*água de coco* vides, des vêtements épars (encore que Leonardo insiste toujours pour suspendre soigneusement sa chemise derrière la porte, sans un faux pli, d'un blanc immaculé, une cravate à pois roses accrochée par-dessus.) De l'autre côté de la porte se trouvent une petite piscine, un sauna et un jacuzzi. J'envisage un instant d'y aller, puis je me souviens que je n'ai pas de barrette et que je ne veux pas me mouiller les cheveux. Je pourrais lézarder un temps au soleil – le plafond de l'autre pièce se rétracte –, mais j'avais oublié qu'il y avait des travaux dans cette pièce-là et que le plafond avait été déconnecté.

On ne va pas laisser des ouvriers lubriques se rincer l'œil, n'est-ce pas ? On a déjà fait l'amour dans la piscine, mais sans préservatif, et cela avait terrifié Leonardo. Il a juste pu me pénétrer le temps de quelques coups de reins, il n'a pas joui. Je lui ai dit de ne pas s'inquiéter, mais il n'a pas voulu recommencer. C'est dommage, parce que j'avais vraiment bien aimé cette intimité. À son âge, on est facilement désinvolte, il est facile de croire que l'on est de quelque façon à l'abri de telles inquiétudes, mais les conséquences seraient bien pires que si nous avions vingt ans. Il y a beaucoup plus en jeu, maintenant. C'est un homme très puissant, Leonardo. D'un autre côté, mon mari aussi. J'imagine que je les attire. Ils étaient amis bien avant que je fasse connaissance de l'un ou de l'autre. Ils ont étudié le

droit ensemble, à São Francisco, Université de São Paulo. Je vois Leonardo depuis environ deux ans.

Leonardo inspire doucement et expire dans un léger râle. Je me redresse sur l'oreiller et je le regarde. Ses cheveux sont lissés en arrière – il n'y en a pas un seul qui dépasse – et sa poitrine est bien dessinée pour un homme de son âge. Je regarde ma montre. Il est quatre heures. Je vais devoir le réveiller bientôt. Mon chauffeur m'attend au Shopping Iguatemi et Leonardo est censé me déposer là-bas dans une heure. Son chauffeur à lui attend dans le petit garage de la suite qui se trouve en bas des escaliers. Nous avons besoin qu'il soit très discret – le chauffeur – et Leonardo doit avoir cent pour cent confiance en lui. Ça ne ferait pas vraiment bon effet si le *delegado geral* de la Polícia Civil était impliqué dans un scandale avec l'épouse d'un ami et membre du gouvernement de l'État. Ça ne ferait pas bon effet pour moi non plus, mais je suis certaine que Leonardo sait ce qu'il fait. C'est un homme fondamentalement égoïste, et je sais qu'il ne risquerait jamais sa position – ni pour moi, ni pour personne. Il lui a fallu longtemps pour gravir tous les échelons et le reste de sa carrière est assuré, avant une retraite confortable et un repos bien mérité.

Si nous ne sommes jamais vraiment certains de l'obtenir, nous demandons tout de même chaque fois la suite Mansões. Elle est un peu plus chère que les autres, mais tout est au même étage et l'on dispose d'une piscine. Elle ne coûte que deux cent cinquante réaux – ce n'est pas grand-chose, et elle les vaut bien, je crois. Au moins, je crois que moi, je les vaux bien. À l'évidence, ce n'est jamais moi qui paye. Je quitte le lit, je m'enroule dans une serviette et je vais traîner autour de la piscine.

Bien que le toit soit fermé, de la lumière filtre à travers, illumine la peinture murale. Une femme nue, sa modestie voilée par ses longs cheveux noirs, est assise sur un rocher qui surplombe une cascade. À l'arrière-plan, des collines verdoyantes. À côté de la peinture, de vrais sarments pendent des rochers qui forment le mur derrière lequel se trouve le sauna. J'envisage

un instant de remplir le jacuzzi, puis je me dis que je n'ai pas le temps. Nous payons pour tous ces équipements, mais nous n'utilisons quasiment que le lit. Peut-être qu'un jour je viendrai avec mon époux y passer la nuit – apparemment, la table est excellente. Enfin, je veux dire, si Leonardo n'y arrive pas. Son épouse, une bonne amie à moi, n'entretient pas spécifiquement de soupçons à son sujet, mais je sais qu'elle ne le laisserait pas rester quelque part trop longtemps après dîner, quelle que soit son excuse.

La voiture de Leonardo a des vitres teintées, mais il demeure convaincu que sa plaque est reconnaissable, et il insiste toujours pour que son chauffeur file d'ici aussi vite que possible et fonce rejoindre le Marginal, juste après le pont qui mène à Francisco Morato.

Le motel s'appelle motel Astúrias. Par curiosité, j'ai cherché sur Internet ce que cela signifiait. Il s'avère que les Asturies sont une principauté autonome du nord de l'Espagne, qui fut un foyer important des Lumières espagnoles et un bastion loyaliste-démocrate-républicain durant la guerre civile des années trente. Bizarrement – ou pas – Asturias est également le nom d'une marque japonaise de guitares classiques. Comment un motel de Pinheiros a pu finir par s'appeler ainsi me dépasse. Je m'étais imaginé – j'avais espéré – qu'il s'agissait du nom d'une déesse antique de l'amour, ou d'un héros romantique en quête de l'âme sœur dans quelque poème épique. Je me demande combien de clients de l'Astúrias se découvrent âmes sœurs alors qu'ils besognent entre les toiles amidonnées. Ce ne doit pas être simple quand on fait face au reflet des va-et-vient de son séant poilu dans le miroir du plafond.

Je retourne dans la chambre où Leonardo dort toujours. J'abandonne ma serviette et j'inspecte mon corps dans le miroir. Objectivement parlant, je suis une belle femme. Il est difficile de déceler les corrections que j'ai pu y apporter – je n'emploie que les meilleurs chirurgiens. Un peu de botox pour aplanir les ridules sur le front et autour des yeux, une légère amélioration de

la lèvre supérieure, une augmentation mammaire, non pas pour que mes seins soient plus gros, mais pour qu'ils conservent la fermeté de mes jeunes années, et quelques séances de liposuccion pour garder la ligne. En plus de m'être fait refaire le nez il y a une vingtaine d'années. Mon nez m'avait toujours embarrassée, et dès que je m'étais installée avec mon époux, nous avions décidé de le faire refaire. Je me suis aussitôt sentie plus heureuse : un petit bouton avait remplacé un trait malvenu. Je n'ai plus rien fait faire d'autre depuis assez longtemps – ce n'est pas nécessaire : alimentation et exercice suffisent, pour l'instant. Je soulève du doigt le léger bourrelet qui pèse sur mes hanches. Il va falloir que j'en parle à mon médecin, pour voir si l'on peut m'en débarrasser. La cicatrice de ma césarienne est invisible. Cela fait tout de même quinze ans.

Leonardo s'étire. Il a les yeux ouverts et il me regarde, souriant.

– *Amor. Vem cá*, dit-il en me faisant signe de venir le rejoindre.

Je soulève la couette et me glisse dans le lit à son côté. Il me caresse les cheveux et embrasse mon front.

– Nous allons devoir partir bientôt, lui dis-je.

Il grogne.

– On a encore le temps.

Il cherche ma bouche avec sa langue. Nous nous embrassons lentement et je sens sa main entre mes cuisses.

– Tu vas devoir faire vite, lui dis-je, et il grommelle quelque chose que je ne saisis pas.

Il s'installe sur moi. Je ferme les yeux et le sens chercher à attraper un préservatif. Nous faisons l'amour crûment puis prenons une douche ensemble, en faisant attention à ne pas nous mouiller les cheveux.

La première fois que Rafa plante sa bite dans Carolina, il appelle cela faire l'amour. C'est ce qu'il lui dit à elle, du moins. À Franginho, il dit qu'il l'a sautée dans le préfabriqué. Sa peau douce. Ses petits seins. Dans un fauteuil rouillé, elle s'est assise en travers de lui. Elle était tendue, si bien

que quand ils y sont arrivés, il a joui très vite. Ils en ont été tous les deux immensément soulagés.

Cela commence là, donc.

À la troisième fois qu'ils le font – Carolina collée contre la mince paroi, Rafa avec son pantalon autour des chevilles, qui craint de se blesser si elle agit un peu vivement – elle lui dit :

– J'aimerais aller dans un motel, je crois, jeune homme.

Rafa acquiesce. C'était bien, se dit-il. Il a franchement assuré.

– Tu y es déjà allé avant ?

Rafa agite négativement la tête.

– Et toi ?

Carolina le regarde avec un petit sourire mi-ange, mi-démon.

– Mêle-toi de tes affaires, *porra*.

Rafa ne peut s'empêcher de sourire.

Ils se décident dès le lendemain. La dépendance, réalise Rafa, c'est exactement cela. Il ne s'intéresse à absolument rien d'autre qu'à Carolina. Franginho fait un peu la gueule, de devoir se taper tout le boulot tout seul, depuis quelques jours, mais comme il l'a dit à Rafa encore ce matin : « Un jour, mon pote, une fois que tu auras bien tiré ton coup, tu décarreras du lit sans même prendre le temps d'un bisou.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Que ça ne me gêne pas de garder un temps la boutique, jusqu'à ce que ce soit le cas. Ça ne va pas être long, fils, crois-moi. »

Rafa fronce les sourcils en entendant cela. « Je suis amoureux, *porra*. »

Franginho éclate d'un grand rire tonitruant, se tape les cuisses. « L'amour est une drogue, mon pote. On redescend vite. »

Rafa fait la moue et y ajoute un doigt d'honneur.

« Il faut que je file, Petit Poulet. Le jeune coq va voir sa poule. À plus. »

Le rire de Franginho l'accompagne jusqu'à la sortie de l'usine.

Carolina attend dans sa voiture, moteur tournant. Rafa s'engouffre à l'intérieur. Il affiche la morgue renfrognée du vieil habitué.

– Eh bien, dit-elle, cache ta joie, *querido*.

Il sourit et l'embrasse.

– Je n'en peux plus d'attendre, *meu amor*.

Carolina engage une vitesse, démarre.

– Bon garçon, dit-elle.

Ils quittent sans encombre la favela et franchissent l'Avenida Morumbi, puis naviguent à travers les petites rues de Real Parque, pas très loin, réalise-t-il, de l'endroit où vivait dona Renata, l'avocate. Les rues sont bordées de grandes maisons, des constructions indépendantes avec de grands portails et des caméras de surveillance ainsi que, en haut de certains murs, des rouleaux de barbelés. C'est très vallonné, remarque Rafa ; ils ne cessent de monter et de descendre. Probablement un spot génial en skate, s'il n'en est pas chassé par les agents de sécurité qui se trouvent sans aucun doute de l'autre côté de ces caméras.

Sur la fin de Real Parque, en bas, ils longent les immenses entrepôts qui bordent le Marginal – plusieurs magasins de matériaux de construction, une boutique de sport Decathlon, un hypermarché Extra –, avec la rivière juste derrière. De pleines rangées de voitures naviguent tranquillement avec eux, le Marginal étant fluide à cette heure de la journée. Rafa profite de la balade et sent monter une sorte d'anticipation érotique. Ça lui plaît.

Le motel s'appelle Swing. Le motel du Libre-échange, c'est subtil. C'est une construction tassée, la façade couverte d'un tapis végétal, avec deux portails pour les voitures : l'entrée et la sortie. Une impressionnante enseigne au néon géante : *Swing*, en rose vif. Rafa n'imagine même pas le motel afficher complet : après tout, il ne peut pas y avoir tant de gens que ça qui viennent échanger leurs fluides en milieu de matinée. Rafa ne sait pas grand-chose de la culture des motels. Leur jour de l'année le plus chargé, a-t-il entendu dire, c'est le jour des Secrétaires, quand les petits chefs invitent

leurs assistantes administratives pour un doublé, un coup rapide et un gentil déjeuner. Rafa ne serait pas surpris que la nourriture soit plutôt décente, dans certains de ces bouges. Ils ont aussi un autre genre de réguliers : les gosses de riches qui vivent chez leurs parents, et trouvent là un moyen facile d'avoir un peu d'intimité. C'est moins cher que se louer une piaule, et il y a le service en plus. Ils font aussi des offres *spécial couple* pour la Saint-Valentin, apparemment. C'est vraiment un autre monde. Il fut un temps où des gosses des favelas comme Rafa dévalisaient ces motels – ils rentraient en force, dépouillaient les occupants de toutes les chambres, vidaient une caisse qui débordait de cash –, personne n'aurait l'idée de payer avec une carte de crédit : c'est un peu trop révélateur, sur un relevé bancaire, un nom genre motel Swing. On pouvait se faire un paquet, mais il y avait des risques. Et puis la sécurité s'est mâtinée de technologie, le réseau de vidéosurveillance municipal est devenu tellement complet que maintenant, les condés peuvent remonter jusqu'à la favela si vous avez été un méchant garçon. Il faut pouvoir faire vraiment vite pour être de retour dans ses pénates avant d'avoir été repéré et arrêté. Et pas de quartier si c'est la police militaire qui a été appelée. Leur devise : Tirer d'abord, poser les questions après, ou pas. Le jeu n'en vaut pas la chandelle. D'autant que ce n'est pas du tout ce que Rafa a en tête. Il est là pour le plaisir, pas pour une reconnaissance. Le travail peut attendre. C'est son jour de congé.

Il y a des feux rouges juste après les portails, alors ils ne s'en rapprochent qu'au ralenti. La plupart des voitures tournent à gauche pour aller faire des courses, ils attendent que les gens qui viennent en face les laissent passer, ce qu'évidemment personne ne fait, alors il y a la queue. Rafa est aux anges. Carolina est vêtue d'un short en jean et d'un débardeur, et il la dévore du regard. Elle sourit. Rafa se demande jusqu'à quel point l'anticipation qu'il ressent joue. Est-ce que Franginho a raison ? Après la joie la peine et après la jouissance la frustration ? Eh bien, si c'est le cas, ils

n’auront qu’à recommencer, objecte Rafa. Jusqu’ici, il n’a voulu que recommencer. Une pure joie.

Ils finissent par arriver.

– Nous y sommes, mon grand, dit Carolina.

Elle s’engage dans l’étroite rampe, avance jusqu’au guichet, éteint le moteur.

C’est comme un drive, se dit Rafa. Il s’enfonce plus bas dans son siège. D’instinct, réalise-t-il, il s’éloigne symboliquement de l’autorité. Trouve à se déguiser, se ferme au monde. Sourire crispé.

Carolina sourit au type derrière la vitre.

– *Suite classic, ta bom ?* dit-elle.

C’est ce qu’ils ont de moins cher, mais ça coûte quand même un bras, pour trois heures.

De la menue monnaie, dans le monde de Rafa. Il tapote le rouleau de billets dans sa poche.

Ils en ont déjà discuté : la chambre de base reste un baisodrome incroyablement luxueux selon les standards de n’importe qui d’autre, et elle n’est pas ostentatoire : cela ne devrait pas attirer l’attention.

Le réceptionniste – si c’est le terme qui s’applique au gorille qui encaisse le pognon – grommelle quelque chose à Carolina que Rafa n’entend pas.

– Oui, nous avons l’âge, évidemment, répond-elle.

Le gorille secoue la tête.

– J’ai mes papiers, ajoute Carolina.

Rafa se tend. Il n’aime pas ça. Ce n’est pas une situation dont il est certain de pouvoir prendre le contrôle. En fait, là, il ne contrôle quasiment rien.

Le gorille se penche en avant, parle dans son petit micro. Rafa se redresse.

Le gorille le montre du doigt.

– Ce n’est pas vous qui m’inquiétez, *querida*, dit-il.

Rafa prend la mouche, va pour attraper la poignée de la portière. Carolina tend le bras devant lui, l’arrête d’un geste.

Elle sourit au gorille.

– Et pourquoi vous inquiétez-vous à son sujet ? demande-t-elle, aussi calme qu’il est possible.

Le gorille secoue la tête.

Carolina exhibe ses paumes ouvertes, sourit encore, hausse les sourcils.

– Allez, dit-elle. *Vamos, ne ?*

Le même refus d’un mouvement de la tête. Rafa bout. Ils savent tous pourquoi l’entrée lui est refusée. Rafa dévisage le gorille.

– Fais pas chier, mec. Tu m’embarrasses.

Le même geste, résolu, sans ambiguïté.

– C’est purement et simplement de la discrimination raciale, dit Carolina.

Rafa voit qu’elle tremble. Elle triture nerveusement la clé pour redémarrer.

Elle mime qu’elle a besoin d’entrer dans le motel pour repartir, de suivre jusqu’au bout la boucle de la rampe telle qu’elle est dessinée.

Le gorille mime en retour, dessine dans l’air un huit avec le doigt, pour lui signifier qu’elle n’a qu’à se débrouiller : Haut les cœurs, *querida*, il va falloir redescendre la rampe en marche arrière.

La manœuvre est piégeuse, étant donné le manque d’espace. Rafa juge cela désobligeant, trouve que ce connard n’avait pas à faire ça. Il se penche par-dessus Carolina.

– On va trouver où tu vis, *falou*. Et je vais m’assurer que tu ne m’oublieras pas, *certo* ?

Le gorille opine. *Han-han*.

Carolina fait faire demi-tour à la voiture comme elle peut.

Rafa écume.

Anna a sérieusement travaillé au corps le domestique de l'ancien lupanar de Palocci à Brasília, la gentilhommière qu'il louait et où il organisait des soirées durant lesquelles les contrats et incitations afférentes étaient négociés à grand renfort de femmes et de cognac. Un frigo et un coffre-fort dans chaque chambre, avait entendu dire Anna.

Le domestique est ce jeune homme qui s'est fait avoir dans les grandes largeurs lors de l'enquête, Palocci faisant de son côté l'objet d'une inculpation pour corruption liée à cette plaque tournante. C'est ce pauvre hère, leur contact sur place. Des sacs de cash et des prostituées pour sceller les accords, d'après lui. Dans la joie et l'intimité.

Travailler le domestique signifie qu'Anna lui a donné de l'argent et l'a laissé réfléchir et considérer longuement sa vengeance.

Le domestique a fourni à Anna un témoignage écrit d'un certain Rogério Buratti, secrétaire de Palocci à l'époque où celui-ci était maire de Ribeirão Preto. Il affirme que Palocci était un bénéficiaire important dans le scandale des Mensalão. Selon ce témoignage, Palocci aurait reçu de 2001 à 2004 un virement mensuel de cinquante mille réaux, versé par une société de collecte des ordures, Leão & Leão.

Elle partage ces informations avec Ray, qui sait exactement ce qu'il faut en faire. Elle se demande comment cela va tourner, quand la saison des parties fines débutera.

Elle sourit. C'est justement tout l'intérêt.

– Lisez ça, dit Ray à Silva.

Silva lit ce qui est écrit sur la feuille de papier qui lui est tendue. Ray l'observe, regarde ses yeux s'écarquiller, son visage s'empourprer, ses petits sourcils trembler…

– J'aurai besoin de le reprendre, dit Ray.

Silva opine. Ray déchire la feuille en deux, puis encore en deux, et encore.

– OK, Coco, j'ai pigé, dit Silva.

Ray attrape le poignet de Silva.

– Ne prenez pas ça par-dessus la jambe, fils. On a un article, là.

– N'empêche que vous ne m'apportez aucune preuve, n'est-ce pas ?

Ray sourit.

– Vos as de l'informatique sont censés être des ninjas.

Silva ne dit rien.

Ray poursuit.

– Je vous ai donné le nom d'une société et les détails d'un versement mensuel. Ça doit bien mener quelque part, fils.

Ray ouvre les paumes de ses mains.

– Même si j'imagine que ces Leão & Leão ne doivent pas collecter grand-chose où que ce soit, je me trompe ?

– Ils ramassent les ordures, dit Silva en se levant. La spécialité la plus adaptée qui soit, *ne* ?

Ray sourit.

– Vous êtes un type bien, Fat Frank.

Silva grommelle *Allez vous faire foutre*, et accompagne d'un doigt d'honneur le départ de Ray, qui s'éloigne.

Franginho annonce à Rafa qu'ils doivent quitter le préfabriqué. L'usine n'existe plus.

– Comment en saurais-tu foutrement quoi que ce soit ? répond Rafa.

Il n'a pas fini de faire la gueule.

Il a toujours les boules, et il n'est pas d'humeur à ce qu'on lui dise ce qu'il doit ou ne doit pas faire.

Franginho lui dit qu'il y a eu un message des *militars*. Il dit également à Rafa qu'un *militar* spécifique veut organiser une rencontre.

Il veut parler d'activisme politique. Franginho dit à Rafa qu'il pense que ce pourrait être une bonne idée, si l'on y réfléchit.

Rafa met les voiles. Personne ne viendra lui dire aujourd'hui ce qui est ou n'est pas une bonne idée.

Le corps de Parque do Ibirapuera est celui d'un jeune homme. Sa carte d'identité a été posée à côté de la pile de ses bijoux. Son nom : Guilherme Santos. Au-dessus de cette pile de bijoux, maintenue en place par un lacet, une carte de visite sur laquelle est inscrit *Pereira Modelling*. Le cœur du jeune homme a été extrait. Les parties génitales du jeune homme ont été éradiquées. Rien n'indique qu'il y ait eu ou pas activité sexuelle, encore que les experts pencheraient plus que certainement pour l'affirmative. Ceci est compliqué par la découverte du fait que Guilherme Santos était un travailleur du sexe.

L'horreur, se dit Leme. Une orgie sanglante intégrale.

Bocão, Grande Bouche, ancien escort :

Culpabilité. Haine.

Tu vois un homme quitter la maison de Paddy.

Il porte une tenue décontractée, mais sans aucune classe, *sabe* ?

Filho da puta. Il est trop tard pour que ce soit une visite professionnelle. Il n'est pas jeune, non plus. Est-ce que ça veut dire que tu n'es pas assez vieux ? Ça ne semblait pas être un problème, quand il voulait une jeune bite à sucer. Et tu es bien plus que ça, maintenant. Mais il n'y en a néanmoins jamais assez, pour un salopiaud bêcheur comme Paddy.

Tu gardes ta casquette de baseball bien enfoncée et ton col bien relevé. Tu regrettes de n'avoir pas autre chose aux pieds que ces baskets blanches. On ne voit qu'elles, même si ce n'est pas l'agent de sécurité du bas de la rue qui risque de s'en inquiéter. Il est probablement endormi, ce connard adipeux.

Tu allumes une cigarette pour te calmer les nerfs, mais c'est impossible. C'est la onzième nuit que tu passes là et cet homme est probablement le troisième que tu vois.

Tu l'as peut-être déjà vu auparavant, mais tu n'en es pas certain. Ça n'a aucune importance, de toute façon, puisqu'il ne devrait même pas y en

avoir un.

Il ne devrait y avoir que toi. Tu te répètes cette phrase en chuchotant. Il ne devrait y avoir que toi.

Tu te souviens de l’époque où c’était vrai.

OceanofPDF.com

QUATRIÈME PARTIE

PARADIS PERDU

São Paulo, 2011

OceanofPDF.com

1

Copycat

Juin 2011

J'étais possédé par une force maléfique. Je suis un être doté d'une personnalité bonne et mauvaise. Parfois, je ne peux pas dominer ce côté sombre. Je prie sans relâche, mais je ne peux pas résister et je repars traquer des femmes. J'aimerais qu'elles ne me suivent pas, dans le parc, qu'elles s'enfuient.

Francisco de Assis Pereira,
« Le Maniaque du parc », tueur en série

Voilà ce qu'il en est : d'abord, je veux te dire que je te désire chaque nuit. C'est divin. Je te trouve séduisant, excitant. Tu es proche de moi, tu es au plus profond de mon cœur.[…] Je te désire.[…] Je t'aime de tout mon cœur. Ne perds pas espoir et crois en Dieu, parce qu'un jour, nous nous rencontrerons.

Extrait d'une lettre envoyée à Pereira après son arrestation.
Il recevait près d'un millier de lettres d'amour chaque mois, en prison.

Il me donnait des coups de poing dans le ventre et me giflait.

Thayna, une femme trans avec laquelle Pereira a vécu plus d'un an.

C’est d’une lecture *sinistre*, le profil psychopathologique du Maniaque du parc.

Francisco de Assis Pereira est né le 29 novembre 1967 à São Paulo.

Enfant – préadolescent, mais assez vieux pour avoir une érection –, il est violé par une tante maternelle. Peu près, il développe une obsession pathologique pour les seins. Leme n’est pas certain de ce que cela signifie. Et il n’est pas certain de comprendre exactement le lien qu’il peut y avoir non plus. Mais un médecin en a dressé le schéma, a relié les points et mis une barre au T de traumatisme – *Então*, voilà ce que c’est. Obsession est le mot clé. Pathologique en est un autre, que Leme n’entend que lorsqu’il est employé comme excuse pour un crime innommable.

Et c’est d’une lecture sinistre.

D’autant que les choses ne s’améliorent pas, dans la vie du gars.

Dès son premier boulot, il est violé par son patron (homme), qui le repasse ensuite à tous les vieux homos de la boîte. Durant l’une de ces « relations », lit Leme, un homme – un gothique, maquillage et tatouages, cheveux gominés en arrière et piercings, lit Leme – manque arracher le pénis de Pereira. Le rapport n’indique pas de façon claire comment il a pu s’y prendre, ce gothique, mais Leme est heureux de ce manque de clarté.

Ce fait déclenche une autre obsession pathologique chez Pereira : la peur de perdre son pénis.

Leme comprend un peu mieux ce lien que le précédent.

Autre conséquence de l’incident avec le gothique : Pereira ressent dorénavant des douleurs assez intenses lors de l’acte sexuel.

Un autre psy conclut que c’est l’impossibilité de toute jouissance qui est la principale explication de la violence de Pereira – une sorte de revanche, si vous voulez.

Leme n’est plus un débutant, mais question noirceur, il est sacrément dépassé, là.

Pereira vit un certain temps avec une femme trans, Thayna, qui révélera que Pereira lui donnait régulièrement des coups de poing dans le ventre et la giflait.

Leme lit que c'est également au minimum le cas des victimes qui ont survécu à ses tentatives de viol et de meurtre.

Pereira choisit pour victime des femmes qui souffrent de fragilité émotionnelle, de faible estime de soi, ce genre de choses. Il travaille comme coursier, se sert de sa moto pour emmener ses victimes dans des endroits isolés. Il est stupéfiant qu'elles se soient toutes laissé convaincre d'agir ainsi. La plupart des violeurs et/ou assassins tendent à user de la force plutôt que de la persuasion.

C'est plus persuasif, la force.

Par ailleurs, il y a moins de risque d'échec et, partant, de risque de se faire prendre.

Pereira se sert de lacets pour étrangler ses victimes après les avoir violées.

Leme survole les dossiers des meurtres.

Elisângela Francisco da Silva était une jeune fille de vingt et un ans venue du Paraná, qui vivait à São Paulo chez sa tante Solange Barbosa depuis 1996. Elle était née dans une famille pauvre et avait quitté l'école très jeune. Elle avait travaillé, elle avait *trimé*, pendant des années. Avec une amie, elle était allée au Shopping Eldorado, le grand centre commercial de l'ouest de São Paulo, ni trop luxueux, ni trop miteux. Elle avait dit à sa tante qu'elle en aurait pour deux heures. En fin de journée, l'amie d'Elisângela Francisco da Silva avait filé pour se rendre à un rendez-vous galant. Elles avaient passé un bon moment. Elles avaient déjeuné, vu un film, acheté quelques vêtements. Le cadavre dénudé d'Elisângela Francisco da Silva avait été retrouvé dans Parque do Ibirapuera. Il avait fallu trois jours pour l'identifier, tant la décomposition était avancée.

Raquel Mota Rodrigues, vingt-trois ans, avait une seule ambition : gagner assez d'argent à São Paulo pour en renvoyer à sa famille à Gravataí, Rio Grande do Sul. Elle aimait s'amuser avec ses amis, sortir dans des bars, des restaurants, parfois une boîte de nuit, mais partait toujours avant minuit. Elle travaillait en tant que vendeuse dans un magasin de meubles de Pinheiros. Un soir, en chemin, elle avait appelé sa cousine Lígia : elle rentrerait plus tard que prévu, elle avait rencontré ce gentil jeune homme qui lui avait demandé de poser un peu pour lui, et elle avait décidé d'accepter. C'était de l'argent facilement gagné, et une réelle opportunité. Sa cousine lui avait rétorqué en des termes sans équivoque qu'il ne fallait absolument pas faire cela, qu'elle ne devait sous aucun prétexte suivre un type qu'elle avait rencontré dans le métro, aussi gentil qu'il puisse paraître, quel que soit le travail qu'il avait à offrir. Raquel Mota Rodrigues avait répondu à sa cousine qu'elle avait raison, qu'évidemment elle n'irait pas, qu'elle était juste excitée parce qu'elle avait besoin de ce genre de coup de pouce, de ce genre de compliment, tu comprends. Sa cousine comprenait ; elle lui avait dit de vite rentrer à la maison, qu'elles dîneraient et prendraient du bon temps. La dépouille de Raquel Mota Rodrigues avait été retrouvée ensevelie à faible profondeur dans les fourrés d'un parc de la périphérie de la ville.

Selma Ferreira Queiroz n'était qu'une gosse, la cadette de trois sœurs, qui espérait étudier la comptabilité ou l'informatique après le lycée. Elle travaillait à mi-temps dans une épicerie. Quoi qu'il en soit, elle avait été licenciée, et il y avait eu des complications. Selon son patron, elle avait exigé une forme de dédommagement, la discussion s'était envenimée, et finalement, elle était partie rejoindre son petit ami. Cela se passait pendant la Coupe du monde 1998, et ils avaient prévu de regarder jouer le Brésil ensemble. Elle l'avait appelé en chemin pour lui dire qu'elle serait en retard, que son histoire de boulot avait viré au cauchemar, qu'elle était en colère et pleurait, et qu'elle était impatiente de le retrouver. Le cadavre

dénudé de Selma avait été retrouvé dans le parc d'État. Elle avait été violée et battue. Elle avait des marques de morsures sur les épaules, les seins, les jambes. Elle avait été étranglée. Un lacet pendait autour de son cou, comme un collier.

Patrícia Gonçalves Marinho avait vingt-quatre ans et voulait être modèle. Elle n'avait jamais parlé de son rêve à qui que ce soit. Elle vivait chez sa grand-mère Josefa. On ne sait pas grand-chose d'autre. Sa dépouille avait été découverte dans un coin reculé du parc d'État. Elle avait été violée, battue et étranglée. Ses vêtements et ses bijoux furent les seules choses qui permirent de l'identifier.

Leme respire, frissonne, s'insurge.

Son moral vire au gris, son visage vire au gris… et il se demande…

Qu'est-ce que tout cela apporte à mon dossier ?

Il ne sait pas.

Les suspects habituels ont tenté de buter Pereira en taule, en maquillant une tentative de surinage anonyme standard en émeute mineure. Ça n'a pas marché. Pereira a été assez malin pour comprendre ce qu'il se passait et planquer ses miches.

Leme lit que Pereira est marié, maintenant – une cérémonie carcérale, ce qui a dû être charmant –, une foldingue qui devait vouloir sentir sa bite déglinguée entre ses cuisses. Leme bouillonne, Leme écume de sa propre rage. La foldingue est une avocate, maligne, d'après ce qui est dit. Pereira reçoit des milliers de lettres d'amour chaque semaine. *Des milliers*.

Qu'est-ce qui ne va pas, chez tous ces gens ?

Leme n'en sait foutrement rien. Il n'en a pas la moindre putain d'idée.

Il passe un coup de bigo à Silva. L'heure est venue de collaborer.

Bocão, Grande Bouche, ancien escort :

Culpabilité. Haine. Fureur…

Il commence à se faire vraiment tard.

Ça fait des heures que tu es debout au même endroit.

Tu devrais partir, maintenant. Il n'y a personne, chez lui.

Oui, mais si quelqu'un arrive et que tu n'es pas là ? Tu veux voir ce que ce vieux branque prépare. *Desgraçado*. *Vagabundo*. Comment a-t-il pu te faire ça à toi ?

Tu devrais entrer, avoir une explication.

Tu ne peux pas. Mais tu devrais.

Peut-être que tu t'es fait des idées. Tu l'espères, *sabe*, tout cela était peut-être totalement innocent. Mais tu étais là, non ? Tu les as vus. Tu as regardé. Tu as vu, et tu sais que tu as raison. *Veado*. *Velhino*.

Comment tout cela a-t-il pu arriver ? *Filho da puta*.

Comment tout a-t-il pu changer ?

Les week-ends, on allait à Guarujá, dans la maison qu'a Paddy dans la marina.

La maison était petite, mais élégamment meublée, avec une piscine dans le jardin. Le soir, nous mangions un dîner léger en buvant du vin dans la lumière mourante, en écrasant les moustiques et en écoutant la stridence rythmée des *cicadas*.

« Tu veux sortir, demandait typiquement Paddy.

– Je suis bien, là, avec toi.

– C'est bien. Moi aussi. La ville est toujours horriblement surpeuplée, les week-ends.

– C'est mieux d'être juste tous les deux.

– C'est vrai, nous n'avons besoin de voir personne d'autre.

– Il t'arrive de recevoir des gens ici ?

– Parfois. Rarement. Un professeur de temps en temps, quand ils viennent d'arriver et qu'il faut bien être aimable. Pour qu'ils ne soient par totalement dépaysés. J'ai reçu les gouverneurs de l'école, ici. Un vieil ami, parfois.

– Tu ne m'as jamais invité dans aucune de ces occasions.

– Je préfère te garder tout pour moi. »

Une fois, enhardi par le vin, j'avais décidé de pousser un peu plus loin.

« Il y a des gens qui sont au courant, pour moi ?

– Seulement ceux qui importent.

– Qui sont-ils ?

– Toi et moi. »

J'en étais resté là. Je n'avais pas envie de penser à ce que cela pouvait signifier. Toi et moi. Je me l'étais répété à voix haute. Toi et moi : j'aimais ce que cela me faisait ressentir.

Un après-midi, alors que j'arrosais les plantes, les voisins de Paddy m'ont pris pour un boy qui travaillait dans le jardin. Je n'ai rien dit, mais j'en ai parlé à Paddy le soir même.

« C'est juste que d'habitude, je suis là seul ou avec des gens beaucoup plus âgés, m'avait-il répondu. C'est tout. Tu es tellement jeune. »

Je n'avais jamais reparlé aux voisins. Quand je les voyais, je baissais la tête et je m'éclipsais.

La meilleure chose au sujet de ces week-ends : Paddy me parlait de littérature et d'art, et m'aidait avec mon anglais, qui s'améliorait lentement.

« Tu vois celle-ci, pouvait-il me dire en regardant l'une des reproductions qui ornaient les murs de la maison. Tu vois comme ces femmes ont l'air prédatrices, anguleuses ? Pense à une influence africaine. C'est comme si elles portaient des masques. Les deux au centre sont plus grandes, alors elles paraissent plus menaçantes.

– Elles n'ont pas l'air réalistes.

– Non, effectivement. Mais ce n'est pas une abstraction. C'est venu plus tard dans son œuvre.

– Et les couleurs : on dirait que c'est carnaval.

– Encore une fois, c'est une interprétation. »

Il souligne les courbes du tableau.

« C'est censé être déconcertant.

– Différent.

– Et ceci a été peint près de cinquante ans plus tôt. C’est une évolution du nu traditionnel. Pense à la plupart des tableaux de femmes nues. »

Il s’était tourné vers moi et avait souri.

« Qu’est-ce que ces représentations t’inspirent ?

– Je ne suis pas sûr. On dirait des objets, doux. Je ne sais vraiment pas grand-chose des femmes. »

La vérité, c’est que je n’avais pas grand-chose à faire des tableaux, mais que j’étais heureux que l’on me demande mon avis. Ils représentaient une opportunité, une nouvelle vie, une vie dans laquelle on me demandait mon opinion sur certaines choses.

« L’esthétique est tout à fait différente. Regarde l’arrière-plan. Il n’a pas la moindre caractéristique reconnaissable. Et ces femmes sont presque effrayantes. C’est une scène de rue.

– Ces femmes sont des prostituées.

– Oui, et elles te jugent. Elles nous jugent, *nous*, les gens qui regardent le tableau.

– Je connais ce regard.

– Oui, bon.

– J’aime bien ce tableau. »

Et j’avais l’impression de lui offrir quelque chose de plus, quelque chose à part, l’occasion d’accomplir ce qu’il sait faire de mieux : enseigner. Je ne crois pas qu’il me voyait comme un cobaye.

J’avais juste l’impression de lui appartenir.

Nous étions bien loin de ma vie d’avant, quand il me connaissait sous le nom de Bocão. À parler de peinture avec lui, j’avais vraiment l’impression de l’avoir laissée derrière moi.

– Votre mari m’a appelé, l’autre jour.

Renata ne dit rien, regarde Silva d’un air sardonique.

– Oui, poursuit Silva, il m’a appelé au sujet d’une affaire. C’est vraiment une histoire effroyable, ce tueur en série copycat. Vraiment

immonde.

Renata opine. Ce jeu de pouvoir est des plus malvenus, et elle ne va pas laisser Silva penser qu'il a la main, qu'il mène la danse dans leur petit arrangement.

C'est juste du vent : *elle*, elle est là de bonne foi.

Renata sourit.

– Je ne l'envie pas, je suis fière de lui.

Silva hoche la tête.

– C'est bien dit.

– Si vous êtes venu pour un duo comique, mieux vaudrait mettre vos chevaux au sec, comme on dit ici, parce que vous n'avez pas fini d'attendre.

Silva s'esclaffe.

– Excellent.

– Je ne plaisante pas. Maintenant, finissons-en, avec cette histoire.

– Bonne idée.

Renata triture des papiers. Ils sont assis dans un café, à Jardins. Elle boit de l'eau gazeuse. Silva aligne les tasses de café.

– Mon bureau a joué un rôle dans la vente du terrain de Paraisópolis à Casa nova ; mais vous le savez déjà, *ne* ?

Silva hoche la tête.

– Nous avons agi en tant que médiateurs, usé de notre connaissance du quartier, expédié quelques papiers, *sabe* ?

– Oui. Vos connaissances du quartier.

Renata ne relève pas.

– Le droit immobilier est complexe, il s'agit de s'assurer que les gens sont convenablement traités, d'accord ? explique-t-elle. Maintenant, la construction est en cours, *viu* ? C'est du passé. C'est ce qui arrive ensuite qui est intéressant.

– Il y a énormément d'argent, dans de tels projets, dit Silva. Le déblayage du terrain, le tout-à-l'égout, la gestion des matériaux fournis par

l’État. Beaucoup d’argent. Beaucoup de contrats.

Au tour de Renata de hocher la tête.

– Mendes construction est une société à compartiments, poursuit-il. Ses filiales font un putain de paquet de choses différentes.

– Du déblayage de terrain, du tout-à-l’égout, de la gestion de matériaux…

Silva sourit.

– *É isso ai*.

– Vous êtes sûr que c’est ce qu’il se passe ?

– J’ai surtout envie de m’intéresser à la façon dont vos anciens employeurs sont impliqués.

La poitrine de Renata se serre. Elle acquiesce. Elle en a déjà une petite idée.

– Il y a énormément d’argent Capital SP dans Mendes construction, ce à plus d’un titre, reprend-il. Et puis, tous les contrats sous projet Singapour leur rapportent. Sans compter qu’ils ont à voir avec une bonne part du liquide de la Bolsa Família, évidemment. Mais vous savez déjà tout ça, *ne* ?

– *Mais ou menos*.

– Vous avez au moins l’honnêteté de le reconnaître.

– Nous nous employons uniquement à aider la communauté, et une bonne partie de notre financement est venu de Capital SP, ce par pure philanthropie, *entendeu* ?

– Une aide aux pauvres fiscalement déductible.

– L’un n’empêche pas l’autre.

– Vous êtes au courant d’une arnaque qui était assez répandue, il y a quelques années ? Cela a à voir avec la Bolsa Família.

Renata agite négativement la tête. Ça ne lui plaît pas du tout.

– Un nombre de demandes foutrement insensé a été déposé au nom de gens qui n’existaient pas, ou étaient morts, *et caetera*. C’est un sacré revenu complémentaire, cette carte électronique que vous avez là.

Renata acquiesce. Elle comprend – la cousine de dona Regina.

– J’en ai entendu parler, oui.

– La question est de savoir ce que vous voulez faire maintenant, comme vous l’avez dit.

– J’ai lu ce rapport que vous avez écrit, dit Renata.

– Mais vous ne pouvez rien faire à ce sujet.

Renata secoue la tête.

– Ray Marx, dit Silva.

– Ouaip.

Ils restent assis en silence un temps. Renata sait qu’ils tiennent quelque chose, là. Elle ne peut rien faire, officiellement ; Silva peut faire son boulot, et elle peut faire un peu le bien. Et il semble qu’il sait des choses – ou qu’il peut farfouiller un peu. Elle ne sait pas trop si c’est l’un ou l’autre, évidemment – mais, tout de même.

– Je peux vous laisser les documents de la vente du terrain de Paraisópolis, dit-elle.

– Je peux me les procurer de diverses façons.

– Merci.

– Il y a encore largement de quoi creuser, dans cette histoire. L’épitomé de l’appel d’offres douteux, et en plus, le gagnant remporte la totalité du lot.

– Qu’est-il arrivé à votre visage ?

– Vous auriez dû voir la gueule de l’autre.

– Ça, sûr qu’il a dû se faire mal aux poings.

– OK, *querida*. On a compris.

Renata sourit.

– C’était une coïncidence, n’est-ce pas ?

– Ce n’est pas mon premier barbecue, *entendeu* ?

Renata opine.

– C’est déjà arrivé auparavant.

– J’ai un tuyau pour vous. Il se développe un autre projet, dans le centre. Les résidents déplacés ont besoin d’une assistance juridique. Dois-je leur donner votre adresse ?

– Vous vous mêlez de beaucoup de choses.

– Je suis comme Batman, *querida*.

– Oui, d’accord. C’est justement notre boulot, de toute façon.

Silva se lève.

– Vous voyez ? dit-il. C’est bien, d’être dans la même équipe.

– Merci, entraîneur.

Renata le regarde partir. C’est bien, *effectivement*, se dit-elle.

Le lendemain, deux représentants d’un organisme communautaire de la favela du quartier Centro rendent visite à Renata dans son bureau. Gerson, son nouveau collègue à temps partiel, enregistre leurs coordonnées. C’est un amour, ce bon vieux Gerson, et Renata est ravie d’avoir pu l’embaucher, de lui donner une chance de gagner un peu d’argent après qu’un accident l’a rendu inapte au travail physique. Il est d’une loyauté sans faille, que c’en est attendrissant. Renata présume qu’il fera tout ce qu’elle lui demande, et elle se dit que cela pourrait un jour être pratique, un peu d’obéissance aveugle et l’envie de rendre service. Un homme qui sait se débrouiller, qui connaît le quartier, et qui pourrait être un peu plus utile qu’il ne le prétend pourrait *effectivement* s’avérer utile, vu la turbulence des eaux dans lesquelles ils naviguent maintenant. Renata sourit : elle éprouve une sensation de puissance à développer ce genre d’idées, malgré leur manque de sérieux, malgré leur manque de conviction.

Les émissaires expliquent à Renata qu’ils ont entendu dire que leurs maisons allaient être rasées pour faire place à un vaste projet immobilier construit à temps pour la Coupe du monde 2014. Un projet pour lequel est employé le slogan *Le Centro en immersion totale*. Renata sait ce que cela signifie. *Beaucoup d’argent.* Un complexe immobilier de haute volée. Ils y laisseront peut-être travailler certains des anciens habitants en tant que

bonnes ou agents de sécurité, une fois la construction achevée. Encore que cela pourrait être considéré comme trop risqué : ils pourraient être revanchards, tout en disposant d'informations privilégiées. Non, ces gens ont probablement un gros problème. Renata soupire.

Les représentants lui disent qu'ils pensent que les résidents vont être relocalisés ; la compensation serait minimale et uniquement financière. Il n'y a, semble-t-il, aucune promesse de relogement. Il y a beaucoup de familles, beaucoup d'enfants à prendre en compte.

Renata n'aime pas du tout la façon dont cela s'annonce.

– Tu ferais mieux d'appeler ton vieux contact à la mairie, dit-elle à Fernanda.

Fernanda fronce les sourcils, fait ce qu'on lui a demandé.

– Tu viens et puis c'est tout, mon pote.

Rafa regarde Franginho droit dans les yeux. Là, il ne déconne pas du tout, Rafa. Non, *senhor*. La vengeance est un plat qui se mange froid et tout ça. Il est temps d'aller faire un petit tour au motel Swing.

Franginho, se dit Rafa, n'a pas vraiment l'air convaincu.

– *Porra*, dit ce dernier, ça va servir à quoi, eh ?

– Là n'est pas le problème, *cara*. Tu viens, *certo* ?

Franginho est essoufflé.

– Il n'en sortira rien de bon, fils.

– C'est décidé. On va le faire.

Rafa n'en démord pas, il va faire quelque chose, encore qu'il ne sait pas trop quoi. Il sait juste qu'il veut terrifier les connards qui gèrent le bouge et s'assurer qu'ils comprennent bien que lui, Rafa, ne va pas se laisser faire, qu'il ne va pas les laisser faire. Il a longtemps attendu pour agir : il voulait être certain que Carolina pensait que c'était du passé, que c'était oublié, son humiliation. Il ne veut pas qu'elle sache qu'il prépare une petite expédition punitive, un petit coup de *On va leur montrer qui est le chef* – Rafa l'a vraiment mal pris, ce jour-là, il y a quelques mois.

Ça lui est resté en travers de la gorge, et il s'est creusé les méninges pendant longtemps. Aujourd'hui, Carolina n'est pas en ville : elle est partie avec sa famille, il n'y a aucune chance qu'elle entende parler de ce qu'il prépare. Quoi qu'il advienne, il n'a pas envie de la décevoir.

Mais son désir de vengeance est irrépressible. Il n'y a que de cette façon qu'il pourra tourner la page, voilà ce qu'il y a.

Franginho soupire, lâche :

– D'accord.

Rafa le savait : il ne pouvait pas en être autrement. C'est son pote, après tout. C'est ce que font les potes.

Franginho se charge de la voiture : une poubelle rouillée, mais fonctionnelle, qu'ils peuvent emprunter en cas de besoin, et les voilà partis un peu avant midi.

C'est Rafa qui conduit. Ils roulent en silence, Franginho enchaînant furieusement les textos.

– Tu es avec moi, *porra* ? demande Rafa.

– *Meu*, arrête, eh ?

Rafa fait la moue. Il est nerveux, même s'il ne l'admettra jamais. Il sent la masse froide du pistolet glissé dans sa ceinture. Il n'est pas chargé, c'est plus sûr. Franginho et lui se sont toujours assurés de ne pas nager trop loin du bord, question méfaits. Ils bossent côté business, pas côté gang. Se servir d'un flingue est dangereux, et même si on ne se fait pas descendre, on risque cent fois plus de se faire pincer. La sécurité avant tout. Et puis, aucun des deux n'a envie d'avoir la mort d'un pauvre type sur la conscience.

Mais les vieilles règles de la favela qu'ils ont intégrées à mesure qu'ils montaient les échelons signifient qu'ils ne peuvent pas se laisser marcher sur les pieds. Et c'était assurément ce que lui avait fait l'agent de sécurité du motel Swing. Le respect, *sabe* ?

Rafa s'impressionne lui-même en songeant à la discipline dont il lui a fallu faire preuve pour attendre aussi longtemps avant de revenir.

Il se demande si ce connard va même le reconnaître.

Mais de toute façon, après, il ne l'oubliera plus.

Rafa dresse le scénario.

– Voilà ce qu'on va faire. On s'avance comme si on allait prendre une chambre.

Franginho renâcle.

– Tu peux toujours rêver, mon pote !

– Eh, tu gardes la tête baissée, d'accord ? Tu pourras bien passer pour une gisquette, vu ton format. Une jolie petite poule osseuse, sans flotteurs. Le look pute à crack chic, *sabe* ? Ça marche du feu de Dieu, ces temps-ci, les androgynes comme toi.

Franginho sourit. Franginho kiffe le sarcasme.

– Ça me fait plaisir de voir que tu ne prends pas tout ça trop au sérieux, *amigo*. Je vais peut-être pouvoir te convaincre d'y réfléchir à deux fois. Après tout, socialement, tu n'es visiblement pas de la classe qui se tape un châssis de ce genre.

Rafa ne relève pas.

– *Nem fodendo*.

– Je sors de la voiture, toi aussi, on montre nos armes, on dit au type qu'on sait où il vit, qu'on sait où vit sa famille, et on lui dit qu'on reviendra prendre le pognon, *falou* ?

– Hyper original, Scarface.

– Je veux juste faire peur à ce connard, c'est tout. Qu'il reste un peu au bord de la crise de nerfs, pour un temps.

– Et s'il est équipé ?

– La vitre doit être à l'épreuve des balles. Il faudrait qu'il sorte. Il ne le fera pas.

Franginho y réfléchit, opine d'un hochement de tête qui signifie *Ça paraît logique, à sa place, je ne sortirais pas*.

Ils descendent doucement l'Avenida Morumbi.

Ils louvoient à travers Real Parque.

Les résidences se dressent des deux côtés…

– Secoue-toi, *porra*, dit Rafa. Nous y sommes presque.

La circulation dans la rue où se trouve le motel est fluide. Il est sur leur gauche, à une douzaine de mètres.

Rafa rétrograde. Rafa accélère à fond, enfonce le champignon, colle le pied au plancher…

Les pneus de la voiture hurlent lorsqu'elle monte la rampe. Il pile comme un malade et la voiture s'arrête.

Rafa est le premier à sauter de voiture. Franginho l'imite aussitôt. Le même agent de sécurité derrière la vitre, derrière le comptoir…

Ses mains s'élèvent. Le visage de Rafa affiche une petite grimace vicieuse et malfaisante…

Les armes sortent. Rafa tapote la vitre avec le canon de la sienne. Le gorille laisse tomber, agite négativement la tête.

Rafa tremble, mais il est lancé, tendu comme un arc…

Franginho derrière lui, tête basse, bras croisés…

Puis :

Le fracas d'un véhicule qui s'arrête précipitamment. Un unique hurlement de sirène, un éclair rouge et bleu.

Rafa se tourne, abasourdi, ses yeux…

Il voit Franginho paniquer, cherche la portière de la voiture…

Rafa se retourne. Il voit l'agent de sécurité détaler à travers la porte à l'arrière de son bureau, entrer dans le motel, disparaître.

Derrière leur poubelle rouillée : un SUV de la Militar qui leur bloque la route.

Deux *militars*, un derrière la porte côté conducteur, l'autre derrière la porte côté passager…

Accroupis, leurs armes à la main, pointées sur Rafa et Franginho.

Ils crient, menacent.

Les mains de Rafa se tendent vers le ciel. Celles de Franginho aussi. Ils posent leurs armes sur le sol. Ils croisent leurs doigts derrière leurs nuques.

Ils s'agenouillent, tête basse. Ils connaissent la musique.

Qu'est-ce que c'est que ces conneries ? se demande Rafa. Il a peur, maintenant. Il est terrifié, dérouté…

Un grand *militar* chauve genre bouledogue descend de l'arrière du SUV.

– Salut les gars, dit-il.

Rafa le regarde dans les yeux. Il *connaît* ce bouledogue. Il se souvient avoir déjà vu ce bouledogue, des années auparavant. Il a vu ce bouledogue cribler de balles ces vieux Efflanqué et Garibaldo. Il a vu ce bouledogue leur vider un autre chargeur dans le dos.

Putain de merde, mais qu'est-ce qui a bien pu se passer ? se demande Rafa.

Ce qui a bien pu se passer, commence à réaliser Rafa au bout d'une quinzaine de minutes, est foutrement éloigné de ce à quoi il imaginait assister quand il était à genoux, mains derrière la nuque, face à des *militars* d'apparence féroce, et équipés d'armes automatiques, qui lui criaient dessus.

Rafa avait bien cru alors la partie finie, fin du match, coup de sifflet final, larmes et relégation définitive, tout le tintouin.

Maintenant qu'il est assis à l'arrière du SUV, serré entre Franginho et le bouledogue, il voit que les prolongations et les penalties sont une possibilité parfaitement réaliste inscrite au programme.

Cela ne l'enchante guère, évidemment. Il n'a aucune confiance en ce bouledogue.

– Tu peux me faire confiance, Rafa, *falou* ? lui dit le bouledogue. Quel choix as-tu, *porra* ?

Le bouledogue s'esclaffe. Rafa se tasse sur la banquette.

Le bouledogue poursuit.

– Tout ce dont nous avons besoin de ta part, c’est que tu serves d’intermédiaire entre nous et ta gentille petite amie. Voire faire les présentations.

– Et si je ne veux pas ? répond Rafa.

– Tu plaisantes, petit ? On vient de te serrer pour un braquage raté du motel Swing, à main armée. Un paquet de témoins.

Rafa hoche la tête. C’est un argument. Ils peuvent encore les descendre tous les deux, et s’assurer sans problème d’une chronologie cohérente.

– Ça ne se passerait pas mal pour elle, alors ? demande Rafa.

– Je suis un gentleman, *porra*. Les nanas sont tabous, on ne touche pas. Tu ne montes pas sur tes grands chevaux, tu ne joues pas au con, et elle s’en sort comme une fleur.

– Je ne comprends toujours pas pourquoi tout ça, reprend Rafa.

– Ne te casse pas trop la tête, fils. Ton vieux pote Petit Poulet malin ici présent va te mettre au parfum.

Rafa jette un coup d’œil furibard à Franginho.

– Tu savais – il savait, pour toute cette histoire ?

Le bouledogue aboie d’un rire sinistre. Rafa dévisage Franginho. Franginho n’a pas l’air heureux du tout. Il a l’air effrayé, totalement dépassé par la situation.

– Il ne savait pas, Rafa. Évidemment que non. Ce que je voulais dire, c’est que nous savons que c’est un malin.

– Han-han.

– Et nous savons également ce que vous fabriquez, toi et ta gentille petite amie.

– Vieux vicelard.

– Surveille ton langage, fils.

– Je surveille.

– Comment crois-tu que nous nous sommes invités dans ta putain de fête au motel, hein ? Nous t’avons suivi, Einstein. Personne ne sort de la

favela pour aller faire un tour dans un tas de boue pareil sans qu'on s'en aperçoive, *sabe* ?

Rafa se pince la lèvre inférieure.

– Rafa, mon pote, dit le bouledogue, un peu plus gentiment. Nous n'essayons pas de pourrir ton petit arrangement commercial, *certo* ? Tu as bien le droit de marger un peu sur ces étudiants, nous en sommes bien conscients. Vivre et laisser vivre, hein ? C'est du capitalisme, de l'économie de marché, alors ne te gêne pas.

Rafa opine.

– Quant à tes activités extracommerciales, Roméo, je suis plutôt du genre Si ça peut te faire plaisir… On ne t'embêtera pas avec ça non plus. Tu peux dormir sur tes deux oreilles. Ou plutôt ne pas dormir, n'est-ce pas ?

Les autres *militars* s'esclaffent en entendant cela.

– Je suppose que je n'ai pas vraiment le choix.

– Non, effectivement.

Rafa sait qu'il va accepter ce qu'on lui propose quoi qu'on lui propose. Il le sait depuis qu'on lui a fait la proposition. Enfin, depuis qu'on lui a donné ses instructions. Ce n'est pas vraiment une proposition, quand on te dit de quelle façon tu vas te faire baiser.

Et on ne se sort pas d'une telle situation sans accepter la proposition.

Franginho et lui auront bien le temps de décider plus tard de ce qu'ils vont faire.

Ce petit spectacle parle tout entier de respect, sert à montrer au monde qu'il ne faut pas laisser faire. Il y a au moins une façon de dire que cela s'est appliqué aujourd'hui.

– Très bien, chef, ça roule, dit Rafa.

– Bon garçon.

Le bouledogue ouvre la porte.

– Vous pouvez rentrer à pied, les gars.

– Eh, Fat Frank, demande Ray. Vous connaissez les Dixie Chicks ?

Les yeux de Silva s’écarquillent. Ray sourit.

– Non, répond Silva.

– Trois jolies frimousses venues du Texas, de vrais petits cœurs.

– C’est de là que vous venez, n’est-ce pas ? Au début, j’aurais plutôt pensé au raffinement suranné de la côte Est.

– *Texas de mon cœur*, Fat Frank, ne l’oubliez jamais.

– Bon sang.

– Quoi qu’il en soit, les Chicks débordaient de ce charme country du vieux Sud, mais avec la gnaque, d’accord ?

– D’accord.

– Quand Bush Junior a voulu jouer à qui pisse le plus loin avec son père et qu’il s’est attaqué à Saddam, les Chicks n’ont pas apprécié, et elles ont dit au monde entier qu’elles avaient honte que Big George soit texan.

– Vous y étiez ?

Ray grimace : *On se calme*.

– Je suis allé en Irak, Coco.

– *Texas de mon cœur*.

– Bien vu, Frank. Quoi qu’il en soit, elles font leur déclaration, reçoivent des menaces de mort, tout ce binz est vulgaire et déplaisant pour tout le monde, elles n’ont pas besoin de ça, ce sont des artistes. Des artistes satanément mignonnes.

– *Então ?* demande Silva.

Et donc ?

– Alors, qu’est-ce qu’elles font pour répondre à ça ? Elles écrivent une chanson qui remporte quelque chose, comme quinze Grammys. Elles participent à l’émission télé d’Oprah. Elles se mettent au boulot.

– Quelle chanson ?

– Aucune importance, Frank. L’important, c’est qu’elles l’ont écrite.

Ray sourit plus largement, maintenant. Silva, se dit-il, a l’air un peu désarçonné.

– Bon, Fat Frank, je vais être plus clair. Sur votre visage, vous avez vos menaces de mort. Alors maintenant, vous vous mettez au boulot, *certo* ?

– Ah, je comprends mieux, répond Silva. C'est subtil.

– Bon garçon.

– Je suis loin d'être certain que les gens vont croire cette histoire. C'est trop beau pour être vrai. Même si c'est *effectivement* vrai, *sabe* ?

Ray le regarde de tout son *Fais-moi confiance, fils*.

– Vous avez déjà essayé un marchand de glace ambulant, quand vous étiez dans notre beau pays ?

Silva laisse tomber ses épaules d'un air las.

– À votre avis, Ray ?

– Bon, d'accord. Quoi qu'il en soit, mon grand, ces camionnettes se servent d'une musique pour annoncer aux enfants qu'ils arrivent dans le quartier, et tout le monde rapplique, et tous les jardins ensoleillés sont ceints de petites clôtures blanches, et les oiseaux chantent, et vous voyez le tableau.

– Il est mirifique.

– Quoi qu'il en soit, un jour, je buvais une bière dans le parc avec un pote de fac à moi.

– Classe.

– Ouais, dit Ray. C'est l'hôpital qui se fout de la charité, là.

Silva s'esclaffe.

Ray poursuit.

– Donc, on boit une bière. On a dans les vingt-cinq ans, quelque chose comme ça. Mon pote vient du Midwest. Le genre né du mauvais côté de la barrière, mais travailleur, vous voyez ?

Silva acquiesce.

– Donc, on est en train de boire une bière, et on entend la vieille ritournelle du camion de glace, et on voit tous les gosses se précipiter dans la direction de la musique, et mon pote dit : « Les pauvres gosses. » Alors je

demande, « Quoi ? » Et lui me répond : « C’est la musique qui veut dire que le camion n’a plus de glaces. » Moi, je ne dis plus rien, et il ajoute : « C’est ce que notre mère nous disait toujours. »

Silva hoche la tête, mais Ray n’est pas certain qu’il sache vraiment pourquoi.

– Plus tard, reprend Ray, j’ai réalisé que sa mère ne pouvait pas leur payer de glaces, et que personne ne le lui avait expliqué depuis.

– Il est plutôt extraordinaire que ça n’ait jamais été éventé.

– Peut-être, peut-être pas. On ne parle plus trop de ce genre de choses une fois adulte, j’imagine.

– Peut-être, répète Silva. Ray, vous allez trouver que je radote, mais où voulez-vous en venir ?

Ray sourit.

– Ce que je veux dire, Frank, c’est que les gens sont prêts à croire tout ce qu’on leur raconte.

– Vous êtes sacrément motivant, Ray.

– Écrivez votre article, Frank, c’est tout ce que j’ai à dire.

– OK.

– Palocci est un clown, alors ça va accrocher. Et on a quelque chose en réserve, de toute façon.

– Je ne comprends toujours pas ce que vous avez à gagner dans tout ça, Ray.

Ray lui tapote le nez. Ray jette quelques billets sur la table. Il se lève.

– Allez vous acheter une glace, vieux.

Ray s’en va, avec un grand sourire.

La saison des orgies bat son plein.

Et le moins que l’on puisse dire, c’est qu’elle ne devrait pas faire relâche avant longtemps. Bon Dieu, se dit Anna, si l’on peut être sûr d’une chose, c’est bien que cette planète ne risque pas de manquer de vieux vicelards. Pourquoi cette fascination de ces décrépits tout ridés pour les

jeunes femmes, en fait ? Ça sert à quoi ? Elle ne peut nier qu'elle voit en tout cela une sorte d'exercice de sociologie grandeur nature. La décoration hallucinante du motel Astúrias y participe. Il y a beaucoup de fausse végétation, des représentations murales de forêts. L'expérience est donc celle-ci : si un vioc est aussi impuissant qu'il est puissant, est-ce que quelqu'un l'entend regretter le bambou qui est tombé dans la forêt ?

Ce doit être *épuisant*, tous ces échecs. Les femmes passent de chambre en chambre, les hommes les besognent jusqu'à ce que tout le monde se satisfasse du fait que personne n'est satisfait, et le manège repart pour un tour.

– Je n'ai jamais vu autant de fesses adipeuses se balancer mollement de toute ma vie, dit-elle à Ray.

– J'espère bien, répond Ray.

– Combien de fois va-t-on devoir faire ça ? demande Anna.

– Ce que Raspoutine peut vouloir, Raspoutine peut l'avoir.

Elle en est là.

L'opération est la simplicité même, et entièrement préréglée ; l'argent garanti. L'entrée du motel se trouve sur le Marginal, juste après le centre commercial Eldorado. C'est central, et facile à trouver. Les limousines aux vitres teintées s'y glissent. Elles donnent un nom à l'entrée – généralement un alias, évidemment –, obtiennent un numéro de chambre, et le chauffeur accède discrètement à la cour. La cour est ceinte de garages avec les chambres au-dessus ; elle forme un carré. Le numéro est inscrit en gros sur les portes des garages. L'habitué moyen s'avance jusqu'au garage qui lui a été assigné, et qui s'ouvre automatiquement à l'approche de la voiture. Votre habitué entre, et la porte du garage se referme automatiquement derrière lui. Discrétion assurée. Un escalier privatif mène à l'étage, et lorsque votre habitué y arrive, il découvre devant lui piscine et sauna, et à sa gauche une chambre, le plafond entièrement couvert de miroirs, salle de bains ouverte dans la suite. Toutes les chambres ne sont évidemment pas

comme cela : seulement les meilleures. Ce que votre habitué ne réalise pas : toutes ces suites grand luxe sont reliées par un étroit couloir qui les borde. Il n'ouvre que sur un monte-plats anonyme. Ainsi, vous pouvez commander une bière, du champagne, un putain de repas complet, qu'un laquais apportera sur un plateau qu'il glissera à travers une trappe dont les deux côtés sont aveuglés. De cette façon, personne ne voit personne, c'est toute l'idée de la chose.

Et c'est parfait pour le genre d'arnaque que gère Anna.

Ce qu'elle a fait, c'est louer toutes les suites – la suite Mansões, toutes les autres, les meilleurs baisodromes de l'établissement, haut de gamme, grand luxe, prix en rapport – et qui forment le pan du fond de la cour. Elle s'est arrangée pour qu'un SUV aux fenêtres noircies soit garé au milieu de la cour. Quand un convive arrive, Anna échange quelques mots avec le chauffeur, lui adresse un sourire accueillant, lui explique comment le vieux crésus assis à l'arrière va se faire assigner une chambre, et que de leur côté, les femmes vont aller et venir, et qu'il ne s'inquiète pas, Anna se charge des plannings et de la logistique. Par ailleurs, si le vieux crésus assis à l'arrière désire fraterniser avec un autre convive, il lui suffit de le faire savoir par son chauffeur à Anna, qui prendra ses dispositions.

Ces arrangements fonctionnent de jour comme de nuit, autant que nécessaire. Et dans le SUV, il y a Anna, qui entre et sort avec son porte-bloc, et un informaticien qui surveille tout, enregistre tout sur son ordinateur portable, relié aux caméras et micros qui ont été installés dans chacune des suites qu'Anna a louées.

C'est ce fait qui explique qu'Anna voit beaucoup plus de fesses adipeuses qu'elle n'en a l'habitude. Jusqu'ici, tout a marché sans encombre. Et la raison en est que tout le monde fait confiance à Anna. *Tout le monde*. Et ce, parce que tout le monde fait confiance à Raspoutine. Parce qu'Anna et Raspoutine, c'est Marta. Et, que cette dernière ait ou pas la moindre idée de ce qu'il se passe ici – ce qui est extrêmement peu probable –, il n'y a pas

l’ombre de la plus infime chance qu’Anna ou Raspoutine compromette Marta.

C’est très persuasif, la confiance, se dit Anna.

La confiance, et l’argent qui change de mains, indirectement, dans les négociations des contrats qui s’effectuent en peignoirs dans des saunas, entre deux parties futiles de bête à deux dos.

Anna a eu connaissance d’une expression : *Ne viole pas la loi quand tu violes la loi*. L’idée, à l’évidence, c’est que si tu conduis bourré, par exemple, il vaut mieux éviter de mettre la musique à fond et de s’arrêter au bord de la route pour se faire une ligne de coke.

Ici, c’est exactement le contraire. Il est bien plus facile de faire confiance à quelqu’un avec qui on négocie un pot-de-vin si l’on sait tous les deux dans quelles conditions les détails de cet arrangement ont été débattus.

Raspoutine est un petit malin : la complicité est une assurance, en affaires.

Ce dispositif est un putain de chef-d’œuvre. Un enculage de première.

Anna serait presque triste de la trahison qui se profile. *Presque*.

Et donc, c’est là qu’elle en est.

Anna se glisse sur le siège passager du SUV. L’informaticien est installé sur la banquette arrière, penché sur son portable. Un chauffeur taciturne est assis à côté d’elle. Il a dû articuler trois mots, dans le meilleur des cas. Il a l’air fiable, discret, se dit Anna. Il est largement assez payé pour l’être, ça, c’est sûr.

Anna sirote du café. Elle se tourne vers la banquette arrière.

– Quelque chose d’intéressant à raconter ? lui demande-t-elle.

L’informaticien renâcle.

– Surtout des choses que vous n’avez pas envie de savoir, *querida*, lui répond-il.

– Parfois, commente Anna, j’aimerais que cette installation informatique soit un peu moins efficace. Que ça mouline un peu moins,

sabe ?

– Je vois bien, malheureusement, oui.

Anna sourit.

– Chacun reste dans sa chambre, pour l'instant, dit l'informaticien.

Anna opine. Ce n'est pas une bonne nouvelle, mais la nuit est encore jeune. Enfin, l'après-midi.

– Gardez un œil sur eux, lui dit-elle.

Ils restent un temps assis en silence. Une sorte d'immobilité pèse sur la cour ; on perçoit le bruit distant de la circulation sur le Marginal. Un ronflement, le bourdonnement de la chaleur et du métal.

– Et comment avez-vous fait connaissance de ce bon vieux Ray Marx, d'ailleurs ? lui demande Anna.

– Qui ça ? rétorque l'informaticien. Ray comment ?

Anna sourit.

– Aucune importance. Oubliez ça.

Évidemment qu'il ne connaît pas Big Ray. Parfois, elle aimerait que ce soit également son cas. Ceci dit, ces sales magouilles pourraient mener à un changement, peut-être. C'est ce qu'elle se répète.

Une voiture entre dans la cour. Une voiture basse, sophistiquée – une Jaguar, réalise-t-elle. Vitre teintée, un feulement moteur de classe mondiale, même au ralenti.

Un client.

Anna ouvre sa portière et va accueillir le chauffeur.

La vitre côté conducteur se baisse silencieusement. Anna regarde à l'intérieur.

– Bienvenue, dit-elle.

Le chauffeur a des lunettes de soleil, une oreillette, un costume bien taillé.

– Qu'est-ce que vous faites ? demande-t-il.

Anna hésite.

– Je…

– Je crois que vous faites erreur, *menina*.

– Cela ne vous concerne en rien, d'accord ? Merci de vous éloigner, *certo* ?

Anna recule.

Elle jette un rapide coup d'œil derrière le dossier du chauffeur. Elle voit deux personnes, un homme et une femme. La femme se penche en avant pour dire quelque chose au chauffeur tandis que la vitre se relève.

Anna voit son visage. Anna connaît ce visage. Elle voit l'homme. Elle le connaît aussi. Enfin, elle sait qui *il n'est pas*.

Anna tourne les talons, se pince la lèvre inférieure. Retourne vers le SUV.

L'informaticien est occupé à déchiqueter voracement un sandwich. Anna sent une odeur de viande, d'oignons.

– Qu'est-ce que c'était ? demande-t-il.

– Rien.

Son petit sourire est évasif.

– Un malentendu.

L'informaticien fait un signe du menton par-dessus son épaule.

– Oui, regardez, ce n'est pas une de nos chambres, la belle. Juste le classique petit coup rapide de pause déjeuner.

Il s'esclaffe, s'étouffe avec sa nourriture.

– Il y en a qui ont toutes les chances.

Anna rit aussi. *Toutes les chances, oui*, se dit-elle.

La femme : Juliana Mendes, épouse de Jorge Mendes, ancien *Secretario de Obras*, grosse pointure du BTP, un artiste de l'arrosage.

L'homme : Anna ne sait pas.

Mais ce qu'elle sait, c'est que ce n'est pas le vieux Jorge Mendes.

Eh bien, songe-t-elle, voilà qui est intéressant.

Bocão, Grande Bouche, ancien escort :

Colère. Honte.

Tu vois les lumières allumées à l'étage.

Imagine-le qui passe de pièce en pièce, qui va dans la salle de bains, se déshabille, se prépare pour une autre visite.

Tu laisses échapper un juron.

Pense à la maison dans ses détails : les livres alignés sur les étagères ; les ustensiles, qui brillent dans la cuisine, servent rarement ; la télé à écran plat, un film européen servant de fond sonore ; les costumes de marque dans la garde-robe. Ces détails qui étaient ta vie, auparavant.

Des boutons de manchette en argent abandonnés sur la petite table du vestibule. Un cadeau que tu lui avais fait.

Tu vois le parquet et la moquette de l'escalier. Tu as marché pieds nus, là. Tu étais le bienvenu, *ne* ? Tu étais presque chez toi.

Tu regardes plus bas dans la rue. Il y a un petit triangle de lumière à la fenêtre de la guérite de l'agent de sécurité. Tu vas te placer derrière un arbre pour qu'il ne te voie pas.

Les lumières à l'étage s'éteignent, et la lampe du vestibule brille à travers la fenêtre. Il sirote un whiskey sur le canapé, en ne regardant le film que d'un œil. Qui attend-il ? mimes-tu en silence du bout des lèvres. Qui ça ?

Il devrait t'attendre toi.

Tu regardes ton téléphone. Une fois de plus. Rien. Il ne t'a pas appelé. Il ne t'appelle plus. Tu envisages un temps de l'appeler, ou peut-être de lui envoyer un texto : *Dors bien, tu me manques*. Ce genre de choses.

Mais cela ne suffirait pas, *sabe* ?

Une voiture passe lentement. Une vieille Volkswagen, noire, couverte de poussière.

Quelqu'un a tracé les mots *Me limpa* dans la crasse de la lunette arrière. *Lavez-moi*. Tu t'adosses au mur derrière l'arbre. La voiture s'arrête juste avant le virage, un peu plus bas. Le conducteur passe la tête par la fenêtre,

regarde les numéros des maisons. Il recule en marche arrière, et un instant, tu crois que c'est lui, le visiteur.

La colère monte en toi. Tu reviens dans la lumière. Quelque chose surprend le conducteur, il s'arrête un instant, puis s'en va précipitamment. Il a dû te voir. Il doit savoir qui tu es.

Ça ne peut pas durer plus longtemps.

Juliana Mendes, chez elle :

Je suis assise dans la cuisine et bois mon deuxième verre de vin lorsque Jorge rentre. Le bouton du haut de sa chemise est ouvert, et il a l'air épuisé. Il se penche pour m'embrasser et m'adresse un sourire las.

– Comment vas-tu ?

Je lui souris en retour.

– Ça va.

Jorge se tourne vers le frigo, en sort la bouteille de vin, se serre un verre. Il ôte sa veste et s'assied en face de moi, pose la bouteille entre nous deux.

– Tu es prêt à dîner ? je demande

– Une minute. Laisse-moi d'abord boire un verre.

J'acquiesce. La bonne reste à portée. Je lui dis de nous laisser seuls un petit quart d'heure, puis de revenir servir le dîner. Elle opine, range dans le placard le verre qu'elle était en train d'essuyer, et sort.

– J'avais une réunion, mais elle s'est achevée plus vite que prévu.

Il sort son BlackBerry. La diode rouge clignote.

– *Porra*, s'exclame-t-il. Il faut que je réponde.

Nous sommes assis, ses tapotements sur le clavier interrompant le silence. Il plisse le front et repose le BlackBerry sur la table. Presque immédiatement, la diode rouge se remet à clignoter.

– Bon Dieu, lâche-t-il.

Il tend la main, puis se ravise.

– Je m'en occuperai après dîner.

Je lui ressers un verre.

La bonne revient. Elle sert des pâtes dans deux assiettes, lave quelques feuilles de laitue, tranche un oignon et une tomate, tourne la salade dans un saladier. Nous nous servons, puis assaisonnons chacun notre salade à notre goût, huile d'olive et vinaigre balsamique. D'un regard, je donne congé à la bonne. Elle nettoiera quand nous aurons terminé.

Nous mangeons en silence. Je regimbe devant la nourriture et picore, je ne veux pas manger de glucides trop tard le soir. Jorge a l'air pensif. Il nous sert du vin à tous les deux. Les *pasta al dente* ne sont pas assez cuites – il va falloir que j'en dise un mot à la bonne –, mais la sauce est excellente, légère, avec une pincée de persil et du parmesan râpé saupoudrés au-dessus, des poivrons verts et des oignons rouges finement émincés et, si je ne me trompe, une pointe de basilic.

Nous finissons notre repas et laissons les assiettes sur la table. Jorge emporte son verre dans son bureau, où il a besoin de travailler un peu avant d'aller se coucher. Je reste assise dans la cuisine et je regarde la bonne remplir ses menues tâches. Elle rince les assiettes et les met dans la machine. Range les restes de pâtes et de salade dans des tupperwares qu'elle place dans le frigo. Nettoie les casseroles et les met dans l'égouttoir à côté de l'évier. Je lui dis que nous n'avons plus besoin d'elle. Elle opine et va rejoindre ses quartiers au fond de la maison, au rez-de-chaussée. Nous lui avons acheté un petit écran plat pour son anniversaire cette année, pour qu'elle puisse regarder ses *telenovelas* favorites (dans la journée, nous regardons souvent les *soaps* ensemble.)

Je sirote mon vin. Je décide d'aller regarder la télé à l'étage. En passant devant le bureau de Jorge, je l'entends parler au téléphone. Une latte de parquet craque, et je me pétrifie. Jorge tourne le dos à la porte, mais je peux entendre sa voix.

– Si ça en arrive là, est-il en train de dire, alors nous nous en occuperons. Comme toujours. Je passerai un coup de fil. S'il vient fouiner

de notre côté, il ne trouvera rien. Il y a aussi le problème de la femme. Je veux que tu t'en charges. Coupe tous les ponts et efface toutes les traces. Passe tout en pertes et profits. Oui, oui, mais il faut bien savoir payer, de temps en temps. Ce sera une bonne façon de tout régler. Il n'y a pas lieu de s'inquiéter. Mais fais ce que je dis, histoire de s'en assurer. Je te tiens au courant, s'il y a des nouvelles. Arrête de t'inquiéter. C'est bien. *Ciao*.

Je redescends le couloir sur la pointe des pieds, et je me pose sans bruit dans le salon. Je me trouve un film et m'installe dans le canapé. La fatigue de la journée pèse sur mes bras et mes jambes. Je bâille après moins que la moitié du film, les lumières allumées.

Lorsque je me réveille, Jorge est en train de me porter jusqu'au lit. Il me revient tout l'amour que je ressens pour lui. Pour lui, je ferais, je crois, absolument n'importe quoi.

Le lendemain matin, je me réveille. Cinquante-sept kilos quatre. Je mets mon survêtement adidas bleu clair, et je descends à la cuisine. Mon petit-déjeuner m'attend – des blancs d'œuf brouillés, des tranches de mangue et de papaye, une tranche de pain complet grillé et une tasse de café noir. Mon chauffeur m'amène au country club Paineiras plus bas dans la rue, et je fais une heure de tapis de course en regardant les arrestations sur la dixième chaîne. Quinze minutes de bain de vapeur, puis une douche. Mon chauffeur m'amène encore plus bas dans la rue, à Real Parque, où je me fais faire les ongles – mains et pieds, en bordeaux –, les sourcils, et une cire complète.

Quand je rentre à la maison, m'y attend un texto de Sophia, la mère d'un des amis les plus proches de mon fils. C'est une surprise. Un groupe de parents a prévu de se retrouver pour le déjeuner. Venez ! Je regarde l'heure, il est presque midi. J'appelle mon chauffeur sur l'interphone et je le préviens que nous partons dans une quinzaine de minutes. Je monte à l'étage pour enfiler une robe Dolce & Gabbana et une paire de sandales. Un autre texto, cette fois de Leonardo.

Il veut me voir et je me sens sourire, rougir – mon pouls s'accélère.

Je dis à la bonne que je m'en vais, en lui laissant des instructions pour l'après-midi – je veux que les draps soient nettoyés et changés – et je file vers la porte d'entrée devant laquelle ma voiture m'attend. Je donne l'adresse au chauffeur et je m'enfonce dans les sièges en cuir, en déroulant mes e-mails sur mon BlackBerry, la ville obscurcie par les vitres teintées.

Je passe l'après-midi à la maison. Je garde un œil sur la bonne, qui fait son travail de façon satisfaisante. Le reste du temps, je lis *Caras* et *Veja* dans le salon, et je regarde des *soaps*.

Jorge rentre un peu après sept heures. Il a l'air épuisé, mais me sourit et m'embrasse.

– J'ai des choses à finir, dit-il. Je serai dans mon bureau.

Je hoche la tête.

– Quand veux-tu dîner ?

– Quelqu'un va venir me voir vers huit heures, me répond-il. Nos pourrons manger après sa visite.

– OK, dis-je, alors même qu'il y a quelque chose dans le ton de sa voix qui me rend méfiante, à la façon dont il ne me regarde pas tout à fait dans les yeux.

Je repense au coup de téléphone que j'ai surpris la veille au soir, et je me demande s'il y a un rapport.

Je décide d'attendre dans la cuisine, qui donne sur l'avant de la maison et d'où l'on voit toute voiture ou visiteur qui se présenterait. Je me sers un verre de vin blanc et j'étale du fromage blanc maigre sur une biscotte au pain complet. Je demande à la bonne ce qu'il est possible d'avoir pour dîner, et elle me répond qu'elle a préparé du poulet Stroganoff. Je lui demande si la sauce est allégée, et elle me confirme que oui. Je m'assieds et regarde la pendule ; j'attends que les lumières s'allument dans le jardin, signe d'une arrivée.

À huit heures pile, une voiture entre. Un break noir indéfinissable. Un homme en chemise blanche et cravate noire en descend, que Jorge fait

entrer. Je les entends monter les escaliers puis descendre le couloir jusqu'au bureau de Jorge.

Je sirote mon vin, j'attends.

Raconte tout à Silva, se dit Leme.

Et donc, il le fait entrer. L'installe dans le bureau de merde qu'il partage avec Lisboa.

Tous les trois, serrés dans ce réduit, qu'ils soient assis sur les bureaux ou adossés à la porte, sifflent du café noir sans se départir aucunement de leur méfiance réciproque. La lumière filtre à travers la vitre sale pour éclairer la scène en jaune pisseux.

Leme n'attend pas grand-chose de cette rencontre.

– Écoutez, est en train de dire Silva, les crimes d'un copycat tiennent au moins autant à leur représentation dans les médias qu'à n'importe quoi d'autre.

Lisboa grommelle quelque chose sur les putains de portes ouvertes que les putains de journalistes aiment foutrement enfoncer.

Leme lève une main.

– Qu'est-ce que vous voulez dire ?

– Un crime spécifique peut être absolument odieux, d'accord ? Le Maniaque du parc en est un bon exemple. Des crimes abjects, un *modus operandi* abject, une motivation abjecte ; et le passé du garçon est à la fois tragique et ignominieux.

– Pas vraiment une excuse, ça, dit Lisboa.

– Je veux dire, poursuit Silva, qu'on pourrait *presque* sympathiser avec une ou deux des histoires calamiteuses de son enfance, sauf que l'on est tout aussi dégoûté par son comportement *en dehors* de ses crimes.

– Ce qui signifie…

– Ce qui signifie que l'on a un personnage en lequel les gens peuvent croire. Une histoire qui peut se dérouler longtemps, comme un roman, *entendeu* ? Parce que son personnage principal est *crédible*.

– Des conneries, ça, intervient Lisboa. C’est un être de chair et d’os, un meurtrier tout ce qu’il y a de plus réel. Qu’est-ce que ça veut même dire, un personnage crédible ? *Ta viagando, porra*.

– Pour les médias, c’est un personnage. Une histoire.

– Putains de journalistes.

Leme calme le jeu en levant les mains, paumes ouvertes : *Du calme, les gars*.

– Le fait est, dit Lisboa, que le Maniaque du parc s’est attiré énormément de presse, énormément d’attention, et que c’est leur sensationnalisme qui l’a rendu célèbre, tu vois la différence ?

Lisboa plisse le front. Leme le dévisage. Lisboa poursuit :

– À toi, Marshall McLuhan.

Silva sourit. Son visage dit : *Je n’y crois pas*.

– Eh ouais, mon gars. Tu pensais quoi, qu’une brute de mon genre ne pouvait pas formuler sa propre théorie ?

Leme secoue la tête.

– Mon Dieu, dit-il.

Il regarde Silva.

– Première semaine, formation aux médias, école des inspecteurs. OK ?

Il les regarde tous les deux.

– *Chega, ne ?*

Ils acquiescent.

– Donc, dit Silva, l’important, c’est que le copycat est motivé par la couverture média, par l’attention produite.

– La nature du crime ne serait qu’accessoire, alors ?

– Peut-être, peut-être pas.

– D’accord, donc on copie un crime parce qu’on se dit que, de cette façon, on s’attirera une couverture média au moins équivalente, voire plus ?

– *Mais ou menos*.

Leme prend le temps d’y réfléchir.

– Et *quid* du fait que la plupart des crimes de copycats sont commis par des gens qui ont une tendance préexistante à un comportement criminel ? Vous savez, un casier, des problèmes mentaux, des antécédents de violence, *et caetera*.

– OK, donc ce serait la nature du crime qui primerait. Choc et horreur. Ce sont les termes que j'ai lus. Ce qu'ils cherchent. Une horreur inqualifiable et son aspect traumatique. La clé des grands titres.

Leme acquiesce. Lisboa acquiesce.

– Cela s'accorde bien avec ta théorie tirée par les cheveux, Mario, dit Lisboa.

Il se tourne vers Silva, l'air de dire : *Ouais, vous savez bien*.

– Plus ou moins, admet le premier.

– Quelle théorie ? demande l'autre.

Leme fait un signe de tête à Lisboa. Il préfère l'entendre sortir d'une autre bouche que la sienne.

Lisboa s'éclaircit la gorge – un sacré vacarme.

– OK, donc, Mario, ici présent, pense que le meurtre de Lockwood tel que présenté officiellement était une entourloupe et qu'il y a en fait de bonnes chances qu'il ait été dessoudé par un giton pour des raisons passionnelles.

Lisboa dévisage Leme.

– C'est bien ça ?

– Plus ou moins, répond Leme.

Il regarde Silva.

– C'est un peu réducteur, mais vous savez…

Silva grimace : *Je sais, je sais*.

Lisboa poursuit.

– Il y a un objet qui a disparu, dans la maison de Lockwood ; un presse-papiers, l'idée étant que c'est peut-être l'arme du crime, et peut-être aussi un cadeau de son jeune amant lubrique. Ce même presse-papiers, ou au

moins un presse-papiers du même type, réapparaît sur la scène du crime dans cette histoire de copycat, des années plus tard. Alors Mario, ici présent, pense que c'est un message.

– Le message étant : *Attrapez-moi*, ajoute Silva.

– Peut-être.

– Intéressant, dit Silva. Donc, le véritable assassin de Lockwood se sert de ces crimes comme d'un appel à l'aide. Et il se sert de Leme comme porte-parole.

Lisboa sourit.

– Il fallait que ça tombe sur toi, vieux. Quand il lui aurait suffi d'envoyer une carte postale.

– Ça remonte à loin, les copycats, reprend Silva. De nos jours, les psychopathes s'habillent en superhéros pour aller mitrailler des gens dans des centres commerciaux. Au Moyen Âge, il s'agissait de crimes liés à la magie, au diable, ce genre de choses. Mais le motif est toujours le même : attirer l'attention.

Leme acquiesce.

– Et vous n'avez rien, question preuves ?

Leme agite négativement la tête.

– Il y avait des pistes, dit Lisboa. Elles sont froides, maintenant. Les victimes, et c'est important, sont une femme trans qui avait changé de vie et un prostitué masculin.

– Ce qui signifie ?

– Ce qui signifie que personne n'en a rien à foutre.

Ils restent un moment assis en silence. Leme prend le temps de digérer ça. Même s'il le sait, qu'il l'a toujours su.

L'existence de l'enquête suffit à ses supérieurs.

Il n'a jamais été nécessaire de trouver le coupable.

Quant au coup monté de l'affaire Lockwood…

Qui sait jusqu'où s'étendent les ramifications ?

Silva reprend la parole :

– Et puis, il y a tous les facteurs d'un profil psychologique, d'accord – les troubles de la personnalité, de la construction de l'identité, l'isolation sociale, l'aliénation… Ainsi que la confusion qui règne dans ce qui est perçu comme une réponse positive à la violence et au crime dans la société – les médias qui semblent glorifier le crime et le criminel.

– En fait, reconnaît Lisboa, tu n'es peut-être pas à des millions d'années-lumière de la vérité, Mario.

– Je ne vois pas trop comment je pourrais vous aider, dit Silva.

– Qu'est-ce que vous diriez d'un article qui résume un peu tout ça ? demande Leme. Qui met tout un peu à plat, en quelque sorte.

– Du genre à couper l'herbe sous le pied de tout sensationnalisme ?

– Oui, exactement, en se concentrant sur les victimes plutôt que sur le meurtrier, *entendeu* ?

– À ce stade, dit Lisboa, empêcher d'autres meurtres nous intéresse plus que la capture de ce connard.

Silva hoche la tête.

– Vous connaissez le nom du type qui a porté le chapeau dans l'affaire Lockwood ? demande-t-il. Son identité n'a jamais été révélée, si je me souviens bien.

– Non, répond Lisboa.

Il se tourne vers Leme, qui secoue la tête.

Leme regarde Silva digérer cela. Regarde tourner les rouages de son cerveau.

– Sergio Nascimento, dit-il. Un nom qu'on m'a soufflé à l'oreille.

– De Paraisópolis ?

Silva hoche la tête.

Leme en reste bouche bée. *Ouah*. Les yeux de Lisboa s'écarquillent. *Sergio Nascimento*. Annette Nascimento – la bonne de Paddy Lockwood. Tout est là. Simplissime. Le lien avec la favela, *então*.

Tout est là.

– Il est mort.

Leme acquiesce.

– Oui, on sait.

– Le week-end de la fête des Mères. Abattu par les *militars*, m’a-t-on dit. En collusion avec le PCC.

– Ça paraît logique.

Tout est là. Le bouc émissaire…

… le pigeon.

– Personne ne témoignera. Ç’a été fait pour effacer les dernières traces. Il se dit que ce n’est pas la seule histoire qui a été enterrée de cette façon-là, le week-end en question.

Leme réfléchit – ça colle parfaitement.

– Mais vous n’allez rien faire, sur ce coup-là ? demande Silva.

Leme et Lisboa agitent tous deux la tête.

– On ne peut rien y faire ?

– Non, dit Leme. C’est comme ça.

– Je peux écrire l’article.

Leme hoche la tête.

– Allez parler à la mère de ce type, dit-il. Annette Nascimento.

Tout est là.

Rafa échafaude un plan ingénieux et d’une simplicité diabolique.

Après tout, quelle différence y a-t-il entre investir des fonds dans la structure politique de Carolina et leur vendre des feux d’artifice et du matos au rabais ?

Tout ce qu’il lui reste à trouver, c’est une raison qu’ils auraient de contribuer au pot des black blocs. Et la seule justification crédible serait qu’il a un moyen de gagner pas mal d’argent et d’en faire gagner à l’entreprise de la favela. Il va exposer son problème à Franginho.

– Pour je ne sais quelle putain de raison, dit-il, ce bon Carlos veut que nous donnions à la bande de Carolina du *dinheiro* intraçable qu'il va nous fournir, d'accord ?

Franginho acquiesce. Il se mesure à une *coxinha* particulièrement volumineuse et particulièrement bonne, en provenance de chez dona Regina. Rafa trouve son mâchonnage contemplatif.

– Je suis encore moins capable de lui faire confiance que de le battre à la lutte, lui répond-il.

– Ça ne m'aide pas beaucoup.

Franginho hausse les épaules.

Rafa n'a jamais dit à Franginho ce qu'il a vu, quoi, cinq ans plus tôt, la nuit de la rébellion. Carlos effaçant Garibaldo et le vieil Efflanqué, leur collant quelques balles dans le dos, et empochant leur argent. Rafa n'en a jamais dit un traître mot à personne. À quoi cela servirait-il ? Quand on lui a demandé, il a répondu qu'il était allé à la *boca*, et qu'ils n'y étaient pas. C'était un mensonge qu'il pouvait facilement faire passer pour vrai. D'ailleurs, *c'était* vrai, en un sens.

Lorsqu'il était arrivé à la *boca*, techniquement, ils n'y étaient plus, après tout.

Par ailleurs, Rafa ne sait pas trop non plus pourquoi, chaque fois qu'il mentionne Carlos, Franginho se referme, ne veut pas vraiment en parler. Peut-être qu'il en a peur – après tout, c'était foutrement effrayant, la scène au motel Swing, et Rafa *sait* ce dont Carlos est capable –, mais c'est peut-être autre chose, et Rafa ne voit vraiment pas quoi. C'est comme si Franginho avait cessé de s'intéresser, genre. Quelque chose en lui a l'air mort, comme si son étincelle avait disparu. Il est devenu grincheux, plus cynique qu'auparavant, ces dernières semaines – ils ne s'amusent plus vraiment autant. Alors qu'ils avaient toujours eu ça, leur capacité à s'amuser ensemble. Quelle que soit la situation, quels que soient les risques, ils étaient toujours là l'un pour l'autre.

Rafa se demande si ce pourrait être en rapport avec le fait que lui baise, et pas Franginho. Que Rafa est amoureux, et que Franginho se sent relégué au second plan.

Ce qui est vrai, d'ailleurs. Parce que Rafa est effectivement amoureux, et devinez quoi ? D'un coup, vos potes ne sont plus que cela : des potes, quelle que soit leur importance, quel que soit votre passé commun, il y a des choses pour lesquelles on les reléguera toujours au second plan, quand on est amoureux. Peut-être que l'amour signifie revoir ses priorités. Peut-être que Rafa devient adulte.

Il se souvient que c'est Franginho qui avait fait passer le message originel disant que le bouledogue voulait une rencontre, *longtemps* avant tout ce foutoir d'intervention policière au motel.

Ça, Rafa ne sait pas trop quoi en penser.

D'un autre côté, songe-t-il en y réfléchissant encore, ce ne serait pas la première fois qu'un *favelado* est approché par un *militar* pour se voir confier un boulot. Ça arrive tout le temps. C'est en grande partie pour cela que cet équilibre précaire peut demeurer vivable.

– En gros, ce que tu demandes, dit Franginho, c'est de quelle façon on pourrait filer un paquet de pognon à ta copine en restant, genre, crédibles.

– Tu as tout compris.

– Eh bien, c'est facile. Dis-lui que tu l'aimes et que tu veux l'aider.

Rafa n'aime pas trop le ton qu'emploie son pote. Mais, se dit-il, c'est la vérité.

Il l'aime et il veut l'aider, et agir ainsi va, d'une manière ou d'une autre, l'aider.

– Oui, dit-il. Je peux faire ça.

Renata et Fernanda font les comptes de leur société. Les versements de Capital SP sont plus généreux que jamais. Elles savent toutes les deux qu'il s'agit d'une simple déduction fiscale, ce financement, mais il a néanmoins le mérite d'exister, et il leur permet de faire leur travail, de faire le bien

autour d’elles. Et il n’y a eu aucune interférence, aucune requête qui ressemblerait à une exigence. Capital SP n’a pas fait directement appel à elles depuis très longtemps.

– Tu n’as plus eu de nouvelles de personne là-bas depuis un moment, n’est-ce pas ? demande Renata.

Fernanda agite négativement la tête.

– Pas depuis des années, répond-elle.

Renata hoche la tête.

– Je me demande ce qu’est devenu ce vieux Ray Marx, ajoute-t-elle.

– Aucune idée, répond Fernanda. C’était… Comment on dit, déjà ? Une énigme enveloppée dans un puzzle.

Renata s’esclaffe.

– Un magouilleur de haut vol, un Yankee typique.

Fernanda rit un peu plus amèrement.

– Il finira bien par réapparaître, d’une façon ou d’une autre, ajoute-t-elle.

– Le chantier sous projet Singapour avance, dit Renata. Cela doit vouloir dire qu’ils gagnent de l’argent, je suppose. Et ça, c’est une chose qui leur plaît vraiment.

Renata regarde Fernanda y réfléchir.

Elles restent muettes, un temps.

– Nous n’avons rien fait de mal, ici, dit Fernanda.

– Non. Nous avons travaillé pour la communauté, aidé au progrès, *sabe* ?

– C’est bien ce qu’on a fait.

Elles se concentrent sur les chiffres, cochent chaque dépense et chaque recette.

– Mon voyage à Brasília, en novembre, tu n’as pas oublié ? demande Fernanda.

– Évidemment pas, non.

– Je serai partie deux jours. Pour rencontrer mon contact à la mairie, comme je te l'ai dit.

– Je me souviens, oui.

– Elle m'a dit qu'il y avait quelqu'un au ministère de la Ville que je devrais rencontrer, que cela pourrait m'être utile.

– Ça vaut le coup d'essayer, soupire Renata. Qui sait, *ne* ? Nous sommes une infime partie d'un effort beaucoup plus gros, et si quelqu'un de puissant se sent concerné, cela pourrait te permettre de découvrir à qui nous devrions parler.

– Exactement.

– Prends le temps qu'il faut. Ces choses-là prennent du temps, *querida*.

Renata sourit.

– La semaine prochaine, je dois revoir les membres de cet organisme communautaire dans le Centro, dit-elle. Ils ont besoin que quelqu'un fasse un peu de lobbying pour eux. Ce chantier Mendes est un vrai merdier.

– Tu verras bien ce que tu peux faire, *ne* ?

– Exactement.

Elles se sourient.

Renata, une fois encore, comme presque chaque jour depuis qu'elle a créé ce bureau d'aide juridique, a l'impression qu'elle fait une différence, et que dans le même temps, elle s'est impliquée dans une lutte futile et sisyphéenne pour *effectivement faire une différence*.

Elle n'est pas vraiment sûre qu'elle pourrait faire autre chose.

Juliana Mendes, chez elle :

Je me réveille et Jorge est déjà parti.

Je roule sur son côté du lit, qui est encore chaud, embaume encore le parfum de son after-shave Ralph Lauren. La nuit dernière, il s'est efforcé d'oublier son visiteur. Il m'a parlé de ma journée, nous avons dégusté un excellent dîner. Une fois au lit, il était agité, mais le tendre massage que je lui ai fait l'a excité, et nous avons fait l'amour, paisiblement et sans hâte. Je

me prélasse maintenant dans l’espace entre nos deux places. Nous avons bien dormi et je me lève plus tard que d’habitude. Je ne dois pas retrouver Leonardo avant deux heures, et je n’aurai donc pas besoin de partir avant une heure et quart.

Comme je me suis copieusement servie en Stroganoff hier soir, je ne mange que des fruits – papaye, mangue et kiwi – pour le petit-déjeuner, avec une petite tasse de café noir. J’ai pris zéro trois kilos. Il va falloir que je fasse attention, aujourd’hui.

Mon chauffeur m’emmène au club, où je fais mon heure habituelle de tapis de course, suivie de quinze minutes de vélo elliptique. Je m’assieds vingt minutes dans le sauna sec, et sens mes membres se relâcher et mes articulations se détendre. Je prends une douche et mets une robe de coton vert foncé qui s’enfile et s’enlève facilement, sans se froisser. Ces petites routines donnent un sens et un cap à mes matinées. J’aime sentir la tension dans mes muscles, la légère punition de l’effort, la récompense de l’avoir achevé – une tâche, même auto-imposée demeurant indéniablement une corvée ; la sensation que l’on mérite une pause, une récompense, une après-midi de plaisir.

J’ai essayé de faire plus de bénévolat ou de m’impliquer plus dans l’association des parents d’élèves, mais j’aime le temps que je peux passer seule, et Jorge a toujours insisté pour que je ne travaille pas, que je reste mère au foyer. Ce rôle a évidemment changé au fil des années, et il m’a été difficile de m’adapter au fait que mon fils devienne indépendant. Je regrette parfois l’époque où il avait réellement besoin de moi, quand chaque petit triomphe ou désastre de sa vie m’était rapporté dans des explosions de rire ou de pleurs. C’est ce que j’ai appris en tant que parent – les choses s’aplanissent à mesure que leur caractère se forme, et ils prennent l’habitude de la façon dont ils régissent le plaisir et la douleur. Si vous savez comment vous allez réagir à quelque chose, le coup est amorti : vous faites simplement ce que vous dicte votre personnalité. Fabio a atteint cet

âge, et même si c’est satisfaisant en soi, l’époque de son incertitude et de son besoin me manque.

Je retrouve Leonardo dans l’espace voiturier du parking du centre commercial Iguatemi. Je monte à l’arrière de sa voiture et le chauffeur se gare et quitte la voiture.

– Je n’ai pas vraiment le temps d’aller où que ce soit aujourd’hui, dit Leonardo. Mais j’avais envie de parler.

– On ne peut pas aller prendre un café ou quelque chose ?

– Je crois qu’il vaudrait mieux éviter.

Nous restons assis en silence durant un temps qui nous paraît assez long.

Il prend ma main dans la sienne.

– Tu m’as manqué.

Il se penche un peu et m’embrasse, et je lui rends son baiser en savourant ce bref instant de passion, un peu maladroit dans cet espace confiné.

– J’ai entendu dire que quelqu’un était venu chez vous, hier soir.

– Je ne l’ai pas rencontré. Il a parlé à João.

– Ton mari t’a dit de quoi il s’agissait ?

– Il ne m’a rien dit du tout.

Leonardo hoche la tête.

– Tu es sûre que tu ne sais pas pourquoi il est venu ? demande-t-il.

– Je n’en ai pas la moindre idée.

Le téléphone de Leonardo sonne. Il regarde le numéro, dit :

– Il faut que je prenne cet appel.

Je reste assise en silence. Leonardo parle.

– Oui… oui, c’est ce que j’ai dit. Évidemment. Vous le savez, nous le savons déjà tous. Je vous l’ai déjà dit auparavant. Écoutez, je ne peux pas vraiment en parler pour l’instant. Non, le moment n’est pas bien choisi.

Poursuivez juste votre travail. Mais soyez discret. Nous n'avons pas besoin que ce Silva vienne renifler par chez nous.

Je me demande pourquoi il a l'impression qu'il ne peut pas parler quand je suis assise à côté de lui. Cela ne l'avait jamais arrêté auparavant.

– Tu m'as manqué aussi, lui dis-je. Je me rapproche de lui.

Il s'écarte légèrement, s'éloigne imperceptiblement de moi.

– Il va nous être difficile de nous retrouver pendant un temps, dit-il.

– Quand crois-tu que nous pourrons nous revoir ?

– La semaine prochaine. Peut-être lundi. Je te le ferai savoir. Et de ton côté, dis-moi si quelque chose…

Il veut parler de l'homme qui est venu voir Jorge hier soir.

Je hoche la tête.

– Évidemment.

Ma voix est douce, presque inaudible. Si mon époux me cache quelque chose, ce ne sera pas la première fois.

Leonardo appelle son chauffeur ; je descends de la voiture et décide d'aller passer un moment dans le centre commercial. Je me promène au milieu des marques de luxe et je retrouve, dans la stérilité de l'air, une forme de calme.

L'après-midi s'écoule lentement. Un instant, j'envisage d'appeler mon époux.

Je sais d'expérience que lorsqu'on fait quelque chose d'à la fois impulsif et fourbe, cela revient vous hanter.

On a besoin de réfléchir à chaque conséquence possible de ses actions à l'avance, et à la façon dont cela pourrait être expliqué ; les décisions improvisées sont plus difficiles à corriger, parce que les conséquences se produisent avant que l'on ne l'ait même réalisé. Avant que l'on n'ait eu le temps de comprendre, on se retrouve acculé et obligé de trouver une explication inadéquate, et la confiance implicite que l'on a mis des années à

obtenir est oblitérée en un éclair. Je n’ai aucunement l’intention que cela se produise maintenant.

Je m’assieds et feuillette le magazine *Hola*, sans prêter la moindre attention à la palanquée des riches et célèbres qui sourient pour les appareils photo, en ne remarquant même pas, au moins durant un temps, ma propre photo, prise lors d’un gala de charité le mois dernier, souriante, calme, flanquée tant de mon époux que de mon amant.

Je me sers un petit verre de vin blanc pour aider à passer le temps. Assise là, j’attends tranquillement le retour de mon époux. Mon fils est à l’étage ; il travaille, ou joue, ou communique.

Je ne peux rien faire, alors je ne fais rien.

La fausseté en moi ressort parfois, vibre comme un spasme musculaire.

Je n’y prête pas attention.

Lorsque Renata rentre à la maison, Mario est déjà là.

Elle en est heureuse : elle a franchement l’impression qu’ils n’ont pas eu une soirée à eux depuis un bon moment.

Renata pose son sac sur le comptoir de la cuisine.

– *Amor ?* Tu es là ? clame-t-elle.

– Dans la chambre. J’arrive !

Renata ouvre le frigo, attrape un Tupperware, prend une olive et la glisse dans sa bouche. Elle envisage de se servir un verre de vin…

– Eh bien, eh bien ! dit-elle en riant alors que Mario apparaît dans l’embrasure de la porte.

Il sourit, ouvre grand les bras.

– Quoi ? Tu n’aimes pas ce que tu vois, *querida* ?

Renata sourit.

– C’est très bien, *bonitão*. Très bien, vraiment.

Bonitão. Joli diable.

– Et donc, tu partais nager, je me trompe ? demande Renata.

Mario a son *sunga* – un mince slip de bain noir moulant –, une petite serviette jetée sur l'épaule, ses tongs, et rien d'autre.

– Sauna, mon amour, dit-il.

Il prend la pause, genre gros dur, un vrai, un tatoué.

– Un homme a parfois besoin de se détendre un peu, d'une bonne suée pour débarrasser chaque pore de son corps de la pression de cette ville, *entendeu* ? dit-il.

– Grosse andouille.

Mario fait la moue.

– Ne sois pas méprisante, ma belle, ça ne te va pas.

– OK.

– Tu veux venir avec moi ? J'ai réservé, en bas, il doit brûler juste à point. Allez, viens.

Il indique le frigo d'un geste de la main.

– On va emporter quelques bières, ça va être chouette.

Renata sourit, hoche la tête.

– Tu as gagné, mon grand.

– Va te changer, je t'attends.

– Donne-moi deux minutes.

Le sauna de la résidence est une salle caverneuse plutôt sympa, carrelée de gris, avec un bassin juste derrière trois douches froides pulsées. Il y a un sauna à vapeur et un sauna sec. Les douches résonnent, comme l'eau heurte le sol. Il y a aussi une rangée de chaises longues en plastique, et ils posent leurs serviettes et la petite glacière contenant leurs bières sur deux d'entre elles. D'abord, la vapeur.

Ils s'asseyent en silence. Le plafond goutte. Le sauna humide a été récemment nettoyé avec le produit à l'eucalyptus qu'emploient régulièrement les *funcionários*.

Renata en verse encore un tout petit peu sur le sol. Le sifflement et l'odeur sont vifs, apaisants. Cela lui dégage les sinus. Mario est étendu sur

le banc du haut ; Renata est perchée juste en dessous. Renata sent la main de Mario descendre et lui toucher l'épaule. Elle roule en arrière à ce contact, lui murmure que c'est agréable, ferme les yeux. Il lui malaxe la nuque en un léger massage, ses doigts fermes, le rythme lent et persistant.

Ils respirent tous le deux ensemble, et Renata se sent flotter, sent son esprit se vider, sent…

– Comment est-ce…

– Je n'ai pas envie de parler boulot, *querido*.

La vapeur siffle, s'élève, emplit la pièce.

– *Que bom*, répond Mario.

Renata incline la tête pour lui embrasser la main.

– OK, dit-elle. À la douche !

L'eau froide est une violence glacée.

Renata veut en ressortir aussitôt, mais elle voit Mario rire d'elle, alors elle reste là, s'efforce de respirer…

Elle sait que ce sont quelques instants difficiles, mais que cela les vaut. Elle place une épaule puis l'autre sous le jet, s'avance un peu, laisse l'eau glisser sur son dos. Elle regarde Mario du coin de l'œil, qui saute d'un pied sur l'autre en se frottant vigoureusement le corps et laisse l'eau lui marteler le ventre.

Elle sourit, tourne son visage vers le jet, présente d'abord une cuisse puis l'autre, laisse l'eau faire son travail. Elle plonge la tête sous le jet glacial, hoquette, se rince les cheveux, ferme les yeux tandis que l'eau lui martèle le visage, ferme le robinet.

Par-dessus le bruit de l'eau sur le carrelage, Mario propose : « une bière ? » le poing fermé, le pouce dressé, la main inclinée vers la bouche. Le signe brésilien universel qui dit *Allons biberonner*.

Renata acquiesce. Oui. Une bière.

Ils ouvrent leurs canettes et se les enfilent, boivent avidement. Mario finit la sienne en deux longues goulées, écrase la canette dans sa main et la jette par terre, lève les bras, mime un *Allez, envoyez la suite*. Renata s'esclaffe.

Ils s'étendent sur les chaises longues, ne disent rien.

La soirée est plutôt chaude, à l'extérieur du sauna, pour une mi-juin.

Ils entendent des cris et des rires en provenance du bar de la résidence : des amis de Mario dans l'immeuble, qui prennent un verre et se racontent des histoires ou débattent avec véhémence de sport et de politique ; concours de virilité et combats de coqs, *enchendo saco – ils se prennent la tête*.

– Tu ne crois pas que ce serait une bonne idée, un petit plongeon ? propose Mario.

Renata acquiesce. Oui, pourquoi pas, se dit-elle. La piscine ne paraîtra pas trop froide, maintenant que la température de l'air baisse.

Ils rassemblent leurs affaires et quittent le sauna, font le tour de la clôture basse qui ceint la piscine, entrent par le petit portail. Des enfants jouent du côté sans profondeur, courent et sautent depuis les petits pontons en bois à moitié immergés dans l'eau, que des jeunes plus âgés utilisent normalement pour prendre des bains de soleil et papoter.

Ils vont s'installer à l'autre bout, posent leurs serviettes et leurs bières sur des chaises longues.

Mario cligne des yeux, va directement plonger droit dans l'eau bleu foncé de la piscine. Renata se laisse glisser dans l'eau depuis le bord, jusqu'à être immergée jusqu'au cou. Mario nage tout en puissance, parcourt une longueur et se retourne. Renata flotte au milieu de la piscine.

Le soleil est une masse rosacée, qui irradie en rouge et orange. D'en bas, les tours – qui sont toutes les six visibles depuis la piscine – paraissent se dresser indéfiniment vers le ciel, avec des lumières déjà allumées à certaines fenêtres, des bruissements épars de repas qui se préparent, de

parents qui décompressent, de nourrices et de bonnes qui tancent les enfants.

Les nuages forment des traînées et glissent dans le ciel – il fait assez frais pour qu'il n'y ait pas d'orage ; il y en a de toute façon très peu à cette époque de l'année.

Mario laisse retomber ses mains et se détend, il se met sur le dos, s'étire, nage vers elle avec les jambes.

Elle l'attrape dans ses bras, le retient tandis qu'il étend ses membres pour se maintenir à la surface.

Les vaguelettes lapent les bords de la piscine. Les éclats de voix des hommes ponctuent le calme familial qui retombe sur la résidence à cette heure-là.

Mario indique le bar d'un mouvement du menton. Un éclat de rire particulièrement salace.

– Nelson, dit-il.

Renata fronce les sourcils. *Mon Dieu, Nelson,* se dit-elle. Un homme qui n'est pas le plus sophistiqué d'un groupe qui ne l'est de toute façon pas particulièrement.

– On pourrait prendre un verre rapide, si tu veux, propose Mario.

– Oui, une seconde. On est bien.

Mario pivote, se hisse sur le bord en projetant de l'eau en tout sens, tire Renata vers lui, l'aide à sortir et la prend dans ses bras.

Son corps est froid, tendu ; la toison sur sa poitrine est douce, ses pores lisses…

Elle sent sur son cou qu'il a la chair de poule.

– C'est vrai qu'on est bien, lui dit-il. Je t'aime.

Renata perçoit l'intense familiarité de cette vérité, sa propre chair de poule.

– Moi aussi, je t'aime, répond-elle. Je t'aime.

Plus tard, ils prennent ce verre au bar. Les hommes sont drôles, leurs blagues percutantes ; ils se moquent de Mario devant elle, ce qui la rend fière de lui, fière d'eux.

Plus tard, ils s'endorment dès les lumières éteintes.

C'était une bonne soirée, a-t-elle le temps de se dire.

Bocão, Grande Bouche, ancien escort :

Haine.

La première fois que j'ai vu un autre homme quitter la maison de Paddy, j'ai cessé de dormir. L'adrénaline et la peur me pilotaient au quotidien. Une voix dans ma tête me disait ce que je devais faire. Tu es inutile, nul. Lève-toi. Va travailler. Regarde ces chiffres, imbécile. Tu mérites mieux. Tu mérites exactement ça.

Je retournais souvent à la maison de Paddy, le soir. Je me cachais dans l'ombre et surveillais la porte d'entrée, je regardais les lumières de la maison jusqu'à ce qu'elles soient toutes éteintes. Puis je restais encore tandis que l'obscurité s'épaississait, et que les nuages s'éclaircissaient sous l'effet des premières lueurs de l'aube. Je retournais bosser et restais halluciné dans mon coin, sans avoir réellement conscience de la présence de mes collègues, ma seule relation, une histoire à sens unique avec les colonnes de chiffres de mon écran. Qui ne pouvaient m'aimer, ne m'étaient d'aucun réconfort.

Mes bras et mes jambes étaient grêlés de marbrures rouges, là où je m'étais gratté jusqu'au sang. Tu n'es rien. Tu n'es rien. À la maison, ma sœur avait commencé à s'inquiéter.

« Je sais que tu sors la nuit, m'avait-elle dit. Je peux t'entendre. Des fois, tu ne rentres pas du tout. Qu'est-ce qu'il se passe ?

– Rien, je sors, c'est tout, *sabe* ?

– Ça n'a pas vraiment l'air d'une vie.

– Je ne me mêle pas de la tienne, *sabe* ? »

Au bout d’un temps, elle avait fini par ne plus me demander ce que je faisais.

OceanofPDF.com

2

Un amour

Novembre 2011

Le temps ne s’arrête pas.

Cazuza, musicien

Bocão, Grande Bouche, ancien escort :

Haine.

Je suis retourné voir Paddy. C’était presque comme avant, sauf que j’étais rongé par les affres de l’incertitude. Nous étions au lit. Je n’arrivais pas à dormir. Je me suis repassé la conversation que nous avons eue avant que Paddy ne s’assoupisse.

« J’ai beaucoup à faire, ces prochaines semaines.

– Je peux te poser une question ?

– Un emploi du temps extrêmement chargé, à l’école. Des gens doivent venir visiter les locaux.

– Je suis en train de te perdre.

– Et en plus, il y a quelques événements auxquels je me dois d'assister, les week-ends.

– Dis-moi qu'il n'y a personne d'autre.

– Mais le retour à la normale ne devrait pas trop tarder.

– Depuis que nous sommes allés au théâtre…

– Viens plus près de moi.

– Je ne peux plus te faire confiance.

– Plus près.

– C'est l'impression que tu me fais.

– Han-han. Je suis fatigué.

– Tu n'es plus le même.

– Les choses vont revenir à la normale en un rien de temps.

– Je ne te crois pas.

– Dors, maintenant. Là. »

Mais je ne me suis pas endormi. Je suis resté là, à regarder la lumière changer à travers les rideaux. Au matin, je me suis levé avant que Paddy ne se réveille, je me suis habillé, et je suis allé travailler.

Un soir, nous avons feuilleté un de ses livres d'art.

« Tu vois celui-là ? Observe la façon dont il est structuré en fonction de ses couleurs. Il n'y a aucune perspective, juste les couleurs. Regarde comment ce rouge borde ce rouge. Cela crée un décalage spatial. Ça lui donne de la profondeur.

– Est-ce que tu montres ces images à d'autres hommes ?

– C'est un tableau de Matisse. La chambre rouge. Regarde les objets. Des fruits. Des carafes.

– Est-ce que tu les baises ?

– Maintenant, regarde la nappe. Regarde de quelle façon ses motifs se reflètent dans ceux du papier peint.

– Tu te les tapes, n'est-ce pas ? »

Paddy pose sa main sur la mienne.

« Il n’y a que ce trait pour les séparer, et une variation de teinte presque imperceptible. Tu vois ?

– Non.

– Bien. Prenons un verre. »

Je le regarde quitter la pièce en espérant, étrangement, qu’il ne reviendra jamais.

De la jalousie ?

Non. Quelque chose d’autre. De la déception. Soudain, il m’appelle.

« Pourrais-tu venir lundi soir ? Je voudrais te parler.

– Tu veux me parler ? »

Cela m’avait surpris.

« Il y a quelques petites choses que je voudrais te dire.

– Dis-les maintenant.

– Non, ce n’est pas le bon moment. On se voit lundi ? Cela te convient ? »

Un court silence.

« D’accord. »

D’accord.

Ces derniers mois ont été chargés, pour Dilma. Anna a été impressionnée par sa *garra*, sa *trempe*. Dilma est intransigeante, apparemment, et elle n’a pas de temps à perdre avec les imbéciles.

Imbécile numéro un : le directeur de cabinet Antonio Palocci démissionne en juin, après que les médias ont révélé un accroissement déraisonnablement rapide de son patrimoine, dont une très grande partie, ont dévoilé les commentateurs, provient des *Mensalão*, les versements mensuels instaurés par Lula pour assurer un degré de coopération au sein de sa très large coalition de centre gauche, et une majorité au gouvernement. Évidemment, Anna sait, pour l’avoir vu à l’œuvre, toute la finesse dont a pu faire preuve cet habile négociateur dans la gestion de ses affaires financières personnelles, et elle regrette qu’il n’en ait été fait mention nulle

part. Le grand manitou Palocci et son petit cortège. Anna est surtout aux anges de savoir que ce misérable phallocrate archaïque s'est fait dégommer en plein vol, en fait.

Imbécile numéro deux : début juillet, et le ministre des Transports Alfredo Nascimento n'a plus qu'à prendre l'avion pour rentrer chez lui après que des allégations de corruption ont été trop longtemps ignorées par son ministère. Il n'a pu s'agir que d'un jet privé, évidemment.

L'imbécile numéro trois est le ministre de la Défense Nelson Jobim. Il démissionne début août, encore que cela doive être considéré comme une frappe préventive. Il ne fait en effet l'objet d'aucune enquête à titre personnel, mais il a torpillé tellement d'autres ministres au vu et au su du public qu'il s'est fait hara-kiri tout seul. C'est presque trop facile, se dit Anna.

Imbécile numéro quatre : le ministre de l'Agriculture Wagner Rossi. Ses carottes sont cuites à la mi-août, suite aux dénonciations d'un lanceur d'alerte depuis l'intérieur de ses services quant à toute la laine qu'il a pu tondre sur le dos de son ministère.

Anna connaît bien l'histoire de l'imbécile numéro cinq. Nous sommes en septembre, quelques mois après le début de la gloire postcoïtale de la saison des orgies, et le ministre du Tourisme Pedro Novais quitte sa fonction suite à des allégations de détournements de fonds publics. *Bon voyage*, *senhor*.

Imbécile numéro six, le ministre des Sports Orlando Silva, qui démissionne en octobre. Il s'était organisé une entourloupe particulièrement vicieuse, sous la forme de millions de dollars de bakchichs détournés à travers un fonds censé promouvoir le sport chez les enfants défavorisés. *Bem jogado*.

Reste deux autres imbéciles qui, d'après ce qu'Anna a entendu dire, sont en partance pour la guillotine, et dont le sort devrait être tranché d'ici

un mois ou peut-être un peu plus, selon la profondeur à laquelle les cadavres sont enterrés.

L'imbécile numéro sept est le ministre du Travail Carlos Lupi. Il se raconte, d'après ce qu'Anna a entendu dire, que lui et son équipe ont extorqué des fonds aux organisations caritatives et aux ONG via des rétrocessions sur les financements ministériels. On va voir si tout ce travail acharné porte ses fruits.

Et enfin, l'imbécile numéro huit, notre bon ministre du Développement, Fernando Pimentel. Il se raconte que pourraient bientôt apparaître dans la presse les mots « trafic d'influence ». Anna sourit. Elle ne trouve pas d'angle humoristique pour présenter celui-là, mais elle n'en a pas besoin : l'ensemble n'est qu'une immense blague.

Et Dilma, de l'opinion d'Anna, pourrait être celle qui rira en dernier.

Reste tout de même une chose qui trouble Anna : jusqu'où tout cela pourra-t-il aller ? À quel moment les choses deviennent-elles intenables pour un gouvernement du Parti des travailleurs ?

Dilma pourrait bien aussi être en train de couper la branche sur laquelle elle est assise.

C'est elle qui est à la tête de ce panier de crabes, après tout.

Dans le taxi qui les emmène à l'aéroport Congonhas, d'où part leur vol pour le saut de puce jusqu'à Brasília, Ray dit à Fernanda :

– La première fois que je suis venu à São Paulo, il y avait des panneaux publicitaires grands comme des immeubles qui promouvaient *Playboy*, tu te souviens de cette époque ? D'immenses images de femmes incroyables en lingerie fine qui surplombaient les rues. Et incroyable est bien le mot : elles étaient à peine croyables, ces femmes, ces femmes gigantesques. Qu'est-il advenu de tout ça, je me le demande ? J'ai l'impression qu'on a gâché un bon espace publicitaire.

– C'est ta façon de te montrer charmant ?

– Je suis curieux, c'est tout.

Ray sent que Fernanda n’est pas totalement sous son charme, aujourd’hui, et il ne sait pas pourquoi. D’habitude, il peut toujours compter sur son charme. Elle doit avoir ses règles, songe-t-il, avec juste assez de lucidité et de sens de l’ironie pour s’autoriser à le penser – mais évidemment pas à le dire.

– Des accidents de la route, dit Fernanda. Ils provoquaient des accidents de la route.

– Va savoir pourquoi.

– Puis, il y a quelques années, l’État a totalement interdit les panneaux publicitaires géants. J’ai oublié pourquoi, ou quoi exactement.

– Ah.

– On s’y habitue, à ne plus les voir.

– On s’y habitue, dit Ray. C’est étonnant, on ne réalise pas qu’on s’habitue tant qu’on n’a pas réalisé qu’on s’est habitué.

– Tu es un philosophe, Ray.

– On est ce qu’on est, *querida*.

Ray observe la façon dont Fernanda réagit à cela. Elle a *effectivement* une réaction. Pas des plus enthousiastes, mais la réaction est bien là. Ce petit *Des fois oui, des fois non, et puis des fois oui quand même* qu’ils se jouent entre eux un peu trop souvent a tendance à le lasser un peu. Ray veut juste être aimé, en fait.

Fernanda dit au chauffeur où s’arrêter.

Le quartier autour de Congonhas est vilain. Et l’aéroport n’est pas beaucoup mieux. Il n’existe pas de service première classe dans un hub comme celui-ci, qui déborde d’activité. Ils auraient dû affréter un jet. Ça leur aurait peut-être permis d’expédier cet aller-retour, ils auraient su où ils en étaient.

Ray n’en est pas trop affecté, à vrai dire. Il a gobé un médoc au petit-déjeuner, et avant cela, il avait shooté la plus infime des doses tirables de son flacon de mexicaine, une dose suffisante pour tenir la journée et celle

d’après. Il n’a pas besoin de plus. Juste ce dont ses *besoins* ont besoin. Il a, jusqu’ici, réussi à éviter de devoir se fournir au Brésil. Il était plus simple de passer un appel international et de se faire livrer par porteur un paquet expédié par ses amis chicanos depuis le côté US de la frontière. Ça lui a coûté le pendant de quelques anciens services rendus, mais cela a permis une hausse de productivité, et son pote chez Capital SP, ce bon vieux Huck, est heureux de son travail. Le chèque correspondant à un bonus considérable est déjà dans les tuyaux, en attente d’être signé, transmis et encaissé.

Mais ce n’est que de la menue monnaie en comparaison de ce qu’il va empocher à Brasília. Ray plonge profond – Ray rend visite à Geddel Vieira.

Ray va au bunker.

Dans l’avion, Fernanda raconte une histoire à Ray qui ne l’écoute que d’une oreille, voire moins. Il a une canette de Brahma en route ainsi qu’un sachet de cacahuètes, et il ne voudrait pas manquer l’hôtesse, parce qu’il lui reste visiblement encore assez de temps pour une bière ou peut-être deux, et que cela lui permettrait de supporter le franchissement de la sécurité ainsi que la traversée de la banlieue en taxi plus que probablement pourrave qui devraient suivre.

Fernanda est en train de dire :

– Pour mon premier voyage à Brasília, je suis hébergée dans l’utopie moderniste de Niemeyer chez des cousins de mon petit ami de l’époque. Il a des millions de cousins. Sa mère est la cadette de dix enfants, quelque chose comme ça. Et ils sont tous mariés, et ils ont tous des millions d’enfants. Se souvenir de leurs prénoms est impossible – je les identifie à la manière dont ils me saluent : une poignée de main, une accolade, une bise ou deux, des fois trois, selon l’État dont ils sont originaires, voire, plus bizarrement, un bras passé autour du cou et un curieux frottement des ventres. De la part d’un homme. C’est étrangement profanatoire, et pas en bien, *entendeu* ? Ce sont des péquenots, je veux dire, la plupart d’entre eux.

Ray n’a pas décroché, il est toujours avec elle. Il y a quelque chose, dans les voyages en avion, qui autorise ce genre de monologue, songe-t-il. C’est peut-être lié au fait que l’on est assis dans le même sens – on continue d’avancer sans se gêner, sans encombre, longtemps.

– Et donc, ses cousins vivent dans l’une de ces banlieues satellites âpres et laides essaimées autour de, ouvrez les guillemets, l’élégant centre-ville Niemeyer, fermez les guillemets. Nous passons une soirée à boire dans un bar de quartier avec un cousin dont j’ai oublié le nom mais qui reste dans mes souvenirs à cause d’implants capillaires récents et parce qu’il a fait de la prison pour fraude fiscale. Oui, il se posait un peu là. Enfin bon, il y avait du désespoir, dans l’ambiance de ce bar, l’ivresse mais sans l’*alegría*, une forme d’invitation distincte à la violence, ou au minimum aux dissensions. Ce n’était pas plaisant.

Ray grommelle son assentiment. C’est comme ça qu’elle parle.

– Donc, je suis soulagée, le lendemain, quand nous partons pour le centre-ville pour y retrouver Ludmilla, une amie d’école à moi qui travaille là. On fait le tour des attractions touristiques, puis on file vers un bar au bord d’un lac, sur lequel des jeunes hommes et des jeunes filles font du jet-ski, du ski nautique… C’est exactement comme je le décris, Ray. Donc, Ludmilla vit dans un lotissement non loin du centre. Il y a, semble-t-il, des centaines de ces lotissements, auxquels on accède par des routes secondaires reliées à la grand-route. Ils sont tous identiques, ne se distinguent les uns des autres que par des combinaisons différentes de chiffres et de lettres. Tu m’as dit que tu les avais vus, n’est-ce pas ?

– Ça, oui, répond Ray.

Il attire l’attention de l’hôtesse, fait le signe universel pour *mais una*, une autre. Il sourit.

– C’est d’un style un peu trop communiste, à mon goût. Genre Europe de l’Est, dortoir de l’équipe d’athlétisme dans les années quatre-vingts, tu vois ?

– Bien vu, Ray.

Il fait mine de saluer, avec un air de *Je suis impayable*.

L'hôtesse lui apporte sa bière. Ray lui sourit. Elle dévoile ses dents blanches entre des lèvres roses sexy.

– Enfin bon. Donc, Ludmilla nous emmène dans une sorte de château à la thématique britannique pour y prendre un verre, et dîner. Ce truc a un pont-levis, une herse, ce genre de conneries, d'accord ? On y passe peut-être une heure, une heure et demie. Et pendant ce temps-là, les vitres de la voiture de Ludmilla sont cassées, le coffre forcé et tous nos bagages volés. Y compris le passeport de mon ex. Qui est, genre, l'un des tiens, ai-je peut-être oublié de dire.

– Quoi, un homme ?

– Un *Yankee*, Ray. Moitié brésilien moitié yank, mais un seul passeport.

– Génial.

– Donc, mon expérience de Brasília s'améliore encore, à mesure que nous sommes brinquebalés de commissariat en consulat, du bureau des passeports au photomaton. Rien que pour la photo d'un passeport, il faut un format spécifique – que je note mal –, une chemise ou une veste à col – dont on ne dispose pas –, et une plaque que l'on tient et sur laquelle est inscrite la date – ce qui fait ressembler mon ex à un criminel. On galère, mais on survit à tout ça. Ludmilla a tout de même l'air heureuse lorsqu'elle réussit finalement à nous faire monter dans un autocar à destination de Caldas Novas, une station thermale, avec un sac de voyage neuf contenant deux serviettes, trois tee-shirts, deux brosses à dents et un roman d'Elmore Leonard. On part avec l'idée d'aller lézarder en buvant des bières fraîches. Mais on galère là-bas aussi, suite à la visite d'un parc aquatique : une histoire de rivière sans retour, de crocodile gonflable, et de mon ex draguant une bande de *Paulistana* en goguette. Je prends illico mes cliques et mes claques et je passe plusieurs heures à boire des caïpirinhas avec des vieux

en slip de bain assis dans ce qui ressemble à une grande baignoire crasseuse.

– Mon genre de bar.

– Tout ça pour dire, Ray, que je hais Brasília.

Ray s'enquille quelques cacahuètes, les arrose avec de la bière.

– Mais moi, tu ne me hais pas, réplique-t-il. Alors tout va bien se passer.

Briefing…

La *delegacia*, à la première heure.

Leme gare sa voiture dans le parking souterrain. Des traces de graisse et de saleté, de l'huile et des moteurs, des emballages vides, l'humidité…

Il s'engouffre dans l'ascenseur. Les étages défilent. De l'air pur, le vrombissement de l'air conditionné.

La porte du bureau de Lagnado, devant laquelle Lisboa attend.

Leme s'assied à côté de lui. Ils froncent les sourcils, se serrent la main.

Ils savent tous les deux ce qu'implique ce briefing.

La porte de Lagnado s'ouvre. C'est la partie la plus chaleureuse de leur accueil.

Ils entrent en traînant les pieds. Lagnado leur grimace, *Asseyez-vous*. Ils s'asseyent.

– Et donc, comment appelle-t-on ce type, maintenant ? Le Maniaque du parc 2 ? Maniaque du parc : Le retour du Maniaque du parc ?

Il n'y a pas la moindre note d'humour dans sa voix, pas la moindre ironie.

– Nous sommes en novembre. Il y a eu des victimes en janvier et mars. Rien depuis. Vous avez les mains vides. Je crois qu'il est temps de mettre ces dossiers en veilleuse, de les laisser reposer. Publiez un communiqué qui dit qu'il n'y a aucun lien avéré entre les deux affaires, deux occurrences tragiques de crimes de haine vicieux et méprisables, des marginaux tués de façon abjecte pour des raisons abjectes – ou les euphémismes que vous voulez pour dire des conneries. Si nous avons de la chance, vous finirez

peut-être par hériter d’un suicide qui correspond bien. Ce serait cohérent avec le profil. Vous comprenez ?

Ils comprennent.

Lagnado poursuit :

– Votre pote journaleux a fait un assez bon boulot en juillet, en calmant le jeu. Son article a bien aidé. On publie ce communiqué, vous lui filez de quoi enterrer ça avec les honneurs, et on a fini. *Certo ?*

Leme se crispe. Lisboa lève discrètement la main. Leme le voit, opine, se tait. Leme bouillonne.

– Les gens n’ont rien à faire des crimes de haine et de leurs victimes, les gars. Pas les gens qui importent, en tout cas. Deux *paedos* marginaux qui se font tailler une boutonnière, ça ne compte pas, aussi dégénéré et immonde que soit le *modus operandi*. Il ne semble pas qu’il y ait actuellement un tueur en série actif. À partir de là, nous devons nous tourner vers d’autres priorités. C’est un problème d’effectifs : nous avons besoin que vous fassiez quelque chose de plus utile.

Leme reste silencieux. Lisboa se crispe.

– Vous êtes de bons gars, poursuit Lagnado. Prenez conscience de vos limites, *sabe* ? Vous êtes efficaces. Vous avez participé à la résolution du meurtre du proviseur de l’École britannique, et c’était votre première affaire. On ne l’oublie pas.

Leme pense : *Ce n’est pas l’impression que l’on a*.

Il dit :

– Nous pensons qu’il y a un lien entre ce dossier et les deux meurtres de cette année.

Lisboa ouvre de grands yeux, se tend. Leme le voit penser *Laisse tomber, mon pote*.

Lagnado sourit.

– Huit ans d’écart, une confession, un *modus operandi* différent. Une affaire classée. Vous aviez fait ce qu’il fallait. Il n’y a pas de lien.

– Je ne suis pas certain que nous ayons arrêté le bon coupable.

– Il est un peu tard pour y penser, maintenant.

– Mais il y a bien un lien, un objet disparu du domicile de Lockwood…

– Une coïncidence. Et je sais de quel objet vous parlez, mon petit. Vous croyez que je ne suis pas informé de la moindre chose que vous avez faite ces dernières années ? C'est terminé. Laissez tomber. Je vous transfère, d'accord ? Quelque chose qui va vous plaire.

Lisboa intervient :

– Cela faisait partie de l'enquête, *senhor* ; c'est tout. Ça valait le coup de vérifier, ça n'a rien donné, *sabe* ?

– C'était une bonne chose, de vérifier. Voilà – cela fait partie de votre boulot. Un boulot que vous accomplissez au mieux de vos capacités.

Leme se dit : *D'accord, j'ai compris*. Il se le raconte en silence : Il ne peut pas y avoir de lien, puisqu'un lien suggérerait qu'ils n'ont pas arrêté le bon coupable pour Lockwood, et suggérerait que Lockwood était un homme fort différent de ce que tout le monde pensait, ce qui n'est pas acceptable.

Laisse tomber, fils, se dit-il. Lagnado a raison…

C'est terminé.

– Rentrez chez vous, les gars, dit Lagnado. Prenez le reste de la semaine et revenez lundi matin frais et dispos. Vous travaillerez pour un temps sous les ordres d'Alvarenga. Il avait besoin d'une paire de cerveaux bien affûtés, et c'est vous deux que j'ai proposés. Ç'a eu l'air de lui plaire.

Ils acquiescent. Ils se lèvent et sortent.

Arrivés devant l'ascenseur, Lisboa dit :

– J'aime bien Alvarenga, c'est un type bien, on aura au moins gagné ça.

Leme acquiesce. Il ajoute :

– Je dois reconnaître que c'est tout de même un soulagement, pour parler honnêtement. Quelque chose comme ça.

– Ouais.

– C’était sacrément sinistre, toute cette histoire. Et toute cette horreur est toujours là, tu sais, il suffit de bien regarder. Il suffit de gratter la surface, et tout est encore là. Juste en dessous, juste au-dessus, partout autour.

– São Paulo, vieux.

– C’est tellement bon qu’on le dit deux fois.

Lisboa s’esclaffe.

– C’est amusant, ouais. São Paulo, São Paulo, on annonce la ville et l’État.

– C’est amusant parce que c’est vrai. *São Paulo, São Paulo*, se met à chantonner Leme, *Start spreading the news*…

– Nan, ça, c’est New York, *porra*.

– Allez, dit Leme. On est en vacances, je te paye une bière.

Lisboa hoche la tête.

– Ça vaudrait mieux.

Renata commence à comprendre que la politique de tolérance zéro en matière de corruption défendue par Dilma dans les médias, en plus de ces renvois et démissions dans les ministères, signifie que Casa nova et Mendes construction et tous ceux qui sont impliqués dans les constructions sous projet Singapour ou n’importe quel autre projet immobilier financé par des fonds publics, ne vont plus prendre le moindre risque quant à ceux avec lesquels ils négocient et concluent.

Renata réalise que, pour aider l’organisme communautaire de Centro, ce sont précisément ces gens-là qu’elle va devoir se mettre à dos, et pas qu’un peu.

Parce qu’ils n’accepteront jamais que quoi que ce soit vienne troubler leur projet.

L’objectif, si l’on peut dire, c’est la Coupe du monde et tout l’argent que cela implique. Ils veulent claquer le ballon au fond des filets, se dit-elle en souriant d’avoir piqué l’expression à Mario.

Ce qu'il va falloir faire, songe-t-elle en regardant le ciel rougir à travers la fenêtre ouverte du bureau, en sentant la température commencer à redescendre et en entendant la fin de journée s'annoncer dans le bar du coin et dans le restaurant *por kilo* de dona Regina, c'est s'en tenir uniquement à tout ce qui concerne les résidents et le processus juridique de leur relogement et de leur relocalisation, et fuir comme la peste toute tentation de la moindre insinuation.

Remuer les choses ne serait bon pour personne, et particulièrement pas pour la communauté.

Elle va devoir marcher sur des œufs, et donc s'assurer que Silva attende un peu avant de publier. Elle a de la chance qu'il l'aime bien – ils savent tous les deux ce qu'ils savent.

En avant.

– Ce sera le dernier pour cette année, *certo* ?

Rafa hoche la tête. Le *militar* lui tend un sac – il tend à Rafa un sac plein de pognon.

– Et pourquoi cela ? demande Rafa.

– Les fêtes, peut-être, vieux, répond le *militar* dans un haussement d'épaules. Moi, je n'en sais foutre rien.

– La consigne vient de ce bon vieux Carlão, alors ?

Le *militar* agite négativement la tête.

– *Porra*, on ne tue pas le messager, hein ?

– Je n'en avais pas l'intention, sauf si le messager essaie de me tuer, répond Rafa en lui adressant un clin d'œil.

– Très bien, fils. Maintenant, tu peux calter, et fissa.

Rafa sourit.

– On se revoit pour le Nouvel An, alors, *porra*.

Le *militar* fait un geste impatient de la main, mais il sourit. Il se retourne, annonce :

– Rapport d'activité attendu à ce moment-là, *certo* ?

– Qu’est-ce que c’est, un rapport d’activité ?

– Je n’en sais foutre rien. On ne tue pas le messager, *entendeu* ?

Il monte sur sa moto et lance le moteur, enquille la route qui longe la favela depuis l’endroit où ils se sont rencontrés, dans une *boca de fumo* du côté sud de Paraisópolis.

Rafa saute dans la voiture qui l’attend.

Franginho démarre.

– De quoi est-ce qu’il parlait ? demande-t-il.

– D’un rapport d’activité.

– Quoi ?

– C’est ce que j’ai demandé.

Ils naviguent au ralenti dans les petites rues. Franginho salue d’un geste de l’index tous ceux qu’il connaît. Cela fait tout de même un paquet de monde.

– *Então* ?

– Ils veulent un rapport d’activité pour le Nouvel An.

– Quoi ? Ils nous ont donné des sacs, et nous les avons transmis ; c’est peut-être ça, une activité réussie, ce genre de choses ?

– Et en plus c’est la vérité !

– Mais ce n’est pas ce qu’ils veulent.

– Nana, j’imagine qu’on sait tous les deux ce qu’ils veulent.

Il est tôt. Les enfants convergent doucement vers l’arrêt de bus. Rafa et Franginho les regardent se disputer pour des peccadilles, voient les garçons jeter les cartables les uns des autres dans les caniveaux, derrière les piles de détritus, les décombres du chantier. Se jeter à la tête des bouts de contreplaqué ou de briques – enfin, dans la *direction* des têtes.

Il y a beaucoup de décombres, depuis que la construction du projet Singapour a débuté pour de vrai. Rafa et Franginho ne sont pas retournés dans le préfabriqué depuis une éternité.

Franginho tourne le volant à droite et ils s'arrêtent devant le bar de Zé Bolacha – Joe Biscuit – pour un petit-déjeuner de classe mondiale.

– Vaudrait mieux que t'en parles à ta poule, alors, dit Franginho en descendant de voiture. Que tu te renseignes un peu sur ce qu'elle a bien pu foutre avec tout ce putain de pognon.

Rafa sait *exactement* ce qu'elle a foutu avec tout ce putain de pognon, mais il ne risque pas d'en parler à Franginho – pas encore – et il ne va certainement pas raconter ça dans un rapport d'activité à la con destiné à Carlão ou n'importe qui d'autre.

Rafa donne à Franginho une grande claque dans le dos.

– Le petit-déj des grands jours, *amigo*. C'est pour ma pomme.

– Après toi, répond Franginho en riant.

Rafa sourit. Il va le lui dire. *Bientôt*.

Ray laisse Fernanda et Anna discuter au bar de l'hôtel, et une voiture vient le chercher pour l'emmener à environ une heure de Brasília.

Ray sommeille dans la voiture, histoire d'éliminer les bières de l'avion plus les deux qu'il a bues une fois enregistré à l'hôtel.

L'hôtel est une esbroufe grand luxe nouvellement érigée – il pue le pognon. Ray trouve qu'il ressemble à un cendrier géant et hors de prix. Il n'est que verre et acier, comme le coffre d'une chambre forte. C'est une belle affaire, cet hôtel.

Avec tout ce verre – et même les chambres sont faites en verre –, il faut une sacrée habileté, une fichue maîtrise de l'art de l'artifice, pour que quiconque puisse profiter d'une quelconque intimité. Cet hôtel est comme un igloo – un igloo fait de pognon.

Ray sommeille. Il s'agit d'une escapade officieuse, et ni Fernanda ni Anna ne savent ce qu'il magouille. Il leur a dit qu'il allait retrouver Little Johnny, son homme de l'ombre, ce qui est vrai. Elles ont fait de grands yeux, avec des *Oui oui, Ray, on sait que tu joues dans la cour des grands*. Ray les a laissées dire et leur a fait un clin d'œil en partant.

Évidemment qu'il va retrouver Little Johnny : à la porte du bunker.

Sa conversation avec Anna avait été circulaire et éminemment satisfaisante.

Ray menait la discussion, qui a été à peu près celle-là :

Anna : Le ministère de la Ville a pris la décision d'injecter des fonds dans le projet Paraisópolis. Ils visent une croissance de la communauté à long terme. L'idée de base, en fait, est que la favela ne ressemble plus à une favela.

Ray : Donc, un projet phare ?

Anna : Absolument. Un succès signifierait les mêmes investissements dans d'autres sites du même genre.

Ray : Jackpot.

Fernanda : Comment as-tu réussi à monter ça ?

Anna : La politique, *querida*.

Fernanda : Qu'est-ce que ça veut dire ?

Ray : Le chantage.

Anna : Je préfère « trafic d'influence », un terme que j'ai découvert il n'y a pas très longtemps.

Fernanda : OK.

Anna : Donc, les fonds du ministère atterrissent, entre autres, dans une société appelée Casa nova, que tu connais, et qui est liée à Mendes construction.

Fernanda : C'est le moins que l'on puisse dire.

Ray : La construction consortiale implique de ne jamais dépendre que de fonds dont les flux sont contrôlés.

Fernanda : Pourquoi ces propose sibyllins, Ray ?

Ray : Parce qu'en fait, l'argent est investi dans un produit décent, comme pour n'importe quel autre investissement.

Anna : Et que l'investissement bénéficie à la communauté, quelle que soit l'origine de l'argent, ou sa destination.

Fernanda : Et vous voyez cela comment, en pratique ?

Anna : Tu seras sur le terrain, pour participer à l'administration, assurer les médiations, vérifier que les fonds vont là où ils devraient.

Ray : Au moins pour une partie conséquente.

Fernanda : Et le reste ?

Ray : Le prix à payer pour que les affaires se fassent.

Anna : Il y a une seule condition.

Fernanda : Ça ne me dit rien qui vaille.

Anna : Ils veulent que ta boss cesse de fourrer son nez dans le projet du Centro dans lequel Mendes construction est engagé.

Fernanda : Il me paraît assez évident qu'elle n'acceptera jamais ça.

Anna : Nous parlons lobbying, *querida*. Négociations.

Ray : Et puis il s'agit du projet qui suivra Paraisópolis, si je comprends bien ?

Anna : Tu as raison, Ray.

Fernanda : D'ici là, il sera trop tard pour les résidents.

Ray : Raconte-nous encore une fois comment tu as réussi ce coup-là ?

Anna : Mendes se verrait bien revenir sur l'avant-scène, en politique, maintenant que les turpitudes de tous ceux qui étaient importants ont été rendues publiques. Raspoutine lui a garanti une promenade de santé à São Paulo, un pedigree sans tache.

Ray : Il peut vraiment offrir ça ?

Anna : Ce qu'il peut offrir, c'est garder pour lui un certain nombre d'informations juteuses.

Ray : D'après ce que j'en sais, Mendes ne prête pas le flanc à un scandale sexuel.

Anna : Non, mais sa femme…

Ray : Excellent.

Fernanda : Je vais faire comme si je n'avais rien entendu.

Anna : Aucune importance, *amiga*. Quelqu'un va aller parler à ta boss, si ce n'est déjà fait. On te donne juste une idée du contexte.

Ray : Ça s'appelle la politique.

Ray est fier de cette réplique.

Ray tente de parler un peu politique avec le chauffeur.

– Qui préférez-vous ? demande-t-il. Le manouche ou la pétasse ?

C'est-à-dire Lula ou Dilma.

Le chauffeur sourit.

– C'est blanc bonnet et bonnet blanc, non ?

Ray s'esclaffe.

– Une carrière s'ouvre à vous dans la politique, jeune homme.

– C'est pour cela que je vis à Brasília, *senhor*, répond le chauffeur.

– Il y a des gens qui *vivent*, ici ?

Le chauffeur continue de conduire. Ray se renfonce dans sa banquette.

Anna raconte à Fernanda ce qu'elle sait du ministère de la Ville.

– Donc, le ministère s'efforce d'atteindre un objectif de sept millions d'unités résidentielles pour contrebalancer le déficit de logements, *certo* ? C'est courageux, c'est une idée pleine de noblesse. Mais pour y arriver, le ministère a alloué quatre-vingt-quatorze pour cent de son budget logement à des entreprises de BTP privées. Ce qui signifie quoi ? De l'argent. Et donc des bénéfices, ce qui veut dire que personne n'en a rien à foutre de la qualité des unités résidentielles ou des gens qui les occupent, *ne* ? Le gouvernement paye quelque chose comme cent mille réaux pour chaque unité, alors qu'elles sont vraiment basiques en termes de taille et de raccordement à l'eau courante et au tout-à-l'égout. Mais ce qu'il y a de plus beau, c'est que ces entreprises de BTP privées participent à la sélection des sites. Comment maximise-t-on les bénéfices quand les coûts sont fixes ? On construit des bâtiments inadéquats en lisière des villes, là où les terrains ne coûtent rien, *falou* ? On glisse une petite enveloppe aux élus municipaux et

ils approuvent sans discuter. Et *bingo*. Le ministère finance des routes qui ne vont nulle part, qui se dirigent vers des déserts, pour que les entreprises de BTP puissent construire plus loin. Et toutes les pattes sont graissées d'un bout à l'autre de la chaîne. C'est juste une bulle, en fait, et ça ne peut pas durer. Il en sortira un peu de bien, c'est vrai, mais ça ne l'empêchera pas d'éclater. Mieux vaut en profiter maintenant, à mon avis.

– Je vois, dit Fernanda. Une sorte de rêve urbain utopique pourri par l'argent.

Anna sourit. Elle aime bien Fernanda.

– C'est exactement ça. Sauf qu'il n'est pas encore gâté. Je dirais que ça devrait tenir encore quelque chose comme cinq ans.

Fernanda acquiesce.

– Eh bien, cueillons-en les fruits pendant que ça dure.

– Je crois que c'est ce que l'on appelle une métaphore osée, commente Anna.

Fernanda sourit.

– Tu reprends quelque chose ?

Le bunker est un nom qui prête à confusion.

Le chauffeur l'amène devant ce qui semble être un complexe privé, d'assez faible hauteur. Des *seguranças* tiennent le poste de garde. Ils jacassent dans des talkies-walkies. Un *segurança* approche son immense masse de la vitre du chauffeur. Le chauffeur de Ray fait des bruits. Le *segurança* regarde à l'intérieur. Ray grimace un *Salut, vieux*. L'expression du *segurança* lui répond *Laisse tomber*. Ray lui fait un clin d'œil. Le *segurança* appuie sur un bouton et un portail qui paraît massif s'ouvre.

La voiture pénètre dans le complexe. Le soleil cuit les blocs de béton. L'asphalte scintille et bourdonne. Les maisons sont uniformément simples : parpaings blanchis, toits plats, pelouse calcinée devant…

Des voitures luisent et exhibent leur vitrage à l'épreuve des balles. Des maisons blanches, des rangées de maisons blanches, des rangées de rangées

de maisons blanches, comme une parodie du cauchemar des banlieues du Midwest, avec leurs petites clôtures blanches. Le soleil produit de fines craquelures dans le blanc de la peinture fraîche des murs.

Ray regarde dans toutes les directions : personne.

Ce lotissement géant faussement luxueux est planté au milieu de nulle part, en terre plouc, dans le trou du cul du monde. Des hommes sales avec de grands chapeaux triment près des clôtures sécurisées.

Ils jettent des ordures à l'arrière de chariots tirés par des chevaux. Les chevaux ont l'air de s'ennuyer. Leurs queues chassent les mouches. Leur crottin cuit au soleil, empuantissant les alentours. Les chariots ont l'air délabrés.

Ray se dit : tout le chic des constructions neuves.

Ray se demande : mais qui peut bien venir dans ce putain de trou ?

Il connaît la réponse, évidemment, en un sens.

Le chauffeur arrive au bout du complexe et s'arrête devant la dernière maison d'une longue rangée. Une autre voiture est garée juste devant eux. Adossé à la carrosserie : Little Johnny.

Ray saute de la voiture. Little Johnny sourit.

– C'est un joli petit coin que tu as là, lui dit Ray.

– Je vais te faire faire le tour du propriétaire, Big Ray.

– Génial. Il y aura de la bière ?

Little Johnny s'esclaffe.

– Il n'y a pas grand-chose d'autre, *senhor*.

Ray sourit.

– Je te l'ai déjà dit, mais, Little Johnny, tu es un amour.

– Suis-moi.

Ray se repenche vers l'intérieur de sa voiture, en tire son sac de voyage en cuir, qui était posé sur la banquette arrière. Le sac de voyage en cuir qui a un double fond.

Little Johnny le toise.

– On va avoir besoin d’un sac plus grand, dit-il.

Ray *rayonne*.

Anna et Fernanda boivent toujours.

Il s’avère que boire est plutôt plaisant, se dit Anna, quand on est assise avec une pas-tout-à-fait amie et que l’on se confie l’une à l’autre, que l’on *partage*.

Le bar de l’hôtel a la fraîcheur d’un air conditionné, les cocktails sont corsés, et ils descendent si naturellement qu’il est difficile de concevoir que l’on pourrait *ne pas* en commander un autre…

– Je peux te dire quelque chose ? demande Fernanda.

Anna acquiesce. Elles ont, après tout, introduit un certain nombre de sujets de conversation à l’aide de variations de cette question.

– *Claro*, *querida*, répond Anna. Tant que ce n’est pas lié à la façon dont Ray se tient au pieu.

– Je crois que même Ray ne sait pas comment il est au pieu, *amiga*.

Elles rient. Anna sourit.

– Tout ce que tu veux, reprend-elle.

– Une part de la raison pour laquelle Ray et moi travaillons encore ensemble…

– *Travaillons* ?

– Je suis sérieuse. On travaille vraiment.

Anna opine. Fernanda poursuit.

– Une part de cette raison, c’est qu’il m’a un peu dans la poche.

– D’accord.

– Tu te souviens de 2006, la rébellion du week-end de la fête des Mères ?

– Oui, je m’en souviens.

– Ray nous avait fait passer un sacré paquet de demandes de permissions de sortie pour le week-end en question à certifier administrativement, *certo* ?

– Comment a-t-il organisé ça ?

– J’imagine qu’il avait un contact. Il y avait un enregistrement d’une réunion dans les hautes sphères, en fait, et je ne sais pas trop comment, mais Ray nous a fait passer tout ce boulot.

– Et vous avez été payées.

– *Moi*, oui.

– Qu’est-ce que tu veux dire ?

– Ray m’avait demandé de m’en occuper toute seule.

– D’accord.

– Même si j’ai eu évidemment besoin de me servir des ressources du bureau, tu vois.

– Ta boss n’est pas au courant.

Fernanda hoche la tête.

Anna se dit : *Intéressant*. Elle se dit aussi : *Ce n’est pas bien grave, ça arrive, ce genre de choses*.

– Je me suis débarrassée des dossiers après les faits. Et pas seulement de ceux-là. Nous avons aussi certifié énormément de demandes de Bolsa Família. Tu vois ce que je veux dire, *ne* ?

Anna opine.

– Eh bien, il semblerait qu’on a été abusées là aussi.

– Ah.

– Oui. Les gars de la favela créaient de fausses identités – des morts, des gens qui n’ont jamais existé –, pour récupérer les cartes de retrait et les fonds.

– Des efforts démesurés pour un gain minime, *ne* ?

– Il s’agit surtout d’avoir un pied dans le système. Après, on peut en faire beaucoup de choses. C’est un moyen de pression sur la communauté, un outil très persuasif, qui peut être utile.

– Et donc ?

– Je me suis débarrassée des archives qui prouvaient qu'on l'avait fait, en même temps que je me suis débarrassée des autres.

– Sciemment ?

– Pas exactement.

Elles boivent leurs cocktails corsés. Anna lui adresse un sourire compatissant. Elle aime bien Fernanda.

– Pourquoi m'en parler maintenant ? demande Anna, mais d'une voix douce, sympathique. C'était il y a des années. Je veux dire, je suis heureuse de t'écouter, mais, tu vois, je ne sais pas s'il y a encore quelque chose à faire, *sabe* ?

Fernanda sourit.

– En fait, c'est surtout que je culpabilise, voilà ce qu'il y a. Ma boss est merveilleuse, on fait un super boulot, je me sens mal.

– Tu as fait ce qu'il fallait, *menina,* tu le sais bien.

– Je crois que c'est vrai.

– Contente-toi d'oublier. Vois les bons côtés. Et Big Ray ? Tu pourrais pisser sur ses bottes et lui dire qu'il pleut qu'il te croirait.

Elles rient toutes les deux. Anna voit Fernanda prendre une grande inspiration, et elle se dit qu'elle a fait ce qu'il fallait. Anna se dit : *À mon tour*.

– Eh bien, Ray m'a coincée moi aussi, tu sais.

– Vraiment ?

Anna explique à Fernanda tout le racket des orgies.

– Mais, dit-elle, nous n'avons jamais eu besoin de nous en servir. Ça reste juste là dans l'éther, en suspens : une sorte de police d'assurance.

– Donc tu t'en tires sans une égratignure.

Anna maugrée, soupèse la question, balance la tête d'un côté l'autre.

– Si Marta et Raspoutine l'apprenaient, je serais foutue.

– Et ça t'emmerde ?

– Pour Marta, oui. Mais de toute façon, elle n’est jamais informée de rien, donc en fait, il n’y a que Raspoutine qui pourrait avoir l’impression de s’être fait flouer.

– Et ça ne te gêne pas.

Anna sourit.

– Pas le moins du monde. Ce zèbre est un manipulateur de haut vol.

– Et tu as réussi à tirer quelque chose de bien de tout ça.

– Oui, je suppose.

Fernanda se fait songeuse.

– Tu as fait le bon choix, *menina*, tu sais, dit-elle.

Anna sourit.

Pour ce qu’elle en pense, Raspoutine est une immonde sous-merde. Il a toujours été prêt à sacrifier n’importe qui. Elle ne l’a jamais aimé : ça a toujours été un sale type.

– Je crois, répond Anna.

Elle sourit.

– C’est une forme de thérapie, en fait, ce que nous sommes en train de faire.

– Exactement, *amiga*.

Renata s’apprête à rentrer chez elle.

Le téléphone sonne avant qu’elle en ait le temps.

– *Quem fala ?* demande-t-elle.

– Si vous vous obstinez à essayer d’aider l’organisme communautaire des résidents du projet de construction du Centro, dit une voix de femme calme et résolue, des informations que vous ne désirez pas voir rendues publiques seront rendues publiques.

Renata mord à l’hameçon.

– Quelles informations ?

– Mai 2006.

Renata raccroche. Elle sait exactement à quoi il est fait allusion…

Ses dossiers. Ses dossiers manquants. Elle ôte son manteau, se rassied.

Elle ne va pas rentrer chez elle tout de suite, finalement.

Rafa et Carolina chargent leurs bagages et remplissent la voiture de Carolina de provisions. C'est tendu…

Les sacs remplis de billets sont particulièrement encombrants. Rafa a bricolé un double fond à l'arrière pour les planquer. Il l'appelle le magot de l'auto. Cela amuse beaucoup moins Carolina qu'il ne l'aurait cru.

Elle doit être à cran.

Il faut du cran pour tout plaquer.

Probablement les nerfs.

Et, quel que soit le temps que l'on a passé à s'y préparer, lorsque vient le jour dit, c'est angoissant. Ils sont dans le garage de la résidence des parents de Carolina. Ses parents sont partis dans leur *fazenda*. Leur *ferme*.

Rafa découvre que quand les riches passent quelques jours dans leur maison de campagne, ils aiment dire qu'ils se rendent dans leur ferme. Genre, vous voyez, comme s'ils allaient labourer les champs, ou quelque chose comme ça. En fait, leur personnel leur prépare des cocktails et tond les pelouses.

Rafa voudrait vivre dans une ferme. Et c'est de là que vient son plan :

Le besoin et l'envie de partir, de quitter cette ville, cet endroit désespérant, cette cité désespérante, de quitter sa maison, Paraisópolis…

… de foutre le camp de la cité-paradis. Voilà le plan.

Et c'est l'argent du bouledogue qui va le leur permettre.

C'était la partie simple du plan : garder l'argent.

Le bouledogue n'a jamais eu l'air d'avoir quoi que ce soit à foutre de là où il allait ni même d'où il venait.

Alors ils l'ont juste gardé pour eux. Le plan s'est quasiment fait lui-même.

L'amour triomphe de tout, après tout.

Alors, allons filer le parfait amour sur la route, et voyons où cela nous mène.

Premier arrêt : l'autre maison de campagne des parents de Carolina…

Un petit chalet sur un petit terrain près de la plage à Camburi.

Tout ce coin n'est qu'un écheveau labyrinthique de routes côtières, et l'endroit est difficile à trouver si l'on ne sait pas y aller.

Et c'est à plusieurs heures de São Paulo.

Carolina a raconté à ses parents qu'ils allaient là-bas le temps d'une escapade, d'une courte retraite studieuse. Ils vont y rester un moment, évidemment, mais pas trop longtemps.

Il sera plus facile de dire à ses parents quand elle sera partie qu'elle est partie pour de bon.

Rafa ne dit rien à personne.

Et c'est à cela qu'il est en train de penser. Il plie des vestes autour de bouteilles pour les protéger, et il se dit qu'il ne va pas revoir sa grand-mère ou Franginho de sitôt, si tout se passe bien comme prévu.

Cela ne lui semble pas juste.

Ce n'est pas bien.

Carolina apparaît, les bras cachés par sa pile de draps et de serviettes.

Elle enfourne tout cela dans le coffre.

– À toi de jouer, dit-elle à Rafa en souriant. Tu fais un travail de classe mondiale, *amigo*.

Rafa sourit. Il acquiesce intérieurement. Il l'embrasse, l'enlace un instant.

– Écoute, dit-il, il faut que j'y aille, que je fasse mes adieux.

Carolina sourit.

– J'attendais juste que tu le réalises. Tu pourras le faire au passage.

Rafa opine.

C'est une bonne idée.

Il est plus facile de dire qu'on s'en va quand on est déjà en route, plus facile de s'en aller quand on est déjà parti.

C'est comme ça qu'il faut faire.

Et il veut faire les choses comme il faut.

Renata reste assise sans rien faire.

Il n'y a pas grand-chose qu'elle puisse faire, à ce stade.

Elle réfléchit, voilà ce qu'elle fait.

Elle est en train de décider qu'elle ne va pas se laisser impressionner par quiconque, qu'on ne la fera pas chanter.

Il n'est besoin de rien de plus : rester assise dans la pénombre d'une fin d'après-midi, sentir sa résolution se renforcer, réfléchir seule ; il n'y a besoin de rien de plus, pour prendre ce genre de décision.

Fais ce qui est juste, se dit-elle. Fais-le.

Mendes est l'un de ces nouveaux *coronelismos*. Renata a entendu parler de pots-de-vin et d'intimidation, d'histoires qui ne sont jamais arrivées jusqu'aux tribunaux. Une fois, il avait payé un conseiller municipal qui menaçait de le traîner en justice pour des histoires de fonds disparus dans son département. Une affaire liée au projet Singapour, qui vise à moderniser les favelas. À les rendre plus acceptables pour les touristes, à les cacher derrière des immeubles plus présentables. (Ça fait comme un cautère sur une jambe de bois : au bout d'un an, les bâtiments ressemblent à des ruines.) Les entreprises de BTP revendent les matériaux qui leur sont fournis par l'État aux plus offrants, puis achètent ce qu'il y a de moins cher pour les constructions sociales. Les matériaux de qualité sont utilisés pour des résidences de luxe ou des centres commerciaux, ailleurs.

C'est pour cela que les immeubles s'effondrent.

On frappe à la porte…

… elle s'ouvre.

Renata sourit à l'homme qui vient de la franchir à demi, timidement.

– *Senhor* Zézinho, dit Renata. Entrez.

L’homme entre en clopinant, son chapeau à la main.

– Je voulais vous remercier, dona Renata, dit-il.

Renata sourit.

Son travail, se dit-elle, a un sens. Elle a aidé cet homme à agrandir sa maison, quand son épouse attendait un autre bébé. Le magasin de pneus d’un côté et le bar de l’autre s’y opposaient tous les deux. Elle avait mené les discussions avec grâce, l’homme avait hérité de la surface nécessaire, et elle avait amené les deux commerçants à se sentir fiers de s’être bien comportés. Cela a du sens, ce qu’elle fait.

Elle fait ce qu’il faut.

Ray remplit d’argent son sac de voyage en cuir. Il y a beaucoup d’argent dans le sac de Ray. Cet argent est un pur don du ciel. Ray n’a rien investi pour l’obtenir – c’est de l’argent gratuit, comme dit la chanson : *money for nothing…*

… and the chicks for free, complète-t-il mentalement en souriant.

Elles sont deux à l’hôtel, à prendre un verre.

Elles ont toutes les deux une dette envers lui, en un sens.

Elles lui sont redevables, considère-t-il. Alors, pourquoi pas ?

Les nanas en bonus.

Il en a presque terminé, au bunker. Ils sont debout autour du grand comptoir de marbre blanc de la cuisine, boivent de petits verres de bière. Ils en finissent. Un projet achevé, un travail bien fait.

Une petite entreprise qui ne connaît pas la crise, se dit Ray. *Travailler, c’est pas dur…*

– Garde ces billets, Ray, *entendeu* ? lui dit Little Johnny. Emporte-les tels quels chez toi.

– Cette prospective pourrait paraître insuffisamment étayée, Johnny mon ami. Convaincs-moi.

– Ces fonds proviennent d’une caisse noire, comme tu le sais bien.

Ray acquiesce.

– Des lignes de crédit et des prêts surfacturés contre rétrocession, *certo* ?

Ray le dévisage, avec son air *Ce n’est pas mon premier rodéo, fils*.

– Mais l’argent sale ne va pas rester propre bien longtemps.

– Les métaphores n’aident pas, Little Johnny.

– Cet argent est le sommet de l’iceberg, et le moment de rendre des comptes approche.

Ray s’esclaffe.

– Bon, d’accord, Shakespeare. Où veux-tu en venir ?

– Le blanchiment des caisses noires atteint ses limites.

– Les métaphores, *s’il te plaît*.

– Les techniques traditionnelles – les coiffeurs, les garages, les laveries – fonctionnent encore, mais elles ne peuvent pas suffire pour de tels montants. Les enquêtes ont commencé, Ray. Ce n’est plus qu’une question de temps.

– Ton imprécision est rassurante, en un sens.

– Ce que je veux dire, Ray, c’est : Prends le pognon et tire-toi sans te retourner.

Ray finit sa bière.

– C’est bien ce que j’ai l’intention de faire, mon ami.

Et c’est vrai. Son billet de retour l’attend déjà à São Paulo.

Destination : Texas de mon cœur.

Renata :

Que se passe-t-il, si l’on arrive à trente-cinq ans et que sa carrière n’est pas ce que l’on avait espéré ? Est-ce qu’on abandonne et que l’on démarre une nouvelle vie en ayant des enfants ? Ou est-ce qu’on remet sa carrière sur les rails ? Après tout, les femmes ont des enfants bien plus tard, de nos jours. On a le choix.

Nous n’avons jamais traité la contraception par le mépris, contrairement à ces couples mariés qui, après qu’ils ont eu deux enfants, croient à tort

qu’ils contrôlent leur destinée reproductrice. Ce petit écart, après quelques verres, un soir de fête. Nous n’avons jamais cédé à de tels sentiments de fausse sécurité. Peut-être que la seule façon de cesser de s’inquiéter à l’idée d’avoir des enfants est d’avoir des enfants.

Nous plaisantions à l’unisson lorsque nos amis abordaient le sujet de la famille : « Nous savons que ce sera peut-être la meilleure ou la pire décision que nous prendrons jamais, mais nous ne savons pas encore laquelle est laquelle ! » Au bout d’un moment, la blague a paru éculée, nos rires forcés et sinistres. La réaction de nos amis a changé. Leur amusement poli s’est effacé, leur assurance complice (*Pour nous, cela a vraiment été la meilleure des décisions*) a fait place à quelque chose de bien pire : le soulagement. Le soulagement de ne pas être nous.

Néanmoins, je ne pouvais me défaire de l’impression que quelque chose m’était, de quelque façon, déniée. Les amis parlent d’amour inconditionnel. « Ils ne font qu’ajouter à votre vie », disent-ils. En réaction, nous nous étions convaincus de ce que nous perdrions, persuadés que cet empressement de ceux qui sont parents à vouloir voir les autres procréer était une forme de zèle. « Vous n’avez pas l’impression de vivre d’une façon totalement égoïste ? » Non. « Ce n’est pas la même chose, quand ce sont les vôtres. » C’était un argument courant et crédible, auquel je me suis longtemps raccrochée, jusqu’à il y a quelques années. Mais il n’y a pas lieu de se sentir déniée de quelque chose dont on n’a pas exprimé l’envie, ce que je n’avais jamais fait.

Nous dissimulions cela sous d’autres plaisanteries, feignions l’horreur face au poids même des enfants, des bagages. Les landaus et les lits pliants et les Tupperware de bouillies. Les sacs pleins de serviettes et de vêtements propres destinés à être promptement salis. Les jouets perpétuellement éparpillés. Toutes ces paroles tellement définitives. Et le lien aussi, je suppose.

Bientôt, nous disions-nous l’un l’autre, Mario et moi.

Bientôt.

J’ai vraiment hâte.

Anna dit à Fernanda :

– Nous devrions collaborer, tu vois, *sabe* ?

Fernanda répond que c’est effectivement ce qu’elles devraient faire.

Anna sourit – elle se dit que pour une fois, l’alcool lui aura soufflé une suggestion qu’elle va suivre.

– Quand Ray reviendra, dit-elle, promets-moi que nous n’aurons pas à parler travail, que nous prendrons juste du bon temps ?

Le grand sourire que Fernanda affiche en réponse lui dit tout ce qu’elle voulait savoir.

Anna lui rend son sourire.

Rafa ne prévient pas de son arrivée – cela ne ferait qu’éveiller les soupçons. Après tout, pourquoi ferait-il une telle chose, *entendeu* ?

Il a tendu une couverture sur les affaires à l’arrière de la voiture pour que personne ne réalise qu’il y en a un tel volume.

Il attend sur le siège conducteur lorsque Carolina s’installe d’un bond à côté de lui. Elle brandit les clés de ses parents comme une sorte de promesse…

… ou de menace.

– C’est bon, dit-elle. *Vamos embora, ne ?*

Cassons-nous d’ici.

Rafa enclenche une vitesse et ils s’éloignent. Le *segurança* qui vérifie qui entre et sort, les salue de la main de derrière sa vitre blindée. S’il savait où Rafa vit, ce que Rafa fait, il est peu probable qu’il l’aurait jamais laissé approcher de la résidence des parents de Carolina.

Un mulâtre, remarque Rafa.

Les agents de sécurité sont principalement des mulâtres et des Noirs.

C’est une autre façon de sortir de la favela. Un salaire pour protéger un endroit de la sorte de gens avec lesquels vous avez grandi, c’est-à-dire la sorte de gens auxquels les Paulistanos des classes moyennes ne font aucune confiance.

Qu’ils soient honnêtes ou pas.

Ce qu’a appris Rafa en sortant avec Carolina, c’est que les problèmes sociaux sont autoreproducteurs – on ne fait pas confiance aux pauvres, alors il ne faut pas leur faire confiance.

Pas au-delà du muscle ou du ménage.

Ils sont à une demi-heure de la favela.

Rafa réfléchit, garde le silence.

Carolina, judicieusement, fait de même. Elle a cette intelligence-là, se dit Rafa…

Elle sait quand il faut se taire.

« C’est une qualité rare, chez les nanas, que de savoir la fermer », lui avait dit un jour Franginho, ironiquement, en lui faisant un clin d’œil.

Franginho va lui manquer.

C’est devenu un peu un expert, en nanas, Franginho. Ses petites jambes de poulet se sont étoffées, son dos s’est fait plus large et plus musclé, sa tchatche mordante, de classe mondiale…

… les fait rire. Et il s’avère que c’est tout ce qui compte.

« Tu sais ce que c’est, lui avait dit Franginho un dimanche matin alors qu’ils regardaient les familles qui allaient tranquillement à l’église, quand tu vois une nana et que tu sais qu’elle est déjà dans ton lit. Pas littéralement, évidemment, mais c’est comme si tu la baisais déjà, *entendeu* ?

– Attends… dit Rafa.

– *Cara*, je plaisante, évidemment. C’est de l’ironie. Du badinage, plus exactement. »

Rafa se sent coupable d’avoir ri de ce genre de choses.

Il n’avait pas réalisé que ça lui arriverait, de tomber amoureux. Puis il avait rencontré Carolina.

Franginho a au moins raison au sujet de l’amour. « Ça fait réfléchir, l’amour », qu’il dit.

Rafa se demande s’il ne devrait pas lui proposer de venir avec eux.

Mais bon, qui ferait tourner la boutique ?

Qui rattraperait le coup avec le haut de la colline ?

Qui rattraperait le coup avec ce bon vieux Carlos, le bouledogue ?

Qui garderait un œil sur la grand-mère de Rafa ?

Rafa n’est pas très rassuré, au sujet de toutes ces questions.

Et ça se comprend.

La favela paraît différente depuis l’intérieur d’une belle voiture.

L’air conditionné, déjà, change ta perception des choses. La chaleur reste *à l’extérieur*, écrasante.

On ne respire plus les gaz d’échappement.

Il s’instaure une distance – la ville est à portée de bras – quand on est assis aussi haut que dans une belle voiture.

Rafa n’est pas certain que cela lui plaise.

Les vitres teintées – il a conscience que les gens regardent dans leur direction avec méfiance.

Eux ne peuvent pas le voir. Il sait leur ressentiment, leur défiance.

Ils progressent petit à petit, semblent dépasser un par un chaque parpaing, brique, toit rouillé, porte délabrée, épave de voiture…

… ils louvoient et se faufilent, freinent et klaxonnent.

Devant la maison de sa grand-mère – sa maison –, Franginho assis, qui attend.

Le coup de la pierre deux coups, se dit Rafa, souriant, en hochant la tête.

Pour sa part, Franginho appelait ça Boire deux bières d’un coup.

Rafa s’arrête brutalement et fait crisser les pneus.

Franginho se relève d’un bond, écrase sa cigarette. À voir son air, ce n’est pas la première qu’il fume.

Il y a quelque chose dans l’expression de son visage qui n’est pas sain.

Un retournement de situation qui ne va pas lui plaire.

Rafa n’a pas vu son meilleur ami faire cette tête depuis très longtemps.

Rafa s’assure que Carolina ne voie rien de tout cela.

– *Querida*, dit-il, je vais m’occuper de tout ça tout seul, *certo* ? Ça vaut mieux.

– Je… commence-t-elle, mais elle se ravise. Rien, vas-y.

Son visage lui dit : *Je t’aime et je comprends*.

En clair, Va faire ce que tu dois faire.

Rafa ouvre la portière et descend. La hauteur du SUV donne de l’importance. Il remarque cela malgré la situation.

Il regarde à droite, à gauche, à droite.

Il s’avance vers le porche bricolé, avec du bois récupéré çà et là, de la maison de sa grand-mère, de sa maison.

Il a rapporté la planche lui-même, il n’y a pas trois mois, depuis les décombres du préfabriqué. Un beau panneau de contreplaqué. Il est encore très bien.

Il tape dans la main de Franginho à la façon dont ils se sont toujours salués.

– Mec, lui dit Franginho, il faut que tu mettes les voiles.

– Quoi ?

– Il faut que tu prennes la tangente, genre maintenant, *entendeu* ?

– Qu’est-ce que tu veux dire, que je prenne la tangente ?

– Qu’est-ce que tu veux dire, qu’est-ce que je veux dire ?

Rafa secoue la tête.

– *Meu*, dit-il.

– *Fala serio, ne ?*

– Pour faire court, explique Franginho, Carlos sait que tu as gardé le *dinheiro* qu'il t'a demandé de transmettre. Il n'est pas ravi. Il va venir s'en occuper. Et s'occuper de toi.

– Comment le sais-tu ?

– Il me l'a dit.

Rafa hoche la tête.

– D'accord.

Il songe : *Oui, pourquoi pas ? Ça paraît logique*.

– C'est une possibilité qui n'est valide qu'aujourd'hui, *amigo*, et genre maintenant.

– OK.

– Ah, et il a dit autre chose.

– Oui ?

– Il va se pointer dans le cadre d'un raid plus général, *certo* ? C'est ici que tout ça devrait commencer, et bientôt.

– Dans combien de temps ?

– Je dirais, dit Franginho sur un ton dans lequel Rafa retrouve tout son vieux sens de l'humour et toute son ironie, maintenant voire même avant.

Rafa se creuse les méninges.

– Et où dois-je aller exactement ? Tu as une idée ?

– Contente-toi de te casser.

Rafa jette un coup d'œil vers la maison de sa grand-mère.

Rafa voit que Franginho l'a vu.

– Je garderai un œil sur elle, dit Franginho. Je lui raconterai que tu es parti filer le grand amour, ou une connerie du genre, *falou* ?

Rafa acquiesce. Voilà. Servi sur un plateau d'argent.

– Maintenant, vire ton cul de là, *porra*.

Rafa hoche la tête. Ils s'étreignent. Rafa hoche encore la tête.

– Je t'appelle, dit Rafa.

– Laisse d’abord passer une bonne semaine, répond Franginho. D’accord ?

Rafa acquiesce. Il remonte dans la voiture.

Il se dit : *On ne peut plus faire autrement*.

– Qu’est-ce que vous vous êtes raconté ?

Carolina ne va pas laisser les choses en rester là, Rafa le voit bien. Elle ne va pas lâcher le morceau aussi facilement.

– Et ta grand-mère ? ajoute-t-elle.

– Tout va bien.

C’est tout ce que Rafa trouve à dire.

Et en un sens, il dit vrai.

– Franginho s’occupe de tout, ça ira.

– *Han*.

Ils prennent la direction de l’Avenida Giovanni Gronchi.

Elle va être encombrée, à cette heure de la soirée, mais c’est le moyen le plus rapide de quitter la favela, et il ne serait pas très malin d’y traîner plus de secondes que nécessaire.

Résonnent alors des explosions et sifflements de feux d’artifice.

Rafa se dit, *Et merde*.

Il sait ce que cela signifie.

Il accélère un poil, les propulse un peu plus rapidement sur les trous et les bosses de la rue en terre battue criblée de nids-de-poule. Et ils cahotent et brinquebalent.

Ils arrivent au carrefour.

Rafa voit des éclairs de lumière clignoter en rouge et bleu. Ils sont plus nombreux qu’un jour normal dans la jungle. Et ils sont distants, mais se rapprochent.

Il voit des hommes se mouvoir dans l’ombre.

Il faut qu’ils partent, *maintenant*.

Il vire à droite d’un coup sec, change de cap : il va filer droit sur la *boca*, celle dont il était sorti des années plus tôt, sur son skate, pour suivre…

Il voit l’avocate devant son bureau.

Il la voit paniquer.

Il la voit laisser tomber…

Il la voit se baisser pour…

Il entend les premiers coups de feu.

Il entend Carolina hoqueter. Il l’entend crier.

Il mord sur le trottoir, fonce aussi vite qu’il le peut. Le SUV tressaute à droite, à gauche, à droite…

Dans son rétroviseur extérieur, il voit des cadavres.

Tiro-teiro. *Une fusillade*.

Ils dévalent le chemin de terre caillouteux.

Ils foncent droit devant, à travers tout…

Et ils sont passés.

Ils sont suffisamment loin, dans la sécurité de leurs pneus qui crissent, suffisamment bas sur la colline, loin.

Carolina sanglote.

Et ils ne regardent pas en arrière.

Dont j’entends la voix portée par le vent.

Leme est assis dans le calme de son balcon à regarder un orage se former, et dans le vent qui se lève, il entend sa voix, la voix de Renata.

Il sourit.

Dix minutes plus tard, son téléphone sonne et sa vie change et il hurle.

Paraisópolis, la cité-paradis, début de soirée. Voilà ce que Leme réussit à reconstituer.

Les rues résonnent de baile funk, et des hommes en sandales et lunettes noires debout autour d’une voiture observent les cinq routes de terre battue

qui convergent au carrefour. Le soleil disparaît, bientôt hors de vue depuis le cratère de la favela, sous le niveau de la ville. Des ampoules nues parsèment les avant-toits des maisons environnantes, éclairant chacune un peu la rue.

Des portes de métal rouillé grincent, s'ouvrent dans la pénombre, et de petits rectangles de lumière se dessinent, restent un court instant immobiles, puis disparaissent.

Renata quitte le bureau d'aide juridique une heure plus tard que d'habitude. Elle avait aidé un homme pour un litige foncier. Son épouse attendait un autre enfant, et il voulait agrandir la bicoque dans laquelle vivait sa famille, mais un patron de bar et un magasin de pneus s'opposaient à son projet. Renata s'était aisément immiscée dans la dispute, souple, empathique, et elle avait négocié un compromis. L'homme lui avait rendu visite dans son bureau pour la bénir et lui exprimer sa reconnaissance. Il avait parlé longtemps.

Elle n'aimait pas partir après la tombée de la nuit.

Elle inspecte les rues. Un cancrelat émerge de l'arrière-salle du restaurant *por kilo* où Renata déjeune chaque jour. La propriétaire, une imposante matrone, sort de derrière son comptoir, et en trois pas va l'écraser avec ses sandales en plastique. Elle sourit à Renata, qui la salue de la main et sort ses clés de son sac.

Des feux d'artifice crachotent et crépitent, et les hommes debout autour de la voiture se tournent, d'avoir reconnu l'avertissement provenant du haut de la favela. La police.

Renata se tend, se débat avec le cadenas de son immeuble, le fait tomber. Elle se tourne nerveusement vers la propriétaire du restaurant qui se tient là les bras croisés et secoue la tête en claquant la langue et en faisant la moue, avant de reculer derrière le comptoir et de tirer son rideau de fer.

Renata regarde par-dessus son épaule, observe tandis que les hommes naviguent entre les voitures, accroupis. Quelqu'un crie des instructions à un

plus jeune garçon. La police militaire sera bientôt là. Ces interventions sont de plus en plus courantes, mais elles ont normalement lieu plus tard dans la soirée. Vaudrait-il mieux qu'elle retourne s'abriter à l'intérieur, ou qu'elle essaie de rejoindre sa voiture ? Elle se dit qu'il ne faut pas paniquer, qu'elle a encore un peu de temps. La porte est cadenassée, maintenant, mais il est préférable de retourner à l'intérieur, se dit-elle finalement. Surprise par un unique hurlement de sirène et un éclair rouge et bleu, elle fait un faux mouvement avec ses clés, les laisse tomber, les voit rebondir dans le caniveau et filer vers la bouche d'égout non grillagée. Les hommes qui buvaient au bar tressaillent puis plongent sous les tables.

Elle tire sur le cadenas.

Les bonnes et les nourrices qui rentraient chez elles en portant leurs *céstas* de riz et de haricots s'éparpillent à travers les petites rues adjacentes.

La chaleur palpite, les nuages s'épaississent et se fendent.

D'autres cris. Des gens qui courent. Renata se fige. Elle regarde plus haut sur la route. La police militaire s'avance. Des hommes en sandales courent en silence d'une ombre à l'autre. L'un d'entre eux tient un pistolet, bras baissé.

Puis un crépitement invraisemblable. Renata s'approche d'un pas vers sa voiture, ses membres lui semblant se mouvoir dans l'eau. C'est en train d'arriver.

Des coups de feu. Des lumières stroboscopiques.

Puis Renata le voit. La dernière chose qu'elle verra jamais.

Un adolescent avec des dents en or et qui sourit, son fusil trop puissant pour qu'il puisse le maîtriser, la police avançant sur lui de tous les côtés.

C'est ce que Leme réussit à reconstituer.

Bocão, Grande Bouche, ancien escort :

Haine.

Un homme quitte la maison de Paddy, d'un pas un peu hésitant. Ivre, on dirait.

C’est un dimanche en fin de journée et il boit avec cet homme. Ce connard.

Il serre quelque chose contre sa poitrine, mais tu ne peux pas voir ce que c’est. Il maugrée et agite les mains comme s’il se disputait tout seul. Il arrive à sa voiture. Pose la chose sur le toit. Tu te rapproches un peu, en rejoignant l’ombre de l’arbre du bord de la route. Son chapeau dissimule son visage.

Il relève les mains et reprend l’objet du toit. Qu’est-ce que c’est ? Il se retourne et traverse la route, en titubant un peu. Il ouvre la porte du jardin et entre en chancelant. Il n’en a pas eu assez ?

Allez. *Allez.*…

Porra.

Il ne ressort pas. Pourquoi prend-il si longtemps ?

Des moustiques bourdonnent dans le silence des réverbères. Les fenêtres du voisinage s’allument puis s’éteignent. De petites routines domestiques.

Elles étaient les tiennes. Des rottweilers déclenchent des lumières via les détecteurs de mouvement et aboient contre cet éclairage soudain ou grognent, confus.

Allumé. Éteint. Jour. Nuit.

Paix.

Tu n’as plus ta place, ici. Plus maintenant, plus aujourd’hui.

Peut-être que tu ne l’as jamais eue.

Tu penses à ton appartement, avec ses murs à la peinture pelée et ses fenêtres à barreaux ; ton quartier et le bruit des encombrements, ses *michês* qui tapinent et criaillent, les bouffées d’amphétamines de ses lumières et de ses bruits.

Tu te passes les mains dans les cheveux, tu te gifles fort, tu sens ta joue s’empourprer, ton cerveau s’embrouiller sous les coups.

Tu respires, et ça va mieux.

Allez.

La porte s’ouvre et va cogner contre le mur. Tu te renfonces derrière l’arbre en entendant ce bruit. L’homme regarde précipitamment autour de lui. L’agent de sécurité de la guérite en bas de la rue dort. Il ne bouge même pas.

L’homme referme la porte et part encore une fois vers sa voiture. Cette fois, son pas est ferme et il a les mains vides. Cette fois, lorsqu’il ouvre la portière, il ôte son chapeau.

Il regarde anxieusement alentour, remet son chapeau. Comme il peut. C’est loin d’être parfait, dans la nuit, et saoul. Tu sais.

Ton boulot. Une faveur.

Nul. *Pobre*.

Ce que ce connard te fait ressentir.

Vagabundo. *Desgraçado*.

L’homme se tape les pieds et enlève ses gants avant de monter en voiture. Le moteur se met à ronfler lorsqu’il démarre. Là où tu vis, les moteurs toussotent et cognent, crachent de la fumée et hurlent des rythmes *forró* de mauvais goût, des hommes et des femmes élevés à la dure acclamant les explosions, leurs hanches se balançant au rythme de la musique.

La voiture s’éloigne, aussi silencieuse qu’un sous-marin.

Il est seul, maintenant.

Il est temps. Tes membres te lancent.

Ton cœur se soulève.

Tu vas entrer. Maintenant.

Tu sonnes à la porte. Paddy t’invite à l’intérieur, vêtu d’une robe de chambre rouge.

« Je ne t’attendais pas, je pensais que nous avions dit lundi. »

Il regarde sa montre.

« Il est tard. »

Tu acquiesces.

« Tu veux boire quelque chose ? »

Tu agites négativement la tête, pars musarder dans le vestibule, attends qu'il dise autre chose.

« Pourquoi ne pas t'asseoir dans le salon ? Nous pourrons parler, là-bas. »

Tu le suis, mais tu ne t'assieds pas.

« Je pensais que nous avions prévu de nous voir demain soir. Je me préparais à aller me coucher. J'avais travaillé. »

C'est de cette façon qu'il te parle. Formel, élégant, mesuré.

Tu regardes dans la pièce. Il y a deux verres à whiskey sales sur la petite table.

« Je suis désolé, je n'ai pas été aussi soigneux que d'habitude. J'ai été tellement occupé. »

Tu sais exactement à quel point il a été occupé.

« Il y a une chose qu'il faut que je te dise. Je pense que ce serait mieux pour nous deux. »

Tu t'y attendais, mais cela n'atténue pas la décharge électrique.

« Je vais juste monter le temps de me changer, puis je redescendrai, et nous pourrons parler. »

Tu lui laisses un moment, tu vas dans son étude, tu récupères le presse-papiers que tu lui avais offert pour son dernier anniversaire, tu le soupèses, puis tu montes les escaliers, et entres dans sa chambre à coucher.

Il est surpris.

« Oh, tu es là, j'allais juste me changer. »

Il a son téléphone à la main, et il n'a pas ôté sa robe de chambre.

Tu traverses la pièce en serrant le presse-papiers derrière ton dos.

« J'ai besoin que tu comprennes une chose », dit-il.

Il se détourne de toi et se tient face au lit. Tu t'imprègnes de tous les détails une dernière fois : la couette chiffonnée, le livre sur la table de

chevet, les vêtements impeccablement pliés sur le fauteuil, la photo de ses neveux souriants, les rideaux tirés.

Puis tu lèves le presse-papiers, tu redresses la tête, tu sens toute ta force…

Je me souviens de lui étendu sur le sol. Des taches de sang noir parsemant la moquette. Des volutes rouges modelées, plus épaisses.

Un autre tableau réalisé selon la technique du dripping.

Je me souviens des cravates avec lesquelles j'ai ligoté ses poignets et ses chevilles, l'endroit où je les ai trouvées dans le placard. Je me souviens exactement de la raison pour laquelle j'avais fait cela, pour laquelle j'avais ajouté cette petite touche :

Qu'ils le connaissent dans la mort tel qu'ils ne l'avaient pas connu dans la vie.

On appelle cela une *bala perdida*, une balle perdue. On appelle cela un dommage collatéral. On appelle ce qui est arrivé à Renata un accident. Chaque matin, Leme roule jusqu'à la favela et reste assis dans sa voiture.

Un *pèlerinage*.

OceanofPDF.com

CINQUIÈME PARTIE

LE GRAND ESPOIR BLANC

São Paulo, octobre-novembre 2018

OceanofPDF.com

Pièce annexée : conversation téléphonique entre Ray Marx et Dave « Huck » Sawyer, chef de département chez Capital SP, ligne sécurisée, 10 mars 2016

Ray Marx (RM) : Tu me dis de ne pas venir ?
Dave « Huck » Sawyer (DS) : Mon grand, je te dis d'attendre, c'est tout.
RM : Tu ne veux pas que je revienne, Huck ?
DS : Si j'avais eu mon mot à dire, tu ne serais même jamais parti.
RM : Ta parole est leur Évangile.
DS : Plus maintenant.
RM : Je pensais que tu serais leur star à eux, avec mantille et cotillons.
DS : Oh, j'appartiens toujours à l'Olympe, c'est juste l'ambiance générale.
RM : Traduction.
DS : La frontière entre tout ce qui peut être investissement légitime, construction consortiale et produits spéculatifs, et tout ce qui peut être bakchich, fraude et extorsion, n'est plus aussi claire.
RM : Ça a l'air sexy.
DS : Ça veut dire, grand chef, que tout est parfaitement clair, ici, chez Capital SP.
RM : Pigé. On ne veut plus de mal blanchi chez nous.

DS : Ta métaphore est limite raciste.
RM : Tu me connais, Huck. Ma bigoterie est universaliste.
DS : Non, ici, ce serait plutôt zéro argent, zéro blanchiment, mon vieux. Le mot clé est « opération Lavage express », Ray. *Lava Jato*.
RM : *Lava Jato* ?
DS : *Car Wash*.
RM : OK.
DS : Enquête antiblanchiment à tous les niveaux.
RM : Et Capital SP veut être irréprochable.
DS : Capital SP *est* irréprochable, *amigo*. Il n'y a que certains de nos associés qui se sont mal tenus.
RM : Et vous prenez donc vos distances avec certains de vos investisseurs.
DS : Nous nous limitons à la haute finance, aux purs produits financiers, ce genre de choses.
RM : Vous couvrez vos arrières.
DS : Ha ha. Très drôle.
RM : Oui.
DS : J'imagine que ce que je suis en train de te dire, c'est que le genre de travail de consultant que tu faisais chez nous n'est plus viable. Ou du moins pour l'instant.
RM : Ou alors, il est d'autant facilité.
DS : Il y a cela aussi, oui.
RM : Parce que, quand le vent politique tourne et que les méchants sont de sortie, il est beaucoup plus simple de savoir sur quel marché spéculer.

DS : C’est qu’il est malin, notre cow-boy.
RM : Un conseil, pendant que tu y es ?
DS : Ce serait un délit d’initié, mon grand. Nous avons décidé de nos positions. Quoi qu’il advienne à Dilma et à la gauche, tout se passera bien.
RM : Bien joué, messire. Parlé comme un vrai diplomate.
DS : Nous avons gagné beaucoup d’argent en 2003, en 2006 et en 2011.
RM : Quand j’étais en ville.
DS : L’argent ne disparaît pas, il sera toujours là quand tu reviendras.
RM : La question est, où serai-je quand je ferai mon retour ?
DS : Toujours grand philosophe.
RM : Adios, Huck. Porte-toi bien.

Pièce annexée : Article d’Eleanor Boe dans le magazine en ligne *OLHA !*, 16 mars 2016

Qu’est-ce que l’*operação Lava Jato*, L’opération Lavage express ? (Et pourquoi cette affaire de corruption menace-t-elle spécifiquement de renverser le gouvernement ?)

Tout cela a débuté en mars 2014, par une enquête fédérale de routine sur une affaire de blanchiment d’argent via une station-service équipée d’un poste de lavage automatique à Brasília, la capitale du pays. Deux ans plus tard, un demi-million de personnes envahissaient les rues pour réclamer la destitution de la présidente Dilma.

Comment cela a-t-il pu arriver ? Et que va-t-il se passer maintenant ?
L'élément déclencheur fut la découverte de l'achat illégal d'une Land Rover par Alberto Youssef – un blanchisseur d'argent d'envergure, déjà condamné et extrêmement influent – au profit de Paulo Roberto Costa, l'un des dirigeants de Petrobras, l'une des plus grandes sociétés pétrolières du monde, une société qui concentre un huitième de tous les investissements au Brésil, et emploie des centaines de milliers de personnes dans la construction, les chantiers navals et le raffinage à travers tout le pays.
Et cet achat a mené les enquêteurs à la découverte d'un vaste système de dessous-de-table dans lequel Petrobras surpayait chacun de ses contrats avec un cartel d'entreprises de BTP, cartel qui, une fois son activité garantie, reversait un pourcentage de chaque contrat sur des comptes offshore. Les commissions, comme l'ont montré les documents divulgués, étaient incorporées aux contrats eux-mêmes, ce qui rendait la partie criminelle de l'activité beaucoup plus difficile à repérer.
Jusqu'ici, rien qui ne sorte du modèle standard d'une affaire de corruption traditionnelle.
Toutefois, les choses pourraient changer. La semaine dernière, le 8 mars, Marcelo Odebrecht, PDG du conglomérat international de BTP Odebrecht, a été condamné à dix-neuf ans de prison pour corruption, blanchiment d'argent et association de

criminels. Et il n'a pas l'air de vouloir se laisser faire. Afin d'obtenir une réduction de peine, il aurait accepté de révéler à la justice toute l'étendue de son système de pots-de-vin. Ainsi que les noms de tous les hommes politiques – et partis – qui en ont bénéficié.
La semaine dernière, nous en avons vu les premiers résultats : les appels à la destitution de Dilma. Dimanche, nous en verrons le pendant, comme des centaines de milliers de personnes prévoient de manifester en sa faveur, pour sa défense.
Sans préjuger du reste, il semble déjà que les ramifications de ce scandale aillent très loin. Et la question que beaucoup de gens se posent est de savoir ce qui est réellement le plus important : la vision idéologique et la politique gouvernementale effective, ou la certitude d'une absence totale de corruption dans un pays où elle est considérée comme systémique.
Sur ce point, le Brésil, visiblement, est divisé.

Pièce annexée : Article d'Eleanor Boe dans le magazine en ligne *OLHA !*, 20 mars 2016

CENT MILLE PARTICIPANTS À LA MANIFESTATION PRO-DILMA

L'Avenida Paulista a viré au rouge hier après-midi, comme cent mille personnes l'envahissaient pour afficher leur soutien à la présidente Dilma, confrontée à des appels à destitution.

Un peu plus tôt dans la journée, la police militaire avait dispersé des rassemblements de manifestants anti-Dilma. Elle avait eu recours à la force de façon limitée, lacrymogènes et canons à eau, et l'avait justifié, selon un communiqué rendu public tard hier au soir, par l'éventualité d'affrontements violents entre factions politiques rivales.

Dans le même temps, le tribunal suprême fédéral décide de suspendre la nomination ministérielle de Lula.

Les détracteurs de Dilma allèguent qu'en décidant de nommer son mentor ministre dans son gouvernement, elle tente de fait d'interrompre les poursuites liées aux accusations de blanchiment d'argent portées contre lui, accusations qu'il nie avec la dernière vigueur.

Nombre de manifestants agitaient des drapeaux rouges, pour défendre le Parti des travailleurs. Les témoignages de soutien les plus inventifs incluaient des pancartes représentant Lula en culturiste, pour faire pendant à la manifestation anti-Dilma tenue tout juste deux jours plus tôt, et au-dessus de laquelle flottaient deux poupées gonflées à l'hélium de Dilma et Lula en tenue de prisonniers.

Lula, en chemise rouge, s'était adressé à la foule sous des tonnerres d'applaudissements. « Il n'y aura pas de coup d'État contre Mme Rousseff », a-t-il lancé, déchaînant acclamations et poings

levés. Lorsqu'il a eu quitté le podium, la manifestation s'est muée en fête de rue, avec chants, danses, et slogans pro-PT (Parti des travailleurs).
Les récentes manifestations nationales contre la corruption ont appelé à la destitution de Dilma pour « faute de gestion économique » et pour son implication supposée dans le vaste scandale de corruption impliquant la société pétrolière publique Petrobras.
Dilma nie toute malversation.

À suivre.

Pièce annexée : Article du journal *Cidade de São Paulo*, 29 mars 2016 par Francisco Silva, spécialiste police-justice

LA DÉPOUILLE DE L'INSPECTEUR ASSASSINÉ MARIO LEME ENFIN RETROUVÉE

Aux petites heures du jour, le corps de l'inspecteur de la Polícia Civil Mario Leme a été retrouvé après une semaine de recherches. Il a été découvert par des employés municipaux effectuant une inspection de routine, au plus profond du réseau d'eaux usées de la ville. Leme, semble-t-il, enquêtait sur des allégations de corruption dans le monde de la haute finance de São Paulo, ainsi que sur la disparition d'un jeune homme que l'on pense être Antonio Neves, un banquier employé par Capital SP. Leme a de remarquables états de

service, et était connu pour être un homme d'une moralité sans faille. Son décès est une énorme perte à une époque où il se trouve si peu d'hommes intègres aux postes d'autorité de notre cité.

Pièce annexée : conversation téléphonique entre Ray Marx et Dave « Huck » Sawyer, ligne sécurisée, 12 avril 2016

RM : Finalement, je n'ai pas pris l'avion.
DS : On te remboursera ton billet, fils.
RM : Qu'est-ce qu'il y a, Huck ? Tu as l'air fâché.
DS : Un petit merdier à nettoyer, ici. Deux jeunes qui organisaient leurs propres transactions avec un de nos cadres.
RM : Ah.
DS : Oui. L'un d'entre eux a disparu, et l'autre est mort.
RM : Quel merdier. Invoquez le cinquième amendement.
DS : C'est ce que nous faisons. La réfutabilité est capitale, et notre gars connaissait les règles.
RM : Alors tout est cool, et même *and the Gang*.
DS : Va dire ça aux parents du gosse.

Pièce annexée : Article du journal *Cidade de São Paulo*, 30 avril 2016 par Francisco Silva, spécialiste police-justice

OUVERTURE D'UNE ENQUÊTE SUR L'ANCIEN SECRETARIO DE OBRAS SUITE AUX INFORMATIONS DU CIDADE DE SÃO PAULO

Les autorités de régulation ont ouvert une enquête sur plusieurs hommes politiques de premier plan, y compris feu Jorge Mendes, ancien *Secretario de Obras*, au sujet d'irrégularités financières potentiellement commises dans le cadre du tristement célèbre projet Singapour, suite aux informations découvertes et publiées par les journalistes du *Cidade de São Paulo*. Leurs comptes-rendus affirment qu'en tant que fondateur et PDG de son entreprise de BTP, Mendes a détourné des fonds publics et utilisé les matériaux de construction fournis par l'État à ses propres fins, en les remplaçant par des matériaux bon marché pour les constructions sous projet Singapour. Des boni non déclarés lui auraient par ailleurs été supposément versés pour avoir achevé les travaux en des temps records.

Après seulement cinq ans, les immeubles en question sont en pleine déliquescence, les contractants actuels imputant leur état à « un travail bâclé et des raccourcis administratifs ». Fin 2012, l'un de ces immeubles s'est partiellement effondré, entraînant la mort de six personnes, dont deux enfants en bas âge, comme l'a annoncé ce journal.

Mendes était également impliqué dans un scandale se déroulant à l'École britannique, avec laquelle il a signé un contrat de construction de vingt millions de réaux. Il se raconte qu'il aurait fait un certain nombre de paiements contraires à l'éthique à un professeur qui restera anonyme – son nom ne peut être dévoilé pour des raisons juridiques – afin de renforcer les notes et résultats scolaires de son fils, scolarisé dans cette même école.
Un représentant de Mendes a expliqué que ces paiements rétribuaient des missions de conseil politique entrepris par cet enseignant.
L'entreprise de BTP de Mendes poursuit les travaux de construction liés au contrat de vingt millions de réaux signé avec l'école, dont le proviseur, Paddy Lockwood, a été assassiné lors d'un incident totalement étranger à tout cela.

Pièce annexée : Article du journal *Cidade de São Paulo*, 29 septembre 2017 par Francisco Silva, spécialiste police-justice

HAUTE FINANCE, HAUTS RISQUES : GEDDEL VIEIRA ARRÊTÉ SUITE À LA SAISIE D'UNE FORTUNE EN LIQUIDE

Un peu plus tôt ce mois de septembre, une descente de police a eu lieu dans un appartement des environs de Brasília, et seize millions de dollars en liquide ont été saisis. Le *Cidade de São Paulo* est en mesure de confirmer que la police a recoupé

les empreintes digitales trouvées sur les boîtes et les valises de l'appartement avec celles de Geddel Vieira, ancien vice-président de la Caixa Econômica Federal et, jusqu'à son renvoi en juillet suite à des allégations de corruption, principal agent de liaison parlementaire du président Michel Temer. Vieira a été arrêté cette semaine, et remis en liberté sous caution. On suppose que le liquide retrouvé fait partie d'un système dans lequel des sociétés versent des dessous-de-table en rétribution de prêts et de lignes de crédits accordés dans des conditions avantageuses. Une source proche de Vieira prétend que l'appartement était connu sous le nom de bunker. Vieira nie toute malversation. L'enquête se poursuit.

Pièce annexée : Mémo de Dave « Huck » Sawyer à l'attention de Ray Marx, situation politique 2016-2018 et grands titres d'octobre 2018

La présidente Dilma Rousseff est officiellement destituée le 17 avril 2016. Elle est accusée de crime de responsabilité administrative et de manipulation des comptes publics.
L'opération *Lava Jato* paralyse le gouvernement : on ne peut pas former de coalition sans dessous-de-table. Les juges ont suspendu les contrats

Petrobras de tous les fournisseurs importants, grandes sociétés de construction, et compagnies maritimes du Brésil. Le pays est confronté à une récession dévastatrice.

La confiance dans le système politique est érodée. En 2016, une série d'immenses manifestations contre la corruption est organisée dans plus de deux cents villes de tous les États du pays. À São Paulo a lieu la plus grande manifestation de l'histoire de la ville, et qui rassemble plus de deux millions et demi de personnes.

Il devient de plus en plus évident que ces manifestations ne concernent plus seulement le gouvernement, mais l'ensemble de la structure politique corrompue du pays.

En octobre 2018, le populiste d'extrême droite Jair Bolsonaro mène campagne pour se faire élire président. Il promet d'unir le pays, de le purger des gauchistes corrompus, et de combattre le crime en y opposant une politique brutale et implacable, sans clémence ni compassion.

Il est réputé pour sa misogynie et ses positions racistes et homophobes. Quelques semaines avant l'élection, Bolsonaro fait l'objet d'un attentat, et il est poignardé alors qu'il s'exprime lors d'une réunion électorale.

Pièce annexée : Invitation à la cérémonie commémorative en l'honneur de l'inspecteur de la Polícia Civil Mario Leme, le 8 octobre 2018

Vous êtes convié à une célébration en mémoire de l'un des meilleurs policiers de São Paulo, l'inspecteur Mario Leme, qui se verra conféré, en reconnaissance de ses services, les plus grands honneurs de la ville à titre posthume.
Date : le 8 octobre
Heure : 11 h
Lieu : Mairie

OceanofPDF.com

1

Des jours heureux

Octobre 2018

Rendre sa grandeur au Brésil

Jair Bolsonaro

L’unanimité est toujours stupide.

Nelson Rodrigues

Lorsque Rafa se réveille le matin, c’est chaque jour la même chose…

L’air.

Il est frais, doux, et paraît se poser sur son visage comme une pluie fine.

Il espère ne jamais s’y habituer.

Il s’extrait du lit en faisant bien attention à ne pas réveiller Carolina. Elle expire n’importe comment, un léger ronflement humide, qui le fascine.

Il se dit toujours que, comme ça, elle a l’air heureuse.

Une autre chose à laquelle il ne veut pas s’habituer.

Il referme la porte de la chambre derrière lui et examine le salon. Il est petit, coquet, bien rangé, accueillant ; il le trouve agréable à regarder.

Cela a du sens, quelque part. C'est une sorte de réussite. Oui, se dit-il, c'est quelque chose.

Il déverrouille la porte d'entrée et se glisse à l'extérieur. Il n'est pas encore sept heures. Le ciel est rose et zébré de bleu.

Rafa respire l'air salé. Il fait tourner sa tête sur son cou. Fait craquer les jointures de ses doigts, s'étire. Pratique son propre yoga.

Il commence à se faire vieux, après tout.

« Tu devrais faire un peu attention à la façon dont tu te tiens, à ton dos, mon amour », lui avait dit Carolina.

Ça, ça ne lui avait pas plu : non, *senhor*. Il l'avait regardée d'un sale œil.

Mais depuis, il fait quelques élongations chaque matin.

Il marche d'un bon pas, descend le chemin sablonneux bordé de buissons encore lourds de rosée qui mène à la plage. Il sifflote, fait tourner son trousseau de clés. Il se sent tout guilleret.

Il regarde les autres petites maisons autour de la leur entamer leurs propres routines matinales. La fumée fine et moite des fourneaux à bois. Les meubles d'extérieur sortis de sous les bâches et redisposés à leur place. L'odeur du café et du pain grillé dans le beurre lui met l'eau à la bouche.

Il parcourt au petit trot la dernière centaine de mètres qui le sépare de la plage.

La vue, comme tous les matins, l'emplit de joie, et de quelque chose d'autre.

Il se dit que ce doit être de l'espoir.

La plage est paisible. Rafa aperçoit un couple qui court en longeant l'eau. Un vieil homme promène son chien. Deux ados enfilent des combinaisons de plongée, essuient leurs planches de surf. La houle n'a pas

l’air terrible. Ils feraient mieux d’attendre la fin de la journée et la renverse. C’est un bon spot pour le surf, cette plage, si on choisit bien son moment.

Rafa commence à être foutrement bon, en surf.

Il a laissé son skate très loin derrière lui.

Il rejoint la petite baraque qu’ils tiennent, Carolina et lui. Il ouvre la grille, saute par-dessus le comptoir. C’est l’une des quatre concessions alignées en haut de la plage, à l’endroit où l’on y accède en venant du parking, à l’ombre des arbres quand le soleil est à son zénith : un excellent emplacement.

Rafa est toujours le premier à ouvrir. Ils font du café, des infusions, des jus de fruits et des petits-déjeuners basiques. Plus tard dans la journée, des snacks frits et des bières, quelques cocktails légers, parfois un déjeuner du jour, quand Carolina a mijoté une marmite de quelque chose. Il songe à dona Regina, *bonitinha*. Il sourit. Eux ouvrent la journée ; les trois autres stands sont des bars. Cocktails corsés et musique tonitruante. Rafa aime ouvrir tôt et fermer à temps pour le surf.

Il ne se voit pas passer sa vie à servir des touristes ivres.

Mais il sera heureux de leur fournir ce qu’ils veulent manger et boire pour soigner leur gueule de bois.

Rafa empile les assiettes. Il inspecte les tasses, teste les interrupteurs, ouvre le frigo, qui déborde de lait frais. Rafa instaure une vibration accueillante. La baraque vit de cette vibration…

Il faut être plaisant dans sa façon de servir. Les gens aiment ceux qui sont plaisants. Ils reviennent.

Tout s’est mis en place assez facilement.

Le passage à une vie honnête et paisible s’est fait tout seul. Ils ont squatté la maison en bord de mer des parents de Carolina jusqu’à ce que la situation soit totalement éclaircie, question pognon.

Franginho n’avait pas eu trop de difficultés à faire passer la pilule en haut de la colline : les pontes de la favela ne savaient rien du pognon, et tout

ce qu'ils en avaient à dire, c'était en gros : *Baise qui tu veux, Rafa, éclate-toi. Tu mérites bien un peu de bonheur*.

Ce bon vieux Carlos a bien rendu visite à Franginho, mais ce n'était pas son argent, au bout du compte, et son commanditaire avait disparu, alors, *Pourquoi je me fatiguerais ?* a été sa position.

Des jours heureux.

Il leur a fallu un moment pour trouver ce qu'ils voulaient, puis ils se sont servis du pognon comme acompte pour leur petit chalet et leur petite baraque. Les mensualités se payent toutes seules. Ils se débrouillent plutôt bien, tout compte fait, et il leur reste encore un sac ou deux enterrés sous le chalet en cas de nécessité.

Rafa allume la machine à café. Elle gargouille et crache de la vapeur. Il s'en sert une bonne tasse. Le soleil perce les nuages du matin. Les vagues se brisent. Les mouettes crient.

La vie est belle.

Rafa se sent tout de même coupable, pour Franginho. C'est une culpabilité dont ils ne peuvent parler ni l'un ni l'autre. Reconnaître une quelconque culpabilité serait admettre que Rafa a eu tort. Et aucun des deux ne veut croire une telle chose.

Franginho ne vient pas les voir. Cela aide. Il sait qu'il ne peut pas. Même si les choses ont été tirées au clair et que la démission de Rafa a été approuvée, pas de problème, il n'y aura pas de retour en arrière.

L'accord c'est : on n'entend plus jamais parler de Rafa.

Ça lui convient jusqu'au bout des ongles.

Cette vie, comme on dit, c'est sa *praia*, sa *plage* – sa tasse de thé.

Alors Franginho et lui restent en contact grâce à deux téléphones anonymes dédiés aux numéros masqués. Franginho les a préparés, et il en a fait porter un à Campinas où Rafa est allé le chercher tel un fugitif qui vide une consigne d'aéroport. Il lui a fallu une journée pour faire l'aller-retour, et il n'en menait pas large.

Ça valait le coup.

La matinée se déroule. Le parking de la plage se remplit lentement. Il y a une limite au nombre de voitures qui peuvent emprunter ce chemin de terre d'un kilomètre pour venir se garer là. Le week-end, il n'y a plus une place à huit heures du mat'. Mais là, il ne s'agit que d'un simple mercredi de début d'octobre. Principalement des surfers et des gens qui viennent promener leur chien…

… c'est l'un de ces sites protégés, et il faut connaître la plage pour savoir la trouver.

Milieu de matinée, et Rafa fait une pause. Il a un peu tourné, mais ça n'a pas été la grande affluence, se dit-il. Aucune importance, c'est un rythme qui lui convient. Il ne croit pas en la restauration rapide, ce n'est pas leur style.

La plage s'incurve. Les arbres fléchissent. La brise disperse l'air humide dans un peu toutes les directions. Les vagues claquent et sifflent. Les surfers papotent et finissent par sortir. Il ne se passe pas grand-chose, mais c'est assez zen, de rester assis là sur sa planche. Je connais ça, se dit Rafa.

Il sirote du café, mouille son pain.

À travers la plage, venant droit sur lui : Carolina.

Elle sourit.

Elle se presse un peu, ce qui le surprend. Il l'attendait à midi, elle est un peu en avance. Il y a quelque chose d'étrange dans sa façon de marcher : une sorte d'empressement, comme si elle forçait le pas en essayant de ne pas courir.

Rafa se redresse.

Il peut voir maintenant que son sourire est forcé.

Il peut voir qu'elle tient quelque chose à deux mains.

Comme elle approche, il peut lire dans ses yeux sa peine, sa douleur. Elle tend les mains : elle tient le téléphone anonyme.

Elle tremble un peu : elle pleure.

Rafa est parcouru d'un soubresaut, il ressent une forme de peur : la ruade d'un changement annoncé.

– Qu'y a-t-il ? demande-t-il. Qu'est-ce qui ne va pas ?

Carolina essuie ses yeux, son nez.

– Franginho a appelé, dit-elle.

– Et ?

– C'est ta grand-mère.

Rafa ferme les yeux. Il respire un grand coup. Il sanglote.

Lisboa s'échappe discrètement de la cérémonie commémorative de Leme. Il n'a pas envie d'être là. Et il n'a certainement pas envie de participer au cocktail qui va suivre dans une salle de réception de ce bâtiment pitoyable. Le fait qu'il leur ait fallu, quoi, deux ans et demi pour honorer son ami veut tout dire. Et ce que cela veut dire, c'est : nous ne savons plus de quel côté est quiconque.

Octobre 2018, et les choses vont changer.

Octobre 2018, et, à São Paulo, les choses vont rester les mêmes.

La ville est au-dessus de ça…

Elle vaut mieux que tout ça, de ce qu'elle en pense…

Cette ville, cette sale ville, cette putain de ville géniale.

Lisboa grimace.

Octobre 2018 : une élection qui ne signifie rien pour São Paulo, mais tout pour le Brésil.

Les deux années qui se sont écoulées depuis la disparition de Leme ont été un merdier infâme. D'abord, la destitution de Dilma, puis l'arrestation de Lula, puis le gouvernement voué à l'échec de Temer, et maintenant, le premier tour d'une élection présidentielle remporté seulement hier par un parfait psychopathe, un putain de bâtard, un cinglé dégénéré – on a les politiciens qu'on mérite, se dit Lisboa.

Bolsonaro cloué sur un lit d'hôpital, jouant les martyrs…

Lisboa se demande si la tentative d'assassinat en est bien une. Il est risqué, évidemment, de vous laisser planter par quelqu'un sans que ce soit grave, mais c'est jouable.

Et puis, ce genre de pensées le distrait, quand en fait, il a juste envie de pleurer.

Son ami lui manque ; la vie n'est plus la même, ne sera plus jamais la même.

Il a vu la petite amie de Mario, Antonia, dans la salle ; il l'a vue qui tenait la main du fils de Mario, un bambin, maintenant ; il l'a vue à côté de son nouveau compagnon – un type bien, à ce qu'il paraît ; et il comprend tout ça – il n'en pense que du bien.

Mario lui-même avait autrefois pleuré son épouse, Renata. Continuer de vivre n'est pas un abandon.

De penser que Mario n'a jamais vu son fils…

Voilà ce que Lisboa avait caché. Ça. Cette pensée-là.

Il se souvient de la naissance de ses propres enfants. Les premiers jours. Le changement irrévocable – et l'euphorie qui l'accompagne.

Rien ne vous y prépare…

Cela ne ressemble à rien d'autre.

Les gens vous en parlent encore et encore, mais vivre les choses soi-même est sans commune mesure.

Un amour qui se met en place rapidement, qui se déploie inévitablement, qui remplace les peurs et les incertitudes sur ce que l'avenir réserve par quelque chose de différent.

Lisboa se souvient, son premier-né dans ses bras, en pleine nuit. La lumière de la télé, le ronronnement humide de sa fille. Son apaisement. Son odeur. Lui parler pendant qu'elle dort, de tout et de rien.

Sa petite tête posée dans son cou. Son petit corps qui s'agite dans ses bras.

Oui, ça a été quelque chose, ces premiers jours.

« Tu sais ce que ça peut être, l'épuisement ? se souvient-il avoir demandé à Mario. C'est comme si j'atterrissais chaque matin après une nuit en avion, mais en étant vraiment heureux de l'endroit où j'ai atterri.

– Tu pourrais peut-être aller prendre une douche, vieux », lui avait répondu Mario.

Ils avaient ri.

« Tu n'imagines même pas », avait dit Lisboa.

Mario avait secoué la tête en souriant. « Nan.

– Je veux dire, moi non plus, je n'imaginais pas.

– Je suis vraiment heureux pour toi, vieux. Pour vous trois. »

Lisboa se souvient de son sens soudain de la famille, de la façon dont ce mot se formait dans sa bouche, de la façon dont le sens même du mot avait évolué.

Et il se souvient d'avoir réalisé qu'elle était réellement là, qu'elle ne partirait pas.

Un sentiment exaltant, libérateur.

Se placer à la merci de telles émotions, du simple fait de l'existence de cette petite fille.

Sa vie, s'était-il dit, ne lui appartenait plus.

Sa vie, se dit-il maintenant, était devenue simple.

Lisboa a une règle : ne jamais se plaindre.

Et pourquoi le ferait-il ? C'est le meilleur choix qu'il ait fait de sa vie.

Mario n'a jamais eu l'occasion de faire cette découverte.

Pour un homme discret, Leme aura vraiment vécu bien des drames, se dit Lisboa.

La vie, songe-t-il, n'est pas juste – fin de l'histoire.

Et elle change d'un coup du tout au tout. Les choses arrivent, et l'on doit faire avec.

Il ôte sa cravate tachée d'œuf, aère sa chemise trempée de sueur.

Il essuie ses mains sales sur son pantalon sale, s'essuie le front. Il cherche ses cigarettes, fait tomber son briquet. Il se penche – lentement. Son dos craque, ses jarrets hurlent.

L'âge, vieux…

Il s'autorise un hochement de la tête ironique : *Ouaip*.

Cigarette allumée, il descend les marches du perron vers la rue.

Le Centro – des gaz d'échappement essence et diesel, des vendeurs à la sauvette partout, le soleil hostile et sans filtre…

– Hé, Ricardo ! Eh, je sais que tu peux m'entendre !

Ricardo se tourne. Et merde.

– Ellie, dit-il.

Il lui sourit.

– Toi.

Elle l'embrasse.

– Toujours moi, *querido*.

– Qu'est-ce que tu veux ?

Lisboa n'avait pas trop aimé, quand Mario avait fait appel à elle pour deux-trois affaires, y compris la dernière. Une Anglaise, cette Ellie, que Lisboa doit bien connaître maintenant depuis un petit paquet d'années, suppose-t-il. Elle avait été un contact de Mario, puis une amie, s'était attiré des ennuis, s'en était sortie, et se considérait comme une croisée parmi les journaleux, la walkyrie de la vérité, déterminée et intrépide, toutes ces foutaises. Elle a le sens de l'humour, se souvient Lisboa, une langue acérée qu'elle n'a pas dans sa poche.

Un peu comme ce vieux Silva, en mieux foutue.

Elle était là, quand c'était arrivé, pour Mario.

Elle ne l'avait pas su, mais elle était là. Cela ne l'avait pas trop traumatisée, avait-il entendu dire. Il ne sait pas trop ce qu'il doit en penser.

– Je voudrais qu'on parle, lui dit-elle. De ce qu'il s'est passé cette nuit…

– Qu’est-ce que tu veux en dire ? Je ne crois pas que nous ayons… enfin, tu sais, quoi.

– Ha, ton célèbre sens de l’humour.

Lisboa hausse les épaules.

– Deux choses se sont passées. Un, un jeune gay est tué dans un parc près de l’Avenida Paulista dans ce qui semble être une pure agression homophobe. Deux, une jeune femme est arrêtée alors qu’elle bombait des *Elenão* à un jet de pierre d’ici, et les deux *militars* qui l’emmènent la séquestrent, la déshabillent et la violentent.

– On dirait que ç’a été une nuit passionnante.

– Comme je viens de le dire, quel sens de l’humour.

– Pourquoi me racontes-tu tout ça ?

– Eh bien, je voudrais savoir si tu es impliqué.

– Oui, ma belle. Je suis un des suspects.

– Tu vois ce que je veux dire.

Lisboa soupire.

– Il y a une chance que je le sois, oui. Je ne sais pas. Je n’ai encore reçu aucune instruction pour aujourd’hui, *certo*, à cause de… eh bien, à cause du…

– Oui.

– Depuis plus d’un an, je n’ai guère fait qu’aider les autres.

Ellie hoche la tête. Lisboa observe tout ce déploiement d’énergie. *C’est de cette façon que tu vis ta vie ?* se demande-t-il. Il suppose que oui. Et cela doit probablement marcher.

Elle sautille nerveusement d’un pied sur l’autre…

– Tu travailles toujours avec Silva ? demande Lisboa.

Elle acquiesce.

– C’est une bonne chose.

– Écoute, Ricardo, dit Ellie. Sois sympa. Si on te met sur une de ces deux affaires d’une quelconque façon, passe-moi un coup de fil, d’accord ?

Elle lui tend une carte. Lisboa la glisse dans la poche de sa chemise. Il regarde par-dessus son épaule, hèle un taxi. Le taxi vient se glisser dans un espace juste à côté d'eux.

Lisboa ouvre la porte…

– Prends-le, dit-il.

Il entraîne Ellie vers la banquette arrière, lui sourit.

– Moi, j'ai besoin de marcher.

– Tout cela est bel et bien beau, *meninas*, est en train de dire Ellie à Anna et Fernanda, mais nous savons toutes les trois que la seule chose qui importe *pour l'instant*, c'est de trouver le nom de cette pauvre femme qui a été séquestrée par la police militaire.

Ellie remarque le regard qu'elles s'échangent.

– Je croyais que tu allais nous interviewer sur notre travail, dit Anna.

– Pour ce que j'en sais, répond Ellie, la pauvre femme dont je viens de parler est *exactement* votre travail.

– Les plaidoyers d'une ONG n'ont aucun rapport avec ceux d'un pénaliste, Ellie, lui dit Fernanda.

Ellie sourit. Elle connaît Fernanda depuis un bon moment. Silva avait fait toutes les présentations il y a longtemps, après, eh bien, après Mario. Ellie s'en tient là.

S'en tenir là est la façon dont Ellie assume ce qu'il s'est passé. Elle sait que Fernanda travaillait avec l'épouse de Mario, Renata, mais elles n'en ont jamais parlé. Ce n'est pas un mécanisme de survie franchement révolutionnaire, la façon dont réagit Ellie, mais elle en a conscience.

C'est le moyen qu'elle a trouvé, et ça marche.

– Effectivement, reprend Ellie, mais plaider contre le viol des femmes dans les postes de police n'est pas trop compliqué. Et puis, vous devez faire honneur au nom de votre petite organisation, *ne* ?

Ellie remarque l'écarquillement des yeux d'Anna, le petit hochement de tête stoïque de Fernanda.

Le nom : Mulher-Poder, qu'Ellie aime bien à cause de la rime. Et la traduction n'est pas mal non plus : le pouvoir des femmes – ou le pouvoir aux femmes. Le tout financé par le haut du panier, a entendu dire Ellie. L'influence de Marta Suplicy, à l'évidence, et Capital SP aussi, *a priori*.

– Qu'est-ce que tu veux, Ellie ? demande Anna.

– Un prêté pour un rendu, *querida*. Vous me trouvez le nom de cette femme…

– D'accord…

– … et j'écris cet article sur tout le merveilleux travail que vous accomplissez en tant que meilleure équipe d'aide juridique politiquement consciente, moralement inspirée et socialement responsable du bel État de São Paulo.

– Pas la peine de te moquer, Ellie.

Ellie prend de faux airs de biche.

– Moi ? Je n'oserais jamais, *amor* !

– Non ?

– Écoutez, vous faites du bon travail et je vous aime bien, les filles, mais nous savons toutes les trois que c'est le soutien de Marta qui vous permet de décrocher les fonds dont vous avez besoin pour fonctionner.

Ellie remarque le silence, remarque l'approbation muette et ennuyée.

– *Então ?*

– Exactement ce que je veux dire. Ça n'importe pas. Le seul moyen d'obtenir un résultat, c'est d'agir de l'intérieur, *ne* ? Fin de l'histoire.

– Nous sommes venues ici de bonne foi, Ellie, dit Anna.

– Vous m'aidez, et l'article paraît.

Anna agite négativement la tête.

– *Sacanagem*, maugrée-t-elle.

Un coup bas.

Ellie grimace.

– Cela s'appelle motiver ses sources, mesdames.

– OK, dit Fernanda. On te trouve ce nom, et tu publies l'article. Tope là.

– Le ballon au fond des filets, renchérit Ellie. Vous m'appelez demain ?

– On te rappelle un peu plus tard dans la journée, corrige Anna.

Ellie envoie des baisers dans les airs.

– J'en suis toute moite.

Anna secoue la tête.

– *Total gringa.*

Ellie s'esclaffe.

Dans le taxi qui les ramène à leur bureau, Anna se tourne vers Fernanda et lui dit :

– C'est un sacré numéro, cette Ellie.

Ellie peaufine un article qu'elle a commencé à écrire il y a déjà un certain temps.

Brésil : Ordre et progrès –

Quoique exprimant en apparence l'ambition fondamentale de n'importe quel pays nouvellement indépendant, la devise du Brésil a des origines intéressantes. C'est une adaptation de la formule sacrée du positivisme du philosophe Auguste Comte : « L'amour pour principe, l'ordre pour base, et le progrès pour but. » On peut néanmoins considérer que, pour autant que le São Paulo d'aujourd'hui soit concerné, les disciples de Comte qui ont renversé la monarchie et assuré l'indépendance du Brésil au XIX^e^ siècle ne se sont pas concentrés sur les mots qu'il fallait. Il ne fait aucun doute qu'il existe bien un principe d'amour au Brésil ; et São Paulo ne représente rien de plus que le progrès en tant que but ultime ; mais l'ordre ? Il semblerait qu'à São Paulo, les choses n'existent qu'à un stade embryonnaire, et qu'un quelconque ordre dans cette ville ne se conçoive qu'aussi anarchique que la façon dont les banlieues ont pu croître en tout sens à partir du centre. Certains disent que la ville est petite, que ce n'est qu'une petite ville entourée de myriades d'autres petites villes. Dans le positivisme, et c'est

une simplification, la connaissance introspective et intuitive est rejetée en tant que moyen d'acquisition d'une véritable compréhension fondée. On a parfois l'impression que São Paulo est entièrement définie par ces formes de connaissance.

Ellie regarde par la fenêtre de son appartement.

Circulation et poussière.

Briefing…

L'affectation de Lisboa :

Un crime de haine.

M'y voilà revenu, se dit-il. Encore des horreurs.

L'inspecteur principal est Lutfalla, qui voit Lisboa d'un bon œil parce qu'il aimait bien Leme. Il a aussi *enquêté* sur Leme, évidemment, mais aussi loyalement que possible.

En fin de compte il n'y avait rien, évidemment, bordel de Dieu. Ils ont fini par laisser tomber.

Mario était un homme bien. Pour Lisboa, cela suffit.

Lutfalla lui donne des instructions limitées : *Trouve la putain d'identité de cet homo mort*.

Voilà le travail de Lisboa. Cet angle-là.

Il y a aussi une touche de *Assure-toi que les gars du dessus ne fassent pas un caca nerveux*.

Après tout, pourquoi pas ? Ce genre de boulot se fait les yeux fermés.

Une heure plus tard…

Lisboa se dirige vers la salle des moteurs de l'enquête.

Lutfalla et un autre inspecteur, Alvarenga, sont en train de discuter football. Lisboa entend Alvarenga demander :

– Quelle est la différence entre Neymar et le temps ?

Lisboa remarque le sourire désabusé de Lutfalla. C'est un laconique, le vieux Lut.

Rire anticipé d'Alvarenga avant la chute de son histoire.

Alvarenga se lance :

– Le temps finit par passer, mec.

Lisboa les salue d’un signe de tête.

– Plus c’est vieux, meilleur c’est.

Lutfalla se relève. Ils se serrent la main.

– Ça fait plaisir de te voir, Ricardo.

– Assieds-toi, grand.

Lisboa fait ce qu’on lui dit. Lutfalla verse du café dans un gobelet en plastique.

Lisboa hoche la tête, le prend.

Alvarenga n’a pas terminé :

– Vous savez pourquoi on surnomme Robinho « le Triathlon » ?

– Pas maintenant, d’accord ? intervient Lutfalla.

Alvarenga grommelle, plisse le front.

– Vous ne l’auriez pas comprise, les gars, de toute façon.

– Ça ne m’aurait pas beaucoup manqué, réplique Lisboa.

Alvarenga a l’air vexé, le regarde de travers, marmonne :

– Tant mieux pour toi.

– Exactement, *ne* ?

– Ça va, les gars, intervient Lutfalla. Faisons au moins semblant de travailler.

Alvarenga grimace. Lisboa note quelque chose d’étrange dans cette grimace, sans pouvoir mettre le doigt dessus.

Plus personne ne dit rien pendant quelques minutes.

Lisboa boit du café, mange deux viennoiseries. Il chasse les miettes de son pantalon de costume. Il est luisant d’être trop usé et d’avoir trop été nettoyé à la mauvaise température. Un tissu bon marché. Lisboa tire un fil, se gratte les cuisses. Il se demande : *Mais qu’est-ce que je fais là, exactement ?*

Avec son air conditionné et son absence de lumière naturelle, la salle est oppressante. Des ampoules nues et des chaises en dur. Une table ronde sans grand-chose dessus. Plus salle d'attente que salle de réunion.

Il connaît ces deux hommes depuis Mathusalem, alors il ne va pas se contenter de se taire, de la fermer comme une huître : il veut savoir ce qu'il se passe, il en a bien le droit.

Alvarenga lit le journal, Lutfalla regarde son téléphone.

– Alors, qu'est-ce que je fais là, exactement ? demande Lisboa.

Alvarenga renâcle. Il serait le plus gradé, à l'ancienneté, mais il a un peu déconné ces dernières années. Il n'a pas eu sa promotion, et il en est devenu maussade. Lutfalla grimace un peu.

– En fait, vieux, dit-il, il n'y a vraiment pas grand-chose à faire, ici.

– Ouaip, renchérit Lisboa en soulignant la vacuité de la pièce d'un geste du bras.

– Je veux dire, poursuit Lutfalla, il y a une affaire. On a un cadavre, une agression à l'évidence criminelle, et donc une affaire.

– Et donc ?

– Mais tout ça est un peu piégeux, voilà.

– Expliquez.

Lisboa sent qu'il va devoir insister. Ce vieux Lutfalla n'a pas l'air dans son assiette.

– Cela me paraît pourtant simple, ajoute-t-il.

– Nos collègues, intervient Alvarenga – nos collègues de la police militaire, je veux dire –, préféreraient que les télévisions ne parlent pas trop de cette agression criminelle.

Lisboa croit comprendre quelle peut en être la raison.

– Ils soutiennent Bolsonaro, *ne* ?

Lutfalla grimace : *Quelle perspicacité, Sherlock.*

– Un crime de haine homophobe, ça ne fait pas vraiment bonne impression.

– Ça, non.

Lisboa hoche la tête.

– On en parle comme d'un crime de haine, d'une agression aveugle, et certains médias libéraux vont en conclure que la montée en puissance de notre ami Bolsonaro crée une sorte de blanc-seing pour ce genre d'agression meurtrière.

Alvarenga applaudit bien fort.

– C'est fort élégamment dit, mon grand. Là, tu m'as impressionné, *porra*.

Lisboa parodie une révérence.

– On est dans de beaux draps, est tout ce que Lutfalla trouve à ajouter.

– On appelle ça une tentative de vol et on chope les connards quand même, dit Lisboa.

– Oui, on pourrait faire ça.

– Mais on ne le fera pas.

C'est Alvarenga qui a conclu. Lisboa note que Lutfalla laisse faire.

Lisboa fronce les sourcils.

Lutfalla acquiesce.

– Tu te souviens de cette pauvre poule de Marielle, à Rio ? demande Alvarenga.

Lisboa hoche la tête. Évidemment, oui. Tout le monde s'en souvient.

Marielle Franco : femme politique, activiste, féministe, tout ça. Toujours prête à hurler contre les brutalités policières. Elle n'avait pas tout à fait tort, avait toujours pensé Lisboa. Elle menait campagne contre l'usage de la force dans les favelas, critiquait l'intervention fédérale de Temer qui avait envoyé l'armée pour y remettre de l'ordre en début d'année, en février. Et, devinez quoi ? En mars, elle est tuée par une pluie de balles tirées sur sa voiture. Une martyre de l'activisme de gauche. Une véritable tragédie, de l'avis de Lisboa.

– Il se raconte, poursuit Alvarenga, qu'il s'agissait d'anciens *militars*, à Rio, *certo* ? Pas un véritable escadron de la mort, mais pas bien loin non plus, si tu vois ce que je veux dire.

– Clair comme de l'eau de roche.

– Une sorte de dispositif de surveillance du quartier, chargé de l'élimination des indésirables.

– À ce qu'il se dit, ajoute Lutfalla.

Alvarenga affiche un air narquois.

– À ce qu'il se dit, oui. Et il se dit aussi que nos *militars* à nous ont monté le même genre de dispositif ici.

Lisboa en reste estomaqué : *Ouah*.

– Qu'est-ce que tu veux dire, exactement ?

– Il y a des chances que nos coupables soient tout en bas de la chaîne alimentaire dans une organisation dirigée, ou au moins avalisée, par d'ex-*militars*.

– Une association de surveillance de quartier.

– C'est exactement ce que c'est.

– Et donc, personne ne veut creuser ?

Lutfalla se fait de nouveau entendre.

– Creuser n'est pas l'option retenue.

– Et la victime ? Sa famille ?

– Un vol tragique. L'acte désespéré de quelque pauvre vaurien asocial.

– Exactement, reprend Alvarenga, le genre de choses auquel ce bon vieux Bolsonaro veut mettre fin avec sa politique intransigeante et jusqu'au-boutiste : les atteintes à la personne, violence et délinquance.

Au tour de Lisboa de renâcler.

– Ce qui répond à ta toute première question, dit Lutfalla. Donc, tu identifies l'inconnu, et tu t'assures que le profil corresponde à ce qu'on vient de dire.

Lisboa secoue la tête.

– Mais je pensais que vous aviez raison, justement. Qu’est-ce qu’il s’est passé ?

Alvarenga, en mimant un violon et son archet, dit :

– Je me fais vieux, je veux juste avoir la paix.

– Ce ne sont que des on-dits, poursuit Lutfalla. Mais penses-y tout de même. Bruno Covas est maire de São Paulo. Son vieil ami – son ancien boss – Johnny Doria a posé sa candidature pour le poste de gouverneur de l’État. Ce sont des politiciens de centre droit qui mènent carrière.

– Et… ? Moi aussi, je mène carrière.

Lutfalla ne relève pas.

– Ils savent d’où vient le vent. São Paulo sera libre de faire ce qu’elle fait de mieux, une fois Bolsonaro en poste. Et jusque-là, la seule règle sera : Ne fais pas de vagues.

– Des on-dits.

– Contente-toi de faire ton boulot, vieux. Tout est là.

Lisboa se lève.

– Lula est en prison, dit-il. Tout est déjà joué. Il ne s’agit pas de politique, *entendeu* ?

– Et d’après toi, qui a mis Lula en prison ? Précisément les juges fédéraux qu’il a nommés. Quelles que soient les influences extérieures, cela n’y change rien.

– Ils se contentent de faire leur boulot.

Lutfalla hausse les épaules.

– C’est comme ça.

– Oui, acquiesce Lisboa. Effectivement.

En retournant vers le bureau qu’il partageait avec Mario, le bureau merdique, picoté de rouille et mal éclairé dans lequel personne n’a voulu s’installer après Mario, après que Mario est *parti*, en retournant vers *ce* bureau, en retournant vers *leur* bureau, il se dit Fais ton boulot, vieux, c’est tout.

D’abord, découvrir quels ex-*militars* peuvent bien avoir un rapport avec Bixiga, et pourquoi.

Il lui faut une liste des départs à la retraite récents.

Ou, mieux encore, peut-être, quelqu’un d’impliqué dans la séquestration de cette activiste. Quelqu’un qui se retrouve dans la mouise pourrait être une bonne base de départ.

Il ne serait peut-être pas inutile de descendre chez les admins ; ils savent comment trouver ce genre de choses.

Un pur euphémisme, admin…

Un département entier aux limites de la légalité. Une bande de branques et de cinglés. Aller fourrer leur nez dans les affaires des *militars* devrait être dans leurs cordes.

Ensuite, l’autopsie du malheureux connard qui s’est trouvé au mauvais endroit au mauvais moment.

L’horreur, se dit-il : *encore*… Elle est là, l’horreur, et elle s’étend encore et encore et encore.

La voiture de Rafa quitte l’Avenida Giovanni Gronchi. Il ralentit, descend vers la favela en rebondissant sur les cratères de la Rua Clementine. Il dépasse le rond-point et se gare. Il saute de la voiture, referme la portière d’une talonnade.

Monte l’odeur d’un alcool de merde.

Deux *mendigos* lui crient :

– Qu’est-ce que tu as pour nous, mon frère ?

Puis ils caquettent de rire. Rafa leur fait un doigt d’honneur, mais en souriant. Ils n’ont pas l’air de se sentir trop insultés.

Il a franchi le portail du cemitério Gethsêmani, et l’espace s’ouvre devant lui, vert et réconfortant. L’air est pur – comme chez lui, se dit-il. Il est heureux que ces mots lui soient venus à l’esprit instinctivement. Il sourit et se dit Oui, c’est là-bas que je suis chez moi, maintenant.

Il prend le chemin des bureaux, où il va discuter des funérailles de sa grand-mère avec un directeur technique ou un autre. Il a une liasse de billets et un regard d'acier. Et quelques noms à prononcer si le besoin s'en fait sentir : ils ont été sympas à ce point, les gars de la colline.

Cela devrait suffire à assurer un enterrement de classe mondiale. Elle le mérite, et il sent que lui aussi.

Il s'arrête néanmoins à la volière, un endroit où son père l'amenait lorsqu'ils venaient rendre leurs hommages à son père à lui. Elle avait simplement été construite, lui avait raconté son vieux, puis les oiseaux avaient commencé à venir d'eux-mêmes un ou deux mois après, affamés et heureux, et à s'installer – du moins c'est ce que dit l'histoire. Des têtes jaunes et des joues orange, de longs corps gris et des queues emplumées de jaune et vert.

Rafa passe un doigt à travers un trou, fait le bruit d'un baiser avec la bouche.

Les oiseaux n'en ont cure.

Junior est de retour dans la rue. En fait, on l'a foutu à la putain de *circulation*. Voilà ce qui arrive quand on essaie d'agir comme il faut, se dit-il.

C'est un message clair, cette putain d'assignation.

Apprends à fermer ton clapet, bonhomme.

L'entrevue avec ses supérieurs s'est passée à peu près comme suit :

Donc, le soir du 7 octobre, vos subordonnés Felipe et Gilberto ont appréhendé une jeune femme qui défigurait un espace public par un acte de vandalisme criminel.

Oui.

Ils ont ramené la jeune femme à la base pour l'inculper.

Oui.

Pendant ce temps, vous êtes resté en position, à prévenir tout trouble potentiel avec le jeune Rubens.

Oui.

Vous êtes un héros, voilà ce que vous êtes.

Oui.

Vous rentrez et vous trouvez Felipe et Gilberto qui interrogent la contrevenante ; vous considérez qu'ils font consciencieusement leur travail et vous récompensez leur initiative en leur permettant de poursuivre sans être embarrassés par la présence d'un supérieur.

Oui.

En reconnaissance de cette exceptionnelle manifestation d'autorité, il vous sera alloué, pour une semaine, un poste administratif, loin du stress de la ligne de front.

Oui.

Et maintenant : *La circulation*.

C'est tout de même un peu moins déplaisant que ce que l'on pourrait imaginer : il ne va pas non plus jusqu'à se taper l'asphalte, il supervise les gars qui le font. Ce qui revient à dire qu'il ne fait foutre rien, parce que, comment est-ce qu'on pourrait bien superviser des gars qui font la circulation, de toute façon ? Donc, la journée de Junior – et tout le reste de la semaine, tant qu'on y est – consiste à hanter les cafés, snacks et restaurants pour *militars*, voire même les bars, des environs de l'Avenida Paulista, son territoire pour la semaine, à moins d'un jet de pierre de l'endroit où ces deux *moleque* dégénérés, Felipe et Gilberto, ont ramassé la graffeuse, entraînant par là même Junior dans tout ce merdier.

Caralho, se dit-il, *putain de merde*, comme il est assis au comptoir d'une *padaria* minable, du mauvais côté d'Augusta, à se maudire.

Puta que pariu.

Ils m'ont bien baisé, ces connards, ces putains de gosses.

Six années en arrière, et il était l'un de ces gamins qui ambitionnaient de monter en grade ; il rêvait de devenir capitaine, s'en tenait strictement à ce qui était juste, et restait soigneusement à l'écart des sirènes de la tentation qui attiraient et corrompaient tant de ses jeunes collègues.

Il sait trouver les mots pour dire les choses, quand il est fâché, le jeune Junior. Il sourit – ironiquement.

Et il sait bien comment les choses se font – tout n'est que politique, littéralement.

La donne a mis tous les atouts dans la même main : celle de Bolsonaro, le chouchou des *militars*.

À partir de là, se dit Junior, songeur, il vaut mieux couvrir l'agression d'une jeune femme dans une cellule *militar* que saper l'accession du grand homme à la grande maison.

Rien de plus facile : accusez-la de quelque chose de bien pire et gardez-la sous clé, *porra*.

Junior sirote son café, grignote une pâtisserie. Il y a une feuille de chou estudiantine radicale sur le comptoir, et il la feuillette.

La *padaria* est à moitié vide, comme de juste en milieu de matinée. L'affluence du petit-déjeuner est déjà un lointain souvenir. Les étudiants et les fêtards sont déjà repartis. Les putes, et tous les flics, serveurs et agents de sécurité faisant la nuit ont déjà fini leur sandwich ou leur bière.

Les éboueurs et autres travailleurs ont avalé leurs shots de cachaça avec leurs *cafezinho* et leurs *pão de manteiga*, petits-déjeuners revigorants pour une longue journée de travail. Ils sont tous partis il y a des heures. Le déjeuner sera pour les gens des bureaux alentour, en quête d'un *por kilo* pas cher, d'une bière en solo ou de quelques bouteilles partagées en cachette de leur boss. Les étudiants reviendront en début d'après-midi pour soigner leur gueule de bois.

C'est un sacré putain d'endroit que celui-là, se dit Junior. Le genre d'endroit où il n'aurait jamais mis les pieds sans son uniforme : tout est

offert par la maison, et pourquoi pas, *ne* ?

Des nuits illuminées et longues…

Les télés beuglant les résultats sportifs et les nouvelles…

Et les élections, les élections, les élections.

Junior en a jusque-là, sincèrement. D'un signe, il demande un peu plus de café, *amigo*, il est bon.

Le service au comptoir est militaire – rapide. Une pâtisserie bonus apparaît, sucrée, savoureuse. *Et pourquoi pas ?*

– J'imagine que ça vous fait plaisir, dit le serveur en lui versant son café et en indiquant l'écran d'un geste du menton. C'est comme s'il y était déjà, n'est-ce pas ?

Junior hausse les épaules.

– Vous n'imaginez même pas l'étendue de ma joie.

– Il va y avoir du boulot, par ici, dit-il.

Il parle du quartier, il parle de la rue.

Junior acquiesce.

– Ça serait un bon moyen de vous y mettre, hein ? En ayant carte blanche, en ayant vraiment la possibilité d'en mettre un coup, *ne* ? J'imagine que ça vous plairait.

Junior hausse les épaules en un *mais ou menos*.

– Un petit nettoyage ne me déplairait pas, à moi, ça, c'est sûr. *Menos um, ne ?*

Voilà la phrase qui résume tout, se dit Junior.

La phrase qui va faire entrer ce vieux Bolsonaro dans la grande maison :

Menos um. Un de moins.

C'est-à-dire, un malfrat de moins. C'est-à-dire, usage de la force illimité, bang bang bang, médailles et honneurs et tous les moyens sont bons, vieux. C'est-à-dire, le seul bon vaurien est un vaurien mort.

Et tout ce qui s'ensuit.

Junior prend l’air évasif, genre, j’ai juste envie de boire mon café, fils, *entendeu* ?

Le serveur saisit et n’aime pas ça. Il retourne à sa place.

Junior tourne la page de son canard gauchiste.

Le serveur vient poser le doigt dessus, juste au-dessus d’un article d’une journaliste *gringa*, Eleanor Boe, d’abord publié en ligne, mais maintenant repris sur papier…

– Je vois que vous avez de la lecture, dit le serveur avec un sourire vicieux. Cette sale pute.

Junior fronce les sourcils, fait un signe de la tête, regarde le serveur repartir. Il aplatit un peu le journal d’un revers de main, l’incline vers lui, commence à lire…

Une main sur son épaule. Junior pivote.

– Salut vieux, lui dit son ancien patron, Carlos.

Carlão. Le grand Carlos.

Et merde.

– Plutôt amusant à lire, *ne* ? Ce ne sont que des mensonges, vieux. Tout cela sera bientôt réfuté.

Junior se dit : *Putain de rôdeur*.

– On dirait que tu viens de voir un fantôme, vieux, dit Carlos.

Junior grimace.

– Qu’est-ce que tu veux ?

Il se redresse et ajoute :

– Molosse.

– Cinq minutes de ton temps.

Junior opine.

– Tic-tac…

– Eh bien, il va falloir que tu le lui dises, parce que moi, je ne peux pas. Je ne peux pas admettre devant cette *gringa escrota* que nous avons échoué, *sabe* ?

Pauvre conne gringa, à peu de choses près.

C’était Fernanda. Anna est un chouïa surprise par le ton de sa voix.

– Je croyais que tu l’aimais bien ? dit-elle.

Elles parlent d’Ellie.

– Ouais, bon.

– Elle est OK, *vamos, sabe* ?

Fernanda hoche longuement la tête.

– Oui, ça va, c’est juste qu’elle ne se prend pas pour de la merde, et que je n’ai pas envie de lui faire ce plaisir.

Anna opine. Elle pense la même chose.

Elles n’ont pas réussi à trouver le nom de la jeune femme incarcérée pour l’histoire du graffiti, celle au sujet de laquelle Ellie semble savoir qu’elle a été violentée. Ellie a même écrit un article sur elle, qui a paru en ligne, et qui a été repris dans au moins deux journaux papier, même si ce ne sont que des publications estudiantines, en fait.

Et cet échec la taraude.

– Qu’est-ce qu’elle a dit, exactement ?

Fernanda, encore une fois, mais cette fois au sujet de Marta.

Anna l’a appelée et cela l’embarrasse aussi, parce que cela lui a donné l’impression de faire montre de faiblesse, d’incompétence, de *Eh bien non, je n’arrive pas à me débrouiller toute seule, Marta*.

Marta a répondu qu’elle ne voulait plus rien à voir avec quoi que ce soit, en gros.

– Tu sais qu’elle a abandonné la politique, qu’elle en a eu assez.

Fernanda ouvre de grands yeux.

– Ce n’est pas la place d’une femme, d’après elle, *ne* ?

– Ça le devrait.

– C’est la nôtre.

– C’était la sienne.

Anna sait que c’est vrai. Elle a un peu honte que son ancienne boss ait plié les gaules, ne se soit pas représentée, puisse se contenter de regarder tout ça depuis sa maison en bord de mer.

Elle a quand même accepté de lui parler au téléphone, au moins.

– Tu sais qui tu devrais appeler ? lance soudain Fernanda.

Anna connaît la réponse, mais cela ne lui plaît pas.

– Il saura quelque chose, ajoute Fernanda. Il sait *toujours* quelque chose.

– C’est un peu son genre de truc.

– Appelle-le.

Anna opine. Elle cherche son numéro dans le répertoire de son téléphone, toujours rangé sous « R » pour Raspoutine.

Il décroche à la troisième sonnerie. Anna sent qu’il se délecte, à sa voix.

– Eh bien eh bien eh bien ! entame-t-il, que puis-je faire *pour toi*, Anninha ?

Elle n’aime pas cela du tout. Elle n’a jamais aimé ce surnom, et elle n’aime vraiment pas quand des vieux l’appellent comme cela.

Des vieux qui se précipiteraient dans son lit s’ils le pouvaient – et si leur condition cardiaque le leur permettait.

– Bonjour, *senhor* Luis, entame-t-elle.

– C’est un honneur.

– Puis-je aller droit au but ?

Le coup des orgies organisées pour tout le petit monde de la politique dans le sex motel s’est révélé être un don du ciel, finalement.

Il n’était jamais devenu nécessaire de faire la moindre révélation publique ; tout cela était juste resté suspendu dans l’éther comme les nuages noirs d’un orage prêt à éclater. Les démissions et les scandales s’étaient déroulés sans que personne soit compromis.

Raspoutine en avait été ravi, Ray Marx n’avait jamais paru avoir quoi que ce soit à foutre que ça pète ou pas.

Anna s’en était fort bien sortie, au final.

Et ils étaient restés en assez bons termes lorsque Marta avait décidé que le vieux Raspoutine n’était plus à la hauteur pour demeurer Monsieur Marta et qu’elle l’avait largué sans ménagement peu après cela.

Cela semble lui être resté en travers de la gorge, et Anna n’en est pas surprise.

– *Fala, querida*, dit-il.

– Nous sommes en quête d’une information qui se révèle plus que difficile à obtenir.

– C’est un « nous » de majesté, n’est-ce pas ?

– De travail.

– Il s’agit toujours du travail.

Anna soupire. Fernanda lui adresse un sourire encourageant : *Allez, courage*.

– Une femme a été arrêtée pour avoir bombé *Elenão* la nuit de l’élection. Elle est détenue par la police militaire.

– J’ai lu quelque chose à ce sujet.

– Où ça ?

– Un journal.

Anna ouvre de grands yeux. Cette duplicité, ces finauderies sont une vraie plaie.

– Nous voudrions connaître son nom.

– Et quoi ? Faire un peu de pro bono ?

C’est ce qu’elles font, de l’aide juridique, sous diverses formes.

– Pourquoi pas ?

Raspoutine en aboie de rire.

– Je suppose que vous avez déjà demandé à mon ex-épouse ?

– Cela fait une différence ?

– Aucune. J’ai entendu dire qu’elle s’était retirée de la partie, et qu’elle consacrait tout son temps et son argent à son bronzage.

– Je ne sais rien de ce détail-là.

Raspoutine maugrée, maintenant.

– Ma putain de villa en bord de mer, finalement, la *puta*.

– Je n’ai pas entendu.

– Rien, *nada*.

Anna a un sourire forcé.

– Savez-vous où je pourrais trouver le nom de cette femme ?

– Je crains que non.

– OK.

Il y a un instant de silence. Anna sent que Raspoutine n’en a pas terminé.

Elle lui laisse la satisfaction de faire durer.

– La question n’est pas, où trouver son nom, finit-il par dire, mais de se demander pourquoi personne ne le connaît.

– Merci, Yoda, répond Anna.

– Je vais te donner un indice : qui a mis Lula en prison ?

Anna réfléchit. L’opération Lavage express – *Lava Jato* – le juge, *lui*.

– Sérgio Moro ? dit-elle.

Il est célèbre, maintenant, genre Robin des Bois, quelque chose comme ça.

Il arrête les corrompus comme un shérif d’un autre temps, avec un six-coups, un cheval et un chapeau.

Il y a eu des dessins animés qui l’ont représenté de cette façon-là.

– Bingo.

– Et qu’est-ce qu’il a à voir avec tout cela ?

– Qui crois-tu qui va lui donner un boulot ce mois de janvier venu ?

Le cerveau d’Anna pétille.

– Bolsonaro.

– Petite maligne.

– Et en quoi est-ce un indice ?

– C’est le versant politique nationale, *querida*. Tourne-toi vers le local et tu verras tout l’enchaînement.

– Vous êtes une sacrée canaille, quand même, dit-elle affectueusement.

Raspoutine apprécie énormément.

– Ton ancien boulot, ma belle, commente-t-il. Ton ancien boss. Mon ex-épouse. Le maire de notre belle ville va s’assurer que le nom de cette femme – que ce crime, en fait – ne réapparaisse nulle part.

– Johnny Doria.

– Enfin, son successeur. Lui s’est mis en retrait, tu te souviens ?

Anna déteste se faire reprendre par Raspoutine.

– C’est la même chose, ceci dit, je te l’accorde.

– OK, dit Anna. Mais je ne suis pas sûre que cela nous avance beaucoup.

Raspoutine s’esclaffe.

– *Querida*, c’est une splendide opportunité. Il faut que tu voies plus grand que le pro bono, petite.

Anna, pince-sans-rire :

– Vous êtes un amour, *senhor*.

– Appelle-moi, si tu arrives à quelque chose, *certo* ?

– Votre intérêt fait chaud au cœur.

Raspoutine grommelle quelque chose comme *Oui, OK*.

– *Ciao, ciao*, dit-il plus fort, puis il raccroche.

Anna raccroche à son tour. Elle s’étire le cou, se frotte les yeux.

Fernanda grimace. *Et donc ?*

– Peut-être qu’on pourrait appeler Ellie et lui dire la vérité. Peut-être qu’on pourrait penser plus grand, travailler avec elle.

– Doux Jésus.

– J’ai dit, *peut-être*.

Fernanda sourit.

– On fait ce que tu dis, *querida*.

Anna s’esclaffe.

Elle trouve toujours les mots, Fernanda, se dit Anna. Elle sait toujours exactement quoi dire pour la faire rire.

Ellie appelle Silva qui est un peu son mentor depuis que Leme les a présentés en 2014. Cela n’a pas été facile pour elle qu’il s’en aille. Elle n’aime pas trop penser à ce que cela représente. Ce que cela signifie, c’est qu’au bout du compte, cela n’en vaut pas la peine, ce que nous faisons.

Silva passe ses journées à lire dans sa maison en bord de mer. Il boit beaucoup moins et s’alimente mieux. Il fait ce que les Paulistanos font quand ils sont à la plage : de la marche soutenue. Il fait encore et encore le tour de la résidence sécurisée dans laquelle il vit, près de Santos. Ellie *adore* l’entendre parler de tout cela, alors elle l’appelle une fois de temps en temps.

Cette fois, Silva lui dit quelque chose d’utile.

Regarde où est le lien, c’est là qu’est ton histoire.

Un crime de haine et des brutalités policières…

Relie les points, Ellie.

Elle dit :

– J’espère que tu vas bien, Francisco.

Elle ne dit pas : « *Saudades, cara*. » *Tu me manques, mon ami.*

Évidemment, le vieux Lisboa a fait plusieurs fois le tour du pâté de maisons, alors il connaît un peu mieux les environs, et sait par où commencer à chercher un dispositif de surveillance de quartier renégat qui pourrait, de temps en temps, décider de se faire lui-même justice.

La station de moto-taxi.

Si Bixiga est la vessie de São Paulo, c’est là que ses teignes pissent.

Le plan de Lisboa : en choper un au dépourvu et dérouler.

Il a laissé les admins chercher à leur manière, et les résultats de l’autopsie ne sont pas bien compliqués…

Le type a été poignardé à mort avec une lame longue plongée à travers son putain de cou.

Et on rigole et on s'amuse.

Lisboa attend que l'exposé des faits soit complet, puis c'est à lui de contacter la famille et d'obtenir une identification.

Et là, on rigole et on s'amuse vraiment.

Il est comme un coq en pâte, Lisboa. C'est le début de l'après-midi, et il se pose au bord de la vitrine du Blue Pub, un faux bar britannique derrière l'Avenida Paulista, sur l'Alameda Ribeirão Preto, au sommet de Morro dos Ingleses, *la colline des Anglais*, au cœur de Bixiga, et à peut-être deux cents mètres du parque Trianon, où le pauvre type s'est fait trucider. L'endroit est plutôt pas mal, dans l'ensemble. Une salle caverneuse au sous-sol avec un écran géant, un bar discret cerné de box au rez-de-chaussée, là où s'est installé Lisboa.

Happy Hour : trois pintes de Heineken pour seulement trente-cinq réaux. Ou deux pintes de Paulaner au prix cassé de quarante-sept réaux. Des boissons qui sont des symboles de réussite sociale, destinées à une clientèle en pleine ascension, au goût sûr. Qui vit des jours heureux.

Lisboa commande une Heineken. L'envergure d'une vraie pinte, c'est tout de même autre chose. Parfois, une *chopp* ou une bouteille glacée avec son petit verre ne peuvent pas suffire.

En buvant sa première gorgée, il se demande, vu la taille des verres, comment les gens en Angleterre réussissent à travailler.

Bixiga a aussi de bons côtés, se dit Lisboa. C'est un véritable quartier, avec ses équipements locaux et ses restaurants familiaux. Des immigrants italiens et fiers de l'être. Lisboa a mangé dans une cantine italienne tous les dimanches, quand il était petit : une habitude, chez les Paulistanos. Les portions étaient immenses, assez pour nourrir une famille. Il s'agit en fait d'une arnaque plutôt maligne, avait-il découvert lorsqu'il avait commencé à

travailler aux Mœurs, pas très longtemps après le début de sa longue et auguste carrière dans la Polícia Civil.

Ce que faisaient ces restaus, c'était affirmer que chaque plat était prévu pour deux, qu'on ne pouvait que le partager, mais qu'on ne pouvait pas le partager à plus de deux. Cela fait beaucoup de nourriture. Ce qui signifie de nombreuses livraisons. Ce qui signifie que vous videz le frigo chaque jour, et que vous êtes en position de négocier des accords fructueux avec vos fournisseurs pour la viande et les tomates et tout le reste, et que vous vous frottez les mains. Il y a un homme d'affaires italien qui s'assure dans l'ombre que les bons accords sont trouvés et que chacun en tire sa juste part. Ce qui inclut les transporteurs, la collecte des ordures, le blanchissage, et même les agences qui emploient les jeunes Italiens et Italiennes qui assurent le service dans les restaurants familiaux. C'est malin, c'est Bixiga qui est au cœur de tout cela, et c'est légal – ou limite.

Les problèmes surviennent quand cet homme d'affaires italien de l'ombre essaie d'améliorer un peu son quotidien en se servant de son restaurant comme d'une plateforme pour des activités plus rémunératrices – drogues, alcool, prostitution, tout ce qu'un mafioso à deux balles peut imaginer pour s'enrichir rapidement. C'est lorsque cela arrive que le fragile équilibre est rompu – mais toutes les familles veulent la même chose, au bout du compte : que leurs restaurants fonctionnent sans heurt et les nourrissent. L'apparence de légitimité est primordiale, mais tout aussi facile à perdre, parce que ce n'est qu'une simple ressemblance.

Lisboa sait que les Mœurs ont de bons contacts ici, et une politique de laissez-faire. Il a songé à les appeler, mais il s'est dit que sa mission solo ici risquait de perdre en discrétion s'il suivait une quelconque forme de protocole.

Alors il le fait à l'ancienne, un truc que son vieux lui a appris. Il appelait cela l'amorçage, parce qu'il s'agissait d'utiliser un appât, et de regarder les charognards se battre pour avoir leur part.

Lisboa appelle ça le Vieux Piranha, en hommage à son vieux.

Voilà comment fonctionne le Vieux Piranha : Lisboa appelle le numéro du service de moto-taxi et regarde un jeune gars sortir répondre. Lisboa lui dit :

– Sois sympa, fils, et viens me retrouver au Blue Pub, de l'autre côté de la rue, je voudrais te parler d'un acheminement, mais pas au téléphone, *entendeu* ?

Le jeune gars répond *Sim, senhor*, et Lisboa le regarde s'empresser de traverser et pousser la porte du Blue Pub. Il n'est pas assez vieux pour qu'on l'y serve, mais le personnel du bar ne s'intéresse pas à lui, ce que Lisboa remarque et qui lui fait penser : *Tiens, tiens ; nous y voilà*.

Le gars repère Lisboa et s'approche. Lisboa est en civil, mais vêtu comme un hooligan vieillissant, le look le plus louche qu'il puisse se permettre sans passer pour un charlot. L'impression qu'il veut communiquer, c'est qu'il pourrait être un général des Torcida Jovem, ce méchant groupe de supporters du Santos FC basé à São Paulo et qui traîne dans le coin.

Le gars demande :

– Vous avez appelé pour un moto-taxi ?

– Oui, répond Lisboa.

– Vous voulez la version de base, ou la version luxe ?

Lisboa sourit, dresse les deux pouces.

– Mec, tu me prends pour qui, *falou* ? La version luxe.

Le gars acquiesce.

– Et où garez-vous vos motos-taxis, d'ailleurs ? demande Lisboa.

Le gars prend un air évasif, mais il répond :

– La réception du motel, en face. Le parking souterrain.

Lisboa acquiesce.

– Tu t'appelles ?

– Vous demandez Michelangelo.

Lisboa s’éclaircit la gorge.

– *Bixiga*, *ne ?*

Le gars répond :

– Ouais, vous m’en direz tant !

– Combien de temps ?

– Vingt minutes.

– Bon garçon.

Lisboa lui donne un billet de dix.

– Maintenant, dégage, veux-tu ?

Le gars dégage, et Lisboa remarque la grimace sur le visage du barman.

Bien, se dit-il. C’est la bonne adresse.

Les vingt minutes s’écoulent et Lisboa s’enquille le reste de sa pinte.

Il se lève, s’essuie la bouche, et rapporte son énorme verre au bar.

Le barman vient le remercier.

– Laissez rouler mon ardoise de *Happy Hour*, fils, lui dit Lisboa, je sors juste le temps d’aller pisser.

Le barman hausse un sourcil et Lisboa lui renvoie un air de *Pas maintenant, amigo, tu vois ce que je veux dire ?*

Il sort par l’entrée principale et se dirige vers le bureau du motel, lequel est surmonté d’une enseigne forcément trompeuse, et qui promet des chambres au Paradise, en néon rose.

Il franchit la porte, tout de puissance et de confiance en lui. Le réceptionniste est un étudiant fatigué avec un grand manteau, un livre de poche défraîchi et un air supérieur. Lisboa annonce : « Je suis censé retrouver un Michelangelo » avec autorité et un air de *Me faites pas chier* dont il est sûr qu’il va impressionner l’étudiant.

L’étudiant *est* impressionné.

– Prenez l’ascenseur, *menos um*, dit-il.

Lisboa hoche la tête en souriant. Il maugrée dans sa barbe que *Menos um* est une putain d’indication appropriée.

L’ascenseur a toute la classe d’un sex motel, cuir rouge et miroir sale. Cela ne prend pas longtemps. Il réapparaît au premier sous-sol. Il s’agit d’un parking souterrain en béton assez standard, avec plus de rebuts – pneus, pièces détachées, chiffons noirs d’huile, cordes – que de voitures.

Un jeune type est assis sur une mobylette. Il porte un blouson de cuir couvert de chaînes. Il a les cheveux gras et des taches de rousseur. Il crâne un peu trop : c’est juste un petit dealer de quartier, qui a l’air d’avoir mauvaise haleine.

Lisboa lui fait signe :

– Michelangelo.

Le type acquiesce. Lisboa s’avance vers lui d’un pas rapide.

Le type sourit et se lève lorsque Lisboa arrive à son niveau, et avant qu’il ait le temps de comprendre ce qu’il se passe, Lisboa lui a porté un atémi à la gorge et filé un grand coup de pied dans les burnes.

Le type s’effondre.

Lisboa s’appuie sur sa gorge. Il attrape le poignet gauche du type, tire le bras en arrière jusqu’à sa limite, tourne.

– Maintenant, relève-toi, dit-il.

Le jeune type essaie. Lisboa lui met un direct à la gorge, et le type retombe.

– Relève-toi, j’ai dit, répète Lisboa.

Le type fait ce qu’on lui dit. Lisboa fouille ses poches et en tire des petites pochettes plastiques de cocaïne et du cash.

Lisboa sort son insigne.

– Écoute-moi bien, fils, dit-il.

– C’est de la provocation policière, purement et simplement, s’exclame le jeune type.

– Toi, tu as surtout vocation à te taire, réplique Lisboa.

Le type pleurniche dans ses taches de rousseur.

Lisboa lui dit :

– Tu travailles pour quelqu’un. Je veux savoir qui. Je veux savoir qui commande dans ce quartier, *entendeu* ?

Le type se tortille. Il renifle bruyamment et crache.

Lisboa poursuit :

– Je veux savoir qui tu payes pour être autorisé à faire tourner ton petit commerce clandestin. Et tu vas m’aider à le découvrir.

Les cheveux gras et les taches de rousseur donnent un air de lycéen à ce pitoyable connard, maintenant que Lisboa le tient.

Lisboa lui dit :

– Voilà ce qu’on va faire.

Le jeune type écoute. Il comprend qu’il n’a pas le choix. Il va organiser une rencontre avec son chef – son supérieur hiérarchique – pour ce soir, tard, une rencontre à laquelle Lisboa va assister.

C’est une simple histoire de poupées russes, en fait : Lisboa va faire irruption chaque fois, jusqu’au moment où il aura atteint le sommet de cette petite chaîne alimentaire.

En attendant, c’est retour au Blue Pub, et patience. Deux pintes de Heineken avec son nom dessus. *Santé*, se dit-il. La bière pétille.

Voilà comment se pratique le Vieux Piranha.

Son vieux aurait été fier de lui.

Les funérailles sont réussies – autant que peuvent l’être ces choses, pour ce qu’en sait Rafa, qui n’a pas beaucoup l’expérience de ces choses.

Elles se tiennent un dimanche, ce qui aide, parce que toute la congrégation de l’église de sa grand-mère est présente, et en fait une commémoration. Une farandole de fidèles entonnant les yeux fermés des cantiques sacrés et chantant ses louanges, louvoie à travers Paraisópolis puis arpente l’Avenida Giovanni Gronchi, offrant par là même un fabuleux spectacle, celui d’une foule en sueur adorant le Seigneur et battant dans ses mains avec ferveur en attendant le feu vert pour traverser la rue principale.

Il s’agit aussi du premier tour des élections, ce qui signifie qu’il n’y a rien d’autre à faire que célébrer cette vie-là.

– Tu es devenu un homme, n’est-ce pas, fils ? dit le pasteur à Rafa, après lui avoir passé le bras autour des épaules.

Rafa voudrait s’échapper.

Le pasteur ajoute :

– C’était une bonne chose que tu sois parti. Elle en était heureuse, vers la fin.

Non, ce que Rafa veut faire, c’est ôter calmement le bras du pasteur de ses épaules, brosser ses vêtements du revers de la main, puis dire à ce vieux barbeau en le regardant dans les yeux d’aller se faire foutre.

Il sourit, dévoilant ses dents, et se dit *Oui, d’accord, mon grand*.

Rafa regarde Franginho et Carolina qui discutent à voix basse de leur côté, et regrette de ne pas être avec eux. Le pasteur est en train de dire quelque chose au sujet d’une collecte et d’une messe du souvenir.

– Nous allons tous prendre un verre chez dona Regina, *certo* ? dit Rafa, rembarrant le pasteur. Cette semaine, je vais trier les affaires de ma grand-mère, et ensuite, je rentre chez moi, *falou* ?

L’expression de Rafa se durcit, tout comme sa résolution, même s’il tremble.

– Je ne veux plus rien avoir à voir avec cet endroit.

Le pasteur acquiesce.

– *Vai com Deus*, dit-il.

– Je prierai pour toi.

Les pontes du haut de la colline ont décidé d’offrir une fête à Rafa, et le restaurant de dona Regina est plein à craquer de proches et de pique-assiette. Personne ne paye quoi que ce soit, ça, c’est sûr.

Rafa se retrouve avec un autre bras bien intentionné autour des épaules. C’est l’un des gars, surnommé Riz Frit, ancien ami et bras droit du vieux

Garibaldo. Rafa n’avait plus pensé ni à l’un ni à l’autre depuis un certain temps.

– De fait, Rafa-Rapido est en train de dire Riz Frit, tu étais un sacré bon gars.

Il y a des shots de *pinga* et des bières partout, des snacks et de la musique.

Le carrefour est envahi de voitures garées, alors il est fermé, piétonnisé pour la journée.

Il y a deux motos *militars* à l’endroit habituel, mais leurs gyrophares sont éteints. Rafa voit Franginho discuter avec un des motards.

On dirait qu’il lui glisse quelque chose. Une enveloppe pour instaurer une trêve, faire montre d’un peu de respect, certainement. Un pote.

Franginho lui a manqué. La première chose qu’il lui a dite lorsqu’ils sont arrivés ?

« Tu as réussi à l’engrosser, ou pas encore ? »

Tout était dit.

Rafa parcourt des yeux ce qui fut son terrain de jeu. Ses yeux s’arrêtent sur l’ancien bureau de l’avocate. Il remarque la remise à neuf du bar : un coup de peinture et un nouveau frigo.

Il note que les rues ont l’air plus fréquentées, plus propres, plus modernes ; les antennes, les câbles et les paraboles et tous les trucs du genre ressemblent plus à des produits officiels que les bricolages précédents, ils sont plus… Comment dire, il cherche le bon terme… plus *civilisés*. C’est ça : Paraisópolis est plus civilisée.

Riz Frit s’étend à n’en plus finir sur les qualités de Rafa qui, lui, s’interroge sur la façon dont l’infrastructure du quartier s’est développée. Il avait lu quelque chose dans le journal, il y a quelques années, disant que la favela avait été retenue pour un projet de subvention du ministère de la Ville – il semblerait qu’elle l’ait obtenu. Il se demande ce que cela signifie

pour Riz Frit et l'organisation, se dit qu'ils ont probablement été partie prenante dans les négociations.

– Et donc, mon pote, tu es l'un des nôtres.

Riz Frit porte un toast à Rafa avec un shot.

– Nous t'aiderons, quels que soient tes besoins.

– Oui, à ta santé ; j'apprécie vraiment, répond Rafa.

Il sait que Franginho est déjà en train de négocier la vente officieuse en liquide de la maison de sa grand-mère sur la colline, et qu'en dehors de cela, il n'y a pas grand-chose à faire. Mais c'est un beau geste, qui donne à Rafa l'impression qu'il appartient toujours à l'entreprise, comme s'il n'était jamais vraiment parti, comme s'il n'avait jamais abandonné le navire en mettant les voiles avec un trésor caché.

Oui, c'est un beau geste.

Puis, enfin, un bras bienvenu autour de ses épaules : Carolina. Rafa réalise qu'il est un peu éméché. Ce n'est pas vraiment une surprise : toute la population mondiale et sa femme veulent lui offrir à boire.

– Mon amour, lui dit-elle.

Rafa pivote, ils s'embrassent brièvement, et elle le serre un temps dans ses bras.

– Tout va bien ? demande-t-il.

Oui. Elle est triste mais elle va bien, lui répond-elle.

– Je suis tout simplement heureuse que nous soyons revenus – et que tu aies pu faire cela. Je suis fière de toi. *Eu te amo, lindão*.

– Tu sais que tu peux aller voir tes amis, si tu veux. Ça ne me gêne pas.

Carolina incline la tête sur le côté et sourit.

– Tu es sûr ? Tu sais que cela me ferait vraiment plaisir.

– Franginho a dit qu'il pouvait te conduire, et aller te rechercher plus tard.

– Tu me fais surveiller ?

C’est une blague. Évidemment que c’est une blague : elle est drôle, Carolina. Rafa s’esclaffe.

– Je ne serai pas longue. C’est… tu sais, c’est aujourd’hui.

– Je sais ce qu’il y a aujourd’hui.

– Puis nous pourrons nous occuper de tout le reste demain, et rentrer chez nous.

C’est ce que Rafa a envie d’entendre. C’est tout ce que Rafa veut : rentrer chez eux.

– Je t’aime, dit-il.

– Ça vaudrait mieux.

Plus tard, Rafa regarde Franginho emmener Carolina en voiture, et il se dit qu’il doit y avoir un moyen de sortir Petit Poulet de cette basse-cour.

Junior n’est pas heureux de voir Carlos, mais il fait bonne figure.

Il commande une bouteille de Brahma et deux verres. Il se lève, la bouteille dans une main et les verres dans l’autre.

– Et si on les emmenait dehors ? propose-t-il.

Carlos acquiesce et lui emboîte le pas.

La table est en plastique, et bancale. La rue a le calme d’un jour de semaine. Des camions-bennes passent en mâchonnant des ordures. Des balayeurs sifflotent et s’interpellent. Leur tenue orange fait penser à des clowns, source de joie.

Carlos dit :

– Cela faisait un moment que nous n’avions pas cassé la croûte ensemble, mon ami.

– Effectivement.

– C’étaient des jours heureux, hein ?

Junior sait à quoi Carlos fait allusion, et il ne considère vraiment pas cette période comme ayant été heureuse.

– Tu ne t’en es pas mal sorti, fils, ces dernières années ? dit Carlos.

– Cinq minutes, *ne* ? rappelle Junior.

– À part un faux pas dimanche soir.

– Je n’appellerais pas ça un faux pas.

– Sans ce faux pas, tu n’aurais plus été très loin d’une promotion.

– Qu’est-ce que ça peut te faire ?

– Je garde un œil sur un ancien protégé, c’est tout.

Carlos sourit.

– Je me préoccupe toujours de mes gars, je l’ai toujours fait.

– Je ne suis pas un de tes gars.

– Que si.

Junior hoche la tête, résigné.

– Qu’est-ce que tu veux, Carlão ? Tu veux quelque chose, *ne* ?

– Ce n’est pas tant ce que je veux que ce que *toi*, tu veux.

– OK, *chega*, dit Junior.

Suffit. Mais il sourit.

– Quand es-tu devenu philosophe ? demande-t-il.

– La retraite peut avoir cet effet-là.

– C’est juste.

Junior leur ressert de la bière. Ils boivent.

– Ce faux pas. Il y a un moyen de t’en sortir.

– OK.

– Il se trouve que je ne suis que partiellement à la retraite. J’ai fait quelques petites choses en tant que consultant free-lance pour la maison-mère, *sabe* ?

Junior hoche la tête.

– Un boulot s’est présenté, hier, un truc que l’on m’a assigné. Un truc pour lequel j’ai besoin de ton aide.

– Je vois, oui. De l’aide.

Carlos ne relève pas.

– La femme que tes gars ont arrêtée et à laquelle ils ont fait Dieu sait quoi. Je suis en mesure de tout faire disparaître, ce qui est justement ce que

l’on veut dans les hautes sphères.

– Ça a l’air charmant.

– Non, pas dans ce sens-là. Je sais qui elle est et j’ai un moyen de pression, quelque chose qui pourrait lui créer des problèmes.

– Tu as toujours été un homme de réseaux, Carlão.

– Mais, étant donné mon statut de retraité, personne d’autre ne peut s’associer à ce que je fais, d’accord ?

– Comme de l’eau de roche.

– À part toi.

– À part moi.

– Et les hautes sphères considèrent cette participation – officieusement, bien sûr – comme une pénitence pour ton faux pas.

Junior acquiesce. Évidemment qu’ils le voient comme cela. C’est de cette façon que les choses fonctionnent. C’est de cette façon qu’il s’est retrouvé embringué avec Carlos et sa bande la première fois. Un faux pas et une pénitence.

– Qu’est-ce que tu attends de moi ? demande Junior.

– Ils vont la laisser sortir, ce soir. Comme tu étais le policier le plus haut gradé lors de son arrestation, il paraît logique que tu aies le privilège de la reconduire chez elle.

– Ça paraît raisonnable.

– Ne sois pas impudent, fils.

– Donc, on va l’emmener ailleurs et tu vas lui expliquer comment les choses vont vraiment se passer.

– Tu es un bon gars.

Junior se lève.

– Qui est ton contact, qui sait tout ça ? Ça ne ressemble pas à une de tes magouilles.

– Les réseaux, mon gars.

Carlos lui fait un clin d’œil.

– Je te rappelle.

Junior fait signe au serveur, fait tomber quelques billets sur la table. Il s’en va.

Comme il arrive au bout de la rue et jette un coup d’œil sur la circulation, il voit Carlos et le serveur qui s’esclaffent, Carlos avec une autre bouteille, les billets de Junior dans la main.

Bolsonaro fait une déclaration condamnant le crime de haine qui a coûté la vie au jeune homme du parc. Il fait référence à deux meurtres non résolus de São Paulo en 2011 ; il fait référence au Maniaque du parc ; il fait référence à d’autres crimes non résolus, et il explique que, sous sa présidence, le crime sera éradiqué, qu’il n’aura plus sa place dans le pays, que les assassins, voleurs et violeurs feraient mieux de prendre garde.

L’argument de Bolsonaro, qu’Ellie lit entre les lignes, c’est que son gouvernement va mettre fin, spécifiquement, au genre de crimes de haine que son gouvernement veut à l’évidence encourager.

C’est un tour de passe-passe tellement éhonté qu’il en est ingénieux : Regardez ce qu’il arrive à cause de moi, je suis le seul à pouvoir m’y opposer. Ellie a un doute : est-ce vraiment ce qu’il est en train de faire ? Elle n’est pas certaine qu’il soit aussi intelligent que cela.

Son téléphone sonne. Anna.

– Je peux t’aider ? plaisante à moitié Ellie.

– Nous n’arrivons pas à trouver le nom de la fille, dit Anna.

– Tu veux dire de la femme, j’imagine ?

– Oui, Ellie ; c’est bon.

Ellie sourit, ne dit rien.

– Nous n’arrivons pas à trouver son nom, mais nous savons pourquoi.

– Ce ne peut qu’être utile.

– Nous pensons que nous devrions travailler ensemble.

– Nous… ?

– Fernanda et moi… et toi.

Ellie a maintenant un grand sourire.

– Ce pourrait être une bonne idée.

– Mais ensemble veut dire ensemble, *certo* ?

– Nous, les sœurs, sommes toutes frères.

– Quelque chose comme ça.

Il y a un instant de silence, d'anticipation, d'exaltation. Ellie peut le sentir. Elle dit :

– Et donc, quel est le plan, Anna ?

– Le plan, *querida*, a deux facettes. Tu t'occupes de l'une, nous de l'autre.

– Quel est votre angle ?

– La politique.

– Cela paraît logique. Et le mien ?

– Les flics, *querida*. Tu as des antécédents, après tout.

Ellie acquiesce. Elle ne peut pas le nier.

– C'est vrai.

– Bien. Donc, nous sommes bonnes.

– Ouaip.

– Nous voulons juste trouver le nom de cette femme et lui parler.

Ellie n'est pas certaine que ce soit la seule chose qu'elles veuillent. Elle dit :

– Nous sommes un genre de Drôles de dames.

– On se voit ce soir ?

– *Com cerveza*.

Elles raccrochent.

Ellie cherche dans ses contacts à la lettre « L ». Elle passe un coup de fil à Ricardo.

Il a l'air un peu éméché pour être honnête, se dit-elle.

– Retrouve-moi au Blue Pub, lui dit-il. C'est la *Happy Hour*. Les pintes sont gigantesques.

– Je suis anglaise, répond-elle. Et c’est ta tournée.

Dimanche soir, jour d’élection, et Rafa et Franginho sont installés dans la maison de sa grand-mère pour regarder les résultats. Ils ont apporté les restes de chez dona Regina, et ils sont tous les deux encore un peu cuits par cette journée de beuverie, mais ils ne s’arrêtent ni l’un ni l’autre.

– Tu vas pouvoir aller chercher Carolina ? demande Rafa en lui lançant une canette.

– Oui, évidemment : il y a un gosse qui va conduire.

– Quoi, tu as un chauffeur, maintenant ?

Franginho fait la révérence.

– Pour ne rien te cacher.

– J’apprécie.

– Tu ne peux pas quitter la jungle ce soir, ce serait trop tôt. Et puis, ajoute-t-il en décrivant la maison d’un geste du bras, il y aurait bien un *moleque* pour embarquer tout ça s’il savait que tu n’étais pas là.

Rafa trouve cela déplaisant.

– Vraiment ?

– Oh oui. Les choses ont changé.

– Tout paraît un peu différent.

– Disons simplement que l’organisation est moins écoutée qu’auparavant.

Rafa acquiesce. Il a eu cette impression. La fête de l’après-midi avait ressemblé à un voyage dans le passé, dans le vieil Ouest sauvage. Dès que le carrefour avait été dégagé, tout était revenu à la normale. Les affaires reprennent comme si de rien n’était – des affaires légitimes.

– La police militaire est plus présente, tout est plus structuré, plus organisé. Y compris la petite délinquance, ironiquement.

– C’était ça, ce que veut dire ironique ?

– En plein dans le mille.

Rafa y réfléchit.

– Je ferais mieux de ne rien changer, alors.

– On vend cette baraque demain et on se casse d'ici.

Rafa sourit.

– Tu viens ?

– C'est ce dont je parlais avec Carolina, tout à l'heure. Ça te convient ?

Rafa donne à Franginho une grande claque dans le dos, l'étreint.

– Mec, c'est la classe mondiale.

Ils boivent, lentement. Les résultats commencent à arriver. Du Bolsonaro partout, comme un eczéma.

– J'imagine qu'elle ne va pas vraiment trouver ça à son goût, dit Franginho.

Rafa hoche la tête. Elle n'en a pas beaucoup parlé aujourd'hui, mais… eh bien, il y a son passé.

– Je devrais aller la chercher, *d'aqui um pouco*.

– Oui, renchérit Rafa. Où est-ce que tu l'as laissée, déjà ?

– Un bar, près de Paulista.

– Qui il y avait ?

– Une bande de branchés ; tu sais comment sont ses amis.

Rafa sait. Une pensée lui vient, mais il ne la laisse pas s'installer.

Junior a chargé la femme à l'arrière d'un véhicule civil, et elle ne dit rien, mais cela ne le gêne pas parce qu'il n'a rien à lui dire. Tout ce qu'il veut, c'est récupérer Carlos et en finir.

Ils naviguent sans bruit à travers Jardins, puis rejoignent le Marginal. Ils ont l'air d'avoir pris, croit-elle, la direction de Morumbi. Le Marginal est fluide. Junior met les gaz. Il lui a dit qu'ils rentraient par Panamby, ce qui est plus long à vol d'oiseau, mais plus rapide en voiture, la seule chose qui importe à São Paulo, en fait.

Elle n'avait pas eu l'air de réagir. L'adresse qu'elle lui avait donnée était vague : Giovanni Gronchi.

Au lieu de sortir à Panamby, Junior était rentré dans le supermarché Extra, juste avant la sortie. Il avait choisi un endroit tranquille dans un coin du parking, qui est immense, et peu fréquenté. Il fait noir et il se gare à côté d'un réverbère cassé.

Il se retourne sur son siège, lui dit :

– Quelques courses à faire. Vous pouvez rester là.

Junior saute de la voiture, verrouille les portières. Carlos sort de nulle part.

Junior lui donne les clés. Carlos ouvre une portière et se penche à l'intérieur. Junior entend :

– Carolina, je suis heureux de te voir.

Junior s'écarte. Ils vont repartir dans pas trop longtemps.

Rafa est au téléphone avec Franginho qui lui dit, Vieux, je suis désolé, je ne sais pas où elle est, et Rafa ressent la même chose que ce week-end de mai 2006, et quelque chose d'autre l'envahit, et il se sent…

OceanofPDF.com

L'Opinion politique, le blog d'Ellie Boe

OLHA ! magazine en ligne, le 8 octobre 2018

La nuit dernière, quelques heures après la confirmation de la victoire de Bolsonaro dans le premier tour de l'élection présidentielle, une jeune femme a été arrêtée par la police militaire alors qu'elle bombait un graffiti près de l'Avenida Paulista, à São Paulo. Son message : ***Ele Não***. « Pas lui », un slogan d'opposition au candidat Bolsonaro. Qui signifie : ***N'importe qui sauf lui***. Elle a été appréhendée. Au QG de la police militaire, elle se serait vu refuser un coup de téléphone ou un avocat, et aurait été dévêtue, violentée, jetée en cellule et abandonnée sans eau ni nourriture pendant plus de vingt-quatre heures.

Avec une nette victoire au premier tour maintenant à son actif, le populiste d'extrême droite Jair Bolsonaro fait campagne pour être élu président du Brésil devant le candidat de gauche du Parti des travailleurs, Fernando Haddad, ancien maire de São Paulo et successeur de Lula da Silva et de Dilma Rousseff. Bolsonaro affiche des convictions odieuses sur les femmes, les races, la communauté LGBTQ, l'ancienne dictature militaire du Brésil, la circulation des armes à feu ; des prises de position maintes fois réitérées en public. Il

promet d’unir le pays, de le purger des gauchistes corrompus, et de combattre le crime par une politique violente et implacable, sans clémence ni compassion. À peine quelques semaines avant le premier tour, Bolsonaro a été agressé et poignardé alors qu’il faisait un discours pendant un meeting politique. Il y a survécu. Selon les analystes, il devrait remporter le second tour haut la main. Vous pourriez vous demander quel rapport il peut y avoir entre cette situation et le sort d’une pauvre femme dans une cellule de la police militaire. À moins que la réponse ne soit par trop évidente.

Mais la vraie question est :

Comment en est-on arrivé là ?

À suivre.

OceanofPDF.com

2

La révolution culturelle

Octobre 2018

Je suis pour la torture, vous le savez, et les gens sont pour, eux aussi. Ce n'est pas par le vote que vous changerez quoi que ce soit dans ce pays. (Interview télévisée, 1999.)

Elle ne mérite pas de se faire violer, parce qu'elle est trop nulle, parce qu'elle est trop moche. (« Blague » sur la députée du Parti des travailleurs Maria de Rosario, décembre 2014.)

Je serais incapable d'aimer un enfant homosexuel. Je préférerais que mon fils meure dans un accident que de le voir se présenter avec un moustachu. (Interview du magazine Playboy*, 2011.)*

Il y en a assez de donner les moyens à de plus en plus de couples de faire venir au monde des êtres qui n'ont pas une capacité minimale à devenir des citoyens à l'avenir. (Commentaire sur les pauvres, les Noirs et les indigènes du Brésil lors d'une interview radio, 2003.)

Jair Bolsonaro

Este país não pode dar certo. Aqui, prostituta se apaixona, cafetão tem ciúme, traficante se vicia, e pobre é de direita.

Ce pays ne va jamais s’en sortir. Ici, les prostituées tombent amoureuses, les maquereaux deviennent jaloux, les dealers sont accros et les pauvres votent à droite.

Le chanteur brésilien Tim Maia,
né le 28 septembre 1942, décédé le 15 mars 1998

Carolina, lundi 8 octobre 2018, dans une cellule de la police militaire :

Un soir, en quoi, 2007, je me trouvais au bar du rooftop de l’Hotel Unique. C’est un sacré morceau, ce bar. Du beau travail. J’ai quoi, dix-neuf, vingt ans, pas d’argent, mais cela n’a aucune importance : pour peu que vous soyez une nana avec un minimum de classe – et c’est certainement mon cas –, il y a toujours quelqu’un pour vous payer à boire. Je suis dans la partie unisexe des toilettes, à me laver les mains et à admirer l’incroyable rangée de savons et de crèmes hydratantes, quand entre un homme grand et élégant. Il s’approche du lavabo et un peu trop près de moi. J’ai bu quelques cocktails.

Je m’écarte un peu, mais son after-shave est agréable et son port impeccable, alors je me tourne vers lui.

– Oh merde, je m’exclame, vous êtes Al Gore.

Il opine.

– Joli film, lui dis-je.

Il est en tournée promotionnelle pour *Une vérité qui dérange*, et il s’efforce de sauver la forêt tropicale en dépouillant les riches Paulistanos.

– Putain de merde, dit-il d’une voix traînante, merci.

– Certaines des filles de mon université vous ont envoyé une chanson qu’elles ont enregistrée. Un titre punk, j’ajoute, au sujet du réchauffement climatique.

Il me dévisage.

Je la chante pour lui.

– Ça commence à chauffer, ici ! Di-di, di-di-di ! Mais ne vous déshabillez pas, on n’en est pas encore là !

Il sourit.

– Les gosses, ajoute-t-il en me faisant un clin d’œil.

Nous ressortons ensemble. Il me serre la main. Nous baissons les yeux pour regarder nos deux mains et sourions, conscients tous deux que poignée de main n’a jamais été aussi propre.

– Bonne chance, lui dis-je.

– Je vais en avoir besoin, me répond-il en s’enfonçant dans une nuée de mondains admiratifs.

Je me tourne vers le videur qui garde les toilettes.

– Vous savez qui c’est ?

Le type hausse ses larges épaules endimanchées.

– Al Gore, conclus-je.

– Eh bien, je ne sais pas qui c’est, répond le videur, mais ça fait trois fois qu’il y va, et ce n’est pas un habitué des pourboires.

Il me dévisage, si bien que je lui tends un billet de cinq avant d’aller rejoindre mes amis.

La vérité, c’est que j’étais une de ces filles, et que j’avais écrit cette chanson. Je l’ai fait passer à Al Gore, et c’est comme ça que je suis entrée en politique, que je me suis lancée dans l’activisme. Parce que j’avais réalisé que ça pouvait être fait.

Problème : la capacité de São Paulo à effacer son passé. Les Brésiliens disent de notre pays qu’il est jeune. Mais jamais naïf. Nous soulignons le contraste avec les traditions européennes en évitant la nostalgie, en existant sans sentiment. *Ordem e Progresso*, Ordre et progrès, est la devise nationale. Mais c’est le progrès qui est révéré, pas l’ordre, et le progrès vient aux dépens du passé. Quand vous n’avez pas une histoire glorieuse à célébrer, quand votre passé a été défini par les maltraitances du colonialisme, il vaut mieux l’écarter et vivre au présent.

Les villes sont des odes au mouvement, des requins à la mâchoire agile qui avalent tout ce qui est incapable de progrès. Mais São Paulo s'emploie activement à oublier. Des graffitis recouvrent le vieux centre colonial. La philosophie de la construction est d'abattre pour rebâtir. En fait, nous voyons cela à travers tout le Brésil : la dégradation de la forêt amazonienne ; la régénération urbaine pour la Coupe du monde et les Jeux olympiques, qui légitime la destruction des favelas et de toute structure construite avant le début de ce siècle, voire cette décennie, ce en soustrayant les résidents aux regards, tel le Roi-Soleil à Paris – mais São Paulo mène la marche avec son désir de croissance acharné. La ville est engraissée et apprêtée pour les marchés mondiaux.

São Paulo est l'avenir, mais notez le temps : *est*, au présent. On y est déjà.

Oubliez le passé.

Contexte : j'ai un peu enseigné, lorsque j'étudiais à l'Université de São Paulo. C'est censément la meilleure d'Amérique du Sud, mais elle est gangrenée par les grèves et le manque de financement. Les universités privées ont une réputation académique bien inférieure. Les plus coûteuses, qui sont parfois considérées comme de simples écoles privées pour les nantis, ont des équipements extraordinaires. Pour les classes laborieuses en quête de progression sociale, il existe ce que l'on appelle les campus de centres commerciaux, qui ont surgi partout dans la ville et enseignent toutes les disciplines, depuis la comptabilité jusqu'à la coiffure et la beauté.

Il demeure un besoin impérieux de faire du désir qu'ont les enfants pauvres d'apprendre et d'étudier une réalité là où cela peut être réalisé. Cette conception n'est pas partagée par la classe dirigeante. Je le sais : je faisais partie du problème, à enseigner là où je le faisais.

La nuit de l'élection : voilà ce qu'il m'est arrivé.

Le meilleur ami de mon partenaire m'a accompagnée, dans une voiture conduite par l'un de ses collaborateurs, jusqu'à un bar de quartier sur

l’Alameda Santos, où un certain nombre de mes amis regardaient les résultats de l’élection à la télé. Les funérailles de la grand-mère de mon partenaire venaient de se tenir ce même jour ; j’étais triste pour elle et triste pour lui. Il m’avait encouragée à aller voir mes amis. Nous ne vivons plus en ville, et ces opportunités sont rares. Cela témoigne de son bon caractère, et c’est l’une des raisons pour lesquelles je l’aime.

Au bar, mes amis étaient indignés et furieux de ce qu’il arrivait – de ce qu’il *arrive* – à ce pays. Mes amis sont fortement politisés. À l’université, la plupart d’entre nous faisaient partie de la frange gauche de la population estudiantine. Nous nous retrouvions chaque semaine pour aller distribuer des tracts, rédiger des manifestes – ce genre de choses. Des enfantillages, hein ? Bon. Certains de mes amis sont devenus de plus en plus ivres à mesure que la soirée avançait. Furieux et ivres. Et l’un d’eux est un graffeur – un artiste reconnu, un *artiste*, *viu* ? –, et il avait ses couleurs avec lui. Il a distribué ses bombes aérosol à certains d’entre nous. Nous riions, nous plaisantions, c’était une farce, voyez-vous, une petite manifestation anodine en réaction à une tragédie qui était à nos yeux bien réelle. Cela nous faisait du bien de faire quelque chose de futile – futile mais éloquent. Les funérailles de la grand-mère de mon partenaire m’avaient laissée un peu éméchée et émue, et déterminée à ne pas me laisser abattre, *sabe* ?

J’étais vêtue d’un pantalon noir, d’un chemisier noir, et de chaussures noires – je venais d’assister à des funérailles. J’avais un sac à dos noir, oui, mais regardez-le : petit, en cuir. Un ami m’avait prêté un peu avant son haut de survêt noir à capuche. Je suppose, oui, qu’au premier abord, je pouvais ressembler à un membre des black blocs. Mais regardez-moi, regardez les vêtements que je portais sous le haut de survêt, regardez mon visage. Je suis une femme, pas une racaille, plus maintenant. Certains préfèrent ne pas le voir.

J’avais choisi la librairie du centre commercial Conjunto Nacional pour deux raisons : l’ironie et l’accessibilité. Bomber Ele Não sur un lieu dont le

produit est l'éducation, la raison, l'érudition, la liberté, *et caetera*, paraissait approprié. Par ailleurs, il a une vitrine – ce n'est pas difficile à effacer. Enfin, il se trouvait juste au coin, et pas très loin de l'endroit où le meilleur ami de mon partenaire était censé venir me reprendre.

Voilà ce qu'il s'est passé ensuite.

Alors que j'appliquais les dernières touches, deux motards de la police militaire sortis de nulle part m'ont attrapée par-derrière. Ils m'ont bloqué les bras derrière le dos, ont pris mon sac et ma bombe aérosol, et m'ont traînée de force jusqu'à l'endroit où leur chef attendait.

Leur chef. Lui, c'est un drôle d'oiseau.

Il n'a pas paru impressionné par les actes de ses hommes. Et pourtant.

Et pourtant, ils m'ont emmenée au QG de la police militaire, dans le Centro, et m'ont bouclée pour la nuit et inculpée de vandalisme et sédition.

Sédition.

Voici ce qui est arrivé après cela.

Les deux policiers sont entrés dans ma cellule et m'ont harcelée quant à mes affiliations politiques. Enfin, l'un d'entre eux m'a harcelée – il a pris le commandement, et l'autre est resté près de la porte.

Je n'aurais pas pu dire s'il gardait la porte au cas où j'aurais tenté de m'enfuir ou s'il la bloquait pour que personne n'entre.

Je n'ai pas réagi à leurs provocations ; je n'ai rien dit. Je croyais que l'on respecterait mes droits, que je pourrais donner un coup de fil ; cela n'a pas été le cas.

Après les provocations, ils m'ont déshabillée. L'homme près de la porte avait l'air de ne participer qu'avec réticence. Je l'ai supplié d'arrêter, de m'aider. Il n'en a rien fait.

Ils m'ont entièrement déshabillée et ont continué de me harceler. Ils ont multiplié les gestes sexuels obscènes. Ils ont proféré diverses menaces sexuelles, à grand luxe de détails. Ils ont placé leurs mains sur moi de façon obscène. Ils ne m'ont pas pénétrée. Je pense qu'ils en avaient l'intention.

Ils ne l’ont pas fait parce que leur supérieur, ce drôle d’oiseau, est apparu dans l’embrasure de la porte et qu’il les a éloignés de moi, qu’il les a écartés de mon corps. Il a physiquement maîtrisé le plus actif des policiers, l’a projeté contre le mur de la cellule puis l’a jeté à travers la porte. L’autre policier, celui qui était réticent, est sorti de lui-même, avec une expression d’horreur sur le visage.

Je crache sur lui maintenant, pour son expression d’horreur, de commotion, de *Comment ai-je pu*.

Je lui crache à la gueule.

J’étais nue, en larmes, roulée en boule.

Leur supérieur m’a tendu mes vêtements, m’a apporté du café, du pain et de l’eau. Il s’est assuré que je n’étais pas blessée, que j’étais indemne hors le traumatisme, les violences. Ça allait. Ses manières étaient fermes mais bienveillantes. Il n’a pas dit grand-chose, ne m’a pas donné la moindre information.

Je lui ai demandé quand je pourrais parler à un avocat.

Il n’a pas répondu.

Je lui ai demandé quand je pouvais escompter être libérée.

Il n’a pas répondu.

Je lui ai demandé s’il savait ce que j’avais fait.

Il n’a pas répondu.

Quand il a été certain que j’allais bien, il est parti.

Je ne l’ai pas revu, depuis. Je n’ai été informée de rien, depuis ; je n’ai pas pu avoir recours à un avocat ; je n’ai été autorisée à informer personne que j’étais là. Des plateaux-repas ont été glissés par la porte. C’est le seul contact que j’ai eu avec qui que ce soit.

Il s’est écoulé près de vingt-quatre heures, et je ne sais toujours rien de plus.

Voilà mon histoire ; qui pourra la raconter ?

Junior est assis à l'avant. Carlos est à côté de la femme, à l'arrière. Junior sait que la femme lui fait confiance, jusqu'à un certain point, et il sait aussi que son silence, sa complicité, détruisent assez définitivement cette confiance.

Oui, eh bien, les choses sont ce qu'elles sont, *ne* ?

Junior écoute tandis que Carlos fait son exposé.

Une variation classique sur le thème *Tu vas tenir ta langue et voilà pourquoi*. Tu n'as rien vu, rien entendu, et tu ne diras absolument rien.

Carlos a commencé à expliquer :

– Voilà ce que tu vas faire, *querida*. Tu vas aller retrouver ton petit copain, et tu vas lui raconter que tu es sortie, que tu as fini complètement ivre, que tu as perdu ton téléphone, et que tu es restée coucher chez quelqu'un. Tu vas rendre ça bien crédible, et je suis sûr qu'une petite louve de ton genre n'aura aucune difficulté à faire ça, *certo* ?

– Pourquoi je ferais ça ?

– Tu te souviens, il y a quelques années, quand ton petit ami et toi amassiez du pognon, un pognon avec lequel vous vous êtes enfuis, un pognon avec lequel il ne vous appartenait pas de construire votre maison. Tu te souviens de ce pognon ?

Junior regarde dans le rétroviseur, voit que la jeune femme opine.

– D'où crois-tu que venait ce pognon, ma mignonne ?

Junior voit la femme secouer la tête.

– Il venait de moi. Enfin, bon : il venait de quelqu'un d'autre qui me le donnait pour que je le donne au meilleur pote de ton petit ami, qui le donnait à ton petit ami, qui l'engrangeait pour construire votre petit nid d'amour.

La femme, se dit Junior, a l'air d'avoir changé. Elle n'est plus terrifiée. Elle a une expression sur le visage qui signifie *Ah, OK, je vois*.

Carlos poursuit :

– Les pontes de Paraisópolis ne savent quasiment rien de cet argent. Comment crois-tu qu'ils réagiraient s'ils en entendaient parler ?

La femme se mord la lèvre. Junior la voit acquiescer.

– C'est simple, en fait, dit Carlos. Tu ne dis pas un mot sur ce qu'il s'est passé hier soir, et les malfaisants de la favela n'entendent jamais parler de la pile de pognon sur laquelle leur ancien protégé a fait main basse.

– OK.

– Vous faites tout ce que vous devez faire demain, après-demain max, puis vous retournez dans votre petit nid d'amour et toutes ces contrariétés disparaissent dans l'éther – comme vous, pfou ! –, d'un coup de baguette magique. *Entendeu ?*

– Je comprends.

– Brave fille.

Carlos sourit, maintenant. La femme, remarque Junior, beaucoup moins.

Carlos reprend :

– Mon partenaire, ici présent, va te ramener chez toi. Si tu veux que ton petit copain reste vivant et en bonne santé, si tu veux que votre petite vie commune demeure idyllique, je te suggère de faire ce que j'ai dit.

– OK.

– Brave fille. Tu es maligne.

– Une chose, demande la femme. Comment avez-vous su où j'étais, la nuit dernière ?

Carlos se tapote le côté du nez.

– Tout finit toujours par ressortir, *querida*. Ne l'oublie jamais.

Carlos descend de voiture. Junior en fait de même, verrouille les portières.

– On est quitte ? demande Junior.

– Pas encore tout à fait. Dépose-la tout près de la favela. Pas *trop* près, mais pas si loin qu'elle pourrait se faire agresser sur le chemin du retour, *falou* ?

Junior acquiesce.

– Et il y a encore une petite chose qu'il faut que tu fasses pour moi.

Junior ouvre de grands yeux.

– J'ai un truc prévu près de la rivière, dans à peu près une heure. J'ai besoin que tu viennes avec moi, *falou* ? Un abouchement genre cinq minutes chrono, l'enfance du lard.

– J'ai le choix ?

Carlos lui donne une claque dans le dos.

– D'ici deux jours, dit-il, tu t'apercevras que ta carrière est revenue à la normale, fils.

– Et comment as-tu su ? demande Junior. Je veux dire, où elle était.

– Les relations, *amigo*. Ça ne te ferait pas de mal d'essayer d'en avoir.

Carlos se marre. Il est content de sa blague. Il s'éloigne, un bras levé en signe d'au revoir.

Junior soupire. Il déverrouille la voiture. Sans regarder la femme, il lui dit :

– Je vais vous ramener chez vous.

– Mon vieux, la *Happy Hour* a vraiment l'air de te plaire.

Lisboa affiche un grand sourire.

– Ces pintes, ma fille, sont des montagnes à gravir.

– Qu'est-ce que je fais là, Ricardo ?

Lisboa respire comme un soufflet de forge. Ellie regarde sa chemise se soulever. Elle note une suée due à l'alcool. Lisboa tire sur sa ceinture.

– C'est toi qui m'as appelé, *querida*, dit Lisboa.

– C'est vrai. Mais c'est toi qui m'as invitée dans cet horrible endroit.

Lisboa s'esclaffe.

– *Ah, vamos, ne* ?

– Un véritable guet-apens de papa gâteau *gringo*.

– Ah, les jeunes femmes et leur langue à elles…

– De riches *gringos* viennent ici pour essayer de baiser des Brésiliennes, dit Ellie. Et les femmes viennent ici pour se trouver un riche amant, voilà ce que je viens de dire.

– Vu les prix qu'ils pratiquent ici, dit Lisboa, moi aussi, il va falloir que je me trouve un papa gâteau.

Ellie s'esclaffe.

– La question que je me pose vraiment, c'est pourquoi tu es resté là tellement longtemps.

– Je ne voulais pas perdre ma place.

Lisboa indique la vitrine.

– La vue est spectaculaire.

Ellie le regarde se tordre de rire. *Ce type, vraiment…*

Entre eux, ces dernières années, ça n'a jamais été l'amour fou, mais un passé commun ne peut que faire naître une certaine affection – et tout particulièrement un vécu comme le leur.

Il est un peu éméché, songe-t-elle, et cela n'a rien de surprenant. La cérémonie commémorative de Mario aura fait ressortir toute sorte de souvenirs, bons et mauvais. Rien que pour elle, cela a déjà été le cas – jusqu'à un certain point. Elle ne permet tout simplement pas à ces choses de l'atteindre. Mais Ellie sait à quel point les deux hommes étaient proches, comme des frères. C'est une chose qu'elle respectera toujours.

La soirée bat son plein. Un solo de guitare couvre presque entièrement des tentatives de drague à peine audibles. Pink Floyd, *Wish You Were Here*. Quel romantisme, se dit Ellie. C'est drôle, de voir ce que ces faux pubs ruineux considèrent comme de la musique cool et classe : de mauvaises reprises de *Have You Ever Seen The Rain*, ce genre de choses. On voit beaucoup de chairs et de sourires, affichés immodérément. Des chemises blanches et des chaussures noires, aussi. Ellie finit sa Heineken.

– C'est ma tournée, dit-elle.

– Alors quand tu l’auras finie, ta tournée, tu viendras prendre une bière, ma belle, clame Lisboa derrière elle.

Il rit, encore une fois, de sa propre blague.

Ellie sourit. *Ce type, vraiment…*

– Je t’accorde tout de même une chose au sujet de ce bar, dit-elle une fois revenue avec leurs pintes. Leurs burgers sont sacrément bons.

Mais Lisboa n’écoute pas.

– Voilà pourquoi tu es là, pourquoi nous sommes là.

Il indique d’un geste de la main une station de taxis.

– Regarde.

Ellie regarde. Elle voit un petit type miteux qui furète autour de la station.

Il fait les cent pas, en gardant son téléphone à l’oreille.

– Qui est…

– Contente-toi de regarder. Je veux que tu regardes, c’est tout.

– OK.

Ellie sort son téléphone de son sac, le dispose soigneusement sur le rebord de la vitrine, vérifie le cadrage, et appuie sur « enregistrer ». Lisboa ne s’en est pas aperçu ; elle ne lui en dit rien.

Ellie regarde. Le petit miteux est assis sur le banc de la station. Il fait vibrer ses genoux. Il fume cigarette sur cigarette, comme si c’était sa façon de respirer.

Lisboa dit :

– Un autre homme ne va pas tarder à arriver. J’ai besoin que tu le regardes attentivement. Je veux que tu sortes, que tu descendes jusqu’à la pharmacie ou équivalent, et que tu reviennes. Sois discrète, mais regarde-le bien, *certo* ?

Elle acquiesce. Elle laisse son téléphone filmer le miteux qui fume.

Elle quitte le pub, tourne à gauche, marche lentement. Elle s’accroupit pour nouer ses lacets. Elle prend le temps de regarder les desserts et glaces

artisanales dans la vitrine d'un *gelato*. Elle paraît hésiter un peu devant la pharmacie. Elle entre, sans perdre de vue ce qu'elle sait maintenant être une station de moto-taxi. Intéressant – ou pas.

Elle laisse sa main courir sur une rangée d'antalgiques. Elle monte sur la balance, fait semblant de se peser – un excellent poste d'observation surélevé.

Elle voit un autre homme s'approcher de la station. Elle sort de la pharmacie, s'apprête à traverser la rue. L'homme tend quelque chose au petit miteux. Ellie est au milieu de la route. L'homme tapote de l'index la poitrine du miteux. Un message, semble-t-il, est transmis à cet instant-là. Une remontrance, peut-être. Ellie refait deux pas, s'arrête, écarquille les yeux…

Et merde.

Elle reconnaît cet homme : elle le connaît.

Mais d'où ?

Ellie tourne les talons, baisse la tête, retourne au Blue Pub en pressant le pas.

– Tu l'as bien vu ?

Ellie attrape son téléphone, arrête l'enregistrement. Elle le fait défiler en accéléré, trouve une image bien claire, met sur pause. Elle fait une capture d'écran. Elle l'agrandit du pouce et de l'index. Elle montre l'image à Lisboa.

– Je connais cet homme, dit-elle.

– Qui est-ce ?

– Je ne sais pas.

Lisboa hoche la tête. Il se glisse hors de son siège.

Ellie tremble. Elle boit sa bière. Lisboa lui apporte un shot de *pinga*, qu'elle avale cul sec, sous le choc.

Elle se remet.

– Prends ton temps, dit Lisboa. On va y réfléchir.

Ellie hoche la tête.

Junior retrouve Carlos dans Bixiga. Ils se garent au sommet de Morro dos Ingleses, en regard d'un motel minable appelé Paradise. Junior songe : cité-paradis, Paraisópolis. Le bon vieux temps, quelque chose du genre.

– Tu vois ce pitoyable connard à la station de moto-taxi ? demande Carlos.

Junior hoche la tête.

– Tu vas aller lui donner ça.

Carlos tend une enveloppe à Junior.

– À l'intérieur, poursuit Carlos, se trouvent trois billets d'autocar. Tu dis à ce type qu'ils ont vraiment intérêt à s'en servir.

– De qui s'agit-il ?

– Aucune importance.

– D'accord.

Junior réfléchit un temps. Il brandit l'enveloppe.

– Pourquoi m'as-tu dit ce qu'il y avait à l'intérieur *porra* ?

– Parce que, comme ça, tu le sais, mon gars, répond Carlos. Tu vois bien ce que je veux dire.

Junior voit tout à fait bien. Voilà ce que cela veut dire : complicité. Cela veut dire : silence assuré.

Lorsqu'il remonte dans la voiture, il dit à Carlos :

– C'est bizarre ; tu te souviens de cette journaliste *gringa*, Ellie ?

– Comment pourrais-je l'oublier ?

– Eh bien, elle traversait la rue quand j'ai fait la livraison.

– Intéressant.

Carlos n'en dit pas plus.

Junior décide de ne pas chercher plus loin : il a juste envie de rentrer chez lui.

Lisboa reconduit Ellie chez elle. Il a un peu dégrisé, quand l'admin est revenu vers lui avec une identité pour le type du téléphone d'Ellie, et la liste des *militars* ayant récemment pris leur retraite…

L'identité : Junior quelque chose, grade moyen, la réputation d'être plutôt resté du bon côté de la barrière. Sur la liste : le vieil ami de Leme d'un autre temps, il y a bien longtemps, avant que beaucoup d'eau ne passe sous les ponts, le grand Carlos, qui a laissé la barrière loin derrière lui.

Lorsqu'il la dépose, il dit à Ellie :

– N'écris encore rien, pour l'instant.

Elle acquiesce. Il remarque la détermination de son regard. Brave fille, se dit-il.

Il regarde une nouvelle fois la liste. Carlos, tu dois bien te marrer, mon vieux.

Il démarre et retourne directement au motel.

Ellie se branche sur le Net et découvre un communiqué de la police militaire, publié avec le soutien de députés de l'État – et, implicitement, celui du bureau du maire –, et qui vise à discréditer son article, présenté comme une affabulation participant à une vaste campagne de dénigrement menée, sans le citer, contre le candidat Bolsonaro.

L'impartialité est sa principale thématique : aucun avantage objectif ne doit être obtenu par des moyens fallacieux.

Le communiqué est déjà débattu de long en large à travers toutes les caisses de résonnance des réseaux sociaux.

Anna et Fernanda accumulent les impasses. Fernanda a eu l'idée fort ingénieuse d'aborder le problème sous l'angle des personnes disparues. Elle a téléphoné à tous les services que l'on contacte généralement dans ce genre de situation, ainsi qu'à ceux où ces personnes sont retrouvées, principalement les hôpitaux. Mais il faut une sacrée habileté pour découvrir si une personne a été portée disparue lorsqu'on ne connaît pas son identité.

On lui a raccroché au nez plus d'une fois, et elle n'a pas l'impression de progresser d'un iota.

Cela semblait être une bonne idée, mais le concept de base des personnes disparues est que l'on sait normalement quelle personne a disparu, même si l'on ne sait pas où elle se trouve.

Anna la laisse faire, et décide de tenter sa chance d'une autre façon.

Première étape : elle s'adresse au tribunal de justice de São Paulo. Elle fait chou blanc : aucun acte, pas même un simple enregistrement.

C'est là que toutes les procédures juridiques finissent par remonter, et il est probablement beaucoup trop tôt, très certainement, mais cela valait le coup d'essayer.

Son contact dans les bureaux, là-bas, lui dit en riant :

– *Você ta viagando, querida*.

Viagando, *avancer*, abréviation de « Pédaler dans la mayonnaise », une expression qu'Anna adore mais qui, dans ce cas précis, signifie malheureusement qu'elle se fait des illusions si elle s'imagine qu'ils peuvent avoir la moindre information sur quelque chose de ce genre.

Deuxième étape : Se figurer la procédure suivie par la police militaire lorsqu'ils procèdent à une arrestation.

Eh bien, il n'y en a aucune.

Ils peuvent faire foutrement ce qu'ils veulent.

Anna fait quelques recherches, et il s'avère que le Conseil des droits de l'homme des Nations unies avait tout simplement recommandé, il y a peu, que le Brésil supprime totalement sa police militaire. Ainsi donc, il existe un certain nombre d'organisations internationales qui ne sont pas spécialement fans des passages à tabac et des tortures des détenus, surprise, surprise. En clair, il n'y a rien de nouveau, mais cela, Anna le savait. Le problème, et c'est là que le climat électoral actuel entre en jeu, dans sa mécanique post-*Lava Jato*, c'est que les organisations de droits de l'homme sont perçues comme fondamentalement défenderesses des criminels :

« Certains considèrent que poursuivre et sanctionner les brutalités policières pourrait affaiblir les forces de l'ordre, et donc renforcer les groupes criminels », note l'ONG *Human Rights Watch*. C'est exactement l'argument sur lequel Bolsonaro compte se faire élire : éliminer le crime, la cause du crime, et les criminels eux-mêmes.

Ensuite, il y a la question de la raison pour laquelle les *militars* agissent comme ils le font. La première chose qu'Anna découvre, c'est que l'exécution des criminels est d'abord une réponse plutôt simpliste au fait d'en avoir assez de devoir toujours arrêter les mêmes têtes. Le système judiciaire est trop lourd, trop complexe, trop bureaucratique et trop tatillon, alors il est plus simple de les éliminer, pour reprendre les termes de Bolsonaro. (L'une des choses incroyables que lit Anna, c'est qu'il y avait eu une baisse significative dans les meurtres associés aux *militars* lorsqu'on leur avait interdit d'aider ou de soigner les blessés, parce que jusque-là, ils se chargeaient d'eux, faisaient ostensiblement mine de les emmener à l'hôpital, et les achevaient en route.)

Et puis, il y a l'autre côté de la pièce. Le *militar* moyen est de service trop longtemps, trop souvent, dans des coins dangereux, pour un salaire de misère. Pour survivre, il est forcé de compléter avec des petits boulots, ce qui est illégal. Donc, tant qu'à faire quelque chose d'illégal, pourquoi ne pas accepter un boulot illégal ? Ça paiera mieux qu'agent de sécurité, encore qu'agent de sécurité puisse être un euphémisme. Et ils n'ont pas le droit d'exprimer leurs doléances, ils n'ont pas de syndicats, ils n'ont pas le droit de grève. Ne s'appliquent que les règlements militaires : trahison et tribunaux d'exception. Une phrase ici retient particulièrement son intérêt : les membres de la police militaire ne sont pas autorisés à révéler « des faits ou des documents qui pourraient discréditer la police ou menacer la hiérarchie ou la discipline ».

Il est donc inutile d'essayer de s'adresser à l'un d'entre eux, se dit Anna.

C’est là qu’elle décide d’aller frapper à des portes.

Elle se rend à la mairie, son ancien bureau, comme elle aime l’appeler…

Si elle ne peut pas trouver qui est la femme dans la cellule, alors elle pourra peut-être tout de même découvrir pourquoi elle ne peut pas trouver.

Pourquoi la police militaire peut s’en sortir d’une telle façon ? La réponse à cela, c’est qu’ils peuvent s’en tirer sans une égratignure si personne ne se plaint.

Et personne ne se plaint.

Il y a encore des gens à la mairie qui connaissent Anna ; quelqu’un la recevra bien.

Mais avant, elle a fait un peu de lecture.

Le maire s’appelle Bruno Covas, et tout ce qu’il y a besoin de savoir sur lui, c’est qu’il a voté « oui » au lancement de la procédure de destitution contre Dilma.

Oh, et deux autres choses : il a activement participé à l’enquête sur le scandale Petrobras, à l’origine de l’opération *Lava Jato*, et il était membre de la commission parlementaire spéciale sur la responsabilité pénale. Et n’allez pas vous imaginer qu’il voulait en relever l’âge, ça c’est sûr : pour lui, délinquant égale criminel égale prison, c’est tout. Et comme qui se ressemble s’assemble, cela nous amène à son prédécesseur, João « Johnny » Doria, un sacré morceau. Ils ont été élus ensemble : Doria maire, Covas député. Un peu plus tôt cette année, Doria a démissionné, a abandonné son mandat de maire pour se présenter à l’élection de gouverneur de l’État, élection qui aura lieu l’année prochaine. Doria est un riche connard qui présente la version brésilienne de *The Apprentice*. Il aura été un maire de la droite dure quand il représentait un parti centriste, ce que l’on appelle un loup dans la bergerie, se dit Anna. Son programme peut se résumer en cinq points : contre l’avortement et la décriminalisation, pour l’abaissement de l’âge minimal de responsabilité pénale (coucou Bruno Covas !), l’opération

Lavage express, et la réforme électorale. Sa valeur nette, en gros : cent quatre-vingts millions de réaux. Ses cheveux sont impeccablement plaqués au-dessus de son front. Il a fort probablement fait appel à la chirurgie esthétique, et ses dents *luisent*.

Anna passe un coup de fil, organise un rendez-vous avec Roberto, un vieil ami à la mairie. Elle lui raconte un mensonge : elle aurait envie de changer de camp, de passer du PT au PSBD, le Parti de la social-démocratie brésilienne, celui de João “Johnny” Doria et de Bruno Covas, et voudrait en discuter, profiter de quelques conseils officieux.

– Tu sais d’où vient le vent, *amiga*, lui répond-il.

– On se voit dans une heure, lui dit-elle.

– Maintenant que tu n’as plus de badge, on va peut-être être obligés de te faire entrer avec la visite guidée.

– Très drôle, répond Anna.

Lisboa, qui a la gueule de bois, s’efforce de mettre de l’ordre dans ce qu’ils savent de l’abominable crime de haine du soir de l’élection. Sa deuxième visite au motel Paradise n’a quasiment rien donné. Le dealer minable était introuvable, et le miteux de la station de moto-taxi ne dit rien. Lisboa suppose que c’est à ce Junior et surtout à Carlos qu’il a besoin de parler, de toute façon.

Là, il relit le rapport d’autopsie et revoit les autres preuves déjà rassemblées et enregistrées.

Les détails de l’autopsie sont lugubres : la victime présente des lésions à la tête et au corps qui suggèrent une agression nourrie et sadique de la part de plusieurs assaillants. Son orbite gauche est fracturée. Il y a au moins trois côtes cassées. Il y a de nombreuses contusions autour de la bouche. Il y a des hémorragies internes dans les deux oreilles. Son abdomen est décoloré, et il a des lésions aux reins et à la vessie. Il est probable, indique le rapport, qu’il ait reçu plus d’une douzaine de coups dans les régions de l’estomac et de l’aine, en cohérence avec des coups de pied portés par de lourdes bottes.

Il y a des signes de coups derrière la tête ; le crâne est enfoncé en deux endroits. Néanmoins, rien de tout cela n'est la cause de la mort. La blessure fatale résulte de l'insertion d'un couteau d'au moins quinze centimètres dans le cou de la victime, lequel a tranché la jugulaire et entraîné le décès par suffocation.

Il y a le détail notable – superficiel en ce qui concerne la profondeur mais significatif en ce qui concerne la motivation –, d'un svastika gravé sur la poitrine de la victime. Le rapport certifie que cela a été réalisé avec le couteau qui a porté le coup fatal ; les lacérations sont cohérentes avec l'orifice d'entrée. Le rapport exprime par ailleurs la conviction, même si c'est difficile à corroborer, que cet acte a été commis *après* que le coup fatal a été porté.

Le rapport, dans ses annexes, évoque des possibilités éloquentes de style de vie : la victime, selon ce que suggèrent les examens, était homosexuelle, et a eu des rapports sexuels peu avant l'agression. Les images des caméras de surveillance donnent certaines indications, même si elles sont fragmentaires et que le meurtre en lui-même a eu lieu dans une zone aveugle, cachée par les arbres et l'épaisse végétation du parc. Un homme apparaît à l'image, quittant un lieu de rencontre homosexuel notoire de Frei Caneca. Il remonte vers l'Avenida Paulista et la traverse pour se diriger vers Jardins. On le repère une dernière fois au coin nord-est du parque Trianon. La partie sud était – jusqu'à il y a quelques années, du moins – un lieu de drague emblématique, en particulier pour les jeunes hommes. Même si cette activité a considérablement diminué, lit Lisboa dans une note des Mœurs jointe, elle fonctionne toujours certains jours et à certaines heures.

Lisboa tire deux conclusions potentielles de tout cela : la victime était en route pour se livrer, d'une façon ou d'une autre, à cette activité ; les auteurs du crime étaient à l'affût, prévoyant de s'en prendre à lui ou à un autre homosexuel.

La conclusion, ce qui semble n'intéresser personne d'autre que lui, est le fait incontournable que l'agression a été menée par deux à quatre personnes, si l'on en croit le rapport. Il ne s'agissait pas d'un justicier solitaire ; Lisboa a l'intuition qu'il s'agissait d'une attaque groupée d'opportunité contre un gay. L'homme arborait un tee-shirt barré du slogan Ele Não. C'est ce qui a déclenché l'attentat, au moins en partie.

Lisboa se dit : un groupe d'agresseurs veut dire qu'il est plus difficile de se cacher.

Le reste de l'équipe s'emploie à identifier le type et à trouver qui sont ses proches afin que ma pomme, Lisboa, puisse les informer de la tragédie. Ce n'est pas aussi facile qu'il y paraît, semble-t-il.

Lisboa les y abandonne et retourne au motel Paradise.

Les dispositifs de surveillance de quartier ne sont pas une histoire de loups solitaires. Ils répondent à une dynamique de groupe. Il doit bien y avoir quelque chose à en tirer.

Un crime de haine.

Il passera par le parque Trianon en chemin…

La scène du crime.

Le seul fait que tu veuilles croire quelque chose ne veut pas dire que ce n'est pas vrai.

Voilà ce que Rafa est en train de se dire. Le lundi, quand elle est finalement revenue à la maison de sa grand-mère, Carolina lui a dit :

« Je suis désolée. J'étais ivre et idiote. J'aurais dû demander à Alessandra de me ramener à la maison. Elle s'est occupée de moi. »

Rafa était tellement soulagé de la revoir que pendant au moins une heure, il n'a été que cela : soulagé.

Il était resté tard à regarder la télé et à boire, en s'efforçant de masquer ses peurs. Il n'avait jamais douté d'elle auparavant, et au plus profond, il ne doutait toujours pas d'elle : il s'agissait d'autre chose.

Le mardi, alors qu'ils se préparaient à quitter la maison de sa grand-mère, l'ambiance avait été au calme, à l'anticipation : ils allaient rentrer chez eux.

Il y avait peu à faire : la maison était vendue avec tout son contenu – soit pas grand-chose –, alors il leur restait à nettoyer, à emballer quelques effets personnels et quelques souvenirs, à jeter ce qui devait l'être.

C'est intime, se dit Rafa, *d'examiner toutes les affaires de quelqu'un*.

Franginho a allumé un petit feu devant le perron, et Rafa y brûle les vieilles factures, les relevés bancaires, divers documents.

– Il n'y a pas si longtemps, dit Franginho, elle n'aurait même pas eu ça.

C'est vrai. Durant des années, pour son travail de bonne, elle a été payée en liquide. Puis c'est son patron à l'École britannique, croit se souvenir Rafa, qui lui avait ouvert un compte en banque, s'était assuré qu'elle était dans le système. Puis était arrivée la Bolsa Família et tout ce qui allait avec, qui avait couvert même Rafa, alors qu'il plumait par ailleurs le système avec les pontes du haut de la colline.

Lesquels lui avaient montré leur gratitude en achetant cette maison en liquide et en laissant Rafa refoutre le camp. Et Franginho aussi, cette fois.

« Les choses ne sont plus ce qu'elles étaient, *porra*, comme je te l'ai déjà dit, avait-il dit à Rafa. Ils n'ont plus les moyens de salarier autant de monde. Pour y avoir droit, il faut faire beaucoup plus que je ne suis prêt à accepter de faire, *entendeu* ? Alors ils sont contents que je m'en aille. »

C'est amusant d'imaginer des mesures d'austérité dans la jungle. Une injection massive de fonds licites a effectivement produit des résultats, finalement, se dit Rafa.

Dans une boîte, il y a des photos du père de Rafa. Et une lettre, assez courte. Rafa la relit et pense, *Oui* papai*, oui, c'est exactement ce que je fais*.

La dernière ligne de la lettre : *Quitte cet endroit et sois heureux*.

Il ne pense pas si souvent que cela à son père ; il ne l'a pas suffisamment connu. Sa grand-mère l'a protégé, il en a bien conscience.

Son père était un guitariste à deux balles et un magouilleur sans envergure. Quoi qu'il lui soit arrivé, Rafa se dit qu'il en a probablement été au moins en partie responsable. Cette nuit-là, il y a une douzaine d'années, Rafa avait changé, il avait changé une fois de plus, il s'était endurci et sa résolution s'était endurcie, et cela l'avait formé, jusqu'à un certain point.

Quitte cet endroit et sois heureux.

Son vieux n'avait suivi que la moitié de son propre conseil.

– Il y a quelque chose que tu veux garder ? demande Rafa. Du contenu de la maison, je veux dire.

– C'est fort aimable à toi, vieux.

– *Fiche avantage, ne ?*

Sers-toi. Ou, *Fais comme chez toi*, songe Rafa, les deux sens sont appropriés.

Ce matin, alors qu'ils étaient encore au lit, Carolina s'était tournée vers lui et lui avait dit : « Tu sais, j'ai du retard. »

Il émergeait à peine. « Tu es en retard pour quoi ?

– Mais non, idiot. J'ai du retard. Mes règles. Elles sont en retard. »

Rafa avait voulu dire quelque chose comme *Alors pourquoi tu t'es pris une putain de cuite*, puis il s'était ravisé en se disant que peut-être que c'était *pour cela* qu'elle s'était pris une putain de cuite, alors il avait dit :

« Je t'aime.

– Tu es heureux ?

– C'est la classe mondiale, *meu amor*, si… enfin, tu sais.

– Et sinon ?

– Alors on pourra s'éclater à recommencer d'essayer… »

Carolina l'avait regardé avec un sourire tellement inouï que plus rien n'avait compté, et oui, il sait maintenant que c'est la vérité vraie…

Le seul fait que tu veuilles croire quelque chose ne veut pas dire que ce n'est pas vrai.

– Cette question que tu m’as posée quand je suis arrivé, dit-il maintenant à Franginho. La première chose que tu m’as dite.

– Oui ?

– Eh bien, la réponse est : « Peut-être », tu vois. Juste : peut-être.

Franginho fait un grand sourire, le premier depuis ce qui ressemble à une éternité.

– *Porra, meu*, dit-il. *Que maravilhosa*.

Ils s’étreignent, se donnent des claques dans le dos, restent un temps dans les bras l’un de l’autre.

– Tu vas être tonton, dit Rafa, et sous peu.

Franginho rayonne.

– Heureux bébé, *ne* ?

Plus tard, Rafa voit Carolina et Franginho qui discutent.

Ils sont dans la cuisine. Rafa est dehors, derrière, et il les voit à travers la vitre. Il lui a dit qu’il lui avait dit, mais leur discussion ne paraît pas particulièrement enjouée.

Plus tard encore, et Franginho lui dit :

– Vieux, il faut qu’on parle, tous les trois.

Rafa hoche la tête. Ce qu’il ressent, bizarrement, réalise-t-il, c’est du soulagement.

Le seul fait que tu veuilles croire quelque chose ne veut pas dire que ce n’est pas vrai.

Ellie s’aperçoit qu’elle est devenue virale. L’article sur une jeune femme violentée dans une cellule *militar*. L’article – son article, la version en ligne et les photographies de la version imprimée – est abondamment partagé sur les réseaux sociaux, et le communiqué *militar* est partout, lui aussi. Leur démenti que ce soit arrivé, leur négation de son professionnalisme. Tant la gauche qui est pour que la droite qui est contre spéculent sur la façon dont Ellie a pu soit obtenir ses informations, soit avoir la *garra*, le *cran*, de les inventer.

Elle est chez elle, suit tout cela sur son ordinateur. Il est fascinant d'être au centre de quelque chose. Et ce qui est encore plus fascinant, c'est la discipline dont elle fait preuve en ne disant ni ne faisant rien. Ces histoires de *fake news* sont tout bénéf.

Bolsonaro a coordonné la plus grande partie de sa campagne électorale depuis un lit d'hôpital via les réseaux sociaux, après tout.

Le martyr, le grand espoir blanc, le sauveur.

Le plus grand come-back depuis Lazare.

Elle reçoit des demandes de clarifications ; elle reçoit des demandes d'interview ; elle reçoit des demandes d'autres articles ; d'éditoriaux ; les demandes s'empilent dans sa boîte de réception.

La feuille de chou estudiantine gaucho qui avait été la première à reprendre son article sur papier s'éclate comme jamais et tire sa carte du jeu avec finesse. Le rédacteur en chef a été proche d'Ellie, et il fait ses délices de la tribune qui lui est offerte, de ce porte-voix. Il aligne les déclarations tonitruantes sans jamais présenter quoi que ce soit de concret sur papier ou sur écran. Il se contente de jeter de l'huile sur le feu. Il n'a même pas pris le temps de lui passer un coup de fil, mais elle se dit que c'est mieux ainsi, finalement.

Celui qui l'a appelée, c'est Silva.

« Accroche-toi, *querida*, avait-il dit. Ne fais rien, et attends. »

C'est un bon conseil. Il est fascinant d'être adoubée ainsi, de sentir que l'on a un pouvoir.

« Francisco, dit-elle, j'espère que tu ne t'es pas foutu de moi.

– Fais-moi confiance, répond-il. Ton article est inattaquable, il est tout en suggestions.

– Hors les faits avancés, peut-être, mon vieux, dit Ellie. Des faits que tu m'as fournis, ne l'oublions pas.

– Nous ne révélons jamais nos sources. »

Ellie s'esclaffe.

« Tout se passe bien, et il s’agit de mon talent de journaliste d’investigation. Ça tombe en carafe, et un ancien mentor, une véritable représentation patriarcale m’a forcé à le faire.

– Ça me va.

– Je te suis reconnaissante, Francisco, vraiment.

– Je sais. Mais ne le sois tout de même pas trop : je poursuis aussi mes propres intérêts, dans cette histoire, *entendeu* ?

– Je ne veux pas savoir.

– Non, vraiment. »

Ils raccrochent.

Anna et Fernanda sont extatiques. Fernanda se charge de la partie juridique des choses et Anna œuvre, à une tout autre échelle, dans une perspective politique explosive, a-t-elle dit à Ellie.

Oui, d’accord, se dit Ellie. Jusqu’ici, c’est elle qui porte cette équipe.

Elle se demande, une fois de plus, comment Silva a bien pu trouver, à la base. Une fois de plus, elle préfère ne pas savoir. Il a des taupes absolument partout, et il cache bien ses cartes, contre ce ventre qui disparaît peu à peu.

Ellie consulte ses mails et un message se détache des autres. L’adresse sort droit d’un polar de la fin des années quatre-vingt-dix :

militar@hotmail.com

Elle en rit encore lorsqu’elle l’ouvre et le lit…

« Je vous ai vue devant le Blue Pub et vous m’avez vu. Nous devrions parler. Vous avez besoin d’une corroboration. »

Ellie n’est pas assez stupide pour passer outre. Ni pour trop s’inquiéter d’un trop grand risque potentiel. Ce n’est pas la première fois qu’elle se trouve dans ce genre de situation. Leme était toujours là, au cas où.

Elle se dit : Appelle Lisboa.

Elle répond au mail et organise une rencontre.

Anna est en route pour la mairie et elle consulte son téléphone pour voir comment grossit l'orage sur les réseaux sociaux. Leur tweet – publié depuis le nom d'utilisateur de leur bureau d'aide juridique, citant l'article d'Ellie ; soulignant les implications juridiques de la diffamation du communiqué *militar* – a déjà été retweeté plus de douze mille fois…

Il a été posté il y a moins de deux heures.

Anna réalise très vite que cela n'a plus la moindre importance, que ce soit vrai ou pas. Hormis pour la femme en question, évidemment.

Les *fake news*, c'est une chose, mais ce qu'il ne faut pas perdre de vue…

C'est le fait qu'Ellie ne l'a pas inventé. Ce n'est pas juste un tollé politique.

Elle est dans un taxi, sur l'Avenida 23 de Maio.

Cette avenue, précisément, se dit-elle.

Toutes les heures qu'elle a pu y passer, à rouler au pas, entre Ibirapuera et le vieux centre-ville.

Cette rue est une autoroute apocalyptique ; dix voies dans sa plus grande largeur, Anna hésite parfois à croire qu'une ville peut nourrir un tel monstre en son sein.

Elle reçoit un texto de Roberto, son ami à la mairie.

Ne plaisantais pas au sujet de la visite guidée. Retrouve-moi sur le rooftop

C'est un endroit agréable, au moins. Il lui reste encore un peu de route.

Elle se traîne en direction de l'extrémité est de l'Avenida Paulista. Au-dessus, des deux côtés, de beaux quartiers s'étalent vers l'est et l'ouest. Anna se dirige vers le nord.

Le taxi prend à gauche sous le viaduc et la route se scinde en deux, déferle comme une rivière. Elle afflue et se répand.

L'avenue est creusée, gravée à travers la cité.

On parle des veines d'une ville, de ses artères…

L’Avenida 23 de Maio est l’*épine dorsale* de São Paulo.

Il était une fois à São Paulo.

L’Histoire s’inscrit dans son nom : la date, le 23 mai 1932, quand quatre étudiants sont tués par les troupes gouvernementales alors qu’ils manifestent contre Getúlio Vargas. Président à la suite d’un coup d’État, il dirige le pays par décrets, Constitution suspendue. Le coup d’État sape l’autonomie des États.

São Paulo se soulève.

Cette route, se dit Anna comme chaque fois qu’elle l’emprunte, est profondément enchâssée au sein de cette ville, de sa ville.

La devise de São Paulo : *Je ne suis pas mené, je mène*.

Cela n’en a pas trop l’air, ces temps-ci.

Comment cette élection va-t-elle s’inscrire, se demande-t-elle, à l’aune du coup d’État de 1930, de la révolution constitutionnelle de 1932, des années de dictature, du miracle brésilien…

À quoi sont-ils en train d’assister *maintenant* ?

Ici, la rue gonfle, les dix voies deviennent douze aux heures de pointe, mais aujourd’hui, en milieu de matinée, elle est bien assez fluide. Des deux côtés, des remblais arborés qui surplombent et des murs nettoyés de frais.

L’une des initiatives du maire Doria.

Le projet *ville belle*, c’est-à-dire Doria, en tenue d’employé municipal, se faisant photographier en train de repeindre des arrêts de bus ou d’effacer des graffitis.

Et par-delà ces murs propres, un tapis herbeux, maintenant luxuriant, le Corredor Verde, le *couloir vert*.

Elle est large, la route, à cet endroit. Comme si l’on roulait à travers le centre de la Terre, son cœur ; les gratte-ciel du centre-ville se dressent au loin, lugubres.

Il progresse, le vieux couloir vert, et c’est bien, se dit Anna.

Mais voilà où se trouve le problème avec les gens du genre de Johnny Doria, et la raison pour laquelle elle ne rejoindra jamais son vieil ami Roberto : Doria n'a jamais été capable de différencier les graffitis des œuvres d'art des graffeurs, les peintures murales, les symboles des quartiers qui formaient une partie de la personnalité de la ville, de ses habitants. La tradition artistique du graffiti est devenue justement cela : une tradition. Mondialement célèbre, en plus, ses artistes demandés aux quatre coins, ses tropes et son style reconnus comme de véritables réussites. Ce que Doria a fait était maladroit et a divisé la ville ; il a renforcé les préjudices de certains, effacé l'identité d'autres. Voilà ce que font les politiciens de droite qui recherchent le vote populaire, qui veulent s'accaparer le vote ouvrier : ils divisent.

Le trafic s'épaissit. Les motos filent entre les files, comme des souris.

Doria est votre *coxinha* typique, un homme politique de droite riche, collet monté, conservateur sur le plan social. Les *coxinhas* : de délicieux snacks faits de cuisses de poulet panées et frites. La blague, c'est que ces hommes – et ce sont toujours des hommes – mettent des shorts l'été pour que leurs petites cuisses blanches bronzent. Toute l'inutilité de leurs valeurs bourgeoises, leur vacuité, leur lividité.

Anna n'est pas certaine de réellement le concevoir, mais elle aime bien le terme.

Ils sont en train de dévaler Liberdade.

Le *taxista,* qui était resté silencieux jusqu'alors, entonne soudain :

– J'aimais bien Japantown, avant, j'y mangeais souvent, mais maintenant, il n'y a plus que des produits coréens minables et des accros au crack.

Anna a un sourire crispé.

– Hum, dit-elle.

– Vous savez pourquoi ?

Anna agite négativement la tête.

– C’est la faute de Doria, dit le chauffeur. Il envoie la police militaire nettoyer Cracolândia, et ça fait courir les *noias* dans tous les sens. Il aurait dû laisser ces merdeux là où ils étaient.

Cracolândia *: Crackville*. Un enfer, dans le centre-ville, habité par des *noias* désespérés – les junkies – et des dealers impitoyables.

Anna y était allée une fois pour le travail – une sorte de visite guidée, comme aller au zoo. Sauf qu’il n’y avait pas de cages et que les animaux n’avaient pas de dents.

– Liberdade a gardé son caractère, réplique Anna.

Elle y mange souvent, dans des cantines japonaises ou chinoises.

– Peut-être.

Ils poursuivent leur route en silence. Anna regarde à gauche, à droite.

Des drapeaux rouges et des lanternes chinoises flottent dans les ruelles.

Les opinions du chauffeur de taxi disent quelque chose du vieux Doria.

Elle ne sait pas exactement quoi. Elle envoie un texto à Roberto :

Dix minutes. Commande-moi un café et une assiette de farinata

La farinata : une nourriture périmée reconstituée, faite de *pasta* et de farine. De la nourriture pour chiens, en fait. La solution de Doria au problème de l’alimentation des pauvres et des sans-abri.

Le téléphone d’Anna vibre. Roberto.

Je vais te prendre une coxinha, querida

Elle se souvient qu’il est drôle, Roberto.

Son téléphone vibre encore. Fernanda.

Si on trouve une quelconque preuve, on pourra porter plainte contre le communiqué militar au nom d’Ellie, certo ? Ce serait symbolique, c’est tout. Ça ne mènera jamais nulle part. Mais il nous faut une preuve.

Oui, se dit Anna.

Une fois que Franginho a fini de dire à Rafa ce qu’il a à lui dire, Rafa bouillonne…

Rafa *écume*.

– Je vais bien, lui dit Carolina. Nous – nous tous, *amor* –, nous allons tous bien.

Un temps Rafa n’est plus capable de remettre les choses en perspective.

Il traite Franginho de tous les noms. Il *crache* ces noms.

Desgraçado. Filho da puta. Escroto. Vagabundo. Seu caralho.

Franginho baisse la tête. Franginho demande :

– Comment puis-je réparer ?

– Tu ne pourras jamais réparer.

– *Amor*.

Là, c’est Carolina.

– Écoute, ce n’est pas sa faute.

L’idée que Franginho et Carolina ont discuté de tout cela, ont considéré que ce n’était pas la faute de Franginho, est un sérieux obstacle quant à la façon de voir de Rafa…

Son meilleur ami et sa petite amie, de mèche.

Il préférerait encore, se dit-il dans un accès de cafard – avant de réaliser que ce n’est évidemment pas le cas –, qu’ils aient couché ensemble.

– Ne me dites pas de qui c’est la faute, dit Rafa.

Il va faire un tour, s’éclaircit les idées. Lentement, une ou deux choses lui apparaissent.

Primo, ce n’est pas la faute de Franginho si lui et Carolina ont été suivis depuis la favela le dimanche soir.

Secondo, ce n’est pas la faute de Franginho si Carlos l’a menacé encore et encore. Une simple instruction, *mais ou menos*, la menace de Carlos à Franginho : *Tu me préviens si ton pote revient jamais ; si je l’apprends de la part de quelqu’un d’autre, tu es fini*.

Rafa réalise que c’est sa faute à lui : voilà de qui c’est la faute.

Cette menace, et la façon dont Franginho y a réagi montrent surtout à quel point il a pu couvrir Rafa et Carolina.

– Tu nous protégeais, n’est-ce pas ? dit Rafa une fois qu’il a retrouvé son sang-froid et que ses idées se sont éclaircies.

– Vieux, dit Franginho, c’est la seule chose que j’aie jamais essayé de faire.

– Ce qu’il m’est arrivé ensuite, ajoute Carolina, n’a plus rien à voir avec Franginho.

Rafa ne voit pas trop comment elle peut le savoir, mais elle a l’air de le savoir.

Le seul fait que tu veuilles croire quelque chose ne veut pas dire que ce n’est pas vrai.

Elle doit avoir ses raisons : elle est maligne.

– Nous devrions faire ce qu’a dit Carlos, poursuit-elle. Il lui suffirait de parler pour que nous ayons un vrai problème, *querido*.

– Qu’est-ce que tu en penses ? demande Rafa à Franginho.

– J’en pense que si nos pontes savaient ce que tu as fait, ils seraient très mécontents, répond-il.

– Ça n’avait rien à voir avec eux.

– Cela ne fonctionne pas comme ça, tu le sais bien.

Rafa sait qu’il a raison.

Il y a un élément coopératif, dans l’entreprise : vous partagez les dividendes de toutes vos activités, quelles qu’elles soient, avec ceux qui sont au-dessus de vous dans la hiérarchie, parce que sinon ils se servent eux-mêmes. Et ensuite, ils te font ce qui leur paraît juste – et par juste, ils entendent ce qui a la meilleure valeur d’exemple pour le maintien de leurs profits à venir : une punition.

– Je pense, par ailleurs, poursuit Franginho, que Carlos est à peu près aussi digne de confiance qu’un service de mariage par correspondance paraguayen.

Rafa sourit. De classe mondiale, la tchatche de Franginho. Depuis toujours.

– Bon, dit Rafa. Voilà ce qu’on va faire.

Et Rafa esquisse un plan :

Le lendemain, une fois la vente pliée et la maison nettoyée et libérée, lui et Carolina quitteraient la favela – suffisamment ostensiblement pour marquer les *militars* en faction, genre parade d’adieu – pour rentrer chez eux.

Un jour ou deux plus tard, Rafa reviendrait, discrètement.

Franginho organiserait une rencontre avec Carlos, en lui disant que Rafa voulait arranger les choses, avec un versement conséquent sur le plan de retraite de Carlos, une donation qui garantirait les convictions diplomatiques de Carlos.

Durant cette rencontre, Rafa mettrait une balle dans le crâne de Carlos.

– On va organiser ça à la vieille *boca*, ajoute-t-il. À l’endroit même où il a tué Garibaldo et l’Efflanqué. C’est décidé.

Carolina et Franginho ne disent rien. Tous les trois, ils forment de nouveau une équipe, et ils ont besoin de se raccrocher à ce fragile état de fait, Rafa le sait – il sait qu’ils feront tout ce qu’il dit, pour l’instant.

– Ensuite, on se retrouvera tous les trois à la maison.

Franginho, note Rafa, a l’air un peu sceptique.

– *Então, cara ?* lui demande Rafa.

– Ça me paraît très bien, dit Franginho. C’est juste qu’il va nous falloir un peu d’outillage dont personne d’autre ne doit entendre parler, *sabe* ?

– Je te fais confiance, *porra*, acquiesce Rafa.

Ils savent tous les deux que quoi qu’il advienne, il y aura des représailles, et qu’ils doivent être absolument certains que l’on ne va pas remonter jusqu’à eux.

Ils y réfléchissent un temps. Il est très facile d’acheter un flingue, mais autrement plus difficile d’acheter un flingue crédible à quelqu’un qu’on ne connaît pas. Il n’y a qu’un nombre de réseaux limité, après tout. Il s’agit juste de se renseigner un peu alentour. Ou prendre un risque immense avec

la pétoire rouillée d'un arnaqueur désespéré – et même là, il faut encore avoir trouvé ledit arnaqueur désespéré.

Ils se soumettent l'un l'autre des raisons pour lesquelles l'un d'entre eux pourrait avoir besoin d'une arme – enfin, des raisons *avouables*.

Peut-être que Rafa a un léger problème sur sa plage.

Peut-être que Franginho a besoin de protéger son patrimoine.

Peut-être qu'ils font un peu de commerce eux-mêmes…

Aucune de ces idées ne fonctionne. Puis Franginho s'exclame *Euréka*, et il expose une idée outrageusement invraisemblable.

Rafa se tord de rire tant elle est brillante.

– Donc, tu l'appelles, tu lui dis que tu as besoin d'acheter un flingue, tu vas le retrouver dans son manoir, et pendant que tu lui achètes le flingue, tu lui parles de l'autre rencontre, que vous organisez. C'est à peu près ça ?

Franginho sourit.

– C'est la classe mondiale, vieux.

– C'est réellement très bien, vraiment.

Rafa se tourne vers Carolina.

– Même si ça risque de ralentir un peu les choses.

– Ce n'est pas forcément plus mal, commente Franginho.

– Comme je te l'ai dit, je te fais confiance, *porra*.

La personne à laquelle ils vont acheter le flingue :

Carlos.

Ellie organise la rencontre dans un bar…

Ellie a déjà mis les pieds dans ce bar.

Cela remonte à l'époque de sa première venue à São Paulo, quand elle travaillait pour *Time Out*, qu'elle y faisait des piges, tapait les programmes. Elle a choisi ce bar pour y rencontrer ce *militar*, parce qu'il est informel et chic, situé à Itaim – un quartier pour classes moyennes privilégiées en pleine réussite professionnelle –, avec une terrasse décente, une fréquentation importante, aucun risque de problème.

Mon premier jour au bureau, se souvient-elle ensuite moins agréablement, *mes collègues m'ont invitée à prendre un verre. Nous sommes allés dans un bar proche, appelé la* Vaca Veia. La vieille vache, *ne ? Ils m'ont mise sous perfusion de caïpirinha. Devant les toilettes des femmes, un homme m'a tendu un shot. J'ai titubé jusqu'à l'appartement avec lui, et je me suis évanouie, encore habillée. Quelques heures plus tard, je suis allée vomir. Putain de merde, quelle gueule de bois ! Un goût de citron vert et d'after-shave dans la bouche, la peau du visage en feu.*

Le bon vieux mauvais vieux temps, se dit-elle.

Lisboa se tient au coin nord-est du parque Trianon, et il se demande, qui peut bien être ce type.

Lisboa joue les seconds rôles dans cette enquête, ce qui signifie que tout ce qu'il sait provient des rapports ou de ses propres déductions. Personne n'a grand-chose à faire de cette affaire ; il n'y a toujours pas d'identification, et aucune véritable urgence.

Il y a un cadavre froid et meurtri sur une table du labo, et cela devrait avoir un sens.

Lisboa s'efforce de penser comme Leme : il y a un corps mort, donc il y a une victime, donc il y a un crime, donc quelque chose doit être fait. Les affaires non résolues sur lesquelles ils ont travaillé ensemble étaient irrésolues parce qu'il n'y avait pas suffisamment de preuves physiques ou scientifiques, et qu'ils n'étaient pas assez malins pour faire l'effort intellectuel de s'imaginer à la place du coupable – ou de la victime.

La question qui hurle à l'oreille de Lisboa, c'est pourquoi cet homme n'a-t-il aucun papier d'identité, aucun élément d'identification ? Réponds à cela et peut-être que tu pourras deviner qui il est. Un détail de l'autopsie qu'il n'avait pas cru et qu'il avait revérifié : la victime avait la bonne trentaine, quarante ans maximum. Il ne doit quand même pas y avoir beaucoup de clientèle, pour cette tranche d'âge. Lisboa ne voudrait pas dénigrer, et il est plutôt du genre *Tant que cela vous fait plaisir*, mais il

demeure tout de même plutôt convaincu que les escorts d'âge mûr n'hameçonnent plus trop les voitures en maraude. Alors, que faisait-il là ?

Question numéro deux : Comment peut-il être si facile d'ignorer une victime ?

Jusqu'ici, ce qu'a fait Lisboa, c'est lancer un appel à témoin. Avec immédiatement un premier écueil : quelle putain de photo peut-on bien utiliser ? Il n'a pas encore résolu le problème. Il a examiné toutes les déclarations de personnes disparues. Quoique improbable, il a demandé aux Mœurs de jeter un coup d'œil à tout ce qui est lié à des histoires de racolage.

Ce qu'il fait ensuite, c'est se rendre dans un repaire homosexuel notoire de Frei Caneca pour y poser quelques questions, ce que personne d'autre ne s'était fatigué à faire.

La victime est, littéralement, en suspens dans l'éther.

D'abord, le parc. En chemin, le miteux lui envoie un texto :

Billets d'autocar. trois.

Soit c'est de la désinformation, soit le gosse a vraiment peur que Lisboa revienne le secouer. Mais de toute façon, ce qu'Ellie et lui ont vu devant le Blue Pub, c'étaient trois billets de car qui changeaient de mains.

Lisboa note l'info dans un coin de sa mémoire.

Le parc en lui-même est vide comme une scène de crime.

Lisboa achète une bouteille de *pinga* bon marché dans une épicerie du coin. Il achète un paquet des clopes les moins chers. Au coin sud-est de la place, à l'extérieur du parc, sont assis trois *mendigos* avinés, deux hommes et une femme. Lisboa brandit la bouteille en s'approchant.

– L'un de vous était là, dimanche soir ?

Il est accueilli par des caquètements à travers des bouches édentées et des sifflets ; on joue des coudes pour attirer son attention. Des chamailleries, et une odeur de merde et d'alcool, d'urine et de tabac.

L'un des hommes fait signe à Lisboa de s'approcher.

– *Ah, meu, Ypioca !*

Il parle de la marque de l’alcool. La bouteille de verre est enchâssée dans une gangue d’osier qui lui donne un air classe, artisanal.

– Joli, dit-il.

– Elle est pour vous, si vous m’aidez.

Le type hoche la tête. Ses deux comparses se sont tus.

– Dimanche soir, dimanche soir, ouais, on était là.

Lisboa indique de la main le ruban de scène de crime, la zone délimitée.

– Alors vous savez ce qu’il s’est passé ?

– Donnez-moi la bouteille, *porra. Vamos, ne ?*

Les yeux du *mendigo* se vitrifient, sa bouche bée, ses paumes s’ouvrent comme celles d’un goal prêt à attraper.

Lisboa lui lance le paquet de clopes. Le gars le triture en tremblant, le fait tomber, se précipite pour le ramasser avant que ses potes ne le fassent.

– On va y aller progressivement.

Le *mendigo* ouvre le paquet et en sort une tige, qu’il renifle. La marque, Free, est bon marché – mais haut de gamme dans le bon marché –, brésilienne.

– Z’auriez pu acheter des Américaines, *ne, cara* ? dit le *mendigo*.

Lisboa incline la tête : *Ne sois pas impudent, fils*.

– OK, OK, dit le type. Z’avez du feu ?

Lisboa lui lance une boîte d’allumettes. Le type en frotte une, allume sa Free et empoche les allumettes.

– Où étiez-vous exactement, dimanche soir ?

Le gars montre du doigt.

– À l’intérieur du parc ?

– *Sim, senhor*.

– Combien étaient-ils ?

Le *mendigo* renâcle et tousse, crache et renifle. Il regarde Lisboa avec de grands yeux.

– *Meu*, dit-il. *Vamos, ne ?*

Allez, mec.

Lisboa acquiesce. *Très bien, si tu veux jouer à ça*. Il dévisse le bouchon. Il va pour boire, mais s'interrompt et verse une rincée de cachaça par terre.

Il déclenche des hurlements de protestation contre cette injustice.

– Combien ? demande une nouvelle fois Lisboa.

Le chef *mendigo* lève la main. Lisboa acquiesce. Ils se ramassent tous les trois en grappe, ils ont besoin de conférer.

Lisboa attend. Les trois *mendigos*, songe-t-il. *Les trois amigos*.

– Trois, ils étaient trois.

– Trois ? *Tem certeza ?*

– Je sais compter.

Il indique du doigt Lisboa, ses deux compères.

– Un, deux, trois.

Ils se tordent tous les trois de rire.

– Vous les aviez déjà vus avant, ces trois-là ?

– Ah, vous savez…

Lisboa incline la bouteille.

Les trois amigos se lancent tous dans un concert de *Ouah, du calme, pas la peine de gâcher*.

– Ouais, on les a déjà vus.

– Et ils faisaient quoi ?

– Ah, ils sont jeunes, des gosses. Ils traînent, aux aguets. Ils gardent un œil ouvert, vous voyez ?

Un œil ouvert. *De la surveillance de quartier*.

– Vous avez déjà vu quelqu'un leur parler, leur donner des instructions, *entendeu* ?

– Nan.

Lisboa les croit.

– Et l'autre type. Pourquoi vous croyez qu'ils lui ont fait ça ?

Les têtes s’agitent négativement, les bouches grimacent, les visages crasseux se creusent.

– Allez, dit Lisboa. Ce n’est pas une question piège, il n’y a pas de bonne ou de mauvaise réponse.

– Peut-être que le gars était quelque chose qu’ils n’aimaient pas.

– Je vais poser la question autrement : qu’est-ce que ce gars a fait pour les provoquer ?

– Rien. Il passait là avec ses, euh… ses sacs de courses, *porra* ; s’occupait juste de ses oignons, *falou* ?

– Quel genre de courses ?

– Je sais pas, sa putain de lingerie fine.

Ils rient tous les trois.

– Donc, des sacs de boutiques de prêt-à-porter ?

– Ouais, pourquoi pas ?

– Quel âge diriez-vous qu’il avait ?

– Plus vieux que nous, *amigo*. Plus jeune que vous.

Ils huent et caquettent, sur le coup, les trois amigos. Lisboa feint de rire avec eux. Il tend au chef la bouteille d’Ypioca.

– Ne buvez pas tout d’un coup, dit-il.

Lisboa remonte à pied le chemin entre le parc et le bar de Frei Caneca où ils savent que la victime se trouvait quelques instants avant.

Lisboa refait le parcours. L’heure est à peu près la même – un peu après huit heures du soir – et les rues vrombissent de voitures et d’une agréable ambiance de détente après le travail. Paulista n’est plus qu’une immense chenille de feux arrière et de Klaxon. Des hommes et des femmes en tenue de travail musardent et papotent en se dirigeant vers les bars et les restaurants du sommet de la Rua Augusta. D’autres, eux aussi en costumes et chemises, jupes et tailleurs, vont d’un bon pas, en parlant dans leurs téléphones, vers leur bus, leur métro, leur domicile. Les lumières des gratte-ciel entonnent leur message à la ville :

Nous continuons de gagner de l'argent, disent-ils. *Nous travaillons toujours*.

C'est complètement différent, un dimanche soir : beaucoup plus calme.

L'homme aurait pu faire le même trajet et ne pas croiser âme qui vive.

Lisboa a inspecté les images des caméras de surveillance, et il a encore une fois été frappé de voir à quel point il serait plus efficace de filmer à hauteur d'homme.

D'un autre côté, cela pourrait être contre-productif : si l'on ne sait pas si l'on est filmé mais qu'on se dit que c'est possible, on ferait plus attention – mais peut-être qu'on agirait quand même.

Le problème, en l'état, c'est que l'on n'a jamais une bonne vision des visages. Votre type porte une casquette, et l'inclinaison rend toute identification difficile. Ils savent que c'est lui à cause de ses vêtements, de son itinéraire, du timing, des sacs de courses – et du moment où il disparaît de l'image de toutes les caméras.

Lisboa se rend au bar pour voir s'ils auraient un système de vidéosurveillance privé à l'intérieur. Lisboa veut vérifier par lui-même.

Il se pose également des questions sur ses sacs de courses. Est-ce qu'ils ont été enregistrés avec les preuves ?

La façon dont tous ces gens traînent les pieds dans cette enquête est criminelle…

C'est une honte.

Même si le message venu d'en haut est de ne pas trop se fatiguer, il faudrait tout de même bien faire les choses.

Rassembler les preuves, tirer des conclusions.

Parce que là, on va se faire une réputation : c'est une chose que d'être un peu limite, mais c'en est une autre que de paraître inapte, incompétent.

Le bar est du genre *Happy Hour*, avec une clientèle ouvertement gay, mais sans se montrer inaccueillante pour les gens comme Lisboa. Personne

ne sourcille quand il se dirige vers le bar. Il a remarqué la caméra à l'entrée : il ne va pas perdre son temps en salamalecs.

Il se dit aussi que cette communauté risquerait d'être prête à aider – et qu'il est fort probable qu'aucun autre représentant de la loi n'ait pris la peine d'essayer.

Lisboa compte sur tout cela pour expédier la visite et pour pouvoir repartir vers le motel Paradise en ayant obtenu un minimum de résultats.

Il sourit au barman.

– Une *chopp*, demande-t-il. Et appelez aussi le manager, *certo* ? dit Lisboa en montrant son insigne. Garde le sourire, mon gars, ajoute-t-il.

Le barman acquiesce.

– Je reviens.

– Tu peux me servir ma bière avant, fils.

– Oui, d'accord.

Lisboa sourit.

– Bon garçon.

Lorsqu'il arrive, le manager est tout aussi serviable.

– Tout ce que vous voulez, si nous pouvons aider. C'est une histoire horrible, immonde.

– J'imagine que vous ne savez pas que la victime se trouvait ici seulement quelques minutes avant.

Le manager hoquette.

– Non.

– C'est ce que nous pensons. Et c'est pour cela que j'ai besoin de voir les images de vos caméras de sécurité.

Le manager prend un air que Lisboa croit être mi-horrifié, mi-fasciné : pour lui, c'est une sacrée anecdote.

Le problème, c'est que l'on est en début de semaine et qu'il n'y a pas besoin de sécurité, ce qui fait que le manager doit téléphoner à leur

responsable habituel, mais que celui-ci est pris par un autre truc qu'il ne peut pas laisser tomber comme ça, vieux, *entendeu* ?

Alors le manager chuinte dans le téléphone à quel point c'est important, lui fait la grande scène du deux, se gonfle de tout son rang et au bout du compte, il en résulte que Lisboa va devoir boire deux-trois bières offertes par la maison avant que la cavalerie n'arrive.

Elle est plutôt bonne, cette bière.

Évidemment, on est censé avoir un mandat si l'on veut consulter les images de caméras de sécurité privées et pouvoir les utiliser comme preuve d'une quelconque façon, mais personne ne s'en inquiète trop et Lisboa jette juste un coup d'œil et il n'y a rien de mal à ça – tant qu'on ne veut pas s'en servir de preuve.

Et ce ne sera pas le cas – pas directement. En fait, la technologie crée des vides juridiques…

Servez-vous de votre téléphone pour prendre une photo d'une image d'une vidéo, et qui va dire que vous avez besoin d'un mandat pour ça ?

Lisboa est en train d'attendre dans l'arrière-salle quand le gars de la sécurité arrive.

– Évitons de perdre du temps, fils, lui dit Lisboa.

Le gars acquiesce.

Lisboa lui donne une heure et une date, le gars fait défiler les images en accéléré dans un sens ou l'autre, et avant longtemps, il lui affiche à l'écran les images de la victime qui quitte le bar, seul, en portant ses sacs d'une main et surtout, l'élément capital, en tenant sa casquette de l'autre.

– Pause, dit Lisboa. C'est parfait. Vous pouvez l'agrandir sans trop perdre en définition ?

– Bien sûr.

Le gars clique et zoome.

– Ça vous va ?

– Quel talent.

Lisboa sort son téléphone et prend quelques photos de l'image figée de leur victime.

– Vous avez déjà vu cet homme auparavant ?

– Il ne me dit rien.

– C'est quoi, un euphémisme ?

– Ha ha.

– Rendez-moi service et demandez un peu à tout le monde, ici, discrètement, *certo* ?

– D'accord.

Il note le numéro de téléphone du gars de la sécurité, prend la carte du manager dans une boîte, sur le bureau.

Alors qu'il va pour quitter l'arrière-salle, le gars de la sécurité lui demande :

– Qu'est-ce que je dis, si quelqu'un d'autre de chez vous vient fourrer son nez ici ?

Il y a plusieurs niveaux à sa question, et Lisboa sait que le gars le sait. La sécurité, où que ce soit, a toujours une petite part qui reste dans l'ombre.

L'idée est qu'ils *savent*, qu'ils savent toujours *quelque chose*. Lisboa se dit : *Sois honnête*.

– Je serais franchement surpris que quiconque vienne. Mais gardez la bande en sécurité quelque part : moi, je vais revenir.

– OK, répond le gars de la sécurité.

La première chose que fait Lisboa, c'est de transmettre la photo à Ellie, de lui dire de s'en servir et de se tenir prête à se mettre au boulot…

Les lourdeurs administratives et le laissez-faire général qui règne sur l'enquête signifient que c'est de cette façon-là qu'ils ont le plus de chances d'obtenir des résultats.

Ce n'est pas de moi que tu la tiens, ajoute Lisboa.

Il retourne au motel Paradise. Il refait la routine *Je viens voir Michelangelo*, et descend par l'escalier.

Et là, qui l'attend avec le miteux ? Ce bon vieux Carlos.

– Pourquoi ne suis-je pas surpris de te trouver là, mon vieux ? demande Lisboa.

Carlos sourit.

– Déçu mais pas surpris, hein, mon pote ?

– Je ne suis pas ton pote, Carlão.

– Finissons-en.

Lisboa acquiesce.

– Suis-moi.

À la mairie, Anna s'entend dire ses quatre vérités.

– Je ne vois vraiment pas de quelle façon tu t'attends à ce que je t'aide, est en train de lui expliquer Roberto, ni même *pourquoi* tu t'attends à ce que je t'aide, mais ce n'est pas au programme, d'accord…

Ils sont sur le toit de l'Edifício Matarazzo et le jardin est spectaculaire, ce n'est pas Anna qui va dire le contraire. Il s'est nettement amélioré depuis son époque ; il y a des touristes à toutes les autres tables.

L'immeuble est un gros cube de béton, mais il est haut, et elle regarde vers le nord, en s'efforçant d'apercevoir les limites de la ville, pendant que Roberto lui prête plus ou moins attention.

– … et ce n'est pas honnête de ta part d'organiser une rencontre clandestine sous un faux prétexte, *sabe* ?

– *Une rencontre clandestine ?* répète Anna. *Deus me livre*. Tu te prends pour qui, James Bond ?

– Oui, Anna, je me prends pour James Bond.

Roberto soupire.

– Je vois qu'au moins, tu n'as pas perdu ton sens de l'humour, dit-il.

Anna sourit.

– Je ne taquine que les gens que j'aime bien.

– C'est un peu trop énigmatique.

– Écoute, je veux juste savoir ce que tu sais, c'est tout.

– Pas grand-chose.

– Et pour cette histoire de femme en détention ? Quelle est la position, sur ce sujet ?

Roberto se tortille un peu, remarque Anna. Il jette un coup d'œil rapide par-dessus son épaule.

– Je ne vois pas de quoi tu veux parler, dit-il.

– Allons…

– Non, vraiment.

Anna sort son téléphone. Va directement sur les réseaux sociaux. Elle lui montre à quel point leur message au sujet de l'article d'Ellie est devenu populaire.

– Maintenant tu sais, dit-elle.

– D'accord, je sais, évidemment. Je sais, mais je ne *sais* pas.

– Tu veux dire, officiellement ?

– Je veux dire qu'il n'y a pas encore de position, *voilà* la position. Comme l'article dit une chose et que le communiqué en dit une autre, la mairie ne peut pas avoir une position.

– C'est pratique.

– Ça l'est, effectivement. Si ce sont de fausses nouvelles, nous ferions une grosse erreur en nous en prenant à la police militaire.

– Nous.

– Oui, je sais, j'ai pigé, je ne suis pas James Bond. Je veux dire mon bureau, les gens pour lesquels je travaille.

Anna sourit.

– Je ne faisais que te taquiner.

Elle voit que Roberto sourit à ces mots ; il ne peut pas s'empêcher de baisser un peu les yeux. Elle remarque tout cela.

Plus doucement, elle reprend :

– Alors, personne ne fait rien ? Personne ne peut exprimer un avis autorisé ?

La tournure de phrase particulièrement bien choisie lui permet de mettre toute l'emphase sur « autorisé ».

– Officiellement, il y a des gens qui sont chargés de voir ce qui est vrai et ce qui ne l'est pas, et tant qu'ils ne se sont pas prononcés, tu as raison, personne n'est autorisé à dire quoi que ce soit.

Anna hoche la tête.

– Ce que j'ai entendu dire, dit-elle précautionneusement, c'est que grand chef et ancien grand chef sont tous les deux sur les rangs pour de très beaux postes gouvernementaux une fois Bolsonaro en place.

– Je ne sais rien de tout cela.

– Et que tant que São Paulo demeurera ouverte aux affaires avec une coalition de droite, elle pourra bien continuer de mener ses propres affaires.

– Comme je viens de le dire, *ne* ?

– Lula est en prison, jeté là par une collusion des droites.

– Je ne suis pas certain que tu puisses…

– Je ne peux pas. Mais c'est logique, non ? Je veux dire, met de côté tes loyautés, et tu peux être d'accord avec cela, *ne* ?

Roberto opine.

– Nous pensons que le juge fédéral Sérgio Moro a aidé le procureur de la République Deltan Dallagnol dans son enquête contre Lula. Qu'il l'a substantiellement conseillé et aidé à produire un acte d'accusation fiable. Qu'ils ont fait tout cela ensemble, *nas fim das contas*.

– Et vous comptez le prouver comment ?

Anna ne peut évidemment rien prouver de ce genre.

Elle a juste des noms et des raisons d'agir, c'est tout. Raspoutine ne pouvait pas – ou ne voulait pas – leur donner plus que cela.

– Ce que nous cherchons, c'est un lien tangible avec Bolsonaro.

– Je ne crois pas que ce soit très malin.

– C'est toi qui as parlé de la façon dont le vent tourne.

– Écoute, Anna, dit Roberto d'un ton soudain plus ferme, l'incarcération de Lula, *Lava Jato*, toutes ces histoires-là, tous ces changements dans la façon dont le vent souffle, ramènent à une seule chose, et peu importe que tout cela ait été légal ou pas.

– Ah oui, vraiment ? dit Anna en s'irritant du ton de sa voix. Et à quoi cela ramène-t-il, tu peux me le dire ?

– À des années et des années d'incompétence et de corruption du PT, voilà à quoi.

Anna en reste coite.

– S'il y a eu collusion, et alors ?

Roberto est lancé.

– Cela montre juste à quel point les gens voulaient se débarrasser d'eux. Leur corruption leur a permis d'enculer tout le pays pendant quinze ans sous couvert de l'améliorer, d'effacer les inégalités, et les gens n'en peuvent plus de leurs mensonges, de leurs bobards moralisateurs gauchisants…

– Mais…

– Tout cela ne ramène qu'au bordel que le PT a mis dans le pays.

– Et c'est de cette façon qu'on pourra l'arranger ?

– Bolsonaro n'est pas assez malin pour trafiquer une élection à laquelle il avait à peine conscience de participer en s'assurant que Lula était en prison et hors circuit. C'est cette histoire-là qui t'intéresse, *ne* ?

Anna acquiesce.

– Je ne suis pas sûr que cette histoire ne soit pas un mensonge, *querida*.

– Et la femme en détention ?

– Je ne sais pas. La seule chose que je sais, c'est la raison pour laquelle personne ne fait ou ne dit rien.

– Qui est… ?

Roberto sourit.

– Tu te souviens de ce truc qu'on dit à tous les enfants ? Ne fais pas la grimace, si le vent tourne, tu ne pourras plus t'en débarrasser.

– Je m’en souviens.

– Eh bien, le vent a déjà commencé à tourner, et tu devrais arrêter de faire des mines et des simagrées, voilà mon conseil.

Et il n’est peut-être pas si mauvais que ça, se dit Anna.

Junior, qui fait irruption dans les vestiaires.

À l’intérieur, ses gars.

Felipe et Gilberto.

Ses gars qui, pense Junior, sont de mèche avec le vieux Carlos.

Un dispositif de surveillance de quartier.

Junior se souvient que c’est là, il y a deux ans et demi, dans ce vestiaire, que toute son histoire avec Carlos a débuté.

Il est approprié, se dit-il, que ce soit également là qu’elle s’achève.

Junior dit :

– Salut, les gars.

Felipe et Gilberto, qui nouaient leurs lacets, relèvent la tête. Felipe ricane. Gilberto baisse les yeux.

Junior dit :

– J’ai besoin du nom de la femme que vous avez ramenée ici dimanche soir.

Il décide d’en rester là, au fait de l’avoir ramenée ici.

– Personne ne connaît son nom, tu le sais bien.

Là, c’est Felipe qui parle.

– Ce n’est pas arrivé, *porra*. Tu le sais bien aussi.

– Ce que je sais, c’est ce que les deux *malandros* que vous êtes font à Bixiga.

Junior remarque leur cillement, le regard que s’échangent ses deux gars.

– Ce qu’on a entendu dire, reprend Felipe, c’est que ta carrière a été remise sur les rails suite à un petit boulot aussi.

Junior s’y était préparé.

– Vous me donnez son nom, ou va ressortir ce que je vous ai vus lui faire.

Il marque une pause.

– J'ai l'imagination particulièrement ordurière, les gars, si vous en doutiez.

Un autre regard échangé, un instant pour tout soupeser. Junior a enfoncé un coin, se dit-il.

Il regarde Gilberto.

– Je n'ai pas eu l'impression que tu voulais vraiment t'y impliquer, fils, lui dit-il. On pourrait en discuter, *sabe* ? On pourrait clarifier les choses sans que des baveux ne viennent te chercher des poux dans la tête, *entendeu* ?

Un autre regard échangé. Junior remarque les yeux plus écarquillés de Felipe, le regard plaideur de Gilberto…

– OK, OK, dit Felipe. Ça reste officieux, ceci dit, n'est-ce pas ?

Junior acquiesce. Tout reste officieux, pour l'instant, considère-t-il.

Felipe ouvre son casier. Il va pêcher un bout de papier au fond. Il le tend à Junior.

– On est quittes, maintenant, d'accord ?

Junior hoche la tête. Sur le bout de papier, un nom, Carolina Meirelles, et son RGE, son identification fiscale.

Bingo.

Rafa, de retour chez lui, sera resté à cran jusqu'à l'appel de Franginho, qui lui dit :

– C'est bon. Dimanche 28. Il se pissait quasiment dessus quand il m'a livré l'outil.

Rafa est rassuré par l'optimisme et l'assurance de Franginho.

Dimanche 28, c'est le deuxième tour de l'élection…

Il va se passer beaucoup de choses. La ville sera en fête, et noiera son chagrin.

Un petit malin, Franginho.

– J’ai suggéré la date, dit-il à Rafa. Et c’est lui qui m’a dit qu’il vaudrait mieux le faire par chez nous, où ce serait plus calme.

Malin.

Lisboa suit Carlos jusqu’à une suite au rez-de-chaussée du motel Paradise.

Il passe le doigt sur le téléphone dans la poche de son pardessus.

La pièce est un ravissement.

Il y a un lit, une chaise et un chiotte.

Suite au prochain épisode.

– On attend la suite, dit Lisboa.

– On m’avait bien dit que t’étais un rigolo, s’esclaffe Carlos.

Il décrit la pièce du bras.

– Tu préfères le lit ou la chaise ?

Lisboa secoue la tête. Il préfère rester debout.

Carlos hausse les épaules.

– *Você que sabe*.

– Ton jeune ami ne se joint pas à nous ?

– Ce serait mieux si tu l’oubliais, point final, *entendeu* ?

– On juge un homme à l’aune de ceux avec lesquels il commerce, dit-on.

– Qui c’est, on ?

Lisboa sourit.

– Si on passait aux choses sérieuses ? On a assez flirté.

– Une fois de plus, *você que sabe*.

– Je crois que tu sais qui est responsable, pour cette méchante agression le soir de l’élection, dans le parc.

– Droit au but, donc ?

Lisboa acquiesce.

– Pourquoi penses-tu cela ?

– Une petite affaire lucrative approuvée par des *militars*, voilà pourquoi. Tu aides à la préservation du quartier, et tu touches ta part.

– Quel rapport avec le soir de l'élection ?

– Ça veut dire que tu sais ce qu'il s'est passé, qui a fait quoi.

Carlos hoche la tête.

– Disons que t'en es pas loin. Et si c'était juste moi qui nettoyais un merdier dans lequel je n'avais rien à voir ?

– Ça, c'est particulièrement honorable, mon pote.

– Je croyais que tu n'étais pas mon pote.

– Trois gars, d'après ce qu'on m'a dit. Trois gars, ce qui est cohérent avec l'autopsie. Trois gars qui gardent un œil sur le quartier.

Carlos grommelle.

– Qui surveillent les rues pour toi, je crois.

– Tu es devenu un vrai Sherlock Holmes.

– J'ai vu l'un de tes gars donner trois billets d'autocar à l'autre miteux, devant la station de moto-taxi qui doit bien aussi servir, à mon avis, de QG à ta petite organisation.

Carlos regarde vers la porte.

– Tu as dû filer une sacrée trouille à l'autre petit connard, la dernière fois, dit-il. Je crois qu'il va nous quitter bientôt.

– Tu es viré, c'est ça ?

Carlos s'esclaffe.

– *Olha*, dit-il. La raison pour laquelle on est ici, c'est que j'arrange les choses avec toi pour que tu me lâches, *certo* ? demande-t-il.

– Je ne suis pas sûr de te suivre.

Carlos sourit, patient.

– Il règne dans l'ensemble, chez notre employeur commun – enfin, officiellement, mon ex-employeur et le tien –, l'impression qu'il n'est pas totalement nécessaire de trop s'inquiéter de l'abominable crime de haine du soir de l'élection.

– Quel superbe travail de police.

– Le fait est que le type qui s'est fait suriner est un pédé anonyme qui louait son cul pour du pognon, d'accord ? Qui en a quelque chose à foutre ?

– C'est une question rhétorique, j'imagine ?

Carlos grimace.

– Petit malin.

Lisboa a un haussement d'épaules. *Bon, et…* ?

– Quelques gaillards un peu trop exubérants, l'exagération propre à la jeunesse, tout ça…

Lisboa agite négativement la tête.

– Les tiens ne font rien, comme tu le sais, fils. Les miens attendent le prochain tour de l'élection, et ils vont pouvoir agir à leur putain de manière.

– Où est-ce que tu veux en venir, Carlos ?

– Tout est déjà organisé, la justice prévaudra. Ça se fera juste officieusement, comme ils disent, c'est tout.

– Et tu t'es occupé de tout, c'est ça ?

– Trois billets d'autocar. Le car s'arrête à une station-service ou à une autre. Les trois billets se font tamponner, *entendeu* ?

Lisboa opine.

– Donc, l'idée c'est que tu me racontes ça, et moi je me dis OK, c'est réglo, ça me va et je peux plier mes gaules ?

– Tu es vraiment un malin, mon grand.

Lisboa se dit *Il n'a pas totalement tort*. Lisboa se dit *Concentre-toi sur la victime*.

Lisboa hoche la tête.

– C'est toujours un plaisir, Carlão.

– Tu te sens de rejoindre notre bord ?

– Paré, capitaine !

Carlos s'esclaffe.

– Un sacré rigolo. Profite de la suite. Elle est à toi aussi longtemps que tu veux.

– Une chose, dit Lisboa. La victime portait des sacs, du shopping. Je veux les voir.

– Tes gars ne les ont pas ?

– Enregistrés nulle part, pour ce que j'en sais. Il se dit que tes gosses ont tout piqué.

Carlos acquiesce.

– Et avec ça, on est bons ?

Lisboa hoche la tête.

– Je vais te trouver ça, mais ça peut prendre quelques jours. Je te rappelle.

Il tapote l'épaule de Lisboa et met les bouts.

Lisboa attend cinq minutes. Il sort son téléphone, teste l'enregistrement.

Il y a plusieurs façons, d'après ce qu'il comprend, de faire ce qui est juste.

Un petit malin.

Ellie ouvre un nouveau compte mail pour gérer les réponses à sa photo de la victime. Ça marche. C'est une simple histoire de personne disparue, annonce-t-elle, l'ami d'un ami d'un ami, il n'y a aucune mention de ce qu'il lui est arrivé – et elle est blindée question réfutabilité : elle est journaliste, et elle aide l'ami d'un ami. C'est la première chose qu'elle poste depuis l'article, et c'est bien manœuvré, question image de marque.

Elle est perçue comme une véritable croisée, qui ne s'interrompt pas pour toucher les dividendes de son petit succès.

Cela génère énormément d'intérêt, et beaucoup de partages de l'image.

Alors qu'elle attend son *militar*, elle reçoit un autre message de Lisboa. Un fichier audio.

Écoute-le, mais ne fais rien – pour l'instant.

Elle trouve mignonne sa façon de ponctuer comme il faut ses messages.

Lisboa décide de produire un peu de sa propre désinformation.

Il charge un grouillot des Mœurs en service de nuit de croiser le fichier des travailleurs de sexe mâles connus et celui des personnes disparues pour voir si quelque chose aurait été déclaré, mais pas résolu.

Le grouillot lui demande :

– C'est juste une intuition, n'est-ce pas ?

– On va appeler cela comme ça, répond Lisboa.

– Eh bien, je sens que je vais passer une bonne nuit, alors.

– J'offre le dîner.

Règlement règlement, à partir de maintenant, se dit Lisboa. *Mais ou menos*.

Junior connaît le bar dont parle la journaliste *gringa*. Il y est déjà allé, avec le vieux Carlos, arrêter des gosses de riches pour le pied. *Marrant*. Il se souvient :

Clientèle : jeune, élégante, professionnelle. Cash flow : imposant. Tables disposées à l'intérieur et à l'extérieur. Plein à l'heure du déjeuner. Pas mal de monde au bar. Ai essayé de manger. Pas très copieux, a pensé Junior. Objets de collection sur les murs, ou pendant du plafond.

Ça a un peu changé, depuis.

Ellie prend une table en terrasse à la Vaca Veia. La terrasse est couverte, donc il est interdit de fumer…

Une règle idiote.

Après deux bières rapides – elle est arrivée en avance, évidemment –, elle a envie de fumer. Elle sort de sous l'auvent pour s'avancer dans une partie de la rue fermée par une corde.

C'était une bonne idée, se dit-elle.

L'angle de vision depuis l'endroit où elle se trouve lui permet de voir le *militar* arriver et de le regarder tandis qu'il hésite, ne la voit pas…

Elle sourit. Avantage, *moi*, songe-t-elle.

Elle retourne en se pavanant vers son siège, et lève un doigt pour attirer l'attention d'un serveur, qui lui apporte un autre verre de cette excellente *chopp*…

Elle arbore des lunettes de soleil et, à mi-distance, un sourire charmant. Son chapeau est assez large pour qu'elle se cache en dessous, assez petit pour qu'elle n'ait pas l'air d'une conne. Bien choisi…

Incognito.

Puis le *militar* s'assied. Il feint de retrouver une vieille amie. Il fait signe à un serveur et indique le verre d'Ellie.

Plutôt élégant, se dit-elle.

Il attend sa commande, ne dit rien. La bière arrive, et il la vide d'un trait. Il fouille dans la poche intérieure de sa veste et en tire un bout de papier.

Il le pose sur la table et le pousse vers elle.

Elle le lit : un nom, Carolina Meirelles, et un numéro d'identité.

Il dit :

– C'est la personne que vous cherchez.

Il se lève.

– Bonne chance.

– Attendez, dit Ellie. Pourquoi est-ce que je vous reconnais ?

– Il vaut mieux que vous ne vous en souveniez pas, je crois. OK ?

Ellie acquiesce, et il s'en va.

En lui laissant la note à payer, évidemment, le salaud.

Le prix à payer pour réussir dans son métier, se dit-elle.

Elle n'arrive toujours pas à se souvenir d'où elle le connaît. Aucune importance.

Elle appelle Silva.

– Devine ce que j'ai, dit-elle.

– Choisis ton moment, *querida*. Ne le gâche pas.

Elle lui raconte, pour le fichier audio.

– Bon sang, dit Silva, je n'aurais jamais cru que Lisboa en aurait les couilles.

– Et j'ai deux amies qui travaillent sur l'angle politique, par ailleurs.

– Ça pourrait faire un sacré cocktail. Tu sais ce qu'on dit des cocktails ?

– Non.

– C'est un plat qui se mange froid. Attends ton heure, *certo* ?

Elle sourit. C'est bien ce qu'elle compte faire.

20 octobre : La désinformation est partout. Des millions de messages s'échangent sur les plateformes cryptées. Le plus beau qu'a vu Anna, c'est une photo de Lula, avec à côté de lui le numéro 17. Mais Lula est en prison ; il n'est pas candidat à l'élection ; et le candidat numéro 17, c'est un certain Jair Bolsonaro. Quelqu'un a fait une étude : sur un million de messages Whatsapp, près de la moitié contenait de la mésinformation, de la désinformation, des fausses nouvelles – des mensonges. Et cela allait dans les deux sens : des messages exagéraient l'héroïsme militaire implacable de Bolsonaro, c'est vrai ; mais d'autres suggéraient qu'il avait simulé sa propre agression. Anna se demande pourquoi il aurait fait cela, et envisage deux possibilités : l'une, à quel point cela donne une bonne image de lui ! L'élu, venu sauver le Brésil. Le *dur-à-tuer*, comme le suggère le slogan des tee-shirts. L'autre : tant qu'il est dans un lit d'hôpital, il peut éviter de participer aux débats présidentiels.

Jusqu'ici, pour ce qui concerne le deuxième tour, les débats prévus pour le 12 octobre, le 14 octobre et le 15 octobre ont été annulés. La raison donnée : la santé de Bolsonaro. On ne peut rien dire : c'est une question de respect. D'après ce qu'Anna a entendu dire, le débat prévu pour le 21 octobre est également menacé, parce que les responsables de campagne sont de quelque façon – de quelque façon ! – incapables de s'accorder sur les conditions. Quelle surprise ! Que voilà une tactique maligne : d'abord,

présenter un arrêt maladie, et ensuite, refuser de coopérer en blâmant l'adversaire – les conditions, sur la commode, oui !

Il y a un article dans le quotidien *Folha* qui dit que les grandes entreprises entrent dans la danse, et qu'elles ont dépensé des millions pour d'immenses quantités de textos et autres messages qu'elles prévoient de déverser en masse – des centaines de millions de messages – une semaine avant l'élection, c'est-à-dire demain. Anna se dit : *Si* Folha *annonce que cela va se produire demain, j'imagine que plus personne ne va pouvoir l'arrêter*.

Anna lit beaucoup. Ce qu'elle a réalisé : l'article d'Ellie sur cette pauvre femme n'est qu'une goutte dans l'océan. Il a flamboyé un temps, puis il est retombé dans sa caisse de résonnance. Le premier tour s'est déroulé comme l'on sait, et les commentaires n'ont pas manqué. Anna aime celui-ci, de la sociologue Clara Araújo : « Le mécontentement face à la crise économique a été, me semble-t-il, amplifié par une exhortation des valeurs morales conservatrices. »

C'est la fête aux populismes, cette élection. Les sondages suggèrent que près de vingt-cinq pour cent des gens ne soutiennent Bolsonaro que pour punir le PT de toutes ses années de mauvaise gouvernance, comme l'avait suggéré Roberto, l'ami d'Anna.

L'antipolitique.

22 octobre : Ellie lit dans le journal un entrefilet sur trois jeunes hommes tués par une pluie de balles dans une station-service non loin de Santos.

Ils voyageaient dans un autocar, qui s'était arrêté pour une halte standard. Une sorte d'exécution, *a priori*, menée au pas de charge. La police militaire d'État a annoncé que cela participait d'une guerre de territoire classique, liée au trafic de drogue. Dieu merci, aucun civil n'avait été blessé. Cette terrible affliction de notre société, Dieu bénisse M. Bolsonaro, semblait être en gros le message. Lui va nous en débarrasser.

Elle prend note de l'article, le met en signet, cherche à en savoir plus. Voilà, il y a aussi un entrefilet dans *Folha*, un autre dans l'*Estadão*. Le *Cidade de São Paulo*, l'ancien canard de Silva, n'en a même pas parlé.

Elle envoie à Lisboa un texto avec une photo de l'entrefilet. Même chose pour Silva. Les deux hommes lui répondent par des variations sur le thème : *patience, querida*.

Oui, oui, se dit-elle. Sans elle, cette équipe de bric et de broc ne tiendrait pas : c'est elle qui la porte à bout de bras.

26 octobre : Le rouleau compresseur Bolsonaro continue d'avancer sans entrave. À gauche, on dit que seul Lula aurait une chance contre lui.

Six mois plus tôt, se dit Anna, avant qu'il n'aille en prison, les mêmes personnes à gauche disaient que c'était l'élection que Lula allait perdre.

Ce qu'ils ont fait n'a pas d'importance, réalise maintenant Anna – que cela ait été vrai ou pas, elle ne le sait pas vraiment, mais de toute façon, cela n'importe pas : Bolsonaro l'emporte avec une putain de majorité, un raz-de-marée. Tout change. Rien ne change. Toujours la même histoire.

28 octobre, sur l'Avenida Paulista à São Paulo, durant une fête de rue le soir de l'élection, les supporters réagissent à sa victoire. Ellie lit cela en direct sur le blog du quotidien britannique The Guardian *:*

Vive la police militaire ! Vive la police militaire ! Vive la police militaire !

Un espoir vient enfin de naître ! L'ordre va revenir dans ce pays !

Les rues vont être sûres. Il n'y aura plus de pornographie à la télévision.

L'heure est au renouveau, à la purification, au recommencement.

Il ne s'intéresse pas à la présidence. Il s'intéresse au pays.

Voilà ce qu'être un Bolsonariano signifie.

Nous étions un pays sans règles et avec lui nous aurons des règles… Je suis fier d'avoir participé à ce changement.

Ensemble, nous sommes plus forts, et avec Dieu, nous sommes invincibles.

Notre pays s'engage dans une voie qu'il n'a jamais empruntée auparavant.

Notre drapeau ne sera jamais rouge ! Le capitaine a gagné !

Nous pensons que nous pouvons remettre le train sur les rails.

Nous ne savons pas exactement ce que cela signifie, mais il symbolise l'espoir.

28 octobre au soir : Bon sang, c'est une putain de *rave*, se dit Junior.

Il est sur l'Avenida Paulista, dix heures juste passées, quelques instants après que la victoire de Bolsonaro a été confirmée.

Et ça part dans tous les sens.

Il ne pourrait pas dire combien ils sont dans les rues, mais ils sont des milliers et des milliers. Ce n'est pas un rassemblement officiel ; il y a de l'obscurité et de la lumière, les gratte-ciel se dressent démesurément, et les ombres sont étirées.

Les phares et la musique épuisent les sens.

Junior et son équipe ont été affectés au maintien de l'ordre. Mais en fait, il n'y a pas d'ordre à maintenir.

Pourquoi ?

Parce que tous ceux qui sont réunis ici, au cœur même de São Paulo, dans l'artère principale qui pompe son sang, ses tripes et ses émotions, sont là pour une célébration.

Et ce qu'il y a à célébrer, apparaît-il à Junior, c'est la police militaire de São Paulo.

Il y a beaucoup de fanfaronnade, alentour. Pas mal de frime, aussi.

Des motos remontent la rue par six de front, toutes lumières allumées, sirènes et gyrophares, en faisant rugir les moteurs, entourées d'une foule qui entonne :

Viva a PM ! Viva a PM ! Viva a PM !

Vive la police militaire.

Les motards font les fiers, mâchoire carrée et regard dur. Des hommes et des femmes se font photographier avec eux, avec leurs téléphones. Junior voit un couple percher leur gosse sur un guidon et prendre la pose.

Junior se fait féliciter et taper dans le dos par tous les bipèdes de la planète et leur chien. Il regarde à sa droite. Felipe et Gilberto ont leurs lunettes de soleil et affichent une fausse expression féroce pour la galerie.

Il est plus qu'évident qu'ils sont foutrement ravis, se dit Junior.

Un DJ improvisé s'installe dans un cercle de voitures. On vend des bières tirées de glacières de fortune, des snacks. Hommes et femmes trinquent et vocifèrent. Ils sautillent, chantent *É campeão !* par bribes, le vieil hymne des fans de foot.

We Are The Champions.

Puis vient une voix familière, un refrain, un riff de guitare…

La musique du film *Troupe d'élite*. Un film que Junior a vu – tout le monde l'a vu – et dont il a gardé une opinion mitigée.

Un film qui raconte l'histoire d'un groupe d'élite de la police militaire de Rio, le BOPE : Batalhão de Operações Policiais Especiais.

Leur logo : un crâne flanqué d'un couteau qui court de haut en bas et de deux pistolets croisés qui ressortent au niveau des oreilles.

Leur devise : *Faca na caveira – la lame dans le crâne* – qui symbolise la victoire sur la mort, apparemment.

Le BOPE est brutal, aborde la guérilla urbaine sous l'angle *pas-de-prisonniers*. Une pacification des favelas en y allant comme des criminels et en tuant autant de dealers et de sauvageons que possible.

Tactiquement, ce sont les meilleurs, ils sont surentraînés et il est extrêmement difficile d'être sélectionné pour y entrer. Le genre d'unités auxquelles Junior n'a jamais aspiré, mais pour lesquelles ses supérieurs pensent qu'il est taillé.

Il trouve le film problématique.

Le héros, Nascimento, doit combattre ses démons alors qu'il s'apprête à être père, en étant guidé par la violence et une haine féroce des trafiquants de drogues. Toute une partie de l'histoire montre l'hypocrisie des consommateurs de drogues des classes moyennes, et que Junior a trouvée parfaite. Faire campagne pour les droits de l'homme tout en achetant de l'herbe et de la coke à un *favelado* bienveillant – des branleurs.

Mais le film, se dit maintenant Junior en regardant les gens se déhancher sur sa bande-son en hurlant les paroles et en donnant des coups de poing dans les airs, célèbre la violence, en fin de compte. Et ce qui est lié à la violence, c'est la corruption.

La thèse du film, c'est que l'escadron d'élite n'est pas corrompu, et que le reste de la police militaire l'est, sans le moindre doute.

Alors, qu'est-ce que ces clowns paulistanos vénèrent, exactement ? se demande Junior en grimaçant.

Les gorilles *militars* alignés sur l'Avenida Paulista et frimant sur leurs motos ne sont vraiment pas l'élite.

Babacas, todos, ces crétins dansants.

Des branleurs, jusqu'au dernier.

Ils n'ont rien compris au film. Pis, ils n'ont rien compris au résultat de l'élection non plus.

Junior trouve toute cette histoire extraordinairement déprimante.

La musique change, un funk *ostentação* avec des couplets sur les opposants de Bolsonaro, suggérant que Maria de Rosario ne sait pas faire la vaisselle, que Jandira Feghali n'a jamais vécu dans une favela.

La classe.

Junior en a assez. Il fait signe à Felipe.

– On a besoin de moi au QG, ment-il. Tu prends le commandement.

Felipe n'en a plus rien à foutre. Tout ce foutoir a depuis longtemps échappé à tout contrôle.

28 octobre, au même moment, à Paraisópolis :

– Quelle putain de raison ont-ils tous de se réjouir ? demande Franginho à Rafa.

Rafa n’est pas vraiment d’humeur, mais il accepte la perche que son ami lui tend.

– Je suis sûr que tu connais la réponse.

– Tout ça n’est qu’une blague, mon pote. On vient d’élire un parfait bouffon. Tous ces crétins – il indique la fête qui bat son plein autour de chez dona Regina et du bar en face – n’ont pas la moindre putain d’idée de ce qu’il se passe. Ils ne vont pas tirer un centavo de Bolsonaro. Quant à l’idée qu’il va éradiquer la criminalité… Il n’y a pas de crime, là où on vit.

– Ce n’est pas ce que tu as dit l’autre jour.

Des feux d’artifice crachotent et crépitent. Un gémissement et une explosion, comme un coup de feu. Des lumières rouges et vertes. Santé.

– Tu vois ce que je veux dire.

Rafa voit. Assis à la table posée en retrait de la route, dans la pénombre, il remplit deux verres avec une bouteille de bière. Ils ont sorti la table de la maison de la grand-mère de Rafa quelques semaines plus tôt, et ils l’ont laissée là. Depuis, c’est leur petit bar privé.

– Il vaudrait mieux en rester là, *entendeu* ? reprend Franginho.

Rafa acquiesce. Tout est prêt. La vieille *boca de fumo* où il avait vu le bouledogue *militar* dessouder Garibaldo et l’Efflanqué est encore plus parfaite pour ce qu’ils veulent y faire…

Elle ne sert plus de *boca*, de local pour écouler de la came.

En fait, elle est plutôt décrépite, maintenant. La même encoignure, la même paire d’ampoules qui s’épuise à éclairer. Elles étaient grillées quand ils sont passés, la veille – Franginho les a changées. Il ne veut pas que le bouledogue ait des soupçons.

Raf se souvient avoir suivi l’avocate depuis ce trou. Ça lui paraît remonter à une éternité.

Quoi qu'il en soit, il n'est pas trop nerveux, pour l'instant. De fait, il ne vient plus un chat pelé, là-bas, à la *boca*, et ils ne vont manquer à personne non plus, à la fête.

Rafa a gardé profil bas, et la tête bien engoncée sous sa casquette. Personne n'a besoin de savoir qu'il est revenu.

C'est un boulot qui doit absolument rester clandestin : les représailles vont être terribles.

Ils savent tous les deux à quel point il est égoïste de leur part de faire ça et de disparaître.

Ils savent tous les deux qu'ils le méritent, en un sens.

– C'est une façon de mettre un point final à la tyrannie imposée à nos vies, *porra*.

Voilà la façon dont Franginho présente les choses.

C'est une façon d'avoir l'audace de saisir sa chance, de prendre ce qu'on a toujours voulu, de jouer des coudes et de se casser avec.

– Quand les pauvres votent à droite, est en train de dire Franginho, tout tombe en carafe.

La tchatche de ce gars reste de classe mondiale, vraiment.

28 octobre, au même moment, devant le QG de la police militaire, près de l'Avenida Paulista : Lisboa est ravi d'émerger enfin de l'avenue.

Il est convaincu que Carlos va être en retard, qu'il se délecte de tout ce binz, qu'il boit et exhibe son insigne – et probablement son flingue – et qu'il pose pour des photos ; Lisboa, lui, n'a pas le cœur aux célébrations.

Carlos a pris pas mal de temps pour le recontacter, et Lisboa commençait à douter qu'il le rappelle. Mais le moment est enfin venu – en cet instant, il va découvrir ce que la victime trimbalait effectivement dans ses sacs de courses.

C'est plutôt intelligent de faire cela pendant que le reste de la ville fait la fête – ou noie son chagrin.

L’idée, c’est que les *militars* ne devraient pas être trop nombreux à traîner au QG. Carlos a promis à Lisboa qu’il lui laisserait les mains libres.

La nuit embaume suffisamment pour donner envie d’être dehors, au moins.

Les environs immédiats du QG sont plongés dans le silence. Plus haut dans l’avenue, les bars grouillent de monde et débordent d’activité. Plus bas dans l’avenue, les cantines italiennes servent à dîner comme un dimanche soir, en plus chargé. Les traditions perdurent, quel que soit le climat politique.

Lisboa a toujours pensé que São Paulo était conservatrice de nature, ce qui va à l’encontre des attentes de la foule progressiste qui s’y fait tant entendre sans pouvoir transformer l’essai au niveau électoral.

Lisboa se dit qu’il n’a plus grand-chose à faire de tout ça, qu’il veut juste faire son boulot, s’il le peut.

Voilà Carlos qui descend la rue, en baragouinant dans son téléphone.

Il adresse un signe de tête à Lisboa sans cesser de parler, l’entraîne à l’intérieur.

La sécurité leur fait signe de passer. Carlos raccroche.

– Lisboa, mon bon vieux. Deuxième étage, salle quinze. Voilà la clé. Dépose-la à l’accueil en repartant, tout est réglé.

– Je te remercierais bien, mais tu sais…

Carlos renâcle.

– Oui, je sais. Tu peux y aller, mon grand.

Lisboa se tourne vers l’ascenseur, appuie sur « monter ».

Carlos lui dit :

– Je dois repartir. Ça va aller ?

Lisboa acquiesce. L’ascenseur arrive, et en sort le *militar* que Lisboa avait vu devant le Blue Pub…

Lisboa reste tête baissée.

Carlos entonne :

– Ah, putain, te voilà ! Je te cherchais.

Le *militar* hausse les épaules.

– Quoi, encore, hein ?

– Tu viens avec moi.

Lisboa entre dans l'ascenseur. Tandis que les portes se referment, il entend :

– Mais après, ce sera fini, Carlão, *certo* ?

Il entend Carlos s'esclaffer bruyamment.

28 octobre, tard, une soirée privée, à Vila Madalena

Ellie parcourt la pièce des yeux et pense : Bande de nuls.

Elle n'est pas d'humeur généreuse, pour être honnête. Anna et Fernanda se frayent un chemin à travers la foule pour venir la rejoindre.

Elle se dit : *Bon sang, la cavalerie*.

Fernanda regarde Ellie d'un œil noir.

– Je crois qu'il y a des choses que tu ne nous dis pas, *amiga*, dit-elle.

– Ne monte pas sur tes grands chevaux, *querida*, répond Ellie.

– Ellie…

Anna lève les paumes, en signe d'apaisement.

– Allons prendre un verre, d'accord ? Pas la peine de se fâcher.

Ellie sourit. Le côté théâtral de la scène lui paraît plutôt divertissant.

– Le balcon ? propose-t-elle. J'ai envie de fumer.

Elles jouent toutes les trois des coudes jusqu'à un immense balcon qui surplombe les bars et restaurants de Vila Madalena.

– Chez qui sommes-nous donc ? demande Ellie. Ce balcon est *romain*.

– Qu'est-ce que cela veut même dire, rétorque Fernanda. Romain ? Tu déconnes vraiment à plein tube, *sabe* ?

– Grandeur, pognon, voilà ce que je voulais dire. Empire.

– Bon sang.

Ellie voit qu'Anna a retrouvé le sourire. Elle tient une bouteille de vin rouge et trois gobelets en plastique, et elle fait le service. Elles s'avancent

toutes les trois vers la rambarde, où il y a plus de place. Un petit groupe genre acteurs, l'air sérieux, est assis par terre près des portes-fenêtres. Un couple se bécote dans la pénombre derrière une grande plante en pot. Sinon, tous les autres sont à l'intérieur, à commenter la stupidité des gens.

Une atmosphère délicieuse.

Le balcon est incurvé. Le vent tombe.

– Tenez, dit Anna.

Elle leur tend les verres.

– Un toast au fait de ne jamais capituler, d'accord ?

Elles boivent leur vin. Ellie est un peu éméchée. Ç'a été une journée du genre une bière ici, une bière là.

Elle offre des cigarettes, et elles fument toutes.

Ellie regarde plus bas. Le dimanche soir à Vila Madalena est un sacré bordel. Il y a des bars à tous les coins, des groupes en compétition pour se faire entendre, l'odeur de la viande qui grille au barbecue, une masse de corps qui s'agitent ou se déplacent dans les rues, qui se faufilent entre des voitures qui klaxonnent et dont les chauffeurs descendent des bières au passage. C'est là que commence la *Pauliceia Desvairada*, et l'on sait rarement où elle s'achèvera. La phrase est belle, se dit-elle, et tout à fait appropriée à cette journée.

On aime le désordre, par ici, le chaos, la *Pauliceia Desvairada*.

– C'est agréable, de surplomber tout cela, dit-elle en indiquant la rue. De prendre de la hauteur.

– Qu'est-ce que tu ne nous dis pas, Ellie ?

– Ce que je vous dis, c'est de vous détendre.

– On va aller loin, avec cela.

– Cette histoire, ce papier, quoi que ce puisse être – ce point de départ, va être bien, voilà ce que je veux dire. J'ai des gens prêts à témoigner et des preuves, aussi.

– Alors, raconte-nous, dit Anna.

– On doit encore attendre notre heure, de choisir notre moment.

– Et nous ?

– Il y aura un contexte politique beaucoup plus large à gérer. Et vous êtes prem’s pour tout ce qui concerne l’aspect juridique, évidemment.

– Quelle générosité de ta part, commente Fernanda.

Anna la toise :

– Tu sais ce qu’elle veut dire.

– On pourra en parler plus précisément dans la semaine, dit Ellie.

Son téléphone est en train de sonner. Lisboa.

– Attendez.

Elle décroche. Elle ne dit rien et écoute, en hochant la tête, murmure une approbation. Elle s’amuse de voir Anna et Fernanda la regarder.

– Intéressant, dit-elle en rempochant son téléphone.

Anna se renfrogne.

– Quoi ?

– D’autres preuves, répond Ellie. Un sacré paquet, en fait.

Le QG militar : Les sacs de courses sont alignés sur une table, leur contenu dans des sachets plastiques étiquetés.

Merci, Carlão, songe Lisboa.

Lisboa examine les objets. Il y a quelques achats récents – un tee-shirt, un short, des sandales – et quelques fonds de poches – un portefeuille vide, un briquet, quelques pièces. Il y a un livre de poche défraîchi, genre thriller d’aéroport, mais Lisboa ne reconnaît pas le nom de l’auteur, et puis…

Dans un sachet en plastique, étiqueté et emballé…

Là, sur la table, au milieu, posé dans son sachet…

Étiqueté, emballé, posé là…

Un presse-papiers.

Un presse-papiers gravé des mots *Feliz aniversario*.

Là, sur la table, au milieu du reste.

Lisboa se souvient, les corps dans le parc, l’étude…

Lisboa vacille, il se redresse.

Il se tourne, regarde vers la porte.

De ses mains gantées, il attrape le presse-papiers, empoche le presse-papiers, la preuve.

Vila Madalena : Le téléphone d'Ellie sonne une nouvelle fois. Fernanda hausse un sourcil.

– Mademoiselle est populaire, *ne* ?

Ellie feint de remettre une mèche en place.

– Reine du bal, dit-elle.

C'est un e-mail, une alerte qu'elle a programmée. Un e-mail qui renvoie les réponses à la photo de la victime de l'horrible crime de haine du soir du premier tour des élections.

Elle a été contactée par quelques vrais cinglés, deux-trois cœurs esseulés, deux âmes charitables mais oiseuses…

Pas le trafic des grands jours.

Ce message, par contre, se dit Ellie, est prometteur.

La première ligne :

« L'homme sur votre photo est mon frère. »

Elle adresse un léger sourire à Fernanda et à Anna, lève l'index pour dire *Attendez une seconde*.

Elle appelle Lisboa.

Lisboa répond « *On se voit demain matin* ».

Ellie se dit qu'elle a peut-être décroché la timbale.

Le Marginal, un peu avant minuit, Junior au volant :

– Et tu as besoin de moi pour quoi, cette fois, Carlão ?

– Je n'ai pas besoin d'une raison, fils. Pour l'instant, tu restes mon obligé.

Ouais, ouais, se dit Junior.

– Je veux dire, tu ne peux plus ramasser une enveloppe tout seul ?

– *Olha*.

Écoute.

– On va en lisière de la jungle, voilà pourquoi. J'ai choisi l'endroit parce qu'il est plus calme qu'un Noël familial chez Lula, mais cela ne veut pas dire que je n'ai pas envie d'avoir quelqu'un avec moi.

Junior acquiesce. *Ça va, j'ai compris*, se dit-il. *Je finis ça et je me casse*.

– Tu auras ta part.

– Un peu de liquide ne fera pas de mal.

– Bon gars.

Junior roule, accélère.

Ils prennent à droite juste après le supermarché Extra et remontent vers Paraisópolis.

Boca de fumo, Paraisópolis, juste avant minuit : Rafa est accroupi presque exactement là où il se trouvait la nuit où Garibaldo et l'Efflanqué ont été tués.

Franginho est posté un peu plus loin vers l'intérieur de la favela ; l'idée est que Carlos va passer devant Rafa, et que Rafa va le descendre par-derrière, fin de l'histoire.

Voilà l'idée.

Ils sont pile à l'heure ; Franginho se repasse mentalement le script en entier.

Rafa a retiré le cran de sûreté et il sent le poids de l'arme dans sa main, ses courbes, sa puissance, sa mécanique bien huilée.

Ils savent que l'on va tirer des feux d'artifice chez dona Regina à minuit, qui couvriront les coups de feu. Franginho prévoit de ne pas perdre de temps. Il va apporter une mallette verrouillée, donner le code à Carlos, et lorsque celui-ci la vérifiera, Rafa l'abattra.

Voilà l'idée. Le plan est bon. Rafa trouve qu'une mallette à combinaison, c'est plus malin, plus professionnel. Et c'est une mallette, pas un fourre-tout : il est beaucoup plus facile de dissimuler son contenu.

Les cageots de bois forment de grandes piles. Le contenu des sacs d'ordures en plastique suinte comme un poison. Il flotte comme une odeur visqueuse, alentour. Des déchets toxiques se répandent, bouillonnants et fumants. Certains se débarrassent encore de leurs résidus dans les caniveaux des friches de la favela. Des mares stagnantes de merde et de boue.

Les ampoules que Franginho a installées se balancent dans la brise quelques pieds au-dessus de sa tête. Il s'est positionné juste en dessous.

Ils ont vérifié et revérifié – Rafa est invisible. Ce qui est capital, c'est qu'il fasse vite et se meuve comme un fantôme.

Rafa entend une voiture monter sur le trottoir et s'arrêter non loin de l'endroit où il attend. Ses phares restent allumés. C'est un signe. Il entend deux portières se refermer. Deux.

C'est un problème. Il est trop tard pour prévenir Franginho. Deux portières.

Merde.

Le crissement des bottes sur la pierre, le raclement sur le béton nu. Un souffle lourd, et la lumière d'un téléphone.

Rafa entend maugréer.

– Putain, qu'est-ce que ça pue, entend-il. Putain d'animaux.

Rafa pense qu'il s'agit du bouledogue qui parle tout seul. Mais il a entendu deux portières…

Deux portières de voiture qui se sont refermées.

Il en est certain.

Ou peut-être que non.

Le bouledogue souffle et se fraye un chemin à travers l'étroit sentier, dépasse Rafa…

– Salut, fils, dit-il à Franginho.

– Carlão.

– Je suppose que la nana de ton pote tient la forme.

– Elle va bien.

– J’ai parlé aux gars, ils sont vraiment désolés pour tout.

– Ouais, bon.

Rafa se dit : Attends.

– Ils ont péché par excès de zèle et d’enthousiasme. Cela ne se reproduira pas.

– Non, effectivement.

Rafa n’est pas certain de ce que cela veut dire, toute cette discussion.

– Vous ne m’aviez jamais dit ce qu’était l’accord, Carlão.

– Je ne savais pas non plus, fils.

Rafa se dit, *Magnez-vous un peu*, vamos, ne ? *Allez-y !*

– *Então*, dit Carlos.

– Je vais vous montrer, dit Franginho.

Boca de fumo, Paraisópolis, minuit : Carlos dit à Junior d’attendre près de la voiture.

– Tu me donnes deux minutes puis tu m’emboîtes le pas, *certo* ? Sans un bruit et les yeux et les oreilles grands ouverts, *entendeu* ?

Oui, Junior sait ce que cela veut dire. Putain de merde, j’en ai assez, se dit-il. Trop d’années passées à faire ce genre de conneries.

Junior soupire. Il est à côté de la portière, il surveille sa montre.

Des feux d’artifice traversent le ciel en sifflant, explosent.

Deux minutes ont passé…

Il s’enfonce vers la boca, ses chaussures à semelle de caoutchouc ne faisant aucun bruit. Il ralentit sa respiration, laisse ses yeux s’accoutumer à la pénombre.

Il entend Carlos s’exclamer :

– Une serrure à combinaison ? Tu veux rire ?

Puis s’esclaffer.

Junior se rapproche, il voit…

Un mouvement, à sa gauche. Une ombre, des yeux, un bras tendu…

Boca de fumo, Paraisópolis, minuit : Sur le signal entendu de serrure à combinaison, Rafa se lève et s'avance…

Il regarde à sa droite, voit…

Un homme, qui se déplace lentement, avec détermination, un pistolet à la main…

Rafa, surpris.

Carlos entend quelque chose. Se tourne, lève son téléphone…

Rafa, pris comme un lapin dans la lueur de phares. Carlos qui clame :

– Descends-le, putain de merde, Junior.

Rafa regarde le Junior en question. Rafa grimace, les yeux implorants…

Que dois-je faire ?

Ce Junior baisse son arme, la rengaine.

Il regarde Rafa, hoche la tête, montre ses paumes et s'éloigne à reculons.

L'expression sur son visage : *Vas-y, mon gars*.

Rafa se reprend : tout cela n'a duré qu'une seconde.

Franginho repousse Carlos.

Carlos hurle comme un rat.

Rafa se redresse, appuie trois fois sur la détente : deux coups dans la poitrine et un dans la tête. Trois coups, pas trop sanglant.

Carlos, le bouledogue, s'effondre.

Rafa entend une portière de voiture claquer, un moteur démarrer et des pneus hurler.

– Balance le flingue et cassons-nous, lui dit Franginho.

Rafa fixe le cadavre des yeux. Il a l'air immense, étendu là, immobile.

Un bout de viande, qui se vide de son sang.

29 octobre : Le président élu Bolsonaro nomme Sérgio Moro, le héros hégémonique de l'opération Lavage express, ministre de la Justice et de la Sécurité publique. Sérgio Moro, remarque Anna, qui a mis Lula en prison.

1er novembre : Sérgio Moro rencontre Bolsonaro et accepte la nomination ; il rejoindra le gouvernement à son entrée en fonction, en janvier. Toujours la même histoire. Ce qui est vrai ou pas n'importe pas : ce n'est simplement pas vraiment une décision qui va inspirer confiance en la politique anticorruption intègre et impartiale qu'a prônée le président élu durant toute sa campagne.

Toujours la même histoire, soupire Anna.

15 novembre : Un article dans *Folha* annonce la mort de dix-sept membres du PCC, tués à Paraisópolis suite à une descente de la police militaire. Les déclarations des témoins oculaires mentionnent un alignement et une exécution ; ce n'était pas une descente, mais une vengeance. Des représailles suite au meurtre d'un ancien capitaine *militar* quelques semaines plus tôt, lui même tombé dans une embuscade des plus classiques. Certaines informations laissent à penser que cette descente est la première d'une série d'opérations de ce genre dans les favelas qu'aurait approuvées le président élu.

Ellie sait que cet ex-*militar* est le capitaine Carlos.

Silva lui dit :

– Attends ton heure, *querida*.

OceanofPDF.com

SIXIÈME PARTIE

DÉCLIN ET CHUTE DE L’EMPIRE ROMAIN

São Paulo, janvier 2019

OceanofPDF.com

1

Quel dommage, pour Ray

Janvier 2019

Não existe amor em SP

Criolo, musicien

1er janvier, Zona Sul : Cela aura pris deux mois, mais le premier matin de l'année, le jour de l'entrée en fonction du gouvernement de Bolsonaro, avec une faible gueule de bois et une forte réticence à quitter sa famille, Lisboa est en route vers ce qu'il pense être la dernière adresse connue de Gilmar de Santos, la victime d'un crime de haine commis le 7 octobre 2018, le soir du premier tour des élections.

Après que sa sœur s'était présentée et avait identifié le corps, le travail avait réellement commencé.

Lisboa en avait fait la plus grande partie lui-même. La sœur de Gilmar avait fourni une adresse où ils avaient tous les deux vécus en 2003. Elle avait fourni un certificat de naissance et un RGE, un numéro d'identification fiscal. Elle avait dit à Lisboa qu'elle n'avait pas vu son frère

depuis plus de quinze ans, mais que parfois, elle recevait une carte postale ou une lettre qui lui donnait une idée de l'endroit où il pouvait se trouver. Elle avait fourni à Lisboa tous les éléments épistolaires correspondants.

Il s'était agi à partir de là d'un travail de vérifications, de croisements de données et de visites de toutes ses adresses connues les unes après les autres, pour reconstituer les mouvements du jeune homme.

Le presse-papiers – Lisboa avait besoin de savoir, il avait besoin de voir si cela menait à une preuve quelconque, et le seul moyen était de trouver le dernier lieu de résidence de Santos.

Là, le travail du grouillot des Mœurs était soudain devenu extrêmement important : il était apparu que Gilmar de Santos avait vécu une sorte de double vie en 2003, en 2006 et 2008, et enfin, non confirmée, en 2011, été actif en tant que travailleur du sexe, sous le nom d'emprunt de Bocão, Grande Bouche.

La sœur de Gilmar ne l'avait jamais déclaré disparu ; il avait toujours repris contact avant qu'elle ne commence réellement à s'inquiéter pour lui.

Ils s'étaient brouillés en 2003, lorsqu'elle avait commencé à le soupçonner de lui mentir en ce qui concernait l'argent et ses activités nocturnes, et ils avaient cessé de se parler plusieurs mois avant qu'il ne décide finalement de quitter l'appartement qu'ils partageaient.

La dernière fois qu'elle l'avait vu, c'était le soir du réveillon 2002.

Lisboa en prend bonne note alors qu'il approche d'un immeuble résidentiel délabré…

La nuit qui avait précédé l'entrée en fonction de Lula.

Voilà que d'aucuns pourraient considérer comme un mauvais présage le fait qu'au Brésil, le pouvoir politique change officiellement de mains un Premier de l'an.

Pour la suite de la journée, Lisboa avait prévu d'éviter le discours d'investiture de Bolsonaro, de se recueillir sur la tombe de Leme au

cimetière, puis de retrouver son épouse et ses deux enfants à la maison, prendre un verre, préparer un bon dîner, et essayer de se détendre.

Il en frétillait déjà d'impatience.

Sauf que sa journée avait été interrompue ; cela dit, ce n'est pas la première fois que le boulot lui impose de ramener ses fesses quelque part le jour du Nouvel An.

Un texto du grouillot des Mœurs, la seule personne qui avait mis un peu du sien dans leur quête pour retrouver cet homme, pour reconstruire le passé de ce pauvre.

Le texto, une adresse et une phrase :

Je crois vraiment que c'est la bonne

Lisboa aime bien le grouillot des Mœurs. Une partie de lui, s'il est honnête, regrettera le travail obstiné qu'il leur aura fallu fournir pour suivre à la trace Gilmar de Santos. Le reste de l'équipe s'était surtout contenté de faire ses heures sans excès de zèle, tant que la sœur de Gilmar ne s'était pas présentée pour l'identifier.

Ils lui avaient surtout tapé sur les nerfs, depuis la mort de Leme, alors on lui avait laissé un peu d'espace : on l'avait mis au vert…

Il n'allait plus s'écouler beaucoup de temps avant qu'il ne prenne une retraite anticipée.

Une chanson de Criolo se lamentant sur l'absence d'amour à São Paulo passe à la radio au moment où il coupe le contact. Quelque chose qui dit que la ville est un bouquet de fleurs mortes.

Des jours heureux.

Lisboa s'est annoncé à l'avance par téléphone, et le concierge de l'immeuble l'attend.

Le concierge lui dit :

– Personne n'a plus passé la porte depuis deux bons mois ; je croyais que ce type avait mis les bouts en faisant une croix sur le loyer. Le syndic ne réagit pas vite, ici, *entendeu* ?

Lisboa comprend. Il montre la photo de Gilmar devant le bar de Frei Caneca.

– C’est lui ?

Le concierge acquiesce.

– Vous êtes sûr ?

– *Certeza, cara*.

Lisboa hoche la tête. Le concierge lui tend les clés.

– Cinquième étage.

Dans l’ascenseur, Lisboa se dit que cet immeuble est encore pire que le motel Paradise.

Le studio est le trou à rat de base. Un lit, un bureau, une penderie et un évier. Des robinets marrons de rouille. Une brosse à dents et un tube de dentifrice.

Lisboa met des gants et examine le bureau.

Des feuilles de papier et des stylos bille bon marché. Quelques pièces de monnaie. Des coupures de presse jaunissantes…

Les dates : 2003, 2011.

Tout ici fait penser à un barjot complet. Tout ici pue l’amertume, tout ici vous renvoie à la gueule la solitude, la vacuité, l’absence.

L’endroit sent aussi le moisi, l’humidité, mais Lisboa se dit que cela ne doit pas être nouveau.

Il ouvre la fenêtre. La vue : une unité d’air conditionné contre le mur en béton de l’immeuble qui flanque celui-ci. Une fosse entre les deux, des emballages de fast-food infestant le petit espace au fond. Lisboa aperçoit deux rats qui festoient.

Des jours heureux.

Lisboa inspecte l’unique étagère. Les bouquins, des pamphlets sur le développement personnel et deux romans en poche, probablement de seconde main ; quelques colifichets du Nordeste, genre bracelets fétiches ethniques ; un cahier – un journal.

Lisboa l’ouvre, survole les mots, les pages, puis il voit le nom : *Paddy Lockwood*.

Son cœur fait un bond dans sa poitrine, sa respiration s’interrompt. Il se dit : *Je le savais*. Il se dit : *Toute l’horreur est là*.

Il va directement à la dernière inscription, datée du 1er janvier 2003 :

Puis tu lèves le presse-papiers, tu redresses la tête, tu sens toute ta force…
Je me souviens de lui étendu sur le sol. Du sang noir parsemant la moquette. Des volutes rouges modelées, plus épaisses.
Un autre tableau réalisé selon la technique du dripping.
Je me souviens des cravates avec lesquelles j’ai ligoté ses poignets et ses chevilles, l’endroit où je les ai trouvées dans le placard. Je me souviens exactement de la raison pour laquelle j’avais fait cela, pour laquelle j’avais ajouté cette petite touche :
Qu’ils le connaissent dans la mort tel qu’ils ne l’avaient pas connu dans la vie.

Lisboa respire lentement. Il se dit : Mario avait raison. Il expire, il inspire. Il laisse son corps se détendre.

Une terrible inéluctabilité.

Lockwood, définitivement réduit au silence il y a des années. Il y a seize ans – et le crime étouffé.

Mario avait raison.

Cela n’a aucune importance, réalise-t-il. Cela n’a aucune importance, maintenant. Plus rien n’a d’importance.

Mario avait raison.

On ne peut plus rien y faire.

1er janvier, Austin, Texas : Ray Marx se détend avec une bière matinale et les images de ce vieux Bolsonaro en train de se pavaner à la télé avec son discours d'investiture.

Ray se dit : *Je savais que ça ne se terminerait pas bien*.

Ray pense à son score à São Paulo, et il est plutôt content de lui. Il est plutôt content de lui depuis un assez bon moment, déjà.

Il est content d'avoir suivi son propre conseil et d'avoir filé sans se retourner.

De l'avantage d'être blanc.

Et d'avoir les pieds sur terre.

Ray est chez lui, et il pète la forme.

Texas de mon cœur.

Au même instant, dans les bureaux du Cidade de São Paulo :

Ellie regarde son rédacteur en chef mettre une dernière touche à l'article qu'elle vient de livrer. Il promet des révélations fracassantes ; une bonne poignée de publications internationales sont déjà intéressées et prêtes à le reprendre. Elle dispose de déclarations de témoins oculaires, et d'enregistrements de sources internes – son *militar* et Lisboa, pour n'en citer que deux. Elle dispose d'un enregistrement audio compromettant. Elle dispose de tous les témoignages anonymes qu'Anna et Fernanda ont rassemblés sur les relations peu ragoûtantes entre la mairie et le bureau du président. Elle a tout ça. Et dans à peu près quatre heures, quand l'article aura été rendu public, Ellie montera dans un avion et rentrera chez elle.

Silva lit la version finale, ce matin : *Je suis fier de toi*, lui dit-il. Il aura mis le temps.

Plus tard : Lisboa est au cimetière, devant la pierre tombale de Leme. Il y va quand il peut. Il passe un moment avec son ami, c'est ainsi qu'il voit cela.

Il évoque de vieux souvenirs, se concentre sur les bons moments, et il y en a eu beaucoup.

Du temps : il lui consacre du temps ; il l'a toujours fait.

En partant, il voit Antonia, l'ancienne petite amie de Leme, sa partenaire, la mère de leur enfant, le fils de Leme, le fils qu'il n'a jamais connu.

Le fils de Leme, dans les bras d'Antonia.

Ils s'arrêtent, se font face.

Un éclair fend le ciel bleu, la chaleur accumulée et la paix du cimetière.

Lisboa sourit ; Antonia sourit.

Et le petit garçon…

OceanofPDF.com

Postface

Brazilian Psycho est une œuvre de fiction reposant sur des faits. Bon nombre de ces faits sont identifiables, que ce soit des noms, des lieux, des statistiques, des institutions, des événements, des lois et des politiques qui ont été adaptés, et parfois modifiés pour des raisons de dramaturgie. J'ai vécu dix ans à São Paulo ; cette expérience est la source d'une grande partie des informations et des anecdotes contenues dans ce roman. Des amis, collègues, et connaissances, ainsi que des sources d'information contemporaines ont influé sur l'élaboration de ce roman, directement et indirectement. Durant la phase d'écriture, j'ai consulté bon nombre de sources pour éclaircir des faits et des chronologies ; généralement, ces sources sont des médias d'information, et tout particulièrement la BBC, *The Guardian*, le *Folha de São Paulo*, l'agence Reuters, et le *New York Times*, parmi d'autres. Ce qui suit est une liste des cas où les faits rencontrent la fiction ; j'y fournis des informations sur ce qui est l'un ou l'autre – pour autant que ce soit possible dans le contexte d'une œuvre de fiction – ainsi que des éléments sur la façon dont des données complémentaires peuvent être obtenues, les sources importantes utilisées, et les citations. Tous les articles de Francisco Silva et d'Ellie Boe sont fictifs, et le journal, le *Cidade de São Paulo*, l'est également. Comme cela est déjà signalé dans la Note de l'auteur, les vraies citations sont attribuées à leurs véritables auteurs tandis que les citations imaginaires sont attribuées à des personnages imaginaires.

Les extraits de discours de politiciens bien connus appartiennent à l'histoire ; toutes les conversations qu'ils peuvent avoir avec mes personnages sont totalement inventées. Ceci est, je le répète, une œuvre de fiction, et tous les noms, personnes, endroits, incidents, organisations et événements dépeints sont soit les produits de mon imagination, soit utilisés de façon fictive. Lorsque des personnages réels apparaissent, les situations, incidents et dialogues les concernant sont fictifs. Je veux remercier les auteurs des œuvres que j'ai citées ou auxquelles je fais référence ; très souvent, il y avait plusieurs sources, fréquemment contradictoires.

Les actes de violence et sévices sur lesquels s'ouvre ce roman sont inspirés d'actes similaires ayant eu lieu à l'époque de l'élection de 2018. Année après année, le Brésil enregistre les chiffres les plus élevés du monde en termes de violences contre les femmes et la communauté LGBTQ.

Le personnage de Paddy Lockwood, proviseur de la fictive École britannique de São Paulo, a été inspiré par Casey McCann, ancien proviseur de l'école St. Paul de São Paulo, peut-être l'école internationale la plus prestigieuse de la ville, et où j'ai travaillé un certain nombre d'années. Terrible tragédie, McCann fut assassiné à son domicile dans des circonstances similaires à celles qui coûteront la vie à mon personnage, Paddy Lockwood. McCann était un homme qui inspirait un profond respect, et certains des exploits de Lockwood sont les siens ; les détails sont dans sa biographie, ainsi que les deux citations d'amis (tirées d'articles de presse contemporains), et le sauvetage en 1981 d'un certain nombre d'élèves, arrachés aux adeptes de la secte Moon à San Francisco.

Marta Suplicy fut maire de São Paulo de 2001 à 2004. Les extraits du discours que fit Marta à son entrée en fonction et que cite Anna, l'un de mes personnages, sont tirés d'un bulletin de la BBC daté du 2 janvier 2001.

Le projet Singapour sur lequel enquête Renata était un projet immobilier bien connu, et un immense échec, gangrené par les problèmes de corruption. Les notes que prend Renata sur ce projet sont tirées de

« Lessons on Public Housing from Singapore for São Paulo », de W.E. Hewitt, 2002, avec quelques additions imaginaires. Ray cite la même source lorsqu'il parle à Silva en prenant un verre avec lui.

Les notes que Ray Marx lit sur les règlements du zonage à São Paulo sont bien connues en termes d'histoire de la planification urbaine dans cette ville. Pour de plus amples informations, un rapport de la 14e conférence internationale de la société d'histoire de la planification urbaine, intitulé « Regulating Inequality : Origins and Transformations of São Paulo's Zoning Laws », est instructif, en particulier en ce qui concerne les controverses, contrastes et challenges auxquels la ville est confrontée.

La phrase « Je suis à louer, pas à vendre » est adaptée d'un roman de Jake Arnott. Merci, Jake, pour le prêt.

Je vivais à São Paulo en 2006 lorsque a eu lieu la rébellion du week-end de la fête des Mères, et je me souviens bien à quel point la ville a été effrayée et bouleversée durant plusieurs jours. Beaucoup de choses ont été écrites au sujet de cet incident dans la presse brésilienne comme dans la presse internationale. Les documents que j'ai incorporés à ce roman sont un mélange de faits et de fiction. J'ai fait appel à la chronologie d'une certaine encyclopédie en ligne pour composer mes rapports de police fictionnels de ce week-end. J'ai cité deux articles [expurgés] du *New York Times*, le premier de Paula Prada, daté du 17 mai 2006, et le second de Larry Rochter, du 30 mai 2006, parce qu'ils offraient, à mon sens, la vision la plus claire de ce qu'il s'était passé, et des théories de conspiration et de corruption qui abondaient à l'époque. Dans le roman, mon personnage, Francesco Silva, participe à l'écriture d'un compte-rendu sur les événements du week-end de la Clinique de droit international des droits de l'homme de la faculté de droit de Harvard et de l'ONG brésilienne Justiça Global. Ce rapport existe ; son implication est pure fiction. J'ai cité le communiqué de presse de cette étude, publié le 9 mai 2011 par Human Rights @ Harvard Law. Le compte-rendu lui-même, « São Paulo sob achaque : Corrupção, Crime Organizado e

Violência Institucionel em Maio de 2006 », IHRC, 2011 (São Paulo attaquée : corruption, crime organisé et violence institutionnelle en mai 2006), est disponible en ligne en portugais, et constitue une analyse minutieuse et fascinante des événements.

L'installation *Penelope* de Tatiana Blass, dans la chapelle de Morumbi, que Renata visite le matin du week-end de la fête des Mères, a été, en fait, exposée en 2011. On trouvera plus de détails – et des photos spectaculaires – sur le site web de l'artiste.

Le Brésil demeure le pays le plus mortel au monde pour les trans. Depuis que Bolsonaro est devenu président, le nombre déjà abominable de crimes de haine commis contre la communauté LGBTQ a empiré. En 2019, selon un dossier fourni par l'association nationale des personnes travesties et trans (ANTRA), il y a eu 124 meurtres répertoriés de personnes trans au Brésil. (« Travesti » est « une identité de genre typiquement sud-américaine et décrivant une personne qui a été assignée homme à la naissance et qui prend une identité et une expression de genre féminines. ») Pour mettre ces chiffres en perspective, le Mexique, qui est en deuxième place, en a rapporté moins de la moitié. Même si la plupart des crimes sont commis dans la région du Nordeste, São Paulo, avec 21 victimes, a le nombre de meurtres le plus élevé, État par État. Le dossier « Assassinatos e violência contra travestis e transexuais brasileiras em 2019 » (Meurtres et violences contre les travestis et personnes trans en 2019) de Bruna G. Benevides et Sayanora Naider Bonfim Nogueira est disponible sur le Net. L'ANTRA est active depuis l'an 2000, rassemblant des organisations pour promouvoir la citoyenneté des travestis et personnes trans ; leur site web est informatif, et leur travail vital. Pour un résumé du dossier et du travail d'ANTRA, se référer à l'article « Au moins 124 personnes trans tuées au Brésil en 2019 » : un rapport, de Lu Sudré pour *Brasil de Fato*, que j'ai partiellement paraphrasé ici. Torture et défiguration de la victime sont courantes dans les meurtres de travestis et de personnes trans. Les détails horribles et

répugnants des scènes de crimes dans *Brazilian Psycho* sont inspirés de crimes réels. Au Brésil, la communauté LGBTQ a subi certains des traitements les plus déshumanisants et des violences les plus abjectes qu'il est possible d'imaginer. D'innombrables exemples s'étalent sur des périodes bien plus vastes que celle qui est couverte par ce roman.

On trouvera un éclairage supplémentaire en considérant que le Brésil n'a criminalisé l'homophobie et la transphobie qu'en 2019. Un article de Julia Carneiro pour la BBC, daté du 24 mai 2019, explique en grande partie pourquoi cela a pris si longtemps. La communauté catholique ultraconservatrice est, à la fois, immense et immensément influente. L'article de Terrence McCoy pour le *Washington Post*, « Anyone Could Be a Threat » (Tout le monde peut être une menace), daté du 22 juillet 2019, apporte lui aussi un éclairage complémentaire sur les degrés d'homophobie et de transphobie dans une optique de cours d'autodéfense LGBTQ.

Pour un aperçu de la nature de la prostitution des travailleurs du sexe mâles au Brésil, les chapitres consacrés à ce sujet dans le livre *Men Who Sell Sex : International Perspectives on Male Prostitution and AIDS* (UCL Press, London, 1999) edité par Peter Aggleton sont édifiants.

L'ONG Programa Pegação et son programme de proximité ont des informations basées sur leur travail qui visent à faire prendre conscience des risques liés au SIDA et au VIH parmi les travailleurs du sexe mâles à travers un système d'éducation mutuelle et un programme communautaire.

Les discussions concernant la chirurgie de réassignation sexuelle et ses évolutions proviennent d'informations et de citation des articles d'Associated Press suivants : « Brazil : Free Sex Change Operations », du 18 août 2007, et « Brazil Boosts Transgender Legal Recognition », de Graeme Reid pour Human Rights Watch, à l'adresse hrw.org, du 14 mars 2018.

Francisco de Assis Pereira, le Maniaque du parc, est un célèbre tueur en série brésilien qui a réellement existé. Ses crimes et sa vie avaient suscité

dans le public brésilien une fascination morbide toute particulière, et il était devenu une sorte de célébrité médiatique. J'en ai d'abord entendu parler par des amis : c'était une affaire troublante. On peut trouver sur le Net une immense quantité d'informations salaces le concernant. Les rares détails de sa biographie que j'ai inclus dans ce roman semblent, pour autant que je le sache, être considérés comme des faits. Les noms de victimes qui apparaissent ici sont, malheureusement, de véritables victimes, leurs biographies et les circonstances de leur décès ayant été adaptées à partir des informations des registres publics. Des extraits des lettres que Pereira a reçues après son arrestation et auxquelles il est fait référence dans ce roman peuvent apparemment être trouvés dans un livre du journaliste et écrivain Gilmar Rodrigues, *Loucas de Amor – Women who Love Serial Killers and Sexual Criminals* (Loucas de Amor – Les femmes amoureuses des tueurs en série et des criminels sexuels), mais je n'ai pas réussi à en localiser un exemplaire, ni même à trouver les références de sa publication. Les trois citations liées à Pereira et que j'ai utilisées sont partout sur le Net, y compris dans les encyclopédies Wikipédia et Murderpedia. L'étude définitive de cette affaire est peut-être *Caçada ao Maniaco do Parque* (La Traque du Maniaque du parc), Editora Escritura, São Paulo, 2000, de Luisa Alcalde et Luis Carlos dos Santos.

La phrase qu'Anna emploie, *Il faut savoir sucer utile*, est adaptée d'une citation d'un roman de James Ellroy. Je lui dois bien plus que cette seule citation.

La partie de l'intrigue concernant le ministère de la Ville est imaginaire ; le ministère ne l'est pas. Pour plus d'information, on consultera avec profit l'excellent article de Gregory Scruggs, « Ministry of Cities RIP : the Sad Story of Brazil's Great Urban Experiment », *The Guardian*, 18 juillet 2019.

Ray Marx emploie les mots *Texas de mon cœur*. Il s'agit d'une adaptation de ce qui est au départ *Texas Forever*, la devise de Tim Riggins,

un personnage récurrent de la série télévisée *Friday Night Lights*. Nous avons regardé en couple les six saisons de cette série alors que j'écrivais ce roman. La chanson des Dixie Chicks dont parle Ray est « Not Ready to Make Nice », sur l'album *Taking the Long Way*.

La liste des ministres virés que dresse Anna est tirée de l'article de BBC News « Brazilian Minister Negromonte Resigns over "Corruption" », 2 février 2012. Les commentaires éclairés d'Anna lui appartiennent.

L'article fictionnel de Francisco Silva sur l'arrestation de Geddel Vieira s'inspire en partie de l'article de Reuters, « Brazil Police Arrest Ex-Minister Vieira Lima After Cash Seizure », du 8 septembre 2017. L'intrigue est, évidemment, entièrement imaginaire. Le bunker n'existe pas et n'a jamais existé, pour ce que j'en sais.

Les sources d'Anna pour ses recherches sur la police militaire de São Paulo incluent un excellent article de Vanessa Barbara, « Pity Brazil's Military Police », *New York Times*, du 19 février 2014.

Le décès de Marielle Franco en 2018 fut une terrible tragédie. Il existe de nombreux articles sur sa vie, son travail, et les circonstances de sa mort. Je vous invite à les lire.

Pour mieux connaître les liens supposés entre l'opération Lavage express et la victoire électorale de Bolsonaro, lire The Intercept, une « archive secrète brésilienne », composée d'informations précédemment non divulguées. L'intrigue du roman en rapport avec l'enquête est purement fictive.

Durant l'élection de 2018, il y a eu énormément d'annonces mensongères. Pour mieux comprendre comment cela s'est fait et quelles en ont été les conséquences, le projet com-prova a publié un rapport sur la désinformation qui avait circulé sur WhatsApp pendant les campagnes. Tout cela est rassemblé dans « An Evaluation of the Impact of Collaborative Journalism Project on Brazilian Journalists and Audiences » de Claire Wardle, Angela Pimenta, Guilherme Conter, Nic Dias et Pedro Burgos.

Pour un résumé, voir l’article de Burgos pour First Draft News, « What 100,000 WhatsApp Messages Reveal about Misinformation in Brazil », du 27 juin 2019.

La citation que fait Anna de la sociologue Clara Araújo : « Le mécontentement face à la crise économique a été, me semble-t-il, amplifié par une exhortation des valeurs morales conservatrices » est tirée de l’article du *New York Times* : « Brazil Election : Jair Bolsonaro Heads to Runoff after Missing Outright Win » d’Ernesto Londoño et Manuela Andreoni, du 7 octobre 2018.

Les citations du blog qu’Ellie lit le soir de la victoire de Bolsonaro proviennent du *Guardian* : « Far Right Candidate Jair Bolsonaro Wins Presidential Vote – As It Happened », le 29 octobre 2018, de Kate Lyons, avec des articles associés de leur correspondant au Brésil, Tom Phillips.

Les opinions de Junior sur *Tropa de Élite*, tant le film que la bande-son, lui appartiennent.

OceanofPDF.com

Remerciements

Piers Russell-Cobb, Martin Fletcher, Will Francis, Angeline Rothermundt, Kid Ethic, Joe Harper, Rosie Stevens, Lucy Caldwell, et Martha Lecauchois.

OceanofPDF.com